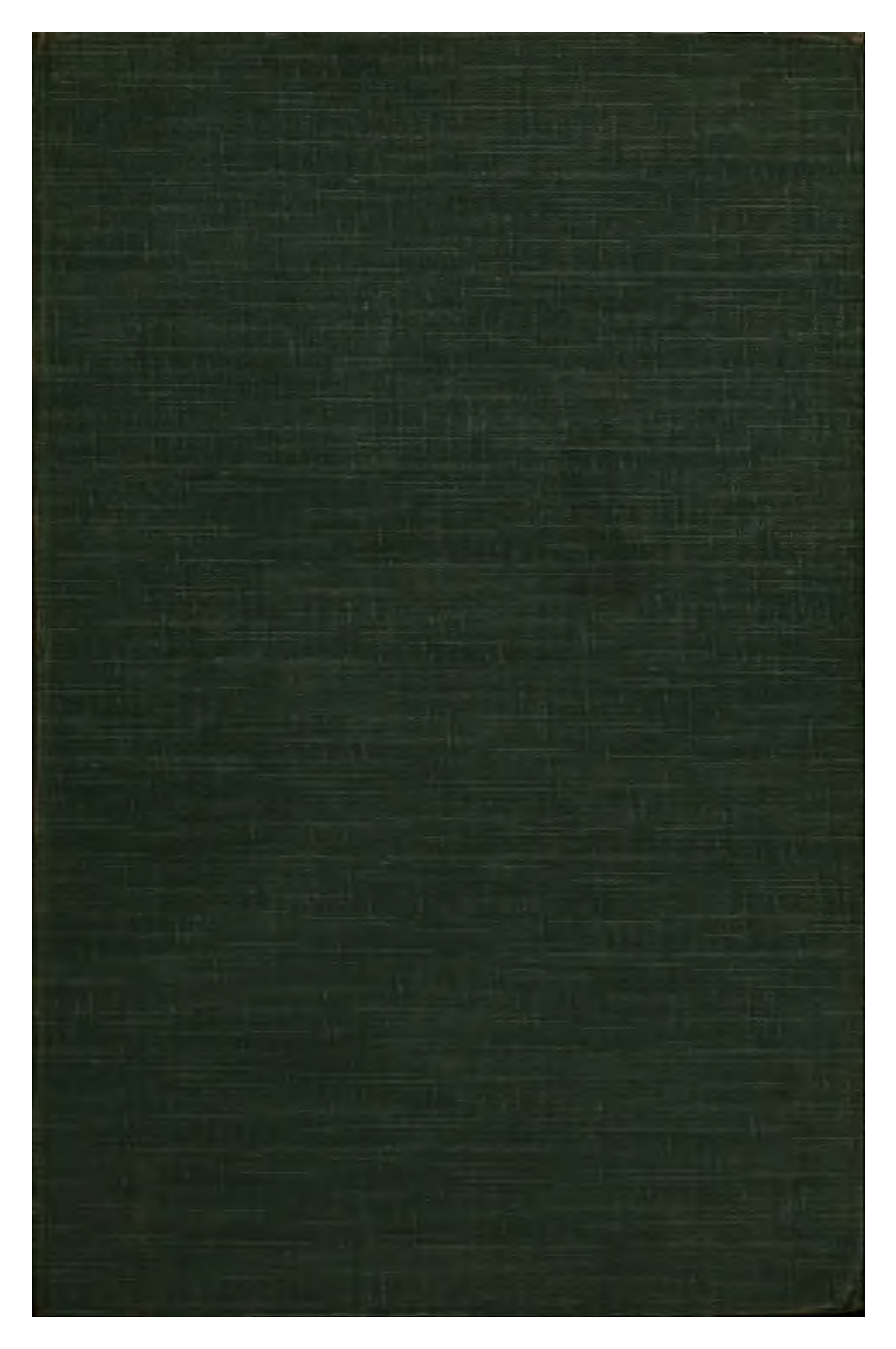



EX LIBRIS
HERMANN GEORG FIEDLER.
MEHR LICHT.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Goethe

Götz von Berlichingen

mit der eisernen Hand.

DU MÊME AUTEUR

Étude sur les poésies lyriques de GŒTHE, 2e édition. 1 vol. in-16 broché . . . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le théâtre de Gœthe. Brochure in-8° (Cerf, éditeur).

EN PRÉPARATION

GŒTHE. — Faust. Texte allemand, publié avec une introduction et des notes.

10921. — Paris, imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus.

Goethe

Götz von Berlichingen

mit der eisernen Hand

Ein Schauspiel

TEXTE ALLEMAND

CONFORME A L'ÉDITION DE 1787

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ERNEST LICHTENBERGER

Professeur suppléant
de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
DEC 1951
OF OXFORD
LIBRARY

A

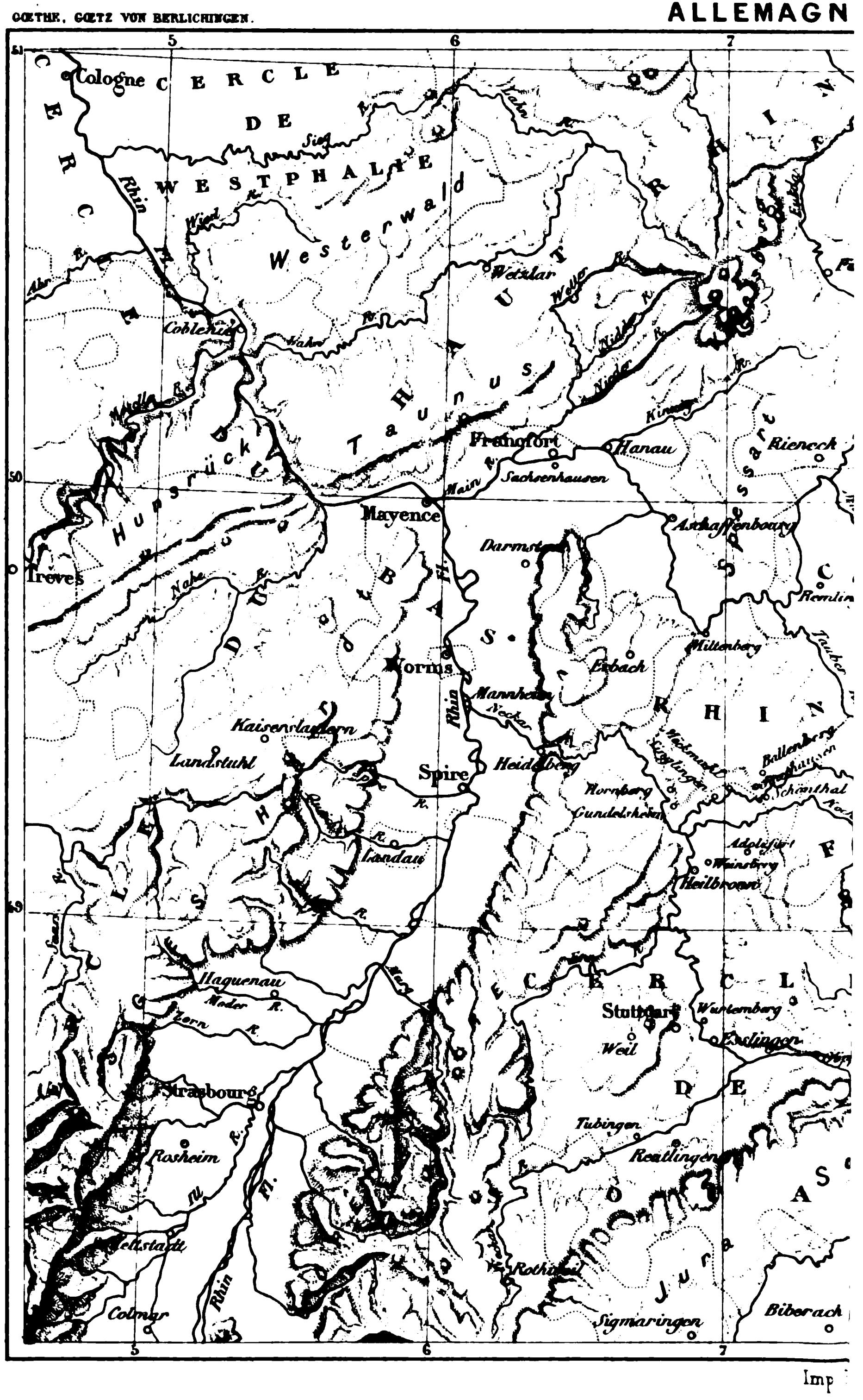
MONSIEUR ALFRED MÉZIÈRES

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

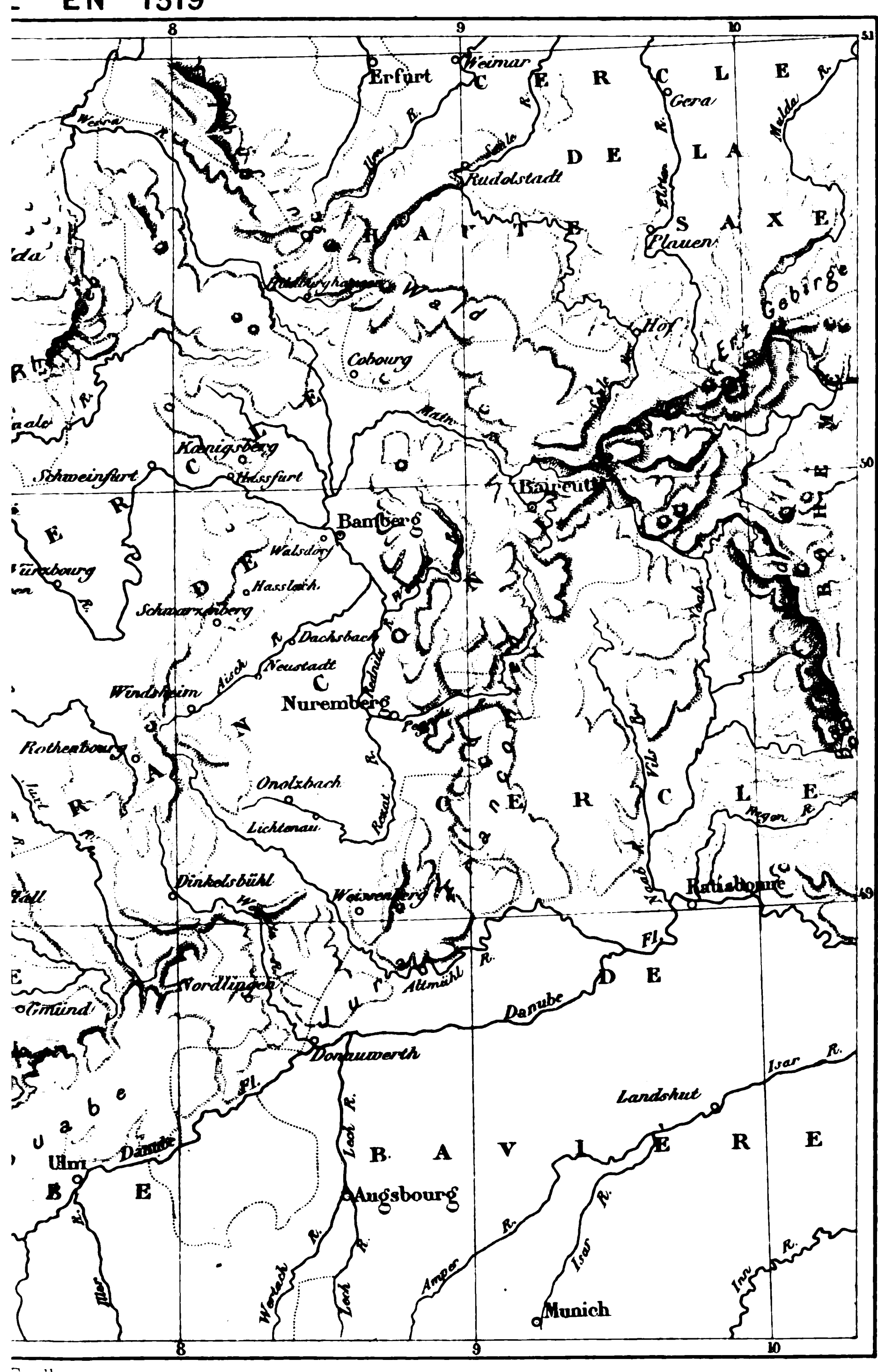
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage de profonde gratitude.

E. L.


GŒTHE, GŒTZ VON BERLICHINGEN.
ALLEMAGN
CERCLE DE WESTPHALIE
Cologne
Westerwald
Rhin
Coblentz
Wetzlar
Taunus
Hunsrück
Francfort
Hanau
Sachsenhausen
Mayence
Main
Treves
Darmstadt
Aschaffenbourg
Nahe
Miltenberg
Erbach
Worms
Mannheim
Neckar
Kaiserslautern
Landstuhl
Spire
Heidelberg
Hornberg
Gundelsheim
Landau
Weinsberg
Heilbronn
Haguenau
Moder R.
Strasbourg
Rosheim
Stuttgart
Wurtemberg
Weil
Esslingen
Tubingen
Reutlingen
Colmar
Sigmaringen
Biberach
Jura
Imp

EN 1519



Fraillery

INTRODUCTION

I

LES RÉDACTIONS SUCCESSIVES DU DRAME

Les Mémoires et les lettres de Gœthe nous permettent de retracer l'histoire de la composition de *Gœtz de Berlichingen*; mais de ces deux documents le second est bien plus sûr que le premier. Plus on étudie *Poésie et Vérité*, plus on en contrôle tous les détails, et plus on se convainc que sur bien des points la mémoire de Gœthe était inconsciemment infidèle : soit sur les circonstances, soit sur les dates, soit même sur les sentiments qui l'animaient, il oublie, il confond, il se trompe[1]. Aussi n'acceptons-nous son témoignage que sous bénéfice d'inventaire : s'il est contredit par d'autres documents, nous le rejetons sans hésitation ; là même où rien ne nous permet de le contrôler, nous ne le reproduisons qu'avec réserve, pour peu qu'il nous paraisse invraisemblable.

Gœthe raconte dans ses Mémoires[2] que, par crainte de l'esprit caustique de Herder, il lui cacha avec le plus grand soin, pendant son séjour à Strasbourg, « l'intérêt que lui inspiraient certains sujets qui avaient pris racine chez lui, et qui devaient

1. Cf. „Goethe-Jahrbuch,“ hrsg. v. L. Geiger, I, p. 140. H. Düntzer, die Zuverlässigkeit von Goethe's Angaben über seine eigenen Werke in „Dichtung und Wahrheit,“ en particulier pour ce qui concerne *Gœtz* p. 144-146.

2. „Dichtung und Wahrheit,“ II, p. 184, éd. Hempel. Voir *Appendice*, IV, p. 315.

se développer peu à peu en figures poétiques. C'étaient Gœtz de Berlichingen et Faust. La biographie du premier m'avait ému jusqu'au fond de l'âme. La figure de cet homme rude et honnête qui se protégeait lui-même dans une époque de sauvage anarchie excitait ma sympathie la plus vive...[1] » Quoi qu'il en dise ici, je crois que Gœthe n'eut besoin de rien cacher à Herder et qu'il ignorait encore lui-même à Strasbourg jusqu'à l'existence du vaillant chevalier. C'est, en effet, après son retour à Francfort, le 28 novembre 1771, qu'il écrit à son ami Salzmann : « Vous me connaissez si bien, et pourtant je gage que vous ne devinez pas la cause de mon silence; c'est une passion, *une passion tout à fait inattendue*. Vous savez comme en pareil cas je puis me précipiter dans un petit cercle et oublier le soleil, la lune et les chères étoiles... Tout mon génie est concentré sur une entreprise qui me fait oublier Homère, Shakespeare et tout au monde. Je mets en drame l'histoire d'un des Allemands les plus nobles, je sauve la mémoire d'un brave homme, et tout le travail que cela me coûte me fait un véritable passe-temps qui m'est ici bien nécessaire[2]. » Cette lettre ne prouve pas seulement, comme le dit M. de Lœper[3], que Salzmann ignorait auparavant le sujet de la pièce à laquelle travaillait Gœthe, mais elle marque en même temps que ce travail est tout récent, ainsi que la lecture de l'ouvrage qui lui a inspiré son drame.

L'erreur de Gœthe s'explique aisément : s'il ne songeait pas encore à Strasbourg à écrire *Gœtz de Berlichingen*, il s'y livrait du moins, comme le prouvent ses *Éphémérides*[4], aux études qui devaient le conduire à imaginer son drame. Parmi les ouvrages qu'il lisait sur la constitution et le droit allemands se trouvait un livre célèbre de Datt intitulé : *Volumen rerum*

1. Je me sers en général, pour les Mémoires de Gœthe, de l'exacte et consciencieuse traduction Porchat, que je me contente de remanier çà et là.

2. „Der junge Goethe," Seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776. Hirzel 1875, I, p. 300. Cf. *Appendice*, III, p. 307.

3. „Dichtung und Wahrheit" (Anmerkungen), II, p. 395.

4. „Ephemerides und Volkslieder" von Goethe (Deutsche Litteraturdenkmale des 18. Jahrhunderts), Heilbronn, Henninger, 1883. Voir surtout p. 25, 26 et 27; *Introd.* p. XIII.

Germanicarum novum sive de pace imperii publica libri V (1698). L'auteur entre dans le détail des mesures prises par les empereurs pour mettre un terme aux nombreuses querelles intestines qui désolaient l'Allemagne du quinzième siècle; il loue surtout l'œuvre de Maximilien et la paix publique établie en 1495 par la diète de Worms. « Je consacrai, dit Gœthe[1], toute mon attention à l'ouvrage de Datt *De pace publica;* je l'avais étudié avec soin, et je m'étais représenté le mieux possible ces bizarres particularités. » C'est à son retour à Francfort qu'il fit venir de Nuremberg ou qu'il lut à la bibliothèque de la ville[2] la biographie de Gœtz de Berlichingen; elle avait paru en 1731 sous ce titre : Lebens-Beschreibung Herrn Gözens von Berlichingen, zugenannt mit der Eisern Hand, Eines zu Zeiten Kaysers Maximiliani I. und Caroli V. kühnen und tapfern Reichs-Cavaliers. L'enthousiasme de Gœthe fut grand; nous l'avons vu par sa lettre à Salzmann; nous le savons par le témoignage de sa mère ; son fils rentre un jour fort excité : « Oh! mère, lui dit-il, j'ai trouvé à la bibliothèque un livre admirable; j'en veux faire un drame. Les pédants et les bourgeois ouvriront de grands yeux à la vue du chevalier à la main de fer. »

Voici comment Gœthe raconte dans ses Mémoires les péripéties de son travail : « Le goût que j'avais continué de prendre aux ouvrages de Shakespeare avait tellement élargi mes idées, que l'espace étroit du théâtre et la courte durée du temps mesuré pour une représentation ne me semblaient nullement suffire à l'exposition d'un sujet important. La vie du loyal Gœtz de Berlichingen, écrite par lui-même, me jeta dans l'exposition historique, et mon imagination se déploya de telle sorte que ma forme dramatique dépassa aussi toutes les bornes du théâtre, et chercha de plus en plus à se rapprocher de la réalité. A mesure que j'avançais, je m'étais entretenu en

1. „Dichtung und Wahrheit," III, p. 74.

2. Cf. „Dichtung und Wahrheit" (Anmerkungen), II, p. 395, et IV, p. 240.

détail de ces choses avec ma sœur, qui s'y intéressait de cœur et d'esprit, et je renouvelai ces entretiens si souvent, sans me mettre seulement à l'ouvrage, qu'elle finit par me prier, avec une amicale impatience, de ne pas jeter toujours mes paroles au vent, mais de fixer enfin une bonne fois sur le papier des choses qui m'étaient si présentes. Décidé par cette exhortation, je me mis à écrire un matin, sans avoir rédigé d'abord ni ébauche ni plan. J'écrivis les premières scènes, et, le soir, je les lus à Cornélie. Elle en fit de grands éloges, mais seulement conditionnels, car elle doutait que je continuasse de la sorte, et même elle exprima une parfaite incrédulité à l'endroit de ma persévérance. Cela ne fit que m'exciter davantage ; je continuai le lendemain et le surlendemain ; l'espérance s'accrut avec mes communications journalières ; à chaque pas tout s'animait pour moi de plus en plus, car je m'étais d'ailleurs identifié complètement avec le sujet : je restai donc sans interruption à mon ouvrage, que je poursuivis sans dévier, sans regarder ni en arrière, ni à droite, ni à gauche, et, au bout de six semaines environ, j'eus le plaisir de voir le manuscrit broché[1]. »

Aussitôt terminé (en décembre 1771), il communique son manuscrit à ses anciens amis de Strasbourg, Salzmann, Lerse[2], à son nouvel ami de Darmstadt, Merck, au redoutable ami et critique, Herder. Salzmann lui envoie aussitôt ses observations et son approbation ; Lerse ne put qu'être flatté du rôle que Goethe lui faisait jouer dans la pièce ; il réclama peut-être contre la petite taille de son homonyme, et docilement, le poète le grandit et fit du « petit homme aux yeux noirs et brillants, au corps bien exercé » « un homme de haute stature, aux yeux noirs et brillants[3]. » Quoique Lerse eût les yeux bleus, il s'était accommodé de ce dernier changement. Merck aussi loua la pièce[4] ; mais qu'allait en dire Herder ? c'était le

1. „Dichtung und Wahrheit,“ III, p. 116.
2. Bœttiger, „Literarische Zustände,“ I, p. 60.
3. Cf. p. 141.
4. „Dichtung und Wahrheit,“ III, p. 116 — Cf. *Appendice*, III, p. 317.

jugement que Gœthe attendait avec le plus d'angoisse, qu'il redoutait et désirait le plus de connaître. En lui envoyant son manuscrit, il lui avait écrit : « Voici le fruit de ma solitude. C'est une esquisse peinte sur toile, il est vrai, et achevée peut-être en certaines parties, mais ce n'en est pas moins une esquisse. Je ne vous expliquerai point mon travail ; je ne vous parlerai pas davantage de ce que j'éprouve maintenant que j'en suis séparé ; j'aurais l'air de vouloir déterminer votre jugement par crainte de le voir se porter là où je ne le souhaiterais point. Mais ce que je puis dire, c'est que j'y ai travaillé avec confiance et m'y suis employé de toute mon âme dans l'intention de vous demander votre avis. Votre jugement, je le sais, non seulement m'ouvrira les yeux sur cette pièce, mais bien plus il m'apprendra, à l'occasion de cette pièce, à la dresser comme une colonne milliaire, qui me servira de point de départ pour un bien long voyage et dont je pourrai mesurer la distance pendant les heures de repos. Aussi ne changerai-je rien à mon drame que je n'aie connu votre sentiment, car je ne sais que trop qu'il devra subir alors une transformation radicale avant de pouvoir entrer dans la vie[1]. » Nous n'avons pas malheureusement la réponse de Herder ; selon les Mémoires[2], elle fut déplaisante et rude. Ce qu'il y eut de vraiment déplaisant, ce fut le retard qu'il mit à lui répondre. Faire attendre quatre mois un jeune poète avide de renommée, c'était cruel. Quant au jugement même, il ne put être aussi dur que le prétend Gœthe. Nous avons plusieurs témoignages de l'admiration que Herder professait pour *Gœtz*, même sous sa première forme. Il écrit à sa fiancée que c'est « une production vraiment belle[3] » ; il lui promet, quand elle la lira, quelques heures délicieuses et célestes : « Il y règne une force, une profondeur, une vérité extraordinaires, avec le cachet du génie allemand, bien que ça

1. Voy. *Appendice*, p. 308. — Cf. Joret, *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au dix-huitième siècle*, p. 532.

2. „Dichtung und Wahrheit", III, p. 116. — Cf. *Appendice*, p. 317.

3. „Erinnerungen aus dem Leben J. G. v. Herder," I. p. 219.

et là l'œuvre ne soit que *pensée*[1]. » Dans ses *Feuilles sur le caractère et l'art allemands*, il adresse au poète de *Gœtz* l'apostrophe suivante : « Oui, je suis heureux d'avoir vécu dans un temps où il m'a été possible de comprendre Shakespeare, où toi, mon ami, toi qui te reconnaîtras à la lecture de ces lignes et que j'ai plus d'une fois embrassé devant son image sacrée, tu peux encore nourrir le rêve, si doux et si digne de toi, d'élever en son honneur, dans notre propre langue, pour notre patrie si profondément dégénérée, un monument tiré de notre âge chevaleresque. Je porte envie à tes rêves[2].... » Et il ajoute, dans la crainte de voir *Gœtz* traité avec mépris à cause de la hardiesse de ses innovations, que la postérité fidèle le vengera de cette injustice.

La lettre même, par laquelle Gœthe lui accuse réception de la sienne, nous fait entrevoir ce que celle-ci devait contenir. Elle était à la fois très élogieuse et très sévère, comme il était naturel à un critique aussi accessible à l'admiration que pénétrant pour les défauts d'autrui, surabondant et excessif dans l'expression de son enthousiasme comme dans celle de son blâme. Il ne dissimulait pas les défauts de l'œuvre ; il lui disait que « Shakespeare l'avait entièrement gâté[3] » ; il lui répétait (ce qu'il écrivait aussi à sa fiancée) que « ça et là, son drame n'était que *pensé* » ; mais en même temps il célébrait les grandes qualités de l'ouvrage qu'il appellera encore quatorze ans plus tard « ton Gœtz, ton premier, unique et immortel Gœtz ».

Quelque sévères que fussent les critiques de Herder, Gœthe avait trouvé en lui-même un juge encore plus impitoyable. Il importe d'insister sur cette modification des sentiments de Gœthe à l'égard de son œuvre; car c'est d'elle que sortira le *Gœtz* de 1773. A peine avait-il achevé *Gottfried* qu'il avait eu

1. Es ist ungemein viel deutsche Stärke, Tiefe und Wahrheit drin, obwohl hin und wieder es auch nur gedacht ist. („Herders Briefwechsel mit seiner Braut," herausgegeben von H. Düntzer und F. G. von Herder, p. 302.) Nous verrons tout à l'heure ce qu'il entend par ce dernier mot.

2. Herder, „Zur Literatur und Kunst," XX, 362. — Joret, *Herder*, p. 529.

3. Voy. *Appendice*, p. 309.

le sentiment, d'abord confus, de l'imperfection de son drame. « Ce n'est qu'une esquisse[1], avait-il écrit à Herder; un remaniement radical sera nécessaire, si elle doit entrer dans la vie. » Peu à peu il se rend un compte plus exact des défauts de son œuvre; la lecture assidue qu'il fait des poètes grecs lui donne le goût de la mesure, la conviction que le poète ne doit pas se laisser entraîner à tous les caprices de sa mobile inspiration, mais modérer sa fougue et dominer sa matière.

Tandis que les poètes grecs, Homère, Pindare, Théocrite, lui donnaient ces leçons salutaires, une œuvre parut qui confirmait en partie les enseignements de ces maîtres supérieurs: c'était l'*Emilia Galotti* de Lessing. Ici Gœthe se trouvait en face d'un auteur qui possédait les secrets de son art, qui avait une vue pénétrante du but où il tendait et des moyens de l'atteindre, qui marchait d'un pas assuré dans la voie unie et droite qu'il s'était tracée. Mais si *Emilia Galotti*, à bien des égards, lui paraissait un chef-d'œuvre, il y trouvait aussi un défaut qui en gâtait à ses yeux tous les mérites. « Emilia Galotti n'est que *pensée*... Avec un peu de bon sens il est facile de découvrir les causes de chaque scène, le pourquoi, pour ainsi dire, de chaque mot. » Et il ajoutait avec dépit, en parlant de son *Gottfried* et en répétant la critique de Herder: « Tout n'y est que pensé; ah! que cela me fâche! » L'expression vaut la peine d'être expliquée, d'autant plus qu'elle tient à toute une théorie esthétique et morale que soutenaient Hamann, Herder, Gœthe, tous les novateurs de l'époque. Selon eux, « tout ce que l'homme entreprend de produire, que ce soit par l'action, par le langage ou par toute autre voie, doit résulter de l'ensemble et de l'accord des facultés humaines; il n'y a rien à louer dans toute œuvre qui ne porte pas la marque de cet accord, qui n'est le produit que d'une faculté isolée[2]. » Les

1. Ein Skizzo. Nous désignerons sous ce nom emprunté, comme on le voit, à Gœthe lui-même, la première rédaction du drame. Elle avait pour titre : „Geschichte Gottfriedens von Berlichingen mit der eisernen Hand, dramatisirt.“

2. „Dichtung und Wahrheit,“ III, p. 65.

poètes du dix-huitième siècle ne sont si froids que pour avoir méconnu cette règle; leurs œuvres sont des productions de l'esprit; elles ne sortent pas du fond même de l'âme, de ce creuset divin de l'inspiration où se mêlent, dans une heureuse harmonie, les facultés diverses du génie : imagination, raison, esprit et sentiment. L'expression, le style, d'après cette théorie, n'est que la résultante de toutes ces énergies de l'âme humaine[1].

Si tel est le caractère de la véritable inspiration poétique, le reproche adressé par Gœthe à l'auteur d'*Emilia Galotti* est facile à comprendre; c'est, sous une autre forme, le jugement que Lessing lui-même porte sur ses œuvres dramatiques lorsqu'il dit, avec une admirable modestie, que c'est à la critique seule qu'il est redevable de ce qu'elles renferment de plus supportable. « Je ne sens pas en moi la source vivifiante qui jaillit par sa propre force, qui s'élance d'elle-même en une gerbe riche, fraîche et pure : il faut que je fasse tout sortir de moi à l'aide de la machine de compression et des tuyaux[2]. » Mais cette prédominance de l'esprit critique n'était pas le défaut de l'auteur de *Gottfried*, et il paraît d'abord surprenant que Herder et Gœthe adressent à son esquisse le même blâme. Pourtant, si l'ensemble de son œuvre, si l'ordonnance et le plan étaient loin d'être trop *pensés*, l'imitation servile de Shakespeare ne justifiait-elle pas ce reproche? ou peut-être Gœthe voulait-il dire que les personnages qu'il avait représentés n'étaient que le produit de son cerveau, qu'ils n'étaient pas vivants et copiés d'après nature.

Quoi qu'il en soit, on le voit, l'idéal qui flotte devant ses yeux, qu'il pressent, qui lui apparaît par éclairs, comme dans cette admirable lettre à Herder de juillet 1772, cet idéal est double, presque contradictoire, et c'est cette contradiction même, cette fusion de deux idéals opposés, qui en fait l'ori-

1. Cf. le troisième *fragment sur la littérature* de Herder et „Der junge Goethe," I, 309.

2. Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, trad. de Suckau et Crouslé, 2e éd., p. 456.

ginalité et la beauté. Le génie véritable n'est pas un pur esprit; à ses créations, le sentiment, l'instinct même ont autant de part que la pensée. D'un autre côté, le génie véritable n'est pas l'esclave de son œuvre; il la domine par l'esprit, et celui-là seul mérite ce nom qui est maître de ses pensées, comme le conducteur du char dirige et modère ses coursiers les plus fougueux[1]. Ce n'est qu'en ne perdant pas de vue ce double caractère du génie de Gœthe que nous pouvons nous rendre compte de l'excellence de son *Gœtz* comparé à *Gottfried de Berlichingen*. S'il n'avait eu d'autre règle, comme Lenz, comme la plupart des autres novateurs, que la sincérité de l'inspiration qui jaillit des profondeurs de l'âme, il n'aurait pas eu la patience de remanier sa pièce, ou, s'il l'avait fait, il aurait tracé une seconde esquisse, aussi défectueuse, aussi désordonnée que la première. Si, comme Lessing, il n'avait eu que l'étonnante perspicacité du critique, il aurait corrigé les détails de son premier drame; il aurait modifié l'agencement des scènes et retranché les ornements superflus; il n'aurait pu faire, pour ainsi dire, une seconde création et tirer d'un pastiche brillant une œuvre originale et forte.

Il est touchant d'observer dans les lettres de Gœthe comment naît en lui et grandit insensiblement la conscience de son génie; il en parle en accents presque religieux: « Au fond de mon âme, j'ai des pressentiments, quelquefois de simples lueurs; je conçois l'espérance que, si la beauté et l'idéal se fondent davantage dans mes sentiments, je pourrai faire, dire, écrire quelque chose de beau et de grand, sans même avoir conscience de ce que je produis[2]. » C'est de Wetzlar qu'est datée cette lettre; cependant il ne paraît pas que Gœthe ait aussitôt mis à profit ces clartés nouvelles. Il s'entretint de son drame avec

1. „Ueber den Worten Pindars ἐπικρατεῖν δύνασθαι ist mir's aufgegangen. Wenn du kühn im Wagen stehst, und vier neue Pferde wild unordentlich sich an deinen Zügeln bäumen, du ihre Kraft lenkst, den austretenden herbei- den aufbäumenden hinabpeitschest, und jagst und lenkst, und wendest, peitschest, hältst, und wieder ausjagst, bis alle sechzehn Füße in einem Takt ans Ziel tragen — das ist Meisterschaft, ἐπικρατεῖν, Virtuosität." „Der junge Goethe," I, 308.

2. „Der junge Goethe," I, 310

ses camarades qui lui donnèrent, dans l'ordre de chevalerie bizarre qu'ils avaient fondé, le surnom de Gœtz de Berlichingen[1]; mais il ne s'occupa sans doute du remaniement de sa pièce qu'après son retour à Francfort dans les premiers mois de 1773 et il la termina en quelques semaines.

Selon les Mémoires, il n'aurait travaillé si vite que parce qu'il n'avait pas l'intention de publier cette seconde rédaction et qu'il la considérait comme un nouveau brouillon qu'il voulait corriger encore et remanier plus tard; ce serait Merck qui aurait coupé court à ses hésitations en lui disant : « Vite le linge sur la haie, il n'y a que ce moyen de le faire sécher[2]! » Un découragement passager a pu motiver l'exclamation de Merck; mais il est invraisemblable que Gœthe ait entrepris cette nouvelle rédaction sans la ferme résolution de la publier; c'est ce que marque, d'ailleurs, la lettre à Kestner du 11 février 1773: « Je prépare maintenant un gros morceau que je ferai imprimer; quand il sera achevé, je viendrai vous le lire[3]. » Peut-être Gœthe n'insère-t-il l'anecdote sur l'intervention de Merck que pour justifier aux yeux du public comme aux siens les défauts de composition qui choquaient, en 1813, son goût plus sévère et plus classique. Ce qu'il y a de certain, c'est l'empressement que montra Merck pour hâter la publication du drame. Sans s'adresser à un éditeur, il fut convenu que Gœthe fournirait le papier et que Merck se chargerait de l'impression. « On se mit à l'œuvre sans délai, et je ne fus pas fâché de voir peu à peu ma barbare ébauche théâtrale en belles feuilles d'impression: elle se présentait mieux que je ne l'avais moi-même présumé. L'impression achevée, nous fîmes l'expédition en nombreux paquets. Un grand mouvement ne tarda guère à se produire de tous côtés; l'ouvrage fit une sensation générale, mais nos relations bornées ne nous ayant pas permis de l'expédier assez tôt dans toutes les places, il parut tout à

1. „Dichtung und Wahrheit,“ III, p. 81.

2. „Bei Zeit auf die Zäun, so trocknen die Windeln!“ „Dichtung und Wahrheit“, III, p. 118. — Cf. *Appendice*, IV, p. 318.

3. Cf. *Appendice*, III, p. 300.

coup une contre-façon ; et comme, en échange de nos envois, nous ne reçûmes d'abord aucunes valeurs, et surtout point d'argent comptant, moi qui, en ma qualité de fils de famille, n'étais pas trop en fonds, je me trouvai, dans le temps où je recevais de tous côtés des marques d'attention et des éloges, fort embarrassé de payer seulement le papier sur lequel j'avais révélé mon talent au monde[1]. »

Nous verrons plus tard l'accueil que le public et la critique firent au drame de Gœthe ; mais nous sommes loin d'avoir terminé l'exposition des changements que son œuvre a subis. *Gottfried* était la première étape ; le *Gœtz* de 1773 est la seconde ; parcourons les étapes suivantes.

Dans l'ivresse de son triomphe, Gœthe n'a d'abord que de bonnes paroles pour son drame. Il souhaite que Charlotte lui soit favorable. « Je m'en remets à la bonne nature de mon Gœtz, écrit-il à Kestner[2], il vivra et fera son chemin. C'est un enfant des hommes avec bien des défauts, et pourtant un des meilleurs. » Cependant il n'a pas la même joie à voir sa pièce imprimée que « lorsqu'il l'écrivait aux heures propices de l'inspiration, le jour, le soir ou la nuit » :

> Hab's geschrieben in guter Zeit,
> Tag's, Abends und Nachtsherrlichkeit;
> Und sind nicht halb die Freude mehr,
> Da nun gedruckt ist ein ganzes Heer[3].

Lorsqu'il écrit à Kestner que « ses idéals grandissent tous les jours et deviennent plus beaux[4], » n'avoue-t-il pas indirectement que *Gœtz* ne répond plus à ses conceptions présentes sur l'art ? Nous trouvons un aveu du même genre dans l'amusant dialogue de Gœthe et de Jeanne Fahlmer (1774)[5]. Gœthe reconnaît la justesse d'une critique de Wieland sur le style de

1. „Dichtung und Wahrheit," III, 118. — Cf. *Appendice*, IV, p. 319.
2. *Appendice*, III, p. 311.
3. *Appendice*, III, p. 312.
4. „Der junge Goethe," I, p. 381.
5. „Goethe-Jahrbuch," II, p. 379-383.

Gœtz et il ajoute : « La suite de mes œuvres prouvera que j'ai eu la conscience de mes fautes. »

En 1775, Gœthe se rend à Weimar, et peu à peu ses idées sur la vie et sur l'art se modifient. C'est à *Gœtz* qu'il fait allusion lorsque dans son poème d'*Ilmenau* (1783) il rappelle qu'il a « imprudemment chanté le courage et la liberté, et la droiture et la liberté sans frein, l'orgueil de soi-même et le contentement du cœur, et qu'ainsi il s'est acquis la glorieuse faveur des hommes[1] ». Les amis de Gœthe continuaient à exalter son premier drame au détriment de ses œuvres plus récentes. Je ne sais si le bel éloge qu'en fit Herder en 1786 (« ton premier, *unique*, éternel Gœtz ») fut agréable au poète. Mais assurément, lorsque, l'année suivante, il lut *Iphigénie* devant ses amis de Rome et que ceux-ci marquèrent leur déception en disant qu'ils avaient espéré un drame dans le goût de Berlichingen, il dut maudire ce jour-là sa turbulente pièce de jeunesse qui faisait obstacle au succès de l'œuvre limpide et sereine de sa maturité.

En 1786, il avait relu *Gœtz* en vue de la première édition de ses œuvres complètes (1787) : Herder et Wieland l'avaient aidé dans ce travail de revision, où il se borna à des corrections de style et de grammaire.

En 1791, Gœthe prend la direction du théâtre de Weimar. Dans les premières années, il ne songe pas à faire représenter *Gœtz de Berlichingen ;* en 1798, l'acteur Cordemann lui ayant exprimé le désir de jouer le rôle de Gœtz, il répond par ce refus caractéristique : « La pièce, écrit-il au conseiller Kirms, a été pillée de telle sorte que je peux bien dire qu'elle est déjà tout entière par morceaux sur le théâtre; d'ailleurs, sans un remaniement complet, elle ne peut être portée sur la scène. » Quelques années plus tard, en 1803, un nouveau projet de Schiller et de Gœthe détermine celui-ci à entreprendre lui-même ce remaniement. Il ne s'agissait de rien moins que de

1. Und wenn ich unklug Muth und Freiheit sang,
Und Redlichkeit und Freiheit sonder Zwang,
Stolz auf sich selbst und herzliches Behagen,
Erwarb ich mir der Menschen schöne Gunst.

fonder une scène nationale à Weimar, d'adapter dans cette vue et de faire représenter tous les drames dont le sujet était emprunté à l'histoire de l'Allemagne. Schiller se chargea de *la bataille de Hermann*, de Klopstock; mais le peu d'intérêt de la pièce, le manque de vérité dans les caractères, l'exécution terne et froide, le firent bientôt renoncer à son entreprise[1]. Gœthe s'était décidé à remanier son *Gœtz*. Il est d'abord assez content de son travail, bien qu'il ne puisse pas dire « si son drame s'organise ou se cristallise[2] » ; mais, après quelque temps, il se rend compte de la difficulté de la tâche : il s'agit de « le pétrir en une bouchée que le public allemand puisse avaler en une fois. C'est une opération pénible, où l'on commence par de petites parties, comme pour la réparation d'une vieille maison, où à la fin on a bouleversé le tout à grands frais, sans avoir un bâtiment nouveau[3]. » Il est impossible d'exprimer avec plus d'esprit ce que son travail avait de pénible et d'ingrat, et il est regrettable qu'il n'ait pas laissé là ce misérable rapiécetage. Une seconde confidence à Zelter est tout aussi piquante. « Je ne comprenais pas pourquoi depuis une année ce travail était devenu pour moi la toile de Pénélope, pourquoi je défaisais toujours ce que j'avais tissé. Alors je lus dans votre article (sur la musique) : « On ne peut pas faire ce qu'on « n'aime pas. » Ce fut pour moi un trait de lumière; je compris aussitôt que j'avais traité jusque-là ce travail comme une tâche dont il faut s'acquitter comme d'autres, et que le résultat était ce que promettaient de pareilles dispositions sans aucune durée. Je consacrai alors à ce sujet plus de soin, de recueillement et d'intérêt, et l'œuvre sera ainsi sinon bonne, du moins terminée[4]. » Il n'eut que trop raison : l'œuvre a été terminée, en effet; est-elle bonne? c'est ce que nous verrons; je crains bien que d'elle aussi nous soyons tentés de dire : Was man nicht liebt, kann man nicht machen.

1. „Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe," 30 mai 1803.
2. *Id.*, 5 juillet 1803.
3. „Briefwechsel zwischen Goethe und Zelter," 27 février 1804.
4. *Id.*, 30 juillet 1804.

En août 1804, la pièce est « tout entière décomposée et recomposée », et le 22 septembre a lieu la première représentation. Gœthe avait exprimé à plusieurs reprises des inquiétudes sur la durée du spectacle. Ces craintes étaient fondées : commencé à cinq heures et demie, il ne se termina qu'à onze heures[1]. La pièce était trop longue; il fallut encore la remanier. Et le grand poète, jadis si jaloux de son art, se résigne aux compromis les plus humbles. « Les prochaines fois, écrit-il le 24 à Zelter, je la ferai jouer par moitiés, et l'on verra quelles parties plairont le moins au public et pourront ensuite être supprimées. » Ainsi les applaudissements des spectateurs décideront en dernier ressort; l'adaptateur obéira aux caprices du public. En effet, comme Gœthe l'annonce dans cette lettre, on joue, le 28 septembre, les trois premiers actes, le 13 octobre les deux derniers[2]; puis, le 8 décembre, la pièce entière, abrégée selon les nouveaux principes du poète. Ce n'est pas encore le dernier remaniement. Le 23 décembre 1809, le théâtre de Weimar joua *Adelbert de Weislingen*, drame de chevalerie (Ritterschauspiel) en quatre actes, et le 26 décembre, *Gœtz de Berlichingen*, drame de chevalerie en cinq actes; en 1819, nouvelle adaptation, mais avec la même division, qui sera rejouée en 1828.

En résumé, si l'on néglige ces remaniements des dernières années, il y a trois rédactions principales de *Gœtz de Berlichingen*, dont la comparaison présente le plus grand intérêt, parce qu'elles marquent trois dates dans l'histoire du développement poétique de Gœthe : ce sont l'esquisse de 1771, le drame de 1773, revu et corrigé en 1787; enfin l'adaptation, la Bühnenbearbeitung de 1804.

1. Cf. la lettre de Weyland à Bœttiger, 2)6 septembre 1804, „Goethe-Jahrbuch,“ I, p. 332.

2. Ou plutôt les trois derniers; car le troisième fut répété pour remplir le spectacle. Cf. la lettre de Weyland à Bœttiger, du 14 octobre 1804. „Goethe-Jahrbuch,“ I, p. 333.

II

BIOGRAPHIE DE GOETZ DE BERLICHINGEN

Nous avons dit plus haut quelle était la source où Gœthe a puisé le sujet de son drame. Pour nous rendre compte des emprunts du poète et de sa part d'invention, il est indispensable d'analyser la *Biographie de Gœtz de Berlichingen* et de donner la traduction des passages dont Gœthe s'est inspiré ou qu'il a textuellement intercalés dans son œuvre [1].

La *Biographie* s'ouvre par une dédicace « aux sieurs Jean Hoffmann, bourgmestre à Heilbronn, et Étienne Feyerabend, licencié en droit et syndic audit lieu. » Ces deux amis l'ont prié d'écrire et transmettre par la plume le récit des batteries et des querelles qu'il a soutenues sa vie durant; il se rend à leur demande; il fera à la fois le récit et l'apologie de ses actes.

Comme enfant (et nous n'avons pas de peine à le croire), il montrait peu de goût pour l'école, et bien plus pour les chevaux et l'équitation. Il suivit, en qualité de page, son cousin, le seigneur Conrad de Berlichingen, aux diètes de Worms (1495) et de Lindau (1496). Après la mort de Conrad, il se mit au service du margrave Frédéric de Brandebourg et prit part à une expédition en Bourgogne. A son retour, il eut une querelle dont se souviendra le héros du drame [2]. « Après cela, je fus élevé comme page chez le margrave Frédéric, de louable mémoire; et, quand Sa Grâce se mettait à table, j'étais tenu de la servir avec beaucoup d'autres pages, à quoi je ne manquais pas. Il advint une fois que je m'assis à table à côté d'un Polonais qui s'était enduit les cheveux avec des œufs. Je portais

1. Voy. „Geschichte des Ritters Götz von Berlichingen,“ nach Urkunden zusammengestellt und herausgegeben von Fr. W. Götz, Graf von Berlichingen-Rossach, Leipzig, Brockhaus, 1861. — M. Mossmann a publié dans la *Revue germanique et française* (1er mars 1862, 1er avril 1862, 1er novembre 1862, 1er février 1863, 1er avril 1863) une excellente traduction de la *Biographie;* je ne l'ai retouchée que dans fort peu d'endroits.

2. Cf. p. 41.

En août 1804, la pièce est « tout ent[...] *que le* seigneur Guy
recomposée », et le 22 septembre a lie[...] *[Na]mur* en Brabant. Or, en
tation. Gœthe avait exprimé à plusi[...] *ma* robe accrocha la belle
sur la durée du spectacle. Ces [...] *Polonais* et la brouilla. Tout en
mencé à cinq heures et dem[...] *hasard* qu'il me porte un coup avec
La pièce était trop lon[...] *mais il* me manqua. Cela me mit dans
grand poète, jadis [...] *bien que j'*eusse une longue épée et une
promis les plu[...] *ma* dague et j'en portai à mon Polonais
à Zelter, je [...] *la tête.* Je n'en continuai pas moins à faire
parties [...] *l'ordinaire*, et la nuit je demeurai au
sup[...] *Gœtz en fut quitte pour* un quart d'heure de prison
dans la tour du château.

En 1499 eut lieu la guerre de Suisse. Aussitôt Gœtz, qui se trouvait chez sa mère à Jaxthausen, se dit : « Que fais-je ici ? » retourne auprès du margrave Frédéric et l'accompagne en Suisse. A Constance, l'empereur Maximilien les rejoint, et Gœtz qui portait le drapeau de Brandebourg, a l'honneur d'être accosté par lui. Il a soin de le consigner dans ses Mémoires : « L'empereur m'aperçoit, quitte le margrave, dirige son cheval vers moi et me demande à qui j'appartenais. Je répondis : « A mon gracieux prince et seigneur le margrave Frédéric. » Il s'arrête et me dit : « Tu as une longue lance avec un grand « drapeau. Va te poster là-bas, près de cette bande, jusqu'à « ce que le drapeau impérial à l'aigle sorte de Constance. » C'est ce que je fis, parce que je connaissais l'empereur et savais que c'était bien lui, et, sans rien demander à personne, j'allai me placer avec mon drapeau auprès de Schenk[1] Christophe de Limbourg, qui tenait alors en gage Nellenbourg dans le Hégau. Cela dura à peu près une demi-heure, plus ou moins. Enfin on remit aux mains de Schenk Christophe l'aigle, le drapeau de l'empire, et c'est la première et la dernière fois que j'aie vu en campagne voler l'aigle impériale. » La seule

1. A la fois nom et dignité (Schenk, échanson) : la *Biographie* de Gœtz l'entend plutôt dans le premier sens; ce qui explique la traduction de M. Mossmann que j'adopte. Cf. la ballade d'Uhland, der Schenk von Limburg.

affaire un peu sérieuse à laquelle il assista pendant cette guerre, fut la prise de Thayingen, près de Schaffouse, et l'incendie de l'église.

Un an après, Gœtz prend part à une querelle privée, et la façon dont il raconte son enrôlement peint au vif les mœurs batailleuses de l'époque, et surtout sa propre impatience de guerroyer : « Feu mon frère Philippe et moi nous étions allés à Heilbronn, à peu près vers la mi-carême, pour la fête de l'Annonciation de la Vierge, et comme nous retournions chez nous en passant par Neustadt sur le Kocher, le prévôt courut après nous; il se nommait Schwarzhans, et nous appelait de toutes ses forces. Je l'entendis le premier et je dis à mon frère : « Voilà quelqu'un qui court et crie après nous. Laissons-le « venir pour savoir ce qu'il nous veut. » Nous fîmes donc halte pour l'attendre, et voici comment il nous enrôla : « Un « bon compagnon vous prie, nous dit-il, de le servir dans une « expédition. » Quoique le plus jeune, je lui répondis le premier : « Si c'est un bon compère, il n'a qu'à venir lui-« même et nous faire ses offres. Nous verrons à lui donner « une bonne réponse. « Là-dessus nous passâmes notre chemin. » Le lendemain, ce bon compagnon se présente à Jaxthausen, et Gœtz s'engage à le servir pendant deux ans.

Après ce temps, comme le margrave de Brandebourg était en guerre avec la ville de Nuremberg, Gœtz, par reconnaissance d'abord, mais surtout par goût d'aventures et de batailles, alla se mettre à son service. Il s'attira d'abord des réprimandes par sa trop grande ardeur; il assista à la bataille de Nuremberg, le 19 juin 1502, et si nous l'en croyons, c'est lui qui, par une heureuse inspiration, assura la victoire. Aussi faut-il entendre avec quelle joie et quel orgueil il reproduit les louanges dont il fut comblé. Durant une grande diète, à Onolzbach, l'on vint à parler de cette affaire. « Après divers propos, le seigneur Georges de Rosemberg dit au seigneur Paul d'Apsperg : « Mon « gracieux seigneur, le margrave avait ce jour-là de braves « gens et de bonne volonté, et quand on a des gens de

« bonne volonté, il y a moyen de mener les choses à bonne « fin. » Le seigneur Paul répondit sans hésiter : « Oui « mon gracieux seigneur a eu là des gens de bonne volonté. « Il y avait surtout deux Berlichingen, je n'ai jamais vu de « plus braves gens. » Je crois maintenant que le seigneur Paul d'Apsperg ne savait pas que j'étais dans la salle. Et comme il parlait, je poussai mon voisin du coude et lui dis : « Tu entends « ce qu'il dit! » « Oui, » me répondit-il. Je dis alors : « Je ne « connais, en vérité, pas d'autres Berlichingen qui aient assisté « à la bataille que mon frère et moi. » Et de fait, mon parent le seigneur Bernard de Berlichingen arriva quelque huit jours après à Schwabach, mais il n'avait pas été présent à la bataille.

« Ce fut là notre solde, à feu mon frère et à moi, et le margrave nous eût donné deux mille florins, cela ne nous aurait pas fait le même plaisir, quoique nous fussions, en vérité, de pauvres compagnons. Solide récompense en effet! car non seulement notre gracieux prince et seigneur le margrave, mais encore ses premiers conseillers et ses capitaines, ses chevaliers et ses écuyers, parlaient de nous avec estime, éloge, honneur et gloire, quand nous étions souvent à vingt ou trente milles plus loin. Cela nous était rapporté par nos bons amis et compères, et nous flattait plus qu'or et argent, dont nous n'aurions pas voulu en échange. »

En 1504 éclata la guerre de Bavière, où Gœtz fut blessé. « Je me conduisais en jeune compagnon qui aurait bien aimé être un homme, et il me semblait que, malgré ma jeunesse, on dût me laisser agir en homme et en bon soldat. Pendant que nous escarmouchions devant Landshut, le dimanche, ceux de Nuremberg canonnaient à tort et à travers, amis et ennemis. Les ennemis se tenaient à couvert derrière un petit fossé, et j'aurais bien aimé rompre une lance avec l'un d'eux. Pendant que j'étais occupé à observer les ennemis, les Nurembergeois tournèrent leurs canons contre nous, amis ou ennemis, comme je viens de le dire, et un coup de coulevrine me brisa en deux le pommeau de mon épée. Une moitié pé-

nétra dans mon bras, en même temps que trois membrures du brassard. Le pommeau s'était perdu dans le brassard, où on ne le voyait plus. Je m'étonne encore que le coup ne m'ait point jeté à bas de mon cheval.... Bref, ce bras était fracassé par devant et par derrière, et en y portant les yeux, je vis ma main qui tenait encore un peu à la peau. Ma lance était par terre, sous les pieds de mon cheval. Je ne fis semblant de rien, je détournai tout doucement ma monture, et heureux de ne pas avoir été pris, je revins auprès de ma compagnie. Je n'étais pas encore loin de l'ennemi, quand je fus croisé par un vieux lansquenet, qui, lui aussi, voulait se jeter dans la mêlée. Je l'interpellai en lui disant de rester près de moi. C'est lui également qui me chercha le chirurgien. Quand j'arrivai à Landshut, mes anciens compagnons contre lesquels je m'étais battu, me racontèrent que le même coup qui m'avait blessé avait atteint un noble, Fabien de Walsdorff, du Vogtland, et quoique j'eusse été frappé le premier, il resta mort sur place. Ainsi il y eut perte en même temps pour les amis et pour les ennemis.

« Depuis le dimanche après la Saint-Jacques, jusque vers le carnaval[1], je demeurai à Landshut; et chacun peut s'imaginer ce que je souffris pendant tout ce temps. Je demandai d'abord à Dieu, si je trouvais grâce devant lui, d'en finir avec moi, puisque je n'étais plus propre au métier de la guerre. Puis me revint en mémoire ce que feu mon père et de vieux écuyers du palatin et du seigneur de Hohenlohe m'avaient parfois conté d'un homme d'armes appelé le Queux et ennemi du duc Georges de Bavière : il n'avait lui aussi qu'une main et n'en était pas moins aussi alerte en campagne que le premier venu, contre l'ennemi. Cela m'occupait extrêmement. Je priai Dieu d'un tout autre esprit, en me disant que si même j'avais douze mains, sans le secours de sa grâce divine, elles ne me serviraient à rien. Et je pensai que si je pouvais trouver un

1. Du 15 juillet 1504 jusque vers le 3 février 1505.

peu d'aide, ne fût-ce qu'une main de fer ou quelque engin de ce genre, je pourrais encore, avec l'aide de Dieu, faire ma besogne en campagne aussi bien qu'un autre moins dévot à Dieu. Depuis lors j'ai rencontré à la guerre les fils de ce Queux, qui étaient de bons et fameux écuyers.

« Et après avoir fait, pendant près de soixante ans, la guerre avec une seule main, je ne puis, en vérité, m'empêcher de reconnaître que Dieu tout-puissant, éternel, miséricordieux, m'a merveilleusement secondé de grâces extraordinaires pendant toutes mes guerres, hostilités et vicissitudes[1]. »

Un autre incident de cette guerre nous montre notre chevalier dans toute sa rudesse et braverie. En traversant un grand bois, Gœtz voit des gens fuir devant lui; il court sur eux et en empoigne deux; c'étaient des paysans ennemis. « Survient un béjaune plus fou que moi » qui se met à maltraiter un des paysans. Gœtz lui demande pourquoi il le bat; l'autre réplique brutalement, et Gœtz le rosse d'importance. Sur ces entrefaites arrive Georges de Fronsberg avec vingt ou trente cavaliers. « On m'environne et il veut que nous fassions la paix. Le compère que j'avais rossé s'y prêta sur-le-champ; mais moi je refusai, disant : « Qu'avait-il à battre mes prisonniers? Pourquoi n'en faisait-il pas lui-même? » Et je lui dis : « Avise-toi encore de battre des prisonniers à moi, et tu verras si je le souffrirai. » Là-dessus le seigneur Georges de Fronsberg s'élance sur moi avec d'autres encore; il avait son arbalète armée et les autres pareillement. J'étais là comme un sanglier au milieu des chiens. Bref, je ne voulus rien promettre et m'en tins à mon premier mot. Il faisait déjà nuit sombre, et je me disais que, s'ils portaient la main sur moi, je leur passerais sur le corps. Je dis cependant à Fronsberg que, foi de gentilhomme, je ne lui chercherais pas querelle tant qu'il ne m'attaquerait point, mais, s'il commençait, je le rosserais à lui faire craquer les os dans le corps, sauf à lui de m'en faire autant. Là-dessus

1. Cf. p. 19.

on me laissa. » Le lendemain, Fronsberg et ses amis avaient rançonné des paysans, acheté du vin du Rhin et invité Gœtz à boire avec eux.

« Je mentionne cet incident parce que le seigneur Georges et François de Sickingen me sont venus tous les deux en aide, quand je me trouvais prisonnier de ceux de Heilbronn, qui refusaient de me traiter en chevalier comme ils s'y étaient engagés, et tous deux exigèrent impérieusement que l'on m'accordât la prison que l'on m'avait promise. Aussi les gens de Heilbronn furent-ils obligés de s'engager par écrit à me traiter en chevalier, tant que ma captivité durerait, et j'ai encore pardevers moi leur promesse écrite. Ils vinrent me voir la nuit dans ma petite chambre, à l'hôtellerie de Dietz; il y avait une telle foule, que tout le monde ne pouvait s'asseoir; la plupart restaient debout. Nous buvions, et vive la joie! Alors le seigneur Georges se ressouvint de l'aventure ci-dessus, et dit : « Ami Gœtz, te rappelles-tu ce butin que nous fîmes autrefois dans le pays de Bavière? » « Oui, fis-je, très bien. » Il répliqua : « Tu tournas de bonne heure à l'ortie : qui s'y frotte, s'y pique. » Sa conduite chevaleresque envers moi m'empêcha de continuer à le contredire. Il n'a jamais cessé depuis de se bien comporter à mon égard. »

Après la guerre de Bavière, Gœtz aborde le récit d'une série de querelles et de guerres privées. Je ne relève que celles dont Gœthe s'est souvenu, dont il a transcrit fidèlement la narration ou dont il a emprunté quelques traits. C'est d'abord la querelle du chevalier avec les bourgeois de Cologne[1] : « Quelques-uns de mes bons amis, officiers de la cour du duc Ulrich de Wurtemberg, entre autres, feu mon beau-père René de Sachsenheim, m'écrivirent au sujet d'un nommé Jean Sindelfinger, tailleur de son état, très habile tireur d'arquebuse, domicilié à Stuttgart. Il était allé au tir de Cologne et y avait gagné le premier prix, qui se montait, si je ne me trompe, à cent florins. Mais ceux

1. Cf. p. 27.

de Cologne le frustrèrent et ne voulurent rien lui donner. Il s'en plaignit sans doute aux gentilshommes de la cour de Stuttgart. C'est ainsi que feu mon beau-père René de Sachsenheim m'écrivit, comme j'ai dit, en son nom et au nom d'autres personnes de la cour, pour me recommander cet homme. Je pris donc fait et cause pour lui et devins l'ennemi de ceux de Cologne. Je ne tardai pas à porter par terre deux de leurs bourgeois, deux marchands, un fils et son père. » Pour obtenir le payement de leur rançon, Gœtz permet au père de se rendre à Leipzig, où ils avaient leurs marchandises et leurs biens. Malgré son serment et la captivité de son fils, le marchand non seulement ne revint pas auprès de Gœtz, mais il livra le page que notre chevalier avait envoyé à sa rencontre à l'évêque de Bamberg, qui était alors Georges de Limbourg. Aussitôt Gœtz écrivit à l'évêque de le lui rendre sans aucune rançon; mais l'évêque ne daigna pas répondre. « Sur ces entrefaites[1], j'appris que l'évêque de Bamberg s'était rendu à Wildbad près de Gœppingen[2] pour prendre les eaux minérales contre la gravelle; je songeai aussitôt à lui bénir son bain et à bien le frotter. Je m'étais déjà préparé à bien mener l'affaire et j'avais fait quelques enrôlements. J'avais en outre chargé quelqu'un, en qui j'avais pleine confiance et à qui je ne celais rien, qui s'imaginait être le père de tous les hommes d'armes, de me procurer de son côté quelques chevaux. C'est ce qu'il fit; mais quand celui à qui il s'adressa lui demanda pour le compte de qui il l'enrôlait et à qui l'on en voulait, il lui découvrit tout mon plan et lui nomma peut-être même l'évêque de Bamberg. Ce n'était guère loyal de sa part. Cependant le routier qu'il voulait enrôler prit l'engagement de me servir; mais dès qu'il le put, il monta à cheval, courut chez l'évêque à Gœppingen et le prévint, de sorte que je ne pus rien faire et que mon plan échoua complètement. » Gœtz ne se décourage pas et, quelque temps après, il porte à terre

1. Cf. p. 4. — 2. Ou plus exactement « s'était rendu à Gœppingen, au *Wildbad*, » c'est le nom donné à tout bain où il y a une source d'eaux minérales.

(selon l'expression consacrée) un conseiller de la ligue et un simple cavalier qui appartenait à l'évêque. Il dégagea ainsi son page, et, par les soins du duc Ulrich de Wurtemberg, la paix fut conclue entre l'évêque et lui. Mais elle ne fut pas de longue durée. En pouvait-il être autrement avec un chevalier aussi turbulent qui se trouva un jour en un même temps avec cinq guerres sur les bras, et qui ne se couchait pas durant quinze nuits à la file ?

Un autre épisode, relatif à l'évêque de Bamberg, est narré d'une façon fort plaisante [1]. « Je veux raconter brièvement ici ce qui m'arriva dans la suite à Heidelberg avec l'évêque de Bamberg. Lorsque mon gracieux seigneur et Électeur le comte palatin Louis, de très louable mémoire, célébra son mariage avec la sœur du duc Guillaume de Bavière, nous autres jeunes gentilshommes, nous y courûmes en grand nombre, comme c'est la coutume en pareil cas. Nous étions tous vêtus l'un comme l'autre, sans recherche, sans soie ni velours à nos habits. Nous avions beaucoup de bons compagnons parmi nous, et on nous fit, pour ainsi dire, plus d'honneur que nous ne valions. On nous avait tous placés à la même table, et voici ce qui arriva : mon beau-frère [2], Martin de Sickingen et moi, nous montions l'escalier de l'hôtellerie du *Cerf*, mon beau-frère devant moi. Presque au haut, il y a une petite balustrade en fer où se tenait appuyé l'évêque de Bamberg en personne. Il tendit la main à mon beau-frère, Martin de Sickingen et à moi de même. Et comme il venait de me la donner, j'allai au comte Louis de Hanau qui était le personnage le plus rapproché de lui. Ce jeune seigneur m'avait toujours voulu beaucoup de bien, et je lui dis : « L'évêque m'a donné la main ; je pense qu'il ne m'a point « reconnu, sans quoi il n'en aurait rien fait, » et ainsi de suite. L'évêque parut m'entendre ; car je parlais haut. Il revint à moi et me dit qu'il m'avait donné la main, mais qu'il ne m'avait point reconnu. Je lui répondis : « Monseigneur, j'ai bien pensé

1. Cf. p. 33. — 2. Il avait épousé l'aînée des sœurs de Gœtz, Marguerite. Cf. G. de Berlichingen-Rossach. *Histoire du chevalier Gœtz de Berlichingen*, p. 617.

« que vous ne me reconnaissiez point ; mais qu'à cela ne tienne, « voici votre poignée de main, reprenez-la. » Alors le petit homme courut dans la salle auprès du comte palatin Louis et de l'évêque Laurent de Würzbourg, tous deux mes très gracieux seigneurs. Il avait le cou rouge comme une écrevisse, tant il était furieux de m'avoir donné la main ; car il savait bien que j'étais au service de mon cousin Eustache de Thüngen, à l'attaque des bateaux sur le Mein, et précédemment déjà, j'avais eu avec lui deux querelles qui, à la vérité, avaient été jugées et arrangées. »

Après l'évêque de Bamberg, c'est le tour des Nurembergeois. Le meurtre de George de Geisslinger, un écuyer qu'il avait engagé, la disparition de son ami Fritz de Littwach, tels étaient les griefs de Gœtz contre la ville de Nuremberg. Dans un coup de main, accompagné de son cher compagnon Jean de Selbitz et d'une troupe de cavaliers, il *porte à terre* quatre-vingt-quinze marchands et en fait prisonniers une trentaine qui étaient de Nuremberg (22 mai 1512). A la suite de cet exploit, il est mis au ban de l'empire. « Dans quelques villes, la prêtraille et les moines tonnèrent contre moi du haut de la chaire, éteignant leurs cierges et me vouant en pâture aux oiseaux du ciel[1]. » Quatre cents cavaliers sont chargés de le poursuivre ; mais Gœtz continua à faire tant de tort à ses ennemis que l'empereur nomma des commissaires chargés de connaître du différend, de le juger et de l'apaiser. Pour regagner la faveur de l'empereur, Gœtz consent « bien malgré lui » à leur laisser concilier le différend à Würzbourg. Ce qui est admirable et ce qui montre bien la candeur du turbulent chevalier, ce sont les remarques qu'il fait à cette occasion ; à l'entendre, il serait le plus pacifique des hommes de guerre : « Je me résignai à une conciliation, comme je l'ai dit, et toute ma vie, j'ai conduit mes guerres de manière à retrouver bien vite la paix. Je me suis, en effet, toujours arrangé avec tous les ennemis auxquels j'eus

1. Cf. p. 136.

à faire la guerre, afin d'arriver bientôt, par l'aide et la grâce de Dieu, à conclure une trêve ou une paix. Je ne me sais aucune guerre ou inimitié, grande ou petite, qui ait duré plus de deux ans, et quelquefois moins. Certain prince avait bien promis et juré une fois que je mourrais son ennemi. Ses propres capitaines s'étaient chargés de le répéter à mes frères; et cependant, grâce à Dieu, ce fut la plus courte guerre que j'aie jamais eue. »

Dans une de ses guerres avec les Nurembergeois, il leur avait enlevé une voiture. Les marchands désolés « coururent chez l'empereur à Augsbourg[1], tombèrent à ses pieds et lui firent contre moi les plaintes les plus vives : à les entendre, ils étaient des gens perdus, ils éprouvaient un irréparable dommage, que ni eux, ni leurs enfants, ni leurs descendants ne pourraient réparer. Le bon empereur Maximilien leur répondit : « Seigneur Dieu, Seigneur Dieu! où en sommes-nous? L'un « n'a qu'une main, l'autre n'a qu'une jambe : que feriez-vous « donc s'ils avaient chacun deux mains et deux jambes? » C'était faire allusion à moi et à Jean de Selbitz. L'empereur ajouta encore, comme j'en fus informé : « Comment cela se fait-il? « quand un marchand perd un sac de poivre, il faudrait convo- « quer et mettre en campagne toutes les forces de l'Em- « pire; mais quand il survient des difficultés qui touchent de « près la Majesté Impériale, et tout l'Empire, où les royau- « mes, les principautés, les duchés et autres sont intéressés, « personne ne peut vous faire bouger. » J'appris ces discours, pas plus tard que trois ou quatre jours après, chez un puissant prince qui en eut connaissance par la poste d'Augsbourg, ou à qui l'on avait peut-être écrit : ces paroles, venant de sa Majesté Impériale, me plurent tant que j'en eus le cœur tout réjoui. » Aussi ajoute-t-il qu'il n'a jamais rien tenté contre sa Majesté Impériale ni contre la maison d'Autriche.

1. Cf. p. 127.

En 1514, le duc Ulrich de Wurtemberg ayant à réprimer le soulèvement du « pauvre Cunz », Gœtz et son frère lui amenèrent une trentaine d'hommes, et ils restèrent quelque temps à son service. Aussi Gœtz fut-il entraîné plus tard dans sa querelle contre la ligue de Souabe. Les troupes de la ligue l'assiégèrent dans son château de Mœckmühl. Il entra en négociations avec elles; « il fut convenu qu'on nous laisserait, moi et les miens, sortir librement de la place avec tout notre avoir, nos armes, nos harnais et nos chevaux, autant que chacun en avait... Nous étions, moi et mes parents, qui faisaient partie de ma garnison, très satisfaits de ces conditions. Nous n'avions plus que trois muids de farine dans toute la maison; les bourgeois occupaient dans la ville la cave et le grenier pour nous prendre par la famine. J'avais bien enlevé, devant la ville, quelques moutons aux bourgeois, je les avais chassés dans la place sous leurs yeux, et nous nous en étions nourris quelques jours. Nous n'avions plus une balle à tirer, sauf ce que je pus me procurer avec les fenêtres, les gonds des portes, de l'étain et d'autres matériaux, ce qui nous permettait d'attendre un nouvel assaut. De plus nous n'avions pas d'eau à donner à nos chevaux; de vin, il ne restait que celui qui m'appartenait, que nous partagions avec eux. Au grenier ni blé ni avoine, hors ce qui était à moi, et encore n'y en avait-il guère; nous étions réduits à la portion congrue; car je le répète, les bourgeois étaient maîtres de nos approvisionnements. Ainsi la faim seule nous aurait forcés à vider la place et à nous retirer. J'étais persuadé que les conditions ci-dessus étaient accordées et garanties, telles qu'elles étaient convenues et promises. Moi et mes compagnons nous comptions là-dessus, nous fiant aux termes de la capitulation, sans quoi j'aurais bien trouvé à me faire jour; car il est certain que je parvins à faire évader plusieurs des braves serviteurs de mon seigneur, tels que Wolff Hendrick de Weiller et d'autres encore, nobles et roturiers, qui étaient venus me rejoindre dans le château. J'aurais pu tout aussi bien qu'aucun d'eux me tirer de là; mais

je m'en rapportais à la parole donnée, croyant qu'on me laisserait aller comme il était convenu. Mais il n'en fut rien. Comment ceux de la ligue me tinrent parole, on le sait et on l'a vu. Leurs soldats tombèrent sur moi, assommèrent, massacrèrent mes compagnons et mes hommes d'armes, et peu s'en fallut que je n'eusse le même sort[1].

« Après avoir été pris comme je viens de le dire, je fus conduit à Heilbronn et consigné quelques semaines dans une hôtellerie. Puis la ligue expédia à Heilbronn un scribe, qui était sans doute de Constance, un Suisse, greffier de quelque ville ou autre chose comme cela. Il était porteur d'une lettre de soumission dont il me donna lecture dans la chambre, en présence de nombreux bourgeois de Heilbronn : la chambre était pleine de monde. Il me demanda de jurer et de signer cet acte. Si je m'y refusais, les instructions de la ligue étaient que l'on devait aussitôt me prendre et me jeter dans la tour. Mais je refusai net d'accepter cette lettre, aimant mieux pourrir une année dans la tour que de consentir à pareilles choses. Cependant je fis remarquer que la guerre où j'avais succombé était une guerre loyale; que je m'étais conduit envers mon prince et seigneur comme il convient à un gentilhomme et à un chevalier, qu'on m'avait assigné une prison honorable, conforme à ma condition, et que j'espérais bien que l'on ne changerait rien au traitement que je subissais. J'ajoutai encore que si l'on avait quelque chose à reprendre dans ma conduite, en tant que prisonnier, on n'avait qu'à me le dire; quant à moi, je ne voyais pas quels reproches on pourrait me faire. Le fait est que l'on ne trouva rien à me dire à cet égard : je me conformais exactement à ce que l'on exigeait de moi; quand j'allais à l'église, comme j'en avais la permission, je revenais droit à mon hôtellerie, et si quelqu'un m'accostait à mon retour, j'évitais de m'arrêter avec lui dans la rue et prenais le plus court pour rentrer droit à mon logis. En un mot je prenais mes

1. Cf. p. 182, note 3.

précautions pour ne point me rendre suspect. Pour conclure, voyant que je ne voulais pas accepter l'acte de soumission, on convoqua les encaveurs de vin qui vinrent me trouver dans la chambre de l'hôtellerie de Dietz, et me voulurent prendre. Je dégaîne, et ils battent en retraite. Là-dessus les bourgeois du conseil me supplièrent de rengaîner et de ne pas rompre la paix, me promettant de ne pas me mener plus loin que l'hôtel de ville ; je finis par les écouter. Comme on me faisait sortir de la chambre de l'hôtellerie, voici ma femme qui monte l'escalier, revenant de l'église. Je me dégage et vais droit à elle : « Femme, lui dis-je, ne t'effraye pas; on veut m'imposer un « acte de soumission que je ne veux pas accepter. Je me lais- « serai plutôt conduire à la tour. Mais fais ceci pour moi; « monte à cheval et cours chez François de Sickingen et chez « le seigneur Georges de Fronsberg, dis-leur qu'on me refuse « la prison noble qui m'a été promise. J'imagine qu'ils sau- « ront bien ce qu'ils ont à faire comme gentilshommes et « capitaines. » Ma femme fit tout cela, et les ligueurs me conduisirent à l'hôtel de ville et de là dans la tour, où je dus coucher cette nuit même. C'était la veille de la Pentecôte.

« Le lendemain matin on vint me chercher de bonne heure pour me conduire encore à l'hôtel de ville. Quelques-uns du conseil se réunirent avec moi dans une salle. Ma femme était revenue du camp; elle se tint à la porte et demanda s'ils avaient appris que toute la troupe s'approchait de la ville. On me pria d'aller auprès d'elle pour lui dire de retourner auprès de mes amis et d'intercéder pour les bourgeois; car les troupes de pied et de cheval marchaient contre la ville. J'allai donc à ma femme et lui glissai dans l'oreille mon avis à moi : « Tu diras à mon « ami Franz de Sickingen et au seigneur Georges de Fronsberg, « que les bourgeois me demandent d'intercéder pour eux; mais « dis-leur que s'ils ont quelque projet, ils n'aient qu'à pousser « leur pointe. Dût-on m'assassiner, je consens à mourir, pourvu « qu'ils soient tous assassinés avec moi. » Elle transmit mes

paroles. Là-dessus, le seigneur Georges de Fronsberg, avec quelques autres, vint me rejoindre à l'hôtel de ville : ils obtinrent de ceux de Heilbronn un engagement par lequel ils m'assurèrent un traitement conforme à ma condition, tant que durerait la guerre et ma captivité, et que je n'aurais point fait ma paix avec la ligue. Je possède encore l'acte que ceux de Heilbronn souscrivirent à cette occasion et qu'ils exécutèrent fidèlement. Mais quand la ligue me rendit la liberté, il fallut lui donner deux mille florins d'argent, qu'elle remit aux soldats qui m'avaient fait prisonnier[1]. » La captivité dura trois ans et demi (1519-1522).

Après ce récit, Gœtz reprend la narration de ses querelles et guerres privées, sans s'astreindre à l'ordre chronologique. Il met le lecteur à même de confirmer la vérité des paroles suivantes qu'il adresse à un de ses amis : « Je commence à croire que je suis prédestiné à tomber d'une guerre dans une autre. Je viens de m'arranger hier avec ceux de Nuremberg, et me voilà déjà une nouvelle affaire sur les bras. » C'était sa guerre contre l'évêque de Mayence. Nous y voyons Gœtz dans toute sa rudesse et sa naïve cruauté. En une nuit il met le feu en trois endroits différents, « à contre-cœur, » nous dit-il, mais dans l'espoir de forcer un de ses ennemis à en venir aux mains, et il lui lance la grossière injure que Gœthe a reproduite dans la dix-septième scène du troisième acte[2].

Dans le récit de sa querelle avec le comte de Waldeck se trouve un des épisodes, un des mots les plus caractéristiques de Gœtz. Il attendait avec ses hommes le passage de ce seigneur. « J'ordonnai à deux d'entr'eux de ne s'occuper que du comte, de s'attacher à lui, d'éviter de tirer sur lui ou de le blesser, mais s'il essayait de se sauver, d'abattre son destrier d'un coup de feu ou de lance ; moi, pendant ce temps, je me battrais contre les gendarmes du comte. La chose s'arrangea au mieux ; j'en eus bientôt fini avec les écuyers et piquai droit

1. Cf. p. 187-201. — 2. Cf. p. 168.

au comte. Je trouvai mes deux varlets liés à lui comme chiens couplés, suivant mon ordre. » Gœtz le fait prisonnier et l'emmène avec lui, puis il ajoute : « Pendant que nous avancions, remarquai un berger qui gardait son troupeau tout près ae là, et, comme un bon présage, je vis cinq loups se jeter sur ses moutons et faire également leur affaire. J'eus beaucoup de plaisir à les entendre et à les voir, et leur souhaitai bonne chance et à nous aussi, leur criant : « Bonne chance, bons com- « pagnons, bonne chance à nous tous ! » et je considérai comme un bon augure que nous eussions attaqué ensemble[1]. »

Un dernier incident est à noter avant la guerre des paysans ; il a fourni à Gœthe les premiers linéaments d'une des figures les plus sympathiques du drame, de Lerse. C'était pendant la querelle de Gœtz avec Conrad et Valentin Schott. Ce dernier se rendait avec son cousin Erhard Truchsess à un grand carnaval qui avait lieu à Hassfurth. Gœtz se propose de les surprendre et de les attaquer. « Pendant que nous guettions nos ennemis, nous les vîmes venir forts de dix ou douze chevaux, au juger; or, comme ils ne paraissaient pas plus nombreux, nous nous partageâmes. Je donnai les meilleurs chevaux à Georges Gebsattel ; il devait passer le ruisseau près d'un moulin (il n'aurait pu le franchir autre part) et se porter en vue de l'ennemi ; s'il le heurtait, je promettais de n'être pas loin de lui ; si, au contraire, c'était moi qui le rencontrais, il devait également être prêt à me soutenir. En somme, je me dirige vers un village où je me couvre d'une grange, dans la pensée de laisser passer devant moi Valentin Schott et Erhard Truchsess avec leur monde, afin de les suivre pas à pas, ainsi que j'en étais convenu avec mes gens d'armes. Mais ils m'aperçurent derrière la grange et se serrèrent sur une petite élévation auprès du village, la lance sur la cuisse et l'arbalète bandée. Quand chacun se fut apprêté, je marchai vers eux à pas comptés, pour donner à Georges Gebsattel et aux autres gens d'armes que j'avais détachés

1. Cf. p. 30

le temps de venir à mon aide et de prendre part à l'action. Ce fut un rude moment à passer, car plus j'approchais et plus la troupe me paraissait nombreuse. Ils avaient bien vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux. Je n'aurais pas mieux demandé que de m'éloigner d'eux avec l'aide et la grâce de Dieu, mais je songeai aux six cavaliers qui m'avaient quitté et que ma retraite exposait à se faire battre, prendre ou tuer. J'aurais donc éprouvé grand tort et grand dommage en manquant au rendez-vous que je leur avais donné. De même que les ennemis s'étaient postés au haut de la butte, je me postai au bas. Mais voyant que je ne les abordais point, ils me chargèrent, et Erhard Truchsess me perça de part en part un écuyer (il s'appelait Léonard Schüdlin, il portait la livrée palatine, et il n'y avait auprès de moi que lui à la porter), de sorte qu'il resta étendu le dos sur son destrier. Je ne fis ni un ni deux, et portant un coup de lance à Erhard Truchsess, je lui fis vider les étriers. Le voilà étendu dans la crotte, lui et son panache. Ce fut, je crois, notre salut. Un de ceux qui se trouvaient près de lui tira sur moi, puis lança son arbalète après moi, mais je ne m'en aperçus pas, car j'étais trop occupé des autres pour voir ce qu'il faisait. Enfin il m'arriva de me faire jour trois ou quatre fois avec mes dix chevaux et mes deux pages, avant que les six autres chevaux ne me rejoignissent. Alors nous les prîmes tous, à l'exception de ceux qui s'échappèrent; or, si tous s'étaient comportés comme le vaillant Erhard Truchsess et un bout d'écuyer qui appartenait à Bernard de Hutten, nous aurions été, moi et ma petite troupe, fort maltraités. Quand je parvenais à nous débarrasser de ce diable de petit homme et que je m'attachais à un autre, il revenait aussitôt à la charge sur moi. Il réussit même à me porter à travers la manche de ma cotte une estafilade qui entama quelque peu la chair. Mais j'avais trop de monde sur les bras pour m'occuper seulement de lui. Le même petit homme me proposa dans la suite de me servir pendant un an sans gages, si je voulais le prendre comme varlet. Je ne sais ce qui l'attirait vers moi. Je lui répondis qu'il

n'avait qu'à venir, que je ne voulais ni ne demandais son service pour rien, et que je le traiterais comme un autre écuyer. Et quoique ce petit homme ne m'eût point ménagé ce jour-là, et que je n'eusse pas besoin de lui, je ne l'en aurais pas moins accepté volontiers comme serviteur, car il m'avait plu ce jour-là plus que de raison.[1] »

En 1525 éclata la guerre des paysans. Ici Gœtz est embarrassé de justifier sa conduite, et il commence par en rejeter la faute sur sa femme et sa belle-mère qui l'empêchèrent de se rendre auprès du comte palatin, comme il en avait le désir. Il voulait attendre chez lui une lettre du comte qui le mandât auprès de lui[2]. « A mon retour dans ma maison, les paysans se soulevèrent de nouveau à Gundelsheim, et leurs capitaines me députèrent mon prévôt pour m'inviter à venir auprès d'eux : ils avaient affaire à moi. Je ne savais ni le pourquoi ni le comment; avec cela je craignais qu'ils ne me surprissent au grand dam de ma femme, de mes enfants et des miens. Je n'avais personne en état de se défendre chez moi; les rustauds avaient tous le diable au corps; ni valets ni servantes n'étaient plus sûrs. Je montai donc près d'eux avec le prévôt et mis pied à terre devant le cabaret. Comme j'allais entrer, voilà Marc Stumpff qui quitte les paysans, descend l'escalier et me dit : « Gœtz, « es-tu là ? » Je lui répondis : « Oui; de quoi s'agit-il ? que dois-je « faire? que me veulent les capitaines? » Là-dessus il com- « mença : « Il faut que tu sois leur capitaine. » A quoi je répondis : « Dieu m'en garde ! Bon pour le diable ! Pourquoi pas toi ? Ac- « cepte à ma place. » Il me dit alors : « Ils me l'ont proposé, mais « je m'en suis excusé; si mon office me le permettait, j'accep- « terais. » Là-dessus je dis comme devant : « Moi, je ne veux « pas. J'aime mieux aller moi-même auprès des capitaines; je « compte bien qu'ils ne réussiront pas à m'y forcer ni à m'y « contraindre. » Il me dit encore : « Accepte, pour le bien de « mon gracieux seigneur, des princes, et de tous ceux de la

1. Cf. p. 142-144. — 2. Cf. p. 220.

noblesse. » Je répondis derechef : « C'est ce que je ne ferai pas. » Et je me rendis sur l'heure auprès des capitaines qui me donnèrent de bonnes paroles. Mais ils me pressèrent d'aller aussi trouver les autres capitaines qui se tenaient au milieu de l'attroupement, hors de la porte. Je les verrais dans la campagne, leur donnerais également mes raisons et les prierais de m'excuser, comme je venais de le faire auprès des autres. C'est ce que je fis; je sortis et les haranguai groupe par groupe, compagnie par compagnie, comme ils étaient assemblés, bannières déployées. Là je trouvai encore bon accueil chez tous les princes, comtes et seigneurs, alliés et vassaux, qui faisaient partie de l'attroupement, à l'exception de ceux de Hohenlohe, qui saisirent mon destrier par la bride et m'enveloppèrent en me sommant de me rendre prisonnier, de promettre et jurer d'être le lendemain auprès d'eux, à Buchen, dans leur camp, où je les trouverais, et de ne pas me retirer à leur insu.

« La foi jurée me contraignit de comparaître à Buchen pour ne pas mettre à mal ma femme, mes enfants et d'autres nobles. J'obéis, le cœur attristé, plein de trouble et d'inquiétude; car je n'aurais pas aimé me faire égorger, comme les rustauds avaient fait récemment à Weinsberg de plusieurs bons gentilshommes. J'espérais toujours que la chose tournerait à bien, et je me rendis le jour suivant, le cœur bien gros, auprès d'eux dans leur camp. J'aurais mieux aimé me voir dans la plus dure prison qu'il y ait en Turquie ou n'importe où sur la terre, résigné à la volonté de Dieu et confiant dans son assistance.

« Enfin, j'arrivai près des bandes; Dieu sait et connaît ce que j'éprouvais! On prit mon destrier par la bride, et il fallut descendre au milieu du cercle. Ils m'entreprirent au sujet du commandement. Je refusai franchement et carrément : ni mes offices, ni mon honneur ne me permettaient d'accepter[1]; outre

1. Ce qui engageait l'honneur de Gœtz, c'était le serment qu'il avait prêté à la ligue de Souabe, en recouvrant sa liberté en 1521; tous les témoignages constatent que, pour s'excuser, il insista particulièrement sur cette circonstance, qu'il était le prisonnier de la ligue. (*Note de M. Mossmann.*)

cela, je n'entendais rien à leur affaire : la leur et la mienne, leur sort et le mien étaient aussi loin l'un de l'autre que le ciel de la terre. De plus, je n'en saurais répondre avec honneur devant Dieu, devant Sa Majesté Impériale, les Électeurs, les princes, les comtes et seigneurs, ni devant la commune chevalerie, ni devant la ligue, ni devant aucun État de l'empire, ni devant les amis et les ennemis, et les suppliai de m'en dispenser. Mais, c'était peine perdue, ils me voulaient pour capitaine. Là-dessus, je dis : « Avant d'être votre capitaine et « d'agir aussi tyranniquement que vous l'avez fait à Weinsberg, « ou seulement d'y conseiller et d'y aider, je me ferai plutôt « assommer par vous comme un chien en rage. » Ils me répondirent que c'était chose faite, que si c'était à refaire, cela n'arriverait peut-être plus.

« Sur ces entrefaites, les conseillers de Mayence se présentèrent aussi à cette entrevue en rase campagne devant Buchen, Marc Stumpff avec eux, et ils étaient au moins cinq ou six, et, si j'ai bonne mémoire, l'un entre autres s'appelait Ruckher. En somme, les conseillers de Mayence me prièrent, comme Marc Stumpff, d'accepter ce commandement pour complaire à leur très gracieux seigneur, et pour le bien de tous les princes, de toute la noblesse et des hauts et bas États de l'empire; je préviendrais par là bien des désordres. Je leur répondis : « Si « les rustauds voulaient renoncer à leur entreprise, obéir à l'au- « torité et aux seigneurs en acquittant services et corvées, en se « soumettant à être jugés et à plaider, conformément aux us et « coutumes, s'ils voulaient se comporter envers les autorités « comme il convient à de loyaux et humbles vassaux et manants, « je me résignerais à un essai de huit jours. »

« Là-dessus, ils me proposèrent un terme fort long; à la fin, nous tombâmes d'accord pour un mois, mais sous la condition expresse que, dans toutes les seigneuries et bailliages, villes, bourgs et villages quelconques d'où ils relevaient, près ou loin, ils s'engageraient par écrit et sous leur scel à observer ce que j'avais stipulé, comme il est dit ci-dessus; que, de plus, ils

s'abstiendraient de brûler ou endommager la maison d'aucun prince ou gentilhomme. Puis, je pris quelques-uns de leurs conseillers et capitaines, les plus aptes que je pus trouver; il y en avait un surtout, Vendelin Hippler, aussi habile homme, aussi habile greffier qu'on en pouvait trouver dans l'empire, ancien chancelier de Hohenlohe, et ceux de Hohenlohe l'estimaient aussi plus haut que personne, à ce que j'ai pu savoir. Je le pris auprès de moi; nous fîmes, comme il est dit ci-dessus, un traité par lequel ils s'engageaient à la soumission et au reste, et ils envoyèrent ces conventions dans tous les bailliages et seigneuries dont ils relevaient. Ce traité fut ensuite communiqué, et dûment approuvé par cette bande et par leurs capitaines, de telle sorte que j'étais fermement persuadé, après toutes les précautions susdites, que mes conditions étaient entendues et acceptées.

« Mais qu'arriva-t-il? Les rustauds se décidèrent à descendre d'Amorbach sur Miltenberg, et le comte Georges de Wertheim voulut aussi y venir pour traiter avec ces scélérats. Je me dirigeai donc sur Miltenberg, pensant qu'ils me suivaient; mais les voilà qui, à mon insu, s'arrêtent avec toute la bande, et vous allez voir où ils en voulaient venir. Les paysans, auxquels on avait écrit, avaient là leurs envoyés chargés de parler pour eux. Ils avaient cru, disaient-ils, se battre pour leur liberté : on leur avait écrit et commandé de faire et agir comme devant, et autres propos semblables. Ces paroles insurgèrent toutes les bandes : elles jurèrent la main levée, d'assommer avec moi tous ceux qui avaient dressé la convention et qui la leur avaient envoyée pour s'y soumettre et s'y conformer, comme il est dit ci-dessus. Seigneur Dieu! je ne savais rien de tout cela, et cependant je revins sur mes pas pour rejoindre l'attroupement et pour voir à qui en avaient ces désespérés. Un soldat se détacha et vint au-devant de moi; il était de Heilbronn et s'était aussi mis avec les rustauds (je l'avais connu autrefois, lorsque Philippe Echter, Franz de Sickingen, moi et d'autres bons amis et compagnons, nous nous emparâmes d'Umbstadt,

et que ledit Franz tenait la campagne devant Darmstadt). Cet homme me voulait assurément beaucoup de bien, et il avait entendu tous ces propos que j'ignorais; il me dit très sèchement : « Damoiseau, ne chevauche pas vers la bande. » Cela me mit en colère, et je me pris à jurer vilainement : « Que le grand « diable d'enfer vous taille tous en pièces! Qu'ai-je donc fait? » Car je ne pouvais pas savoir ce qui en était, ni pourquoi je devais être sur mes gardes. Je ne songeais plus à la convention et croyais fermement qu'elle dût être maintenue et exécutée. Quand je ne fus plus qu'à une petite distance de la troupe, je vis un château en feu, qui s'appelait Willenberg et appartenait à l'évêque de Mayence. C'était agir tout au rebours des conditions dont nous étions convenus.

« Pendant que nous les débattions devant Buchen, et que les rustauds voulaient, comme il a été dit, m'obliger à demeurer avec eux plus longtemps que je ne voulais, j'avais dit franchement à la bande qu'on devait se contenter des huit jours que je leur proposais; que je me conduirais de manière qu'ils se lasseraient de moi encore plus tôt que moi d'eux. C'est aussi ce qui arriva, et ce commandement ne dura que huit jours, ainsi que je l'avais prédit. En effet, ils marchèrent sur Würzbourg et établirent leur campement au dehors, à Huttberg. Là, ils tinrent encore une commune et ne voulurent plus souffrir auprès d'eux ni princes, ni seigneurs, ni gentilshommes, et me donnèrent mon congé avant le temps révolu, comme je leur avais prédit. Je ne fus de ma vie plus aise, car pendant ces huit jours je n'avais rien su garder de ce que j'avais sur le cœur, n'ayant jamais été un hypocrite, pas plus qu'aujourd'hui; je ne leur parlais pas pour les flatter, et ne leur donnais pas raison quand ils avaient tort.

« Quand ils arrivèrent devant Würzbourg, ils prirent leurs dispositions de telle sorte qu'on les laissa entrer dans la ville, et ils s'établirent auprès de la cathédrale de Saint-Burcard et dans les environs, autour des ponts, et peut-être aussi en partie dans l'intérieur de la ville; car il y avait nombre de com-

pagnies. Après que nous eûmes passé ainsi quelques jours à Würzbourg, un brave homme, plein de sens et de cœur (qui voyait peut-être qu'à mon point de vue, je leur voulais du bien, leur étais fidèle, et que je ne disais pas à un chacun ce qui lui plaisait), vint à moi tout seul et m'avertit pour ma gouverne, et assurément en bonne et loyale intention. Il me dit que j'étais un bon et vrai gentilhomme, que je parlais avec franchise sans dire à chacun ce qu'il lui plaisait d'entendre, et que je n'étais pas un hypocrite; mais qu'il me conseillait nonobstant, en confidence, de m'abstenir de ces discours; que, si la vie m'était chère, je ne devais laisser paraître en rien que je fusse averti, car si je ne retenais pas ma langue, on avait résolu de me couper la tête. Cet homme, soit dit en passant, était l'un des sept, du conseil secret, qui exécutaient ce que les rustauds avaient résolu, et sur les actes desquels les rustauds ne revenaient pas. Comme de juste, je reçus cet avis avec beaucoup de reconnaissance, ayant bien vu qu'il partait d'une bonne et loyale intention.

« Je réfléchis à ce que je devais faire et comment je devais me conduire. J'étais embarrassé de la promesse et du serment que je leur avais faits de rester avec eux pendant un mois. Je m'étais cependant comporté de manière que j'avais obtenu mon congé au bout de huit jours, ainsi qu'il est dit plus haut. Mais je n'en demeurai pas moins les quatre semaines, comme je le leur avais promis et juré, pour ne pas leur donner lieu de me reprocher de n'avoir pas rempli mon engagement et mes devoirs.

« Qu'il en soit du reste comme il voudra, je ne pus ni à Würzbourg, ni en campagne me tirer du milieu d'eux; car si Dieu même était descendu du ciel pour me voir, ils ne l'auraient point laissé me parler, à moins que ce fût en présence de dix ou douze témoins auriculaires. »

Volontaire ou forcée, la participation de Gœtz au soulèvement des paysans lui coûta cher. En 1528, les États de la ligue de Souabe le firent arrêter et jeter en prison à Augsbourg.

Il y resta jusqu'en 1530 et dut s'engager, par une lettre de soumission, à ne pas sortir de ses domaines sa vie durant. En 1542, il obtint l'autorisation de conduire une troupe de gens d'armes en Autriche, pendant la guerre des Turcs, puis en 1544, il prit part à l'expédition de Champagne; mais, à la narration plus brève et plus terne de ces dernières guerres, on se doute que le vaillant chevalier s'est rouillé pendant sa longue inaction et que cette flamme belliqueuse qui l'animait jadis s'y est consumée. « Et là-dessus, je vais clore ces récits en répétant que je n'y ai mis aucun passage, aucune expression qui ne soit, autant que je puis m'en souvenir, l'exacte et entière vérité. Et je n'ai plus qu'à remettre ici ma cause aux mains de Dieu; c'est lui que je prends à témoin, ici dans cette vallée de lamentations et au jour du jugement dernier. Oui, pendant toute ma vie, dans mon enfance comme aux jours de ma virilité, je n'ai jamais rien dit à aucun prud'homme, ami ou ennemi, peu ou prou, pour petites ou grandes choses, depuis ma jeunesse jusqu'à ma vieillesse, qui ne fût la vérité. Je leur ai toujours tenu ma parole ou ma foi; je n'ai jamais manqué à aucun engagement écrit ou scellé, ni à propos de mon emprisonnement, ni en aucune autre occasion. Je ne me suis jamais écarté du devoir d'un honnête et preux gentilhomme, ni aux dépens d'un ami, ni à ceux d'un ennemi. Voilà de quoi je puis me vanter devant Dieu et la vérité. »

III

L'ACTION ET LES CARACTÈRES

Telle est la *Biographie* de Gœtz de Berlichingen. Il ne semble pas qu'il y ait là de quoi tirer un drame. Cette existence est sans doute agitée et bruyante, et le mouvement n'y fait pas défaut. Mais entre ce grand nombre d'expéditions et d'entreprises de tout genre où est le lien? quel dessein suivi les rattache l'une à l'autre? autour de quelle action centrale peuvent-elles se grouper? C'était là une objection qui aurait arrêté un poète soucieux de l'unité de son œuvre, disciple des Grecs ou des Français, ou même de Lessing. Mais Gœthe, en 1771, ne se laissa pas arrêter par ce scrupule. Un précieux document, daté de l'époque même où il écrivait son *Gottfried*, nous donne sa *poétique* révolutionnaire : c'est le discours sur Shakespeare du 14 octobre 1771 : « ... La première page que j'ai lue de Shakespeare m'a fait son homme pour la vie, et, quand j'eus terminé une de ses pièces, je me trouvai comme un aveugle de naissance auquel une main miraculeuse vient de donner soudainement la vue... Je n'hésitai pas un instant à abandonner le théâtre classique. *L'unité du lieu me sembla aussi étouffante qu'une prison; les unités de temps et d'action me parurent des chaînes pesantes pour l'imagination;* je m'élançai en plein air et, pour la première fois, je m'aperçus que j'avais des mains et des pieds. Et aujourd'hui que je sens le tort que les hommes de la règle m'ont causé du fond de leur donjon, et que je vois combien d'âmes libres y croupissent encore sous leur joug, mon cœur se briserait si je ne leur déclarais la guerre, si je ne m'efforçais sans trêve d'abattre leurs bastions... La plupart de ces messieurs condamnent surtout les caractères de Shakespeare; et moi, je m'écrie : La nature! la nature! rien d'aussi

naturel que les personnages de Shakespeare.... Il a rivalisé avec Prométhée et formé des hommes, trait pour trait, mais de stature colossale [1]. » A ce moment, on le voit, l'unité d'action était, aux yeux de Gœthe, une chaîne tout aussi importune que les unités de temps et de lieu; le spectacle animé de la vie humaine, des caractères forts et *naturels;* voilà ce qu'il demandait au théâtre : à cet égard, la *Biographie* de Gœtz de Berlichingen comblait tous ses désirs; elle répondait admirablement, par ses qualités et ses défauts, aux intentions du poète, à sa conception présente de l'art. En 1773, il n'aurait plus signé ces déclarations paradoxales, et la préoccupation d'une certaine unité d'action est plus sensible dans le drame que dans l'esquisse. A-t-il réussi à composer une action une et suivie au moyen des incidents divers qu'il emprunte à la *Biographie?*

Parmi les innombrables épisodes qu'elle lui offrait, Gœthe en a choisi cinq pour former la trame de sa pièce : la querelle de Gœtz avec l'évêque de Bamberg [2]; ses démêlés avec les bourgeois de Nuremberg et sa mise au ban de l'empire [3]; sa lutte contre la ligue de Souabe, le siège de son château de Mœckmuhl, sa capitulation et son emprisonnement à Heilbronn [4]; ses loisirs forcés dans son domaine après son emprisonnement à Augsbourg et sa lettre de soumission [5]; sa participation à la guerre des paysans [6].

La querelle de Gœtz et de l'évêque de Bamberg a la même cause dans le drame que dans la *Biographie :* ce dernier a fait enlever et retient prisonnier un des pages de Gœtz; mais dans la réalité, le page fut rendu à celui-ci en échange d'un conseiller de la ligue et d'un cavalier appartenant à l'évêque, et la paix fut conclue entre les deux ennemis. Quant à la querelle avec les Nurembergeois, elle a un tout autre motif; elle éclate à la suite du meurtre de l'écuyer de Gœtz, George de Geisslinger, et de la

1. „Der junge Goethe," II, p. 40. — Paul Stapfer, *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques*, p. 27.
2. Voir plus haut, p. XXII.
3. P. XXIV.
4. P. XXVI-XXVII.
5. P. XXXVII-XXXVIII.
6. P. XXXII-XXXVII.

disparition de son ami Fritz de Littwach que les bourgeois de Nuremberg retenaient en prison. Gœthe relie l'un à l'autre ces deux épisodes : ce sont les Nurembergeois qui ont dénoncé le page de Gœtz à l'évêque. En tourmentant celui-ci et en pillant ceux-là, Gœtz ne fait donc que poursuivre une même vengeance.

L'épisode des Nurembergeois est traité à peu près conformément à la *Biographie* jusqu'à la mise au ban de l'empire de notre chevalier : Gœtz surprend un convoi de trente marchands ; il les pille ; ceux-ci portent plainte devant l'empereur Maximilien, à Augsbourg ; Maximilien met Gœtz au ban de l'empire et donne l'ordre qu'une armée d'exécution le réduise à merci et s'empare de lui. Mais d'après la *Biographie*, cette sentence n'eut aucune suite fâcheuse pour Gœtz; après quelque temps, des commissaires furent chargés de connaître du différend et réussirent à l'aplanir. C'est dans une tout autre circonstance que Gœtz fut assiégé et fait prisonnier : engagé dans la querelle du duc de Wurtemberg contre la ligue de Souabe, il fut réduit à se rèfugier dans son château de Mœckmuhl ; ne pouvant tenir dans la place, il capitula ; les troupes de la ligue, mentant à leur promesse, massacrèrent ses serviteurs et le conduisirent lui-même à Heilbronn, où il fut retenu prisonnier. Dans le drame, la fusion de ces deux événements distincts est complète, et l'un est la conséquence naturelle de l'autre. C'est l'armée impériale elle-même, chargée d'exécuter la sentence de l'empereur, qui, après divers engagements, assiège Gœtz dans son château (Gœthe substitue le château de Jaxthausen, siège héréditaire de la famille des Berlichingen, au nom insignifiant de Mœckmuhl), l'oblige à capituler et le fait prisonnier malgré la foi jurée.

La captivité et la délivrance de Gœtz présentent les mêmes analogies et les mêmes divergences : les incidents sont empruntés à la *Biographie*, mais autrement reliés et motivés. Dans la réalité, l'intervention de Franz de Sickingen ne va qu'à assurer à Gœtz un meilleur traitement, ce qu'il appelle « une prison de chevalier » ; mais sa captivité se prolonge durant

trois ans et demi, après lesquels il est rendu à la liberté moyennant deux mille florins payés à la ligue. Ce n'est qu'après sa participation à la guerre des paysans que Gœtz fut emprisonné une seconde fois à Augsbourg, et qu'au bout de près de deux années, il s'engagea par une lettre de soumission à ne pas quitter ses domaines pendant le reste de ses jours. Ces deux captivités, avec leurs incidents et leurs conclusions diverses, Gœthe les fond habilement en un seul épisode. C'est Sickingen qui, comme à Heilbronn, porte secours à Gœtz, mais qui obtient pour lui, comme à Augsbourg, la permission de rentrer dans son château, sous la condition de ne pas sortir de son domaine.

Le dernier événement emprunté à la *Biographie* est la révolte des paysans; rien ne la relie aux faits précédents. Gœthe a-t-il réussi à la rattacher à ceux-ci, comme il avait fait pour les autres épisodes ? l'a-t-il même tenté ? cela est fort douteux, et en marquant les liens fragiles qui unissent cet acte aux précédents, j'ai conscience de faire plutôt une apologie de *Gœtz* au point de vue de notre goût français pour l'unité de développement et la liaison des scènes. Mais que le poète l'ait voulu ou non, ne peut-on pas dire ceci ? Gœtz a promis de rester dans l'inaction, de ne pas quitter son domaine, de ne se mêler plus d'aucune guerre, d'aucune querelle; ce repos l'irrite, et il s'en plaint amèrement : « L'oisiveté me pèse, et les limites où je suis enfermé me deviennent de jour en jour plus étroites; je voudrais pouvoir dormir ou simplement me figurer que le repos est une chose agréable[1]. » C'est dans cet état d'esprit inquiet et mécontent que le surprend la révolte des paysans; c'est pour lui une occasion, un prétexte de violer son serment; il cède aux arguments de ses interlocuteurs, aux sophismes de sa propre conscience. Mais peut-être aurait-il opposé à ces tentations une résistance plus énergique s'il n'y avait pas eu comme un accord secret entre la fièvre d'inaction qui le minait et les propositions

1. P. 208.

que venaient lui faire les paysans. Son serment fut une des causes de sa perte; car s'il ne l'avait pas prêté, son besoin d'activité belliqueuse aurait trouvé bien d'autres débouchés plus honorables et moins dangereux. Je le répète, ce lien que j'imagine n'est nullement marqué dans le drame, et Gœthe, s'il y a songé, ne s'est pas préoccupé de le faire sentir.

En résumé, l'action principale de *Gœtz de Berlichingen* se compose de cinq épisodes distincts de la *Biographie* que le poète a reliés entre eux au moyen de divers artifices. Deux de ces soudures sont excellentes, et il est impossible de les remarquer sans le secours de la *Biographie;* la première est plus visible et tout extérieure; la dernière transition, au contraire, est si vague qu'il faut y regarder longtemps avant de l'apercevoir, — ou de l'inventer.

A côté de cette action principale s'en déroule une seconde, qui est tout entière de l'invention de Gœthe; c'est celle dont Weislingen est le héros. Fait prisonnier par Gœtz en qualité d'ami et de conseiller de l'évêque de Bamberg, il gagne le cœur de sa sœur Marie, il lui engage sa foi et promet à Gœtz de se détacher du parti de l'évêque. Mais au lieu de prendre congé de ce dernier, comme il se proposait de le faire, il se laisse ensorceler par les charmes d'une jeune veuve, Adelheid de Walldorf. Parjure envers Gœtz et sa sœur, il épouse Adelheid et pousse Maximilien à mettre Gœtz au ban de l'empire. Mais sa femme le trahit à son tour : tandis que Weislingen, après la révolte des paysans, prend le commandement des troupes de la ligue, poursuit Gœtz, le fait prisonnier, le condamne à mort et rétracte son arrêt, grâce à l'intervention de son ancienne fiancée, Adelheid rêve de gagner le cœur de celui qui sera Charles-Quint, et fait empoisonner son mari par un page qui l'adore éperdument.

Cette action, qui occupe une grande place dans le drame, ne se rattache étroitement à la première qu'au commencement; elle s'y renoue vers la fin; mais tout le milieu de la pièce est rempli par deux actions parallèles que relient les fils les plus minces.

Ce n'est pas tout encore : outre ces deux actions importantes, il y a un grand nombre d'épisodes, dont quelques-uns sont longuement développés : la scène du moine, la leçon de l'enfant de Gœtz, le banquet chez l'évêque de Bamberg, la noce des paysans, le campement des bohémiens. — Tous ces épisodes ont été imaginés par le poète, de même que l'action secondaire de Weislingen et d'Adelheid. Mais il a eu l'art d'insérer dans ces scènes toutes fictives un grand nombre de traits empruntés à sa source. L'aisance avec laquelle ces traits se fondent dans le développement montre bien le soin et la passion que Gœthe avait mis à étudier la *Biographie* de Gœtz; toutes les aventures de sa vie étaient sans cesse présentes à l'esprit du poète comme à la mémoire du chevalier lui-même. C'est ainsi (pour ne citer ici qu'un seul exemple) que la fameuse main de fer figure à plusieurs reprises. Elle lui sert à marquer d'un trait touchant l'intimité première de Gœtz et de Weislingen, les soins prodigués par ce dernier au chevalier blessé, l'espérance de Gœtz de recouvrer en Weislingen sa main droite (I, III); elle lui donne l'idée de ce rêve où Gœtz pressent la trahison de son ancien ami, qu'il interprète d'abord, en dépit de ses craintes, en faveur de Weislingen (I, V) et dont il reconnaît plus tard la triste vérité (IV, III). Enfin, la page même de la *Biographie* où Gœtz raconte la perte de sa main, son désespoir de ne plus pouvoir se battre, et comment il eut l'idée de se faire fabriquer une main de fer, — tout ce récit, Gœthe l'intercale dans l'épisode du frère Martin, mais ramassé dans ses lignes essentielles, coupé par le dialogue et l'action, motivé de la façon la plus naturelle et la plus touchante, attendri par l'émotion contagieuse du narrateur, développé de manière à mettre en relief les caractères : l'indifférence de Gœtz, tout absorbé par l'action prochaine qu'il se propose d'accomplir, s'oppose à l'expression pathétique de l'admiration du moine (I, II).

Après l'action, considérons les caractères, et d'abord le héros même du drame. Dans quelle mesure Gœtz reproduit-il les traits du personnage réel qui porte son nom ? dans quelle

mesure est-il une création originale, un type poétique distinct de son homonyme historique? Résumons le caractère de ce dernier, tel qu'il ressort de sa propre *Biographie*[1]. Gœtz de Berlichingen est un chevalier batailleur qui passe sa vie à guerroyer soit pour son propre compte, soit au service de ses amis, de ses parents, ou du premier venu qui l'engage. Il a toutes les qualités de son état : il est brave jusqu'à la témérité ; impatient de se battre et de s'exposer au péril, il ne craint pas de s'attirer des réprimandes pour ses sorties intempestives ; il endure toutes les fatigues et les insomnies, reste quinze nuits sans se coucher et, au premier mot de guerre et d'expédition, repart de plus belle ; son corps est de fer comme sa main ; il est franc et loyal, observateur scrupuleux de la parole donnée ; il reste un mois avec les paysans pour rester fidèle à son engagement, quoiqu'il eût obtenu d'eux son congé au bout de huit jours ; après la révolte, malgré les avertissements qu'il reçoit, il comparaît à Augsbourg devant les conseillers de la ligue de Souabe, parce qu'il avait juré de le faire[2] ; loyal envers les

1. Les historiens qui traitent de l'Allemagne au seizième siècle sont, en général, plus sévères pour Gœtz de Berliching en que je ne le suis ici. Mais de même que je me suis abstenu, dans le récit de sa vie, de faire intervenir d'autres témoins que lui-même, de même je ne le juge ici que d'après son propre portrait. C'est ce portrait que Gœthe a eu sous les yeux, en composant son drame, et non le personnage que nous présentent les historiens modernes. Ceux-ci nous font voir dans le « loyal chevalier » un brigand cupide, et ils nous montrent sous un tout autre jour plusieurs des actions les plus importantes de sa vie. Ce caractère de brigandage se marque notamment dans sa querelle avec les Nurembergeois en 1512 : d'après les documents les plus dignes de foi, tous les torts sont de son côté, et les raisons qu'il invoque pour justifier ses attaques ne sont que de vains prétextes. — Dans le récit de sa lutte contre la ligue de Souabe, il accuse ses ennemis d'avoir violé la capitulation qui lui permettait de sortir librement de son château de Mœckmühl et d'avoir massacré ses compagnons au mépris de la foi jurée. Il paraît établi que cette capitulation n'a jamais été signée, que c'est dans une sortie que Gœtz a perdu près de la moitié de ses hommes, qu'il a été blessé lui-même et fait prisonnier. — Enfin la conduite de Gœtz pendant la révolte des paysans a été l'objet des soupçons les plus graves. C'est en son nom que les paysans ont incendié et détruit plusieurs châteaux. Dans quelle mesure est-il responsable de ces attentats? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. — Cf. Wegele, „Götz von Berlichingen und seine Denkwürdigkeiten" (Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte, 1874, p. 129-166); Baumgartner („Stimmen aus Maria-Laach," 1879, Heft 1-8); Stälin, „Wirtembergische Geschichte" IV; Zimmermann, „Geschichte des großen Bauernkrieges"; J. Janssen, „Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters," 8e éd., I, p. 565-567 ; II, pp. 498-512.

2. P. XXXVIII.

autres, il attend d'eux même foi et même loyauté; malgré les démentis que lui donne son expérience, il reste jusqu'à la fin la dupe de sa confiance et de son honnêteté. Il est serviable et généreux ; c'est un redresseur de torts, un don Quichotte moins chimérique et moins fou que le héros de Cervantes, mais aussi prompt à se mêler à toute querelle et se mettant en même temps cinq guerres sur les bras. Un tireur d'arquebuse a été frustré de son gain : Gœtz se charge de le conquérir de haute lutte. Son ami Fritz de Littwach est retenu prisonnier par les bourgeois de Nuremberg : Gœtz prend l'affaire en main et leur déclare la guerre. Il a la piété naïve et confiante d'un preux chevalier, mais il en a aussi la rudesse et la barbarie ; loyal et même délicat sur les règles de l'honneur, il n'a aucun souci des ruines qu'il sème autour de lui dans ses expéditions incessantes ; lorsqu'il pille sur les grandes routes et dans les forêts voitures et marchands, lorsqu'il incendie les villages et raille les angoisses de ses ennemis par un juron grossier, est-ce un justicier inflexible, ou plutôt un brigand de grande allure ? Quoi qu'il en soit, avec ses qualités et ses défauts, c'est un héros tout d'une pièce. Un seul trait de sa vie est en désaccord avec son caractère : c'est sa conduite avec les paysans révoltés. D'après son propre témoignage, il est aisé de reconnaître que, s'il avait été libre, il se serait battu contre eux, comme il avait fait précédemment contre le pauvre Cunz, qu'en acceptant de les commander, il a cédé à la terreur que ces bandes sauvages lui inspiraient. Il a eu là un moment de faiblesse qui empêcherait de lui donner le beau surnom de Bayard, du chevalier sans peur et sans reproche, même si la barbarie de ses procédés ne nous avait déjà détourné de le faire. Mais cet instant de peur n'a pas duré ; Gœtz a aussitôt recouvré son courage pour reprocher aux rebelles leurs actes de sauvagerie ; il a payé d'ailleurs assez cher cette défaillance passagère : prison, amende, oisiveté forcée, et, surtout, l'intégrité de son renom entamée à jamais, telles furent pour lui les tristes conséquences de sa faute.

Ce qui frappe le plus le lecteur de cette série de querelles qui composent la biographie de Gœtz de Berlichingen, c'est l'absence de plan suivi, de but commun à toutes ses entreprises. Tantôt, comme dans ses premières et dernières campagnes, en Suisse, en Autriche, en Champagne, il se bat pour l'empire et pour l'empereur ; tantôt il se laisse engager comme un véritable condottiere sans se préoccuper de la cause de celui qu'il va servir [1]. ici, il venge ses propres griefs ; là, ceux de ses parents ou de ses amis; ailleurs, ceux d'inconnus qui s'adressent à lui ; il prête secours et appui au duc Ulrich de Wurtemberg contre le pauvre Cunz ; il commande les paysans révoltés contre les ducs, les princes et les seigneurs. En somme, il n'a aucune idée politique, aucun principe raisonné sur le gouvernement et l'administration de l'Allemagne; il ne prend conseil que des circonstances les plus fortuites ; il guerroie au jour le jour ; que ce soit pour lui-même ou pour un autre, son ardeur est égale ; on ne peut dire de lui ni qu'il hait les princes, ni qu'il aime la liberté ; il ne connaît que haines individuelles, rancunes personnelles, affection et dévouement pour celui-ci et celui-là dont il épouse la querelle. Ce Gœtz est un grand, généreux et terrible enfant. Il y paraît bien dans ses Mémoires. Vifs et pittoresques dans l'expression des sentiments qui l'animent, ils sont singulièrement gauches et embarrassés non seulement dans les passages où la narration fait place à la réflexion, mais encore dans toutes les transitions, dans le courant même et la suite du récit. « Berlichingen, dit fort spirituellement M. Mossmann [2], est aussi pesamment armé pour écrire que pour combattre. Ce n'est pas de frapper qui l'embarrasse, c'est de se mettre en mouvement. Il est même amusant de le voir manœuvrer aux abords d'un souvenir qui lui vient, la plume en arrêt, si j'ose dire, jusqu'à ce qu'il ait pratiqué la brèche qui lui donne accès dans ses idées et lui permet de les coucher l'une après l'autre sur le papier. »

1. P. XVIII. — 2. *Revue germanique*, 1er mars 1862, p. 33.

Si l'on passe directement de la *Biographie* au drame, on retrouve un si grand nombre de traits du personnage historique qu'il semble d'abord que Gœthe n'ait fait que le copier. C'est la même bravoure, la même loyauté ; rudesse et générosité, confiance en Dieu et dans les hommes, et cet instinct remuant et batailleur qui ne trouve son repos que dans l'activité et les combats, tout ceci est commun à l'un et à l'autre. Le héros du drame jure « par son serment » comme le chevalier du seizième siècle, et le souvenir de ses prouesses passées est si net et si vif qu'il se sert des mêmes tours et des mêmes expressions pour les raconter.

Voilà pour la part de l'imitation ; on voit qu'elle est considérable ; la part de l'invention ne l'est pas moins, quoique moins apparente.

Elle se marque d'abord, comme nous l'avons vu pour les épisodes, par la mise en valeur des traits que le poète emprunte au chroniqueur. Celui-ci se donne à lui-même l'épithète de *loyal* (getreuherzig). Gœthe la met dans la bouche des paysans[1], ce qui montre la popularité du chevalier, dans celle de Weislingen, au moment où il est fait prisonnier par Gœtz[2], ce qui nous fait voir combien cette qualité est éclatante en lui, puisqu'elle est reconnue même par son ennemi.

Le salut adressé aux loups[3] est trop caractéristique pour que Gœthe le néglige ; mais, outre la narration du serviteur qui reproduit l'épisode[4], deux mots jetés en passant dans le courant du drame en réveillent l'écho et achèvent d'en fixer l'image dans le souvenir. C'est Weislingen reprochant à Gœthe de considérer les princes *comme le loup regarde les bergers*[5]; c'est Gœtz méprisant les troupes envoyées contre lui, parce que « c'est encore trop d'un loup contre un troupeau de moutons[6] ».

Dans les scènes du drame qui sont de l'invention du poète, des traits nouveaux développent le caractère de Gœtz dans le

1. P. 3.
2. P. 39.
3. P. XXX.
4. P. 30.
5. P. 45.
6. P. 137.

sens de la *Biographie*. Toute sa conduite avec Weislingen est telle qu'on pouvait l'attendre du personnage historique. Son acharnement à le poursuivre et sa générosité après le succès, ses brusques et rudes remontrances où perce l'intérêt d'une vieille amitié, sa prompte confiance dans les nouveaux serments de Weislingen et son refus de croire à la nouvelle trahison de son ami, sa douleur lorsqu'il est forcé de se rendre à l'évidence, tous ces sentiments, le chevalier de la chronique ne les désavouerait pas.

Mais il est un ordre de sentiments qui ne tient aucune place dans la *Biographie*, parce que celle-ci, comme l'indique son titre même, ne raconte que les « gestes et guerres du chevalier Gœtz de Berlichingen » ; sa femme, ses enfants, il en est à peine question. Gœthe ne le montre pas seulement en rase campagne, dans la mêlée de la bataille ou dans des embuscades, il le reconduit dans son château, dans les bras de sa femme, de sa sœur et de son enfant. Gœtz frère, époux et père, c'était un nouvel aspect du personnage, où tout était à créer, ou du moins, à tirer, par analogie, du caractère connu. Force, rudesse, générosité, on les retrouve dans ses sentiments domestiques; il ne les analyse pas, il n'en fait pas étalage ; ils éclatent par ses actes plus que par ses paroles. Traqué de toute part par ses ennemis, il supplie Sickingen d'emmener sa sœur et de la mettre à l'abri ; celle-ci ne peut se résoudre à le quitter. — « Reste donc, réplique Gœtz avec rudesse[1] ! Dans quelques heures mon château sera cerné... Nous nous défendrons aussi bien que nous pourrons, et à la fin il nous faudra mourir ou nous rendre ; et tes larmes auront entraîné ton noble mari dans ma ruine... Reste, reste ! nous serons pris ensemble. Sickingen, tu tomberas avec moi dans la fosse ; j'avais l'espoir que tu m'en tirerais. » « Partons, partons ! » s'écrie Marie, vaincue par les arguments et les reproches de son frère. Mais maintenant qu'il est sûr de son départ, Gœtz l'arrête, il l'embrasse ; il

1. P. 165.

s'abandonne pendant un court moment aux sentiments tendres qu'il refoulait auparavant. C'est au tour de Sickingen de hâter la fuite. — « Encore un instant, reprend Gœtz. Je vous reverrai; consolez-vous ! nous nous reverrons. » Ils s'en vont, et Gœtz trahit son émotion dans ces simples mots : « Je la chassais tout à l'heure ; à présent qu'elle part, je voudrais la retenir. » Voilà la tendresse du frère, et voici celle de l'époux : « Elisabeth, poursuit-il en se tournant vers sa femme, tu restes près de moi ! — Jusqu'à la mort ! — Que Dieu donne une femme comme elle à ceux qu'il aime ! » Cette sobriété expressive est plus touchante ici que tous les épanchements de la tendresse; elle est dans la vérité du caractère et de la situation.

Avec ses serviteurs il est plein de bonhomie et d'une affectueuse familiarité. Ceux-ci l'adorent et se feraient tuer pour lui ; mais qui ne courrait au-devant du péril pour mériter ce magnifique témoignage donné par Gœtz avec une si noble franchise : « Et voici Georges à qui je dois la vie, et voici Lerse à qui je la dois[1]. »

La double face du caractère de Gœtz, — d'une part, son énergie virile, « cette âme haute et indomptable » que lui reconnaît son ennemie Adelheid[2], le loup, le sanglier ou le lion, — d'autre part, cette ouverture de cœur, cette abondance de tendresse d'une nature cordiale et généreuse, ce double caractère apparaît avec une singulière puissance dans les scènes de Heilbronn. Les matériaux de ces scènes se trouvent dans la *Biographie* ; mais comme ils sont mis en œuvre! comme la figure du héros se dessine avec un relief que les lignes de la chronique ne laissaient pas soupçonner! Je me borne à citer le trait suivant. Au mépris de la capitulation et de la foi jurée, Gœtz est conduit prisonnier à Heilbronn ; ses compagnons et ses serviteurs sont ou tués ou jetés dans un cachot. George et Lerse sont parmi ces derniers. « Je voudrais les voir

1. P. 158. — 2. P. 103.

dans leurs fers ! » s'écrie Gœtz avec une amère et terrible ironie[1].

ÉLISABETH.

Ce serait un spectacle à faire pleurer les anges.

GŒTZ.

Je ne pleurerais pas ; je grincerais des dents et mâcherais ma colère. Dans les fers les prunelles de mes yeux ! Chers enfants, pourquoi m'avez-vous aimé ! — Je ne pourrais pas me rassasier de les voir. — Se parjurer au nom de l'empereur ! »

On le voit, sa fureur contre les troupes impériales est aussi terrible que son amour pour ses serviteurs est profond ; d'une seule haleine, il donne libre cours à ces deux sentiments. Est-ce un contraste ? est-ce un accord ? la plénitude de sa tendresse et de son amour jaillit de la même source que la plénitude de sa colère et de son indignation : elles se font valoir l'une l'autre et donnent au caractère plus d'ampleur.

Si Gœthe développe certains traits du caractère de Gœtz, il en atténue d'autres, ou supprime ceux qui lui paraissent incompatibles avec la générosité de son héros. Le nombre de ses pilleries est bien réduit, et il n'est pas fait mention de l'incendie des villages. Il n'était pas aussi aisé au poète de supprimer la révolte des paysans, qui, d'ailleurs, devait lui fournir la conclusion naturelle du drame. Comment s'y est-il pris pour expliquer la conduite de Gœtz, pour motiver son consentement au rôle de chef des rebelles ? On s'attend à des hésitations, à des scrupules, à une lutte dramatique entre les arguments du devoir et de l'honneur et les sophismes de la peur ou de la passion. N'a-t-il pas juré de rester en paix dans son domaine ? en se mettant à la tête des rebelles, il va violer son serment. Eh bien ! dans la scène où il accepte le commandement[2], ses objections sont si molles, ses hésitations si courtes, sa décision si

1. P. 185. — 2. P. 220.

brusque et si faiblement motivée que le lecteur est étonné, déçu, et qu'il cherche à se rendre compte des intentions du poète. Voyons les différentes solutions que l'on peut donner de ce petit problème littéraire.

La première et la plus simple est celle-ci : cette scène n'est qu'une esquisse; Gœthe ne l'a pas achevée. Lorsqu'il raconte dans ses Mémoires qu'il considérait la rédaction de 1773 comme une seconde ébauche un peu moins imparfaite que la première, mais nullement comme un travail définitif, cette scène plus qu'aucune autre vient à l'appui de cette assertion.

Il n'en est pas moins étrange qu'il ait laissé inachevée une des parties les plus importantes de son drame. Serait-elle achevée? La sécheresse et la rapidité du développement seraient-elles préméditées? en copiant presque littéralement les explications insuffisantes de la *Biographie*, Gœthe nous fait entendre qu'il ne comprend pas la conduite de son héros, qu'elle est injustifiable; il a besoin de la scène pour les péripéties suivantes et le dénouement; elle est nécessaire, mais ingrate; elle risque de faire tort à son héros; aussi court-il par-dessus comme chat sur braise; plus l'art en sera médiocre, moins le lecteur s'attardera aux objections morales que soulève la conduite de Gœtz. — Nullement! dira un troisième, que je soupçonne d'être un partisan de la théorie de l'infaillibilité du génie. Cette scène révèle à qui sait l'observer un art plus profond que toutes celles qu'on admire; le caractère de Gœtz s'y marque dans toute son originalité; c'est une nature prime-sautière, incapable de réflexion, aux résolutions brusques et spontanées : de là sa gaucherie dans une situation difficile, son embarras qui se trahit dans la brusquerie même de sa détermination. Un poète vulgaire n'aurait pas manqué de développer avec une science psychologique supérieure et déplacée le *pour* et le *contre*, les arguments et les objections; il aurait rendu Gœtz odieux en lui prêtant une claire connaissance de l'acte qu'il allait accomplir. Dans le drame de Gœthe, il est presque innocent, tant il

est entraîné par un mouvement prompt et irréfléchi; ce caractère de *grand enfant* que montre déjà le personnage historique excuse seul en même temps qu'il explique sa conduite.

Je laisse au lecteur le choix entre ces différentes réponses; peut-être préférera-t-il une dernière solution, mixte, éclectique, qui accorde à chacune une part de vérité. Un peu de négligence, un peu de calcul et d'habileté, et l'heureuse étoile du génie qui tire profit des négligences mêmes, n'est-ce pas, en somme, la solution la plus vraisemblable et la plus libérale?

Nous avons vu comment Gœthe reproduit et développe les traits du personnage historique; il nous reste à montrer dans quelle mesure il s'en écarte. Gœtz de Berlichingen, avons-nous dit, guerroyait sans but et sans plan comme un véritable condottiere, il n'avait pas d'idée, ni même de passion politique. Si le poète prêtait cette insouciance à son héros, nous admirerions l'énergie de sa nature, mais l'intérêt qu'il exciterait serait purement personnel, nullement historique. D'autre part, s'il en faisait le représentant d'un système politique, s'il lui donnait des principes fixes et des desseins arrêtés, non seulement l'exactitude historique en souffrirait (ce qui est de peu d'importance en poésie), mais le caractère poétique lui-même courrait le danger de perdre son originalité, pour ne représenter qu'une abstraction. Cette double difficulté, Gœthe l'a tournée en maître, et c'est une des principales causes de la popularité de son œuvre et de son héros. Gœtz, dans le drame, a des passions politiques; il hait les princes, il aime la liberté; il a même un idéal de gouvernement, mais ces conceptions sont si vagues, si élémentaires qu'elles se concilient avec la fougue, la spontanéité, l'impétuosité d'action du chevalier. Il se borne à exprimer ce que celui-ci a peut-être entrevu, désiré, ce qu'il a peut-être confusément poursuivi à travers toutes ses entreprises et ses guerres.

Quel est ce gouvernement selon le cœur de Gœtz? C'est, d'un seul mot, le système féodal. Un empereur que l'on aime, que l'on respecte, que l'on vénère, mais dont le chevalier

n'admet pas l'intervention dans ses querelles personnelles; des seigneurs et des chevaliers indépendants et puissants, qui rendent la justice et se font justice eux-mêmes, pleins de bienveillance, d'ailleurs, pour leurs vassaux et leurs serfs. Écoutez son utopie[1] : « N'ai-je pas connu parmi les princes des hommes excellents, et la race en serait-elle éteinte? des hommes pleins de bonté, qui trouvaient leur bonheur en eux-mêmes et dans leurs sujets; qui toléraient à côté d'eux un voisin noble et libre sans le craindre ni l'envier; dont le cœur se dilatait, quand ils voyaient beaucoup de leurs égaux autour de leur table, et qui n'avaient pas besoin de transformer d'abord les chevaliers en courtisans pour vivre avec eux.

GEORGE.

Avez-vous connu de pareils seigneurs?

GŒTZ.

Sans doute. Je me rappellerai toute ma vie la chasse que donna le landgrave de Hanau, et comme les princes et les seigneurs qui y assistaient prirent leur repas en plein air, et comme la foule des paysans accourut pour les voir. Ce n'était pas une mascarade arrangée par lui en son propre honneur. Mais les visages ronds et frais des jeunes gars et des filles, toutes ces joues vermeilles, et la bonne mine des hommes et ces beaux vieillards, et toutes ces figures joyeuses, et la part qu'ils prenaient à la gloire de leur maître, qui se réjouissait au milieu d'eux sur la terre de Dieu!

GEORGE.

C'était là un seigneur! parfait comme vous!

GŒTZ.

Ne nous est-il pas permis d'espérer qu'un plus grand nombre de princes tels que celui-là pourront régner en même temps,

1. P. 176.

que la vénération de l'empereur, la paix et l'amitié des voisins, et l'amour des sujets pour leur maître, seront le plus précieux trésor de famille qui se transmettra aux neveux et aux arrière-neveux? Chacun veillerait à la prospérité de son bien et l'augmenterait par ses propres ressources, tandis qu'aujourd'hui l'on ne croit pas s'enrichir, si l'on ne ruine pas les autres.

GEORGE.

Mais alors, ferions-nous encore des expéditions?

GŒTZ.

Plût à Dieu qu'il n'y eût plus dans toute l'Allemagne de têtes turbulentes! nous trouverions encore assez d'ouvrage. Nous purgerions les montagnes de loups, et pendant que notre voisin labourerait tranquillement son champ, nous lui chercherions un rôti dans la forêt et en retour nous partagerions la soupe avec lui. Si cela ne nous suffisait pas, nous irions, comme des chérubins aux épées flamboyantes, camper avec nos frères aux frontières de l'empire pour le protéger contre ces loups, les Turcs, contre ces renards de Français; nous défendrions les domaines très menacés de notre cher Empereur et en même temps nous assurerions la paix de l'Empire : ce serait là une vie, George, si l'on risquait sa peau pour le bonheur de tous! »

Tout ce que cette utopie a de fragile et d'illusoire se marque dans les paroles de George qui la terminent. Celui-ci, en effet, a bondi de son siège comme pour réaliser sur-le-champ le rêve chimérique de son maître. « Où vas-tu? lui demande Gœtz. — Hélas! j'oubliais que nous sommes emprisonnés — et c'est l'empereur qui nous a emprisonnés — et c'est pour sauver notre peau que nous la risquons. » Et pourquoi les troupes de l'empereur assiègent-elles Gœtz dans son château? c'est qu'il est lui-même un de ces esprits turbulents dont il vient de souhaiter la disparition. Il devrait donc s'exclure du régime de ses rêves.

Ce qui explique ces contradictions, c'est que Gœtz en politique obéit moins à des principes qu'à ses sentiments et à ses pas-

sions. J'ai dit qu'il aimait l'empereur; il boit à sa santé; il déclare qu'il sent mieux que tout autre quels sont ses devoirs envers lui; mais il aime encore mieux son indépendance et la liberté. Son avant-dernier cri, lorsqu'il mourra, sera : Vive l'empereur, mais le dernier, le plus cher : Vive la liberté; et c'est en effet le dernier mot qu'il prononce. Aussi, lorsque l'empereur prétend entreprendre sur son indépendance, n'a-t-il aucun scrupule à lui résister. Avec une subtilité inconsciente et naïve, il croit lui rester fidèle tout en combattant ses soldats; il distingue entre l'empereur et l'empire, entre l'empereur et ses agents. « Dis à ton capitaine que je porte comme toujours à Sa Majesté impériale le respect que je lui dois; mais quant à lui, dis-lui qu'il peut me....[1] » « Je ne suis pas un rebelle; je ne suis coupable de rien contre l'empereur, et quant à l'empire, je n'ai rien à démêler avec lui[2]. » « L'épée à la main, vous voulez contester avec l'empereur? — Dieu m'en garde! ce n'est qu'avec vous et votre noble compagnie[3]. »

Les princes et les villes, qui se sont ralliés au nouvel ordre de choses établi par les diètes, sont ses ennemis naturels. On ne le voit pas, comme dans la *Biographie*[4], prêter appui à un prince contre ses sujets révoltés; ce qui atténue à ses yeux la faute des paysans rebelles, c'est qu'ils ont pris les armes pour reconquérir leurs droits et leurs libertés[5]; l'injure la plus sanglante que puisse lui lancer Metzler est celle de « valet des princes[6] ».

Mais voici un nouveau trait, absolument étranger à la *Biographie*, et qui va s'accentuant dans les derniers actes du drame. Il est la conséquence naturelle de cette demi-conscience de ses desseins politiques et de la portée de son rôle, qui distingue le héros de Gœthe du personnage historique. Ce dernier se félicite à plusieurs reprises d'avoir mené à bonne fin ses guerres et inimitiés; il en rend à Dieu la louange, l'honneur et la reconnaissance qu'il lui doit.

1. P. 168.
2. P. 192.
3. P. 195.
4. P. XXVI.
5. P. 222.
6. P. 235.

Cette disposition optimiste n'est pas celle du héros de Gœthe. Longtemps avant la révolte des paysans, où sa faute explique son découragement, des appréhensions sombres s'emparent de son esprit. Lorsque les troupes impériales vont cerner son château, il dit à sa sœur : « Oui, mes affaires vont mal. Peut-être suis-je près de ma ruine[1]. » Sickingen vient lui prêter à Heilbronn un secours inespéré ; au lieu de s'abandonner à la joie et à la confiance, Gœtz est triste, inquiet : « Je ne sais, mais depuis quelque temps il ne s'ouvre plus dans mon âme de perspectives riantes. J'ai été déjà plus avant dans le malheur, j'ai déjà été prisonnier, mais je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve maintenant[2]. » Enfermé dans son domaine, il dit à George ces paroles significatives : « Nous sommes hors de notre orbite.... Notre carrière touche à sa fin[3]. » Par cet abattement inusité dans une âme indomptable et virile, par ces étranges appréhensions, Gœthe a voulu marquer que Gœtz pressent confusément non pas sa mort prochaine (quel preux chevalier en serait effrayé ?), mais la fin du régime même qu'il représente et auquel il a consacré sa vie et son courage. Avec Gœtz disparaît tout un monde, toute une société qui a eu ses jours de gloire et d'éclat ; il est le dernier des chevaliers.

C'est ce sentiment qui donne un intérêt si pathétique à ses derniers instants, à ses dernières paroles[4] :

ÉLISABETH.

« Je t'en prie, mon cher mari, parle-moi. Ton silence m'inquiète. Tu te consumes en toi-même.... Dans ce sombre découragement je ne te reconnais plus.

GŒTZ.

C'est Gœtz que tu cherches ? il y a longtemps qu'il n'est plus. Ils m'ont mutilé pièce à pièce, ma main, ma liberté, mes biens et ma bonne renommée. Ma tête, à quoi est-elle bonne ?...

1. P. 164.
2. P. 201.
3. P. 211.
4. P. 258.

ÉLISABETH.

Relevez-vous! Bien des choses peuvent changer.

GŒTZ

Celui que Dieu abat ne se relève pas lui-même. Je sais mieux que personne ce qui pèse sur mes épaules. Je suis accoutumé à supporter le malheur. Et maintenant ce n'est pas seulement Weislingen, ce ne sont pas seulement les paysans, ni la mort de l'empereur et mes blessures — c'est tout ensemble. Mon heure est venue. J'espérais qu'elle serait telle que ma vie. Que sa volonté soit faite! »

Comme s'il aspirait à mourir du moins en plein air, sous le ciel *libre*, comme il a vécu, il demande à descendre dans le jardin du gardien de la prison. Là il jouit un instant de l'air et de la lumière, mais la nature qui renaît à la vie, les arbres qui poussent des bourgeons, lui font sentir plus vivement le contraste de sa propre faiblesse : « Mes racines sont coupées, mes forces déclinent vers la tombe.... Au jour de nos noces, Élisabeth, je ne pressentais pas que je mourrais ainsi. — Mon vieux père nous bénit, et de sa prière jaillissait toute une postérité de fils nobles et valeureux. — Tu ne l'as pas exaucé, et je suis le dernier. » Ceci est faux selon l'histoire; Gœtz a eu de nombreux enfants. Mais la vérité poétique n'a rien à démêler avec la réalité historique. Gœtz *devait* mourir sans descendants; car si le nom de Berlichingen ne s'est pas éteint avec lui, la race des chevaliers a succombé en sa personne. Sa famille selon la chair a pu continuer de vivre; peu importait au poète, puisque sa famille selon l'esprit s'éteignait avec lui.

« Pauvre femme! reprend Gœtz en se tournant vers Élisabeth; je te laisse dans un monde corrompu. Lerse, ne l'abandonne pas! — Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes. Les temps de la perfidie approchent, la carrière lui est ouverte. Les méchants régneront par la ruse, et les cœurs nobles tomberont dans leurs filets.... Selbitz est mort, et le bon

empereur et mon George. — Donnez-moi une gorgée d'eau!... Air céleste, liberté! liberté[1]! »

Les tours et les expressions bibliques qui abondent dans ces lignes donnent à cette fin du dernier des chevaliers un caractère de grandeur et de solennité. Le héros s'est calomnié lui-même; sa mort est digne de sa vie; la noblesse morale en rachète l'indignité matérielle. Mais que nous sommes loin pour les idées et le ton, du chevalier que la *Biographie* nous a fait connaître. Le Gœtz de Gœthe, comme celui de l'histoire, est courageux, loyal, généreux, secourable aux opprimés; comme lui, il est cordial et familier; comme lui, il a la main rude et la colère prompte; on les confond tout d'abord, mais plus on regarde attentivement les deux figures, plus on mesure la distance qui les sépare. Sous sa rudesse apparente, le héros du drame a une hauteur d'âme et de sentiments à laquelle le personnage historique est loin d'atteindre. C'est un portrait agrandi, ennobli; les traits vulgaires de la physionomie ont disparu; les autres ont été accentués et développés. C'est, en un mot, selon l'heureuse et précise définition de Lessing, « l'idéal poétique du caractère réel[2] » de Gœtz de Berlichingen.

Le personnage de Weislingen, comme l'intrigue même dont il est le héros, est une création de Gœthe. Son nom est-il un symbole? marque-t-il la fausse sagesse (Weisheit) de cour, et les lettres polies et légères qui le composent annoncent-elles le caractère du chevalier[3]? Ce qui est certain, c'est que Gœthe le fait servir à des jeux de mots. C'est une ablette qui ne peut se détacher de l'hameçon (Weißling, p. 86; Weißfisch, p. 135). Symbolique ou non, je pense que le nom est inventé, et le rapprochement qu'on en a fait avec un certain ecclésiastique du diocèse de Strasbourg, appelé Weislinger, me paraît plus subtil que vraisemblable[4].

Ce qui est plus intéressant, c'est le fond même du caractère

1. P. 263.
2. Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, XXIV.
3. Wustmann, *Gœtz*, p. 35.
4. Wilmanns, „Quellenstudien zu Göthe's Götz von Berlichingen," p. 17.

sur lequel les critiques ne sont pas d'accord. Qu'il forme un contraste avec la figure de Gœtz, cela est reconnu de tous; mais il ne faudrait pas pousser à bout l'antithèse et faire de Weislingen le représentant « de la lâcheté de cour et de la ruse sournoise[1] », ni l'incarnation de tous les défauts et des vices de cette époque de décadence[2]. Weislingen est loin d'être un type de perversité, un traître de mélodrame[3]. Il s'oppose à Gœtz, mais comme un homme à un autre homme, non comme une abstraction à une abstraction. Avec ses yeux brun clair, ses cheveux blonds, sa taille élégante[4], il a une physionomie plus aimable et plus douce; il est plus élancé, et Gœtz plus trapu[5]. L'âme est en harmonie avec le corps qu'elle habite : celle de ce dernier est énergique et virile, celle de l'autre tendre avant tout et molle, la dupe des surprises de son imagination et de sa sensibilité. Il est sincère envers Marie lorsqu'il lui engage sa foi, comme il ne le sera que trop envers Adelheid, mais c'est une sincérité d'un jour qui se croit éternelle; Gœthe l'a connue, il a éprouvé les douceurs et les amertumes de cette fragile tendresse, et, pour la représenter, il n'a eu, selon son propre aveu, qu'à regarder au fond de son cœur[6]. Gœtz est opiniâtre et résolu; Weislingen veut sans vouloir[7]; ses décisions les plus fermes ne tiennent pas devant un regard de femme; sa volonté n'est pas la complice, mais l'esclave de son désir. Sa trahison envers Gœtz le fait souffrir, et la persistance importune de ses remords est le signe de la délicatesse foncière de sa nature. L'acharnement avec lequel il poursuit son ancien ami n'est pas en contradiction avec cette vive sensibilité; il en est plutôt l'effet :

1. Düntzer, Götz von Berlichingen (Erläuterungen), p. 62.

2. Wustmann, p. 34.

3. Cf. Drenckmann, „Zu Göthe's Götz von Berlichingen (Programm des Friedrich-Wilhelms-Gymnasiums zu Königsberg in der Neumark)," p. 10.

4. P. 91.

5. P. 33, l. 7.

6. « Dans le temps où la situation de Frédérique me causait une douleur pénible, suivant mon ancienne habitude, je cherchai de nouveau mon recours dans la poésie. Je continuai ma confession poétique accoutumée, pour mériter par cette expiation volontaire l'absolution de ma conscience. Les deux Marie, dans *Gœtz de Berlichingen* et dans *Clavijo*, et les deux tristes rôles que jouent leurs amants, pourraient bien avoir dû la naissance à ces pensées de repentir. » „Dichtung und Wahrheit," III, p. 72. — Voy. *Appendice*, IV, p. 316.

7. Er wollte — ohne zu wollen (p. 93).

car il s'imagine qu'il a besoin de la mort de son adversaire pour mettre fin aux folles inquiétudes qui le tourmentent[1].

Cette indécision de son caractère se marque dans tous ses sentiments, dans toute sa conduite. Il aime ou croit aimer la liberté, et il est né pour être esclave. S'il était resté auprès de Gœtz, il aurait subi son ascendant : Adelheid le lui reproche[2], et elle a raison. A la cour de l'évêque de Bamberg (il le reconnaît dans un moment de franchise et de lucidité), il dépend de ceux même auxquels il croit commander[3]. Mais cette dépendance n'est rien auprès de la servitude dans laquelle il tombe, dès qu'il aperçoit Adelheid. Il a conscience de ne plus s'appartenir à lui-même; Adelheid est l'ancre à laquelle il s'accroche dans la tempête de la vie[4]; prêtant à tous les hommes sa faiblesse et sa lâcheté, il s'écrie : « Nous autres mortels, nous ne nous conduisons pas nous-mêmes; nous sommes la proie de méchants esprits dont les caprices infernaux s'exercent sur notre perte[5]! » C'est à cet état d'anéantissement moral qu'aboutit une âme qui avait des parties nobles et généreuses, mais qui n'a pas eu la force de les soutenir; une âme de cire, tendre et docile à toutes les impressions, à la merci de tous les hasards.

Cette excessive mobilité du caractère de Weislingen a été blâmée par un grand nombre de critiques. Hegel, entre autres, l'appelle « une nature double qui ne peut arriver à une individualité complète et ferme[6] ». A l'autorité de Hegel j'oppose celle d'Aristote. Faible, indécis et changeant, Weislingen n'est-il pas « conséquent dans son inconséquence[7] » ? Si ses hésitations et ses métamorphoses sont suffisamment motivées, si nous distinguons sous les contradictions apparentes l'unité intime du caractère, pourquoi le personnage ne serait-il pas dramatique? Peut-être n'a-t-il pas la trempe nécessaire pour faire la figure dominante d'un drame; peut-être Gœthe a-t-il eu

1. P. 235.
2. P. 104.
3. P. 72.
4. P. 205.
5. P. 248.
6. *Esthétique*, III, 570.
7. ...ὅμως ὁμαλῶς ἀνώμαλον δεῖ εἶναι (*Poétique*, chap. XV).

tort de le reprendre plus tard pour le représenter, sous les traits de Clavijo, « dans tout le relief d'un personnage principal ». Mais dans *Gœtz de Berlichingen*, ce n'est pas lui qui excite tout d'abord notre intérêt; il n'a pas à porter le poids de l'action. Figure secondaire, et non effacée, il sert admirablement par son indécision, par sa faiblesse, par la mobilité de son ambition et de ses désirs, par sa subordination à la volonté ou au caprice d'autrui, à faire ressortir la mâle puissance et l'indépendance opiniâtre du héros principal du drame.

La scène où figure l'empereur Maximilien est inspirée par la *Biographie*, et son exclamation caractéristique sur la main de Berlichingen et la jambe de Selbitz s'y retrouve textuellement.

Le groupe des amis et compagnons de Gœtz se compose de quatre figures : Sickingen, Selbitz, Lerse et George.

Franz de Sickingen a joué dans l'histoire un rôle bien plus important que Gœtz de Berlichingen; dans le drame, il est fait allusion à ses projets, à ses entreprises aventureuses; mais ils devaient rester dans l'ombre[1]. Son intervention, lors de la captivité de Gœtz à Heilbronn, est empruntée à la *Biographie*. Son mariage avec la sœur de Gœtz, imaginé par le poète, a donné lieu à un amusant épisode que Gœthe raconte en ces termes dans ses Mémoires : « Un homme d'affaires considéré vient me voir à l'improviste. Je m'en trouve infiniment honoré, d'autant plus qu'il commence par donner des éloges à mon *Gœtz de Berlichingen* et à mes connaissances historiques. Mais je me trouve bien surpris quand je remarque qu'il est venu essentiellement pour m'apprendre que Gœtz de Berlichingen n'avait pas été le beau-frère (Schwager) de Franz de Sickingen, et que, par cette alliance poétique, j'avais porté à l'histoire une grave atteinte. Je cherchai à m'excuser, en alléguant que Gœtz

1. Franz de Sickingen voulut renverser la constitution de l'empire, relever la petite noblesse, séculariser les électorats ecclésiastiques. Son ambition n'allait à rien moins qu'à se faire nommer électeur de Trèves, et peut-être roi. En 1522, il tenta sur l'électorat de Trèves le coup de main dont il est question pp. 200-201. Repoussé devant Trèves, il se retira dans ses châteaux. Attaqué par la ligue de Souabe et par les princes du Rhin, assiégé dans son château de Landstuhl (cf. p. 260), il fut grièvement blessé et mourut le 7 mai 1523.

lui-même le qualifiait ainsi : il me répliqua que c'était une façon de parler qui n'exprimait qu'une intime liaison d'amitié, tout comme, de nos jours, on appelle aussi les postillons Schwager sans qu'un lien de parenté les unisse à nous. Je le remerciai de mon mieux de la leçon, et je regrettai seulement que le mal fût irréparable. Il exprima les mêmes regrets ; sur quoi il m'exhorta obligeamment à poursuivre l'étude de l'histoire et de la constitution de l'Allemagne, et m'offrit à cet effet sa bibliothèque, dont je fis bon usage dans la suite. » Faut-il prendre à la lettre l'ignorance dont s'accuse Gœthe ? Le mot Schwager entendu dans le sens indiqué par le savant visiteur, reparaît si souvent dans les mémoires de Gœtz de Berlichingen qu'il est permis d'en douter. Néanmoins la *Biographie* lui a sans doute donné l'idée de cette parenté. Outre *Franz* de Sickingen, elle parle de *Martin* de Sickingen, qui a été en effet un des beaux-frères de Gœtz. Gœthe n'a que faire de ce dernier ; il le remplace par Franz dans l'épisode de Heidelberg où il figurait[1] ; pourquoi n'étendrait-il pas la substitution à son mariage avec la sœur de Gœtz ?

Selbitz est un vaillant et rude chevalier dans le drame comme dans la *Biographie*.

Le brave cavalier anonyme qui, dans la *Biographie*, propose à Gœtz de le servir, après lui avoir donné tant de besogne dans la mêlée[2], porte, dans le drame, le nom de Lerse. C'était un ami de Gœthe, qu'il avait connu à Strasbourg et dont il nous trace le portrait suivant[3] : « Ce jeune homme, d'une honnêteté irréprochable, usait de ses modiques ressources avec une rigoureuse économie... Son langage était cordial, précis, sec et vif, avec une ironie badine et légère, qui lui allait très bien. Il avait la taille bien prise, élancée, de grandeur moyenne ; sa figure, gravée de petite vérole, n'attirait pas l'attention ; ses petits yeux bleus étaient pénétrants et gais... Dans le jugement de nos démêlés intérieurs, Lerse montrait toujours la plus grande im-

1. P. 34.
2. P. XXXI.
3. „Dichtung und Wahrheit," II, 146. — Cf. *Appendice*, p. 315.

partialité, et quand l'affaire ne pouvait plus se terminer avec des paroles et des éclaircissements, il savait, par des voies honorables, donner à la satisfaction qui était due une conclusion innocente. Personne, en effet, ne savait mieux s'y prendre que lui : aussi disait-il souvent que, le ciel ne l'ayant pas fait pour être un héros de guerre et d'amour, il voulait se contenter du rôle de second, entendu dans le sens du roman et de l'escrime. Comme il resta toujours égal à lui-même, et qu'il offrait le vrai modèle d'un bon et ferme caractère, son idée se grava dans mon esprit en traits aussi profonds qu'agréables, et quand j'écrivis *Gœtz de Berlichingen*, je me sentis engagé à consacrer le souvenir de notre amitié, et je donnai le nom de Franz Lerse au brave homme qui sait se subordonner si noblement. »

Qu'il s'agisse de George de Thüngen[1] ou de George de Gaisslingen[2], l'écuyer de Gœtz doit à la *Biographie* son prénom et rien de plus. Sa précoce valeur qui s'ennuie de l'oisiveté de l'enfance et qui voudrait avancer l'âge des combats[3]; sa joyeuse témérité qui ne se donne le temps de penser au danger qu'après l'avoir couru[4]; l'étourderie de sa vive imagination qui confond les visions d'avenir et la réalité[5], sa franchise, sa belle humeur, son dévouement à son maître, toutes ces qualités font de ce jeune gars un des caractères les plus aimables et les plus brillants de la pièce.

La figure de George, si nette par elle-même, est encore rehaussée par un double contraste. L'ardeur bouillonnante de sa jeunesse humilie les pacifiques instincts du fils de Gœtz ; la flamme claire et pure qui jaillit de son regard s'oppose à la fièvre dont est dévoré un autre page, aussi ardent que lui, mais consumé d'un fol amour pour sa maîtresse. George, comme Franz, voit Adelheid et l'admire ; mais il se contente de s'écrier : « Qu'elle est belle[6] ! » — et il passe. La cuirasse de Hans a pour lui plus d'attraits.

1. Düntzer, „Erläuterungen", p. 72; Cf. Wustmann, p. 32.
2. Minor und Sauer, „Studien zur Göthe-Philologie," p. 167.
3. P. 8-11.
4. P. 108.
5. P. 179.
6. P. 109.

Nous avons vu plus haut pourquoi Gœthe ne laisse pas à son héros une nombreuse famille. Son fils unique, Charles, se retire dans un couvent et prive ainsi Gœtz de l'espérance de voir sa race et son nom se perpétuer dans les âges futurs.

Le personnage du frère Martin et la scène où il figure ont donné lieu à un débat intéressant, où une question d'art se trouve engagée. Ce moine profane, en rébellion contre ses vœux, s'appelle Martin ; il vient du couvent des Augustins d'Erfurt : il paraît donc certain que c'est Luther qu'il représente. Le poète n'aurait pas accumulé ces traits communs pour entraîner le lecteur sur une fausse piste. Mais si c'est le grand réformateur qu'il a voulu mettre en scène, n'est-on pas en droit de lui reprocher de l'avoir diminué ? Hegel a développé cette critique avec beaucoup de force[1] : « La scène de Gœtz avec le frère Martin, qui semble représenter Luther, ne contient que des traits que Goethe a empruntés aux préoccupations de son siècle; il plaint les moines de ce qu'il leur soit défendu de boire du vin, de leur digestion lente et des désirs qu'elle enfante, et en général, des trois insupportables vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté qu'ils sont obligés de prêter. Au contraire, le frère Martin se montre plein d'enthousiasme pour la vie chevaleresque de Gœtz : « Quand il revient chargé du butin pris « sur l'ennemi, avec quelle joie ne se dit-il pas en lui-même : « J'ai désarçonné celui-ci, avant qu'il ait eu le temps de tirer; « celui-là, je le culbutai avec son cheval. Puis il rentre dans son « château, retrouve sa femme... » Et Martin boit à la santé de Madame Elisabeth — et il s'essuie les yeux. — Mais ce ne sont pas ces pensées temporelles qui ont d'abord inspiré Luther; moine pieux, il a puisé dans saint Augustin des vues religieuses et des convictions autrement profondes. »

L'argumentation de Hegel porte sur deux points, sur la Réforme en général, comparée au mouvement philosophique du dix-huitième siècle, sur le caractère de Luther, en particulier,

1. *Esthétique*, I, p. 372.

rapproché de celui du frère Martin. Pour être juste envers Gœthe, il convient, je crois, de séparer les deux questions. Sur le premier point, MM. Düntzer et Wustmann[1] répondent à Hegel que le poète a évité avec intention toute allusion au grand mouvement religieux du seizième siècle, parce qu'il voulait placer son héros à une époque de décadence et n'ouvrir aucune perspective consolante sur l'avenir. Je ne pense pas qu'il y ait eu de la part de Gœthe autant de préméditation. Il a laissé dans l'ombre le côté religieux et théologique de la Réforme, parce qu'il était en dehors de son sujet; son héros lui-même, quoique protestant[2], s'inquiétait fort peu des subtilités des docteurs. Il a insisté sur le côté humain de cette révolution, sur les revendications naturelles des moines qui demandaient à « rentrer dans l'ordre que leur créateur lui-même a fondé[3] », parce que ce développement était plus amusant, plus scénique, et qu'il mettait en relief, par les plaintes et les regrets du frère Martin, tout ce que l'existence libre et franche de Gœtz offrait de charme et de séduction. Qu'il y ait là quelque souvenir des lectures de Rousseau, je me garderai de le nier; mais ces traits ne dépassent pas la mesure des anachronismes permis et se fondent d'ailleurs assez bien avec les tendances analogues que présentait la Réforme. — Si je ne partage pas, sur ce premier point, l'opinion de Hegel, je suis de son avis sur le cas du frère Martin, en particulier. Ici, quelque opinion qu'on ait du célèbre réformateur, la distance est trop grande entre lui et le personnage qui porte son prénom, qui appartient au même couvent et à la même ville, pour que le lecteur consente à la confusion que lui demande le poète. C'étaient des intérêts, des convictions, des passions d'un ordre bien différent qui ont poussé Luther à violer ses vœux. La chicane que je fais ici à Gœthe, ou plutôt, que je répète d'après Hegel, n'atteint d'ailleurs que les côtés extérieurs de la scène, qu'il

1. Düntzer, „Göthe's Götz und Egmont,“ p. 22. — Wustmann, p. 36.

2. « ... allein der Sect halben, daß wir nit eins glaubens waren... » *Biographie*, p. 76.

3. P. 16.

serait facile de corriger. Donnez un autre nom à ce moine, faites-le venir d'un autre couvent et d'une autre ville, écartez ce fantôme puissant de Luther qui l'écrase, et nous n'aurons qu'à louer la figure de ce moine vaillant de nature et créé pour goûter toutes les joies de la vie active, pour en supporter avec courage tous les tracas et toutes les peines, mais égaré dans une voie sans issue et exhalant ses plaintes viriles contre sa destinée manquée. Je remarque surtout combien peu ce disciple apparent de Rousseau s'abandonne à de stériles déclamations; ses plaintes sont vives, pénétrantes; elles ne sont pas emphatiques. Les porte-voix des autres poètes révolutionnaires, de Schiller lui-même, se lamenteront sur un autre ton; l'expression de leurs sentiments gagnera en ampleur, en hardiesse hyperbolique ce qu'elle perdra pour la netteté et le goût.

Parmi les autres personnages épisodiques, l'évêque de Bamberg, qui, d'après la *Biographie*, s'appelait George de Limbourg, les paysans, Max Stumpf, sont historiques; l'abbé de Fulda, tout confit dans sa béate ignorance, Liebetraut, qui descend en droite ligne des bouffons de Shakespeare, le docteur en droit civil et en droit canon Oléarius, les bohémiens, sont de l'invention de Gœthe. Il en est de même des nombreux personnages de troisième et de quatrième plan qu'une phrase suffit parfois à caractériser[1].

Sur un seul de ces caractères, Oléarius, les critiques ne sont pas d'accord. M. Wustmann l'appelle un homme « digne et honorable[2] »; M. Wilmanns, au contraire, « un savantasse pédant et un flatteur parasite[3]. » Je crois que ce dernier a raison, mais le langage du docteur, comparé à celui des autres convives, explique l'erreur de M. Wustmann. Un passage de sa conversation soulève une question plus importante encore que celle du frère

1. Voir notamment p. 182, note 3.

2. « Eine würdige Erscheinung ist der ehrenwerthe Gast am bischöflichen Hofe, der Doctor juris Olearius. » Wustmann, p. 38.

3. « Er führt uns den pedantischen Buchgelehrten und schmarotzenden Schmeichler Olearius... vor. » Wilmanns, „Quellenstudien zu Göthe's Götz," p. 5.

Martin; il s'agit de ce qu'on appelle en esthétique l'*idée* de la pièce et des rapports du poète avec ses personnages.

Oléarius est originaire de Francfort-sur-le-Mein; il raconte qu'à son dernier voyage dans sa ville natale, la populace faillit le lapider en apprenant qu'il était un juriste. En effet, le peuple y est attaché aux coutumes locales, à la juridiction du tribunal des échevins : il ne veut pas entendre parler du droit romain et du code de Justinien. « Aussi, ajoute Oléarius, ils ont en horreur le juriste, autant qu'un perturbateur de l'État, un coupeur de bourses; une sorte de rage les prend, lorsqu'il en paraît un qui songe à s'établir chez eux[1]. » Eh bien! ce passage sur Francfort, qu'est-ce au juste? une satire ou une apologie? une flèche décochée aux compatriotes du poète ou une flatterie à leur égard? « C'est, à n'en pas douter, une flatterie, une louange, disent les uns. Ne voyez-vous pas qu'Oléarius est ridicule avec ses lois uniformes, invariables qu'il veut imposer à tous les États, à toutes les villes, sans tenir compte de la différence des temps et des mœurs? Si un pareil pédant critique la routine et l'entêtement des Francfortois, c'est que le poète a voulu louer leur esprit indépendant et leur attachement aux coutumes locales. » Les autres soutiennent qu'Oléarius a raison et que Gœthe parle par sa bouche : c'est un souvenir de son expérience personnelle qu'il s'est amusé à intercaler dans la scène; il vient de s'établir comme juriste à Francfort et fait allusion à l'accueil qu'on lui a fait.

La comparaison de l'esquisse et du drame nous donne l'explication, pour ainsi dire, historique de ce passage. L'esquisse ne contient pas le dernier paragraphe que j'ai cité plus haut: en 1771, lorsqu'il écrit *Gottfried*, Gœthe n'est de retour à Francfort que depuis quelques semaines; il n'a pas encore eu l'occasion d'observer l'attitude de ses concitoyens à son égard; en 1773, l'expérience est faite, et il se permet d'intercaler le trait de satire en question. Il est donc probable que, dans l'es-

1. P. 57.

quisse, le passage était destiné à flatter l'orgueil local des habitants de Francfort et que la critique du pédant était un compliment déguisé; dans le drame, le trait final modifie, en partie, le caractère de la scène, et la satire tombe plus directement sur les Francfortois que sur Oléarius.

Le poëte, d'ailleurs (et c'est là, je crois, la véritable solution de cette question), n'a pas à s'identifier avec ses personnages, il n'a pas à prendre parti pour ou contre eux; il déverse le comique à droite et à gauche; il se moque du pédantisme tout en trouvant que le code de Justinien est une œuvre utile et bonne; il raille les bourgeois de Francfort de leur attachement excessif aux traditions locales, tout en reconnaissant le côté légitime de leurs prétentions. Il est, je le répète, en dehors de ses personnages, au-dessus d'eux. Ceci s'applique à l'ensemble de la pièce aussi bien qu'au cas particulier que je viens d'analyser. *Gœtz de Berlichingen* n'est pas une thèse historique pour ou contre l'état moderne. On a soutenu l'un et l'autre : « Gœthe, disent les uns[1], reconnaît la légitimité des nouvelles institutions du seizième siècle qui mettent fin au régime féodal, et Gœtz succombe avec raison, parce qu'il se met en opposition avec elles. L'*idée* du drame est donc la lutte du dernier des chevaliers contre l'esprit moderne et le triomphe salutaire du nouvel ordre de choses. » — « Mais non! répliquent les autres[2], l'*idée* du drame est tout opposée; elle est contenue dans les dernières paroles de la pièce : « Les temps de l'imposture arrivent... Les méchants vont régner par la fourberie... Malheur à la postérité qui te méconnaîtrait! » Gœthe regrette le passé, le temps où les caractères se déployaient dans toute leur énergie; *Gœtz* est un plaidoyer en faveur du moyen âge. » Singulière exagération de part et d'autre! Selon nous, Gœthe n'a voulu se faire ni l'avocat ni le détracteur du passé: il s'est contenté de le ressusciter. Gœtz est le personnage principal du drame; il est

1. Voir notamment Drenckmann, „Zu Göthes Götz v. B."
2. Düntzer, „Erläuterungen," p. 42; Hettner, „Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts, die Sturm- und Drangperiode," 2e éd., p. 148.

naturel que la chevalerie qu'il résume soit représentée sous des couleurs plus brillantes. Qu'un souffle de liberté et d'indépendance circule à travers la pièce, cela est incontestable; mais il y a loin de ces vagues aspirations à la défense d'un système et d'un régime déterminés. Gœthe, en un mot, a fait œuvre d'artiste, non de polémiste. Ce qui lui a mis la plume à la main, ce n'est pas une conviction *politique*, mais une sympathie *esthétique* pour la figure de son héros.

Les trois figures de femmes sont tout entières de l'invention de Gœthe; elles s'opposent entre elles et se font valoir par le contraste.

Élisabeth est la digne épouse de Gœtz. A son contact, elle a gagné quelques-unes de ses vertus viriles, le courage, l'énergie, la présence d'esprit dans les situations difficiles. Son droit sens est plus ferme et plus sûr que celui de son mari. Lorsqu'il cède, malgré son serment, aux obsessions des paysans, elle le blâme, et surtout elle le plaint; son cœur faiblit un instant; car elle est prête à tout sauf au déshonneur de son époux. En présence de ce caractère, le goût sentimental de l'époque où parut *Gœtz* se sentit désorienté; la critique du *Mercure allemand* lui reproche sa sécheresse et ses préoccupations vulgaires de cave et de cuisine[1]. Wieland, il est vrai, prit vivement sa défense: « Ce n'est pas une bavarde, mais quel homme ne souhaiterait pas d'avoir une pareille femme? » et il rappelle sa réponse à Gœtz qui lui demande de rester avec lui: « Jusqu'à la mort. » Ce seul mot, ajoute Wieland, dans la situation où elle se trouve, au moment où il est prononcé, vaut mille fois mieux que les plus belles tirades du monde[2].

La sœur de Gœtz, Marie, est plus douce et plus accessible aux émotions tendres; c'est une âme sensible et pacifique. Elle se laisse gagner aux belles manières et au beau langage de Weislingen; elle est heureuse de lui donner sa main, mais la trahison de son fiancé ne lui inspire aucune résolution désespé-

1. Braun, „Göthe im Urtheile seiner Zeitgenossen," I, p. 20.

2. *Id.*, p. 42. — Cf. plus bas, p. 166, l. 9 et la note.

rée ; elle ne se réfugie pas dans un couvent, comme le voudrait M. Düntzer[1] ; elle cède aux instances de son frère et accepte la main de Sickingen. Quand les circonstances lui font un devoir d'aller retrouver Weislingen pour lui demander la grâce de son frère, quand elle le revoit malade, consumé par la fièvre, la pitié seule envahit son cœur, et elle ne se souvient de l'injure passée que pour la pardonner.

Cette douceur et clémence de sa nature forme un contraste saisissant avec la dureté égoïste et la cruauté d'Adelheid, de même que la forte santé morale de l'épouse de Gœtz s'oppose aux agitations passionnées et aux caprices de l'épouse de Weislingen. Adelheid de Walldorf est belle et séduisante, coquette et rusée , moins voluptueuse qu'ambitieuse; elle aime les hommes énergiques qui visent haut et qui savent atteindre le but par tous les moyens; elle-même ne recule pas devant le crime, s'il doit servir ses desseins. Elle a cru trouver en Weislingen l'homme qu'elle cherchait ; elle s'est trompée ; d'ailleurs, ses charmes ont attiré l'attention de celui qui est désigné pour être le successeur de Maximilien ; il suffit ; Weislingen est désormais un obstacle à ses rêves de puissance et de gloire ; elle se débarrasse de lui par le poison. Dans la peinture de ce caractère capricieux et passionné, Gœthe s'est souvenu des héroïnes de Shakespeare, notamment de Cléopâtre. Adelheid a appris d'elle cette souplesse féline qui griffe en caressant, ces brusques passages des menaces aux promesses, du mépris à l'amour, tout ce jeu d'une psychologie raffinée auquel ne résistent pas les Weislingen et les Antoine.

1. „Erläuterungen zu den deutschen Klassikern," 11 : Götz v. B., p. 158

IV

L'ESQUISSE DE 1771

Nous avons vu plus haut quelles causes amenèrent Gœthe à remanier son *Esquisse* de 1771 et à en tirer le drame de 1773. Il marque lui-même, dans le passage suivant des *Mémoires*, les principales différences entre les deux pièces : «... Au bout de quelque temps, quand je pus considérer mon travail comme une œuvre étrangère, je reconnus que, dans ma tentative de renoncer à l'unité de temps et de lieu, j'avais aussi porté atteinte à une unité supérieure, qui n'est que plus impérieusement exigée. Comme je m'étais abandonné, sans plan et sans ébauche, à mon imagination et à une impulsion intérieure, j'avais d'abord serré mon sujet d'assez près, et les premiers actes n'étaient point mal pour ce qu'ils devaient être ; mais, dans les suivants et vers la fin, une passion prestigieuse m'avait entraîné. En m'attachant à peindre Adelheid sous d'aimables couleurs, j'en étais devenu amoureux ; involontairement ma plume s'était donnée à elle uniquement ; son sort devenait le principal intérêt, et comme d'ailleurs, vers la fin, Gœtz est rendu inactif et ne revient plus que pour prendre une part malheureuse à la guerre des paysans, c'était une chose toute naturelle qu'une femme séduisante le supplantât chez l'auteur qui, secouant le joug de l'art, voulait s'essayer dans un nouveau domaine. Je reconnus bien vite ce défaut, ou plutôt cette vicieuse surabondance ; car le caractère de ma poésie me poussait toujours vers l'unité. Alors, au lieu de la biographie de Gœtz et des antiquités allemandes, je portai dans ma pensée mon propre ouvrage[1], et je cherchai à lui donner toujours plus

1. On verra que ceci n'est pas tout à fait exact, puisque Gœthe intercale dans le drame de nouveaux traits tirés de la *Biographie* (Cf. Düntzer, *Gœtz*, p. 118).

de substance historique et nationale, et à faire disparaître ce qu'il y avait de fabuleux ou de simplement passionné. Il m'en coûta plus d'un sacrifice, l'inclination de l'homme devant céder aux convictions de l'artiste. Je m'étais complu, par exemple, à produire Adelheid dans une effroyable scène nocturne de bohémiens où sa beauté faisait des prodiges : un examen plus attentif me fit supprimer cette scène, et le commerce amoureux de Franz avec sa gracieuse maîtresse, que j'avais développé en détail dans le quatrième et le cinquième acte, fut de même réduit à d'étroites limites, et ne dut paraître que dans ses moments décisifs[1]. » Comme le marque Gœthe dans ce passage, les seules différences essentielles, en ce qui concerne l'action, se trouvent dans la dernière partie de l'œuvre.

Le cinquième acte s'ouvre, dans l'esquisse, par une scène de bohémiens plus étrange encore que celle du drame[2]. Adelheid avait quitté son château avec Franz pour rejoindre Weislingen à la cour, où l'empereur se mourait; égarée la nuit dans le bois, elle aperçoit le feu allumé par les bohémiens; elle s'approche, elle implore leur pitié. Le chef la rassure : « Viens, viens et ne crains rien. Je suis le chef de cette pauvre bande. Nous ne faisons de mal à personne, nous purgeons le pays des bêtes nuisibles, nous mangeons les hamsters, belettes et souris des champs. Nous demeurons sur la terre et couchons sur la terre, et ne demandons rien à vos princes que de nous laisser dormir une nuit sur le sol aride sur lequel nous sommes nés, nous, et non pas eux. » On reconnaît dans cette réplique la sympathie du jeune poète pour ces mœurs sauvages et primitives, la contagion des théories de Rousseau. Adelheid envoie deux hommes à la recherche de son escorte ; une vieille bohémienne, pendant ce temps, lui dit la bonne aventure. « Donne-moi ta main; regarde-moi, blanche mère, belle mère, que je te dise la vérité, la bonne vérité. — Vous êtes de la cour, vous allez à la cour! princes et seigneurs vous honorent et vous aiment. Blanche mère, belle mère, je dis la vérité, la bonne vérité.

6. „Dichtung und Wahrheit," III, p. 117. — 2. Cf. *Appendice*, p. 279-287.

ADELHEID.

Vous ne mentez pas.

LA BOHÉMIENNE.

Vous aurez trois hommes[1]. Vous avez le premier. Quand vous aurez le second, le troisième ne vous manquera pas. Blanche mère, belle mère, je dis la vérité, la bonne vérité.

ADELHEID.

J'espère que non.

LA BOHÉMIENNE.

Des enfants! des enfants! Je vois de beaux enfants, comme la mère, comme le père. Nobles! beaux! Blanche mère, belle mère, je dis la vérité, la bonne vérité.

ADELHEID.

Sur ce point vous vous trompez, je n'ai pas d'enfants.

LA BOHÉMIENNE.

Je vois des enfants, de beaux enfants, avec le dernier homme, avec le plus beau. Blanche mère, belle mère, je dis la vérité, la bonne vérité. — Vous avez beaucoup d'ennemis, vous aurez beaucoup d'ennemis. En voici un qui vous barre le chemin, et voici que vous l'aimez. Blanche mère, belle mère, je dis la vérité, la bonne vérité.

ADELHEID.

Triste vérité!

(Le fils de la bohémienne s'asseoit près d'Adelheid, elle recule.)

LA BOHÉMIENNE.

C'est mon fils! regarde-le! des cheveux comme un buisson d'épines, des yeux comme le feu follet sur la bruyère. Mon âme est en joie quand je le vois. Ses dents comme de l'ivoire.... Tu lui plais, blanche mère.

1. Drei Männer : il serait inexact de traduire ici « trois maris ».

ADELHEID.

Vous m'effrayez.

LA BOHÉMIENNE.

Il ne te fera rien. Auprès des femmes il est doux comme un agneau, et féroce comme un loup dans le danger. Il est adroit comme le plus âgé. Il sait faire que l'arquebuse rate au chasseur, que l'eau n'éteigne pas, que le feu ne brûle pas. Regarde-le, blanche mère, tu lui plais. Laisse, mon fils, tu lui fais peur. Donne-nous quelque chose, blanche mère, nous sommes pauvres. Donne-nous quelque chose.

ADELHEID.

Voici ma bourse.

LE CHEF.

Je n'en veux pas, nous ne sommes pas des brigands. Donne-lui quelque chose de ta bourse pour la bonne aventure. Donne-moi quelque chose pour les autres qui sont partis, et conserve ta bourse.

(Adelheid obéit.)

LA BOHÉMIENNE.

Je veux t'apprendre quelque chose (elle lui parle à voix basse; le fils s'approche d'Adelheid), et jette-le dans l'eau courante. Quiconque te barrera le chemin, homme ou femme, il faut qu'il se consume, se consume et meure.

ADELHEID.

Tu m'épouvantes.

(Le fils s'approche d'elle. Adelheid veut se lever, il la retient.)

ADELHEID.

Au nom du ciel! laissez-moi.

(Le fils grince des dents et la tient.)

LE FILS.

Tu es belle!

ADELHEID.

Arrêtez votre fils, mère!

LA BOHÉMIENNE.

« Il ne te fera aucun mal. »

Adelheid veut se dégager; le bohémien la saisit de ses deux bras et veut l'embrasser. Adelheid pousse un cri. A ce moment, Franz et son escorte la rejoignent, et avec eux Sickingen, qui les a rencontrés dans le bois. Franz saute de son cheval, court vers sa maîtresse, se jette à ses pieds et lui baise les mains. « C'est elle ! c'est elle ! » s'écrie-t-il, et de bonheur il s'évanouit. Sickingen n'en fait pas autant ; mais dès le premier regard, la beauté d'Adelheid ensorcelle le mâle chevalier, comme elle a séduit le jeune bohémien, et Weislingen, et Franz, et bien d'autres. Adelheid, de son côté, accepte son hommage avec joie ; elle croit trouver enfin l'homme, le héros intrépide et viril qu'elle cherchait, et dont Weislingen n'était que le fantôme. Ensemble ils se rendent à Augsbourg, et lorsque Franz veut tenir l'étrier à sa maîtresse, Sickingen l'écarte en souriant et remplit son office.

Les incidents se précipitent; le rôle fatal, démoniaque d'Adelheid s'accentue. Nous la voyons successivement dans les bras de Sickingen, de Franz. En même temps que sa beauté fait tous ces ravages, son âme jette loin d'elle tous les scrupules; elle médite crime sur crime sans l'ombre d'un remords. Comme le lui dit Weislingen: « Lorsque tu fus créée, Dieu et le diable parièrent à qui ferait le plus beau chef-d'œuvre. » Son âme est aussi noire que son corps est éclatant de beauté. C'est d'abord Gœtz qui, comme dans le drame, doit disparaître grâce à Weislingen ; une fois que ce dernier a signé la sentence de mort, c'est son tour de mourir pour faire place à Sickingen. Pour s'en débarrasser, elle se sert des maléfices que lui a enseignés la bohémienne. Mais Franz aussi l'importune; c'est un témoin jaloux de sa passion pour Sickingen : lui aussi doit disparaître, et le même poison mystérieux la délivrera de ces deux amours dont elle est

lasse. Est-ce assez d'horreurs? une dernière scène va les surpasser toutes[1]. Adelheid vient d'être condamnée par le tribunal secret. L'assassin chargé d'exécuter la sentence pénètre chez elle la nuit ; elle se réveille en sursaut d'un cauchemar où lui est apparu l'esprit de Franz.

ADELHEID.

« A l'assassin ! à l'assassin.

L'ASSASSIN.

N'appelle pas. Tu appelles la mort. Des esprits vengeurs bouchent les oreilles de la délivrance.

ADELHEID.

Veux-tu mon or? mes bijoux? prends-les! laisse-moi la vie.

L'ASSASSIN.

Je ne suis pas un voleur. Les ténèbres ont jugé les ténèbres, et il faut que tu meures.

ADELHEID.

Malheur ! malheur !

L'ASSASSIN.

Sur ta tête. Si les fantômes hideux de tes actions ne te précipitent pas, saisie d'horreur, en enfer, lève tes regards vers le vengeur céleste, et prie-le de se contenter du sacrifice que je lui fais en te tuant.

ADELHEID.

Laisse-moi vivre! Que t'ai-je fait? J'embrasse tes genoux.

L'ASSASSIN (*à part*).

Une femme adorable! quel regard! quelle voix! Dans ses bras, moi misérable, je me sentirais dieu. Si je la trompais! — Et elle restera pourtant en ma puissance.

1. Cf. *Appendice*, p. 291.

ADELHEID.

Il paraît ému.

L'ASSASSIN.

Adelheid, tu m'attendris. Veux-tu m'accorder?...

ADELHEID.

Quoi ?

L'ASSASSIN.

Ce qu'un homme peut demander à une belle femme, dans la nuit profonde !

ADELHEID (*à part*).

Ma mesure est pleine. Le crime et la honte m'ont enlacée comme la flamme de l'enfer de leurs bras horribles. J'expie, j'expie. C'est en vain que tu cherches à effacer le crime par le crime, la honte par la honte. Je contemple dans une seule image infernale le déshonneur le plus hideux et la mort la plus ignominieuse.

L'ASSASSIN.

Décide-toi.

ADELHEID (*se lève*).

Un rayon de salut.

(Elle va vers le lit; il la suit, elle tire un poignard de dessous l'oreiller et le frappe.)

L'ASSASSIN.

Traîtresse jusqu'à la fin.

(Il se jette sur elle et l'étrangle.)

Le serpent !

(Il la frappe du poignard à coups répétés.)

Moi aussi je saigne. C'est ainsi que tu paies ton désir criminel. Tu n'es pas le premier. — Dieu ! tu la fis si belle, et ne pouvais-tu la rendre bonne ! »

Toutes ces horreurs sont ou supprimées ou atténuées dans le drame ; point de scène entre Adelheid et les bohémiens, entre Adelheid et le meurtrier. Franz n'est pas empoisonné

par sa maîtresse ; il se fait justice lui-même en se jetant dans le Mein. A l'amour d'Adelheid pour Sickingen, Gœthe substitue une inclination pour le futur empereur Charles-Quint; mais ce nouveau motif n'est pas développé ; quelques traits suffisent à l'indiquer. Ainsi, au lieu d'accaparer l'intérêt, comme dans l'esquisse, l'action dont Adelheid est l'héroïne est réduite à un petit nombre de scènes très courtes, et Gœtz reste le véritable héros jusqu'à la fin du drame.

L'action qui tourne autour de Gœtz n'a guère été moins modifiée, au cinquième acte, que les scènes d'Adelheid.

La révolte des paysans, dans *Gottfried*, est dépeinte dans une scène d'un grand effet mélodramatique[1]. Jamais Gœthe n'a donné autant de gages aux révolutionnaires acharnés, aux véritables *Stürmer und Dränger*, que dans cette scène qui n'a été publiée que plus de cinquante ans après la révolution littéraire de l'Allemagne[2] :

« Nuit.

Une chapelle presque en ruines dans un cimetière. Les chefs de la revolte des paysans.

GEORGE METZLER DE BALLENBERG.

Nous les avons ! ils sont en mon pouvoir !

HANS LINK.

Bravo ! bravo ! qui avez-vous pris ?

G. METZLER.

Otto de Helfenstein, Nagel d'Eltershofen, — qu'importent les autres ? J'ai Otto de Helfenstein !

JACOB KOHL.

Où les as-tu ?

1. Gœthe en a trouvé l'idée dans une note de la *Biographie* (éd. de 1731, p. 200) qui fait suite à celle que nous citons p. 213 : Ohngeachtet sein des Grafens (Ludwig von Helffenstein) Gemahlin, Kaisers Maximiliani I., natürliche Tochter, nebst einem kleinen Kind auf dem Arm denen Bauern zu Fuß fiele, und ganz erbärmlicher Weiß, mit vielen Weinen und Klagen um des Grafens Leben bate, und daß sie solchen dem Kindlein schencken mögten, sie anflehete.

2. Cf. *Appendice*, p. 287.

METZLER.

Je les ai enfermés ici près dans le charnier sous la garde de mes gens. Qu'ils s'entretiennent avec les crânes! Ils trouveront à coup sûr dans le tas des malheureux que leur cruelle tyrannie a fait mourir. Frères! lorsque j'eus entre les mains ce Helfenstein, je ne puis vous dire mon bonheur! c'est comme si j'avais le soleil dans la main, et si je jouais à la balle avec lui!

LINK.

Es-tu encore d'avis de les tuer demain ?

METZLER.

Demain? encore aujourd'hui! minuit est déjà passé. Voyez les reflets sanglants que les châteaux en feu projettent sur les montagnes tout alentour! Soleil, viens! viens, soleil! Quand ton premier rayon viendra en se brisant mêler sa lueur rouge aux reflets horribles de la flamme, alors faisons les sortir; alors plaçons-nous devant eux avec nos visages rouges de sang, et que nos piques fassent jaillir leur sang par mille blessures. Que dis-je? leur sang! c'est le nôtre! ils ne font que le rendre comme des sangsues. Ha! que personne ne vise le cœur. Je veux qu'ils perdent le sang goutte à goutte. Si je les voyais saigner durant un siècle, ma vengeance n'en serait pas rassasiée. O mon frère! mon frère! Il t'a laissé mourir dans le désespoir! Pauvre malheureux! les flammes du purgatoire t'enveloppent et te torturent. Mais je te promets des gouttes d'un baume bienfaisant, toutes les gouttes de son sang. Je veux y plonger mes mains et quand le soleil se lèvera, elle me verra teint de son sang en même temps que les rochers seront colorés de la flamme qui embrase ses domaines.

UN GARDE.

Une femme est là dehors, avec un enfant sur les bras. Elle se lamente et demande les chefs.

LINK.

Renvoyez-la.

METZLER.

Non, frères, qu'elle entre! Quelle qu'elle soit, que ses lamentations présagent comme une chouette la mort prochaine de son mari.

(Entrent la comtesse de Helfenstein et son fils.)

LA COMTESSE.

Rendez-moi mon mari! permettez que je le voie! (*L'enfant crie*). Silence, enfant! ce qui te paraît effrayant est un ciel en regard de ma torture. Rendez-moi mon mari, au nom de la miséricorde céleste!

METZLER.

Miséricorde! ne prononce pas ce mot. Qui est ton mari?

LA COMTESSE.

Otto...

METZLER.

N'achève pas son nom maudit! il me rendrait fou, et je ferais voler en morceaux ton fils contre l'autel sacré.

LA COMTESSE (*aux autres*).

Vos entrailles sont-elles aussi de fer comme vos habits? ma douleur ne vous touche-t-elle point?

METZLER.

De la miséricorde! ce sera le mot d'ordre quand nous les tuerons.

LA COMTESSE.

Malheur! malheur!

METZLER.

Le dragon venimeux, ton mari, a jeté dans le plus profond cachot mon pauvre frère et trois autres malheureux, parce qu'ils avaient tué dans ses forêts un cerf pour nourrir leurs

pauvres femmes et leurs enfants affamés. Nous nous lamentions et nous l'implorions. Sa pauvre femme était à genoux comme te voilà, et le forcené restait debout, immobile comme me voici. — Je n'échangerais pas ma place contre un siège dans le ciel. — Nous implorions aussi sa miséricorde et plus d'un enfant mêlait ses cris à nos prières. — J'ai appris alors ce qu'aujourd'hui j'exerce. Il restait immobile, le monstre ! immobile comme un diable d'airain et ricanait en nous regardant. — Qu'ils pourrissent vivants ! qu'ils meurent de faim dans leur cachot ! s'écria-t-il en grinçant des dents. Il n'y avait pas alors pour nous de Dieu dans le ciel ; il n'y en aura pas à présent pour lui.

LA COMTESSE.

J'embrasse vos genoux ; rendez-le moi.

METZLER.

Tope ! si vous me rendez mon frère.

(Il la repousse, grince des dents et se tient la tête de ses deux mains.)

Supporte ce bonheur, ô ma cervelle ! supporte cette joie furieuse, jusqu'à ce que j'aie vu couler son sang ; et puis éclate! A mes pieds sa femme chérie. — Ah ! frère ! ceci vaut mille messes pour le salut de ton âme.

LA COMTESSE.

Permettez que je les voie ! Ma douleur me consumera !

METZLER.

Viens (*il lui prend la main et la conduit près du mur*), applique ici ton oreille ; tu entendras leurs gémissements ; dans ce caveau ici près, sur des ossements de morts est leur lit de repos. — Tu n'entends rien ? leurs sanglots sont une brise printanière..... Il était enfermé dans le cachot souterrain et ses compagnons avec lui. Je vins la nuit et j'appliquai mon oreille. Je les entendis hurler, j'appelai, et ils ne m'entendirent pas. Je vins pendant trois nuits, j'égratignais le mur de mes ongles

et je le mordais avec mes dents. — La quatrième nuit je n'entendis plus rien. Ni cri, ni gémissement. J'écoutais pour entendre leurs gémissements, leurs cris, comme la jeune fille attend la voix de son amant. — La mort était muette. — Je me roulai à terre ; je l'arrachais de mes mains, je me jetais dans des buissons d'épines, je jurai jusqu'au matin.... je lançais des imprécations chaudes comme l'enfer contre la race de cet assassin.

LA COMTESSE (*se jetant à terre, à ses pieds*).

Rends-moi mon mari.

METZLER (*la repousse du pied*).

LA COMTESSE.

Malheur à moi !

KOHL.

Relevez-vous et partez. C'est folie que de se jeter en travers de sa fureur.

LA COMTESSE.

Il n'y a plus de Dieu qui nous entende.

METZLER.

Sans doute, sans doute ! s'il m'avait entendu jadis, sa foudre aurait consumé ton châtean et m'aurait dérobé la joie divine de porter la flamme moi-même dans tes appartements. Regarde là-bas cet incendie. Regarde cette belle flamme, cher enfant. — Ah !

KOHL.

Partez ! partez ! Votre présence nourrit sa vengeance.

(La comtesse sort.)

LINK.

Je réfléchis, frère, à ce que nous entreprendrons après leur mort.

KOHL.

Il faut tâcher de donner du vernis à notre cause.

LINK.

Ne devrions-nous pas choisir pour capitaine Gottfried de Berlichingen? Il nous manque un chef qui ait l'expérience de la guerre et qui soit considéré.

KOHL.

Il ne le fera pas.

METZLER.

Allons donc! mets-lui le poignard sur la peau et un tison brûlant à sa maison, et nous le déciderons vite.

LINK.

Il serait pour nous d'un grand secours.

METZLER.

Il le fera! Nous sommes en train d'égorger; un de plus? peu m'importe. Vois! vois! le jour commence à poindre; l'orient se colore de blanches lueurs. *(Il prend sa pique.)*

Debout! que leurs âmes s'envolent avec les brouillards du matin! et puis, vents d'hiver, soufflez! soufflez! déchirez-les en lambeaux! chassez-les en hurlant autour du globe de la terre durant des milliers et des milliers d'années, jusqu'à ce que le monde se consume dans les flammes, et jetez-les alors dans le feu le plus ardent! *(Ils sortent.)* »

Nous apprenons ensuite par l'entretien d'Elisabeth et de Lerse (la scène IV du Ve acte, dans le drame) que Gœtz a cédé aux menaces des paysans; nous le trouvons reprochant à ceux-ci l'incendie de Miltenberg; puis nous ne le revoyons que dans sa prison.

On voit les changements importants du drame qui replacent Gœtz au premier plan. La scène de la comtesse de Helfenstein est supprimée et remplacée par un dialogue rapide de Link

et de Metzler. Gœtz accepte sous nos yeux le commandement des rebelles ; sous nos yeux il est battu, et se réfugie, blessé, chez les bohémiens. L'intérêt que lui témoignent ces derniers met en lumière sa popularité, en même temps que les traverses de sa destinée excitent notre pitié. A peine la bohémienne a-t-elle bandé sa blessure qu'on entend l'approche des cavaliers de la ligue. Les bohémiens le protègent; Gœtz s'élance à cheval sans son armure et combat avec eux. Leur chef est tué, Gœtz est fait prisonnier, le reste de la bande s'enfuit à la hâte.

A côté de ces remaniements considérables du cinquième acte, les autres changements introduits dans l'action n'ont que peu d'importance. Deux scènes épisodiques sont supprimées, l'une au second acte, où Elisabeth apprend à Marie que Gœtz a résolu d'envoyer son fils dans un couvent, l'autre au commencement du troisième, où nous assistions à une séance de la diète, à Augsbourg, et où nous entendions un long discours de l'archevêque de Mayence[1]. Une scène a été ajoutée, celle de la noce des paysans à la fin du second acte. Elle a été inspirée à Gœthe par ses observations et son expérience juridique à Wetzlar, où siégeait la cour de justice de l'empire. «... Depuis cent soixante-six ans, on n'avait fait aucune inspection régulière ; un énorme fatras d'écritures était amoncelé et grossissait chaque année, les dix-sept assesseurs n'étant pas même en état d'expédier les affaires courantes. Vingt mille procès s'étaient accumulés ; on en pouvait régler soixante par année et il en survenait le double. Un nombre assez respectable de revisions attendait aussi les inspecteurs : on disait cinquante mille. D'ailleurs plus d'un abus gênait la marche de la justice. Mais, ce qui était plus grave que tout le reste, on entrevoyait dans le fond les malversations de quelques assesseurs[2]. » L'un de ces assesseurs s'appelait Pape ou Papius : *Sapupi* est l'anagramme de son nom. Malgré ces allusions à un fait con-

1. Cf. *Appendice*, p. 274 et p. 277. — 2. „Dichtung und Wahrheit," III, p. 79.

temporain, la scène dont nous parlons est loin d'être déplacée dans le drame. Les abus qu'elle critique sont de tous les siècles, et du seizième en particulier[1] ; les lenteurs et la corruption de la justice expliquent la conduite présente de Gœtz envers les bourgeois de Nuremberg : dans un temps où l'on n'obtient pas justice d'autrui, n'est-il pas permis de se la faire soi-même ? Enfin, la familiarité affectueuse de Gœtz envers les paysans motive l'appel que ceux-ci lui adresseront le jour de la révolte.

Le lien qui unit dans le drame la querelle de Gœtz contre l'évêque de Bamberg à sa lutte contre les Nurembergeois n'existait pas dans l'esquisse. Conformément à la *Biographie*, Gœtz déclarait la guerre à ces derniers à cause de l'emprisonnement de son ami Hans de Littwach.

Dans le détail des scènes, les corrections sont infinies. On trouvera dans les notes un grand nombre de passages de l'esquisse qui permettront au lecteur de faire la comparaison. Je me bornerai ici à suivre ce parallèle pour les premières scènes du drame.

Et d'abord, la scène d'exposition où le progrès est surprenant.

Dans *Gottfried*[2], nous voyons installés à une table d'auberge deux cavaliers au service de Gœtz. Chargés d'épier le passage de Weislingen, ils ont échoué jusqu'ici dans leur entreprise, et tandis que l'un des cavaliers se fâche de ce contretemps, l'autre lui réplique : « Tu t'accordes à merveille avec ton maître. Je vous connais bien. Vous contrecarrez volontiers les gens et ne pouvez souffrir que l'on vous contrecarre. » Ainsi, le premier trait qui dessine le héros du drame lui est défavorable. Cette volonté tenace, cette affirmation opiniâtre de sa personnalité, c'est bien là un des côtés du caractère de Gœtz; mais le poète devait-il nous faire connaître d'abord par ses défauts celui qu'il veut nous faire aimer? — A une autre table,

1. Cf. Wilmanns, „Quellenstudien," p. 10. — 2. Cf. *Appendice*, I, p. 265.

un paysan et un voiturier s'entretiennent longuement d'un accident de voiture arrivé à un chevalier qui n'est autre que Weislingen. « C'est un noble seigneur de belle apparence. — Il me déplaît ; pour un chevalier, il n'est pas assez robuste, assez large d'épaules ; il n'est fait que pour la cour. »

Les cavaliers de Gœtz, ayant retrouvé la piste qu'ils suivaient, se hâtent de prendre congé et de remonter à cheval. Le paysan les regarde de travers, il se plaint de leurs violences, tout en reconnaissant qu'elles sont moins préjudiciables au peuple que les exactions plus raffinées des seigneurs. « Voyez ! dit-il en un style où les métaphores poétiques se mêlent aux trivialités, voyez ! quelle existence ! on souhaiterait de mourir, si l'on n'avait pas du vin et de la bière pour noyer de temps en temps ses peines et pour les ensevelir dans un profond sommeil ! »

Les défauts de cette exposition sont sensibles : l'intérêt concentré sur Weislingen plutôt que sur Gœtz, la longueur d'un épisode (l'accident de voiture) inutile à l'action, la raideur d'un double dialogue qui se déroule parallèlement sans se fondre que par un froid « bonsoir » qu'échangent, vers la fin, les paysans et les cavaliers ; les disparates de style qui éclatent dans le langage de Metzler ; enfin l'ignorance où nous sommes des mobiles qui font agir les personnages : c'est là le défaut le plus grave, puisqu'il enlève à cette scène le mérite essentiel de toute exposition, la clarté. Nous apprenons bien que Gœtz est à la poursuite de Weislingen ; mais pourquoi ? quel est son but ? quels sont ses griefs ? sont-ils légitimes ou non ? devons-nous désirer son succès ? Toutes questions qui demeurent sans réponse et auxquelles une bonne exposition doit répondre. Ces critiques, il nous est facile de les faire, car il suffit, pour les formuler, d'une étude attentive de la première scène du drame.

A Schwarzenberg en Franconie, dans une auberge, nous voyons, comme dans l'esquisse, attablés, d'une part, deux paysans, de l'autre, deux cavaliers ; mais ces cavaliers sont au

service, non de Gœtz, mais de Weislingen, ou plutôt de son ami et protecteur, l'évêque de Bamberg. Sievers et Metzler se font un malin plaisir de vanter l'ennemi de l'évêque, Gœtz de Berlichingen, sa loyauté et sa générosité. Le loyal Berlichingen, der getreuherzige Berlichingen, c'est le nom que se donne Gœtz lui-même dans sa *Biographie*, c'est celui qui doit d'abord frapper nos oreilles et se graver dans notre esprit : il acquiert une valeur plus grande encore dans la bouche des paysans, qui sont les ennemis naturels des nobles et des princes, et qui, en exceptant Gœtz de leur condamnation, nous préparent aux scènes du cinquième acte, à l'appel adressé au loyal chevalier par les révoltés, à cette alliance fatale où il se laisse engager et qui l'entraînera incontinent à sa perte. Tout ce dénouement est préparé par les paroles sympathiques des paysans, et c'est bien là le rôle d'une bonne et véritable exposition.

La suite de l'entretien nous met au courant des griefs de Gœtz. Malgré la réconciliation à laquelle il avait consenti, l'évêque de Bamberg s'est emparé traîtreusement de l'un de ses serviteurs et le retient prisonnier. Les cavaliers de l'évêque, irrités des railleries que les paysans se permettent à l'adresse de leur maître, leur ordonnent de se taire. Ceux-ci ripostent; une dispute s'engage, et l'aubergiste les met tous à la porte, en les priant de vider leur querelle ailleurs. Au moment où les paysans se disposent à sortir, surviennent deux cavaliers que Gœtz a chargés de surprendre Weislingen. C'est la même situation que dans la première scène de l'esquisse; mais au lieu d'un *andante* languissant, c'est un *allegro* plein de mouvement et de vie. Chaque mot porte; questions et réponses se pressent, la rapidité du dialogue correspond à la hâte des cavaliers, avides de s'informer au plus vite, et d'informer à leur tour leur maître qui les attend. Après leur départ, les paysans vont rejoindre les cavaliers bambergeois pour les rouer de coups, et l'un d'eux dit en sortant ces paroles significatives : « Oh! si un jour nous pouvions en faire autant aux princes qui nous écorchent tout vifs! » Dans l'esquisse, le mécontentement des

paysans s'exhalait en plaintes bien plus abondantes. Mais cette menace et ce vœu, quelque concise qu'en soit l'expression, frappent davantage le lecteur, grâce à la place où les a mis le poète. Nous trouverons dans d'autres passages des exemples curieux de cette *mise en valeur* des idées et des expressions par un simple changement de place.

A cette action plus rapide et plus claire, à l'esquisse du caractère principal, de Gœtz, substituée à celle de Weislingen, ajoutez un style plus approprié aux personnages, brusque et coloré, où les métaphores jaillissent du fond même de l'imagination populaire, sans se mêler, comme dans *Gottfried*, à des tours plus nobles, et à des périodes qui trahissent le bel esprit.

Dans la scène suivante[1], Gottfried est assis sur un banc; il a posé son casque sur la table, appuyé sa lance à un arbre. Il attend ses cavaliers; il est impatient et inquiet : « Je n'y comprends rien! Peut-être l'ont-ils manqué, et il passera avant eux... Je suis seul. Qu'importe! l'aubergiste et son valet sont à mon service. Il faut que tu tombes en mon pouvoir, Weislingen, et ta voiture et ses trésors avec toi. » La pensée que Weislingen pourrait avoir appris ses projets, le fait grincer des dents. C'est un monologue insignifiant, et qui ne fait guère valoir le héros : les sentiments qu'il exprime sont l'inquiétude, la cupidité et la colère. Dans *Gœtz*, les quatre premiers mots sont seuls conservés : Wo meine Knechte bleiben! tout le reste du monologue est entièrement refondu; Gœthe en a fait une scène vivante, qui est en même temps la critique la plus spirituelle du monologue de *Gottfried*.

Au lieu de rester assis sur son banc, ce qui est bien singulier pour un homme en proie à la plus vive impatience, il se promène en long et en large. Sa mauvaise humeur a un accent plus viril et plus incisif : « Déjà cinq jours et cinq nuits aux aguets! On se donne bien du mal pour le peu qu'on a de vie et de li-

1. Cf. *Appendice*, p. 269.

berté. » Mais ses plaintes sont brèves, et sa bonne nature prend vite le dessus : il a confiance dans le succès de son entreprise; il se promet du bon temps le jour où il aura pris Weislingen. L'insuccès de son entreprise contre l'évêque de Bamberg ne le décourage point : son ami payera pour lui. Plus d'allusion déplaisante aux richesses de Weislingen dont il désire s'emparer : il n'en veut qu'à sa personne.

En deux mots il marque le contraste du caractère de son adversaire et du sien : tandis que le complaisant Weislingen se charge des commissions des princes, lui, dans sa farouche indépendance, se rit de leur ambition et de leurs ruses. Ainsi, dès ces dix premières lignes, nous avons tout un raccourci du caractère de Goetz : c'est un chevalier entêté et fier, indépendant et remuant, cordial et confiant.

Quant à la scène suivante entre George et Gœtz, on pourrait écrire, en l'étudiant dans le détail de ses transformations, tout un petit chapitre sur *l'art d'animer le dialogue*. L'entretien, qui est lent, raide et gauche dans l'esquisse, se compose, dans le drame, d'une série de reparties vives et de ripostes frappantes : à chaque coup de raquette, le volant passe prestement de l'un à l'autre.

Gœtz appelle George, le fils de l'aubergiste, pour lui demander du vin; celui-ci apparaît, affublé d'une cuirasse. « Où restes-tu donc? lui dit Gœtz. As-tu dormi? Que diable signifie cette mascarade? Viens ici. Tu as très bon air. Ne rougis pas, mon enfant. Te voilà brave!.. Ah! si tu la remplissais! C'est la cuirasse de Hans? » Après cette gradation de demandes et d'exclamations, bien mieux conduite que dans l'esquisse, George répond simplement : « Il voulait dormir un peu et l'a dégrafée. » Dans *Gottfried*, il fait sans interruption le récit de son escapade, qui paraîtrait joli s'il n'était pas éclipsé par le dialogue de *Gœtz* : « Je n'avais rien à faire; alors je pris la cuirasse de Hans, et je l'agrafai, je mis son casque, je me glissai dans ses brassards et ses gantelets, je tirai son épée et me battis contre les arbres tout alentour; à votre appel, il ne me fut pas

possible de jeter vite tout au loin. » « Brave garçon! se contente de répliquer Gœtz. Dis à ton père et à Hans de s'habiller et de seller leurs chevaux. Fais que le mien soit prêt. Bientôt toi aussi tu nous accompagneras[1]. »

Mettez en regard le passage correspondant du drame[2] : comme la scène de *Gottfried* est terne en comparaison! comme tout a pris mouvement, couleur et vie, même les personnages absents comme Hans, même les objets inanimés comme ces pauvres broussailles ravagées par l'épée de George. Hans, qui n'avait aucun caractère dans l'esquisse, est ici un serviteur qui aime ses aises, à qui un bon petit somme ne déplaît pas. Gœtz, qui ne prenait qu'un médiocre intérêt aux exploits du jeune héros, l'interrompt dans le drame pour entrer dans ses sentiments; il a plus de pitié de ses supplications et les repousse avec plus de délicatesse : il lui promet de l'emmener non plus seulement *une autre fois*, mais *la prochaine fois*; s'il ne veut pas qu'il l'accompagne dès à présent, ce n'est plus par la raison humiliante qu'il y a du danger, qu'il s'agit de choses plus graves que de voitures à intercepter et de marchands à prendre, mais parce que George est sans armes, ce qui est un argument honorable, que le jeune homme peut accepter. La rudesse de Gœtz s'adoucit et s'éclaire d'un sourire de bonté et de tendresse. La figure de George gagne autant que celle de son maître. Son heureux naturel se peint dans son empressement à défendre Hans, dans sa crainte de le voir puni par sa faute. Éveillé, actif, il a prévenu les désirs de son maître : les chevaux sont bien pansés et rebridés. Mais le changement essentiel est dans la seconde partie de la scène; dans l'esquisse, c'est Gœtz qui d'abord fait entrevoir à George que le temps approche où il pourra l'accompagner; cette parole met en éveil l'imagination du jeune gars, qui demande à être emmené sur-le-champ; ses prières, qu'un mot de Gœtz a fait naître, paraissent donc un simple caprice d'enfant. Dans le drame, elles sont tout autre

1 Cf. *Appendice*, p. 270. — 2. P. 8.

chose. Au moment où Gœtz lui dit que l'affaire sera sérieuse, que Hans doit boire un verre de vin pour se donner du cœur, George pousse un profond soupir qui en dit long sur l'intensité de ses désirs, sur les longues espérances où se complaisaient ses rêveries enfantines. Et comme Gœtz lui demande ce qu'il a, « Ne puis-je aller avec vous? » s'écrie-t-il d'abord tout simplement, mais avec un regard plus éloquent que ses paroles. Puis, aux objections de Gœtz qu'il a prévues, il répond avec chaleur par les arguments les plus puissants que son esprit a longuement médités : il restera par derrière, de côté; il rapportera les flèches perdues; il ramassera l'arbalète que son maître aura jetée à la tête de l'ennemi. C'est un feu roulant d'arguments les uns plus décisifs que les autres; son désir s'échauffant par la contradiction, il ajoute aux réponses préparées des ripostes soudaines, qui jaillissent des paroles mêmes de son interlocuteur : « Tu es un brave garçon, lui dit Gœtz pour le calmer. — Prenez-moi avec vous, réplique vivement George; que je puisse le montrer! »

Ainsi, nous avons dans cette scène tout un petit drame : la première explosion des désirs et des ambitions d'un adolescent. Le jeune Gœthe, rempli d'admiration pour la supériorité de Herder, pour la sûreté de ses vues et la maturité de son esprit, se compare lui-même au jeune gars affublé d'une cuirasse qui veut aller trop tôt en guerre et qui ne peut suivre le galop trop rapide du cheval de son maître[1].

Je ne poursuis pas ici ce parallèle; on en trouvera la suite dans les notes de cette édition.

Le progrès du style, de l'esquisse au drame, est sensible et constant. C'est là surtout que Gœthe a tiré profit de la critique de Herder, c'est là que « Shakespeare l'avait absolument gâté ». Tous les personnages, dans *Gottfried*, sans distinction, accumulent les images brillantes et les métaphores empanachées. Dans *Gœtz*, le style se plie aux caractères. Les personnages de

1. Der junge im Küraß wollte zu früh mit, und Ihr reitet zu schnell („Der junge Göthe," I, 308).

cour, Adelheid et Liebetraut, surtout, ont gardé leur langage fleuri, étincelant; les *concetti* sont naturels dans leur bouche, et l'on ne s'étonne pas de la rapidité des analogies que saisit leur esprit. Le style de Gœtz, au contraire, celui des paysans est simple, net et franc; plus d'affectation ni d'emphase; il est d'ailleurs aussi imagé que l'autre, mais les figures sont d'un autre ordre : les locutions expressives de la langue populaire, les traits concis qui emportent la pièce ont remplacé la déclamation ampoulée de l'esquisse.

V

L'ADAPTATION DE 1804.

La comparaison de l'esquisse et du drame nous a permis de constater les progrès de l'art de Gœthe; celle du drame et de l'adaptation de 1804 nous offre un spectacle beaucoup plus triste.

Le premier acte s'ouvre, comme dans la rédaction de 1773, par une scène d'auberge. Mais au lieu de fixer tout d'abord notre attention sur Gœtz, il la détourne vers Franz, le page de Weislingen. Des enfants de bohémiens lui prédisent l'avenir, lui annoncent en paroles mystérieuses le fatal amour qui l'enchaînera « par de tendres regards, par de doux appels, par des serrement de mains et des clignements d'yeux[1] ».

Après leur départ nous assistons à la querelle des paysans et des cavaliers, à l'entretien de Gœtz et de George, de Gœtz et du frère Martin, à l'épisode du petit Charles, au récit de la prise de Weislingen, à l'arrivée des deux chevaliers et à leur dialogue prolongé, qui se termine par des ripostes plus vives que dans le drame.

« WEISLINGEN.

Maintenant j'apprends à vous connaître. La victoire rend ivre.

GŒTZ.

La défaite, semble-t-il, rend injuste.

WEISLINGEN.

Si vous voulez me traiter en chevalier, laissez-moi seul

1. ...Mit süßen Blicken, mit sanften Winken,
Mit Händedrücken, mit Augenblinken.

GŒTZ.

Soit! restez donc seul avec vous et votre conscience!

(Ils se tiennent éloignés l'un de l'autre et se tournent le dos. A ce moment entrent Charles et Marie.)

CHARLES (*à Gœtz*).

A table, père, à table!

MARIE (*à Weislingen*).

Au nom de ma sœur, je viens vous souhaiter la bienvenue et vous inviter. (*A tous deux.*) Pourquoi cette immobilité, ce silence?

CHARLES.

Vous êtes-vous mis en colère? Oh! non, père. Il est ton hôte.

MARIE.

Excellent étranger! mon frère te donne l'hospitalité. Écoutez la voix d'un enfant, la voix d'une femme.

GŒTZ (*à son fils*).

Messager de paix, tu me rappelles mon devoir.

WEISLINGEN.

Qui pourrait résister à cet appel céleste?

MARIE.

Rapprochez-vous, réconciliez, unissez-vous. (*Ils se donnent la main, Marie se tient au milieu.*) L'union des hommes excellents est le plus ardent souhait des femmes au cœur droit[1]. »

Et la toile tombe sur ce touchant tableau. Que de maladresses accumulées en quelques lignes : les paroles violentes de Gœtz et de Weislingen qui les rabaissent l'un et l'autre; l'impertinence du petit Charles faisant la leçon à son père, la débonnaireté de

1. Cf. p. 51, note 2.

celui-ci qui, au lieu de donner un soufflet à son fils, s'humilie devant lui, l'intervention indiscrète de Marie, enfin, la maxime morale par laquelle elle termine l'acte avec emphase!

Les remaniements du second acte sont plus considérables. Il s'ouvre au château de Jaxthausen, et les premières scènes reproduisent, avec de légères modifications, la dernière scène du premier acte du drame : les fiançailles de Weislingen et de Marie, la réconciliation des deux chevaliers, le retour de Franz de la cour de Bamberg et la description de la beauté d'Adelheid.

La septième scène nous transporte au palais épiscopal de Bamberg; elle réunit en les ramassant les deux scènes correspondantes du drame (I, IV, et II, I). L'amusant bouffon Liebetraut a disparu; nous verrons tout à l'heure ce que vaut le fou qui le remplace; le docteur Oléarius est monté en grade; il est devenu le chancelier de l'évêque; Adelheid prend part au festin et à l'entretien; quant à l'abbé de Fulda, il est resté le même, avec son énorme bêtise, son ignorance et sa gloutonne sensualité : tout au plus, la raisonne-t-il davantage. Il ne se contente pas de dire : « Encore une rasade, » et de boire; connaisseur raffiné, il disserte sur l'attitude qui convient le mieux au buveur : « Je me suis dit parfois qu'il faut être assis pour bien savourer le vin; mais j'ai aussi trouvé que debout, surtout quand on peut bien s'adosser comme je le fais, c'est une chose vraiment délicieuse. Il descend et coule si doucement, et une agréable chaleur se répand lentement à travers tout le corps[1]. »

Le joli récit de Liebetraut ramenant Weislingen à Bamberg[2] est ensuite mis en action, mais de façon si gauche et si puérile que les dix lignes de la narration contiennent plus de fine psychologie que les dix pages de dialogue de l'adaptation. Nous sommes au château de Weislingen (II, VIII-XIII). Ira-t-il ou n'ira-

1. ...Manchmal dacht ich, sitzend schmeckt der Wein am besten; aber ich habe auch gefunden, stehend, besonders wenn man sich so widerlegen kann, ist es eine deliciöse Sache. Er fließt so gelind hinunter, und eine angenehme Wärme verbreitet sich mit Bequemlichkeit über den ganzen Körper. („Götz v. B., erste vollständige Bühnenbearbeitung,“ Karlsruhe, 1879, p. 49).

2. P. 93.

t-il pas à Bamberg? Il hésite, il veut écrire, il veut envoyer son page... Ce dernier a pris son parti; quelle que soit la résolution de son maître, il ne peut plus vivre loin d'Adelheid, il s'élance vers la porte au moment où entre le fou de l'évêque de Bamberg. Celui-ci est-il envoyé comme espion? Weislingen le croit et veut le lui faire avouer dans une scène de grosse bouffonnerie.

« WEISLINGEN.

Avant toutes choses, avoue.... Je vais te mettre à la torture.

LE FOU.

Miséricorde !

WEISLINGEN.

On t'assoira à une table bien garnie, et tu ne toucheras rien.

LE FOU (*se jetant à ses pieds*).

Grâce !

WEISLINGEN.

Sardines, harengs, andouilles et fromage de cochon !

LE FOU.

Je suis mort.

WEISLINGEN.

Tout ce qui excite l'appétit ! tout ce qui invite à boire !

LE FOU.

C'est trop fort ! je ne puis le supporter.

WEISLINGEN.

Dans de grandes coupes tu verras briller le vin rouge, blanc, de trois, de quatre espèces.

LE FOU.

Je veux avouer.

Et il commence une histoire : Hier, je descendis dans le jardin pour me reposer à l'ombre, j'entrai dans la grotte de

coquillages ; j'écoutais le chant des oiseaux, le jaillissement des jets d'eau ; tout à coup le maréchal et l'échanson entrent dans la grotte par le côté opposé, ils s'y assoient et se mettent à causer : Exclamations de regret sur le départ de Weislingen, plaintes amères sur le nouveau chancelier qui veut tout bouleverser et réformer. Adelheid se joint à eux et daube sur le malheureux Oléarius : « Je voudrais bien le voir sous la marotte du fou ! » Surviennent de nouveaux seigneurs, de nouvelles dames, enfin l'évêque et le chancelier. Alors tous s'assoient et bavardent et rient ; l'évêque rit aussi. C'est le moment, me dis-je ; je me glisse à pas de loup, je pose délicatement ma marotte sur la tête du docteur et me cache. Rires étouffés qui craignent d'éclater ; fureur du chancelier. Je suis arrêté, jeté en prison, et tandis que le geôlier m'apporte une botte de paille, je m'esquive, je l'enferme, et me voilà ! »

Ce récit suffit sinon à décider sur-le-champ Weislingen, du moins à le faire réfléchir et à hâter son retour à Bamberg.

Ce rôle du fou, grossi, par endroits, jusqu'à la farce, était destiné à exciter le rire de la galerie. Le personnage de Selbitz subit une transformation analogue. Le rude compagnon d'armes de Gœtz est devenu un joyeux et jovial compère ; joueur enragé, il est forcé de couvrir sa gueuserie de son manteau, et comme Élisabeth lui offre des habits, il veut jouer encore aux dés avec elle pour les gagner ! Il se met en route avec Gœtz contre les marchands de Nuremberg, et chante : « Je ne veux rien de toutes leurs babioles. Mais en vérité, un beau collier d'or qui me descendrait jusqu'au ventre, serait fort à mon goût ; il y a longtemps que je n'en ai pas porté[1]. »

Le dernier tableau du second acte représente une forêt. Les marchands de Nuremberg sont surpris et dépouillés par

1. Von ihrem Tand begehr ich nichts.
Doch wirklich würde mir behagen
Ein goldener Kettenschmuck, herab bis auf den Magen,
Den hab ich lange nicht getragen.

(„Bühnenbearbeitung," p. 64.)

Gœtz ; George apprend à ce dernier la trahison de Weislingen ; Gœtz se répand en plaintes abondantes, puis éclate en menaces contre les marchands : « Qu'on les fasse mettre à genoux, en cercle, comme des criminels dont l'épée va trancher la tête, et qu'on attende mes ordres ! » Ensuite, dans un monologue pathétique où nous avons peine à reconnaître la simplicité de ton familière à notre chevalier, il s'apostrophe lui-même : « Eh quoi, Gœtz ! qui t'a changé soudain ? les fautes et les vices d'autrui peuvent-ils à ce point t'émouvoir que tu renonces à ton caractère de chevalier pour te livrer à une cruauté vulgaire ?... » Sa générosité reprend le dessus, et lorsque George apporte un écrin qu'un des marchands destinait à sa fiancée, Gœtz s'attendrit à la pensée de sa sœur : « Va, George ! rends-le à cet homme. Qu'il l'apporte à sa fiancée, avec un salut de Gœtz. »

Le troisième acte s'ouvre, comme celui du drame, par les supplications que les marchands adressent à l'empereur, à Augsbourg, par l'entretien de Maximilien et de Weislingen, où se décide la mise au ban de l'empire de Gœtz. Mais voici de nouvelles surprises. A la place des longs entretiens de Weislingen et d'Adelheid où celle-ci, par ses manèges de séduction et de coquetterie raffinée, avait peu à peu englué l'âme vacillante du fiancé de Marie, nous retrouvons Weislingen déjà détaché de Gœtz et de sa sœur, et suppliant Adelheid de fixer le jour de leur prochaine union. Celle-ci a des préoccupations plus mesquines que dans le drame, mais, si l'on veut, moins personnelles : Elle songe à profiter de la passion de Weislingen pour assurer la fortune de tous ses parents. L'un de ses neveux sera chanoine de Trèves, un autre obtiendra un beau fief arrosé par la Moselle. Les mesures prises contre Gœtz l'enchantent, et elle veut aussitôt en tirer parti pour les siens :

« WEISLINGEN.

Ce qui m'embarrasse, c'est le choix d'un brave chevalier que l'on puisse mettre à la tête de l'armée.

ADELHEID.

Oh ! vous vous déciderez certainement pour mon oncle, le seigneur de Wanzenau.

WEISLINGEN.

Vous n'y pensez pas ! ce vieux rêveur, ce maladroit lambin.

ADELHEID.

Il faut lui adjoindre un jeune et vif chevalier, par exemple, le beau-fils de sa sœur, le fougueux Werdenhagen.

WEISLINGEN.

Cet étourdi ? ce fou téméraire ? médiocre compensation !...

ADELHEID.

Qu'un homme prudent les accompagne encore.

WEISLINGEN.

Trois généraux au lieu d'un ! et cet homme prudent, sans doute, tu l'as déjà choisi ?

ADELHEID.

Et pourquoi pas ? le seigneur de Blinzkopf.

WEISLINGEN.

Le drôle ! Sa prudence n'est que fourberie, et sa prévoyance que lâcheté. »

Adelheid poursuit ses recommandations, et pour que Weislingen ne les oublie pas, elle veut se procurer un sansonnet qui lui répétera sans cesse les noms de ses protégés. Le sansonnet est tout trouvé, c'est Franz qui en fera l'office. Docile aux instructions d'Adelheid, il improvise des vers où ces nobles seigneurs figurent à la rime.

Tout cela est peut-être fort amusant ; mais quelle distance entre les mesquines préoccupations de cette poupée de cour et les visées ambitieuses de cette Adelheid qui gourmandait Weis-

lingen parce qu'il n'avait pas le courage d'être homme et de vouloir.

Le tableau suivant se passe à Jaxthausen. Sickingen demandant à Gœtz la main de sa sœur, Selbitz lui annonçant sa mise au ban de l'empire, Lerse venant se mettre à son service, ces trois scènes, détachées dans le drame[1] —, se suivent ici en un même endroit.

En un même endroit aussi, sur une hauteur qui commande une plaine fertile, se passent les scènes variées de la lutte de Gœtz contre l'armée d'exécution. Une bande de bohémiens vient en outre se mêler aux troupes des deux partis. Nous voyons apparaître le fameux Blinzkopf et le noble Werdenhagen, des généraux qu'on dirait choisis par la duchesse de Gérolstein. Après avoir exposé son plan de bataille, Werdenhagen fait déballer chaises, tapis, baldaquin, bouteilles de vin fin, et demande les dés pour jouer. A ce moment, un jeune bohémien se jette à ses genoux :

« L'ENFANT.

Très puissant et très vénéré monarque.

LE CAPITAINE.

Peste ! peste ! l'enfant me prend pour l'empereur. Il faut que j'aie un air bien majestueux....

LA MÈRE BOHÉMIENNE.

Il suffit que vous soyez envoyé par l'empereur pour qu'il voie une auréole autour de votre tête.

LE CAPITAINE.

Une auréole autour de ma tête ?

LA BOHÉMIENNE.

Interrogez-le vous-même.

1. III, II, IV, VI, IX.

LE CAPITAINE.

Est-il vrai, mon enfant ? vois-tu une auréole autour de mes cheveux gris ?

L'ENFANT (*dansant autour de lui*).

Une auréole brillante, une douce auréole ; elle rayonne, elle étincelle, cette auréole d'or. — Elle s'empourpre de sang, la terrible auréole. (*Il crie et se sauve.*)

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu, cher enfant ? reste ! je ne veux point te faire de mal.

L'ENFANT (*au loin*).

Votre aspect est si effrayant, si belliqueux, si vainqueur ! Il faut fuir, fuir et trembler. »

Ces flatteries énormes chatouillent le cœur du pauvre écervelé qui se sent un tout autre homme, depuis qu'il sait qu'il a une auréole autour de la tête. Malgré ce signe magique, il ne peut empêcher ses soldats de fuir à l'approche de quelques cavaliers de Gœtz que conduit le vaillant George. De lui aussi s'approche le petit bohémien pour lui dire la bonne aventure. Mais George est pieux, et il veut qu'on le sache, et il n'écoutera pas les mensonges de cette race impie. Il s'élance au combat en invoquant saint George, son patron. Les péripéties de la bataille, exposées par un cavalier, comme dans le drame[1], à Selbitz blessé, la victoire de Gœtz qui accourt vers son ami, terminent le troisième acte.

Au quatrième acte, nous assistons au mariage de Marie et de Sickingen, à Jaxthausen. Tableau de grand opéra : d'un côté, les hommes d'armes de retour, Lerse et George avec des drapeaux ; de l'autre, deux enfants de chœur, un prêtre, Gœtz avec Sickingen, Elisabeth avec Marie, et les serviteurs du château, hommes et femmes. Cortège, chant ; les soldats baissent au passage piques et drapeaux.

Après la cérémonie, départ de Sickingen, siège du château

1. P. 155.

et capitulation comme dans le drame, mais avec de nombreuses modifications de détail. Les plus curieuses se trouvent dans la grande scène du repas de Gœtz et de ses serviteurs[1]. Il a lieu dans la même salle que les scènes précédentes, et le motif qui permet d'éviter un changement, est ingénieux. La salle à manger a été endommagée par le tir des assiégeants ; aussi est-on forcé de transporter la table dans l'autre salle. L'argument est péremptoire, tiré des circonstances mêmes : à la bonne heure ! Mais c'est la seule invention digne d'éloges dans toute la scène.

Dans le drame, la piété de Gœtz éclate aux occasions solennelles, lors de la perte de son bras, et surtont à l'heure de la mort ; elle se marque en traits rapides dans le cours des événements par de nombreuses apostrophes, par des locutions nourries de l'esprit de la Bible ; elle se trahit par ses révoltes mêmes, où Gœtz reproche à Dieu de ne pas tenir ses promesses (IV, I) ; mais jamais elle n'est verbeuse. Ici, avant de se mettre à table, Gœtz prononce la prière suivante : « Élevez de ce repas frugal vos regards vers votre père qui est dans le ciel, qui nourrit tous les êtres, qui vous assiste dans les mauvais jours comme dans les jours heureux, qui ne laisse tomber, sans sa volonté, aucun cheveu de votre tête. Ayez confiance en lui ! remerciez-le ! » Il s'assoit, et tous avec lui. « Et maintenant à l'ouvrage ! et gaiement ! » — « Oui, maître, répond George, dont les sentiments pieux nous sont déjà connus, moi aussi, je suis le plus gai, lorsque j'ai prié. »

La conversation de Gœtz est édifiante comme sa prière. Il tire des circonstances présentes la morale qu'elles contiennent. Elle était sous-entendue dans ces simples paroles du drame : « Ainsi le danger nous rassemble. » Ici elle est soulignée : « Et si le danger nous réunit aujourd'hui, s'il rassemble à une même table maîtres et serviteurs, songeons que la joie de vivre est un bien commun dont on ne peut jouir qu'en société de ses semblables. »

1. Cf. *Appendice*, II, p. 294-298.

C'est ensuite le tour des toasts. Dans le drame, il y en a deux, l'un et l'autre portés par Gœtz : « Vive l'empereur ! — Vive la liberté ! » Cela est net et caractérise les deux sentiments dominants que Gœtz essaye de concilier dans son âme. Dans l'adaptation, les toasts passent de l'un à l'autre comme à un banquet officiel. C'est Faud qui boit à la santé du seigneur du château ; c'est George qui célèbre l'état de « cavalier » ; c'est Gœtz, enfin, qui s'écrie : « Vive l'empereur ! » Et la liberté ? elle qui devait être jadis leur dernière parole[1] ? Gœtz en prononce le nom, mais de façon embarrassée, confuse ; il la met sous la tutelle de toutes les autorités : *Gœtz :* « Vive l'empereur ! Sagesse à sa couronne et puissance à son sceptre ! aux princes qui s'unissent à lui, comme vous à moi, dont les actions sont conformes à ses volontés comme je souhaiterais que fussent les miennes ! à l'accord de tous comme gage de notre liberté ! »

Le tableau suivant se passe chez Weislingen qui a épousé Adelheid. Nous assistons à une sorte de répétition de la mascarade qui aura lieu dans quelques heures à la cour. Adelheid représente à la fois la folie et l'amour, elle conduit à des chaînes de fleurs les quatre âges de la vie ; Franz représente la jeunesse. Weislingen ne joue aucun rôle dans la mascarade ; il annonce à sa femme qu'il vient d'être nommé général des troupes de la ligue de Souabe pour arrêter les progrès de la rébellion des paysans ; il lui intime l'ordre de partir avec lui et de se rendre dans son château. Adelheid, qui est amoureuse de l'archiduc Charles, médite dès lors son crime et s'assure par des caresses le dévouement absolu de Franz.

L'acte se termine par les scènes de Heilbronn[2], conservées presque intactes, au profit de la pièce et à l'honneur du poète.

Pour lier la scène où Gœtz se plaint de son inaction forcée à celle où il accepte le commandement des rebelles, Gœthe s'est souvenu d'un trait de la *Biographie*. « Un jour que je me trouvais à la chasse, raconte Gœtz de Berlichingen[3], j'arrivai à une

1. Was soll unser letztes Wort seyn? — Es lebe die Freyheit! (III, 20).

2. IV, I, II, III.

3. *Biographie*, p. 75.

clairière en prairie sans avoir songé aux limites qui m'étaient fixées par écrit. J'en fus tout ahuri, m'imaginant que je les avais dépassées. Mais les lettres de sauf-conduit stipulaient formellement qu'il m'était permis d'aller aussi loin que je touchais cens et rentes sur mes terres. Sur quoi, j'appris aussitôt de mes parents que ce bout de prairie me payait une redevance d'une poule d'été. Je fus tout rassuré et tout réjoui de n'avoir pas, en définitive, dépassé mes limites, même par hasard. »

Conformément à ce récit, nous voyons, au commencement du cinquième acte, Gœtz et George occupés à chasser un cerf. « Arrête, s'écrie tout à coup Gœtz; arrête et recule! tu te trouves déjà sur le domaine de mon voisin que je ne dois pas fouler. Bientôt je t'aurais suivi sans réflexion et j'aurais violé mon serment. » Tandis qu'il vante avec emphase sa loyauté, on aperçoit dans le lointain un nuage de poussière; une troupe s'approche ; ce sont des paysans rebelles que Max Stumpf conduit vers Gœtz, dans l'espoir de le décider à se mettre à leur tête.

C'est ici la scène dont nous avons dit qu'elle était singulièrement écourtée et brusquée dans le drame. Gœthe, dans l'intervalle, s'était rendu compte de ce défaut; il lui était donc facile de la corriger: voyons s'il y a réussi.

« STUMPF.

...Ces gens sont à la recherche d'un chef. Leur dessein est louable. Ils voient toutes les injustices qui se commettent sous le couvert de la revendication de leurs droits; ils voient tous les maux dont des forcenés se rendent coupables. C'est pourquoi ils cherchent un chef qui maintienne l'ordre dans le peuple, et ils sont venus me proposer ce rôle...

GOETZ.

Ils ne peuvent pas trouver un meilleur chef; leur avantage est certain; mais quant au vôtre, c'est une autre affaire.

STUMPF.

Je ne puis accepter, car je suis au service du comte palatin

depuis de longues années. Comment le peuple pourrait-il avoir confiance en moi, quand mon prince se déclare aussi en faveur de la ligue.

KOHL.

Il a raison! nul ne peut servir deux maîtres à la fois.

STUMPF (*à Gœtz*).

C'est pourquoi je viens vous demander, vous prier, brave Gœtz, d'accepter, vous...

GOETZ.

Quoi! moi?

STUMPF.

Laissez-moi terminer! d'accepter, vous-même, ce commandement, ne fût-ce que pour peu de temps.

TOUS.

C'est notre désir.

GOETZ.

Quoi! moi, violer mon serment, sortir des limites qui me sont assignées? Max, je vous regardais comme un ami, comment pouvez-vous exiger de moi une action indigne d'un chevalier?

STUMPF.

Si vous songez au temps où nous vivons, vous ne m'en voudrez point. Tout est sens dessus dessous; tout est hors de son ornière, en désordre, et vous voulez rester fidèle à d'anciens engagements.

GOETZ.

Fidèle à ce qui est juste! et ceci ne change pas.

STUMPF.

Le juste même peut devenir nuisible et dangereux. Vous avez juré de rester en paix; mais à quel moment? alors que la contrée était bien plus tranquille qu'aujourd'hui. Maintenant tout va sens dessus dessous, et seul vous prétendez chômer?

GOETZ.

Oui ! c'est un long dimanche dont on me gratifie.

STUMPF.

Songez-y ! vous avez toutes les qualités, vous n'avez d'obligations envers personne, vous n'êtes au service d'aucun maître. Le peuple a confiance en vous ; il vous tient pour un homme brave et loyal.

TOUS.

Oui ! c'est cela ! Vous serez notre chef ! Nous le voulons ! il le faut !

GOETZ.

Et quand j'aurais toute ma liberté et que vous vouliez traiter encore les nobles et les seigneurs comme à Weinsberg, et continuer de mettre le pays à feu et à sang, comme vous l'avez fait tout alentour, et qu'il me faille seconder votre exécrable et furieuse conduite, j'aimerais mieux être assommé comme un chien enragé, plutôt que de devenir votre chef.

KOHL.

Si cela n'était pas arrivé, peut-être cela n'arriverait-il jamais.

STUMPF.

Le mal est précisément venu de ce qu'ils n'avaient pas de chef qui pût se faire respecter et réprimer leur furie. Prends le commandement, Gœtz, je t'en supplie ! Les princes, l'Allemagne tout entière t'en sauront gré. Ce sera pour le bien général, beaucoup de contrées seront épargnées.

GOETZ.

Et pourquoi ne t'en charges-tu pas ?

STUMPF.

Tu as entendu le motif qui m'oblige à refuser.

KOHL.

Nous n'avons pas le temps de nous arrêter à de longs et inutiles débats. Un mot suffit, Gœtz, sois notre chef, ou gare à ton château et à ta peau.

STUMPF.

Songez que la violence légitime entièrement votre conduite. Pouvez-vous résister à la violence ?

GOETZ

Qui me contraindra ?

WILD.

Nous ! En doutes-tu ?

(Il abaisse sa pique vers lui.)

TOUS (*même geste*).

Oui, nous ! nous ! nous ! tu vas le voir.

WILD.

Voyons si vous êtes chatouilleux.

STUMPF.

Arrêtez !

WILD (*le repoussant*).

Arrière ! ceci ne te regarde pas, et nous n'avons aucun compte à te rendre.

(Toutes les piques sont dirigées sur Gœtz.)

GOETZ.

Bien ! fort bien ! La position me convient ! je peux vous dire d'autant plus franchement le cas que je fais de vous. Oui, je veux parler à cœur ouvert, vous dire que j'ai en horreur vos personnes et vos actes. Que ces piques, abreuvées du sang de tant de nobles seigneurs, plongent aussi dans le mien. Le comte de Helfenstein, que vous avez assassiné, vivra encore

longtemps dans la mémoire de tous les nobles cœurs, quand vous serez tombés comme les derniers des criminels et que vos os pourriront pêle-mêle dans la tombe. C'étaient des hommes devant lesquels vous auriez dû ployer le genou ! vous auriez dû baiser la trace de leurs pas ! Ils ont chassé le Turc des frontières de l'empire, tandis que vous restiez assis derrière votre poêle ; ils ont tenu tête aux Français, tandis que vous vous enivriez au cabaret ; ils ont résisté à l'arrogance des papes, tandis que vous échangiez des coups à la kermesse ; ils ont pu vous protéger et vous défendre, ils ont pu vous rendre cet inappréciable service, et vous, vous leur avez refusé le service de vos mains, qui, seules, seront impuissantes à vous sauver. Vos têtes sont abattues, vous n'êtes plus que des cadavres mutilés que gagne la pourriture. Vous avez beau ricaner ! vous n'êtes que des fantômes. Déjà vous menace la pointe de l'épée vengeresse ! Vos têtes tomberont, parce que vous vous imaginiez qu'elles pouvaient se passer d'un *chef*[1].

STUMPF.

Mais c'est un chef qu'ils demandent, et l'avenir serait assuré.

TOUS.

(Ils ont peu à peu relevé leurs piques pendant le discours de Gœtz.)

Oui, nous voulons un chef, c'est pour cela que nous sommes ici.

WILD.

Assez d'hésitations ! Nous te donnons deux heures de réflexion. Et pesez bien la chose. Vous me comprenez. — Surveillez-le.

GOETZ.

A quoi bon réfléchir ? Je puis me décider aussi bien à présent que plus tard. Pourquoi avez-vous pris les armes ? pour recou-

1. *Chef* dans le double sens de tête et de capitaine. Le jeu de mots est dans l'original.

vrer vos droits, vos libertés et vos priviléges. Pourquoi ruinez-vous et ravagez-vous le pays ? Si vous voulez vous abstenir de tout acte criminel, agir comme de braves gens qui savent ce qu'ils veulent, je consens à soutenir vos prétentions, et je serai votre chef pour huit jours.

WILD.

Ce qui s'est fait est arrivé dans la première chaleur, et nous n'avons pas besoin de tes exhortations pour nous en empêcher à l'avenir.

KOHL.

Il faut que tu t'engages à nous au moins pour trois mois.

STUMPF.

Mettez quatre semaines, pour contenter tout le monde.

GŒTZ.

Soit. »

J'ai tenu à traduire cette scène presque d'un bout à l'autre, parce qu'elle contient une critique indirecte, par endroits même directe, de la scène correspondante du drame. Stumpf énonce le motif de son refus devant Gœtz, et lorsque celui-ci insiste : « N'as-tu pas entendu, réplique-t-il (comme pour faire allusion à l'étourderie de sa réponse dans le drame) le motif qui m'oblige à refuser ? » Les paroles de Stumpf sont habiles, ses arguments sérieux. Il présente le commandement qu'on veut imposer à Gœtz sous les couleurs les plus spécieuses ; il énumère les qualités qui le désignent à ce rôle ; il a prévu ses objections et les réfute. Gœtz lui-même montre plus d'énergie dans la résistance ; il insiste davantage sur son serment, et lorsque les paysans parlent de contrainte, il se redresse, et, malgré leurs piques dirigées contre sa poitrine, il les brave, il les insulte, il témoigne par la fierté de son langage qu'il n'a pas peur de la mort.

Voilà les qualités, et, si l'on veut, le progrès de la scène. Mais les défauts en sont tout aussi frappants. Le profond mé-

pris que témoigne Gœtz aux paysans rend plus choquante encore sa prompte acceptation; il ne subit aucune contrainte (son attitude à la Winkelried le prouve), et pourtant il cède... et il avouera plus tard que c'est à la nécessité qu'il a cédé[1].

Quant à l'emphase insupportable de son discours, c'est un défaut qui n'est pas particulier à cette scène : on le remarque dans toute la pièce.

Les scènes romanesques et mélodramatiques vont se succéder : c'est la rencontre mystérieuse des envoyés du tribunal secret venant du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, se réunir en un même carrefour; c'est la fuite de Gœtz chez les bohémiens; c'est une scène nocturne très compliquée, très effrayante, où Adelheid aperçoit tour à tour un fantôme insaisissable et un homme masqué, vêtu de noir, armé du poignard et de la corde, et qui n'est autre que le terrible envoyé de la Sainte-Vehme; c'est ensuite, comme pour nous reposer d'une si poignante émotion, un tableau idyllique : Marie est assoupie sous un berceau de feuillage, et les fleurs qui brillent sous les rayons du soleil sont de pâles ombres en comparaison des visions de son rêve. Lerse la réveille pour la conduire auprès de Weislingen, à qui elle demandera la grâce de son frère. Les dernières scènes offrent heureusement moins de surprises et se rapprochent de la conclusion du drame : l'entrevue de Marie et de Weislingen mourant, la condamnation d'Adelheid par le tribunal secret, la mort de Gœtz entre les bras de Lerse et d'Élisabeth.

Tel est ce remaniement qui est bien l'un des plus singuliers exemples qu'offre l'histoire littéraire de l'infidélité, de l'impiété du poète envers son œuvre, dont on dirait qu'il ne comprend plus le caractère et la beauté[2]. Qu'il ait, en vue de la représen-

1. « Ich habe mich aus Noth zu ihnen begeben. »
(„Bühnenbearbeitung," p. 161.)

2. Cependant il a conscience de la différence des deux pièces. Il n'a pas publié de son vivant le remaniement de 1804 : « A la vérité, la représentation qui en est le but en est aussi la seule excuse.... Je suis persuadé qu'à la lecture personne n'approuvera la nouvelle pièce. » Lettre à Rochlitz, 11 septembre 1811 („Göthe's Briefe an Leipziger Freunde," p. 316).

tation, réduit le nombre des tableaux, rassemblé en un même endroit des scènes distinctes, cela est très naturel; qu'il ait même sacrifié au goût du public pour les spectacles, j'y consens encore! mais à côté de ces modifications nécessaires ou de ces concessions innocentes, que de changements non motivés! que d'inventions maladroites et bizarres! Dans ces métamorphoses qu'a subies l'action du drame, aucun caractère n'a gardé son intégrité. Gœtz, si simple, si cordial et si franc, s'est confit en dévotion, en sentimentalité prêcheuse, en vertus de montre et de parade; George suit l'exemple de son maître, Selbitz se fait bouffon, et le fin bouffon Liebetraut se change en un fou grossier. Marie s'est transformée en une poupée sensible, contemporaine de *Sigwart* et de *Werther*, Adelheid en une coquette vulgaire, dont les préoccupations puériles sont en contradiction avec l'ambition criminelle des derniers actes.

Que dire aussi des soins inquiets que Gœthe a mis à supprimer ou à modifier la plupart des passages où Gœtz s'emporte contre les princes et vante la liberté? Le ministre du duc de Weimar n'avait-il donc pas, selon la belle parole du marquis de Posa, « gardé le respect des rêves de sa jeunesse? » Que dire enfin des nombreuses disparates entre le style ancien et le style nouveau, entre la concision expressive du premier et l'emphase traînante du second? En un mot, l'adaptatiou de 1804 est le témoignage irrécusable de la décadence, ou du moins, d'une éclipse totale du génie de Gœthe.

VI

ACCUEIL ET INFLUENCE.

Le public allemand fit à *Gœtz de Berlichingen* un accueil enthousiaste; il y trouvait l'image à la fois vivante et idéalisée de son caractère national; aussi adopta-t-il le Chevalier à la main de fer comme le représentant de la race germanique. « Qu'une reconnaissance éternelle, s'écrie un critique[1], soit acquise à l'auteur pour son étude des anciennes mœurs allemandes. On ne les a toujours cherchées jusqu'ici que dans les forêts de Hermann, mais ici nous sommes véritablement sur terre allemande... Venez ici, si vous voulez voir des héros allemands, et non des types de convention et des héros en l'air. » La rivière de la Jaxt, le château de Jaxthausen, l'hôtel de ville de Heilbronn furent visités par de nombreux touristes[2].

Les critiques de profession furent étourdis à l'apparition d'une pièce qui violait toutes les règles de l'art. « Nous annonçons à nos lecteurs un drame devant lequel nos Linnés critiques seront stupéfaits et se demanderont dans quel genre ils doivent le classer; une pièce où toutes les trois unités sont maltraitées de la façon la plus cruelle, qui n'est ni une comédie ni une tragédie, et pourtant le monstre le plus beau et le plus intéressant[3]. » Un autre, tout en rendant justice aux beautés de la pièce, déclare qu'il ne souhaite pas de voir de nouveaux phénomènes du même genre[4]. Ce n'était pas l'avis de ce libraire ingénu qui voulut commander à Gœthe une douzaine de pièces pareilles[5].

Il est curieux de connaître le jugement porté sur *Gœtz* par

1. „Frankfurter gelehrte Anzeigen," 20 août 1773. — Braun, „Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen," I. 7.
2. „Dichtung und Wahrheit" (éd. Hempel), IV, 44.
3. „Der Teutsche Mercur," septembre 1773. — Braun, I, 7.
4. „Neuer gelehrter Mercurius," Altona, 19 août 1773. — Braun, I, 4.
5. „Dichtung und Wahrheit," III, 121.

les chefs du mouvement littéraire à cette époque. Nous avons vu plus haut les louanges de Herder. Klopstock admira d'abord le drame, mais après sa brouille avec Gœthe, il l'accusa sottement de plagiat, pour avoir emprunté un grand nombre de traits à la *Biographie*. Hamann appelle *Gœtz* « l'aurore d'une nouvelle dramaturgie ». Rien de plus généreux que la conduite de Wieland. Gœthe venait de se moquer de lui dans la mordante farce satirique : *Les Dieux*, *les Héros et Wieland;* le directeur du *Mercure allemand* se contente de sourire et de répondre par une légère épigramme[1], et, dans le même numéro, consacre un long article à célébrer les beautés de *Gœtz de Berlichingen*[2]. Il relève vivement cette épithète de *beau monstre* que lui avait donné un de ses collaborateurs. « Soit, dit-il, appelons-le un *beau monstre.* Puissions-nous avoir beaucoup de monstres semblables ! Il serait alors bien facile de s'élever jusqu'à de véritables chefs-d'œuvre. Qui n'a senti en lisant ce drame (sans se rendre compte peut-être des causes de son émotion)... qu'aucune autre lecture ne l'a saisi avec une pareille force, aussi vivement intéressé, aussi puissamment ébranlé, que jamais il n'a éprouvé aussi complètement depuis le premier trait jusqu'au dernier la contagion de l'enthousiasme du poète, absorbé dans la contemplation ininterrompue des tableaux vivants qu'en véritable magicien il fait passer devant nos yeux? » Quelques années plus tard (1784), le même Wieland décrivit en ces termes le succès remporté par l'œuvre : « Le public fut ébahi en présence de ce prodige, ébloui d'abord par l'abondance et la variété de beautés si nouvelles, entraîné bientôt et subjugué par la vérité, le naturel, dont sont animés tant de personnages de tout rang et de tout caractère, depuis l'empereur Max jusqu'au jeune écuyer, et depuis l'écuyer jusqu'au petit bohémien. Dans le premier ravissement il n'y eut qu'une voix. Le petit nombre des connaisseurs .... virent avec une joie sincère, mêlée peut-être d'un peu de jalousie, le génie

1. „Der deutsche Merkur," juin 1774, p. 351. — Braun, I, 45.

2. *Id.*, p. 321. — Braun, „Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen," I, 35.

de Shakespeare revivre dans un jeune Allemand, et ils promirent à notre scène les fruits les plus admirables de l'entière maturité d'un esprit, dont la première production témoignait de tant de force virile, de tant de raison et de réflexion, d'une imagination si puissante et déjà si réglée, d'un sentiment si juste de ce qui est naturel et conventionnel dans l'homme, d'un sens qui démêlait avec tant de finesse les traits caractéristiques des différents siècles, des époques, des classes de la société, des sexes et des individus[1]. »

L'enthousiasme de Wieland ne fut pas partagé par le plus grand critique de l'époque, par l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg;* mais son opinion, au milieu des boutades contradictoires qui lui échappent, n'est pas facile à démêler. Comme adversaire de la tragédie française, comme promoteur de la révolution littéraire du dix-huitième siècle, comme admirateur de Shakespeare, il semble qu'il doive saluer avec chaleur le drame nouveau ; mais il est en même temps le disciple d'Aristote, l'esprit le plus définisseur, le plus amoureux de la règle, celui qui, à la fin même de sa *Dramaturgie*, s'inquiète de l'indépendance de la nouvelle école dramatique[2]. Tandis que le premier se fâche contre Ramler qui juge la pièce à la française, le champion de la *Poétique* s'irrite contre Gœthe et les libertés qu'il prend : la pièce a-t-elle du succès à Berlin ? l'honneur en revient au costumier. Si toutes les choses du théâtre, dit-il encore, ne lui étaient devenues indifférentes ou odieuses, il s'attaquerait à Gœthe, malgré son génie dont il est si fier. — « Il remplit de sable des boyaux et les vend pour des cordes. Qui ? le poète qui met en dialogues la vie d'un homme et proclame que c'est un drame. » A mesure que grandit le succès de *Gœtz de Berlichingen*, et surtout des pièces que son exemple suscite, il s'irrite davantage contre ces prétendus génies chez qui l'on ne rencontre « ni plans bien conçus, ni situations bien amenées,

1. „Wieland's Werke," XXXIII, p. 325. „Sendschreiben an einen jungen Dichter."

2. *Dramaturgie*, CI-CIV (éd. Schrœter et Thiele, p. 559).

ni caractères bien développés ». Pourtant, à d'autres moments, des aveux lui échappent; il reconnaît, presque malgré lui, le génie de Gœthe. Lorsque parut, en 1776, sans nom d'auteur, *Jules de Tarente*, de Leisewitz, Lessing trouva la pièce excellente et l'attribua à Gœthe; son ami Eschenburg en doutant : « Tant mieux, dit Lessing, si nous avons à côté de Gœthe un second génie capable de produire une pareille œuvre!. » Si nous résumons tous ces jugements disparates, que trouvons-nous? quel est le sentiment complexe qu'éprouve Lessing en présence de *Gœtz de Berlichingen?* un peu de plaisir d'assister à la ruine de l'influence française; beaucoup de colère de voir les règles de l'art foulées aux pieds toutes à la fois (c'est là l'impression dominante); mais, malgré tout, une sincère admiration pour le génie qui éclate dans l'œuvre, mais qu'il célébrera plus volontiers ailleurs qu'au théâtre[1].

Si Lessing est plutôt hostile que sympathique, à plus forte raison, les disciples de Voltaire et du théâtre français s'indignent-ils contre cette production barbare. Le premier de ces disciples est Frédéric II en personne. Dans son ouvrage *De la littérature allemande* (1780), il s'exprime en ces termes :

« Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours règne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Shakespéar traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada... On peut pardonner à Shakespéar ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un *Gœtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces angloises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. »

Gœthe observa en souriant qu'un goût équitable et tolérant

1. Voir pour les différents jugements de Lessing cités plus haut, Danzel et Guhrauer, „G. E. Lessing,“ 2e édit., II, p. 356 et suiv.

n'est pas une qualité qui convienne à un roi, qu'un jugement exclusif sied aux grands et aux nobles[1].

Opposons à cette diatribe du grand roi l'expression enthousiaste de l'admiration des poètes de Gœttingue. Vosz, dans une ode, compare le « *libre Gœthe* » à Shakespeare et à Klopstock, « ces fils de la nature[2] ». Bürger écrit à son ami Boie dans tout le feu de son premier ravissement : « Boie! Boie! le Chevalier à la main de fer, quelle pièce! l'enthousiasme m'enlève à moi-même. Comment témoigner à l'auteur mon enchantement? On peut l'appeler le Shakespeare allemand... Quel sujet foncièrement allemand! quelle exécution hardie! noble et libre comme son héros, l'auteur foule aux pieds le misérable code des règles littéraires et nous met sous les yeux tout un événement plein de souffle et de vie jusqu'en ses moindres détails. — O Boie! ne savez-vous pas qui il est? dites-le, dites-le moi, pour que ma vénération lui élève un autel[3]. » Et il ajoute que l'auteur doit traiter la critique comme son chevalier traite le héraut de l'empereur[4].

On a vu par un mot de Lessing et par une phrase de Frédéric II que *Gœtz de Berlichingen*, quoique destiné à la lecture, fut porté sur la scène. La première représentation eut lieu à Berlin, le 12 avril 1774[5]. Le succès fut très grand. Hambourg, Mannheim, Francfort suivirent l'exemple de Berlin. A Weimar, le drame ne fut représenté qu'en 1804, nous avons dit avec quelles fâcheuses modifications.

Le succès d'une œuvre aussi neuve, aussi originale attira en

1. Lettre du 21 juin 1781 à Madame de Voigts. — Cf. Düntzer, „Goethe's Götz und Egmont," p. 173-176.

2.
Freier Goethe, Du darfst die goldne Fessel,
Aus des Griechen Gesang geschmiedet, höhnen!
Shakespeare durft' es und Klopstock,
Söhne, gleich ihm, der Natur!

(Herbst, J. H. Voß, II[1], 269.)

3. Lettre du 8 juillet 1773 (Strodtmann, „Briefe von und an Bürger," n° 73). — Cf. „Dichtung und Wahrheit," III, p. 371. (Note de Lœper.)

4. Voir p. 168.

5. R. M. Werner, „Die erste Aufführung des Götz von Berlichingen" (Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. L. Geiger, II, p. 87). — Selon Devrient („Geschichte der deutschen Schauspielkunst," II, 197 et suiv.), c'est une date dans l'histoire du théâtre : on doit à *Gœtz* l'exactitude historique dans les costumes et la mise en scène, le naturel et la vérité dans la diction.

foule les imitateurs. Tout un genre de littérature dramatique se rattache à *Gœtz de Berlichingen : le drame de chevalerie*, das Ritterdrama. M. Otto Brahm, qui s'en est fait récemment l'historiographe[1], énumère plus de trente pièces dont voici les plus importantes :

Klinger, *Otto* . . . . 1775.
Maier, *Sturm von Boxberg* . . . . . 1778.
Hahn, *Robert von Hohenecken* . . . . 1778.
Törring, *Agnes Bernauerinn* . . . . 1780.
Babo, *Otto von Wittelsbach*. . . . . 1782.
Törring, *Kaspar* . . . . 1785.
Huber, *Das heimliche Gericht*. . . . 1788/9.
Spiess, *Klara von Hoheneichen* . . . 1790.
Hagemann, *Otto der Schütz* . . . . 1791 (?).
Tieck, *Karl von Berneck* . . . . . . 1797.
Kleist, *Käthchen von Heilbronn*. . . 1810.
Klingemann, *Vehmgericht* . . . . . 1810.
Maler Müller, *Golo und Genovefa* . . 1811.

L'influence de *Gœtz de Berlichingen* ne se borna pas au théâtre : à côté des drames de chevalerie, on eut les romans de chevalerie; elle ne se borna pas à l'Allemagne : l'Angleterre et la France suivirent l'exemple donné par Gœthe. « Ce fut comme le coup de tocsin qui allait mettre en branle toute l'école romantique et ressusciter une partie de l'histoire. Walter Scott, un des premiers, répondit à l'appel, en faisant revivre, dans ses poèmes d'abord, plus tard dans ses romans, la physionomie extérieure du moyen âge, son aspect réel et matériel en quelque sorte, par la vérité et la minutie des descriptions pittoresques, en mettant sous nos yeux les costumes et l'appareil extérieur de chaque époque, pour nous en peindre les mœurs par des images visibles. C'est de *Gœtz de Berlichingen* et de toute cette école, non point de Shakespeare, il ne faut pas l'oublier,

1 O. Brahm, „Das deutsche Ritterdrama des achtzehnten Jahrhunderts,“ 1880.

que nous vient le drame historique, tel que les romantiques l'ont mis sur la scène en Allemagne, en Angleterre, en France, avec un besoin de couleur locale fort inconnu à Shakespeare, avec un ensemble de costumes exacts, de détails pittoresques, et un luxe d'archéologie théâtrale que le vieux théâtre anglais, dans sa simplicité naïve, avec ses décorations barbares et les écriteaux qui lui servaient à indiquer les changements de lieux, n'a jamais soupçonnés[1]. »

1. Mézières, *W. Gœthe*, I, p. 95.

VII

STYLE ET LANGUE.

Le style de *Gœtz de Berlichingen* a été une des principales causes de son succès, et peut-être la plus légitime. D'*Emilia Galotti* à *Gœtz*, le progrès pour l'action dramatique était fort contestable; il était immense pour le style. On se trouvait en présence d'un vrai poète, semant à pleines mains les vives images, les expressions concises ou brillantes, les tours originaux. C'était une conquête pour la littérature allemande; c'était en même temps une résurrection, une revanche de la langue populaire et archaïque.

Deux influences sont manifestes : celle de Shakespeare et de la *Biographie* de Gœtz de Berlichingen; l'une se marque surtout dans les scènes de Bamberg, où paraissent Adelheid et Liebetraut, l'autre dans celles dont Gœtz est le héros. Métaphores hardies, hyperboles, personnifications d'idées abstraites, jeux de mots, tours particuliers donnés à la pensée, voilà la part du premier; un grand nombre de locutions archaïques et d'expressions dialectales sont empruntées à la seconde. Une troisième influence qui se marque en maint endroit, est celle de la Bible de Luther. Nous citerons en note les passages de ces livres où le rapprochement est intéressant; nous nous bornons ici à donner un tableau de toutes les formes dialectales et populaires, des particularités de syntaxe et de grammaire dont les plus importantes ont seules trouvé place dans les notes :

I. ARTICLES.

a. *Contraction.*

Je ne donne, bien entendu, que les contractions qui ne sont pas (comme am = an dem, im = in dem, etc.) habituelles dans le style soutenu; dans le tableau suivant, les premiers cas se ren-

contrent, quoique plus rarement, dans tous les styles; les dernières contractions sont exclusivement populaires ou dialectales.

aufm = auf dem (p. 2, 6, etc.).
bey'm, beym = bey dem (p. 30, 41, etc.).
unter'm = unter dem (p. 47).
über'm = über dem (p. 164).
vor'm = vor dem (p. 155).
aufs = auf das (p. 4, 70, etc.).
um's = um das (p. 21).
an's = an das (p. 49).
du's Herz = du das Herz (p. 5).
ihm's Kind = ihm das Kind (p. 24).
bläst's Liedel = bläst das Liedel (p. 29).
mach's Thor = mach das Thor (p. 29).
ich's Herz = ich das Herz (p. 59, etc.).

---

auf'n = auf den (p. 2).
vor'n = vor den (p. 215).
über'n = über den (p. 201).
für'n, für 'nen = für einen (p. 167).
ein (Lammsbraten) = ein'n, einen (p. 38).
ein = ein', eine (p. 238).
e = ein (p. 23).

b. *Suppression*.

an Kopf = an den Kopf (p. 11).
in Streit = in den Streit (p. 11).
in Haslacher Wald = in den Haslacher Wald (p. 30).
in Stall = in den Stall (p. 32).
in tiefen Thurn = in dem (im) ou in den tiefen Thurn (p. 36, et la note 3)[1].
in Sack = in den Sack (p. 62).

1. La comparaison de tous les autres passages, où l'article est supprimé, rend plus vraisemblable l'interprétation de M. Wustmann; on voit en effet que la suppression n'a lieu que lorsque la préposition marque le mouvement.

in Wurf = in den Wurf (p. 89).
an Hof = an den Hof (p. 95).
in Weg = in den Weg (p. 161).
in Thurn = in den Thurn (p. 193).
nach Hof = nach dem Hofe (p. 200).
in Wald = in den Wald (p. 213).
Hamster = der Hamster (p. 236).
in Staub = in den Staub (p. 257).
bis an Morgen = bis an den Morgen (p. 257).

II. SUBSTANTIFS.

Une des particularités les plus remarquées de la langue de *Gœtz de Berlichingen* est la suppression fréquente de l'*e* final dans un grand nombre de mots; en voici la liste à peu près complète :

Leut (p. 4, 27, etc.).
Red (p. 4).
Stub (p. 5).
Thür (p. 8).
Tag (p. 8, 25, etc.).
Händ (p. 20).
Gnad (p. 21).
Drach (p. 22).
Weck (p. 26).
Wölf (p. 30).
Herd' (p. 30).
Viertelstund (p. 31).
Schiff' (p. 34).
Trepp (p. 34).
Weg (p. 38).
Höh (p. 39).
Freud (p. 39).
Ruh (p. 46, etc.).
Türk (p. 48).
Treu (p. 50, 140, etc.).
Knab (p. 67).
Aug (p. 71).
Monath (p. 77).
Fehd (p. 87).
Ursach (p. 89).
Kett (p. 89).
Ruh und Fried (p. 119).
Milb (p. 129).
Eil (p. 138).
Erd (p. 150).
Hülf (p. 154).
Gedräng (p. 156).
Fahn (p. 157).
Hauf (p. 158).
Kirch (p. 160).
Gnad und Ungnad (p. 168).

Prob (p. 174).
Lieb (p. 177).
Müh (p. 201).
Lieb und Treu (p. 206, 208).
Hund (p. 215).
Bein (p. 215).
Reih (p. 216).
Stern (p. 219).
Spieß (p. 219).
Hitz (p. 223).
Köpf (p. 225).
Feldmäus (p. 236).
Kapp (p. 236).
Deck (p. 238).
Klag (p. 255).
Löw (p. 263).

Par contre, on trouve les formes archaïques et dialectales Herre (p. 34) et Bette (accus., p. 17, 92).

Quelques mots forment leur pluriel par l'addition de la lettre *s* :

Kerls (p. 6, etc.).
Bräutigams (p. 58).
Portraits (p. 84, mais p. 101 bey den Portraiten).
Uhus (p. 205).

L'ancienne forme en en, au génitif et au datif sing. des substantifs féminins, se trouve dans les mots suivants :

für Freuden (p. 25).
mit Freuden (p. 41).
auf Erden (p. 185).
der Erden (p. 195).
seiner Seelen (p. 246).
dieser Erden (p. 261).
zur Erden (p. 262).

Contractions ou élisions :

Gleit = Geleit (p. 2).
Strich = Streich (p. 3).
bis = bischen ou plutôt bißchen (p. 23).
Fuld = Fulda (p. 62).
Ims = Imbiß (p. 124).
Thurn, Thürner = Thurm, Thürmer (p. 29, etc.).

III. ADJECTIFS.

Suppression de la désinence es dans les adjectifs (et les participes passés) :

ein gesunden Fressen (p. 6).
ein tugendsam Weib (p. 18).
ein eisern Geländerlein (p. 34).
ein fröhlich Herz (p. 41).
sein gepicht und gekräuselt Haar (p. 41).
ein schön Buch (p. 54).
ein stark Gewissen (p. 82).
ein königlich Spiel (p. 83).
mein ander Bein (p. 111).
gut Vernehmen (p. 120).
baar Geld (p. 122).
kein ander Mittel (p. 130).
schön Exempel (p. 147).
ein fürchterlich Gedräng (p. 156).
ein brav Stück (p. 172).
in ritterlich Gefängniß (p. 173).
sicher Geleit (p. 174).
ihr ritterlich Wort (p. 193).
ritterlich Gefängniß (p. 193, 195).
ein gut Wort (p. 197).
ein halb Jahr (p. 201).
sein ritterlich Wort (p. 203).
ein hübsch Feuerchen (p. 216).
ein grausam erschrecklich Zeichen (p. 218)
mein ritterlich Wort (p. 221).
neu Elend (p. 228).
dürr Holz (p. 236).
ein schleichend Fieber (p. 246).
ritterlich Gefängniß (p. 252).
sein klein Gärtchen (p. 259).

Après die (pluriel de l'article défini), Gœthe emploie indifféremment dans *Gœtz* les désinences en et e; la première est de règle aujourd'hui. A côté de die unruhigen Köpfe (p. 117), die gefährlichsten Folgen (p. 130), on lit :

die verschossene Bolzen (p. 10).
die müßige Leute (p. 14).
die große Pokale (p. 52).
die Bürgerliche (p. 52).
die schändliche Verbindungen (p. 72).
die messingene Buchstaben (p. 73).
die weltliche Stände (p. 98).
die seidne Buben (p. 110).
die beyde Executionen (p. 139).
die drey schwarze Federn (p. 155).
die Belagerte (p. 181).
die grausame Gesichter (p. 219).
die übrige Commissarien (p. 252).

Mêmes hésitations après l'adjectif possessif : à côté de eure großen Anschläge, etc., on lit :

Ihro Fürstliche Gnaden (p. 60).
unsere bedrängte Umstände (p. 127).
ihre aufrührische Unternehmungen (p. 129).
ihre Leibeigne (p. 130).
meine Bevollmächtigte (p. 203).
in ihre innerste Tiefen (p. 249).
seine schwere Wunden (p. 249).
de même keine fröhliche Aussichten (p. 201).

On trouve guten Muths (p. 33) à côté de gutes Muths (p. 179), lieben Gesellen, là où l'on dirait aujourd'hui liebe Gesellen (p. 30).

Contractions et élisions :

sein(e) Mutter (p. 23).
sein's Lebens (p. 237).
ein' wullen(e) Deck' (p. 238).

den hübsch(es)ten Backfisch (p. 119 et la note).
all(e) (p. 30).

Par contre : zwölfe (p. 142), gewohne (p. 237).

La forme Ihro, dans les formules de cérémonie, qui aujourd'hui tend à disparaître, se rencontre fréquemment dans *Gœtz*[1] :

pour Ihre, nom. fém. sing. Ihro Majestät (p. 62).
Ihrer, gén. fém. sing. Ihro Kaiserlichen Majestät Gnade (p. 190).
Ihrer, dat. fém. sing. bey Ihro Majestät (p. 50).
Ihro Eminenz zu dienen (p. 56).
der Ihro Majestät ansagen kann (p. 171).
Ihro Kaiserlichen Majestät (p. 188).
Ihre, acc. fém. sing. vor Ihro Kaiserliche Majestät (p. 168).
Ihre, nom. fém. plur. Ihro Fürstliche Gnaden (p. 60).
Ihro Hochwürden (p. 64, etc.).

Parmi les adjectifs composés avec le préfixe ge, getreuherzig (emprunté à la *Biographie*, cf. p. 3, note 1) et geruhig (p. 30), ont seuls un caractère un peu archaïque; gestreng (p. 8, 72) s'emploie couramment, lorsqu'un inférieur parle à son maître.

IV. PRONOMS.

Dans la langue populaire, le pronom, lorsqu'il est sujet, est très souvent sous-entendu :

ich, sous-entendu :

dank... und bin (p. 12).
wollte (p. 15).
könnt' (p. 33).
hab (p. 121).
hoff's (p. 151).
bin's... wollt' (p. 189).
hab (p. 216).
wollt (p. 231).
will (p. 236).
seh (p. 237).
dank (p. 239).
klage (p. 255).

du, sous-entendu :

hiebst (p. 9).
verkennst (p. 44).
verkriechst (p. 44).
sollst (p. 236).

1. Sur les différents emplois de Ihro cf. Grimm, IV^2 (Heyne), 2058.

er, sous-entendu :

wird (p. 3).
iſt (er ou es) (p. 28).
fürcht (p. 28).
ſchleppt (p. 186).
wird (p. 236).

er est en outre souvent sous-entendu dans les parenthèses ou indications scéniques, comme p. 5 : ſchiebt.

wir, sous-entendu :

wollen (p. 5).
wollen (p. 39).
haben (p. 41).
wollen (p. 78).
wollen ſehn (p. 87).
können (p. 124).
wollen ſehn (p. 134).
wollen (p. 138).
wußten (p. 220).
haben (p. 238).

ihr, sous-entendu :

bringt (p. 238).
ſchwurt (p. 254).

es, sous-entendu :

ſind Bamberger (p. 6).
ſind Zigeuner (p. 27).
iſt (p. 33).
ſchmeckt (p. 38).
(es) braucht's (p. 71).
wäre (p. 107).
ſind (p. 121).
iſt (p. 121).
waren (p. 142).
weiß kein Menſch (p. 171).
daß (es) eine Luſt war (p. 214).
wird (p. 216).
raucht (p. 217).
ſoll (p. 223).
wird (p. 225).
ſoll (p. 227).
gibt (p. 236).
brennen (p. 237).
iſt (p. 238).
was (es) iſt (p. 238).
ſind (p. 238).
iſt (p. 240).
kommen (p. 240).
ſind (p. 240).

Dans quelques-unes de ces phrases, il est plus naturel d'admettre une inversion familière au style populaire que de sous-entendre es ; cela est surtout le cas pour la phrase suivante :

Wir wollen fort! und ſoll die Haſenjagd angehn (p. 151)[1].

1. Cf. Stella : Ihr Heer iſt vor drei Jahren weg und hört man und ſieht nichts von ihm. Voyez d'autres exemples chez Lehmann, „Goethe's Sprache," pp. 368-370.

Cf. p. 223. Was geschehen ist, ist in der ersten Hitz geschehen, und braucht's deiner nicht uns künftig zu hindern.

was se rencontre souvent pour etwas, p. 4, 5, etc.

V. VERBES.

La suppression de l'e final est trop fréquente pour que nous en citions tous les exemples (erzähl, käm, erhalt, denk, etc., etc.). Cette élision est d'ailleurs moins caractéristique que celle de l'e à la fin des substantifs; elle se rencontre plus souvent, même dans le style soutenu.

Par contre, on trouve l'e après les prétérits sah et floh, là où l'usage moderne le supprime :

> sahe (p. 76, 109), ou sah' (avec apostrophe, p. 90).
> flohe (p. 158).

Suppression de la particule ge, au participe passé :

geben (p. 2).
gessen[1] (p. 24).
gangen (p. 33).
worden (p. 33); on dirait plutôt aujourd'hui : geworden.
geben (p. 34).
kannt (p. 34).
geben (p. 119).
gangen (p. 121).
kommen (p. 131).
bissen (p. 236).
kommen (p. 259).

Contractions :

richt = richt't, richtet (p. 2).
verkundschaft = verkundschaftet (p. 4).
geleit = geleitet (p. 6).
fürcht = fürchtet (p. 28).
kundschaften = kundschafteten[2] (p. 30).

1. Pour gessen la suppression de ge est d'autant plus naturelle que l'augment se trouve déjà dans la forme simple : gessen = geessen; dans gegessen, ge est redoublé.

2. Du moins le prétérit est plus naturel que le présent.

hütt' = hütete (p. 30).
redt = redete (p. 34).
reit = reitet (p. 63).
redte = redete (p. 108).
endigt = endigtet (p. 119).
kost = kostet (p. 120).
abgeredt = abgeredet (p. 142).
verschwindt = verschwindet (p. 156).
verwundt = verwundet (p. 158).
reit = reitet (p. 159).
lädt = ladet (p. 172).
bedeut = bedeutet (p. 213).
leucht = leuchtet (p. 218).
wollt = wolltet (p. 222).
gleit' = geleite (p. 232).
verbindt = verbindet (p. 240).

On trouve, en outre, quelques formes dont l'emploi est rare aujourd'hui :

meß	pour miß (p. 1).
helf	hilf (p. 239).
stickst	steckst (p. 8).
stak	steckte (p. 149).
beutst	bietest (p. 256).
stund, verstünd	stand, verständ (p. 34, 77, 93, etc.).
huben	hoben (p. 149).
willt du	willst du (p. 259).
is	ist (p. 23, 120).
geheischen	geheischt (p. 237).

La locution pléonastique de thun avec un infinitif, si fréquente dans la poésie populaire (cf. l'anglais *to do*), ne se rencontre qu'une fois dans *Gœtz* : prozessiren thu' ich (p. 120). Goethe écrit ahnden, tandis qu'ahnen a prévalu (p. 163, 246, 262); lernen, dans le sens de lehren, est dialectal; gewarten est rare pour

erwarten. Les formes wollen (wollt) ihr, was fangen (fangt) ihr an? (p. 5), ihr wollen (wollt) (p. 124) appartiennent aux dialectes alémanique et alsacien.

VI. ADVERBES.

Contractions, *élisions*, *formes archaïques ou dialectales* ;

naus = hinaus (p. 5).
nit = nicht (p. 5, 110, etc.).
adies = adieu[1] (p. 7, 124).
grad = gerade (p. 14).
gnug = genug (p. 31).
jetzo = jetzt (p. 69, etc.).
'nein = hinein (p. 180).
'rein = herein (p. 235).

VII. PRÉPOSITIONS.

La confusion de vor et de für, si fréquente dans les trois derniers siècles, se marque dans maint passage de *Gœtz de Berlichingen*.

vor *pour* für :

vor sich (p. 55, 64).
vorlieb nehmen (p. 19).
an und vor sich (p. 55).
vorerst (p. 61).
vor euch (p. 240).

für *pour* vor :

für Freuden (p. 25).
dafür (p. 35, 106).

1. „Adies, mit betontem e, spricht der gemeine Mann in den Rheinländern statt des alten ade, oder des vornehmen adieu." Grimm, I, 181.

gegen avec le datif[1] :

gegen der Menge (p. 137).
gegen ihnen (p. 152).

in willens (p. 142);

willens étant proprement un génitif, in willens est une locution populaire fort incorrecte.

VIII. MOTS FRANÇAIS.

Dès l'apparition de *Gœtz de Berlichingen*, en 1773, les critiques, tout en rendant hommage à la beauté originale du style, ont blâmé l'auteur de l'emploi trop fréquent de mots empruntés au français. Aussi Gœthe a-t-il supprimé un certain nombre de ces mots dans l'édition de 1787; il suffit de parcourir l'*Appendice* VI pour le constater; mais il en est resté encore un trop grand nombre. Voici les plus saillants :

Mots français.

4. raisonnirt.
30. curios.
38. apartes.
50. spioniren.
60. Discurs.
62. molestirt.
64. Exercitium.
74. Äquivalent.
83. homogen.
84. profitabler.
84. Portraits.
93. Historie.
114. Quintessenz.
114. präsentirte.
114. ordinärer.
114. activ.
116. Projecte.
120. Reverenz (masc.).
130. Session.
133. Order (fém.)
134. Trupp (masc.)
136 etc. Execution.
136. neutral.
153. impertinent.
154. multiplicirt.
164. Extremität.
167. Piken.
168. Respect.
169. Capitulation.
174. Manier.

1. Cf. p. 60, note 4.

177. Maskerade.
185. deputirt.
195. Compagnie.
200. Aspecten.
200. sondiren.
222. Discurse.
228, 229. Rebell.

IX. ORTHOGRAPHE.

Les deux différences les plus marquantes entre l'orthographe moderne et celle de *Gœtz de Berlichingen* sont 1° l'abondance des y qu'on a remplacés par des i (bey, seyn, zwey, Freyheit, allerley, Mummerey, etc.); 2° la fréquence des h qu'on a supprimés comme inutiles dans une série de mots : biethen, anbiethen, entbiethen, bethen, Gebeth, hohlen, Rahmen, Bothe, Monath, etc.

Dans quelques mots, où l'on met aujourd'hui la consonne simple, elle est redoublée : Hanns (p. 9), Wamms (p. 10), Cölln (p. 26), Cöllnern (p. 27), Närrinn (p. 92, 207), Zauberinn (p. 118), Königinn (p. 132), Zigeunerinn (p. 237), Wärterinn (p. 253).

Je relève enfin les mots suivants, en mettant en regard l'orthographe moderne :

Bäulen (p. 195),	Beulen.
Küssen (p. 117, 199),	Kissen.
Kopfküssen (p. 194),	Kopfkissen.
bezüchtigt (p. 256),	bezichtigt.
Urphede (p. 130),	Urfehde.
Stuttgard (p. 26),	Stuttgart.
gukt, begukten (p. 110),	guckt, beguckten.
gebeitzt (p. 135),	gebeizt.
kreutzweis (p. 212),	kreuzweis[1].

1. La ponctuation des premières éditions présente aussi quelques particularités. Elle est plus sobre que la ponctuation moderne de points d'interrogation et de points d'exclamation; elle met le point et virgule dans certains cas où nous nous contentons de la virgule, etc. On me pardonnera d'avoir rejeté à l'Appendice VIII parmi les fautes d'impression quelques-unes des ponctuations qui choquent le plus nos habitudes; il serait d'ailleurs bien difficile, dans un certain nombre de cas, de dire s'il y a ou non une faute d'impression.

VIII

BIBLIOGRAPHIE.

ÉDITIONS DE *GOETZ DE BERLICHINGEN* DU VIVANT DE GOETHE.

Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand. Ein Schauspiel. 1773. 206 pages, in-8° (sans nom d'auteur ni d'éditeur).

Götz von Berlichingen. Zwote Auflage. Frankfurt am Mayn bey den Eichenbergischen Erben. 1774. 192 pages, in-8°.

(Parmi les contre-façons, il suffit de citer : D. Goethens Schriften. Zweyter Theil. Berlin, bey Christian Friedrich Himburg. 1775. Quelques fautes d'impressions de cette édition ont passé dans l'édition de 1787[1].)

Goethe's Schriften. Zweyter Band. Leipzig, bey Georg Joachim Göschen, 1787 (paru aussi séparément sous ce titre : Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand. Ein Schauspiel. Von Goethe. Ächte Ausgabe. 240 pages, in-8°). C'est l'édition en 8 volumes ; celle en 4 vol. (1er vol., p. 197-366, Götz) a été publiée sans l'autorisation de Gœthe.

Goethe's Werke. Fünfter Band. gr. in-8°. Tübingen in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung, 1807.

Goethe's Werke. Sechster Band. gr. in-8°. Stuttgart und Tübingen, in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung. 1816 (publié en même temps à Vienne, par Chr. Kaulfusz et C. Armbruster).

Goethe's Werke. Vollständige Ausgabe letzter Hand. Siebenter

1. Michael Bernays, „Ueber Kritik und Geschichte des Goethe'schen Textes," p. 30.

Band. Stuttgart und Tübingen, in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung. Taschenausgabe, 1827, 1828. — Oktavausgabe, 1828[1].

Les éditions les plus importantes qui ont été publiées depuis la mort de Gœthe sont les suivantes :

Goethe's poetische und prosaische Werke in zwei Bänden, in-quarto. Stuttgart und Tübingen, Cotta. 1836-1837.

Goethe's sämmtliche Werke in vierzig Bänden. Vollständige neugeordnete Ausgabe. Stuttgart und Tübingen, Cotta, 1840. (B. 9, Götz).

Goethe's sämmtliche Werke (mit Einleitungen v. K. Goedeke), 36 Bde. Cotta, 1866-1868. (B. 4, Götz).

Goethe's Werke, hrsg. v. Heinrich Kurz (B. 3, Götz). Hildburghausen 1868, Bibliographisches Institut.

Goethe's Werke. Nach den vorzüglichsten Quellen revidirte Ausgabe. Sechster Theil (Götz), hrsg. v. Strehlke. Berlin, Gustav Hempel.

Goethe's Götz von Berlichingen, hrsg. v. Wustmann. Leipzig 1871. Verlag v. Seemann.

Der junge Goethe. Seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776. Mit einer Einleitung von Michael Bernays. Zweiter Theil. Leipzig, Hirzel. 1875.

Goethes Götz von Berlichingen, in dreifacher Gestalt, hrsg. von Jakob Bächtold. Freiburg, I. B. und Tübingen. 1882, Mohr.

Laquelle de ces éditions devais-je choisir? je ne pouvais guère hésiter qu'entre trois, celle de 1773, celle de 1787, celle de 1828. La première donne le drame tel qu'il sortit d'abord du remaniement de l'esquisse, tel qu'il fut lu et acclamé à son apparition : c'était un argument puissant en sa faveur, peut-être

1. Cf. pour le détail des éditions et des contrefaçons, Hirzel, „Neuestes Verzeichniß einer Goethe-Bibliothek;" Unflad, „Die Goethe-Literatur in Deutschland;" München, 1878; Goethe's Werke (Hempel), I, p. 201; VI, p. 200; Gödeke, „Grundriß," II, p. 879; J. Bächtold, „Goethe's Götz," p. VII–VIII; Wenzel, „Aus Weimars goldenen Tagen," 1859, p. 13.

décisif, si mon choix avait été entièrement libre. Mais l'édition de 1787, plus ou moins modifiée, est devenue à tel point le texte vulgaire en Allemagne qu'il eût paru prétentieux de la part d'un étranger de vouloir remonter le courant. Je reconnais, d'ailleurs, que le plus grand nombre des changements de l'édition de 1787 sont des améliorations, ce qui a diminué mes regrets. Restaient les éditions de 1787 et de 1828, la première de celles qui donnaient le texte corrigé et la dernière édition publiée du vivant de Gœthe. Les modifications de la première à la seconde sont insignifiantes, et il était presque indifférent de choisir l'une ou l'autre. Je me suis décidé pour la première, préférant le texte fixé par Gœthe à l'âge de trente-sept ans à celui qu'il revit à près de quatre-vingts ans. Une fois mon choix fait, je me suis astreint à reproduire scrupuleusement le texte de l'édition de 1787, quelles que fussent mes préférences, dans le détail, pour telle ou telle variante. Les fautes d'impression ont seules été corrigées : on verra, dans l'appendice VIII qu'elles étaient peu nombreuses. Je donne, en outre, dans les appendices VI et VII toutes les leçons divergentes des éditions de 1773 et de 1828 (gr. in-8°).

L'esquisse, Geschichte Gottfriedens von Berlichingen mit der eisernen Hand, a été publiée pour la première fois en 1832 (Göthe's nachgelassene Werke, Band II). Elle a été depuis rééditée plusieurs fois, notamment dans l'éd. Hempel, vol. XI; dans Der junge Goethe, II; dans Bæchtold, Goethe's Götz in dreifacher Gestalt; dans quelques-unes des éditions Cotta.

L'adaptation du 22 septembre 1804 (die erste Bühnenbearbeitung) n'a été publiée qu'en 1879 par M. Wendt : Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand. Schauspiel in fünf Aufzügen. Erste vollständige Bühnenbearbeitung nach der Goethe-Handschrift der Universitätsbibliothek in Heidelberg. Karlsruhe, Bielefeld.

L'adaptation raccourcie du 8 décembre 1804 a paru d'abord en même temps que l'esquisse en 1832 (Göthe's nachgelassene

Werke, Band II). Comme l'esquisse, elle a été rééditée dans plusieurs éditions Cotta et dans l'éd. Hempel, vol. XI.

Outre ces textes complets, on a publié quelques fragments peu importants d'autres adaptations[1].

Parmi les commentaires, ceux qui m'ont été le plus utiles, sont les ouvrages suivants :

Düntzer, Goethe's Götz und Egmont. Geschichte, Entwicklung und Würdigung beider Dramen. Braunschweig, Schwetschke, 1854.

Düntzer, Erläuterungen zu den deutschen Klassikern. 11 Bändchen. Goethes Götz von Berlichingen. 3 Aufl. Leipzig, Wartig, 1881.

Minor und Sauer, Studien zur Goethe Philologie. Wien, Konegen, 1880, p. 117-236, die zwei ältesten Bearbeitungen des Götz von Berlichingen; p. 237-292, Götz und Shakespeare.

L'Introduction et les Notes de l'édition déjà citée de M. Wustmann. C'est le modèle d'une édition classique.

J'ai consulté en outre avec fruit :

Drenckmann, Zu Goethes Götz von Berlichingen. Programm des Friedrich-Wilhelms-Gymnasiums zu Königsberg in der Neumark, 1872.

Wilmanns, Quellenstudien zu Göthes Götz v. B. Berlin, Weidmann. 1874.

Braun, Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen. Berlin, Luckhardt. 1883.

Goethe-Jahrbuch, hrsg. von L. Geiger, II. 1881. p. 87-100. R. M. Werner, Die erste Aufführung des Götz v. B.; p. 190-216. O. Brahm, Die Bühnenbearbeitung des Götz v. B.

Goethes Götz v. B., hrsg. v. Naumann. Leipzig, Teubner. 1877. Id., hrsg. v. Schäfer, Stuttgart, Cotta. 1873. Id., éd. nouvelle par Lang, Ollendorf, 1884.

1. Cf. Schade, „Weimarisches Jahrbuch", V, 439; Goethe's Werke (Hempel), XI; Baechtold, *Introd.*, p. x-xii; Minor et Sauer, „Studien zur Goethe-Philologie", p. 119.

H. Schmidt, Ueber Götz von Berlichingen. Leipzig, 1774.

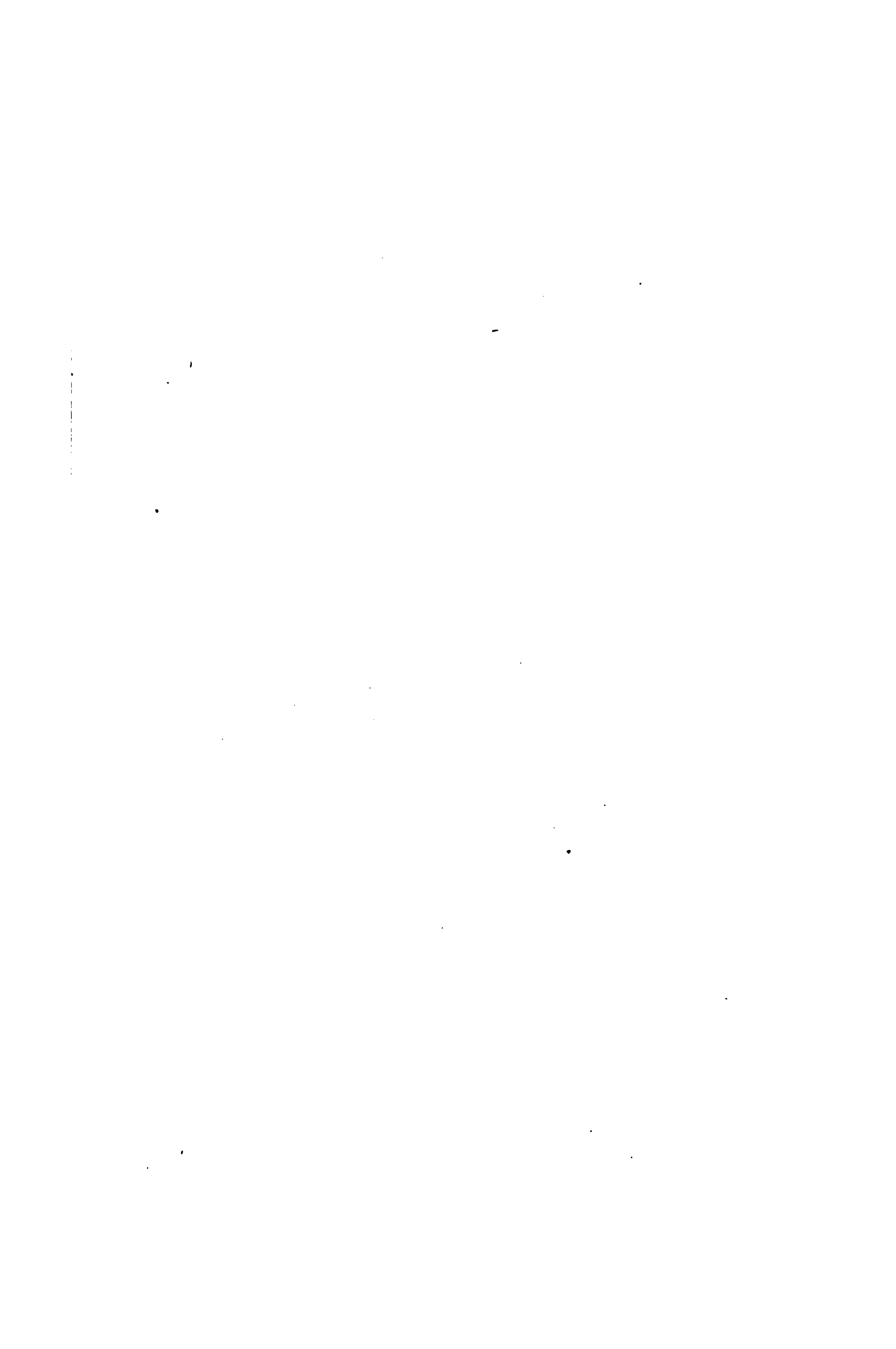
Lehmann, Goethes Sprache und ihr Geist, Berlin. 1852.

O. Brahm, Das deutsche Ritterdrama des achtzehnten Jahrhunderts. Quellen und Forschungen, XI, Straßburg, Trübner. 1880.

Les notes de M. de Lœper dans l'éd. Hempel de Dichtung und Wahrheit, les chapitres consacrés à *Gœtz de Berlichingen* dans les biographies de Gœthe, de Viehoff, de Lewes, de Rosenkranz, de H. Grimm, dans les histoires de la littérature allemande de Gervinus, de Hettner, de Hillebrand, de Vilmar, de Koberstein, de W. Scherer, etc. etc.; en France, dans l'*Allemagne* de Madame de Staël, dans les ouvrages sur Gœthe de MM. Mézières et Bossert, dans *Herder* de M. Joret, dans les histoires de la littérature allemande de MM. Heinrich et Hallberg.

Il a paru plusieurs traductions françaises de *Gœtz de Berlichingen*; les plus répandues sont celles de M. Albert Stapfer (Théâtre de Gœthe, dern. édition, Charpentier, 1880) et de Porchat (Œuvres de Gœthe, II, Hachette, 1860). Tout récemment, M. Lang a publié une excellente traduction avec le texte allemand en regard (Ollendorff, 1883).

Je cite la *Biographie* de Gœtz de Berlichingen, d'après F. W. Götz Graf von Berlichingen-Rossach, Geschichte des Ritters Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand und seiner Familie. Leipzig, Brockhaus, 1861.



Götz von Berlichingen

mit der eisernen Hand.

Ein Schauspiel.

Personen:

Kaiser Maximilian.
Götz von Berlichingen.
Elisabeth, seine Frau.
Maria, seine Schwester.
Karl, sein Söhnchen.
Georg, sein Bube.
Bischof von Bamberg.
Weislingen, Adelheid von Walldorf, Liebetraut } an des Bischofs Hofe.
Abt von Fulda.
Olearius, beyder Rechte Doctor.
Bruder Martin.
Hanns von Selbitz.
Franz von Sickingen.
Lerse.
Franz, Weislingens Bube.
Kammerfräulein der Adelheid.
Metzler, Sievers, Link, Kohl, Wild, Anführer der rebellischen Bauern.
Hoffrauen, Hofleute, am Bamberg'schen Hofe.
Kaiserliche Räthe.
Rathsherrn von Heilbronn.
Richter des heimlichen Gerichts.
Zwey Nürnberger Kaufleute.
Max Stumpf, Pfalzgräflicher Diener.
Ein Unbekannter.
Brautvater, Bräutigam } Bauern.
Berliching'sche, Weisling'sche, Bamberg'sche Reiter.
Hauptleute, Officiere, Knechte von der Reichsarmee.
Schenkwirth.
Gerichtsdiener.
Heilbronner Bürger.
Stadtwache, Gefängnißwärter.
Bauern.
Zigeunerhauptmann.
Zigeuner, Zigeunerinnen.

Götz von Berlichingen

mit der eisernen Hand.

Erster Act.

Erste Scene[1].

Schwarzenberg in Franken.

Herberge.

Metzler, Sievers am Tische. **Zwey Reitersknechte** beym Feuer. **Wirth.**

Sievers.

Hänsel, noch ein Glas Branntwein, und meß[2] christlich.

Wirth.

Du bist der Nimmersatt[3].

Metzler leise zu Sievers.

Erzähl das noch einmal vom Berlichingen! Die Bamberger dort ärgern sich, sie möchten schwarz[4] werden.

1. **Erste Scene.** Pour la commodité des citations et des renvois, je numérote les scènes, ce que Gœthe a négligé de faire. — Sur les changements introduits successivement dans cette scène par les différentes éditions, cf. *Introd.*, p. LXXXVI et p. XCIV, *Appendice*, I, p. 265.

2. **Meß**, dialecte franconien pour miß. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

3. **Der Nimmersatt.** « Dieses Substantiv ist durch Verwachsen der als Ausruf neben einander gesetzten Partikeln nimmer satt entstanden und schon im Reinekе Vos 4679 Nummersat Eigenname. » Weigand, Deutsches Wörterbuch, 4e éd., II, 229.

4. **Schwarz**, livide. On dit aussi : vor Galle grün und gelb werden.

Sievers.

Bamberger? Was thun die hier?

Metzler.

Der Weislingen ist oben aufm Schloß[1] beym Herrn Grafen schon zwey Tage; dem haben sie das Gleit geben[2]. Ich weiß nicht wo er herkommt[3]; sie warten auf ihn; er geht zurück nach Bamberg.

Sievers.

Wer ist der[4] Weislingen?

Metzler.

Des Bischofs rechte Hand, ein gewaltiger Herr, der dem Götz auch auf'n Dienst lauert[5].

Sievers.

Er mag sich in Acht nehmen.

Metzler *leise*.

Nur immer zu! *laut*. Seit wann hat denn der Götz wieder Händel mit dem Bischof von Bamberg? Es hieß ja, alles wäre vertragen[6] und geschlichtet.

Sievers.

Ja, vertrag[7] du mit den Pfaffen! Wie der Bischof sah, er richt nichts aus, und zieht immer den Kürzern[8], kroch er zum Kreuz[9], und

1. Schloß... Grafen... le château... le comte de Schwarzenberg.

2. Gleit geben. Gleit = Geleit; geben = gegeben. Cf. *Introd.*, p. CXXVIII.

3. Wo er herkommt. Adaptation : woher er kommt.

4. Der, plutôt démonstratif, dieser, et non, comme trois lignes plus haut, le simple article.

5. Lauert. Jemandem auf den Dienst lauern = auf sein Thun in feindlicher Absicht genau Acht geben : ich habe Jacoben brav auf den Dienst gelauert. Chr. Weise. (Grimm, Deutsches Wörterbuch, VI (Heyne), p. 305).

6. Vertragen, accommodé, arrangé. Gœtz, dans sa *Biographie*, emploie souvent ce mot, surtout en l'accompagnant d'un synonyme (comme ici geschlichtet) : p. 40 : also daß die sachen hingelegt vnnd vertragen wurden ; p. 43 : vnnd die Sachen vereinigt vnnd vertragen haben ; p. 46 : zwen hendel, die doch damahln wiederumb gericht vnnd vertragen waren. Cf. Wustmann, p. 45.

7. Vertrag du mit... Dans cette locution, le verbe vertragen est d'ordinaire réfléchi ; cf. *Biographie*, p. 39 : wo sie sich nit güetlich mitt ihnen vertragen künten; p. 56: vnnd vertrug sich der Herzog wider mit ihm, etc. Cf. Wustmann, p. 45.

8. Den kürzern, sous-ent. Halm; il tire la plus courte paille, il est moins favorisé, il a le dessous.

9. Kreuz. Litt. : il rampa vers la croix; primitivement, une pénitence imposée par l'Église; au figuré, il se fit très humble. « Da meinte der Cardinal, ich kröche zum Creutze und rief schon Jo Triumph »

war geschäftig, daß der Vergleich zu Stand käm. Und der getreuherzige[1] Berlichingen gab unerhört nach, wie er immer thut, wenn er im Vortheil[2] ist.

Metzler.

Gott erhalt ihn! Ein rechtschaffner Herr!

Sievers.

Nun denk, ist das nicht schändlich? Da werfen sie ihm einen Buben[3] nieder[4], da er sich nichts weniger versieht. Wird sie aber schon wieder dafür lausen[5].

Metzler.

Es ist doch dumm, daß ihm der letzte Strich[6] mißglückt ist! Er wird sich garstig[7] erbost haben.

(Luther, III, 333). « Wirst du jetzt gleich zum Kreuz kriechen und um Gnade und Schonung flehen, flehe, so wird dir die Strenge selbst Erbarmen, die Gerechtigkeit eine liebende Mutter sein » (Schiller, die Räuber, II, III). Dès le dix-huitième siècle, on trouve indifféremment zum et zu Kreuze kriechen, ce qui prouve que la valeur imagée de l'expression tend à s'effacer : « Es freute ihn, daß sein Vater zu Kreuz gekrochen und sich mit der Bibel ausgesöhnt ». (Hippel, Lebensläufe IV, 231). Cf. Grimm, *Dictionnaire*, V, 2170-80.

1. Getreuherzige. C'est ainsi que Gœtz dit de lui-même (*Biographie*, p. 48) : der arm getrewherzig Göz von Berlichingen.

2. Vortheil. Chez les anciens auteurs, un poste avantageux à la guerre : Hielten die Feind also in einem Vortheil an einem Greblin (*Biographie*, p. 30). Ici « quand il a l'avantage », par opposition à zieht immer den kürzern, et non, comme l'explique M. Wustmann, « quand il a le bon droit de son côté ».

3. Buben. « Im 16. Jahrhundert häufig, da wo wir heute Knecht, Kerl oder auch Jung setzen. » Grimm, *Dictionnaire*, II, 459. — Un des premiers critiques allemands qui ont rendu compte de *Gœtz de Berlichingen* a commis ici une grave bévue, en entendant Bube dans le sens de Sohn, fils. Il la répète plus loin en faisant aussi de George le fils de Gœtz. (*Mercure allemand*, sept. 1773 ; cf. Braun, Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen, I, p. 11, 12, 19.)

4. Nieder. Niederwerfen, litt. : renverser. Mais le mot a une grande extension dans la langue de Gœtz de Berlichingen (*Biographie*), qui l'emploie tantôt dans le sens propre, tantôt avec la signification de *surprendre*, tantôt avec celle d'*enlever* ; il se trouve ici dans ce dernier sens. Cf. *Biographie*, p. 41 : aber er wurd treuloß vnnd meinaidig an mir vnnd an seinem eigenen sohn, vnnd verrieth mir den bueben, daß inn der Bischoff von Bamberg, so Jörg von Limpurg gewesen, eingelegt. Voy. *Introd.*, p. XXII.

5. Lausen, *épouiller* ; dans le sens de *rosser*, *étriller*, Adaptation : zausen.

6. Strich, ici dialect. pour Streich : c'était la leçon de l'éd. de 1773, qui a été rétablie plus tard. Cf. *Appendice*, VI, p. 325 et 338.

7. Garstig, pourri, puant, sale, dégoûtant; ici : terrible, terriblement (das Adverbium als steigerndes Kraftwort in gewissen Wendungen ; Grimm, IV, 1379). Cf. Schiller, die Räuber, a. V, sc I : Ich weiß wol, daß derjenige auf Ewigkeit hofft, der hier zu kurz gekommen ist, aber er wird garstig betrogen.

Sievers.

Ich glaub nicht, daß ihn lang was so verdrossen hat. Denk auch, alles war aufs genauste verkundschaft[1], wann der Bischof[2] aus dem Bad käm, mit wie viel Reitern, welchen Weg; und wenns nicht wär durch falsche Leut verrathen worden, wollt er ihm das Bad gesegnet und ihn ausgerieben haben[3].

Erster Reiter.

Was raisonnirt ihr von unserm Bischof? Ich glaub, ihr sucht Händel.

Sievers.

Kümmert euch um eure Sachen. Ihr habt an unserm Tisch nichts zu suchen[4].

Zweyter Reiter.

Wer heißt euch von unserm Bischof despectirlich[5] reden?

Sievers.

Hab ich euch Red und Antwort zu geben[6]? Seht doch den Fratzen[7]!

Erster Reiter schlägt ihm[8] hinter die Ohren.

1. Verkundschaft. Cf. *Intr.*, p. CXXVIII.

2. Bischof. Adaptation : Was scalirt ihr auf unsern Bischoff?

3. Haben. Cf. *Biographie*, p. 42 : jnn dem aber erfuhr jch, daß er der Bischoff von Bamberg gein Göppingen zum Saurbrunn inn daß Wildbad geritten war, vnnd wolt baden für den reißenden stein, So hett jch eß guet im sinn, jch wolt ihm daz bad gesegnet vnnd inn ausgerieben haben, vnnd hett mich schon zum handel geschickht vnnd beworben, vnnd befahl einem, dem jch sonderlich vertraut vnnd ihm nichts verhielt, der sich auch baucht aller Reütter mutter sein, daß er mir auch etlich Pferd solt bewerben, wie er dann thet, aber alß derjhenige, bei dem er geworben hett, gefragt, wer ist der, welchem du bewirbest, vnnd welchen triffts ann, vff welchs er jnen allen meinen anschlag hett eröffnet, vnnd vielleicht den Bischoff von Bamberg selbst genant... daz ich nichts mehr kunt außrichten, sondern war all mein anschlag verderbt vnnd verlohren ». Voy. *Introd.*, p. XXII. Das Bad segnen s'emploie souvent ironiquement et dans un mauvais sens (cf. Grimm I, 1070) :

> Der Teufel sprach, ich gsegn dirs Bad.
> (H. Sachs, II, IV, 87.)
>
> Da lief ich frisch hinzu, so wie ich war,
> Und mit der Axt hab ich ihms Bad gesegnet.
> (Schiller, W. Tell, I, 1.)

4. Suchen. Adaptation : Zäumt eure Pferde! ihr habt an unsrer Krippe nichts zu suchen.

5. Despectirlich, avec mépris, d'une façon peu respectueuse, de *despicere*.

6. Geben. Red und Antwort geben ou stehen, primitivement, locution juridique, *répondre à l'accusation*, par extension, *rendre compte*.

7. Fratzen. Der Fratz, der Fratze « Schelte für ein ungezogenes Kind, für eine kindische oder häßliche, schändliche Person » ; die Fratze, « *gerræ*, *nugæ*, Possen, die von dem *gerro*, *nugator*, dem Fratz, geschnitten, gerissen werden ». Grimm, IV[1], 68-69.

8. Ihm. Adaptation : ihn.

Metzler.

Schlag den Hund todt! *Sie fallen über einander her.*

Zweyter Reiter.

Komm her, wenn du's Herz hast.

Wirth

reißt sie von einander.

Wollen ihr[1] Ruh haben! Tausend Schwerenoth[2]! Schert euch naus[3], wenn ihr was auszumachen habt. In meiner Stub solls ehrlich und ordentlich zugehn. *Schiebt die Reiter zur Thür hinaus.* Und ihr Esel, was[4] fangen ihr an?

Metzler.

Nur nit[5] viel geschimpft, Hänsel, sonst kommen wir dir über die Glatze. Komm, Kamerad, wollen die draußen[6] bläuen.

Zwey Berlichingische Reiter kommen.

Erster Reiter.

Was gibts da?

Sievers.

Ey guten Tag, Peter! Veit, guten Tag! Woher?

Zweyter Reiter.

Daß du dich nit unterstehst zu verrathen, wem wir dienen.

1. **Wollen ihr**, ancienne forme dialectale de la seconde personne du pluriel; de même, plus bas: was fangen ihr an? Cf. Hebel, Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes, Drei Worte: um einen Sechsbätzner, Ihr könnten mir drei Worte nicht nachsagen.

2. **Tausend Schwerenoth**, mille diables. Die schwere Noth, l'épilepsie. Après tausend, comme après viel, on met souvent le singulier: kann tausend Freude machen, Hagedorn, II, 64; tausend Gutes erzeigt, Herder, IX, 119. Cf. Sanders, Wörterbuch, II, p. 1295.

3. **Naus.** Sich hinausscheren, décamper; manque dans le Dictionnaire de Grimm, dans l'énumération des nombreux verbes composés avec hinaus (Grimm, IV[2] pp. 1392-1402).

4. **Was**, pourquoi. Ce passage est ainsi modifié dans l'Adaptation de 1804: Wollt ihr Ruhe haben! Tausend schwere Brot! schert euch hinaus, wenn ihr was auszumachen habt... Und ihr Esel, was fangt ihr an.

5. **Nit.** Cf. *Introd.*, p. cxxx.

6. **Die draußen bläuen.** Draußen est à joindre à die, et non à bläuen, comme le fait Porchat; die draußen s'oppose à dir, qui, dans la phrase précédente, a l'accent principal. Adaptation: « wir wollen die da draußen durchbläuen ». Cf. p. 7, l. 7: Nun wollen wir über die draußen.

Sievers leise.

Da ist euer Herr Götz wohl auch nit weit?

Erster Reiter.

Halt dein Maul! Habt ihr Händel?

Sievers.

Ihr seyd den Kerls [1] begegnet draußen, sind Bamberger.

Erster Reiter.

Was thun die hier?

Metzler.

Der Weislingen ist droben aufm Schloß, beym gnädigen Herrn, den haben sie geleit.

Erster Reiter.

Der Weislingen?

Zweyter Reiter leise.

Peter! das ist ein gefunden [2] Fressen [3]! Wie lang ist er da?

Metzler.

Schon zwey Tage. Aber er will heut noch fort, hört ich einen von den Kerls sagen.

Erster Reiter leise.

Sagt ich dir nicht, er wär daher [4]! Hätten wir dort drüben eine Weile passen können. Komm, Veit.

1. Kerls. Cf. *Introd.*, p. CXXIII.

2. Gefunden. Cf. *Introd.*, p. CXXIV.

3. Fressen. *Egmont*, II, I: Sein Hals wär' ein rechtes Fressen für einen Scharfrichter. Schiller, *les Brigands* II, III. Schweizer: Und nebenher hatten unsere Kerls noch das gefundene Fressen, über den alten Kaiser zu plündern. M. Lang traduit spirituellement par une image de même ordre: « Pierre! Une alouette qui nous tombe toute rôtie dans la bouche! » Après Fressen laut dans les éditions à partir de 1815.

4. Daher. On peut hésiter entre trois sens différents: 1° *Ne te disais-je pas qu'il était venu ici* (à Schwarzenberg)? sous-ent. gekommen; her marque le mouvement d'un point éloigné vers l'endroit où se trouve la personne qui parle; 2° *Ne te disais-je pas qu'il passait par ici?* sous-ent. gereist; her marque le mouvement et la direction, mais sans fixer le but. Le cavalier disait simplement que Weislingen prendrait la route qui passe à Schwarzenberg, et non celle où il l'attendait avec son compagnon; 3° *Ne te disais-je pas qu'il était par ici?* her... herum, ? ne marque pas un mouvement dans une direction déterminée. Le cavalier supposait Weislingen dans la contrée de Schwarzenberg. Adaptation: hierher.

Sievers.

Helft uns doch erst die Bamberger ausprügeln[1].

Zweyter Reiter.

Ihr seyd ja auch zu zwey. Wir müssen fort. Adies[2]. ab.

Sievers.

Lumpenhunde[3] die Reiter! wann man sie nit bezahlt, thun sie dir keinen Streich.

Metzler.

Ich wollt schwören, sie haben einen Anschlag. Wem dienen sie?

Sievers.

Ich solls nit sagen. Sie dienen dem Götz.

Metzler.

So! Nun wollen wir über die draußen. Komm, so lang ich einen Bengel hab, fürcht ich ihre Bratspieße nicht.

Sievers.

Dürften wir nur so einmal an die Fürsten, die uns die Haut über die Ohren ziehen[4].

1. Ausprügeln. Scène ralentie dans l'Adaptation: Sievers délibère avec Metzler pour savoir s'ils demanderont le secours des cavaliers : Sievers : Höre, wenn sich die beiden Reiter zu uns schlügen, es wäre doch sichrer. — Metzler : Wir brauchen sie nicht. — Sievers : Sukkurs(!) ist doch besser.

2. Adies. Cf. *Introd.*, p. cxxx.

3. Lumpenhunde. Il est curieux d'observer l'adoucissement progressif des jurons dans les différentes éditions : 1773 : Scheißkerle; 1787 : Lumpenhunde; 1804 : Schuften.

4. Ziehen. On s'attend, d'après ces paroles de Sievers, à le retrouver, au cinquième acte, dans les scènes de la révolte des paysans. Gœthe a négligé ce détail dans la pièce de 1773; mais il a réparé l'omission dans l'Adaptation de 1804. — Dans l'Adaptation, au lieu de cette fin si expressive qui fait pressentir la révolte du cinquième acte, l'aubergiste fait de la morale et trouve le moyen de placer un des mots favoris de Gœthe : Sie müssen sämmtlich wacker zuschlagen, wenn jeder die Prügel kriegen soll, die er verdient. Das wollen wir nun ganz gelassen mit ansehn. — Il est vrai que les menaces des paysans se trouvent, dans l'Adaptation, à une autre place, au moment de la querelle de Metzler et de l'aubergiste : Metzler: Deine Grobheit leiden wir nicht mehr. — Wirth: Ei sieh den vornehmen Herrn! — Metzler: Vornehm genug! Ein Bauer ist jederzeit so gut als ein Reiter, und vielleicht so gut als ein Ritter. Es wird sich zeigen. Mais ici, le poète motive trop, son intention se remarque, et rien n'est plus froid.

Zweite Scene.[1]

Herberge im Wald.

Götz
vor der Thür unter der Linde.

Wo meine Knechte bleiben! Auf und ab muß ich gehen, sonst übermannt mich der Schlaf. Fünf Tag und Nächte schon auf der Lauer[2]. Es wird einem[3] sauer gemacht, das Bißchen Leben und Freyheit. Dafür, wenn ich dich habe, Weislingen, will ich mirs wohl seyn lassen. Schenkt ein. Wieder leer! Georg! So langs daran nicht mangelt, und an frischem Muth, lach ich der Fürsten Herrschsucht und Ränke[4]. — Georg! — Schickt ihr nur euren gefälligen Weislingen herum zu Vettern und Gevattern, laßt mich anschwärzen. Nur immer zu. Ich bin wach. Du warst mir entwischt, Bischof! So mag denn dein lieber Weislingen die Zeche bezahlen[5]. — Georg! hört der Junge nicht! Georg! Georg!

Der Bube[6]
im Panzer eines Erwachsenen[7].

Gestrenger[8] Herr!

Götz.

Wo stickst[9] du? Hast du geschlafen? Was zum Henker treibst du für Mummerey? Komm her, du siehst gut aus. Schäm dich nicht,

1. Zweite Scene. Pour la première partie de cette scène, cf. *Introd.*, p. xcix, et *Appendice*, p. 269.

2. Lauer. Dans la *Biographie* (p. 44), Gœtz raconte qu'il reste dans une expédition quinze nuits sans se coucher.

3. Einem sert de datif à man.

4. Ränke. Adaptation : sollen Herrschsucht und Ränke mir nichts anhaben. — Georg! Schickt nur, Pfaffen, euern gefälligen Weislingen, etc.

5. Die Zeche bezahlen, payer l'écot. Cf. Goethe, Reineke Fuchs, VI :

> Denn es müssen doch alle zuletzt die Zeche bezahlen,
> Die sich an Reineken machen und ihm zu schaden gedenken.

Zeche aus mhd. zëche « Ordnung nach einander, Reihenfolge, Anordnung, Einrichtung, Vereinigung, Gesellschaft zu gemeinschaftlichen Zwecken, Geldbeitrag zu gemeinsamem Essen oder Trinken, Wirthsrechnung ». Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, 382.

6. Der Bube. Cf. p. 3, note 3.

7. Erwachsenen. Adaptation : mit Panzer und Blechhaube eines Erwachsenen gerüstet.

8. Gestrenger Herr. Cf. *Introd.*, p. cxxvi.

9. Stickst, 2e personne (conjug. forte) de l'ind. présent de stecken; cf. acte III, sc. vii : im Koth stak. Aujourd'hui on dit plus souvent steckst et steckte. Adaptation : Wo steckst du?

Junge. Du bist brav! ja, wenn du ihn ausfülltest! Es ist Hannsens[1] Küraß?

Georg.

Er wollt ein wenig schlafen, und schnallt ihn aus.

Götz.

Er ist bequemer als sein Herr.

Georg.

Zürnt nicht. Ich nahm ihn leise weg, und legt ihn an[2], und hohlte[3] meines Vaters altes Schwert von der Wand, lief auf die Wiese und zogs aus.

Götz.

Und hiebst um dich herum? Da wirds den Hecken und Dornen gut gegangen seyn. Schläft Hanns?

Georg.

Auf euer Rufen sprang er auf, und schrie mir, daß ihr rieft. Ich wollt den Harnisch ausschnallen[4], da hört ich euch zwey, dreymal[5].

Götz.

Geh! bring ihm seinen Panzer wieder[6], und sag ihm, er soll bereit seyn, soll nach den Pferden sehen.

Georg.

Die hab ich recht ausgefüttert, und wieder aufgezäumt. Ihr könnt aufsitzen wann ihr wollt.

Götz.

Bring mir einen Krug Wein, gib Hannsen auch ein Glas, sag

1. Hannsens. Cf. *Introd.*, p. CXXXII.
2. An. Adaptation : und legt ihn an, band mir die Pickelhaube fest und holte, etc.
3. Hohlte. Cf. *Introd.*, p. CXXXII.
4. Aus. Ausschnallen, rare, manque dans Grimm. Verbe composé par Gœthe. Cf. Wustmann, p. 48 : ausschnallen = aufschnallen + ausziehen; dégrafer et ôter, ôter après avoir dégrafé.
5. Dreymal. Adaptation : Da wollt ich den Panzer ausschnallen, da hört ich euch zwey dreymal. Da verknötelt ich die Riemen an der Haube, und da bin ich nun.
6. Wieder. Adaptation : Geh! Bring Hansen die Waffen wieder.

ihm, er soll munter[1] seyn, es gilt. Ich hoffe jeden Augenblick, meine Kundschafter sollen zurück kommen.

Georg.

Ach gestrenger Herr!

Götz.

Was hast du?

Georg.

Darf ich nicht mit?

Götz.

Ein andermal, Georg, wann wir Kaufleute fangen und Fuhren wegnehmen.

Georg.

Ein andermal, das habt ihr schon oft gesagt. O dießmal! dießmal! Ich will nur hinten drein[2] laufen, nur auf der Seite lauern. Ich will euch die verschoffene[3] Bolzen wieder hohlen.

Götz.

Das nächstemal, Georg. Du sollst erst ein Wamms[4] haben, eine Blechhaube, und einen Spieß.

Georg.

Nehmt mich mit. Wär ich letzt[5] dabey gewesen, ihr hättet die Armbrust nicht verloren.

Götz.

Weißt du das?

1. **Munter**, gai, dispos. Liaison des idées : c'est pour que Hans soit gai et dispos que Gœtz lui envoie du vin, et il doit être dispos parce que le moment de partir et de combattre, le moment de montrer du courage est arrivé (es gilt). Cette liaison ne se retrouve pas, si on traduit munter par *alerte* (Stapfer, Porchat, Lang) : « dis-lui d'être alerte : c'est l'heure ».

2. **Hinten drein**. On écrit aussi hintendrein. « Hinten tritt vor Adverbien der Bewegung, um Seite und Ort der letzteren genauer anzugeben. So entstehn Verbindungen wie hinten an, hinten aus, hinten drein, etc. » Grimm IV² (Heyne). 1484-5.

3. **Verschossene**. Cf. *Introd.* p. CXXV. Adaptation : verschossenen.

4. **Wamms**. Dans l'édition de 1773, einen Wams ; le neutre est plus habituel. Mhd. *wambeis*, *wambes*, neutre ; lat. mod. *wambasium*. Quant à l'orthographe, cf. *Introd.*, p. CXXXII.

5. **Letzt**, *dernièrement*. Adaptation : neulich : Gœthe n'aimait plus cet adverbe dans sa vieillesse : das Wort **letzt** (in Reichardts Briefen) ließe sich gleichfalls öfter entbehren, und durch **neulich**, **letztens**, **letzthin**, ersetzen und variiren. Gœthe XXXIII, 128. Cf. Grimm VI (Heyne), p. 820.

Georg.

Ihr warft sie dem Feind an Kopf[1], und einer von den Fußknechten hob sie auf, weg war sie. Gelt[2] ich weiß.

Götz.

Erzählen dir das meine Knechte?

Georg.

Wohl. Dafür pfeif ich ihnen auch, wenn wir die Pferde striegeln, allerley Weisen, und lerne[3] sie allerley lustige Lieder.

Götz.

Du bist ein braver[4] Junge.

Georg.

Nehmt mich mit, daß ich's zeigen kann.

Götz.

Das nächstemal, auf mein Wort. Unbewaffnet, wie du bist, sollst du nicht in Streit. Die künftigen Zeiten brauchen auch Männer. Ich sage dir, Knabe, es wird eine theure Zeit werden. Fürsten werden ihre Schätze biethen[5] um einen Mann, den sie jetzt hassen[6]. Geh, Georg, gib Hannsen seinen Küraß wieder und bring mir Wein. Georg ab. Wo meine Knechte bleiben! Es ist unbegreiflich. Ein Mönch! Wo kommt der noch[7] her?

1. An Kopf. Cf. *Biographie*, p. 32 : ...da wurf jch im den nechsten mein armbrust ann halss, dann ich het kein Pfeil daruff, vnnd mit dem schwerd rauss, vnnd rant in zu boden... Adaptation : an den Kopf.

2. Gelt, *n'est-ce pas*? Gelt, aujourd'hui interjection, était primitivement la troisième personne du subjonctif présent de gelten = (es) gelt(e). Pour l'explication du mot cf. Grimm IV[1b] (Hildebrand), 3053-3059.

3. Lerne, archaïque et dialectal pour lehre ; de même, dans l'Esquisse (Der junge Goethe, II, p. 159) : « Der Jäger gestern lernt ihn ein fein Weidmannsstückchen, Reiter zu verführen », et (J. G., II, p. 161): « Ich will dich was lernen ». Cf. Grimm, VI, page 768. Adaptation : lehre sie...

4. Braver, comme en français, *brave*, dans le double sens de *bon* et de *courageux :* Gœtz l'entend dans le premier sens, et George dans le second.

5. Biethen. Cf. *Introd.*, p. cxxxII.

6. Hassen. Cette prédiction ne se réalise pas dans le drame. Gœthe a-t-il songé au secours que, dans la réalité, Gœtz a prêté au duc Ulrich de Wurtemberg? se proposait-il d'introduire cet épisode dans son drame? et après l'avoir négligé, a-t-il oublié de supprimer une prédiction qui maintenant n'a plus d'objet?

7. Noch, à cette heure (tardive). Esquisse : Was schwarzes im Wald? Es ist ein Mann.

Bruder Martin[1] kommt.

Götz.

Ehrwürdiger Vater, guten Abend! woher so spät? Mann der heiligen Ruhe, ihr beschämt viel Ritter.

Martin.

Dank[2] euch, edler Herr! Und bin vor der Hand nur demüthiger Bruder, wenns ja Titel seyn soll. Augustin mit meinem Klosternahmen[3], doch hör ich am liebsten Martin, meinen Taufnahmen.

Götz.

Ihr seyd müde, Bruder Martin, und ohne Zweifel durstig! Der Bub kommt. Da kommt der Wein eben recht.

Martin.

Für mich einen Trunk Wasser[4]. Ich darf keinen Wein trinken.

Götz.

Ist das euer Gelübde?

Martin.

Nein, gnädiger Herr, es ist nicht wider mein Gelübde, Wein zu trinken: weil aber der Wein wider mein Gelübde ist, so trinke ich keinen Wein.

Götz.

Wie versteht ihr das?

Martin.

Wohl euch, daß ihr's nicht versteht. Essen und trinken, meyn ich, ist des Menschen Leben.

Götz.

Wohl!

1. Bruder Martin. Sur le frère Martin, voy. *Introd.*, p. LXV.

2 Dank, verbe (sous-ent. ich), et non substantif.

3. Klosternahmen. Cf. *Intr.*, p. CXXXII.

4. Wasser. L'Adaptation ajoute ici fort inutilement : Georg : Das Wasser ist bei uns nicht trinkbar, es ist alles pfulig. — Götz: Also einen Becher Wein. — Martin: Ich darf keinen Wein trinken.

Martin.

Wenn ihr gegessen und getrunken[1] habt, seyd ihr wie neu geboren; seyd stärker, muthiger, geschickter zu eurem Geschäft. Der Wein erfreut des Menschen Herz[2], und die Freudigkeit ist die Mutter aller Tugenden. Wenn ihr Wein getrunken habt, seyd ihr alles doppelt, was ihr seyn sollt, noch einmal so leicht denkend, noch einmal so unternehmend, noch einmal so schnell ausführend.

Götz.

Wie ich ihn trinke, ist es wahr[3].

Martin.

Davon red ich auch. Aber wir —

Georg mit Wasser.

Götz zu Georg heimlich.

Geh auf den Weg nach Dachsbach, und leg dich mit dem Ohr auf die Erde, ob[4] du nicht Pferde kommen hörst, und sey gleich wieder hier.

1. **Getrunken.** Esquisse et édition de 1773 : gessen und trunken.

2. **Herz.** « Und daß der Wein erfreue des Menschen Herz ». *Psaume* 104, 15.

3. **Wahr.** On peut hésiter pour cette réplique de Gœtz entre deux ou trois sens ou nuances de sens. Le premier est : *Pour qui en use comme moi, c'est vrai* (Stapfer). Gœtz ne se porte garant de la vérité des assertions du moine qu'en ce qui le concerne; pour d'autres, pour les ivrognes, il n'en est pas de même. Cette explication donne une valeur particulière à l'observation de Martin : davon red' ich auch, qui signifie *c'est bien ce que je veux dire; bien entendu.* — Le second sens est : *Vous avez raison; c'est bien ce que je ressens lorsque je le bois.* L'expérience personnelle de Gœtz confirme les paroles de Martin. Ich est accentué, mais sans se détacher du reste de la phrase autant que si l'on adopte l'interprétation précédente. — La troisième interprétation est plus subtile : Il faut supposer que Gœtz, pendant le discours du moine, vide un verre de vin, et qu'il le pose sur la table en disant : *Je sens en le buvant que vous avez raison.* Ce sens séduit au premier abord, puisqu'il est en accord avec une des habitudes les plus constantes du poète qui aime à tirer ses arguments, ses images, ses expressions des circonstances immédiates où se trouvent ses personnages (cf. p. 175, l. 10, un passage où il est question de vin comme dans le nôtre). L'absence de la parenthèse (trinkt) n'est pas choquante, puisque Gœthe supprime souvent ces indications (cf. p. 15, l. 7). Mais il est peut-être peu vraisemblable que Gœtz boive ici avant Martin, lorsqu'il va boire tout à l'heure avec lui; attendre une minute est une politesse de tous les temps, et la rudesse des mœurs n'en dispensait pas notre chevalier. D'ailleurs, l'Esquisse et l'Adaptation rejettent ce sens; cette dernière met ich en italique, de sorte que Gœthe en tous cas ne comprenait plus ainsi le passage en 1804; en effet, avec cette troisième interprétation, il faudrait accentuer plutôt wie et trinke. Dans l'Esquisse, Gœtz à ce moment n'a plus de vin; George n'en rapporte qu'après la réplique de Martin : Aber wir... Der Bub (mit Wasser und Wein).

4. **Ob**, *pour écouter si...*

Martin.

Aber wir, wenn wir gegessen und getrunken haben, sind wir grad das Gegentheil von dem, was wir seyn sollen. Unsere schläfrige Verdauung stimmt den Kopf nach dem Magen, und in der Schwäche einer überfüllten Ruhe erzeugen sich Begierden, die ihrer Mutter leicht über den Kopf wachsen[1].

Götz.

Ein Glas, Bruder Martin, wird euch nicht im Schlaf stören. Ihr seyd heute viel gegangen. *Bringts ihm*[2]. Alle Streiter[3]!

Martin.

In Gottes Nahmen[4]! *Sie stoßen an.* Ich kann die müßige Leute nicht ausstehen; und doch kann ich nicht sagen, daß alle Mönche müßig sind, sie thun was sie können. Da komm ich von St. Veit[5], wo ich die letzte Nacht schlief. Der Prior führte mich in den Garten; das ist nun ihr Bienenkorb[6]. Vortrefflicher Salat! Kohl nach Herzens Lust! und besonders Blumenkohl und Artischocken, wie keine in Europa!

1. **Wachsen.** Selon M. Wustmann, la mère des désirs est la mollesse (die Schwäche). — Peut-être est-ce plutôt die überfüllte Ruhe, qui semble se prêter davantage à une personnification; die Schwäche ne fait que la qualifier. — Dans l'Adaptation, à la place des trois dernières lignes : Faul zu jedem stillen Beruf, ungeschickt zum Nachdenken, zerstreut im Gebet und unruhig auf unserm Lager.

2. **Bringts ihm**, sous-ent. zu. Zubringen signifie lever le verre pour boire à la santé de quelqu'un, et non, comme l'expliquent Stapfer et Porchat, lui offrir à boire. Cf. *Faust*, I, v. 634 : Ich bring ihn (den Krug) zu, et la note de M. Schrœer (Faust von Goethe, hrsg. von Schröer, 1881, p. 61).

3. **Streiter.** « Gœtz boit à la santé de tous les hommes actifs qui luttent pour un noble but. Il comprend ainsi dans son toast le frère Martin, qui est l'ennemi de toute oisiveté. » Wustmann.

4. **Nahmen**, *au nom de Dieu! Dieu vous entende!* C'est la confirmation du toast de Gœtz, de même que tout à l'heure il répondra au second toast gleichfalls (p. 15, l. 7). La forme pieuse de la réplique convient à l'état de frère Martin. — Ce sens, adopté par tous les traducteurs, me paraît aussi le plus vraisemblable; mais voici une seconde interprétation fort plausible : La locution in Gottes Namen signifie souvent *Eh bien, soit!* Martin, après avoir refusé d'abord de boire du vin, cède enfin aux instances de Gœtz.

5. **St. Veit**, nom de couvent, fréquent dans l'Allemagne du Sud; choisi ici arbitrairement.

6. **Bienenkorb**, ruche. La comparaison, comme l'indique la suite, marque le soin minutieux avec lequel les moines cultivent leur jardin. « Und demnach solch Werklin von vielerlei mancherhand Blümlin zusammen geraft und gesamlet ist, hab ich dasselbige den Binenkorb der römischen Kirchen genant ». Fischart, Bienenkorb, 6[b]. Cf. Grimm, *Dict.* I, 1819. — On n'est pas tenté de faire en français le contre-sens que l'analogie des sons a dicté à Walter Scott : « Where they have raised *beans* (fèves) ». Voy. Goethe-Jahrbuch, III, p. 63.

Götz.

Das ist also eure Sache nicht. Er steht auf, sieht nach dem Jungen und kommt wieder.

Martin.

Wollte, Gott hätte mich zum Gärtner oder Laboranten[1] gemacht! ich könnte glücklich seyn. Mein Abt liebt mich, mein Kloster ist Erfurt in Sachsen; er weiß, ich kann nicht ruhn, da schickt er mich herum, wo was zu betreiben ist. Ich geh zum Bischof von Constanz.

Götz.

Noch eins[2]! Gute Verrichtung!

Martin.

Gleichfalls.

Götz.

Was seht ihr mich so an, Bruder?

Martin.

Daß ich[3] in euren Harnisch verliebt bin.

Götz.

Hättet ihr Lust zu einem? Es ist schwer und beschwerlich[4] ihn zu tragen.

Martin.

Was ist nicht beschwerlich auf dieser Welt! und mir kommt nichts beschwerlicher vor, als nicht Mensch seyn dürfen. Armuth, Keuschheit und Gehorsam — Drey Gelübde, deren jedes, einzeln betrachtet, der Natur das unausstehlichste scheint, so unerträglich sind sie alle. Und sein ganzes Leben unter dieser Last, oder der weit drückendern[5] Bürde

1. Laboranten. « Laborant = chemischer Arbeiter, *medicamentarius* », Grimm, VI, p. 9. — L'ensemble de la phrase ne signifie pas, comme l'entendent MM. Stapfer, Porchat et Lang : « Ah! si Dieu m'avait fait jardinier, » ce qui est contredit par ce qui précède, mais : « Ah! si Dieu m'avait créé pour être jardinier, s'il m'avait donné le goût du jardinage! » Il pourrait alors être heureux, comme les moines dont il vient de parler; il n'y aurait pas de contradiction entre ses penchants et sa destinée.

2. Noch eins, noch ein Glas Wein, encore un coup.

3. Daß ich..., ellipse pour Mein Blick will sagen, daß ich... (Wustmann).

4. Schwer und beschwerlich. Schwer, lourd, pesant; beschwerlich, incommode, pénible.

5. Drückendern. Esquisse : niederdrückendern.

des Gewissens muthlos zu keichen! O Herr! was sind die Mühseligkeiten eures Lebens, gegen die Jämmerlichkeiten eines Standes, der die besten Triebe, durch die wir werden, wachsen und gedeyen, aus mißverstandner Begierde Gott näher zu rücken, verdammt?

Götz.

Wär' euer Gelübde nicht so heilig, ich wollte euch bereden, einen Harnisch anzulegen, wollt' euch ein Pferd geben, und wir zögen mit einander.

Martin.

Wollte Gott, meine Schultern fühlten Kraft, den Harnisch zu ertragen, und mein Arm Stärke, einen Feind vom Pferd zu stechen! — Arme schwache Hand, von je her gewöhnt, Kreutze und Friedensfahnen zu führen[1] und Rauchfässer zu schwingen, wie wolltest du Lanze und Schwert regieren? Meine Stimme, nur zu Ave und Halleluja gestimmt, würde dem Feind ein Herold[2] meiner Schwäche seyn, wenn[3] ihn die eurige überwältigte[4]. Kein Gelübde sollte mich abhalten[5], wieder in den Orden zu treten, den mein Schöpfer selbst gestiftet hat[6]!

Götz.

Glückliche Wiederkehr[7]!

Martin.

Das trinke ich nur für euch. Wiederkehr in meinen Käfig ist allemal unglücklich. Wenn ihr wiederkehrt, Herr, in eure Mauern,

1. **Führen**, ici *porter;* mais il diffère de tragen en ce qu'il marque une certaine habileté à manier ce qu'on porte. — Esquisse : tragen.

2. **Herold**. Image fréquente chez Shakespeare, et que Gœthe lui a sans doute empruntée : the owl, night's *herald* (*Venus and Adonis*, 531); only *herald* to the gaudy spring (*Sonnet*, I, 10); let the bird of loudest lay *herald* sad and trumpet be (*Phoenix and Turtle*, III); silence is the perfectest *herald* of joy (*Much ado about nothing*, II, 1, 317); it was the lark, the *herald* of the morn, no nightingale (*Romeo and Juliet*, III, v, 6). Cf. Schmidt, *Shakespeare-Lexicon*, I, 534.

3. **Wenn**, tandis que.

4. **Ueberwältigte**. Esquisse : ...wenn ihn die eurige vor euch her wanken macht.

5. **Abhalten**, sous-ent. sonst, sans cela, si je n'étais pas si faible.

6. **Gestiftet hat**, rentrer dans l'ordre que mon Créateur lui-même a fondé. L'ordre dont il parle, c'est l'humanité avec tous ses penchants naturels; cf. p. 15, l. 13 : Mir kommt nichts beschwerlicher vor, als nicht Mensch seyn dürfen.

7. **Wiederkehr**. Esquisse et éd. de 1773 : Glückliche Retour!

mit dem Bewußtseyn eurer Tapferkeit und Stärke, der keine Müdigkeit etwas anhaben kann, euch zum erstenmal nach langer Zeit, sicher vor feindlichem Ueberfall, entwaffnet auf euer Bette streckt, und euch nach dem Schlaf dehnt[1], der euch besser schmeckt, als mir der Trunk nach langem Durst; da könnt ihr von Glück sagen!

Götz.

Dafür[2] kommt's auch selten.

Martin *feuriger.*

Und ist, wenn's kommt, ein Vorschmack des Himmels. — Wenn ihr zurück kehrt, mit der Beute eurer Feinde beladen, und euch erinnert: den stach ich vom Pferd[3], eh er schießen konnte, und den rannt' ich sammt dem Pferde nieder[4], und dann reitet ihr zu eurem Schloß hinauf, und —

Götz.

Was meint ihr[5]?

Martin.

Und eure Weiber! *Er schenkt ein.* Auf Gesundheit eurer Frau! *Er wischt sich die Augen.* Ihr habt doch eine?

Götz.

Ein edles, vortreffliches Weib!

1. **Dehnt.** Sich strecken et sich dehnen, qui signifient, l'un et l'autre, s'étendre, sont séparés par une nuance finement observée par le poète. Strecken ne s'emploie que dans le sens de la longueur; dehnen se dit des trois dimensions; il y a donc gradation dans l'expression. Le premier mouvement du chevalier fatigué qui vient d'ôter ses armes est de se coucher tout du long sur son lit; le second, d'étendre ses bras, de respirer librement, de dilater, pour ainsi dire, en tous sens son corps affranchi de sa pesante armure. — Euch nach dem Schlaf dehnt, expression très concise; litt. : s'étendre vers le sommeil, s'étendre dans l'attente, le désir du sommeil. — Schmeckt. La sensualité de cette expression intraduisible rend bien la sensation dont parle Martin.

2. **Dafür... auch**, mais aussi, en revanche.

3. **Pferd.** Expression elliptique : den stach ich (und indem ich ihn stach, warf ich ihn) vom Pferd, celui-ci, je l'ai frappé, et jeté à bas de son cheval.

4. **Nieder.** Niederrennen = rennend niederwerfen. Après nieder, l'Esquisse a un point d'exclamation; en effet, la phrase est interrompue. Elle pourrait se rattacher à la précédente : wenn ihr zurückkehrt, etc., est le développement de wenn's kommt.

5. **Ihr.** Esquisse : Warum haltet ihr ein?

Martin.

Wohl dem, der ein tugendsam Weib hat! deß[1] lebt er noch eins so lange. Ich kenne keine Weiber, und doch war die Frau die Krone der Schöpfung!

Götz vor sich.

Er dauert mich! Das Gefühl seines Standes[2] frißt ihm das Herz.

Georg gesprungen.

Herr! ich höre Pferde im Galopp! Zwey! Es sind sie[3] gewiß.

Götz.

Führ mein Pferd heraus, Hanns soll aufsitzen[4]. Lebt wohl, theurer Bruder, Gott geleit euch! Seyd muthig und geduldig. Gott wird euch Raum geben[5].

Martin.

Ich bitt um euren Nahmen[6].

Götz.

Verzeiht mir. Lebt wohl. Er reicht ihm die linke Hand.

1. Deß. Génitif neutre adverbial, correspondant à notre *en :* sa vie *en* est doublée. — Noch eins = noch einmal. — Lange, cf. *Ecclésiastique* (Jésus-Sirach), xxvi, 1 : Wohl dem, der ein tugendsames Weib hat; deß lebt er noch einmal so lange.

2. Stand, état, dans les deux sens du mot : à la fois *profession* et *situation* qui résulte de sa profession. Dans ce dernier sens, on dit plus souvent Zustand, qui se trouve ici dans l'Esquisse.

3. Sie, les cavaliers de Gœtz envoyés en éclaireurs, ceux qui paraissent à la fin de la première scène et que Gœtz attend au commencement de la seconde.

4. Aufsitzen. Esquisse : Der Junge : Herr! ich höre Pferde im Galopp! Zwey oder drey. — Gottfried : Ich will zu Pferde! Dein Vater und Hans sollen aufsitzen; es können Feinde seyn so gut als Freunde. Lauf ihnen eine Ecke entgegen; wenn's Feinde sind, so pfeif und spring in's Gebüsch. Lebt wohl, theurer Bruder! etc.

5. Raum geben, litt. : Dieu vous donnera de l'espace, c'est-à-dire : Dieu vous donnera l'occasion de développer librement les instincts que vous êtes obligé de refouler. C'est une allusion évidente à la Réforme, mais peu naturelle dans la bouche de Gœtz, qui ne se préoccupait pas des querelles théologiques de l'époque. Pour expliquer cette invraisemblance, peut-être pourrait-on dire : Dans la pensée de Gœtz, ces paroles signifient simplement : Dieu vous soutiendra; vous vous sentez à l'étroit; si vous avez patience et courage, avec l'aide de Dieu, vous vous habituerez aux nécessités de votre état, vous y respirerez à l'aise. Mais le poète, et les lecteurs avec lui, donnent à ces mots un tout autre sens, une tout autre portée. C'est donc une prédiction involontaire et inconsciente. — Cf. pour la locution Raum geben, *Genèse*, xxvi, 22. Nun hat uns der Herr Raum gemacht, et l'épître aux *Romains*, xii, 19 : Gebet Raum dem Zorn...

6. Nahmen. Adaptation : So geschehe es. Aber jetzt vor dem Abschied bitt ich um euren Namen.

Martin.

Warum reicht ihr mir die Linke? Bin ich die ritterliche Rechte nicht werth?

Götz.

Und wenn ihr der Kaiser wärt, ihr müßtet mit dieser vorlieb nehmen[1]. Meine Rechte, obgleich im Kriege nicht unbrauchbar, ist gegen den Druck der Liebe unempfindlich, sie ist eins mit ihrem Handschuh; ihr seht, er ist Eisen.

Martin.

So seyd ihr Götz von Berlichingen! Ich danke dir, Gott, daß du mich ihn hast sehen lassen, diesen Mann, den die Fürsten hassen, und zu dem die Bedrängten sich wenden. Er nimmt ihm die rechte Hand. Laßt mir diese Hand, laßt mich sie küssen!

Götz.

Ihr sollt nicht.

Martin.

Laßt mich! Du, mehr werth als Reliquienhand, durch die[2] das heiligste Blut geflossen ist, todtes Werkzeug, belebt durch des edelsten Geistes Vertrauen auf Gott!

Götz

setzt den Helm auf und nimmt die Lanze.

Martin.

Es war ein Mönch bey uns vor Jahr und Tag[3], der euch besuchte, wie sie euch abgeschossen ward vor Landshut[4]. Wie er uns erzählte,

1. Nehmen. Vorlieb ou plutôt fürlieb nehmen (cf. *Introd.*, p. cxxx) se contenter de. — Cf. *Faust*, I, v. 2719 :

> Ein Reisender ist so gewohnt
> Aus Gütigkeit fürlieb zu nehmen.

Cf. la locution française : *avoir pour agréable :*

> ...Je vous supplierai d'*avoir pour agréable*
> Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt.
> (*Le Misanthrope*, I, I.)

2. Durch die se rapporte à Reliquienhand, et non, comme l'entend M. Stapfer, à du.

3. Jahr und Tag. C'est la formule juridique *an et jour*, qui désigne une année pleine, à laquelle on ajoute même encore un délai d'un jour. Cf. Grimm, IV[2], p. 2237. — Par extension, un laps de temps très long.

4. Landshut. *Biogr.*, p. 36 : ...wie wir am sontag vor Landßhut wider scharmüzelten, do richten die von Nürnberg daß geschüz inn feind vnd freünd, vnnd hielten die feind also

was ihr littet, und wie sehr es euch schmerzte zu eurem Beruf verstümmelt zu seyn, und wie euch einfiel, von einem gehört zu haben, der auch nur Eine Hand hatte, und als tapferer Reitersmann doch noch lange diente — ich werde das nie vergessen!

Die zwey Knechte kommen.

Götz

zu ihnen. Sie reden heimlich.

Martin

fährt inzwischen fort.

Ich werde das nie vergessen, wie er im edelsten, einfältigsten[1] Vertrauen auf Gott sprach: und wenn ich zwölf Händ hätte, und deine

in einem vortheil an einem greblin, daz ich gern mein spieß mit einem zerbrochen hett, vnnd wie ich also haltt vnnd˙ sihe nach dem vortheil, so haben die Nürnbergischen daz geschüz inn vnß gericht, jnn feind vnnd freünd, wie vorgemelt, vnnd scheüst mir einer den schwerdknopff mit einer veldschlangen entzwey, daz mir daz halbtheil in arm gieng, vnnd drey armschinen darmit, vnnd lag der schwerdknopff in armschinen, daz man ihne nit sehen kunt, also daz mich noch wundert, daz eß mich nit von dem gaull herabgezogen hatt... also daz der arm hinden vnnd vorn zerschmettert war, vnnd wie ich so darsiehe, so hengt die hand noch ein wenig an der haut, vnnd leit der spieß dem gaull vnder den füesen, so thet ich aber, alß wer mir nichts darumb, vnnd wand den gaull allgemach vmb, vnnd kam dannach vngefangen von den feinden hinweg zu meinem hauffen...

Vnnd von der zeit ann, am sontag nach S. Jacobs tag, da bin ich zu Landßhut gelegen, biß vmb Faßnacht aussen, waß jch die zeit fur schmerzen erlitten habe, daz kann ein jeglicher woll erachten, vnnd war daz mein bitt zu Gott, die ich thet, wann jch inn seiner Göttlichen gnadt were, so solt er im nahmen Gottes mit mir hinfaren, jch wer doch verderbt zu einem Kriegsmann, doch fiel mir ein knecht ein, von dem ich etwan von meinem vatter seeligen vnnd alten knechten Pfalzgreuischen vnnd Hohenloeischen gehort hett, welcher der Köchle geheisen, vnnd Herzog Geörgen von Beyerns feind gewest ist, der het auch nit mehr den ein hand gehabt vnnd het eben alßbald ein ding im veld gegen feinden außrichten können, alß ein anderer, der lag mir im sinn, daz jch Gott aber anrufft vnnd gedacht, wenn jch schon zwölf hend hett, vnnd sein Göttliche gnad vnnd hilff mir nit woll wolt, so wer eß doch alles vmbsonst, vnnd vermeint derenthalben wann ich doch nicht mehr denn ein wenig ein behelff hett, eß wer gleich ein eisene hand oder wie eß wer, So wolt ich demnach mit Gottes hilff ihm veld noch jrgend alß guet sein, alß sonst ein heiloß mensch, jch bin auch seithero mit deßelbigen Köchles söhnen geritten, die redlich vnnd berümbte knecht gewesen.

Vnnd nachdem ich nun schier Sechzigk Jahr mit einer faust krieg, vhed vnnd hendel gehabt, so kann ich warlich nit anderst befinden noch sagen, dann daß der Allmechtig ewig barmherzig Gott wunderbarlich mit grosen gnaden bey vnnd mit mir in allen meinen kriegen, vheden vnnd geuehrlichkeiten gewesen.» Cf. *Introd.*, p. xix. Voir la reproduction de la main de fer en grandeur naturelle dans Berlichingen-Rossach, Geschichte des Ritters Götz von Berlichingen, p. 479.

1. Einfältigsten. Einfältig, ***simple***, ***naïf***, ***ingénu***, dans le bon sens du mot.

Gnad wollt'[1] mir nicht, was würden sie mir fruchten? So kann ich mit Einer —

Götz.

In den Haslacher Wald also. *Kehrt sich zu Martin.* Lebt wohl, werther Bruder Martin. *Küßt ihn.*

Martin.

Vergeßt mein nicht, wie ich euer nicht vergesse[2]. *Götz ab.*

Martin.

Wie mir's so eng um's Herz ward, da ich ihn sah. Er redete nichts[3], und mein Geist konnte doch den seinigen unterscheiden[4]. Es ist eine Wollust einen großen Mann zu sehn.

Georg.

Ehrwürdiger Herr, ihr schlaft doch bey uns?

Martin.

Kann ich ein Bett haben?

1. Wollt. « Wollen, rare pour wohl wollen, d'autant plus surprenant ici que la *Biographie* a en cet endroit woll wolt » (Wustmann). Comme cet emploi de wollen est rare, ne pourrait-on pas sous-entendre après nicht un verbe parallèle à fruchten, par ex. : helfen?? d'après cette explication, qui peut s'appuyer sur la répétition de mir, les douze mains seraient plus directement opposées à la grâce divine.

2. Vergesse. Vergessen régit l'acc. ou le gén., ce dernier surtout dans le style biblique. Cf. aussi le nom de la fleur Vergißmeinnicht. — Esquisse : Vergeßt mich nicht, wie ich eurer nicht vergesse. — Après ces mots, dans l'Adaptation, on lit tout un discours de Gœtz, bien peu naturel au moment où il est pressé d'aller surprendre son ennemi : Wer weiß, wo wir uns wieder finden. Und wenn ihr wacker auf euren Wegen bleibt, ich wacker auf den meinigen fortschreite, so müssen wir uns irgendwo wieder begegnen. Ungerechtigkeit, Uebermut Bedrängung, Arglist, Betrug, schalten so gu im Kloster als im Freyen. Bekämpft sie mit geistlichen Waffen in heiliger Stille, laßt mich das Eisen durchs offne Feld gegen sie führen. Gott segne jede redliche Bemühung und helf uns beyden.

3. Nichts. Si on entend ce passage à la lettre, il n'est guère en rapport avec l'entrée de Martin (p. 12, l. 1) que Gœtz interpelle tout aussitôt. — M. Wustmann explique « si peu que rien, rien de saillant » et l'étend à tout le dialogue entre Gœtz et Martin, où ce dernier en effet tient d'un bout à l'autre le dé de la conversation. Si c'est là le vrai sens, Gœthe ne s'en rendait plus compte en 1804; on lit, en effet, dans l'Adaptation : Er sprach noch nicht, und mein Geist konnte schon den seinigen unterscheiden. Ein tüchtiger Mann kündet sich gleich an.

4. Unterscheiden, discerner, deviner.

Georg.

Nein Herr! ich kenne Betten nur vom Hörensagen, in unsrer Herberg' ist nichts als Stroh.

Martin.

Auch gut. Wie heißt du?

Georg.

Georg, ehrwürdiger Herr!

Martin.

Georg! da hast du einen tapfern Patron[1].

Georg.

Sie sagen, er sey ein Reiter gewesen, das will ich auch seyn.

Martin.

Warte! *Zieht ein Gebethbuch[2] hervor, und gibt dem Buben einen Heiligen.* Da hast du ihn. Folge seinem Beyspiel, sey brav und fürchte Gott. *Martin geht.*

Georg.

Ach ein schöner Schimmel! wenn ich einmal so einen hätte! — und die goldene Rüstung! — Das ist ein garstiger Drach — Jetzt schieß' ich nach Sperlingen — Heiliger Georg! mach mich groß und stark, gib mir so eine Lanze, Rüstung und Pferd[3], dann laß mir die Drachen kommen!

1. Patron. St. George, selon la légende, était un jeune et beau prince de la Cappadoce, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. Le plus célèbre de ses exploits est la victoire qu'il remporta sur un dragon dont il délivra Aja (Cléodolinde), une jeune princesse que le monstre allait dévorer.

2. Gebethbuch. Cf. *Introd.*, p. cxxxii.

3. Pferd. Quand plusieurs substantifs se suivent, Gœthe supprime souvent l'article devant le second et le troisième, même s'ils sont d'un autre genre que le premier. Cf. Wandrers Nachtlied : Was soll all der Schmerz und Lust? — Il écrit aussi : mein Zureden und persönliche Theilnahme, um ihre Gestalt und Wesen, deinen Rock und Mütze, mit diesem Lied und Wendung, etc. Lehmann, Goethe's Sprache, 205.

Mein schönes Fräulein, darf ich wagen
Meinen Arm und Geleit ihr anzutragen?
(*Faust*, v. 2252.)

Au seizième siècle, notamment dans la langue de Luther, ce tour était familier : deinen Ungehorsam und Halsstarrigkeit, seinen Mund und Zunge, sammt der Seele und Leib. Cf. Teller, Ueber Luthers Bibelübersetzung, I, p. 222-223.

Dritte Scene.

Jaxthausen.

Götzens Burg.

Elisabeth. Maria. Karl, sein Söhnchen.

Karl.

Ich bitte dich, liebe Tante, erzähl mir das noch einmal vom frommen Kind, 's is[1] gar zu schön.

Maria.

Erzähl du mir's, kleiner Schelm, da will ich hören ob du Acht gibst.

Karl.

Wart e bis[2], ich will mich bedenken — Es war einmal — ja — es war einmal ein Kind, und sein Mutter war krank, da ging das Kind hin.

Maria.

Nicht doch. Da sagte die Mutter : liebes Kind —

Karl.

Ich bin krank —

Maria.

Und kann nicht ausgehn —

Karl.

Und gab ihm Geld und sagte : geh hin, und hohl dir ein Frühstück. Da kam ein armer Mann —

1. Is = ist. Voy. *Introd.*, p. cxxix. — 2. E bis = ein bißchen. Voy. *Introd*, p. cxxiii.

Maria.

Das Kind ging, da begegnet ihm ein alter Mann, der war — nun Karl!

Karl.

Der war — alt —

Maria.

Freylich! der kaum mehr gehen konnte[1], und sagte: liebes Kind —

Karl.

Schenk mir was, ich hab kein Brot gessen[2] gestern und heut. Da gab ihm's Kind das Geld —

Maria.

Das für sein Frühstück seyn sollte.

Karl.

Da sagte der alte Mann —

Maria.

Da nahm der alte Mann das Kind —

Karl.

Bey der Hand, und sagte — und ward ein schöner, glänziger, Heiliger, und sagte: Liebes Kind —

Maria.

Für deine Wohlthätigkeit belohnt dich die Mutter Gottes durch mich, welchen Kranken du anrührst —

Karl.

Mit der Hand — es war die rechte, glaub ich.

1. Konnte. Der, pronom relatif, tandis que dans la phrase précédente, der est démonstratif. Dans le style familier, les propositions sont bien plus coupées que dans le style soutenu; cf. p. 26, l. 10 : ...der war ein trefflicher Bogenschütz. Cette construction est constante dans les contes d'enfants. Grimm (voy. Engelien, Grammatik, 2e éd., p. 317) : Vor einem großen Walde lebte ein Holzhacker mit seiner Frau, der hatte nur ein einziges Kind, das war ein Mädchen von drei Jahren. Es war einmal eine alte Geiß, die hatte sieben junge Geißlein. Es war einmal ein alter König, der war krank.

2. Gessen. Cf. *Introd.*, p. CXXVIII.

3. Glänziger, glanzig ou glänzig, assez rare pour glänzend.

Maria.

Ja.

Karl.

Der wird gleich gesund.

Maria.

Da lief das Kind nach Haus, und konnt für Freuden[1] nichts reden.

Karl.

Und fiel seiner Mutter um den Hals, und weinte für Freuden —

Maria.

Da rief die Mutter: wie ist mir! und war — nun Karl.

Karl.

Und war — und war —

Maria.

Du gibst schon nicht Acht! — und war gesund. Und das Kind curirte König und Kaiser, und wurde so reich, daß es ein großes Kloster bauete[2].

Elisabeth.

Ich kann nicht begreifen, wo mein Herr bleibt. Schon fünf Tag und Nächte, daß er weg ist, und er hoffte so bald seinen Streich auszuführen.

Maria.

Mich ängstigt's lang. Wenn ich so einen Mann haben sollte, der sich immer Gefahren aussetzte, ich stürbe im ersten Jahr.

1. **Für Freuden.** Für = vor. Cf. *Introd.*, p. cxxx. Freuden n'est pas le datif pluriel, mais l'ancienne forme du datif singulier, Cf. *Introd.*, p. cxxiii.

2. **Bauete.** A partir de cet endroit, la scène, telle qu'elle se trouvait dans l'Esquisse, a été profondément remaniée (cf. *Appendice*, p. 270). Dans *Gottfried*, Élisabeth reproche à Marie d'élever Charles avec trop de mollesse; elle critique son histoire : « Votre enfant charitable m'amuse! il fait cadeau de ce qui lui a été donné. Et toute la bonne œuvre consiste en ceci : c'est qu'il ne mangera rien à déjeuner. » Et que lui aurais-tu raconté? réplique Marie. — Je ne saurais inventer des contes, et je n'en sais pas non plus, Dieu merci! je lui aurais raconté de son père, comment le tailleur, etc. ». Et elle raconte sèchement l'histoire qui est entrecoupée par un dialogue si vif et si amusant dans le drame.

Elisabeth.

Dafür dank' ich Gott, daß er mich härter zusammen gesetzt hat.

Karl.

Aber muß dann[1] der Vater ausreiten[2], wenn's so gefährlich ist?

Maria.

Es ist sein guter Wille so.

Elisabeth.

Wohl muß er, lieber Karl.

Karl.

Warum?

Elisabeth.

Weißt du noch, wie er das letztemal ausritt, da er dir Weck mitbrachte?

Karl.

Bringt er mir wieder mit[3]?

Elisabeth.

Ich glaub wohl. Siehst du, da war ein Schneider von Stuttgard, der[4] war ein trefflicher Bogenschütz und hatte zu Cölln aufm Schießen das Beste[5] gewonnen.

Karl.

War's viel?

1. Dann. Gœthe emploie encore souvent dann dans le sens de denn. Sur l'histoire de ces deux mots, cf. Grimm, II, p. 740, 742, 945. — Adaptation : denn.

2. Ausreiten a ici le sens primitif *sortir à cheval;* mais Gœthe emploie d'ordinaire dans *Gœtz* ausreiten et ausziehen pour marquer le départ du chevalier pour une expédition guerrière Cf. p. 123. l. 9; p. 178, l. 3; p. 227, l. 13, etc.— Cf. Wallensteins Tod, III, XIII :

Nicht mächt'ger war ich, als ich vor neun Jahren
Auszog, dem Kaiser Deutschland zu erobern.

3. Mit. Avant mit sous-ent. welche, et non, comme le dit M. Wustmann, welches.

4. Der, démonstr. Cf. p. 24, note 1.

5. Das Beste, le premier prix.

Elisabeth.

Hundert Thaler[1]. Und darnach wollten sie's ihm nicht geben.

Maria.

Gelt[2], das ist garstig, Karl?

Karl.

Garstige Leut!

Elisabeth.

Da kam der Schneider zu deinem Vater und bath ihn, er möchte ihm zu seinem Geld verhelfen[3]. Und da ritt er aus und nahm den Cöllnern ein paar Kaufleute[4] weg, und plagte sie so lang, bis sie das Geld heraus gaben[5]. Wärst du nicht auch ausgeritten?

Karl.

Nein! da muß man durch einen dicken[6] dicken Wald, sind[7] Zigeuner und Hexen drin.

1. Thaler. La petite ville de Joachimsthal, en Bohême, a donné son nom (Joachimsthaler, puis, par abréviation, Thaler) à cette monnaie dont les premiers échantillons ont été frappés avec l'argent tiré de ses mines. Aujourd'hui, le thaler vaut 3 fr. 75 c. — Dans la *Biographie*, le tailleur gagne cent florins; Gœthe les a rétablis dans l'Adaptation : hundert Gulden.

2. Gelt. Cf. p. 11, note 2.

3. Verhelfen. Zu etwas verhelfen = zu etwas kommen oder gelangen helfen, in den Besitz desselben bringen. Sanders, I, 737. Il se construit d'ordinaire, comme ici, avec le datif de la personne; mais on trouve aussi l'accusatif : Ich will Sie zu seiner Bekanntschaft verhelfen. Lessing (éd. Lachmann), I, 233.

4. Ein paar Kaufleute, ou bien dans le sens propre, *une couple de marchands*, ou *quelques marchands* (cf. : Ich blieb nur vier Tage, habe aber in diesen paar Tagen sehr Viel gesehn). Le p minuscule semble indiquer ce second sens, mais le passage correspondant de la *Biographie :* wurff ihn zwen burger die waren khauffleuth... darnider (voir la note suivante) me fait préférer le premier. Gœthe écrit d'ailleurs indistinctement p et P. Voir p. 58, l. 10, et note.

5. Herausgaben. *Biographie*, p. 40 : Deß andern jarß darnach schrieben mir etliche meiner gueten freünd Herzog Vlrichs von Würtenbergs hoffgesind, vnnd war sonderlich mein Schweher Reinhard von Sachsenheim seelig einer, vnnd bathen mich von eins wegen, der hieß der Hannß Sindelfinger, vnnd war seines handwerkhs ein schneider, vnnd ein guter zielschüz mit der büchßen, der war zu Stuttgarten daheim, vnnd het zum ziel geschoßen zu Cölln, vnnd war wie jchs behalten, Hundert gülden daß best gewest, daß gewann er, aber die von Cölln hetten ihn darumb betrogen, vnnd wollten ihm nichts geben, So het er vielleicht solches den Hoff Junckherrn zu Stuttgarten gesagt und geclagt, da schrieb mir mein Schweher Reinhard von Sachsenheim seelig, wie gemelt, von seinet vnnd anderer hoffgesinds wegen, vnnd batten mich, jch soll mich seiner annehmmen, daß ich nun thet, vnnd wurde der von Cölln feind, vnnd wurff ihn zwen burger die waren khauffleüth, ein vatter vnnd ein sohn darnider. » Cf. *Introd.*, p. xxi.

5. Dicken. On dirait aujourd'hui dichten : l'ancienne langue confondait souvent les deux mots.

7. Sind, es sind. Voy. *Introd.*, p. cxxvii.

Elisabeth.

Ist ein rechter Bursch, fürcht[1] sich vor Hexen.

Maria.

Du thust besser, Karl, leb du einmal[2] auf deinem Schloß, als ein frommer christlicher Ritter. Auf seinen eigenen Gütern findet man zum Wohlthun Gelegenheit genug. Die rechtschaffensten Ritter begehn mehr Ungerechtigkeit als Gerechtigkeit auf ihren Zügen[3].

Elisabeth.

Schwester, du weißt nicht was du redst. Gebe nur Gott, daß unser Junge mit der Zeit braver wird, und dem Weislingen nicht nachschlägt, der so treulos an meinem Mann handelt[4].

Maria.

Wir wollen nicht richten, Elisabeth. Mein Bruder ist sehr erbittert, du auch. Ich bin bey der ganzen Sache mehr Zuschauer, und kann billiger seyn.

Elisabeth.

Er ist nicht zu entschuldigen.

Maria.

Was ich von ihm gehört, hat mich eingenommen. Erzählte nicht selbst dein Mann so viel Liebes und Gutes von ihm! Wie glücklich

1. Ist... fürcht; es ou er ist; er fürchtet. Voy. *Introd.*, p. CXXVII et CXXVIII.

2. Einmal s'emploie dans des acceptions bien plus variées que la locution française correspondante : *une fois*. Il signifie *semel*, *olim*, *aliquando*; *heus* et *quæso*, après un impératif; *certe*, *profecto*, après le présent. Cf. Grimm, III, pp. 230-234. Quelquefois il peut comprendre en même temps deux de ces acceptions; ainsi, dans ce passage, einmal a les deux sens de *quæso* et d'*olim* (pour marquer l'avenir). Traduit littéralement, ce serait : *va*, vis *un jour*...

3. Zügen. Dans l'Esquisse (voir *Appendice*, p. 272) Marie adresse ce reproche directement à Gœtz. En généralisant son observation, elle marque plus d'égards pour son frère, ce qui sied mieux à sa nature douce et conciliante. L'Adaptation ajoute pour préparer la conduite future de Charles : Ja, und ich kann es keinem Friedliebenden verdenken, wenn er sich aus dieser wilden Welt heraus und in ein Kloster begiebt.

4. Handelt. Adaptation : Gebe Gott, daß unser Junge mit der Zeit brav und nicht etwa zum Duckmäuser wird, zu so einem Weislingen, der überall für einen fürtrefflichen Mann gilt und so treulos an deinem Bruder handelt.

war ihre Jugend, als sie zusammen Edelknaben des Markgrafen[1] waren!

Elisabeth.

Das mag seyn. Nur sag, was kann der[2] Mensch je Gutes gehabt haben, der seinem besten, treusten Freunde nachstellt, seine Dienste den Feinden meines Manns verkauft, und unsern trefflichen Kaiser, der uns so gnädig ist, mit falschen widrigen Vorstellungen einzunehmen sucht.

Karl.

Der Vater! Der Vater! Der Thürner[3] bläst's Liedel: Heysa mach's Thor auf[4].

Elisabeth.

Da[5] kommt er mit Beute.

Ein Reiter kommt.

Reiter.

Wir haben gejagt! wir haben gefangen! Gott grüß euch, edle Frauen

Elisabeth.

Habt ihr den Weislingen?

Reiter.

Ihn und drey Reiter.

Elisabeth.

Wie ging's zu, daß ihr so lang ausbleibt?

1. **Markgrafen**, le margrave Frédéric de Brandebourg. Cf. *Introd.*, p. xv.

2. **Der**, presque démonstratif.

3. **Thürner**. Thurn, Thürner, archaïque et dialectal; on dit aujourd'hui Thurm, Thürmer. Adaptation : Thürmer. — Liedel; les diminutifs en el marquent une nuance plus familière que ceux en lein et en chen. Cf. Mädel et Mädchen, Gretel et Gretchen, etc.

4. **Auf**. Ce sont les premières paroles, et par suite, le titre de la chanson dont le gardien de la tour sonne la mélodie.

5. **Da**, alors, dans ce cas. — L'air que sonne le gardien annonce à Élisabeth le succès de l'entreprise de Gœtz.

Reiter.

Wir lauerten auf ihn zwischen Nürnberg und Bamberg, er wollte nicht kommen, und wir wußten doch, er war auf dem Wege. Endlich kundschaften[1] wir ihn aus, er war seitwärts gezogen, und saß geruhig bey'm Grafen auf[2] Schwarzenberg.

Elisabeth.

Den möchten sie auch gern meinem Mann feind haben.

Reiter.

Ich sagts gleich dem Herrn. Auf! und wir ritten in Haslacher Wald[3]. Und da wars curios, wie wir so in die Nacht reiten, hütt'[4] just ein Schäfer da, und fallen fünf Wölf in die Herd', und packten weidlich[5] an. Da lachte unser Herr, und sagte : Glück zu, lieben Gesellen[6]! Glück überall und uns auch! Und es freuet' uns all das gute Zeichen[7]. Indem so kommt der Weislingen hergeritten mit vier Knechten.

Maria.

Das Herz zittert mir im Leibe.

1. Kundschaften. Cf. *Introduction*, p. CXXVIII.

2. Auf se rapporte à saß : il se reposait au château de Schwarzenberg; plus exactement, il y a ici à la fois demi-ellipse et demi-pléonasme : er saß geruhig beim Grafen von Schwarzenberg, auf dessen Schloß. — Adaptation : von Schwarzenberg.

3. Wald; l'article sous-ent. est den, et non dem. Cf. p. 21, l. 3. Adaptation : in den...

4. Hütt' = hütete, ou peut-être hütet, si l'apostrophe, comme le supposent les éditeurs modernes, doit se reporter entre les deux t. L'édition de 1828 a hütt sans apostrophe; l'Adaptation : hütet. Hüten est employé absolument dans le sens de seine Herde hüten. — De même, anpacken pour die Schafe anpacken.

5. Weiblich. « mhd. weidelich, weidenlich, frisch, keck, ausgezeichnet, stattlich » ; eigentlich jagdgemäß. » Cf. Kluge, Etym. Wörterbuch, p. 367.

6. Gesellen. Gœtz s'adresse aux loups, et non à ses compagnons. Dans l'édition de la *Biographie* de Gœtz, que Gœthe avait sous les yeux (1731), on lit : und sagt zu ihnen (zu den Wölfen).

7. Zeichen. *Biogr.*, p. 62. « ...wie wir anzogen, so hüet ein Scheffer allernechst darbey, vnnd zu warzeichen, so fallen funff wolff inn die schaff, vnnd greiffen auch ann, daß hört vnnd sahe ich gern, vnnd wünscht ihnen gluckh vnnd vnß auch, vnnd sagt, gluckh zu lieben gesellen, gluckh zu vberall, vnnd ich hielt eß fur ein gluckh, dieweil wir also mit einander angriffen hetten... » Cf. *Introd.*, p. XXX. Ce récit ne se trouve pas dans l'Esquisse.

Reiter.

Ich und mein Kamerad, wie's der Herr befohlen hatte, nistelten [1] uns an ihn, als wären wir zusammengewachsen, daß er sich nicht regen noch rühren konnte, und der Herr und der Hanns fielen über die Knechte her, und nahmen sie in Pflicht [2]. Einer ist entwischt [3].

Elisabeth.

Ich bin neugierig ihn zu sehn. Kommen sie bald?

Reiter.

Sie reiten das Thal herauf; in einer Viertelstund sind sie hier [4].

Maria.

Er wird niedergeschlagen seyn.

Reiter.

Finster gnug sieht er aus.

1. Nistelten. Dans la *Biographie* et dans l'Adaptation on lit : nestelten. Nestel, aiguillette, lacet; de là sich an jemanden nesteln, s'attacher, s'accrocher à quelqu'un. Nisteln, qui se trouve dans l'Esquisse et dans le Drame, est une autre métaphore : sich an jemanden niste(l)n, litt. : se nicher contre quelqu'un.

2. Pflicht. Dans cette locution Pflicht n'a pas le sens habituel de *devoir*. « Aus mhd. ahd. *pfliht*; freundliche Sorge, Pflege; Verkehr, Theilnahme; Dienst, Obliegenheit; — englisch *plight*, Zustand, Beschaffenheit; Pfand, Verpflichtung ». Kluge, Etymologisches Wörterbuch, p. 253. — Jemanden in Pflicht nehmen, recevoir l'engagement de quelqu'un, recevoir le serment de fidélité (souvent in Eid und Pflicht nehmen). Ici, Gœtz fait prisonniers Weislingen et ses cavaliers, et reçoit d'eux l'engagement de ne pas se sauver. — La *Biographie* emploie dans ce sens in Gelübd nehmen; p. 43 : welche auch beede inn gelübd genohmmen; p. 44 : so wolt jch ihnen jnn Ritterliche gelübd haben genohmmen; p. 45 : er solt die zwen knecht bald in gelübd nehmen. Voy. Wustmann, p. 47.

3. Entwischt. Les détails de cette rencontre entre Gœtz et Weislingen sont empruntés au récit de la querelle de Gœtz et du comte de Waldeck. *Biographie*, p. 61 : Da befahl ich meiner knechten zweien, sie solten nichts thun, dann vff den Grauen acht haben, vnnd solten sich ann in nesteln, vnnd souiel möglich jhne nit schiesen, noch verwundten, wo er aber entreitten wolt, so möchten sie im denn gaull woll erschießen oder erstechen, so wolt jch mich mit deß Grauen Reüttern schlagen, Nun eß schickht sich die sachen also, daß eß glückhlich vnnd woll zugieng, daß ich bald mit jhnen den knechten fertig wurd, vnnd ruckht darnach dennechsten dem Grauen zu, vnnd fand meine zwen knecht an ihm, alß weren sie ann iñ kuppelt, wie jch ihnn dann beuohlen hett. » Cf. *Introd.*, p. XXIX.

4. Hier. Dans l'Adaptation, on lit après entwischt : « Elisabeth : Nun das wäre glücklich genug gerathen. — Faud (c'est le nom du cavalier) : Ja, da halfs eben nichts. Wir nahmen Weislingen die ritterlichen Zeichen ab, sein Schwert, den rechten Sporn und den rechten Handschuh, und so wars gethan, da war er unser Gefangner. »

Maria.

Sein Anblick wird mir im Herzen weh thun.

Elisabeth.

Ah[1]! — Ich will gleich das Essen zurecht machen. Hungrig werdet ihr doch alle seyn.

Reiter.

Rechtschaffen[2].

Elisabeth.

Nimm die Kellerschlüssel und hohl vom besten Wein! Sie haben ihn verdient. Ab.

Karl.

Ich will mit, Tante.

Maria.

Komm, Bursch. Ab.

Reiter.

Der wird nicht sein Vater, sonst ging er mit in Stall[3]!

Götz, Weislingen, Reitersknechte.

Götz

Helm und Schwert auf den Tisch legend.

Schnallt mir den Harnisch auf, und gebt mir mein Wamms[4]. Die Bequemlichkeit wird mir wohl thun, Bruder Martin, du sagtest recht[5] — Ihr habt uns in Athem erhalten, Weislingen.

1. Ah! Cette exclamation marque l'impatience d'Élisabeth qui trouve la commisération de Marie déplacée.

2. Rechtschaffen, litt. : honnêtement, dans le sens de *fort*, *beaucoup*, *grandement*. Cf. Hamilton, *Mémoires du comte de Grammont* : « Cette chambre était alors, Dieu merci, *honnêtement* remplie de monde. »

3. In Stall. Voy. *Introd.*, p. cxxi.

4. Mein Wamms, édit. de 1773 : meinen Wamms. Cf. p. 10. l. 11. Esquisse : meinen Rock.

5. Recht. Cf. p. 17.

Weislingen

antwortet nichts, auf und abgehend.

Götz.

Seyd guten Muths [1]. Kommt entwaffnet euch. Wo sind eure Kleider? ich hoffe, es soll nichts verloren gangen seyn. Zum Knecht. Fragt seine Knechte, und öffnet das Gepäcke, und seht zu daß nichts abhanden komme [2]. Ich könnt' euch auch von den meinigen borgen.

Weislingen.

Laßt mich so, es ist all eins [3].

Götz.

Könnt' [4] euch ein hübsches saubres Kleid geben, ist zwar nur leinen. Mir ist's zu eng worden [5]. Ich hatt's auf der Hochzeit meines gnädigen Herrn des Pfalzgrafen [6] an, eben damals, als euer Bischof so giftig

1. Guten Muths. Le génitif singulier de l'adjectif, même lorsqu'il n'est pas précédé de l'article, suit très souvent, au masculin et au neutre, la déclinaison faible. Cette exception à la règle, qui ne date que du dix-huitième siècle, est habituelle aujourd'hui. Gœthe adopte presque toujours la déclinaison forte pour les adjectifs pronominaux : alles Lobes, anderes Sinnes, manches Gewerbes, etc.; pour les autres adjectifs, il emploie soit au hasard, soit selon les exigences de l'euphonie, tantôt l'une, tantôt l'autre forme. « Devant Muthes seul, dit Lehmann (Goethe's Sprache, p. 345), il choisit toujours la déclinaison forte : gutes Muthes, freies Muthes, hohes Muthes, comme si le courage s'associait mieux à la forme forte qu'à la faible ». On voit par notre passage qu'il en est de Muth comme des autres substantifs, et que Gœthe écrit dans la même pièce tantôt guten Muths, comme ici, tantôt gutes Muthes, comme à la p. 179, l. 4.

2. Abhanden komme. Abhanden, ahd. *aba hantum*, *de manibus*; abhanden kommen, se perdre.

3. Eins, tout est pour moi *une seule* et même *chose*, tout m'est égal.

4. Könnt. Cf. *Introd.*, p. CXXVI.

5. Worden. Esquisse : « Gottfried : Wollt ihr euch nicht entwaffnen? Habt ihr keine Kleider bei euch? ich will euch von meinen geben. Wo ist meine Frau? — Knecht : In der Küche. — Gottfried : Habt ihr Kleider bei euch? Ich will euch eins borgen. Ich hab just noch ein hübsches Kleid, ist nicht kostbar, nur von Leinen, aber sauber; ich hatt's auf der Hochzeit meines gnädigen Herrn... » Si l'on regrette, dans le drame, l'absence de ce mot jeté en passant : « Où est ma femme? » (il ne s'en informera que bien plus tard), tout le reste du dialogue a été heureusement corrigé Tout est mieux conduit, mieux motivé, et les additions sont de nouveaux traits de caractère. Remarquez surtout ce dernier mot : « Il m'est devenu trop étroit. » La corpulence différente des deux chevaliers, si conforme à leur caractère (cf. *Introd.*, p. LX), y est notée comme par hasard.

6. Des Pfalzgrafen. Cf. *Introd.* p. XXIII.

über mich wurde. Ich hatt' ihm vierzehn Tag vorher, zwey Schiff' auf dem Main niedergeworfen[1]. Und ich geh mit Franzen von Sickingen[2] im Wirthshaus zum Hirsch[3] in Haidelberg die Trepp hinauf. Eh man noch ganz droben ist, ist ein Absatz und ein eisern Geländerlein, da[4] stund[5] der Bischof und gab Franzen die Hand, wie er vorbey ging, und gab sie mir auch, wie ich hinten drein[6] kam[7]. Ich lacht' in meinem Herzen, und ging zum Landgrafen von Hanau, der mir ein gar[8] lieber Herr war, und sagte: Der Bischof hat mir die Hand geben, ich wett er hat mich nicht gekannt. Das hört der Bischof, denn ich redt[9] laut mit Fleiß[10], und kam zu uns trotzig — und sagte: Wohl, weil ich euch nicht kannt hab, gab ich euch die Hand. Da sagt' ich: Herre, ich merkt's wohl, daß ihr mich nicht kanntet, und hiermit[11] habt ihr eure Hand wieder. Da ward das Männlein so roth am Hals wie ein Krebs vor Zorn, und lief in die Stube zu Pfalzgraf Ludwig und dem Fürsten von

1. Niedergeworfen (cf. p. 3, note 4), *surpris*, et non *coulé bas*, comme l'expliquent MM. Stapfer et Porchat. *Biographie*, p. 45 : Da schickhten wir einen mit dem sail, darann die geüll ziehen, jnn einem Schelch hinüber vff die andern seiten, zogen daß Schiff auch hinüber, vnnd luden sechzehen wagen mit allerley wahr, vnnd nahmen nichts dann waß Bambergisch war... ».

2. Sickingen. Dans la *Biographie*, c'est Martin de Sickingen, le beau-frère de Gœtz. Cf. *Introd.*, p. LXIII.

3. Zum Hirsch. Dans l'Allemagne du Sud, on dit plutôt Zum Hirschen. Goethe, An Silvien (Carlsbad, 1808) : Zu dem weißen Hirschen.

4. Da, dans la *Biographie* daran, qui se relie mieux à Geländerlein, appuyé contre.

5. Stund. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

6. Hinten drein que l'on écrit aussi hintendrein. Voy. p. 10, note 2.

7. Kam. Le premier wie, *comme*, *lorsque*; le second, de même que *comme* en français, a le double sens de *lorsque* et de *puisque*.

8. Lieber a plutôt ici le sens actif : qui m'aimait de tout son cœur. Cf. *Biographie*, p. 40 : « ...war mir gar ein gnediger junger Herr ».

9. Redt. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

10. Mit Fleiß, à dessein.

Sie that, als käme sie nur so von ungefähr,
Allein sie kam mit Fleiß, weil sie ihn
sprechen wollte.

Gellert, I, 132 (cité par Sanders, I, 460).

11. Und hiermit. Hier, joint à des prépositions, forme un grand nombre d'adverbes : hieran, -auf, -aus, -ein, etc. etc.; il a presque toujours le sens du démonstratif et s'oppose quelquefois à da, comme dieser à jener. Und hiermit (la forme hiemit que donne ici la *Biographie* était plus fréquemment employée au seizième siècle) marque ici le geste même de Gœtz, mit dieser Hand die ich euch gebe. Une seconde interprétation me paraît moins naturelle : hiermit se rapporterait à la phrase précédente : *et avec ceci*, *et puisqu'il en est ainsi*, puisque j'ai bien remarqué que vous m'avez donné la main sans me reconnaître. — Cette liaison des deux propositions est certaine, mais elle est sous-entendue, et je ne la crois pas exprimée par hiermit. Cf. d'ailleurs Esquisse : Herr, ich merkt's wohl, daß ihr mich nicht kannt habt, da habt ihr sie wieder. — L'Adaptation ajoute fort inutilement après wieder : und reicht sie ihm hin.

Nassau, und klagt's ihnen[1]. Wir haben nachher uns[2] oft was drüber zu gute gethan.

Weislingen.

Ich wollt' ihr ließt mich allein.

Götz.

Warum das? Ich bitt euch, seyd aufgeräumt. Ihr seyd in meiner Gewalt, und ich werd sie nicht mißbrauchen.

Weislingen.

Dafür[3] war mir's noch nicht bange. Das ist eure Ritterpflicht[4].

Götz.

Und ihr wißt, daß die mir heilig ist.

1. Ihnen. *Biographie*, p. 46 : « Wie aber mirs darnach mit dem Bischoff vonn Bamberg zu Heidelberg ist gangen, dauon will jch jezt auch mit der kürz schreiben, Da mein gnedigster Churfürst vnnd herr, Pfalzgraff Ludwig, hochlöblicher gedechtnus sein hochzeit hette mit herzog Wilhelms von Beyerns chwester, da reitten vnser viel junger gesellen vom Adell, wie man dann thuet, auch dahin vf die hochzeit, vnnd het einer ein kleid, wie der ander, daz war nit köstlich weder seiden noch sammet daran, Nun der arm hauff war woll gehalten, vnnd helten viel gueter gesellen, vnnd thet man vnß schier mehr ehr an, dann wir wert waren, man sazt vnnß auch allein zusammen, vnnd trug sich die handlung also zu, Martin von Sickhingen mein schwager vnnd jch giengen in der herberg zum Hirsch die stegen hinauff, vnnd mein schwager vor mir, vnnd wie man schier hinauf kompt vff die stegen, da ist ein eisernes glentterlein, daran stunde der Bischoff von Bamberg, gab meinem schwager Martin von Sickhingen die hand, gab mir sie auch, vnnd wie er mirs geben hett, so gieng jch hin zu Graff Ludwigen von Hanaw, der stundt zu nechst darbey, vnnd war mir gar ein gnediger junger herr, vnnd sagt zu ihm, der Bischoff hett mir die hand geben, jch glaub er hab mich nit kend, er hett mir sie sonst nit geben, vnnd dergleichen, welches nun der Bischoff, alß jch achten kan, gehört het, dann jch red laut, vnnd gieng also der Bischoff wider her zu mir, vnnd sagt, er het mir die hand geben, aber mich nicht gekend, da sagt ich, herr jch hab woll gedacht, jhr habt mich nit kend, vnnd habt eüch hiemit die hand wider, Da lieff daz Mendlein von mir hinein in die stuben, zu Pfalzgrauen Ludwigen vnnd Bischoff Lorenzen von Würzburg, beede meine gnedigste vnnd gnedige herrn vnnd war alß rott am halß, alß wie ein krepß, so zornig war er, daß er mir die hand geben hett, dann er wuste woll, daß jch meinem vettern Stachius von Thüngen gedient, da er im die schiff vff dem Main niedergeworffen... » Cf. *Introd.*, p. XXIII.

2. Uns. Gœtz et les seigneurs qu'il vient de nommer, ou Gœtz et Sickingen, mais non Gœtz et Weislingen; en effet, ceux-ci semblent s'être vus pour la dernière fois au moment de l'expédition de Brabant (cf. p. 43, l. 10) qui était antérieure au mariage du comte palatin (voir, il est vrai, l'anachronisme de la l. 5, p. 43); d'ailleurs, Gœtz rapporte l'incident comme s'il était ignoré de son interlocuteur, et non comme une histoire bien connue; cf. plus loin les souvenirs où il fait appel à la mémoire de Weislingen, p. 41.

3. Dafür = davor. Voy. *Introd.*, p. CXXX.

4. Ritterpflicht. Esquisse : Das hofft ich eh ihr's sagtet, und nun weiß ich's gewisser als meinen eigenen Willen. Ihr wart immer so edel als ihr tapfer wart.

Weislingen.

Ich bin gefangen; das Übrige ist eins[1].

Götz.

Ihr solltet nicht so reden. Wenn ihr's mit Fürsten[2] zu thun hättet, und sie euch in tiefen[3] Thurn an Ketten aufhingen, und der Wächter euch den Schlaf wegpfeifen[4] müßte.

Die Knechte mit den Kleidern.

Weislingen

zieht sich aus und an.

Karl kommt.

Karl.

Guten Morgen, Vater.

Götz küßt ihn.

Guten Morgen, Junge. Wie habt ihr die Zeit gelebt?

Karl.

Recht geschickt[5], Vater! Die Tante sagt: ich sey recht geschickt.

1. Eins. Cf. p. 33, note 3.

2. Mit Fürsten. Adaptation : mit Tyrannen. Cf. *Introd.*, p. cxii.

3. In tiefen Thurn, in = im selon l'habitude fréquente chez Gœthe de supprimer l'article. Cf. *Introd.*, p. cxxi. C'est sans doute parce que in a la valeur de im que l'adjectif a la forme de la déclinaison faible (tiefen au lieu de tiefem). Adaptation : im tiefsten Thurm. Selon M. Wustmann, tiefen serait l'accusatif et s'expliquerait par une ellipse : in den tiefen Thurn (würfen und dort) an Ketten aufhiengen.

4. Wegpfeifen, sonner du cor pour chasser le sommeil. Cf. Sanders, II, 526 : auf Blase-Instrumenten pfeifen. Dans l'Esquisse, cette fin de scène est bien plus longue. Gœthe avait mis dans la bouche de Gottfried des paroles emphatiques, des réflexions traînantes, de savantes suspensions de pensée et d'expression qui convenaient mieux à un bel esprit qu'au rude chevalier. Nur gedacht : G.: O wärt ihr immer so treu als klug gewesen, wir könnten denen Gesetze vorschreiben denen wir — warum muß ich hier meine Rede theilen! — denen ihr dient, und mit denen ich Zeitlebens zu kämpfen haben werde. — W.: Keine Vorwürfe, Berlichingen! ich bin erniedrigt genug. — G.: So laßt uns vom Wetter reden; oder von der Theurung, die den armen Landmann an der Quelle des Ueberflusses verschmachten läßt. Und doch sey mir Gott gnädig, wie ich das sagte nicht euch zu kränken, nur euch zu erinnern was wir waren. Leider, daß die Erinnerung unsers ehmaligen Verhältnisses ein stiller Vorwurf für euch ist.

5. Geschickt, convenablement, gentiment; « mhd. geschicket, geordnet, bereit, fertig, passend » (Kluge). Ce sens est aujourd'hui plus rare que celui d'*adroit*. Cf.

Götz.

So[1]!

Karl.

Hast du mir was mitgebracht?

Götz.

Dießmal nicht.

Karl.

Ich hab viel gelernt.

Götz.

Ey!

Karl.

Soll ich dir vom frommen Kind erzählen?

Götz.

Nach Tische.

Karl.

Ich weiß noch was.

Götz.

Was wird das seyn?

Karl.

Jaxthausen ist ein Dorf und Schloß an der Jaxt, gehört seit zweyhundert Jahren den Herrn von Berlichingen erb- und eigenthümlich zu[2].

Götz.

Kennst du den Herrn von Berlichingen?

pourtant le passage suivant de *Werther* où geschickt signifie aussi *gentil*, *sage*: Sie sollen, sagte Lotte,... auch bescheert kriegen, wenn Sie recht geschickt sind, ein Wachsstöckgen und noch was. Und was heißen Sie geschickt seyn? rief er aus, wie soll ich seyn, wie kann ich seyn, beste Lotte? Donnerstag Abend, sagte sie, ist Weyhnachtsabend,... da kommen Sie — aber nicht eher. Der junge Goethe, III, 348. — Ich sey recht geschickt. Ici, geschickt peut avoir l'un ou l'autre sens, *gentil* ou *adroit*, *habile*.

1. So, ne marque ni l'étonnement, ni surtout le contentement et l'orgueil paternel, mais la mauvaise humeur de Gœtz à qui déplait l'éducation, selon lui efféminée, que Marie donne à son fils. Esquisse: Desto schlimmer.

2. Erb- und eigenthümlich, *en propriété héréditaire*. Esquisse: erbeigenthümlich

Karl

sieht ihn starr an.

Götz vor sich.

Er kennt wohl vor lauter Gelehrsamkeit[1] seinen Vater nicht. — Wem gehört Jarthausen?

Karl.

Jarthausen ist ein Dorf und Schloß an der Jart.

Götz.

Das frag ich nicht[2]. — Ich kannte alle Pfade, Weg und Furthen, eh' ich wußte wie Fluß, Dorf und Burg hieß. — Die Mutter ist in der Küche?

Karl.

Ja, Vater! Sie kocht weiße Rüben und ein Lammsbraten[3].

Götz.

Weißt du's auch, Hanns Küchenmeister[4]?

Karl.

Und für mich zum Nachtisch hat die Tante einen Apfel gebraten.

Götz.

Kannst du sie nicht roh essen?

Karl.

Schmeckt so besser.

Götz.

Du mußt immer was apartes haben. — Weislingen! ich bin gleich wieder bey euch. Ich muß meine Frau doch sehn. Komm mit, Karl.

1. Vor lauter Gelehrsamkeit, à force de science, et non « avec toute sa science (Stapfer) ». La science qu'il amasse, l'empêche de connaître les choses les plus simples comme le nom de son père.

2. Nicht. Gœthe ajoutait dans l'Esquisse, par une critique plus directe de l'éducation de son temps: So erziehen die Weiber ihre Kinder, und wollte Gott sie allein.

3. Ein Lammsbraten, ein=ein'n. Cf. *Introd.*, p. cxxi Esquisse et Adaptation: einen.

4. Hanns Küchenmeister. Le nom de Hans, comme en français celui de *Jean*, sert à un grand nombre de surnoms, Hans Narr, Hans Liederlich (Faust, I, v. 2275. édition Schrœer), Hans Koch, etc. Cf. Grimm, IV², p. 458-462. Traduisez, en souvenir du cuisinier de l'*Avare:* « Maître Jacques. »

Karl.

Wer ist der Mann?

Götz.

Grüß' ihn. Bitt' ihn er soll lustig seyn.

Karl.

Da, Mann! hast du eine Hand, sey lustig, das Essen ist bald fertig.

Weislingen

hebt ihn in die Höh und küßt ihn.

Glückliches Kind! das kein Übel kennt, als wenn die Suppe lang ausbleibt. Gott laß euch viel Freud am Knaben erleben, Berlichingen!

Götz.

Wo viel Licht ist, ist starker Schatten[1] — doch wär mir's willkommen[2]. Wollen sehn, was es gibt. Sie gehn.

Weislingen.

O daß ich aufwachte! und das alles wäre ein Traum! In Berlichingens Gewalt! von dem ich mich kaum losgearbeitet hatte, dessen Andenken ich mied wie Feuer, den ich hoffte zu überwältigen! Und er — der alte treuherzige Götz! Heiliger Gott, was will, will aus dem allen werden? Rückgeführt, Adelbert, in den Saal! wo wir als Buben unsere Jagd trieben — da[3] du ihn liebtest, an ihm hingst wie

1. Schatten. Selon Düntzer et Wustmann, c'est une réflexion générale, un lieu commun, analogue aux vers d'Horace « Nil est ab omni Parte beatum (*Odes* II, 13), ou à ceux de Schiller:

> Des Lebens ungemischte Freude
> Ward keinem Irdischen zu Theil.
> (Ring des Polykrates.)

Mais peut-être Gœtz fait-il allusion en même temps à ce qui lui déplait dans le caractère de Charles. Cf. Esquisse (J. G. II, p. 57). Élisabeth à Marie : es ist so stiller Natur als seinem Vater lieb ist, und ihr macht's vor der Zeit zum Pfaffen. Adaptation : Viel Licht starker Schatten.

2. Willkommen se rapporte à viel Freud am Knaben (zu) erleben. Au contraire, la phrase correspondante de l'Adaptation doch soll mir alles willkommen seyn, se rapporte à Viel Licht starker Schatten. Dans le drame, c'est un vœu; dans l'Adaptation, une parole de résignation.

3. Da, *alors que*, et non *où*.

über mich wurde. Ich hatt' ihm vierzehn Tag vorher, zwey Schiff' auf dem Main niedergeworfen[1]. Und ich geh mit Franzen von Sickingen[2] im Wirthshaus zum Hirsch[3] in Haidelberg die Trepp hinauf. Eh man noch ganz droben ist, ist ein Absatz und ein eisern Geländerlein, da[4] stund[5] der Bischof und gab Franzen die Hand, wie er vorbey ging, und gab sie mir auch, wie ich hinten drein[6] kam[7]. Ich lacht' in meinem Herzen, und ging zum Landgrafen von Hanau, der mir ein gar[8] lieber Herr war, und sagte: Der Bischof hat mir die Hand geben, ich wett er hat mich nicht gekannt. Das hört der Bischof, denn ich redt[9] laut mit Fleiß[10], und kam zu uns trotzig — und sagte: Wohl, weil ich euch nicht kannt hab, gab ich euch die Hand. Da sagt' ich: Herre, ich merkt's wohl, daß ihr mich nicht kanntet, und hiermit[11] habt ihr eure Hand wieder. Da ward das Männlein so roth am Hals wie ein Krebs vor Zorn, und lief in die Stube zu Pfalzgraf Ludwig und dem Fürsten von

1. **Niedergeworfen** (cf. p. 5, note 4), *surpris*, et non *coulé bas*, comme l'expliquent MM. Stapfer et Porchat. *Biographie*, p. 45 : Da schickhten wir einen mit dem sail, darann die geüll ziehen, jnn einem Schelch hinüber vff die andern seiten, zogen daß Schiff auch hinüber, vnnd luden sechzehen wagen mit allerley wahr, vnnd nahmen nichts dann waß Bambergisch war... ».

2. **Sickingen**. Dans la *Biographie*, c'est Martin de Sickingen, le beau-frère de Goetz. Cf. *Introd.*, p. LXIII.

3. **Zum Hirsch**. Dans l'Allemagne du Sud, on dit plutôt Zum Hirschen. Goethe, An Silvien (Carlsbad, 1808) : Zu dem weißen Hirschen.

4. **Da**, dans la *Biographie* daran, qui se relie mieux à Geländerlein, appuyé contre.

5. **Stund**. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

6. **Hinten drein** que l'on écrit aussi hintendrein. Voy. p. 10, note 2.

7. **Kam**. Le premier wie, *comme*, *lorsque*; le second, de même que *comme* en français, a le double sens de *lorsque* et de *puisque*.

8. **Lieber** a plutôt ici le sens actif : qui m'aimait de tout son cœur. Cf. *Biographie*, p. 46 : « ...war mir gar ein gnediger junger Herr ».

9. **Redt**. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

10. **Mit Fleiß**, à dessein.

Sie that, als käme sie nur so von ungefähr,
Allein sie kam mit Fleiß, weil sie ihn
sprechen wollte.

Gellert, I, 132 (cité par Sanders, I, 460).

11. **Und hiermit**. Hier, joint à des prépositions, forme un grand nombre d'adverbes : hieran, -auf, -aus, -ein, etc. etc.; il a presque toujours le sens du démonstratif et s'oppose quelquefois à da, comme dieser à jener. Und hiermit (la forme hiemit que donne ici la *Biographie* était plus fréquemment employée au seizième siècle) marque ici le geste même de Gœtz, mit dieser Hand die ich euch gebe. Une seconde interprétation me paraît moins naturelle : hiermit se rapporterait à la phrase précédente : *et avec ceci*, *et puisqu'il en est ainsi*, puisque j'ai bien remarqué que vous m'avez donné la main sans me reconnaître. — Cette liaison des deux propositions est certaine, mais elle est sous-entendue, et je ne la crois pas exprimée par hiermit. Cf. d'ailleurs Esquisse : Herr, ich merkt's wohl, daß ihr mich nicht kannt habt, da habt ihr sie wieder. — L'Adaptation ajoute fort inutilement après wieder : und reicht sie ihm hin.

Nassau, und klagt's ihnen[1]. Wir haben nachher uns[2] oft was drüber zu gute gethan.

Weislingen.

Ich wollt' ihr ließt mich allein.

Götz.

Warum das? Ich bitt euch, seyd aufgeräumt. Ihr seyd in meiner Gewalt, und ich werd sie nicht mißbrauchen.

Weislingen.

Dafür[3] war mir's noch nicht bange. Das ist eure Ritterpflicht[4].

Götz.

Und ihr wißt, daß die mir heilig ist.

1. Ihnen. *Biographie*, p. 46 : « Wie aber mirs darnach mit dem Bischoff vonn Bamberg zu Heidelberg ist gangen, dauon will jch jezt auch mit der kürz schreiben, Da mein gnedigster Churfürst vnnd herr, Pfalzgraff Ludwig, hochlöblicher gedechtnus sein hochzeit hette mit herzog Wilhelms von Beyerns chwester, da reitten vnser viel junger gesellen vom Adell, wie man dann thuet, auch dahin vf die hochzeit, vnnd het einer ein kleid, wie der ander, daz war nit köstlich weder seiden noch sammet daran, Nun der arm hauff war woll gehalten, vnnd heiten viel gueter gesellen, vnnd thet man vnß schier mehr ehr an, dann wir wert waren, man sazt vnnß auch allein zusammen, vnnd trug sich die handlung also zu, Martin von Sickhingen mein schwager vnnd jch giengen in der herberg zum Hirsch die stegen hinauff, vnnd mein schwager vor mir, vnnd wie man schier hinauf kompt vff die stegen, da ist ein eisernes glentterlein, daran stunde der Bischoff von Bamberg, gab meinem schwager Martin von Sickhingen die hand, gab mir sie auch, vnnd wie er mirs geben hett, so gieng jch hin zu Graff Ludwigen von Hanaw, der stundt zu nechst darbey, vnnd war mir gar ein gnediger junger herr, vnnd sagt zu ihm, der Bischoff hett mir die hand geben, jch glaub er hab mich nit kend, er hett mir sie sonst nit geben, vnnd dergleichen, welches nun der Bischoff, alß jch achten kan, gehört het, dann jch red laut, vnnd gieng also der Bischoff wider her zu mir, vnnd sagt, er het mir die hand geben, aber mich nicht gekend, da sagt ich, herr jch hab woll gedacht, jhr habt mich nit kend, vnnd habt eüch hiemit die hand wider, Da lieff daz Mendlein von mir hinein in die stuben, zu Pfalzgrauen Ludwigen vnnd Bischoff Lorenzen von Würzburg, beede meine gnedigste vnnd gnedige herrn vnnd war alß rott am halß, alß wie ein krepß, so zornig war er, daß er mir die hand geben hett, dann er wuste woll, daß jch meinem vettern Stachius von Thüngen gedient, da er im die schiff vff dem Main niedergeworffen... » Cf. *Introd.*, p. XXIII.

2. Uns. Gœtz et les seigneurs qu'il vient de nommer, ou Gœtz et Sickingen, mais non Gœtz et Weislingen; en effet, ceux-ci semblent s'être vus pour la dernière fois au moment de l'expédition de Brabant (cf. p. 43, l. 10) qui était antérieure au mariage du comte palatin (voir, il est vrai, l'anachronisme de la l. 5, p. 43); d'ailleurs, Gœtz rapporte l'incident comme s'il était ignoré de son interlocuteur, et non comme une histoire bien connue; cf. plus loin les souvenirs où il fait appel à la mémoire de Weislingen, p. 41.

3. Dafür = davor. Voy. *Introd.*, p. CXXX.

4. Ritterpflicht. Esquisse : Das hofft ich eh ihr's sagtet, und nun weiß ich's gewisser als meinen eigenen Willen. Ihr wart immer so edel als ihr tapfer wart.

Weislingen.

Ich bin gefangen; das Übrige ist eins[1].

Götz.

Ihr solltet nicht so reden. Wenn ihr's mit Fürsten[2] zu thun hättet, und sie euch in tiefen[3] Thurn an Ketten aufhingen, und der Wächter euch den Schlaf wegpfeifen[4] müßte.

Die Knechte mit den Kleidern.

Weislingen

zieht sich aus und an.

Karl kommt.

Karl.

Guten Morgen, Vater.

Götz küßt ihn.

Guten Morgen, Junge. Wie habt ihr die Zeit gelebt?

Karl.

Recht geschickt[5], Vater! Die Tante sagt: ich sey recht geschickt.

1. Eins. Cf. p. 35, note 3.

2. Mit Fürsten. Adaptation : mit Tyrannen. Cf. *Introd.*, p. CXII.

3. In tiefen Thurn, in = im selon l'habitude fréquente chez Gœthe de supprimer l'article. Cf. *Introd.*, p. CXXI. C'est sans doute parce que in a la valeur de im que l'adjectif a la forme de la déclinaison faible (tiefen au lieu de tiefem). Adaptation : im tiefsten Thurm. Selon M. Wustmann, tiefen serait l'accusatif et s'expliquerait par une ellipse : in den tiefen Thurn (würfen und dort) an Ketten aufhiengen.

4. Wegpfeifen, sonner du cor pour chasser le sommeil. Cf. Sanders, II, 526 : auf Blase-Instrumenten pfeifen. Dans l'Esquisse, cette fin de scène est bien plus longue. Gœthe avait mis dans la bouche de Gottfried des paroles emphatiques, des réflexions traînantes, de savantes suspensions de pensée et d'expression qui convenaient mieux à un bel esprit qu'au rude chevalier. Nur gedacht: G.: O wärt ihr immer so treu als klug gewesen, wir könnten denen Gesetze vorschreiben denen wir — warum muß ich hier meine Rede theilen! — denen ihr dient, und mit denen ich Zeitlebens zu kämpfen haben werde. — W.: Keine Vorwürfe, Berlichingen! ich bin erniedrigt genug. — G.: So laßt uns vom Wetter reden; oder von der Theurung, die den armen Landmann an der Quelle des Ueberflusses verschmachten läßt. Und doch sey mir Gott gnädig, wie ich das sagte nicht euch zu kränken, nur euch zu erinnern was wir waren. Leider, daß die Erinnerung unsers ehmaligen Verhältnisses ein stiller Vorwurf für euch ist.

5. Geschickt, convenablement, gentiment; « mhd. geschicket, geordnet, bereit, fertig, passend » (Kluge). Ce sens est aujourd'hui plus rare que celui d'*adroit*. Cf.

Götz.

So[1]!

Karl.

Hast du mir was mitgebracht?

Götz.

Dießmal nicht.

Karl.

Ich hab viel gelernt.

Götz.

Ey!

Karl.

Soll ich dir vom frommen Kind erzählen?

Götz.

Nach Tische.

Karl.

Ich weiß noch was.

Götz.

Was wird das seyn?

Karl.

Jarthausen ist ein Dorf und Schloß an der Jart, gehört seit zweyhundert Jahren den Herrn von Berlichingen erb- und eigenthümlich zu[2].

Götz.

Kennst du den Herrn von Berlichingen?

pourtant le passage suivant de *Werther* où geschickt signifie aussi *gentil*, *sage* : Sie sollen, sagte Lotte,... auch bescheert kriegen, wenn Sie recht geschickt sind, ein Wachsstöckgen und noch was. Und was heißen Sie geschickt seyn? rief er aus, wie soll ich seyn, wie kann ich seyn, beste Lotte? Donnerstag Abend, sagte sie, ist Weyhnachtsabend,... da kommen Sie — aber nicht eher. Der junge Goethe, III, 348. — Ich sey recht geschickt. Ici, geschickt peut avoir l'un ou l'autre sens, *gentil* ou *adroit*, *habile*.

1. So, ne marque ni l'étonnement, ni surtout le contentement et l'orgueil paternel, mais la mauvaise humeur de Gœtz à qui déplaît l'éducation, selon lui efféminée, que Marie donne à son fils. Esquisse : Desto schlimmer.

2. Erb- und eigenthümlich, *en propriété héréditaire*. Esquisse : erbeigenthümlich

Karl

sieht ihn starr an.

Götz vor sich.

Er kennt wohl vor lauter Gelehrsamkeit[1] seinen Vater nicht. — Wem gehört Jarthausen?

Karl.

Jarthausen ist ein Dorf und Schloß an der Jart.

Götz.

Das frag ich nicht[2]. — Ich kannte alle Pfade, Weg und Furthen, eh' ich wußte wie Fluß, Dorf und Burg hieß. — Die Mutter ist in der Küche?

Karl.

Ja, Vater! Sie kocht weiße Rüben und ein Lammsbraten[3].

Götz.

Weißt du's auch, Hanns Küchenmeister[4]?

Karl.

Und für mich zum Nachtisch hat die Tante einen Apfel gebraten.

Götz.

Kannst du sie nicht roh essen?

Karl.

Schmeckt so besser.

Götz.

Du mußt immer was apartes haben. — Weislingen! ich bin gleich wieder bey euch. Ich muß meine Frau doch sehn. Komm mit, Karl.

1. Vor lauter Gelehrsamkeit, à force de science, et non « avec toute sa science (Stapfer) ». La science qu'il amasse, l'empêche de connaître les choses les plus simples comme le nom de son père.

2. Nicht. Gœthe ajoutait dans l'Esquisse, par une critique plus directe de l'éducation de son temps: So erziehen die Weiber ihre Kinder, und wollte Gott sie allein.

3. Ein Lammsbraten, ein = ein'n. Cf. *Introd.*, p. CXXI Esquisse et Adaptation: einen.

4. Hanns Küchenmeister. Le nom de Hans, comme en français celui de *Jean*, sert à un grand nombre de surnoms, Hans Narr, Hans Lieberlich (Faust, I, v. 2275, édition Schrœer), Hans Koch, etc. Cf. Grimm, IV², p. 458-462. Traduisez, en souvenir du cuisinier de l'*Avare:* « Maître Jacques. »

Karl.

Wer ist der Mann?

Götz.

Grüß' ihn. Bitt' ihn er soll lustig seyn.

Karl.

Da, Mann! hast du eine Hand, sey lustig, das Essen ist bald fertig.

Weislingen
hebt ihn in die Höh und küßt ihn.

Glückliches Kind! das kein Übel kennt, als wenn die Suppe lang ausbleibt. Gott laß euch viel Freud am Knaben erleben, Berlichingen!

Götz.

Wo viel Licht ist, ist starker Schatten[1] — doch wär mir's willkommen[2]. Wollen sehn, was es gibt. Sie gehn.

Weislingen.

O daß ich aufwachte! und das alles wäre ein Traum! In Berlichingens Gewalt! von dem ich mich kaum losgearbeitet hatte, dessen Andenken ich mied wie Feuer, den ich hoffte zu überwältigen! Und er — der alte treuherzige Götz! Heiliger Gott, was will, will aus dem allen werden? Rückgeführt, Adelbert, in den Saal! wo wir als Buben unsere Jagd trieben — da[3] du ihn liebtest, an ihm hingst wie

1. Schatten. Selon Düntzer et Wustmann, c'est une réflexion générale, un lieu commun, analogue aux vers d'Horace « Nil est ab omni Parte beatum (*Odes* II, 13), ou à ceux de Schiller:

> Des Lebens ungemischte Freude
> Ward keinem Irdischen zu Theil.
> (Ring des Polykrates.)

Mais peut-être Gœtz fait-il allusion en même temps à ce qui lui déplait dans le caractère de Charles. Cf. Esquisse (J. G. II, p. 57). Élisabeth à Marie: es ist so stiller Natur als seinem Vater lieb ist, und ihr macht's vor der Zeit zum Pfaffen. Adaptation: Viel Licht starker Schatten.

2. Willkommen se rapporte à viel Freud am Knaben (zu) erleben. Au contraire, la phrase correspondante de l'Adaptation doch soll mir alles willkommen seyn, se rapporte à Viel Licht starker Schatten. Dans le drame, c'est un vœu; dans l'Adaptation, une parole de résignation.

3. Da, *alors que*, et non *où*.

an deiner Seele. Wer kann ihm nahen und ihn hassen? Ach! ich bin so ganz nichts hier! Glückselige Zeiten, ihr seyd vorbey, da noch der alte Berlichingen hier am Kamin saß, da wir um ihn durch einander[1] spielten, und uns liebten wie die Engel. Wie wird sich der Bischof ängstigen, und meine Freunde. Ich weiß, das ganze Land nimmt Theil an meinem Unfall. Was ist's! Können sie mir geben, wornach[2] ich strebe[3]?

einander. La préposition marque les jeux turbulents des enfants qui se croisent en courant, qui peut-être même, en folâtrant, se roulent l'un sur l'autre.

2. Wornach. Cf. pour les adverbes composés avec wo (wor) ce que nous disons plus bas, p. 77, note 4, de ceux qui sont composés avec da (dar): woran, worin, (warum); womit, wodurch, wozu; mais wornach à côté de wonach.

3. Strebe. Ce but vers lequel il aspire, ce n'est pas sa délivrance, comme on pourrait le croire d'après ses paroles (p. 36, l. 1) : « Je suis prisonnier ; le reste m'est égal ; » streben marque une aspiration vers un but tout moral ; c'est sans doute, comme l'explique M. Düntzer (Erläuterungen, p. 76), « le sentiment de la véritable grandeur qu'il admire en Gœtz ». Ce but pourrait être aussi la domination, le pouvoir auquel aspire son ambition. Cf. p. 72, l. 9 : Hier ist kein beschwerliches Streben nach versagter Größe. — Voici le texte du monologue de Weislingen dans l'Esquisse : Adelbert (allein — er wischt sich die Augen). Bist Du noch Weislingen? Oder wer bist Du? Wohin ist der Haß gegen diesen Mann? Wohin das Streben wider seine Größe? So lang' ich fern war, konnt ich Anschläge machen. Seine Gegenwart bändigt mich, fesselt mich. Ich bin nicht mehr ich selbst, und doch bin ich wieder ich selbst — der kleine Adelbert, der an Gottfrieden hing wie an seiner Seele. Wie lebhaft erinnert mich dieser Saal, diese Geweihe und diese Aussicht über den Fluß an unsere Knabenspiele! Sie verflogen, die glücklichen Jahre, und mit ihnen meine Ruhe. — Hier hing der alte Berlichingen, unsre Jugend ritterlich zu üben, einen Ring auf. O, wie glühte mir das Herz, wenn Gottfried fehlte! Und traf ich dann, und der Alte rief: « Brav, Adelbert, Du hast meinen Gottfried überwunden, » da fühlt ich — was ich nie wieder gefühlt habe. Und wenn der Bischof mich liebkost' und sagt', er habe Keinen lieber als mich, Keine, Keinen am Hof, im Reich Größern als mich! Ach, denk ich, warum sind Dir Deine Augen verbunden, daß Du Berlichingen nicht erkennst! Und so ist alles Gefühl von Größe mir zur Qual, ich mag mir vorlügen, ihn hassen, ihm widerstreben! — O warum mußt ich ihn kennen! Oder warum kann ich nicht der Zweite sein! — Certes, il y a des beautés dans ce monologue, mais quel progrès de l'Esquisse au drame! toutes les apostrophes et les antithèses de rhétorique sont supprimées; un développement traînant est ramassé en quelques lignes; des beautés nouvelles viennent s'ajouter à celles qui sont conservées : ainsi l'exclamation si significative dans la bouche d'un ennemi : « l'ancien, le loyal Gœtz ! » ; ainsi l'heureuse et curieuse locution : durch einander spielen. Tout est sobre et senti ; chaque trait est l'expression de la situation même. — Dans l'Adaptation, on lit après wie die Engel : da wir hier in der Capelle neben einander knieten und beteten und in keinem ernsten, keinem heitern Augenblick uns trennen konnten. Dieser Anblick regt jedes verklungene Gefühl auf. Indem ich zugleich meinen Fürsten, den Hof, die Stadt vor mir sehe, die meinen Unfall erfahren und lebhaften Theil daran nehmen. Wie seltsam drängt sich hier Gegenwart und Vergangenheit durch einander! Que ces réflexions sur ses sentiments sont froides en regard du mouvement même de la passion qui anime chaque ligne du monologue, dans le drame. Nous avons donc ici, dans un cadre limité, un exemple précis des trois manières : abondance diffuse et souvent emphatique de l'Esquisse (nur gedacht), mesure et perfection du drame, déviations et surcharges de l'Adaptation.

Götz

mit einer Flasche Wein und Becher [1].

Bis das Essen fertig wird, wollen wir eins [2] trinken. Kommt setzt euch, thut als wenn ihr zu Hause wärt! Denkt, ihr seyd wieder einmal bey'm Götz. Haben doch lange nicht beysammen gesessen, lang keine Flasche mit einander ausgestochen [3]. Bringts ihm [4]. Ein fröhlich Herz!

Weislingen.

Die Zeiten sind vorbey.

Götz.

Behüte Gott! Zwar [5] vergnügtere Tage werden wir wohl nicht wieder finden, als an des Markgrafens [6] Hof, da wir noch beysammen schliefen und mit einander herum zogen. Ich erinnere mich mit Freuden [7] meiner Jugend. Wißt ihr noch, wie ich mit dem Polacken Händel kriegte, dem ich sein gepicht [8] und gekräuselt Haar von ungefähr mit dem Ermel verwischte [9]?

1. **Becher.** Mit einer Flasche Wein und (einem) Becher; cf. p. 22, note 3. Esquisse : mit ein paar Bouteillen Wein und einem Becher. — MM. Stapfer, Porchat, Lang traduisent à tort : *avec des verres, des gobelets*. Il faudrait Bechern. Peut-être Gœtz n'en apporte-t-il qu'un pour bien marquer à Weislingen qu'il veut le traiter comme son ancien ami. C'est ainsi que Wallenstein, trahi par Octavio Piccolomini, énumère douloureusement les souvenirs de leur longue intimité :

> Dreißig Jahre haben wir
> Zusammen ausgelebt und ausgehalten.
> In *einem* Feldbett haben wir geschlafen,
> Aus *einem* Glas getrunken, einen Bissen
> Getheilt...
>
> (Wallensteins Tod, III, x.)

2. **Eins.** Cf. p. 15, l. 7.

3. **Ausgestochen.** Esquisse (après trinken) : Die Knechte sind im Stall, und die Weibsleute haben in der Küche zu thun. Euch, glaub ich, kommt's schon seltner, daß Ihr Euch selbst oder Eure Gäste bedient; uns armen Rittersleuten wächst's oft im Garten. — **Adelbert**: Es ist wahr, ich bin lange nicht so bedient worden. — **Gottfried**: Und ich hab Euch lang' nicht zugetrunken. Ein fröhlich Herz!

4. **Bringt's ihm**, cf. p. 14, l. 7 et la note.

5. **Zwar**, heureuse transition; dans l'Esquisse, elle était très gauche : — **Adelbert** : Bringt vorher ein gut Gewissen. — **Gottfried**: Bringt mir's wieder zurück. — **Adelbert** : Nein, ihr solltet mir's bringen. — **Gottfried** : Ha — (nach einer Pause) So will ich euch erzählen — Ja — Wie wir dem Markgraf als Buben dienten...

6. **Des Markgrafen**, le margrave de Brandebourg. Cf. *Introd.*, p. xv.

7. **Mit Freuden.** Cf. p. 25, note 1.

8. **Gepicht**, pommadé; pichen, frotter avec de la poix (Pech), avec une matière collante comme la poix. *Biographie* (voir la note suivante): mit eyern gebicht.

9. **Verwischte.** *Biographie*, p. 23: Volgends hat mich Marggraff Fridrich löblicher gedechtnus alß ein knaben vfferzogen vnnd must ich sambt etlichen viel andern knaben vf ihre Furstliche Gnaden, wann sie eßen wolten, wartten, wie ich dann thete, vnnd begab sich vff eine zeit, daß ich mich neben ein Pollackhen zum eßen niderſezet, welcher sein haar mit eyern gebicht, vnnd hett ich zu

Weislingen.

Es war bey Tische, und er stach nach euch mit dem Messer.

Götz.

Den schlug ich wacker aus dazumal[1], und darüber wurdet ihr mit seinem Kameraden zu Unfried[2]. Wir hielten immer redlich zusammen als gute brave Jungen, dafür erkennte uns auch jedermann. *Schenkt ein und bringts.* Castor und Pollux[3]! Mir that's immer im Herzen wohl, wenn uns der Markgraf so nannte.

Weislingen.

Der Bischof von Würzburg hatte es aufgebracht.

Götz.

Das war ein gelehrter Herr, und dabey so leutselig. Ich erinnere mich seiner so lange ich lebe, wie er uns liebkos'te, unsere Eintracht lobte, und den Menschen glücklich pries, der ein Zwillingsbruder seines Freunds wäre.

Weislingen.

Nichts mehr davon!

allem gluckh ein groszen welschen Rockh an, denn mir herr Veit von Lenterszheim zu Nahmen in Braband het lasen machen, vnnd wie ich neben jezt bemeltem Pollackhen herausz-spring, het ich ihm daz hübsch haar mit dem Rockh etwas erwischt, vund in einander verwerret, da ersiehe ich vngefehrlich im springen, dasz er nach mir sticht mit einem brodmesser, vnnd hett doch mein verfelet, welchs mich nit unbillich zu zorn beweget, vnnd wie woll ich ein langen vnnd ein kurzen tegen an mir het, so nam ich doch daz kurz teglein vnnd schlage ihn darmit vf den Kopff, warttet aber doch nichts desto weniger vff mein dienst, wie dann der brauch wahr, vnnd blieb nachts im Schlosz». Cf. *Introd.*, p. xv.

1. Dazumal = damals, alors; fréquent dans la Bible de Luther : « David aber war dazumal in der Burg... » *II Samuel*, xxiii, 14. « Dazumal sprach Ahassa, der Sohn Ahab, zu Josaphat » *I Rois*, xxii, 50. Cf. Grimm, II, 876.

2. Unfried. Zu Unfried werden mit..., entrer en querelle avec... Cf. *Biographie*, p. 24 : vnnd wurden sie der sachen mit einander gar zu vnfrieden, id. : so wurd mein gesell mit ein thrummetter zu vnfriden. Voy. Wustmann, p. 47.

3. Castor und Pollux. Dans l'Esquisse, ce trait était longuement développé : Gottfried : ...Wiszt Ihr noch, wie der Bischof von Köln mit asz? Es war den ersten Ostertag. Das war ein gelehrter Herr, der Bischof. Ich weisz nicht, was sie redten; da sagte der Bischof was von Kastor und Pollux; da fragte die Markgräfin, was das sei, und der Bischof erklärt's ihr — ein edles Paar. « Das will ich behalten, » sagte sie. « Die Müh könnt Ihr sparen, » sagte der Markgraf; « sprecht nur : wie Gottfried und Adelbert! » Wiszt Ihr's noch? — Adelbert. Wie was von heute. Er sagte « Gottfried und Adelbert ». — Nichts mehr davon, ich bitt Euch!

Götz.

Warum nicht? Nach der Arbeit wüßt' ich nichts angenehmers, als mich des Vergangenen zu erinnern. Freylich[1], wenn ich wieder so bedenke, wie wir Liebs und Leids[2] zusammen trugen, einander alles waren, und wie ich damals wähnte so sollt's unser ganzes Leben seyn! — War das nicht all mein Trost, wie mir diese Hand weggeschossen ward vor Landshut, und du mein pflegtest, und mehr als Bruder für mich sorgtest? Ich hoffte, Adelbert wird künftig meine rechte Hand seyn. Und nun[3] —

Weislingen.

Oh!

Götz.

Wenn du mir damals gefolgt hättest[4], da ich dir anlag mit nach Brabant[5] zu ziehen, es wäre alles gut geblieben. Da hielt dich das unglückliche Hofleben, und das Schlenzen und Scherwenzen[6] mit den

1. Freylich marque ici restriction, et non confirmation; *à la vérité* (Lang) et non *oui* (P.), *en vérité* (St.). Le point d'exclamation qui interrompt la phrase, signifie : « ...cette pensée joyeuse est mêlée de beaucoup d'amertume ».

2. Liebs und Leids. « Die Form Leides oder Leids ist ein versteinerter Genitiv, der von dem mhd. Theilungsgenitiv nach Zahl- oder Menschenbegriffen ausgeht... Sie fügt sich zunächst an ein, kein (cf. plus bas, p. 102, l. 5), nichts, hinter denen zum Theil auch sonst der Genitiv steht (« Sie thut jm Liebs und kein Leids. » Sprüche Salomonis, 31, 12). ...bis sie, oft in der Formel Liebes und Leides, auch ohne jene Pronomina steht und unserm Gefühl nicht mehr als Genitiv-, sondern als flectierte Nominativ- und Accusativform des Adj. leid entgegentritt. » Grimm, VI (Heyne), 1055. — Esquisse : Freud und Leid.

3. Und nun. Esquisse : Und jetzt trachtet ihr mir noch nach der armen andern.

4. Hättest. Avec l'auxiliaire haben, folgen a plutôt le sens d'*obéir* que celui de *suivre;* il s'oppose donc plutôt à anlag qu'à mit zu ziehen.

5. Brabant. *Biographie*, p. 22 : « Darnach waren wir wider vff vnnd zogen in Welsch Braband, vnnd seümbten vnnß aldo auch ein weill, darnach vff Nahmen zu, auch in Braband ». Cette expédition de Brabant eut lieu en 1498, tandis que la guerre de Bavière où Gœtz perdit sa main ne se fit qu'en 1504-1505. Il y a donc ici un anachronisme.

6. Schlenzen und Scherwenzen. Schlenzen, se promener de côté et d'autre, flâner. On dit plus souvent schlendern: « Das d des Wortes steht nach n für älteres t, das in hd. schlenzen « schlendern » richtig verschoben ist; vgl. mittelengl. *slenten* ». Kluge, 296. — Pris absolument, das Schlenzen pourrait signifier *l'oisiveté*, comme le traduit Porchat; mais à cause de l'allitération et de la consonnance, il me parait plus naturel de le rapporter, avec Scherwenzen, à mit den Weibern : *les flâneries* (*et les courbettes*) *avec les femmes;* mit se rapporte plutôt à Schlenzen qu'à Scherwenzen. Cf. Wieland, XXIII, p. 55 : In dem Cypressengang mit ihr auf- und abzuschlendern. — Scherwenzen, Scherwenzeln, Scharwenzen (éd. de 1773 et Adaptation) = faire des révérences, des courbettes.

Weibern. Ich sagt' es dir immer, wenn du dich mit den eiteln garstigen Betteln abgabst, und ihnen erzähltest von mißvergnügten Ehen, verführten Mädchen, der rauhen Haut einer dritten, oder was sie sonst gerne hören, du wirst ein Spitzbub, sagt' ich, Adelbert[1].

Weislingen.

Wozu soll das alles?

Götz.

Wollte Gott ich könnt's vergessen, oder es wär' anders. Bist du nicht eben so frey[2], so edel geboren als einer in Deutschland, unabhängig, nur dem Kaiser unterthan, und du schmiegst dich unter Vasallen[3]? Was hast du von dem Bischof? Weil er dein Nachbar ist? dich necken könnte? Hast du nicht Arme und Freunde[4], ihn wieder zu necken? Verkennst den Werth eines freyen Rittersmanns, der nur abhängt von Gott, seinem Kaiser und sich selbst[5]! verkriechst dich zum ersten Hofschranzen[6] eines eigensinnigen neidischen Pfaffen!

1. Adelbert. Tout ce passage, qui prépare bien la future trahison de Weislingen, ne se trouvait pas dans l'Esquisse.

2. Frey se rapporte à geboren comme edel.

3. Vasallen. L'Esquisse ajoutait : Das wär noch — aber unter schlechte Menschen. wie der von Bamberg. C'est ce que pouvait dire le Gœtz historique; mais le héros, tel que Gœthe l'a conçu, ne doit pas ajouter : das wär noch. Cf. *Introd.*, p. LIII.

4. Arme und Freunde. Selon M. Wustmann, c'est un *zeugma :* « N'as-tu pas les bras de tes amis? » Ce n'est pas ainsi que Gœthe lui-même interprétait ce passage en 1804; on lit dans l'Adaptation : « Sind dir nicht Arme gewachsen und Freunde beschert, ihn wieder zu necken? » Cette explication me paraît aussi préférable, parce que Gœtz, reprochant à Weislingen sa mollesse, doit faire surtout appel à son courage personnel. Traduisez : « N'as-tu pas un bras et des amis... » Le pluriel Arme s'explique par l'attraction de Freunde.

5. Selbst. A la place de cette phrase, qui marque, avec la plus grande netteté, ce qu'on peut appeler toute la politique de Gœtz (cf. *Introd.*, p. LIII), on trouvait dans l'Esquisse une caricature de l'évêque de Bamberg et un développement métaphorique qui trahissait l'imitation de Shakespeare : « Der von Bamberg..., der das Bißchen Verstand, das ihm Gott schenkte, nur ein Quart des Tags in seiner Gewalt hat; das Uebrige verzecht und verschlaft er. Seid immerhin sein erster Rathgeber, Ihr seid doch nur der Geist eines unedlen Körpers! Wolltet Ihr wol in einen scheußlichen, bucklichen Zwerg verwandelt sein? — Nein, denk' ich. Und Ihr seid's, sag ich, und habt Euch schändlicherweise selbst dazu gemacht. »

6. Hofschranzen. « Schranz aus mhd. *schranz*, Bruch, Riß, Spalte, Loch, Wunde, geschlitztes Kleid, junger geputzter Mann (mit geschlitzten Kleidern), Geck : eine reiche Bedeutungsentwickelung, an deren Endpunkt nhd. Hofschranze anknüpft ». Kluge, Etym. Wörterbuch, 305. *Courtisan*, presque toujours dans le mauvais sens du mot : « Wie wir auch noch jtzt in Herrenhöfen sehen, daß die Hofeschranzen und Finanzer, wenn sie nur sehen, was den Fürsten und Herrn gefellt, und Hoffnung da ist, etwas zu erschnappen, thun und reden sie getrost, was sie dünkt es gefalle. » Luther, III, 297. Cf. Grimm (Heyne). IV², 1698.

Weislingen.

Laßt mich reden.

Götz.

Was hast du zu sagen[1]?

Weislingen.

Du siehst die Fürsten an, wie der Wolf den Hirten[2]. Und doch, darfst du sie schelten, daß sie ihrer Leut und Länder[3] Bestes wahren[4]? Sind sie denn einen Augenblick vor den ungerechten Rittern sicher, die ihre Unterthanen auf allen Straßen anfallen, ihre Dörfer und Schlösser verheeren? Wenn nun auf der andern Seite unsers theuren Kaisers Länder der Gewalt des Erbfeindes[5] ausgesetzt sind, er von den Ständen[6] Hülfe begehrt, und sie sich kaum ihres Lebens erwehren[7]; ist's nicht ein guter Geist der ihnen einräth auf Mittel zu

1. Sagen. Esquisse : « Wenn ich ausgeredt habe, und ihr habt was zu antworten. Gut. » Et Weislingen n'arrive pas à exposer ses raisons, ce qui est indispensable pour la clarté du développement, pour le contraste complet non seulement des caractères, mais des tendances et des idées qu'ils représentent. Il faut, comme dans le drame, que l'un et l'autre disent nettement leur manière de voir, mais aussi que Gœtz la développe plus longuement que Weislingen; car il est le maître, et l'autre est prisonnier (c'est la raison naturelle et humaine); car les arguments de Gœtz, exposés avec plus de force et de chaleur, doivent effacer dans notre esprit ceux de Weislingen (c'est la raison esthétique qui concorde avec l'autre).

2. Hirten. Cf. p. 30, l. 7, et *Introd.*, p. XLVIII.

3. Leut und Länder. Locution allitérative. — Voy. une expression analogue dans les *Piccolomini*, I, I :

> Könnt' er nur immer, wie er gerne wollte!
> Er schenkte Land und Leut an die Soldaten.

4. Bestes wahren, veiller au bonheur de... Das Beste sert en quelque sorte de superlatif à das Wohl. Dans les *Piccolomini* (I, IV), Max reproche à Questenberg et au parti de la cour de se montrer hostiles à Wallenstein :

> Warum? Weil an Europas großem Besten
> Ihm mehr liegt als an ein paar Hufen Landes,
> Die Oestreich mehr hat oder weniger.

Adaptation : daß sie ihrer Leute und Länder bestens wahren.

5. Erbfeindes, les Turcs.

6. Ständen. Il s'agit des *États de l'empire* (die Reichsstände), qui siégeaient au Reichstag. C'étaient les seigneurs laïques ou ecclésiastiques qui possédaient un territoire immédiat de l'empire, les villes impériales, etc. L'expression *status* (état, Stand) *patriæ* se trouve déjà dans la *Lex Wisigothorum*. Voir sur les États de l'Empire Zœpfl, Deutsche Rechtsgeschichte, 3e éd., pp. 434, 473; F. de Schulte. *Histoire du droit et des institutions de l'Allemagne*, trad. Fournier, p. 302.

7. Erwehren. Sich erwehren avec le génitif signifie *se défendre de :* sich der Mücken, des Lachens, des Schlafes erwehren. Tous les exemples cités par Grimm (III, p. 1053) offrent ce sens. Il est curieux qu'il ait négligé celui-ci, où le génitif ne marque pas l'objet contre lequel on se défend, mais celui que l'on protège : *défendre leur vie*. Cf. plus bas, p. 194, l. 7 : mich meiner Haut zu wehren.

denken Deutschland zu beruhigen, Recht und Gerechtigkeit zu handhaben[1], um einem jeden, Großen und Kleinen, die Vortheile des Friedens genießen zu machen? Und uns verdenkst du's, Berlichingen, daß wir uns in ihren Schutz begeben, deren Hülfe[2] uns nah ist, statt daß die entfernte Majestät sich selbst nicht beschützen kann.

Götz.

Ja! Ja! Ich versteh'! Weislingen, wären die Fürsten wie ihr sie schildert, wir hätten alle was wir begehren. Ruh und Frieden! Ich glaub's wohl! Den wünscht jeder Raubvogel, die Beute nach Bequemlichkeit zu verzehren. Wohlseyn eines jeden! Daß sie sich nur[3] darum graue Haare wachsen ließen! Und mit unserm Kaiser spielen sie auf eine unanständige Art[4]. Er meint's gut und möcht gern bessern. Da kommt denn[5] alle Tage ein neuer

1. Recht... zu handhaben. Ce membre de phrase dépend, comme le précédent (Deutschland zu beruhigen), de auf Mittel zu denken, et non directement de einräth.

2. Deren Hülfe. Syllepse : deren dépend de ihrer contenu dans ihren Schutz (in den Schutz ihrer, deren Hülfe...). Adaptation : in den Schutz der Mächtigen begeben, deren Hilfe...

3. Nur. Cet adverbe, qui donne à la phrase un sens tout différent selon le mot auquel on le rapporte, est une source perpétuelle de difficultés, d'équivoques et de contresens, non seulement pour les étrangers, mais pour les Allemands eux-mêmes. Ici, tous les traducteurs le rapportent à darum, *seulement*, *uniquement*, *pour cela :* « S'ils n'ont que ce souci pour faire blanchir leurs cheveux ! » (Lang). Je crois plutôt que nur est ici explétif, comme on le trouve souvent dans les exclamations : möchten sie nur kommen! « Le bien-être de chacun! ils s'en font vraiment des cheveux gris! » Adaptation : « Daß sie nur darum ein graues Haar anflöge! »

4. Art. Les rapports de l'empereur Maximilien et des princes, tels qu'ils sont décrits dans le passage suivant, sont tout à fait conformes à la réalité historique. Jean Cochlæus écrit le 9 février 1519 à Pierre d'Aufsesz : « Es war ein schwerer Fehler Maximilian's daß er, wie oft er auch betrogen worden, sich immer wieder auf die von den Fürsten und anderen Ständen auf den vielen Reichstagen bewilligten Hülfeleistungen an Mannschaft oder Geld verließ, und dann zu voreilig, als habe er die Hülfe bereits in Händen, seine Maßnahmen ergriff. Die Fürsten, nur auf ihren eigenen Nutzen bedacht, waren freigebig in Worten und Versprechungen, aber... sie erfüllten entweder gar nicht, oder nur zum kleinsten Theil, ...ihre Zusagen. Dadurch entstanden für den Kaiser Unzuträglichkeiten und Hindernisse aller Art. Mitten im voreilig begonnenen Werk mußte er still stehen, weil ihm zur Fortsetzung die Mittel fehlten, und Gegner und Freunde, unbekannt mit der wahren Lage der Dinge, konnten dann leicht sagen : sehet, wie unbeständig der Kaiser ist. Die Noth des Reiches hat dem Kaiser oft genug Thränen ausgepreßt, denn er wollte in Wahrheit das Wohl seines Volkes und die Ehre des Reiches. » Cité par Janssen, „Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters", 8e éd. I, 518.

5. Denn a ici le sens de mithin, also : *aussi* il vient alors... « Die innerhalb des Satzes stehende Partikel bezeichnet hier eine Folgerung, deren Grund manchmal nur vorausgesetzt oder nur im allgemeinen angedeutet wird. Eigentlich sollte hier dann gelten, da

Pfannenflicker[1], und meint so und so. Und weil der Herr[2] geschwind was begreift, und nur reden darf um tausend Hände in Bewegung zu setzen, so denkt er, es wär' auch alles so geschwind und leicht ausgeführt. Nun ergehn Verordnungen über Verordnungen, und wird eine über die andere vergessen; und was den Fürsten in ihren Kram[3] dient, da sind sie hinter her[4], und gloriiren[5] von Ruh und Sicherheit des Reichs, bis sie die Kleinen unter'm Fuß haben. Ich will darauf

die Bedeutung von *tum* im Hintergrund liegt... Es ist ein Lieblingswort von Goethe, der dieses vermittelnde **denn** außerordentlich oft einschiebt; bei der schwebenden, manchmal fast verschwindenden Bedeutung ist eine Reihe von Beispielen nöthig. » Grimm, II, 949-950. Je me contente de citer quelques exemples :

> Und wenn ich sie **denn** fassen darf,
> Im lust'gen deutschen Tanz...
> „Christel."

> Weise **denn** sei das Gespräch. Uns lehret Weisheit am Ende
> Das Jahrhundert; wen hat das Geschick nicht geprüft?
> Hermann und Dorothea (Elegien, II).

> Nun schon wieder
> Den erathmenden Schritt
> Mühsam den Berg hinauf.
> Auf **denn**, nicht träge **denn**!
> Strebend und hoffend hinan!
> An Schwager Kronos.

« Weil ich sie (meine Dichtung) nicht ganz aufgeben wollte, so ließ ich aus meinem ersten Manuscript nach wenigen Veränderungen eine saubere Abschrift durch unsern Schreibenden anfertigen, die ich **denn** meinem Vater überreichte. » Dichtung und Wahrheit.

1. **Pfannenflicker**, drouineur, chaudronnier ambulant. C'est sur le raccommodage que porte la comparaison : de même que les drouineurs raccommodent les chaudrons, ces conseillers proposent de nouveaux moyens de raccommoder, de restaurer l'empire.

2. **Der Herr**. Est-ce le conseiller, der Pfannenflicker (*ce monsieur*) ou l'empereur (*le maître;* Porchat)? Si l'on adopte ce second sens, le jugement de Gœtz est tout à fait conforme à celui de l'histoire sur le caractère de Maximilien : prompt à adopter des projets de réforme, les faisant voter par les diètes, il n'avait pas la force de les faire exécuter. Mais Gœtz parlerait-il avec tant de dédain de l'empereur? — Si der Herr désigne le conseiller, geschwind was begreift ne peut plus avoir le sens habituel (*comprend vite*), mais signifie (?) *imagine vile quelque plan de réforme* (Lang). Cf. cependant la variante de l'Esquisse : ...und der Kaiser vergißt eine über die andere, là ou nous lisons (l. 4-5) : und wird eine über die andere vergessen. Le premier sens est donc préférable.

3. **Kram** « aus mhd. *krâm*, eigentlich „ausgespanntes Tuch, Zeltdecke", besonders „Bedachung eines Kramstandes", dann die „Krambude" selber, **Handelsgeschäft**, Ware"... Ein spezifisch deutsches Wort, das durch den Handel in den Norden geführt wurde (isländisch *kram*, Ware), sowie zu slavisch-litauischen Stämmen (lit. krómas). » Kluge, p. 180. Ici il est employé au figuré, avec une intention de mépris : « ce qui favorise leurs tripotages (Lang) ». Gœthe se sert aussi de cette locution sans la prendre en mauvaise part. Dans Hans Sachsens poetische Sendung, une vieille femme montre au cordonnier-poète les personnages variés de la légende et de l'histoire :

> Unser Meister das all ersicht
> Und freut sich dessen wundersam;
> **Denn es dient sehr in seinen Kram.**

Cf. Grimm (Hildebrand), V, 1985-1991.

4. **Hinter her**, *ils sont acharnés à en réclamer l'application*, et non *ils s'en font un rempart* (St. et P.). Hinter etwas her sein, poursuivre par derrière un objet et s'en rapprocher. Les princes choisissent parmi les ordonnances celles qui favorisent leurs tripotages et ils en poursuivent l'application.

5. **Gloriiren**, *gloriari*.

schwören, es dankt mancher in seinem Herzen Gott, daß der Türk dem Kaiser die Wage hält[1].

Weislingen.

Ihr seht's von eurer Seite.

Götz.

Das thut jeder. Es ist die Frage auf welcher Licht und Recht ist, und eure Gänge scheuen wenigstens den Tag.

Weislingen.

Ihr dürft reden, ich bin der Gefangne.

Götz.

Wenn euer Gewissen rein ist, so seyd ihr frey[2]. Aber wie war's mit dem Landfrieden[3]? Ich weiß noch, als ein Bub von sechzehn Jahren war ich mit dem Markgrafen[4] auf dem Reichstag[5]. Was die

1. **Hält.** Guichardin (*Histoire d'Italie*, VII, 385) donne raison aux affirmations de Gœtz : « Non essendo in tanta considerazione gli interessi pubblici, che, come il più delle volte accade, non fussero superati da gl' interessi privati, perchè era desiderio inveterato in tutta Germania, che la grandezza degli imperatori non fusse tale, che gl' altri fussero costretti ad obedirlo ». Cf. Janssen, *op. cit.*, I, p. 523. — Cf. sur les projets de Maximilien contre les Turcs, p. 61 note 3; Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, I, p. 217-221.

2. **Frey.** Selon M. Wustmann, moralement libre. Je l'entends plutôt au sens propre : « Vous n'êtes plus prisonnier, je vous accorde votre liberté. » Il sous-entend naturellement : mais je sais bien que votre conscience n'est pas pure.

3. **Landfrieden.** Il s'agit de la *paix publique perpétuelle* (der allgemeine ewige Landfrieden), telle qu'elle fut constituée sous Maximilien Ier à la diète de Worms (cf. p. 61, note 4). Les Landfrieden ont été fort nombreux au moyen âge. « Unter **Landfrieden** (*pax profana*, im Gegensatze der *pax Dei*, oder des **Gottesfriedens**) verstand man im Mittelalter die von dem Könige ausgehenden Gesetze, welche die Erhaltung des öffentlichen Rechtszustandes, insbesondere der öffentlichen Sicherheit und die Bestrafung der hiergegen begangenen Verbrechen zum Gegenstande hatten. Die Landfrieden waren daher ihrem Inhalte nach eigentlich Criminalgesetze. Sie beschränkten sich jedoch regelmäßig auf eine kurze Bezeichnung der als Landfriedensbruchsachen zu betrachtenden Handlungen und die Einschärfung der Verfolgung und Bestrafung der Landfriedensbrecher (Zœpfl, Deutsche Rechtsgeschichte, 3e édit., p. 522).

4. **Markgrafen.** Cf. *Biographie*, p. 20 : « Vnd den ersten Riedt, denn ich bey ihme meinem vettern gethan, der ist beschehen, alß ihme Marggraff Fridrich von Brandenburg, etc. zu Onolzbach vff den großen Reichstag gen Wormbs im jahr alß man 1495 geschrieben, alß ein Furstlichen Rath verordnet vnnd geschickht, mit dem ich dann also in meiner Jugend vff solchen Reichstag auch mitreiten must ».

5. **Reichstag**, la diète de Worms. Les Reichstage, qui étaient composés des Reichsstände (cf. p. 45, note 6), s'occupaient de la confection des lois, de la paix publique, du jugement des procès des princes immédiats, de la paix et de la

Fürsten da für weite Mäuler machten, und die Geistlichen am ärgsten. Euer Bischof lärmte dem Kaiser die Ohren voll, als wenn ihm wunder wie! die Gerechtigkeit an's Herz gewachsen wäre; und jetzt wirft[1] er mir selbst einen Buben nieder, zur Zeit da unsere Händel vertragen[2] sind, ich an nichts böses denke. Ist nicht alles zwischen uns geschlichtet? Was hat er mit dem Buben?

Weislingen.

Es geschah ohne sein Wissen.

Götz.

Warum gibt er ihn nicht wieder los?

Weislingen.

Er[3] hat sich nicht aufgeführt wie er sollte.

Götz.

Nicht wie er sollte? Bey meinem Eid[4], er hat gethan wie er sollte, so gewiß er mit eurer und des Bischofs Kundschaft[5] gefangen ist. Meint ihr, ich komm erst heut auf die Welt, daß ich nicht sehen soll, wo alles hinaus will?

Weislingen.

Ihr seyd argwöhnisch und thut uns Unrecht.

Götz.

Weislingen, soll ich von der Leber weg[6] reden? Ich bin euch ein

guerre, des alliances à contracter, des relations étrangères, etc. Schulte, *Histoire du droit et des institutions de l'Allemagne*, trad. Fournier, p. 217.

1. Wirft... nieder. Cf. p. 3, note 4.

2. Vertragen. Voy. p. 2, l. 10, et la note.

3. Er. Euer Bube. A cause de l'équivoque, l'Adaptation a : Euer Knappe hat sich...

4 Eid. Formule empruntée à la *Biographie*, p. 45 : Daz ich bey meinem aid sorg hett, eß würd vnndergehen.

5. Kundschaft, Kenntniß, Wissen. Plus bas (p. 50, l. 8) le mot est pris dans un autre sens. Esquisse : So gewiß er mit eurem und des Bischofs Wissen gefangen worden ist.

6. Weg. Le foie (Leber) était considéré autrefois comme le siège des passions qui ont leur origine dans le sang. La locution von der Leber weg, frei, frisch von der Leber weg reden marque que celui qui parle débarrasse son foie, décharge son cœur des sentiments qui le tourmentent; par extension, parler à cœur ouvert. « So viel wußte ich zwar voraus, daß er meine Freiheit nicht übel nehmen würde, denn meinem Soldaten ist es schon recht, wenn man mit ihm von der Leber weg spricht. Lessing (éd. Lachmann), XII, 133. Cf. Grimm (Heyne), VI. 461.

Dorn in den Augen, so klein ich bin, und der Sickingen und Selbitz nicht weniger, weil wir fest entschlossen sind zu sterben eh, als jemanden die Luft zu verdanken, außer Gott, und unsere Treu und Dienst[1] zu leisten, als[2] dem Kaiser[3]. Da ziehen sie nun um mich herum, verschwärzen mich bey Ihro Majestät und ihren[4] Freunden und meinen Nachbarn, und spioniren nach Vortheil[5] über mich. Aus dem Weg wollen sie mich haben, wie's wäre. Darum nahmt ihr meinen Buben gefangen, weil ihr wußtet, ich hatt' ihn auf Kundschaft ausgeschickt[6]; und darum that er nicht was er sollte, weil er mich nicht an euch verrieth. Und du, Weislingen, bist ihr Werkzeug[7]!

Weislingen.

Berlichingen!

1. Unsere Treu und Dienst, cf. p. 22, note 3.

2. Zu leisten als. Ellipse : jemandem andern zu leisten als...

3. Kaiser. Encore la devise de Gœtz. comme p. 44, l. 11; elle manque aussi dans l'Esquisse où Gœtz se perd en de vagues expressions de colère et d'indignation : « Gottfried : Glaubt Ihr, ich komme erst heut auf die Welt, und mein Verstand sei so plump, weil mein Arm stark ist? Nein, Herr! Zwar Euern Witz und Kunst hab ich nicht, Gott sei Dank! Aber ich habe leider so volle Erfahrung, wie Tücken einer feilen Mißgunst unter unsre Ferse kriechen, einen Tritt nicht achten, wenn sie uns nur verwunden können — — Adelbert : Was soll das Alles? — Gottfried : Kannst Du fragen, Adelbert, und soll ich antworten? Soll ich den Busen aufreißen, den zu beschützen ich sonst den meinigen hinbot? Soll ich diesen Vorhang Deines Herzens wegziehen? Dir einen Spiegel vorhalten? — Adelbert : Was würd ich sehn? — Gottfried : Kröten und Schlangen ». — Nur gedacht! Dans le drame, Gœthe a mis des arguments et des traits de caractère à la place de ces métaphores d'une rhétorique ampoulée.

4. Ihren, *leurs*, et non *ses*. Adaptation : bey hohen Freunden.

5. Vortheil. Comme à la p. 3, l. 3. Wustmann entend ce mot dans le sens de Recht, Berechtigung zum Einschreiten; je l'entends dans le sens habituel d'*avantage* : ils épient l'occasion de prendre l'avantage sur moi. — Adaptation : und sinnen und schleichen mich zu übervortheilen.

6. Ausgeschickt. Auf Kundschaft ausschicken, envoyer à la découverte, aux nouvelles, en reconnaissance.

7. Werkzeug. Dans tout ce passage, Gœtz passe brusquement de la seconde à la troisième personne, et *vice versa*, en parlant de l'évêque de Bamberg et de ses amis : ce sont les changements familiers à la colère qui tantôt apostrophe son objet, tantôt affecte de ne pas le voir : Ich bin euch ein Dorn — da ziehen sie nun um mich herum — darum nahmt ihr — und du, Weislingen, bist ihr Werkzeug. Ce dernier changement, au point de vue logique, est le plus hardi : Gœtz vient de s'adresser directement à Weislingen en même temps qu'à l'évêque dont il est le conseiller, et il continue sans transition : « Et toi, Weislingen, tu es *leur* instrument! » — Ici encore, dans l'Esquisse, Gottfried sort de son caractère : « Sage Nein — und ich will Dich an meine Brust drücken! — Adelbert : Gottfried — — Gottfried : Sage Nein — ich will Dich um diese Lüge liebkosen; denn sie wär ein Zeugniß der Reue. — (Adelbert nimmt ihm die Hand.) Ich habe Dich verkennen lernen; aber thu, was Du willst, Du bist noch Adelbert. Da ich ausging, Dich zu fangen, zog ich wie Einer, der ängstlich sucht, was er verloren hat. — Wenn ich Dich gefunden hätte! »

Götz.

Kein Wort mehr davon! ich bin ein Feind von Explicationen; man betrügt sich oder den andern, und meist beyde.

Karl.

Zu Tisch, Vater.

Götz.

Fröhliche Bothschaft! Kommt, ich hoffe, meine Weibsleute sollen euch munter machen. Ihr war't sonst ein Liebhaber[1], die Fräulein[2] wußten von euch zu erzählen. Kommt! Ab.

1. Liebhaber von Weibsleuten, vous aimiez autrefois à faire la cour aux dames, vous étiez autrefois un galant chevalier. Liebhaber, sans complément qui le détermine, signifie d'ordinaire soit *un amant*, *un amoureux*, soit *un amateur*.

2. Fräulein. Esquisse : Hoffräulein. — Dans l'Adaptation, la fin de cette scène est toute différente : Götz : Dabey betrügt man sich, oder den andern, und meist betrügen sich beyde. — Weislingen : Freylich muß ich mir gefallen lassen, ob ihr sprechen oder schweigen wollt. — Götz : Schweigen ist das Beste, wo reden nichts wirkt. — Weislingen : In Gegenwart des Uebermüthigen zu schweigen ist das Beste. — Götz : Uebermüthig? wann habt ihr mich so gekannt? — Weislingen : Jetzt lern' ich euch so kennen. Der Sieg macht trunkne Männer. — Götz : Die Niederlage macht, so scheint es, ungerecht. — Weislingen : Wollt ihr mich ritterlich bewirthen, so laßt mich allein. — Götz : Sey's drum! so bleibt mit euch allein und eurem Gewissen. (Sie stehen abgewendet und entfernt.)

Zwölfter Auftritt.
Marie. Carl. Die Vorigen.

Carl (zu Götz) : Zu Tische, Vater, zu Tische. — Marie (zu Weislingen) : Im Nahmen meiner Schwester komme ich, euch zu grüßen und euch einzuladen. (Zu beyden.) Wie steht ihr da? wie schweigt ihr? — Carl : Habt ihr euch verzürnt? Nicht doch Vater. Das ist dein Gast. — Marie : Guter Fremdling! das ist dein Wirth. Laßt eine kindliche, laßt eine weibliche Stimme bey euch gelten. — Götz (zum Knaben) : Bote des Friedens, du erinnerst mich an meine Pflicht. — Weislingen : Wer könnte solch einem himmlischen Winke widerstehen. — Marie : Nähert euch, versöhnet, verbündet euch. (Die Männer geben sich die Hände, Marie steht zwischen beyden.) Einigkeit fürtrefflicher Männer ist wohlgesinnter Frauen sehnlichster Wunsch. (Der Vorhang fällt.) — Cf. *Introd.*, p. xciv.

Vierte Scene.

Im Bischöflichen Pallaste zu Bamberg[1].

Der Speisesaal.

Bischof von Bamberg, Abt von Fulda, Olearius, Liebetraut, Hofleute an Tafel.

Der Nachtisch und die große[2] Pokale werden aufgetragen.

Bischof.

Studiren jetzt viel Deutsche von Adel zu Bologna?

Olearius.

Vom Adel- und Bürgerstande. Und ohne Ruhm zu melden[3], tragen sie das größte Lob davon. Man pflegt im Sprüchwort auf der Akademie zu sagen: So fleißig wie ein Deutscher von Adel. Denn indem die Bürgerliche einen rühmlichen Fleiß anwenden, durch Talente den Mangel der Geburt zu ersetzen; so bestreben sich jene, mit rühmlicher Wetteiferung, ihre angeborne Würde durch die glänzendsten Verdienste zu erhöhen.

Abt.

Ey!

Liebetraut.

Sag' einer was man nicht erlebet. So fleißig wie ein Deutscher von Adel! Das hab ich mein Tage[4] nicht gehört[5].

1. **Bamberg.** Pour la scène correspondante de l'Adaptation, voy. *Introd.*, p. xcvi.

2. **Große.** Voy. *Introd.*, p. cxxv.

3. **Melden.** Ohne Ruhm zu melden, litt. : sans mander une vantardise; sans les flatter. La *Biographie* a une locution analogue : vnnd hielt mich, ohne ruhm zu reden, dermaßen also (p. 28).

4. **Mein Tage.** Esquisse : mein Lebtag. L'expression mein Lebtag est synonyme de mein Leben, meine Lebenszeit; était-ce primitivement un pluriel (meine Lebtage = mein' Lebtag')? cela est probable; de là, par ellipse, mein Tag(e). Selon Schrœer (*Faust*, I, v. 2458, note), mein n'est pas l'accusatif pluriel de l'adjectif possessif, mais l'ancien génitif singulier du pronom possessif.—Cette locution se retrouve souvent chez Gœthe : Prozessiren thu ich mein Tag nit mehr (p. 120, l. 11); ohne daß man sein Tage begreift, wer was gewinnt oder verliert (*Egmont*, I, 1); die habt ihr eure Tage nicht geschossen (*id.*).

So was hab ich mein Tage nicht gesehn!
(*Faust*, I, v. 2458.)

etc. Cf. Sanders, II, p. 1278 et 1279.

5. **Gehört.** L'Esquisse ajoute : Hätt

Olearius.

Ja, sie sind die Bewunderung der ganzen Akademie. Es werden ehestens einige von den ältesten und geschicktesten als Doktores[1] zurückkommen. Der Kaiser wird glücklich seyn, die ersten Stellen damit[2] besetzen zu können.

Bischof.

Das kann nicht fehlen.

Abt.

Kennen Sie nicht zum Exempel einen Junker? — er ist aus Hessen —

Olearius.

Es sind viel Hessen da.

Abt.

Er heißt — Er ist — Weiß es keiner von euch? — Seine Mutter war eine von — Oh! Sein Vater hatte nur Ein Aug' — und war Marschall[3].

Liebetraut.

Von Wildenholz?

Abt.

Recht — von Wildenholz.

Olearius.

Den kenn' ich wohl, ein junger Herr von vielen Fähigkeiten[4]. Besonders rühmt man ihn wegen seiner Stärke im Disputiren.

Abt.

Das hat er von seiner Mutter.

mir das einer geweissagt wie ich auf Schulen war, ich hätt ihn einen Lügner geheißen. Man sieht, man muß für nichts schwören.

1. Doctores. Le pluriel de Doctor présente les trois formes : Doctoren, Doctors, Doctores.

2 Damit = mit ihnen. On évite aujourd'hui l'emploi de ces adverbes composés quand il s'agit de personnes. Cf. plus bas, p. 143, note 2, wovon.

3. Marschall. *Biographie*, p. 76 : ein Edellman ist vnnder inn gewest, denn kennet jch, der het nit mehr alß ein aug, vnnd ist ein Marschalkh von Bappenhain gewest.

4. Fähigkeiten. Den... ein junger Herr, anacoluthe ; sous-ent. es ist.

Liebetraut.

Nur wollte sie ihr Mann niemals drum rühmen[1].

Bischof.

Wie sagtet ihr, daß der Kaiser hieß, der euer Corpus Juris[2] geschrieben hat?

Olearius.

Justinianus.

Bischof.

Ein trefflicher Herr! Er soll leben!

Olearius.

Sein Andenken! Sie trinken.

Abt.

Es mag ein schön Buch seyn.

Olearius.

Man möcht's wohl ein Buch aller Bücher nennen; eine Sammlung aller Gesetze; bey jedem Fall der Urtheilsspruch bereit; und was ja[3] noch abgängig[4] oder dunkel wäre, ersetzen[5] die Glossen[6], womit die gelehrtesten Männer das vortrefflichste[7] Werk geschmückt haben.

1. Rühmen. L'Esquisse ajoute : Da sieht man wie die Fehler deplacirte Tugenden sind.

2. *Corpus juris*. On appelle ainsi le recueil des lois romaines, tel qu'il a été fait sous le règne et d'après les ordres de l'empereur Justinien. Il comprend quatre parties : 1° les *Institutes;* 2° les *Pandectes* ou le *Digeste;* 3° le *Code;* 4° les *Novelles*.

3. Ja sert ici en même temps que wäre à marquer l'extrême rareté (selon Oléarius) des lacunes ou des cas douteux : « ce qui *par hasard* serait obscur ». Cf. Wieland, I, 283 : Seine ehemaligen Freunde, die ätherischen Geister, wenn sie ja noch einigen Zutritt bei ihm hatten, mußten sich gefallen lassen, die Gestalt der schönen Danae anzunehmen, um vorgelassen zu werden. Sur les nombreuses acceptions de ja, cf. Grimm (Heyne) IV², 2187-2198.

4. Abgängig, *deficiens*. Was... abgängig... wäre, les lacunes. Cf. Gœthe, XL, p. 155 : zu erforschen, wodurch er jeden abgängigen Artikel wieder zu ersetzen im Stande ist.

5. Ersetzen ne se rapporte qu'à abgängig ; sous-ent. und erklären.

6. Glossen, *gloses*, commentaires explicatifs du *corpus juris*, faits par les juristes du moyen âge, à partir du douzième siècle. Le plus célèbre de ces *glossateurs* est Accurse, qui rassembla en un seul ouvrage les gloses de ses prédécesseurs (*Glossa magistralis seu ordinata*).

7. Das vortrefflichste Werk, superlatif relatif qui fait le pendant de celui qui précède, die gelehrtesten Männer. « ...dont les plus savants hommes ont orné l'ouvrage le plus parfait », et non « cet admirable » ou « cet excellent » ouvrage (St. P.. L.).

Abt.

Eine Sammlung aller Gesetze! potz[1]! Da müssen auch wohl die zehn Gebothe drin seyn.

Olearius.

Implicite wohl, nicht explicite.

Abt.

Das mein' ich auch, an und vor sich, ohne weitere Explication[2].

Bischof.

Und was das schönste ist, so könnte, wie ihr sagt, ein Reich in sicherster Ruhe und Frieden[3] leben, wo es völlig eingeführt und recht gehandhabt würde.

Olearius.

Ohne Frage.

Bischof.

Alle Doctores Juris!

Olearius.

Ich werd's zu rühmen wissen[4]. *Sie trinken.* Wollte Gott man spräche so in meinem Vaterlande[5]!

Abt.

Wo seyd ihr her? Hochgelahrter[6] Herr.

1. **Potz**, interjection qui marque l'étonnement. « Aelter-nhd. meist botz; zuerst, aber selten, im 15. Jahrh. auftauchend potz. Aus dem selbst noch zu Anfange des 17. Jahrh. neben botz, potz vorkommenden bocks, box, mhd. pocks, welches der Gen. des Sing. von (der) Bock als Fluch und Ausruf ist. Man meint damit den Teufel, den sich schon das hohe Alterthum in Bocksgestalt vorstellt. » Weigand, Deutsches Wörterbuch, II, 377.

2. **Explication**, malentendu comique qui est un trait de caractère et met en relief l'ignorance de l'abbé. Au lieu de comprendre que les dix commandements sont contenus implicitement dans le *Corpus juris*, et non explicitement, selon l'esprit, et non selon la lettre, il ne s'attache qu'au dernier mot et interprète tout de travers : « purement et simplement (vor sich = für sich, cf. *Introd.*, p. cxxx), sans autre explication ».

3. **Frieden**, in sicherster... Frieden, cf. p. 22, note 3.

4. **Wissen**, litt. *je saurai le vanter*, c.-à-d. je ne manquerai pas de publier combien l'on honore les juristes à Bamberg.

5. **Vaterland**. Esquisse : in meiner Vaterstadt.

6. **Hochgelahrter**. On trouve dans le moyen haut-allemand les deux formes *lérte* et *lárte*, *gelêrt* et *gelârt*. Cette dernière forme ne s'est conservée qu'au participe passé employé adjectivement (gelahrt, hochgelahrt, wolgelahrt), lorsqu'on parle avec une emphase soit sérieuse, soit comique.

Liebetraut.

Nur wollte sie ihr Mann niemals drum rühmen [1].

Bischof.

Wie sagtet ihr, daß der Kaiser hieß, der euer Corpus Juris [2] geschrieben hat?

Olearius.

Justinianus.

Bischof.

Ein trefflicher Herr! Er soll leben!

Olearius.

Sein Andenken! *Sie trinken.*

Abt.

Es mag ein schön Buch seyn.

Olearius.

Man möcht's wohl ein Buch aller Bücher nennen; eine Sammlung aller Gesetze; bey jedem Fall der Urtheilsspruch bereit; und was ja [3] noch abgängig [4] oder dunkel wäre, ersetzen [5] die Glossen [6], womit die gelehrtesten Männer das vortrefflichste [7] Werk geschmückt haben.

1. **Rühmen.** L'Esquisse ajoute : Da sieht man wie die Fehler deplacirte Tugenden sind.

2. *Corpus juris.* On appelle ainsi le recueil des lois romaines, tel qu'il a été fait sous le règne et d'après les ordres de l'empereur Justinien. Il comprend quatre parties : 1° les *Institutes;* 2° les *Pandectes* ou le *Digeste;* 3° le *Code;* 4° les *Novelles.*

3. **Ja** sert ici en même temps que wäre à marquer l'extrême rareté (selon Oléarius) des lacunes ou des cas douteux : « ce qui *par hasard* serait obscur ». Cf. Wieland, I, 283 : Seine ehemaligen Freunde, die ätherischen Geister, wenn sie ja noch einigen Zutritt bei ihm hatten, mußten sich gefallen lassen, die Gestalt der schönen Danae anzunehmen, um vorgelassen zu werden. Sur les nombreuses acceptions de **ja**, cf. Grimm (Heyne) IV², 2187-2198.

4. **Abgängig**, *deficiens.* Was... abgängig... wäre, les lacunes. Cf. Gœthe. XL, p. 153 : zu erforschen, wodurch er jeden **abgängigen** Artikel wieder zu ersetzen im Stande ist.

5. **Ersetzen** ne se rapporte qu'à abgängig; sous-ent. und erklären.

6. **Glossen**, *gloses*, commentaires explicatifs du *corpus juris*, faits par les juristes du moyen âge, à partir du douzième siècle. Le plus célèbre de ces *glossateurs* est Accurse, qui rassembla en un seul ouvrage les gloses de ses prédécesseurs (*Glossa magistralis seu ordinata*).

7. **Das vortrefflichste Werk**, superlatif relatif qui fait le pendant de celui qui précède, die gelehrtesten Männer. « ...dont les plus savants hommes ont orné l'ouvrage le plus parfait », et non « cet admirable » ou « cet excellent » ouvrage (St. P.. L.).

Abt.

Eine Sammlung aller Gesetze! potz[1]! Da müssen auch wohl die zehn Gebothe drin seyn.

Olearius.

Implicite wohl, nicht explicite.

Abt.

Das mein' ich auch, an und vor sich, ohne weitere Explication[2].

Bischof.

Und was das schönste ist, so könnte, wie ihr sagt, ein Reich in sicherster Ruhe und Frieden[3] leben, wo es völlig eingeführt und recht gehandhabt würde.

Olearius.

Ohne Frage.

Bischof.

Alle Doctores Juris!

Olearius.

Ich werd's zu rühmen wissen[4]. *Sie trinken.* Wollte Gott man spräche so in meinem Vaterlande[5]!

Abt.

Wo seyd ihr her? Hochgelahrter[6] Herr.

1. **Potz**, interjection qui marque l'étonnement. « Aelter-nhd. meist botz; zuerst, aber selten, im 15. Jahrh. auftauchend potz. Aus dem selbst noch zu Anfange des 17. Jahrh. neben botz, potz vorkommenden bocks, box, mhd. pocks, welches der Gen. des Sing. von (der) Bock als Fluch und Ausruf ist. Man meint damit den Teufel, den sich schon das hohe Alterthum in Bocksgestalt vorstellt. » Weigand, Deutsches Wörterbuch, II, 377.

2. **Explication**, malentendu comique qui est un trait de caractère et met en relief l'ignorance de l'abbé. Au lieu de comprendre que les dix commandements sont contenus implicitement dans le *Corpus juris*, et non explicitement, selon l'esprit, et non selon la lettre, il ne s'attache qu'au dernier mot et interprète tout de travers : « purement et simplement (vor sich = für sich, cf. *Introd.*, p. cxxx), sans autre explication ».

3. **Frieden**, in sicherster... Frieden, cf. p. 22, note 3.

4. **Wissen**, litt. *je saurai le vanter*, c.-à-d. je ne manquerai pas de publier combien l'on honore les juristes à Bamberg.

5. **Vaterland**. Esquisse : in meiner Vaterstadt.

6. **Hochgelahrter**. On trouve dans le moyen haut-allemand les deux formes *lêrte* et *lârte*, *gelêrt* et *gelârt*. Cette dernière forme ne s'est conservée qu'au participe passé employé adjectivement (gelahrt, hochgelahrt, wolgelahrt), lorsqu'on parle avec une emphase soit sérieuse, soit comique.

Olearius.

Von Frankfurt am Main, Ihro[1] Eminenz zu dienen.

Bischof.

Steht ihr Herrn da nicht wohl angeschrieben! Wie kommt das?

Olearius.

Sonderbar genug. Ich war da, meines Vaters Erbschaft abzuhohlen; der Pöbel hätte mich fast gesteinigt, wie er hörte ich sey ein Jurist[2].

Abt.

Behüte Gott!

Olearius.

Aber das kommt daher. Der Schöppenstuhl[3], der in großem Ansehen weit umher steht[4], ist mit lauter Leuten besetzt, die der Römischen Rechte

1. Ihro, Ihrer, datif. Voy. *Introd.*, p. CXXVI : « Wer ist sie? fragte die Gräfin im Hereintreten. — Eine Schauspielerin, Ihro Excellenz zu dienen, war die Antwort. » W. Meisters Lehrjahre.

2. Jurist. C'étaient bien là les sentiments du peuple à l'égard des juristes qui voulaient substituer le droit romain à l'ancien droit germanique : « Zu Frauenfeld im Thurgau warfen die Schöffen einen Doctor aus Constanz, der sich für die Entscheidung eines Erbschaftsstreites auf Bartolus und Baldus berufen wollte, zur Thüre hinaus mit den Worten : « Hört ihr, Doctor, wir Eidgenossen fragen nicht nach dem Bartele und Baldele. Wir haben sonderbare Landbräuche und Rechte. Naus mit euch, Doctor, naus mit euch. » « Und habe, heißt es in dem Berichte weiter, der gute Doctor müssen abtreten, und sie Amtleute haben sich einer Urtel verglichen, den Doctor wieder eingefordert und ein Urtel geben wider den Bartele und Baldele und wider den Doctor von Constanz. » — Wo die Juristen in die stadtischen Gerichte eindrangen, schritt der gemeine Mann zuweilen noch zu derberer Selbsthülfe. In Cleve am Niederrhein verfiel im Jahre 1509 ein Doctor, der „lange Zeit im Gerichte sein Unwesen getrieben und die armen Rechtsuchenden behandelt hatte, als wäre er kein Christ, sondern ein heidnischer Schindknecht“, einem „gar bittern Zorn des Volkes“. « Man hieb ihn auf offenem Markte gar unbarmherzig durch, daß er aufschrie wie ein Vieh, und jagte ihn aus der Stadt ». J. Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgange des Mittelalters, 8e éd., I, 402.

3. Schöppenstuhl, *tribunal des échevins.* « Au sommet de l'administration (des municipalités), on trouve un conseil (*collegium*) des échevins (Schöffen, scabini, Rathmannen, Consules, Jurati) qui étaient présidés par un *magister consulum*, *magister civium*, Bürgermeister, etc. Les membres de ce collège ne pouvaient à l'origine être pris que dans certaines familles, mais ils le furent aussi plus tard dans la bourgeoisie et les corporations... Quelquefois ils formaient le collège judiciaire (ici il s'agit de ce dernier). » Fr. de Schulte, *Histoire du Droit et des Institutions de l'Allemagne* (traduct. Fournier), p. 261, 378. Outre les magistrats municipaux, les hommes de loi nommés par le seigneur pour rendre la justice aux vassaux portaient aussi le nom d'échevins.

4. Steht. Le tribunal des échevins de Francfort était en effet très considéré : « ...In den angesehenern Städten wurde das

unkundig sind. Man glaubt, es sey genug, durch Alter und Erfahrung sich eine genaue Kenntniß des innern und äußern Zustandes der Stadt zu erwerben. So werden nach altem Herkommen und wenigen Statuten die Bürger und die Nachbarschaft gerichtet.

Abt.

Das ist wohl gut.

Olearius.

Aber lange nicht genug. Der Menschen Leben ist kurz, und in einer Generation kommen nicht alle Casus vor. Eine Sammlung solcher Fälle von vielen Jahrhunderten ist unser Gesetzbuch. Und dann ist der Wille und die Meinung der Menschen schwankend, dem däucht heute das recht, was der andere morgen mißbilliget; und so ist Verwirrung und Ungerechtigkeit unvermeidlich. Das alles bestimmen die Gesetze; und die Gesetze sind unveränderlich.

Abt.

Das ist freylich besser.

Olearius.

Das erkennt der Pöbel nicht, der, so gierig er auf Neuigkeiten ist, das Neue höchst[1] verabscheuet, das ihn aus seinem Gleise leiten will, und wenn er sich noch so sehr dadurch verbessert. Sie halten den Juristen so arg, als einen Verwirrer[2] des Staats, einen Beutelschneider, und sind wie rasend, wenn einer dort sich niederzulassen gedenkt[3].

Liebetraut.

Ihr seyd von Frankfurt! Ich bin wohl da bekannt. Bey Kaiser

Schöffengericht zu einem Obergericht für bestimmte andere Städte und Ortschaften erhoben. So gelangten die Schöffenstühle in mehreren Reichsstädten zu einem besonderen Ansehen, wie in Frankfurt, Aachen ». Walter, Deutsche Rechtsgeschichte, p. 680.

1. Höchst ne s'emploie d'ordinaire que devant les adjectifs et les adverbes.

2. Verwirrer. Mot créé par Gœthe; Lehmann (Goethe's Sprache, 221) le cite parmi les substantifs en er que l'on trouve chez Gœthe et qui n'ont été que rarement (sinon jamais) employés avant lui : Gewinner, Bilder, Genießer, Wager, Schweiger, etc.

3. Gedenkt. Cette réplique d'Olérius manque dans l'Esquisse. Cf. *Introd.*, p. LXVIII. — Sur l'opposition et la lutte du droit romain et du droit germanique, consulter C. A. Schmidt, Der principielle Unterschied zwischen dem römischen und germanischen Rechte, 1853; Die Reception des römischen Rechtes in Deutschland, 1868; Stobbe, Geschichte der deutschen Rechtsquellen.

Maximilians Krönung[1] haben wir euren Bräutigams[2] was vorgeschmaus't[3]. Euer Name ist Olearius! Ich kenne so niemanden.

Olearius.

Mein Vater hieß Öhlmann[4]. Nur den Mißstand auf dem Titel meiner Lateinischen Schriften zu vermeiden, nennt' ich mich, nach dem Beyspiel und auf Anrathen würdiger Rechtslehrer, Olearius.

Liebetraut.

Ihr thatet wohl, daß ihr euch übersetztet. Ein Prophet gilt nichts in seinem Vaterlande, es hätt' euch in eurer Muttersprache auch so gehen können.

Olearius.

Es war nicht darum.

Liebetraut.

Alle Dinge haben ein paar Ursachen[5].

Abt.

Ein Prophet gilt nichts in seinem Vaterlande.

Liebetraut.

Wißt ihr auch warum, Hochwürdiger Herr?

Abt.

Weil er da geboren und erzogen ist.

Liebetraut.

Wohl! Das mag die Eine Ursache seyn. Die andre ist : Weil bey

1. **Krönung**, anachronisme. Le couronnement des empereurs avait lieu à Aix-la-Chapelle; ce n'est qu'à partir du règne de Maximilien II (1564-1576) qu'il se fit à Francfort.

2. **Bräutigams**. Cf. *Introd.*, p. CXXIII.

3. **Vorgeschmaust**. Vorschmausen, litt. se régaler avant. — « Nous avons quelque peu chassé sur les terres de vos fiancés. »

4. **Öhlmann**. « Die Gelehrten des Mittelalters liebten es, ihrem Namen dadurch einen classischen Beigeschmack zu geben, daß sie, wenn es anging, sie entweder geradezu ins Lateinische (*Piscator*, *Textor*, *Radius*, *Albanus*), oder Griechische (*Oecolampadius*, *Opsopæus*, *Chryselius*, *Chalybæus*, *Neander*) übersetzten oder wenigstens durch die Endung antikisirten. » Wustmann.

5. **Ursachen**. Éd. de 1773: ein Paar Ursachen. Le p minuscule est préférable

einer näheren Bekanntschaft mit den Herrn der Nimbus von Ehrwürdigkeit und Heiligkeit wegschwindet, den uns eine neblichte Ferne um sie herum lügt[1]; und dann sind sie ganz kleine Stümpfchen Unschlitt[2].

Olearius.

Es scheint ihr seyd dazu bestellt, Wahrheiten zu sagen.

Liebetraut.

Weil ich's Herz dazu hab, so fehlt mir's nicht am Maul.

Olearius.

Aber doch an Geschicklichkeit, sie wohl anzubringen.

Liebetraut.

Schröpfköpfe[3] sind wohl angebracht, wo sie ziehen.

Olearius.

Bader[4] erkennt man an der Schürze, und nimmt in ihrem Amt ihnen nichts übel. Zur Vorsorge thätet ihr wohl, wenn ihr eine Schellenkappe trügt[5].

Liebetraut.

Wo habt ihr promovirt[6]? Es ist nur zur Nachfrage, wenn mir einmal der Einfall käme, daß ich gleich vor die rechte Schmiede ginge[7].

puisque ein paar signifie ici *plusieurs* et non *une paire, une couple*. Cf. p. 27, l. 6.

1. **Herum lügt**, expression originale, d'une vive et hardie concision : le traducteur est forcé de paraphraser: « L'auréole... qui dans un lointain brumeux les *enveloppe* à nos yeux *d'un éclat mensonger* » (Lang).

2. **Unschlitt**, épigramme à l'adresse d'Oléarius (la suite le prouve), et non de l'Abbé, comme le croit M. Wustmann.

3. **Schröpfköpfe**. Esquisse : Vesicatorien.

4. **Bader** baigneur (*balneator*), puis aussi chirurgien, qui tient des cabines de bain pour les malades, où l'on fait des saignées et met des ventouses (Grimm, I, 1073). Ce dernier trait montre le rapport de l'image avec la phrase précédente.

5. **Trügt**. On reconnait les fous à leur bonnet à grelots comme les barbiers à leur tablier.

6. **Promovirt**. Promoviren est tantôt transitif, tantôt intransitif; il a les deux sens de *promouvoir* et d'*être promu*: ici c'est le second.

7. **Ginge**. Vor die rechte Schmiede gehen, locution proverbiale : frapper à la bonne porte. Mais ici l'expression est choisie à dessein : à l'académie où Oléarius a pris ses grades, le mérite personnel importe peu; on est *forgé, fabriqué* docteur.

Olearius.

Ihr seyd verwegen.

Liebetraut.

Und ihr sehr breit[1]. *Bischof und Abt lachen.*

Bischof.

Von was anders[2]! — Nicht so hitzig, ihr Herrn. Bey Tisch geht alles drein. — Einen andren Discurs, Liebetraut!

Liebetraut.

Gegen Frankfurt liegt ein Ding[3] über[4], heißt Sachsenhausen —

Olearius *zum Bischof.*

Was spricht man vom Türkenzug[5], Ihro[6] Fürstliche Gnaden?

1. **Breit**, large, au fig. *important*. « Et vous bien gonflé de votre importance (Lang) ». « Et vous faites bien l'homme d'importance (Stapfer) ». Cf. la locution sich breit machen. Ce sens, adopté aussi par Sanders, me paraît le plus naturel, le plus approprié au caractère d'Oléarius. Selon d'autres, *lourd* (mit seinem breiten Verstande, *Simplicissimus*, I, 224). Ces ripostes tantôt subtiles, tantôt grossières, rappellent le tour d'esprit particulier des bouffons de Shakespeare.

2. **Anders**, génit. employé adverbialement. Cf. Grimm, I, p. 312. On dit de même wer anders, wem anders, wo anders, etc.

3. **Ding** marque le mépris. Sachsenhausen, faubourg de Francfort, sur la rive gauche du Mein. Selon Schaefer, c'est le commencement d'une histoire, d'un bon tour joué à Francfort, qu'interrompt Oléarius. L'explication de M. Wustmann me paraît bien plus ingénieuse : « Liebetraut obéit en apparence aux remontrances de l'évêque, mais en réalité il essaie de poursuivre les railleries à l'adresse d'Oléarius. Les habitants de Sachsenhausen avaient un renom de grossièreté, et Oléarius, étant de Francfort, se trouvait leur proche parent ».

4. **Gegen... über**, de l'autre côté du Mein. Aujourd'hui l'on dit presque exclusivement gegenüber. Sur les emplois successifs de cette préposition composée, cf. les articles développés du *Dictionnaire* de Grimm (Hildebrand), IV[1b], 2214-2215, 2276-2278. Je me borne à en détacher quelques passages qui se rapportent plus directement à notre exemple : « Das über... malt eigentlich den trennenden Zwischenraum weiter aus, Zwei stehn (oder schießen, blicken, reden u. a.) gegen einander über den Fluß, den Weg hin... » « In der Wüsten gegen Moab über, » 4. Mos. XXI, 11. « Saxenhausen ligt gegen Frankfurt über » Alberus... Der Casus ist der Dativ, den gegen eben von Haus aus hat, eignerweise eben nur bei gegenüber erhalten: gleich gegen Sankt Mario über. Kiechel, 158; gegen ihnen und den Zünften über saß das Volk. Klopstock XII, 158... Auch ohne solche Trennung hielt sich gegen über lange, als zwei Wörter geschrieben. « Wenn ich Nachts von dir gieng... stand er (der Himmelswagen) gegen über. » (Werther)... Das abhängige Wort aber ward endlich aus dem trennenden Zwischenraum entfernt, weil allmälich gegen und über unmittelbar zusammenzugehören schienen, d. h. es war vergessen, daß der Dativ eigentlich bloß zu gegen gehört und von ihm herrührt, während über sein abhängiges Wort längst verloren hatte. Man nahm den störenden Dativ nun voraus, was bei gegen doch unmöglich ist: das Rathhaus liegt dem Schlosse gegen über ».

5. **Türkenzug**. Cf. p. 61, note 3, et *Appendice*, p. 278. L'expédition *contre* les Turcs, comme le prouve la suite.

6. **Ihro**. Cf. *Introd.*, p. CXXVI.

Bischof.

Der Kaiser hat nichts angelegners, als vorerst[1] das Reich zu beruhigen, die Fehden[2] abzuschaffen, und das Ansehn der Gerichte zu befestigen. Dann, sagt man, wird er persönlich gegen die Feinde des Reichs und der Christenheit ziehen[3]. Jetzt machen ihm seine Privathändel noch zu thun, und das Reich ist, trotz ein vierzig Landfrieden[4], noch immer eine Mördergrube[5]. Franken, Schwaben, der Oberrhein und die angränzenden Länder, werden von übermüthigen und kühnen Rittern verheeret[6]. Sickingen, Selbitz mit Einem Fuß[7], Berlichingen

1. **Vorerst** = fürerst (cf. *Intr.* p. cxxx), für das erste, *tout d'abord*.

2. **Fehden**. Ce mot désigne les querelles et les petites guerres des nobles, des princes et des villes. « Die Fehde ist ein Mittelding zwischen Duell und Krieg. » Ranke. Cf. plus bas, p. 87, note 3.

3. **Ziehen**. « In feurigen Briefen ermahnt Maximilian den Papst, in eigener Person, von seinen Cardinälen umgeben, unter der Fahne des Kreuzes, den Feldzug (gegen die Türken) zu unternehmen: da werde Jedermann ihm zu Hülfe eilen; er selbst wenigstens habe von Jugend an keinen höheren Wunsch gehabt, als die Türken zu bekampfen ». Ranke. Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, I, 217.

4. **Landfrieden**, littér. *malgré une quarantaine de paix publiques, quoique la paix publique ait été proclamée une quarantaine de fois.* Ein devant les nombres cardinaux signifie *environ*. Cf. p. 137 : ein zwanzig Reiter; p. 149 : ein funfzig. — Esquisse et éd. de 1773 : Landfriedens, où *s* marque le pluriel et non le génitif (cf. *Introd.*, p. cxxiii : Kerls, Bräutigams, etc.). — Les traducteurs (Porchat, Lang. etc.) expliquent : « malgré quarante années de paix publique. » Ils sous-entendent Jahre après vierzig. Landfriedens serait le génitif; Landfrieden, dans notre texte, serait invariable. comme souvent les noms communs précédés d'un substantif qui marque une mesure de temps. Mais quelles seraient ces quarante années de paix publique ? il est difficile de le déterminer. S'il s'agit de la paix perpétuelle de 1495, il y aurait là un singulier anachronisme, puisque notre scène se passe sous Maximilien († 1519); il est impossible qu'il soit question du premier Landfrieden qui remonte à l'an 1003 (voy. Schulte, *Histoire du droit et des institutions de l'Allemagne*, trad. Fournier, p. 219, note 2). Parmi les Landfrieden qui conviendraient mieux pour la date, on pourrait citer celui de Nüwenstadt (1467), celui de Ratisbonne (1471), celui d'Augsbourg (1474), celui de Francfort (1486) (cf. *F. Walter*, Deutsche Rechtsgeschichte, p. 357). Mais aucun de ces Landfrieden ne fut assez important pour marquer une ère nouvelle.

5. **Mördergrube**; réminiscence biblique. *S. Mathieu*, xxi, 13 : Und sprach zu ihnen: Es stehet geschrieben: Mein Haus soll ein Bethaus heißen; ihr aber habt eine Mördergrube daraus gemacht.

6. **Verheeret**. Tout ce développement est scrupuleusement historique. Cf. Zoepfl. Deutsche Rechtsgeschichte, 3e éd. p. 526 : Es war von größter Wichtigkeit und entscheidender Bedeutung, als es dem Kaiser Maximilian I. auf dem Reichstage zu Worms im J. 1495 gelang... einen allgemeinen ewigen Landfrieden zu errichten, in welchem alle Unterscheidung zwischen erlaubter und unerlaubter Fehde aufgehoben und aller fernere Gebrauch des Faustrechtes als Landfriedensbruch erklärt wurde. Demungeachtet hörte das Faustrecht nicht so fort auf, und namentlich die Ritterschaft in Schwaben, in Franken und am Rhein konnte sich noch längere Zeit nicht an den Gedanken gewöhnen, das Fehderecht und insbesondere seine Kämpfe mit den Fürsten und mit den Reichsstädten aufzugeben.

7. **Fuß**. Conformément à la *Biographie*. Cf. *Introd.*, p. xxv.

mit der eisernen Hand, spotten in diesen Gegenden des Kaiserlichen Ansehens[1] —

Abt.

Ja, wenn Ihro Majestät nicht bald dazu thun[2], so stecken einen die Kerl am End in Sack[3].

Liebetraut.

Das müßt' ein Kerl seyn[4], der das Weinfaß von Fuld in den Sack[5] schieben wollte.

Bischof.

Besonders ist der letztere[6] seit vielen Jahren mein unversöhnlicher Feind, und molestirt mich unsäglich; aber es soll nicht lang mehr währen, hoff' ich. Der Kaiser hält jetzt seinen Hof zu Augspurg. Wir haben unsere Maßregeln genommen, es kann uns nicht fehlen. — Herr Doctor, kennt ihr Adelberten von Weislingen?

Olearius.

Nein, Ihro Eminenz.

Bischof.

Wenn ihr die Ankunft dieses Mann's erwartet, werdet ihr euch freuen, den edelsten, verständigsten und angenehmsten Ritter in Einer Person zu sehen.

1. Ansehens. Esquisse : dem kaiserlichen Ansehen.

2. Dazu thun, *aider*, le plus souvent avec un complément ; mais on le trouve sans complément, comme ici, dans la Bible, *II Macc*, IV, 6: Wenn der König nicht würde dazu thun, so wäre...

3. Sack, image empruntée à une sorte de lutte où le vaincu est mis dans un sac ; in Sack stecken a donc le sens de l'*emporter sur...*, *se rendre maître de...* einen sert d'accus. à man.

4. Seyn. Esquisse : das müßt ein elephantischer Ries seyn...

5. Sack. Liebetraut joue sur le mot, l'entend au sens propre et l'applique à l'abbé qu'il désigne, à cause de son embonpoint et de sa tendresse pour le vin, sous le nom de *tonneau de Fulda*. — J'avais supposé d'abord qu'il y avait peut-être à Fulda, comme à Heidelberg, un tonneau célèbre par son immense capacité, ce qui aurait rendu la réplique de Liebetraut à la fois plus naturelle et plus piquante. M. le maire de Fulda, à qui je me suis adressé, a bien voulu m'écrire qu'il ne se trouvait pas dans cette ville de tonneau de ce genre. Il ajoute : « Mit Weinfaß wird spottweise ein Weintrinker von großer Leistungsfähigkeit, der ein ganzes Faß Wein in sich aufnehmen kann, bezeichnet, und der Abt von Fulda, welchem die besten damals in Deutschland bekannten Weinlagen gehörten, mag schon deshalb in dem Rufe eines gewaltigen Zechers gestanden haben, obgleich ein historischer Nachweis, daß ein zu den Zeiten des Götz von Berlichingen oder auch später lebender Abt von Fulda ein bedeutender Zecher gewesen sei, durchaus nicht erbracht werden kann. »

6. Der letztere se rapporte à Berlichingen, 7 lignes plus haut.

Olearius.

Es muß ein vortrefflicher Mann seyn, der solche Lobeserhebungen aus solch einem Munde verdient.

Liebetraut.

Er ist auf keiner Akademie gewesen.

Bischof.

Das wissen wir[1]. Die Bedienten laufen ans Fenster. Was gibts?

Ein Bedienter.

Eben reit Färber, Weislingens Knecht, zum Schloßthor herein.

Bischof.

Seht was er bringt, er wird ihn melden.

Liebetraut geht. Sie stehn auf und trinken noch eins[2].

Liebetraut kommt zurück.

Bischof.

Was für Nachrichten?

Liebetraut.

Ich wollt' es müßt sie euch ein andrer sagen. Weislingen ist gefangen.

Bischof.

O!

Liebetraut.

Berlichingen hat ihn und drey Knechte bey Haslach weggenommen. Einer ist entronnen euch's anzusagen[3].

Abt.

Eine Hiobs Post!

1. Wir. L'Esquisse ajoute: Liebetraut: Ich sag's auch nur für die Unwissenden. Es ist ein fürtrefflicher Mann, hat wenig Seinesgleichen. Und wenn er nie an Hof gekommen wäre, könnt er unvergleichlich geworden sein. — Bamberg: Ihr wißt nicht, was Ihr redt; der Hof ist sein Element. — Liebetraut: Nicht wissen, was man redt, und nicht verstanden werden, kommt auf Eins naus. — Bamberg: Ihr seid ein unnützer Gesell.

2. Eins. Cf. p. 15, note 2.

3. Anzusagen. Ceci rappelle le refrain des messagers de Job: Und ich bin allein entronnen, daß ich dir's ansagte (*Job*, I, 15. 16, 17, 19), de là l'exclamation de l'abbé: Eine Hiobs-Post.

Olearius.

Es thut mir von Herzen leid.

Bischof.

Ich will den Knecht sehn, bringt[1] ihn herauf — Ich will ihn selbst[2] sprechen. Bringt ihn in mein Cabinet. Ab.

Abt setzt sich[3].

Noch einen Schluck. Die Knechte schenken ein.

Olearius.

Belieben Ihro Hochwürden nicht eine kleine Promenade in den Garten zu machen? Post cœnam stabis seu passus mille meabis[4].

Liebetraut.

Wahrhaftig, das Sitzen ist ihnen nicht gesund. Sie kriegen noch einen Schlagfluß.

Abt hebt sich auf[5].

Liebetraut vor sich.

Wann ich ihn nur draußen hab, will ich ihm für's Exercitium sorgen. Gehn ab.

1. **Bringt.** Bringen, quand il s'agit de personnes, signifie proprement getragen bringen, porter : sie brachten den Todten, den Verwundeten auf einer Bahre. Mais on le trouve aussi dans le sens de *conduire*, *amener*, surtout familièrement ou en parlant d'inférieurs.

2. **Selbst** se rapporte à ich. S'il y a, comme je le crois, une opposition entre cette phrase et la précédente, une gradation de l'une à l'autre (elle est marquée à la fois par le tiret et par la différence entre herauf et in mein Cabinet), allein serait plus clair et plus logique que selbst.

3. **Setzt sich.** Cf. le passage correspondant de l'Adaptation, *Introd.* p. XCVI.

4. *Meabis.* Vers de l'*École de Salerne.* L'École de médecine de Salerne était célèbre au moyen âge; ses préceptes furent rédigés en vers. Vers 1100, Jean de Milan composa pour Robert II, duc de Normandie, un poème (*Medicina salertina*) qui a été considéré comme le résumé des doctrines de cette Ecole. — Cf. le proverbe allemand :

> Nach der Tafel sollst du stehen,
> Oder tausend Schritte gehen.

5. **Hebt sich auf,** plus expressif que er steht auf, er erhebt sich. Il se soulève; il se lève lourdement.

6. **Vor sich.** Cf. *Introd.*, p. CXXX.

Fünfte Scene.

Jaxthausen.

Maria. Weislingen.

Maria.

Ihr liebt mich, sagt ihr. Ich glaub es gerne, und hoffe mit euch glücklich zu seyn, und euch glücklich zu machen.

Weislingen.

Ich fühle nichts, als nur daß ich ganz dein bin. Er umarmt sie.

Maria.

Ich bitte euch, laßt mich. Einen Kuß hab ich euch zum Gottspfenning[1] erlaubt; ihr scheint aber schon von dem[2] Besitz nehmen zu wollen, was nur unter Bedingungen euer ist[3].

Weislingen.

Ihr seyd zu streng, Maria! Unschuldige Liebe erfreut die Gottheit, statt sie zu beleidigen.

Maria.

Es sey! Aber ich bin nicht dadurch erbaut. Man lehrte mich; Liebkosungen seyn wie Ketten, stark durch ihre Verwandtschaft[4], und

1. Gottspfenning, denier à Dieu. « On appelle ainsi les arrhes, dit M. Wustmann, parce qu'on payait pour ainsi dire sous le regard de Dieu. » Littré l'explique autrement. « Contribution qui, dans l'origine, se payant sur tous les marchés et engagements, devait être employée à quelque acte de piété; aujourd'hui, arrhes pour une location, pour un marché. »

2. Von dem, démonstr., se rapporte à was, et non à Besitz.

3. Euer ist. Adaptation: Dem Bräutigam zum Gottespfennig einen Kuß zu erlauben mag wohl angehen; ich habe mich nicht geweigert; doch Küsse zu wiederholen geziemt nur dem Gatten.

4. Verwandtschaft, union, enchaînement. De même qu'une chaine n'est forte que par l'étroit entrelacement des anneaux, de même les caresses sont dangereuses lorsqu'elles se suivent et s'enchaînent; l'une appelle l'autre; défiez-vous donc même de la première. Avouons que l'abbesse a prêché là à ses pensionnaires sur un singulier texte et que Gœthe, en faisant répéter ses paroles à Marie, s'est plus souvenu de la liberté de langage des femmes de Shakespeare, même d'une Portia (marchand de Venise)

Mädchen, wenn sie liebten, seyn schwächer als Simson nach dem Verlust seiner Locken[1].

Weislingen.

Wer lehrte euch das?

Maria.

Die Äbtissin meines Klosters. Bis in mein sechzehntes Jahr war ich bey ihr, und nur mit euch empfind ich das Glück, das ich in ihrem Umgang genoß. Sie hatte geliebt, und durfte reden. Sie hatte ein Herz voll Empfindung! Sie war eine vortreffliche Frau.

Weislingen.

Da glich sie dir! Er nimmt ihre Hand. Wie wird mir's werden, wenn ich euch verlassen soll!

Maria

zieht ihre Hand zurück.

Ein Bißchen eng, hoff ich, denn ich weiß wie's mir seyn wird. Aber ihr sollt fort.

Weislingen.

Ja, meine Theuerste, und ich will. Denn ich fühle, welche Seligkeiten ich mir durch dieß Opfer erwerbe[2]. Gesegnet sey dein Bruder, und der Tag an dem er auszog mich zu fangen!

Maria.

Sein Herz war voll Hoffnung für ihn und dich. Lebt wohl! sagt er bey'm Abschied, ich will sehen[3] daß ich ihn wieder finde[4].

Weislingen.

Er hat's[5]. Wie wünscht' ich die Verwaltung meiner Güter und ihre

que de la modestie de caractère de la sœur de Goetz. Dans l'Esquisse, ce défaut était encore bien plus choquant. Cf. *Appendice*, I, p. 273.

1. Locken. *Juges*, XVI, 19-21.

2. Erwerbe. Ceci est expliqué par la réplique suivante de Weislingen : Wie wünscht ich die Verwaltung, etc. et par les paroles de Gœtz (p. 69, l. 8; p. 71, l. 6).

3. Sehen daß, chercher à, faire en sorte que, *videre ut*.

Sehe jeder wie er's treibe,
Sehe jeder wo er bleibe,
Und wer steht, daß er nicht falle!

Goethe (Beherzigung).

4. Wiederfinde. On a vu, p. 50, note 7, que, dans l'Esquisse, c'est Gœtz lui-même qui dit ceci à Weislingen.

5. Er hat's, er hat mich wiedergefunden. Adaptation : Weislingen : So ist es geworden. — Maria : Wie konntet ihr euch jemals entzweyen? — Weislingen : Auch

Sicherheit nicht durch das leidige Hofleben so versäumt[1] zu haben! Du könntest gleich die Meinige seyn.

Maria.

Auch der Aufschub hat seine Freuden.

Weislingen.

Sage das nicht, Maria, ich muß sonst fürchten, du empfindest weniger stark als ich. Doch ich büße verdient[2], und welche Hoffnungen werden mich auf jedem Schritte begleiten! Ganz der Deine zu seyn, nur in dir und dem Kreise von Guten zu leben, von der Welt entfernt, getrennt, alle Wonne zu genießen, die so zwey Herzen[3] einander gewähren! Was ist die Gnade des Fürsten, was der Beyfall der Welt gegen diese einfache einzige Glückseligkeit[4]? Ich habe viel gehofft und gewünscht, das widerfährt mir über alles Hoffen und Wünschen.

Götz kommt.

Götz.

Euer Knab[5] ist wieder da. Er konnte vor Müdigkeit und Hunger kaum etwas vorbringen. Meine Frau gibt ihm zu essen. So viel hab ich verstanden: der Bischof will den Knaben nicht heraus geben, es

das wird mir nun ganz klar! In deiner Gegenwart überblick ich ruhig mein Leben. O! warum blieb ich zurück, als er nach Brabant zog, er bildete sich zum Krieger, ich zum Weltmann, und als er zurückkam, gesteh ichs nur, das strenge, barsche, kurzgebundene Wesen fiel mir lästig. Da mied ich ihn, wir wurden kälter, wir trennten uns, ein andrer Kreis umschloß mich, wir wirkten gegeneinander und wir wurden Feinde. Nun aber ist durch dich auf einmal alles wieder hergestellt. — Maria: Zur allgemeinen Freude. — Weislingen: Wäre doch auch dem Aeußern schnell wie dem Innern geholfen! Wie sehr wünscht' ich, etc.

1. Versäumt ne se rapporte qu'à die Verwaltung meiner Güter; sous-entendez und (ihre Sicherheit nicht) bloß gestellt, gefährdet zu haben.

2. Verdient, participe passé employé adverbialement: verdienter Weise.

Viel schöner ist es, rein
Und unverdient ein solch Geschenk empfangen
Als halb und halb zu wähnen, daß man wohl
Es habe fordern dürfen.

Torquato Tasso, II, II.

3. So zwey Herzen, zwei solche Herzen, deux cœurs pareils aux nôtres, qui savent aimer comme nous aimons. — M. Lang rapporte so à gewähren: « goûter toutes les délices que se créent ainsi (lorsqu'ils sont loin du monde) deux cœurs ».

4. Glückseligkeit. Phrase supprimée dans l'Adaptation.

5. Euer Knab. Franz qui avait été

sollen Kaiserliche Commissarien ernannt, und ein Tag[1] ausgesetzt[2] werden, wo die Sache dann verglichen werden mag. Dem sey wie ihm wolle, Adelbert, ihr seyd frey; ich verlange weiter nichts als eure Hand, daß[3] ihr inskünftige meinen Feinden weder öffentlich noch heimlich Vorschub thun[4] wollt.

Weislingen.

Hier faß' ich eure Hand. Laßt von diesem Augenblick an Freundschaft und Vertrauen gleich einem ewigen Gesetz der Natur unveränderlich unter uns seyn! Erlaubt mir zugleich, diese Hand zu fassen, er nimmt Mariens Hand, und den Besitz[5] des edelsten Fräuleins.

Götz.

Darf ich Ja für euch sagen?

Maria.

Wenn ihr es mit mir sagt[6].

Götz.

Es ist ein Glück, daß unsere Vortheile dießmal mit einander gehn. Du brauchst nicht roth zu werden. Deine Blicke sind Beweis genug. Ja denn[7], Weislingen! Gebt euch die Hände, und so sprech ich Amen! — Mein Freund und Bruder! — Ich danke dir, Schwester! Du kannst mehr als Hanf spinnen[8]. Du hast einen Faden gedreht, diesen

envoyé à Bamberg pour demander la mise en liberté de l'écuyer de Gœtz. Voy. p. 73 et 74.

1. Tag marque ici à la fois le lieu (diète, *dies*) et le temps.

2. Ausgesetzt, festgesetzt, bestimmt, *fixé*; aus ajoute l'idée de *publié*.

3. Eure Hand daß; ellipse: zum Unterpfande daß...

4. Vorschub thun. Vorschub, étym., c'est le premier coup de boule (schieben, pousser la boule; Kegelschieben, jeu de quilles); ce premier coup décidant souvent de la partie, Vorschub thun signifie, par extension, secourir.

5. Den Besitz est le complément de erlaubt, et non de fassen; peut-être vaut-il mieux sous-entendre un troisième verbe gewährt, dont le sens est contenu dans la réunion des deux autres.

6. Sagt. Esquisse : Maria: Bestimmt meine Antwort nach seinem Werthe, und nach dem Werthe seiner Verbindung mit euch. — Gottfried : Und nach der Stärke der Neigung meiner Schwester.

7. Ja denn. Voir sur cet emploi de denn p. 46, note 5.

8. Spinnen. Zelter donne la preuve suivante de la popularité de Gœtz. « Dans les maisons les plus nobles on se procura des rouets, parce que Marie filait. Dans la maison d'un comte où j'avais l'honneur de donner des leçons *gratis*, je devais toujours être annoncé; je trouvais alors mon auguste élève quittant son rouet pour me recevoir. Je fis attention à la quantité

Paradiesvogel[1] zu fesseln. Du stehst nicht ganz frey[2], Adelbert! Was fehlt dir[3]? Ich — bin ganz glücklich; was ich nur träumend hoffte, seh ich, und bin wie träumend. Ach[4]! nun ist mein Traum aus[5]. Mir war's heute Nacht, ich gäb dir[6] meine rechte eiserne Hand, und du hieltest mich so fest, daß sie aus den Armschienen ging wie abgebrochen. Ich erschrak, und wachte drüber auf. Ich hätte nur fort träumen sollen, da würd' ich gesehen haben, wie du mir eine neue lebendige Hand ansetztest — Du sollst mir jetzo fort, dein Schloß und deine Güter in vollkommenen Stand zu setzen. Der verdammte Hof hat dich beydes versäumen machen. Ich muß meiner Frau rufen. Elisabeth!

Maria.

Mein Bruder ist in voller Freude.

Weislingen.

Und doch darf ich ihm den Rang streitig machen.

Götz.

Du wirst anmuthig wohnen.

de laine qui garnissait quenouille et fuseau, et je remarquai qu'elle restait toujours la même ». (Briefw. zwischen Goethe und Zelter, VI, 329.)

1. Paradiesvogel. La comparaison porte à la fois sur le caractère volage de Weislingen (...vogel), sur son aspect brillant et sur le prix que Gœtz attache à sa conquête (l'oiseau de paradis étant à la fois riche de couleurs et précieux). C'est donc en même temps un léger reproche sur le passé et une louange flatteuse.

2. Frey. Cf. p. 109, l. 4: sah sehr vergnügt, et la note.

3. Was fehlt dir? Rien, dans l'attitude et dans les paroles de Weislingen, ni avant ni après ce passage, ne motive cette remarque de Gœtz: Du stehst nicht ganz frey, etc. Les dernières paroles de l'entretien avec Marie témoignaient du bonheur le plus complet, d'un bonheur supérieur à tout désir, à toute espérance; et de même tout le monologue qui suit cette scène est en contradiction formelle avec l'attitude prêtée à Weislingen: « ... Solch eine Seligkeit. ... Ich fühle mich so frey wie in heiterer Luft... Mein Herz erweitert sich... ». Au contraire, dans l'Esquisse, Weislingen exprimait des sentiments en accord avec cet air contraint et préoccupé: O warum bin ich nicht so frei wie du! Gottfried! ...Du allein bist frei, etc. Voy. page 72, note 1. C'est donc ici un des rares passages où Gœthe a laissé une trace visible de la première rédaction, qu'il a oublié d'effacer et de corriger.

4. Ach! C'est ici un soupir de soulagement, parce qu'il est heureux d'être délivré de son rêve.

5. Traum aus. « Ah! voilà la fin de mon rêve! », du rêve qu'il va raconter, et qui n'a rien de commun avec les rêves antérieurs et les espérances dont il vient de parler (was ich nur träumend hoffte).

6. Mir war's — ich gäb dir, als ob ich dir... gäbe.

Maria.

Franken ist ein gesegnetes Land.

Weislingen.

Und ich darf wohl sagen, mein Schloß liegt in der gesegnetsten und anmuthigsten Gegend.

Götz.

Das dürft ihr, und ich will's behaupten. Hier fließt der Main, und allmälich hebt der Berg an, der, mit Äckern und Weinbergen bekleidet, von eurem Schloß gekrönt wird, dann biegt sich der Fluß schnell um die Ecke hinter dem Felsen eures Schlosses hin. Die Fenster des großen Saals gehen steil herab auf's Wasser, eine Aussicht viel Stunden weit[1].

Elisabeth kommt.

Elisabeth.

Was schafft ihr?

Götz.

Du sollst deine Hand auch dazu geben, und sagen: Gott segne euch. Sie sind ein Paar.

Elisabeth.'

So geschwind!

1. Weit. Dans l'Esquisse, la description du château était interrompue par l'arrivée d'Elisabeth : « ...gekrönt wird; jenseit — Elisabeth (kommt) ». MM. Minor et Sauer supposent que le château d'Ehrenbreitstein que Gœthe avait vu dans l'intervalle des deux rédactions a inspiré les derniers traits du tableau; ils citent le passage suivant de Wahrheit und Dichtung : « Da eröffnete sich mir der alte Rhein; die schöne Lage von Oberlahnstein entzückte mich; über alles aber herrlich und majestätisch erschien das Schloß Ehrenbreitstein, welches in seiner Kraft und Macht vollkommen gerüstet dastand. In höchst lieblichem Kontrast lag an seinem Fuß das wohlgebaute Oertchen, Thal genannt... Das Haus, ganz am Ende des Thals, wenig erhöht über den Fluß gelegen, hatte die freie Aussicht den Strom hinabwärts. Die Zimmer waren hoch und geräumig... Jedes Fenster, nach allen Seiten hin, machte den Rahmen zu einem natürlichen Bilde. » (Buch XIII.) Le rapprochement est ingénieux; mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que l'addition du drame n'est pas un simple ornement descriptif; ces fenêtres de la grande salle qui donnent à pic sur l'eau joueront un rôle au cinquième acte; c'est de là que Franz se précipitera dans le fleuve (p. 252, l. 1).

Götz.

Aber nicht unvermuthet[1].

Elisabeth.

Möget ihr euch so immer nach ihr sehnen, als bisher da ihr um sie warbt. Und dann! Möchtet ihr so glücklich seyn, als ihr sie lieb behaltet.

Weislingen.

Amen! Ich begehre kein Glück als unter diesem Titel.

Götz.

Der Bräutigam, meine liebe Frau, thut eine kleine Reise; denn die große Veränderung zieht viel geringe nach sich. Er entfernt sich zuerst vom Bischöflichen Hof, um diese Freundschaft nach und nach erkalten zu lassen. Dann reißt er seine Güter eigennützigen Pachtern[2] aus den Händen. Und — kommt Schwester, komm Elisabeth! Wir wollen ihn allein lassen. Sein Knab hat ohne Zweifel geheime Aufträge an ihn.

Weislingen.

Nichts als was ihr wissen dürft.

Götz.

Braucht's[3] nicht. — Franken und Schwaben! Ihr seyd nun verschwisterter als jemals. Wie wollen wir den Fürsten den Daumen auf dem Aug halten[4]! Die drey gehn.

1. Unvermuthet. L'Adaptation ajoute: Ja Frauen, ihr könnt, ihr sollt alles wissen. Schon ist ein Knecht fort, dem Bischoff ein Schreiben zu bringen. Adelbert kündigt ihm den Dienst auf, ohne ihm eben Fehd anzukündigen. Ich lob ihn, daß ers thun konnte. Zerreißt man sie nicht auf einmal, so wird man solche Ketten nimmer los. — Elisabeth: Und so seyd ihr denn ganz der eurige wieder, ganz der unsrige! Möget ihr, etc. La seconde Adaptation développe encore ce passage.

2. Pachtern. Gœthe écrit le mot indifféremment avec ou sans inflexion. « Deine Absicht ist, selbst die Güter künftig zu verwalten, sobald die Jahre der gegenwärtigen Pächter verflossen sind ». Wahlverwandtschaften.

3. Braucht's, 3e personne du singulier: es ou das braucht es nicht. Cf. Grimm, II, 318.

4. Halten, locution dont Grimm (II, 848) explique ainsi le sens: « wie einen Blinden völlig unterjochen, ihm auf's äußerste zusetzen. »

Weislingen.

Gott im Himmel! konntest du mir Unwürdigen solch eine Seligkeit bereiten? Es ist zu viel für mein Herz. Wie ich von den elenden Menschen abhing die ich zu beherrschen glaubte, von den Blicken des Fürsten, von dem ehrerbiethigen Beyfall umher! Götz, theurer Götz, du hast mich mir selbst wieder gegeben, und, Maria, du vollendest meine Sinnesänderung. Ich fühle mich so frey wie in heiterer Luft. Bamberg will ich nicht mehr sehen, will alle die schändliche Verbindungen durchschneiden, die mich unter mir selbst hielten. Mein Herz erweitert sich, hier ist kein beschwerliches Streben nach versagter Größe. So gewiß ist der allein glücklich und groß, der weder zu herrschen noch zu gehorchen braucht, um etwas zu seyn[1]!

Franz tritt auf.

Franz.

Gott grüß euch, gestrenger[2] Herr! Ich bring euch so viel Grüße, daß ich nicht weiß wo anzufangen[3]. Bamberg, und zehn Meilen in die Runde, entbiethen euch ein tausendfaches: Gott grüß euch[4].

1. Seyn. Esquisse : Adelbert: O, warum bin ich nicht so frei wie Du! Gottfried. Gottfried! Vor Dir fühl ich meine Nichtigkeit ganz. Abzuhängen! Ein verdammtes Wort, und doch scheint es, als wenn ich dazu bestimmt wäre. Ich entfernte mich von Gottfrieden, um frei zu sein, und jetzt fühl ich erst, wie sehr ich von denen kleinen Menschen abhange, die ich zu regieren schien. Ich will Bamberg nicht mehr sehn. Ich will mit Allen brechen und frei sein. Gottfried! Gottfried! Du allein bist frei, dessen große Seele sich selbst genug ist und weder zu gehorchen noch zu herrschen braucht, um etwas zu sein. — On voit que ce second monologue de Weislingen n'a pas été moins remanié que le premier (p. 39-40). La confiance, la reconnaissance, tous les nobles sentiments ont remplacé le découragement et l'envie. Dans le drame comme dans l'Esquisse, Weislingen trahira Gœtz et Marie; mais la peinture de cette âme mobile, qui s'abandonne aux impressions présentes, n'est que plus vive et plus distincte, si nous l'avons vue d'abord, sous l'influence bienfaisante d'un milieu honnête et loyal, se livrer sans arrière-pensée aux résolutions généreuses.

2. Gestrenger. « Gestreng, ehemaliges Ehrenprädikat des Adels. » Schmeller. Cf. *Introd.*, p. CXXVI.

3. Wo anzufangen. Même ellipse qu'en français; que je ne sais par où (je dois) commencer.

4. Euch. Adaptation (après anzufangen): Vom Bischoff an bis zum Narren herunter grüßt euch der Hof, und vom Bürgermeister bis zum Nachtwächter die Stadt.

Weislingen.

Willkommen, Franz! Was bringst du mehr?

Franz.

Ihr steht in einem Andenken bey Hof und überall, daß es nicht zu sagen ist.

Weislingen.

Das wird nicht lange dauern.

Franz.

So lang ihr lebt! und nach euerm Tod wird's heller blinken, als die messingene Buchstaben auf einem Grabstein. Wie man sich euern Unfall zu Herzen nahm!

Weislingen.

Was sagte der Bischof?

Franz.

Er war so begierig zu wissen, daß er mit geschäftiger Geschwindigkeit der Fragen meine Antwort verhinderte. Er wußt' es zwar schon; denn Färber, der von Haslach entrann, brachte ihm die Bothschaft. Aber er wollte alles wissen. Er fragte so ängstlich, ob ihr nicht versehrt[1] wäret? Ich sagte: er ist ganz, von der äußersten Haarspitze bis zum Nagel des kleinen Zehs[2].

Weislingen.

Was sagte er zu den Vorschlägen?

1. Versehrt. Versehren, endommager, blesser; sehr machen, dans le sens étymologique du mot : « sehr, mhd. sêre, sêr, mit Schmerzen, schmerzlich, gewaltig, sehr... ahd. sêro, schmerzlich, schwer, heftig... das Subst. got. sair, anglf. sâr, Schmerz, engl. sore ‚Schmerz, Wunde, schmerzhaft, heftig') ». Kluge, Etym. Wörterbuch, 314.

2. Zehs. Le féminin (die Zeh(e), mhd. zêhe, ahd. zêha, fém.) est plus usité dans la langue commune, le masculin dans les dialectes du Sud de l'Allemagne :

Das läuft mir durch das Rückenmark
Bis in die große Zeh!

Goethe, Christel.

Vom großen Zehen an... Hebel.

Dans l'Esquisse, Franz ajoute, avec une minutie précieuse dont le poète a pris l'habitude à l'école de Shakespeare : Ich dachte nicht dran, daß ich sie euch neulich abschneiden mußte; ich traut's aber doch nicht zu sagen, um ihn durch keine Ausnahme zu erschrecken.

Franz.

Er wollte gleich alles herausgeben, den Knaben und noch Geld darauf, nur euch zu befreyen. Da er aber hörte, ihr solltet ohne das loskommen, und nur euer Wort das Äquivalent gegen den Buben seyn[1]; da wollte er absolut den Berlichingen vertagt[2] haben. Er sagte mir hundert Sachen an euch — ich hab sie wieder vergessen. Es war eine lange Predigt über die Worte: Ich kann Weislingen nicht entbehren[3].

Weislingen.

Er wird's lernen müssen!

Franz.

Wie meint ihr? Er sagte, mach ihn eilen, es wartet alles auf ihn.

Weislingen.

Es kann warten. Ich gehe nicht nach Hof.

1. **Seyn**, sous-ent. sollte, litt. « et que votre parole seule devait être l'équivalent de l'écuyer ». L'évêque était disposé à rendre la liberté à l'écuyer de Gœtz en échange de Weislingen, à le considérer, pour ainsi dire, comme *l'équivalent* de la personne de Weislingen; mais du moment que celui-ci est mis en liberté et que sa parole seule doit servir d'*équivalent* à l'écuyer, l'évêque change de résolution. — M. Wustmann explique à tort : « et que votre parole devait *avoir le même effet* (*æquivalere*) que la mise en liberté de l'écuyer, à savoir de vous arracher à votre captivité. » — Esquisse : und nur der Wagen das Aequivalent gegen den Buben seyn. Il s'agit de la voiture que Gœtz a prise. Cf. *Introd.*, p. LXXXIX.

2. **Vertagt.** Vertagen, ajourner, dans le sens de « assigner quelqu'un en justice à un jour marqué » (cf. p. 68, ligne 1 : es solle... ein Tag ausgesetzt werden, wo die Sache dann verglichen werden mag), et non dans le sens de « remettre à un temps indéterminé, différer avec Berlichingen (St., P.) ». — Cf. *Biographie*, p. 32 : Den hetten sie dahinn vertagt; p. 39 : vnnd vertagten vnnß gein Onolzbach; p. 42 : da vertagt er den bueben vonn Pfingsten ann, bis vff Michaelis (Wustmann, p. 46).

3. **Entbehren.** L'Adaptation développe en le délayant tout ce passage : Dabei rühmt ich, wie gut sich Götz gegen euch betrage und euch als Freund und Gast behandle. Darauf erwiedert' er nichts und ich ward entlassen. — **Weislingen** : Was bringst du weiter? — **Franz** : Den andern Tag meldet' ich mich beym Marschall und bat um Abfertigung, da sagte er : wir geben dir keinen Brief mit; denn wir trauen dem Götz nicht, der hat immer nur einen Schein von Biederkeit und Großmuth und nebenher thut er was ihm beliebt und was ihm nutzt. — **Weislingen** : Wie schlecht sie ihn kennen! — **Franz** : Doch, fuhr er fort, es ist ganz gut, daß dein Herr ritterlich und freundlich gehalten ist. Ihn zu befreyen, sind schon alle Anstalten gemacht. Der Doctor Olearius, den wir, von Bononien her, zum Kanzler verschrieben haben, der eben ankommt, soll dieses erste Geschäft sogleich einleiten und durchführen. Grüße deinen Herrn von mir, von aller Welt. Sag ihm, er soll sich gedulden, wir wollen desto ungeduldiger an seine Befreyung denken, denn wir können ihn nicht entbehren.

Franz.

Nicht nach Hof? Herr! Wie kommt euch das? Wenn ihr wüßtet was ich weiß. Wenn ihr nur träumen könntet was ich gesehen habe.

Weislingen.

Wie wird dir's?

Franz.

Nur von der bloßen Erinnerung komm' ich außer mir. Bamberg ist nicht mehr Bamberg, ein Engel in Weibesgestalt macht es zum Vorhofe des Himmels.

Weislingen.

Nichts weiter?

Franz.

Ich will ein Pfaff werden, wenn ihr sie seht und nicht außer euch kommt[1].

Weislingen.

Wer ist's denn?

Franz.

Adelheid von Walldorf[2].

Weislingen.

Die! Ich habe viel von ihrer Schönheit gehört.

Franz.

Gehört? Das ist eben als wenn ihr sagtet, ich hab die Musik gesehen. Es ist der Zunge so wenig möglich eine Linie ihrer Vollkommenheiten auszudrücken, da das Aug sogar in ihrer Gegenwart sich nicht selbst genug ist.

Weislingen.

Du bist nicht gescheit.

1 Kommt. Esquisse : Wenn ihr sie seht und nicht sagt : zuviel, zuviel!

2. Walldorf. Gœthe a trouvé ce nom dans la *Biographie*, page 36 : « ...vnnd wer ein Edelman Fabian von Walßtorff ein Voitlender mit mir jn eim schuß auch geschoßen worden, vnnd blieb er thod... »

Franz.

Das kann wohl seyn. Das letztemal da ich sie sahe, hatte ich nicht mehr Sinne als ein Trunkener. Oder vielmehr, kann ich sagen, ich fühlte in dem Augenblick, wie's den Heiligen bey himmlischen Erscheinungen seyn mag. Alle Sinne stärker, höher, vollkommener, und doch den Gebrauch von keinem.

Weislingen.

Das ist seltsam.

Franz.

Wie ich von dem Bischof Abschied nahm, saß sie bey ihm. Sie spielten Schach. Er war sehr gnädig, reichte mir seine Hand zu küssen und sagte mir vieles, davon ich nichts vernahm. Denn ich sah seine Nachbarinn, sie hatte ihr Auge auf's Bret geheftet, als wenn sie einem großen Streich nachsänne. Ein feiner lauernder[1] Zug um Mund und Wange[2]! Ich hätte der elfenbeinerne König seyn mögen. Adel und Freundlichkeit herrschten auf ihrer Stirne. Und das blendende Licht des Angesichts und des Busens, wie es von den finstern Haaren erhoben ward.

Weislingen.

Du bist drüber gar zum Dichter geworden.

Franz.

So fühl ich denn in dem Augenblick was den Dichter macht, ein volles, ganz von Einer Empfindung volles Herz. Wie der Bischof endigte und ich mich neigte, sah sie mich an, und sagte: auch von mir einen Gruß unbekannter Weise! Sag' ihm, er mag ja[3] bald kommen,

1. Lauernder marque moins l'attention (Porchat, Lang) que la ruse malicieuse : « Als wenn sie einem großen Streich nachsänne ». — Lauern « in der neuern Sprache ein beliebtes, für hinterlistiges Bezeigen höchst anschauliches Wort » Grimm (Heyne), VI, 302. Et le passage ci-dessus vient tout d'abord à l'appui.

2. Wange. L'Esquisse ajoute : « Halb Physiognomie, halb Empfindung, schien mehren als nur dem elfenbeinern König zu drohen, inzwischen, daß Adel und Freundlichkeit, gleich einem majestätischen Ehepaar, über den schwarzen Augenbrauen herrschten, und die dunklen Haare gleich einem Prachtvorhang, um die königliche Herrlichkeit herum wallten.

3. Ja, *sans faute*. C'est un sens tout différent de celui de ja, p. 54, l. 9. Grimm (Heyne), IV², 2194, l'explique ainsi : « Bei nachdrücklichen Ermahnungen

Es warten neue Freunde auf ihn; er soll sie nicht verachten, wenn er schon an alten so reich ist. — Ich wollte was antworten, aber der Paß vom Herzen nach der Zunge war versperrt[1], ich neigte mich. Ich hätte mein Vermögen gegeben die Spitze ihres kleinen Fingers küssen zu dürfen[2]! Wie ich so stund, warf der Bischof einen Bauern[3] herunter, ich fuhr darnach[4] und berührte im Aufheben den Saum ihres Kleides, das fuhr mir durch alle Glieder, und ich weiß nicht wie ich zur Thür hinausgekommen bin.

Weislingen.

Ist ihr Mann bey Hofe?

Franz.

Sie ist schon vier Monath Wittwe. Um sich zu zerstreuen hält sie sich in Bamberg auf. Ihr werdet sie sehen. Wenn sie einen ansieht, ist's als wenn man in der Frühlingssonne stünde.

Weislingen.

Es würde eine schwächere Wirkung auf mich machen.

Franz.

Ich höre, ihr seyd so gut als verheirathet[5].

wie um dieselben gleichsam von vorn herein gegen Einspruch zu sichern ». Cf. Lessing, XII, 394 : So lassen Sie mich es ja bald hören, daß sie deren (Freundschaft) noch empfinden.

1. Versperrt. Esquisse : Aber der Paß von Gehirn zur Zunge war verstopft.

2. Dürfen. L'Adaptation ajoute ici ce trait destiné à faire rire la galerie : « O wie hab' ich mich an die Stelle des Narren gewünscht! O der glückliche Narr! — Weislingen : Den alten Kunz meynst Du? — Franz : Denselben. — Weislingen : Und was begegnet' ihm beneidenswerthes? Ihm, der sonst nur Schläge zu erndten gewohnt ist? — Franz : Es war auch ein Schlag, aber von ihrer Hand. Diesseits stand ich, jenseits er, da warf sie einen Bauern auf den Boden, und so täppisch dienstfertig bückte sich der Narr darnach, daß er mit seiner Mütze noch mehr Steine herunter warf. Da gab ihm ihre leichte schöne Hand einen Klapps hinter die bunten Ohren, daß die Schellen klingelten. Ich sprang hinüber und las mit auf. Hätte sie doch auch nach mir geschlagen! Da berührt' ich den Saum ihres Kleides, das fuhr mir durch alle Glieder, etc. ».

3. Einen Bauern, un pion.

4. Darnach. Dans les adverbes composés avec dar (da), ceux dont la préposition commence par une voyelle ont conservé par euphonie l'r, daran, darauf, daraus, darein, darin, darüber, darum, les autres l'ont perdu : dabei, damit, davon, dadurch, dafür, dagegen, dazwischen; dazu est aujourd'hui bien plus fréquent que darzu (voir cependant p. 99), dawider que darwider; darnach seul est encore aujourd'hui plus usité que danach.

5. Verheirathet. M. Wustmann (p. 50) trouve qu'il n'est pas naturel que Franz, qui vient de revenir de Bamberg, soit

Weislingen.

Wollte ich wär's. Meine sanfte Marie wird das Glück meines Lebens machen. Ihre süße Seele bildet[1] sich in ihren blauen Augen. Und weiß wie ein Engel des Himmels, gebildet[2] aus Unschuld und Liebe, leitet sie mein Herz zur Ruhe und Glückseligkeit. Pack zusammen! Und dann auf mein Schloß! Ich will Bamberg nicht sehen, und wenn Sanct Veit[3] in Person meiner begehrte. Geht ab.

Franz.

Da sey Gott vor[4], wollen das beste hoffen[5]! Maria ist liebreich[6] und schön, und einem Gefangenen und Kranken kann ich's nicht übel nehmen der sich in sie verliebt. In ihren Augen ist Trost, gesellschaftliche Melancholie. — Aber um dich, Adelheid, ist Leben, Feuer, Muth[7] —

au courant des projets de son maître; mais n'était-ce pas la première nouvelle que les serviteurs de Gœtz ont dû lui annoncer à son retour? et s'ils ont un peu anticipé sur la réalité (puisque la promesse de mariage n'a lieu, en effet, que dans la scène précédente), n'est-ce pas dans l'habitude des domestiques?. La tendresse réciproque de Marie et de Weislingen n'a pas pu échapper à leur regards, ils ont deviné ce qui en résulterait, ils l'ont raconté comme un fait acquis. — Adaptation : « Wie so? Wäre denn wirklich wahr, was hier das Hausgesinde murmelt, Ihr seyd mit Marien verlobt? — Weislingen: In diesen Augenblicken. Und so erfahre nur gleich alles. Ich habe dem Bischoff entsagt, der Brief ist fort. Ich gebe Bamberg gute Nacht! Hier steigt mein Tag auf. Maria wird das Glück, etc. ».

1. Bildet sich, se reflète. — Adaptation : « Ihre süße Seele spricht aus den blauen Augen hervor ».

2. Gebildet se rapporte à sie, et non à Engel.

3. Sanct-Veit. Selon Dunger, Saint-Guy désignerait ici, comme dans d'autres passages, le diable. Cette hypothèse me paraît, comme à M. Düntzer (Erläuterungen, p. 83), très invraisemblable, d'autant plus qu'on lit dans l'Esquisse : Und wenn der heilige Gregorius in Person meiner begehrte. Un saint n'a fait que remplacer l'autre.

4. Da sei Gott vor! Davor sein, empêcher, préserver, litt. : être, se placer devant ce qui menace... Cf les locutions : Da behüte mich Gott vor; da seid unbesorgt vor. La séparation de la préposition et de da, assez fréquente encore au quinzième et au seizième siècle, est très rare aujourd'hui; on ne la trouve plus guère que dans quelques locutions populaires : Da kann ich nichts für; da ist nichts an; elle est encore plusieurs fois maintenue par Gœthe, surtout avec vor. Cf. Grimm, II, 654, 869.

5. Hoffen. L'Adaptation ajoute fort inutilement : Das kann, das muß anders werden. Und es wird sich geben. Heute streiten sich die Herren, groß und klein, als wollten sie sich die Köpfe abreißen und morgen sind sie wieder einig, Freunde, Verbündete, gute Gesellen. Maria, etc.

6. Liebreich. Ce mot signifie à la fois « riche en amour » et « riche en grâce, en attraits dignes d'être aimés ». Ici, rapproché de schön, il a plutôt le second sens : « Marie est *gracieuse* et belle, » ou peut-être l'un et l'autre, comme en français *aimable*.

7. Muth. Esquisse : « ...um dich, Adelheid, ist eine Atmosphäre von Leben, Muth, thätigem Glück!

Ich würde! — Ich bin ein Narr — dazu machte mich Ein Blick von ihr. Mein Herr muß hin! Ich muß hin! Und da will ich mich wieder gescheit oder völlig rasend gaffen[1].

1. **Mich... rasend gaffen.** Expression plus concise et plus vive que celle de l'Esquisse : Und da will ich sie so lang ansehn, bis ich wieder ganz gescheidt, oder völlig rasend werde. Adaptation : Und da gaff ich mich wieder gescheid, oder völlig rasend. C'est une correction, en apparence, puisque la proposition est encore plus concise que celle du drame; mais on regrette cette fin de phrase — et d'acte, si énergique (rasend gaffen), le rapprochement de ces deux mots qui augmente la valeur de cette expression originale. On voit donc, jusque dans le moindre détail la supériorité du drame à la fois sur l'Esquisse et sur l'Adaptation; c'est véritablement le point de perfection et de maturité dont parle La Bruyère (*Des ouvrages de l'esprit*) : tâchons de le sentir et de l'aimer; n'allons pas (comme Lewes a eu l'étourderie de le faire) *aimer en deçà*, c'est-à-dire préférer l'Esquisse; n'aimons surtout pas *au delà*... Mais aucun lecteur de l'Adaptation ne commettra, je suppose, une pareille bévue!

Zweyter Act.

Erste Scene.

Bamberg.

Ein Saal.

Bischof, Adelheid, spielen Schach[1], **Liebetraut** mit einer Zitter.
Frauen, Hofleute, um ihn herum am Kamin.

Liebetraut
spielt und singt[2].

Mit Pfeilen und Bogen
Kam Amor geflogen[3],

1. Schach. Cf. H. v. Hutten, der neue Karsthans (cité par Wilmanns, Quellenstudien zu Goethe's Götz, p. 12) : « Die größten und öberſten pflegen ihres Amtes am mindeſten; sonder entschlagen sich des so gar, daß es jetzt für ein Schand geacht wird, sollt ein Bischof predigen; zu voran in Teutschland, da sie alle fürstlichen Stand führen; und Reitten ist ihr Arbeit, uf den Gejägd umziehen, oder aber Krieg führen, und im Harnisch reiten. Aber ihr Ruh ist : mit schönen Frauen sich belustigen, Panket und Tänz halten (cf. acte I, scène IV), ins Bad gehn (cf. p. 4), im Brett spielen. »

2. Singt. Dans l'Esquisse, Liebetraut dit la chanson suivante :

Berg auf und Berg ab und Thal aus und Thal ein,
Es reiten die Ritter,
Ta! Ta!
Und blauen sich Beulen und hacken sich klein,
Es fliegen die Splitter.
Ta! Ta!
Ein Ritter auf seiner Prinzessin Geheiß
Beut Drachen und Teufeln den Krieg.
Dara Ta!
Wir schonen das Blut, und wir sparen den Schweiß,
Gewinnen auf ander und andere Weis'
Im Felde der Liebe den Sieg.
Dara Ta!

Selon M. Düntzer (Goethe's Götz und Egmont, p. 35), Liebetraut a choisi cette chanson avec une intention très marquée : il célèbre les victoires de l'amour parce que la beauté d'Adelheid lui paraît l'unique moyen de ramener Weislingen à Bamberg. Dans la chanson du drame, MM. Düntzer et Wustmann voient aussi un rapport direct avec la scène : elle va à l'adresse d'Adelheid qui, peu de mois après la mort de son mari, songe déjà à une nouvelle liaison; sur un cœur aussi volage la victoire de Cupidon sera facile. — Ces rapports signalés par les critiques sont ingénieux; mais peut-être avons-nous simplement dans l'une et l'autre chanson un thème banal, familier aux courtisans qui entourent Liebetraut, destiné à les amuser et à les faire sourire. Si Gœthe a remplacé la première par la seconde, c'est que celle-ci lui a paru plus élégante, plus vive et surtout plus chantante.

3. Kam Amor geflogen. Éd. de 1773:

Die Fackel in Brand,
Wollt muthig bekriegen
Und männlich besiegen[1]
Mit stürmender Hand.
Auf! Auf!
An! An[2]!
Die Waffen erklirrten,
Die Flügelein schwirrten,
Die Augen entbrannt[3].

Da fand er die Busen[4]
Ach leider so bloß[5],
Sie nahmen so willig
Ihn all auf den Schoos.
Er schüttet die Pfeile
Zum Feuer hinein,
Sie herzten und drückten
Und wiegten ihn ein[6].
Hey ey o! Popeyo[7]!

Adelheid.

Ihr seyd nicht bey euerm Spiele. Schach dem König!

Cupido geflogen. Gœthe a rétabli en 1816 cette première leçon, malgré l'obscurité de la construction, pour éviter la consonance, **lam Amor**.

1. **Besiegen**. Éd. de 1775, de 1816 et suiv. :

> Wollt muthiglich kriegen
> Und männiglich siegen.

Les formes **muthiglich** et **männiglich**, qui sont des diminutifs adverbiaux pour **muthlich** ou plutôt **muthig** et **männlich**, conviennent mieux par leur allure sautillante au ton de la chanson.

2. **An**. **Auf**, comme interjection, dans le sens de *debout! courage! allons!* est fréquent, **an** est plus rare.

3. **Entbrannt**, participe passé de **entbrennen**; **die Augen entbrannt**, nom. ou accus. absolu (*les yeux en feu*), parallèle à **die Fackel in Brand**.

4. **Busen**, sous-ent. **der Frauen**, **der Damen**; c'est à ce dernier substantif que se rapporte **Sie** deux lignes plus bas.

5. **Bloß**. **Bloß**, nu, sans armure, *désarmé*. « er was gewâfent und ich blôz, » Hartmann, Erec, 485.

6. **Ein**. **Einwiegen**, endormir en berçant. Cf. **Erlkönig** :

> Und wiegen und tanzen und singen dich ein.

Dans ce dernier vers, la particule **ein** se rapporte manifestement à la fois aux trois verbes, quoique dans le langage ordinaire elle ne se lie guère qu'au premier. Cette attraction est moins certaine ici, puisque le verbe **wiegen** auquel se joint naturellement **ein** le précède immédiatement; cependant elle est possible, et la hardiesse n'en serait guère plus grande que celle du vers de l'*Erlkœnig*.

7. **Popeyo**. Cf. πόποι.

Bischof.

Es ist noch Auskunft.

Adelheid.

Lange werdet ihr's nicht mehr treiben. Schach dem König!

Liebetraut.

Dieß Spiel spielt' ich nicht, wenn ich ein großer Herr wär, und verböth's am Hof und im ganzen Land.

Adelheid.

Es ist wahr, dieß Spiel ist ein Probierstein des Gehirns.

Liebetraut.

Nicht darum! Ich wollte lieber[1] das Geheul der Todtenglocke und ominöser[2] Vögel, lieber das Gebell des knurrischen Hofhunds Gewissen, lieber wollt' ich sie durch den tiefsten Schlaf hören, als von Laufern[3], Springern, und andern Bestien das ewige : Schach dem König!

Bischof.

Wem wird auch das einfallen!

Liebetraut.

Einem zum Exempel, der schwach wäre und ein stark Gewissen hätte,

1. Lieber... Tour hyperbolique fréquent dans Shakespeare : *I had rather* to be married to a death's head with a bone in his mouth, than to either of these (*Merchant of Venice*, I, II). *I had as lief* be woo 'd of a snail (As you like it, IV, I). I rather will suspect the sun with cold, Than thee with wantonness (*Merry wives of Windsor*, IV, IV), etc. Cf. Minor et Sauer, Studien zur Goethe-Philologie, p. 266. — Tout le passage, d'ailleurs, avec ses métaphores et ses personnifications hardies (das Geheul der Todtenglocke, das Gebell des knurrischen Hofhunds Gewissen) porte la marque de l'imitation de Shakespeare.

2. Ominöser, *ominosus*, de mauvais augure.

3. Laufern. Esquisse : Läufern. Cette dernière forme est aujourd'hui plus fréquente. — Laufer, les fous, au jeu des échecs; Springer, les cavaliers; en effet, les premiers *courent* tout droit devant eux; les seconds *sautent*, vont par bonds. Andern Bestien; les autres pièces n'ont pas de nom de bête : Königin, Thurm, Bauer. Liebetraut les appelle ainsi à cause des chevaux qui précèdent (Springer ou Rößel); comme cette pièce s'appelle *cavalier* en français, le jeu de mots est intraduisible. Il emploie à dessein le mot méprisant de Bestien pour marquer le caractère révolutionnaire d'un jeu qui permet à des animaux de faire échec au roi; de là, l'exclamation de l'évêque : Wem wird auch das einfallen!

wie denn[1] das meistentheils beysammen ist[2]. Sie nennen's ein königlich Spiel, und sagen, es sey für einen König erfunden worden, der den Erfinder mit einem Meer von Überfluß belohnt habe[3]. Wenn das wahr ist, so ist mir's als wenn ich ihn sähe. Er war minorenn an Verstand oder an Jahren, unter der Vormundschaft seiner Mutter oder seiner Frau, hatte Milchhaare[4] im Bart und Flachshaare[5] um die Schläfe[6], er war so gefällig[7] wie ein Weidenschößling, und spielte gern Dame und mit den Damen[8], nicht aus Leidenschaft, behüte Gott, nur zum Zeitvertreib. Sein Hofmeister, zu thätig um ein Gelehrter, zu unlenksam ein Weltmann zu seyn, erfand das Spiel *in usum Delphini*[9], das so homogen mit Seiner Majestät war — und so ferner.

1. **Denn**, à la vérité, *quidem*.

2. **Ist**. La liaison des idées est subtile, comme souvent dans le dialogue des fous de Shakespeare. Au lieu de répondre à l'exclamation de l'évêque, qui porte sur le sens révolutionnaire donné au jeu des échecs, Liebetraut fait semblant de croire que les paroles de l'évêque se rapportent à l'ensemble de sa comparaison précédente, et reprenant l'image des « aboiements de la conscience, ce chien de garde grognon », il dit à qui ils ne sont pas pénibles : « à un homme qui serait faible (c'est-à-dire enclin au vice, sittlich schwach, et non « faible d'esprit », schwachsinnig, comme l'expliquent Schæfer (p. 133) et Stapfer) et qui aurait la conscience robuste (c'est-à-dire peu scrupuleuse) ». Le goût de l'antithèse (schwach — stark) explique cette dernière expression, assez insolite. Düntzer et Wustmann voient dans cette phrase une allusion piquante à l'évêque lui-même; mais Liebetraut, malgré son franc parler, se serait-il permis une satire aussi mordante à l'égard de son hôte? les parasites ménagent leur amphitryon, tout en se moquant de ses convives. Cf. acte I, scène IV.

3. **Belohnt habe**. Selon la tradition, le jeu des échecs nous vient d'Inde ou de Perse. Le roi permit à l'inventeur de fixer lui-même sa récompense; celui-ci demanda un grain de blé sur la première case de l'échiquier, deux sur la seconde, quatre sur la troisième, et ainsi de suite, par une progression géométrique. Le roi lui reprocha d'abord sa modestie; mais tous ses greniers ne purent fournir de quoi payer l'inventeur.

4. **Milchhaare**. De même qu'en français, nous appelons *dents de lait* (Milchzähne) les premières dents qui viennent aux enfants, les Allemands désignent le premier duvet de la barbe sous le nom de Milchbart ou de Milchhaare.

5. **Flachshaare**, litt. : des cheveux de lin, des cheveux blonds. Cf. Gœthe, I, p. 202 :

> Lobte was zu loben war...
> Mein dem Flachse gleiches Haar...

6. **Schläfe**, accus. sing. de die Schläfe ou accus. plur. de der Schlaf; probablement ce dernier. « **Schlaf**, masc., **Schläfe**, fém., aus gleichbedeutendem mhd. ahd. slâf, masc.; **Schläfe** ist formell eigentlich Plur. zu **Schlaf** mit Rücksicht auf die beiden Schläfen; vgl. lat. tempora. » Kluge, p. 293.

7. **Gefällig**, *frêle;* rare dans ce sens; synonyme de fällig, *caducus :* cf. treu et getreu, streng et gestreng. Voy. *Introd.*, p. CXXVI. Dans le haut-bavarois : « gfellige Alben, un pâturage escarpé, où le bétail court le risque de tomber (fallen). Voy. Schmeller-Frommann, Bayerisches Wörterbuch, I, 706.

8. **Damen**. Esquisse : und spielte gern mit den Damen und auf der Dame.

9. *In usum Delphini*. On sait que Louis XIV commanda pour son fils, *le dauphin*, une édition des classiques grecs

Adelheid.

Matt! Ihr solltet die Lücken unsrer Geschichtsbücher ausfüllen, Liebetraut[1]. *Sie stehen auf.*

Liebetraut.

Die Lücken unsrer Geschlechtsregister, das wäre profitabler. Seitdem die Verdienste unserer Vorfahren mit ihren Portraits[2] zu einerley Gebrauch dienen, die leeren Seiten nähmlich unsrer Zimmer und unsers Charakters zu tapezieren; da wäre was zu verdienen[3].

Bischof.

Er[4] will nicht kommen, sagtet ihr!

Adelheid.

Ich bitt euch, schlagt's euch aus dem Sinn.

Bischof.

Was das seyn mag?

Liebetraut.

Was? Die Ursachen lassen sich herunterbethen wie ein Rosenkranz. Er ist in eine Art von Zerknirschung gefallen, von der ich ihn leicht curiren wollt.

Bischof.

Thut das, reitet zu ihm.

et latins, où les passages trop libres étaient supprimés ou corrigés.

1. Liebetraut. Esquisse : Ihr solltet die Lücken unsrer Geschichtsbücher ausfüllen. Schach dem König! und nun ist's aus. L'interversion, dans le drame, est heureuse : Adelheid, tout occupée de son jeu, porte d'abord le coup décisif, avant de se donner la peine de répondre à Liebetraut.

2. Portraits. Cf. *Introd.*, p. CXXIII.

3. Verdienen. Wilmanns (Quellenstudien zu Goethe's Götz, p. 15) rapproche de ce passage les lignes suivantes, tirées du dialogue sur *les Brigands*, de Hutten : Nirgends fast finden sich Leute, die ihren Adel in Worten mehr zur Schau tragen, während sie ihn in Werken so wenig beweisen. Daher sind eure Häuser stets voll von Ahnenbildern, und alle Wände, wohin ihr kommt, schreibt ihr voll: daß ihr aber etwas rechtes zu lernen suchtet, das nehme ich nicht wahr. » Gœthe s'est-il souvenu de ce passage, ou la rencontre est-elle fortuite? Il est permis d'hésiter. En tout cas, ce qui appartient à Gœthe, ou plutôt ce qu'il a imité de la manière de Shakespeare, c'est le rapprochement inattendu des chambres et du caractère dont on tapisse les vides en même temps.

4. Er. Weislingen.

Liebetraut.

Meinen Auftrag[1]!

Bischof.

Er soll unumschränkt seyn. Spare nichts, wenn du ihn zurückbringst.

Liebetraut.

Darf ich euch auch hinein mischen, gnädige Frau?

Adelheid.

Mit Bescheidenheit.

Liebetraut.

Das ist eine weitläufige Commission[2].

Adelheid.

Kennt ihr mich so wenig, oder seyd ihr so jung um nicht zu wissen, in welchem Ton ihr mit Weislingen von mir zu reden habt?

Liebetraut.

Im Ton einer Wachtelpfeife[3], denk ich.

1. **Auftrag**, comme en français, *commission*, a le double sens de « charge qu'on donne à quelqu'un de faire une chose » et de « pouvoir donné par une autorité ». Ici, c'est le second sens, comme le marque la réponse de l'évêque.

2. **Eine weitläufige Commission.** Weitläufig, large, élastique. — Esquisse (après Commission) : Mit Schülerbescheidenheit? Die wird roth, wenn sie Euch den Fächer aufhebt. Mit Hofmannsbescheidenheit? Die erlaubt sich einen Lach, wenn Ihr roth werdet. Mit Liebhaberbescheidenheit? Für ihre Lippen ist Eure Hand ein Paradies, Eure Lippen der Himmel. Bräutigamsbescheidenheit residirt auf Euerm Mund und wagt eine Descente auf den Busen, wo denn Soldatenbescheidenheit gleich Posto faßt und sich von da nach einem Kanapee umsieht. — **Adelheid** : Ich wollte, Ihr müßtet Euch mit Euerm Witz rasiren lassen, daß Ihr nur fühltet, wie schartig er ist. Kennt Ihr mich so wenig, etc. Tout ceci, traits d'esprit, images, tours, mouvement de la pensée, vient des humoristes du théâtre de Shakespeare. Au développement sur la modestie de Liebetraut comparez celui de Jacques sur la mélancolie (*As you like it*, IV, I) : « I have neither the scholar's melancholy, which is emulation; nor the musician's, which is fantastical; nor the courtier's, which is proud; nor the soldier's, which is ambitious; nor the lawyer's, which is politic; nor the lady's, which is nice; nor the lover's, which is all these... » La réplique d'Adelheid sur l'esprit de Liebetraut comparé à un rasoir ébréché a la même origine. *Much ado about nothing*, V, II : « *Benedick :* Thy wit is as quick as the greyhound's mouth; it catches. — *Margaret :* And yours as blunt as the fencer's foils, which hit, but hurt not. » — Voir d'autres comparaisons analogues, Minor et Sauer, Studien zur Goethe-Philologie, p. 268.

3. **Wachtelpfeife**, courcaillet, sifflet qui imite le cri des cailles et qui sert d'appeau pour les attirer.

Adelheid.

Ihr werdet nie gescheit werden!

Liebetraut.

Wird man das, gnädige Frau[1]?

Bischof.

Geht, geht. Nehmt das beste Pferd aus meinem Stall, wählt euch Knechte, und schafft mir ihn her.

Liebetraut.

Wenn ich ihn nicht herbanne, so sagt[2] : ein altes Weib, das Warzen und Sommerflecken vertreibt, verstehe mehr von der Sympathie[3] als ich.

Bischof.

Was wird das helfen! Berlichingen hat ihn ganz eingenommen. Wenn er herkommt wird er wieder fort wollen.

Liebetraut.

Wollen, das ist keine Frage, aber ob er kann. Der Händedruck eines Fürsten, und das Lächeln einer schönen Frau! Da reißt sich kein Weisling[4] los. Ich eile und empfehle mich zu Gnaden.

1. **Frau.** Accentuez **wird** : on est naturellement raisonnable, ou on ne l'est pas, mais on ne le devient pas. Esquisse : **Adelheid** : **Ihr werdet nie klug werden.** — **Liebetraut** : **Dafür heiß ich Liebetraut. Wißt Ihr, wann Roland's Verstand nach dem Mond reiste?** — **Adelheid** : **Wie er Angeliken bei Medorn fand.** — **Liebetraut** : **Nein, wie er Angeliken traute. Wäre sein Verstand nicht vorher weg gewesen, er wäre nie rasend geworden, da er sie in treulosen Umständen sah. Merkt das, gnädige Frau! Wenn Ihr mir alle fünf Sinne absprechen wollt, nennt mich nur bei meinem Namen!**

2. **Wenn ich... so...** Encore un tour familier à Shakespeare, surtout comme expression de vantardise. « *Falstaff* (*Merry wives of Windsor*, III, v) : Well, if I be served such another trick, I 'll have my brains ta'en out and buttered, and give them to a dog for a new year's gift. » Cf. Minor et Sauer, p. 269.

3. **Sympathie.** Liebetraut joue sur le mot, pris à la fois dans le sens de *poudre de sympathie* (appliqué à la vieille femme) et dans le sens moral (appliqué à Liebetraut). Il se pique d'éveiller l'intérêt de Weislingen pour Adelheid. Cf. page 93, l. 13 : **Weibergunst.**

4. **Weisling.** Jeu de mots. **Weißling,** gazé ou ablette. Liebetraut compare Weislingen soit à un gazé (papillon diurne) à cause de son caractère volage (c'est le sens que proposent Schæfer et Naumann), soit à une ablette qui ne peut plus se détacher de l'hameçon. Ce dernier sens, adopté par Wustmann, me paraît préférable. Cf. p. 100 : **Ihr habt sein Herz geangelt**; p. 135 : **Ich wette, sie verglich mich mit ihrem Weißfisch.** — Esquisse : **Der**

Bischof.

Reist wohl.

Adelheid.

Adieu. Er geht.

Bischof.

Wenn er einmal hier ist, verlaß ich mich auf euch.

Adelheid.

Wollt ihr mich zur Leimstange brauchen?

Bischof.

Nicht doch [1].

Adelheid.

Zum Lockvogel denn [2]?

Bischof.

Nein, den spielt Liebetraut. Ich bitt euch, versagt mir nicht, was mir sonst niemand gewähren kann.

Adelheid.

Wollen sehn.

Zweite Scene.

Jaxthausen.

Hanns von Selbitz. Götz.

Selbitz.

Jedermann wird euch loben, daß ihr denen von Nürnberg Fehd [3] angekündigt habt.

Händedruck eines Fürsten und das Lächeln einer schönen Frau halten fester als Ketten und Riegel.

1. Nicht doch. Il ne proteste que pour la forme. Selon Grimm (II, 1206), cette négation est moins accentuée que nein doch. Doch ne se joint à ja et à nein que depuis le dix-huitième siècle.

2. Denn. Cf. p. 46, note 5.

3. Fehd. Cf. p. 61, note 2. On déclarait la guerre (Fehde) trois ou quatre jours avant de la commencer. « Und obe yme das

Götz.

Es hätte mir das Herz abgefressen [1], wenn ich's ihnen hätte lang' schuldig bleiben sollen. Es ist am Tag, sie haben den Bambergern meinen Buben verrathen [2]. Sie sollen an mich denken!

Selbitz.

Sie haben einen alten Groll gegen euch.

Götz.

Und ich wider sie, mir ist gar [3] recht daß sie angefangen haben.

Selbitz.

Die Reichsstädte und Pfaffen halten doch von jeher zusammen.

Recht nit gedyen und widderfaren mogte, so sal er dannoch den nit angriffen noch beschedigen, er habe yme dann das dry Tage und dry Nacht ganze zuvor verkündet und sich bewaret.» Frankfurts Reichscorrespondenz I, 434; cité par Janssen, Geschichte des deutschen Volkes... I, 460.

1. Abgefressen. Esquisse : Gottfried : Es hätte mir's Herz abgefressen, wenn ich ihnen nicht sollte an Hals gekommen sein. Schon Jahr und Tag geht's mit mir herum. So lang' wird's sein, daß Hans von Littwach verschwunden ist. Kein Mensch wußte, wo er hingekommen war, und mir ging's so nah, daß mein ehmaliger Kamerad im Gefängniß leiden sollte; denn wahrscheinlicher Weise lebte er. Und unter allem Elend geht keins über das Gefängniß. — Selbitz : Ihr könnt davon sagen. — Gottfried : Und meins zu Heilbronn war noch ritterlich Gefängniß; ich durft' auf meinen Eid herumgehen, von meinem Haus in die Kirche. Der arme Littwach, in welchem Loch mag er stecken! Denn es ist am Tage : Die von Nürnberg haben ihn weggeschleppt. Im Markgräfischen ist Einer niedergeworfen worden, der bekennt, er hab ihn an ihre Knechte verrathen. Sein Bekenntniß in der Urfehde hat mir der Markgraf auf mein Bitten zugesandt. Und obgleich Viele bisher feindlich bös gethan haben und geschworen, sie wollten die Türken aus Jerusalem beißen, wenn sie an Hansens von Littwach Unfall Schuld hätten, so ist doch jetzt, da es zur Sache kommt, Niemand als der getreuherzige Gottfried von Berlichingen, der der Katze die Schelle anhängen mag. — Selbitz : Wenn Ihr meine zwei Hände brauchen könnt, sie stehn Euch zu Diensten. — Gottfried : Ich zählte auf Euch. Wollte Gott, etc. Le besoin de lier entre elles les deux principales querelles où Gœtz se trouve engagé, a décidé le poète à supprimer ce passage sur Littwach et à donner pour cause des hostilités le manque de foi des Nurembergeois qui ont dénoncé l'écuyer de Gœtz à l'évêque de Bamberg. Cf. *Introd.*, p. LXXXVI.

2. Verrathen, *trahi*, *dénoncé*, et non *livré* (St., P., L.), ce qui ne s'accorderait pas avec les deux passages du premier acte (p. 3 et 49) où il est dit que les Bambergeois ont surpris et enlevé l'écuyer de Gœtz. Les habitants de Nuremberg ont rapporté aux Bambergeois où ils pourraient s'emparer de cet homme.

3. Gar, ganz. Cf. *Biographie*, p. 24 : vnnd wurden sie mit einander gar zu vnfrieden; p. 29 : daz sie die Wagenburg nit gar schliesen konden. Mais peut-être cet emploi de gar est-il moins dû à la *Biographie* qu'au dialecte francfortois dont Gœthe avait conservé bien des particularités; on trouve dans d'autres de ses œuvres gar recht, gar wohl, gar einzeln. Cf. les locutions ganz und gar, gar nicht. Voy. Grimm, IV[1], p. 1319-1323.

Götz.

Sie haben's Ursach [1].

Selbitz.

Wir wollen ihnen die Hölle heiß machen [2].

Götz.

Ich zählte auf euch. Wollte Gott der Burgemeister [3] von Nürnberg mit der gülldenen Kett' um den Hals [4], käm uns in Wurf [5], er sollt sich mit all seinem Witz [6] verwundern.

Selbitz.

Ich höre, Weislingen ist wieder auf eurer Seite. Tritt er zu uns?

Götz.

Noch nicht; es hat seine Ursachen, warum er uns noch nicht öffentlich Vorschub thun [7] darf; doch ist's eine Weile genug, daß er nicht wider uns ist. Der Pfaff' ist ohne ihn, was das Meßgewand ohne den Pfaffen.

Selbitz.

Wann ziehen wir aus?

1. Sie haben's Ursach = Sie haben Ursache dazu. Cf. *Biographie*, p. 48 : daß ist meine vrsach ann die von Nürnberg (darumb jch mit ihnen zu vheden kommen bin).

2. Machen, locution proverbiale qui signifie tantôt *terrifier*, *épouvanter*, représenter l'enfer comme très chaud (wie man jtzt spricht, sie machen uns die hellen heis, und den Teufel schwarz. Luther, III, 228; cf. la locution : die Hölle roth malen), tantôt *tourmenter*, *torturer*, faire que l'enfer soit bien chaud pour... Ici, c'est plutôt ce second sens « nous la leur donnerons bien chaude » (Lang), ou, si l'on veut, les deux à la fois.

3. Burgemeister, forme plus ancienne; aujourd'hui, presque toujours Burgermeister, et surtout Bürgermeister.

4. Hals. *Biographie*, p. 48 : vnnd wolt ich damaln denen von Nürnberg woll all jr kriegsvolckh, auch den Burgermeister selbst, der ein grose güldene ketten am halß hangen, vnnd ein kürißbengel in der hand hett, mit der hilff Gottes geschlagen, gefangen vnnd niedergeworffen haben.

5. In Wurf. In den Wurf kommen se dit proprement des animaux qui viennent à portée de l'arme du chasseur (on dit der Wurf des Speeres, der Lanze); puis, au figuré, comme ici, tomber entre les mains de quelqu'un, tomber dans ses filets. Cette dernière expression est le pendant de la locution allemande.

6. Witz. L'esprit des Nurembergeois est proverbial :

> Der Venediger Macht,
> Der Augspurger Pracht,
> Der Straßburger Geschütz,
> Der Nürnberger Witz,
> Der Ulmer Geld
> Seynd sehr berühmt in aller Welt.

(ancien dicton cité par Wustmann, p. 104).

7. Vorschub thun. Cf. p. 68, l. 5, et note.

Götz.

Morgen oder übermorgen. Es kommen nun bald Kaufleute von Bamberg und Nürnberg aus der Frankfurter Messe. Wir werden einen guten Fang thun.

Selbitz.

Will's Gott. Ab.

Dritte Scene.

Bamberg.

Zimmer der Adelheid.

Adelheid. Kammerfräulein.

Adelheid.

Er[1] ist da! sagst du. Ich glaub es kaum.

Fräulein.

Wenn ich ihn nicht selbst gesehn hätte, würd' ich sagen, ich zweifle.

Adelheid.

Den Liebetraut mag der Bischof in Gold einfassen, er hat ein Meisterstück gemacht.

Fräulein.

Ich sah' ihn, wie er zum Schloß hereinreiten wollte, er saß auf einem Schimmel. Das Pferd scheute wie's an die Brücke kam, und wollte nicht von der Stelle[2]. Das Volk war aus allen Straßen gelaufen ihn zu sehn. Sie freuten sich über des Pferds Unart[3]. Von

1. Er. Weislingen.

2. Stelle. Cf. Shakespeare, *Richard III*, III, iv : *Hastings* :

Three times to-day my foot-cloth horse did stumble,
And started, when he looked upon the Tower,
As loth to bear me to the slaughter-house.

Egmont, *IV* : Alba : Egmont! Trug dich dein Pferd so leicht herein, und scheute vor dem Blutgeruche nicht...? etc. Cf. Minor et Sauer, p. 276.

3. Unart. Esquisse : Das Volk war aus allen Straßen gelaufen ihn zu sehn, und schien mit freudigen Augen dem Pferd für die Unart zu danken womit es ihn länger in ihrem Gesicht hielt.

allen Seiten ward er gegrüßt, und er dankte allen. Mit einer angenehmen Gleichgültigkeit[1] saß er droben, und mit Schmeicheln und Drohen bracht' er es endlich zum Thor herein, der Liebetraut mit, und wenig Knechte[2].

Adelheid.

Wie gefällt er dir?

Fräulein.

Wie mir nicht leicht ein Mann gefallen hat. Er glich dem Kaiser hier, deutet auf Maximilians Portrait, als wenn er sein Sohn wäre[3]. Die Nase nur etwas kleiner, eben so freundliche lichtbraune Augen, eben so ein blondes schönes Haar[4], und gewachsen wie eine Puppe. Ein halb trauriger Zug auf seinem Gesicht — ich weiß nicht — gefiel mir so wohl[5]!

Adelheid.

Ich bin neugierig ihn zu sehen.

Fräulein.

Das wär' ein Herr für euch.

1. Gleichgültigkeit, indifférence, insouciance, non à l'égard du peuple (elle ne serait pas angenehm, et d'ailleurs er dankte allen), mais à l'égard des ruades du cheval. La contradiction avec drohen n'est qu'apparente : l'attitude de Weislingen marque la sécurité, l'insouciance, tandis que son geste menace.

2. Wenig Knechte, deux selon George, p. 107, l. 3. Esquisse : ...und mit wohlgemischtem Schmeicheln und Drohen brach er endlich des Pferdes Eigensinn, und so zog er mit seinen Begleitern in den Hof.

3. Wäre. L'éloge a son prix, si l'on en juge d'après les témoignages des contemporains de Maximilien. L'un d'entre eux nous le montre dans la même attitude que Weislingen « auf hohem braunem Roß Alle überragend, in glänzender silberner Rüstung, unbedeckten Hauptes, seine reichen blonden Locken in einen Kranz von Perlen und Edelsteinen gefaßt... Welch eine prächtige Erscheinung! Maximilian ist so jugendlich frisch, so männlich kräftig, so strahlend vor Glück, daß ich nicht weiß, was ich mehr bewundern soll, ob seine blühende Jugend, oder seine Kraft, oder sein Glück. Man muß ihn gern haben, den glänzenden Mann. » Brief des Kämmerers Wilhelm von Hoverde vom 23. August 1477. Cité par Janssen, Geschichte des deutschen Volkes, I, 510.

4. Haar. Maximilien avait les yeux *bleus*, les cheveux blonds et un nez aquilin fortement prononcé. Cf. *Biographie*, p. 25 : vnnd stieß der Kaiser in der nacht auch zu vnnß, der het ein kleins alts groß Röckhlin ann, daz in keiner für ein Kaiser ungesehen het, ich aber als ein junger kand inn bey der naßen.

5. So wohl. Esquisse et éd. de 1773 : Ein halb trauriger Zug auf seinem Gesicht war so interessant.

Adelheid.

Närrinn.

Fräulein.

Kinder und Narren[1] —

Liebetraut kommt.

Liebetraut.

Nun gnädige Frau, was verdien' ich?

Adelheid.

Hörner von deinem Weibe[2]. Denn nach dem zu rechnen, habt ihr schon manches Nachbars ehrliches Hausweib aus ihrer Pflicht hinausgeschwatzt[3].

Liebetraut.

Nicht doch, gnädige Frau! Auf ihre Pflicht wollet ihr sagen; denn wenn's ja[4] geschah, schwätzt' ich sie auf ihres Mannes Bette[5].

Adelheid.

Wie habt ihr's gemacht ihn herzubringen?

Liebetraut.

Ihr wißt zu gut wie man Schnepfen fängt[6]; soll ich euch meine

1. Narren, sous-ent. sagen die Wahrheit; mais elle est interrompue par l'arrivée de Liebetraut.

2. Weibe. Une des images favorites de Shakespeare. « Aucune image, observe Johnson, ne parait avoir autant plu à notre poète que celle des cornes d'un mari trompé. Presque partout où il se propose de faire rire, il y fait allusion. » Voyez surtout *les Joyeuses Commères de Windsor*, *Comme il vous plaira*, *Peines d'amour perdues*. Cf. Minor et Sauer, p. 270.

3. Hinausgeschwatzt. Hinausschwatzen = durch Schwatzen hinaustreiben. Verbe créé par Gœthe. Le Dictionnaire de Grimm qui donne plus de cent verbes composés avec hinaus omet celui-ci.

4. Ja. Cf. p. 54, note 3.

5. Bette. L'explication se tire des paroles d'Adelheid auxquelles répond Liebetraut. De même que aus ihrer Pflicht schwatzen signifie *détourner de son devoir par le babil*, de même auf etwas schwatzen a le sens de *pousser par son babil*, *par ses cajoleries vers*, *sur*... — Les jeux de mots très libres de ce genre sont encore une imitation de Shakespeare.

6. Fängt. Esquisse : wie man Männer fängt.

Kunststückchen noch dazu lehren [1]? — Erst that ich als wüßt' ich nichts, verstünd [2] nichts von seiner Aufführung, und setzt' ihn dadurch in den Nachtheil [3] die ganze Historie zu erzählen. Die sah ich nun gleich von einer ganz andern Seite an als er, konnte nicht finden — nicht einsehen — und so weiter. Dann redete ich von Bamberg allerley durch einander, Großes und Kleines, erweckte gewisse alte Erinnerungen [4], und wie ich seine Einbildungskraft beschäftigt hatte, knüpfte ich wirklich eine Menge Fädchen wieder an, die ich zerrissen fand. Er wußte nicht wie ihm geschah, fühlte einen neuen Zug nach Bamberg, wollte — ohne zu wollen. Wie er nun in sein Herz ging, und das zu entwickeln suchte [5], und viel zu sehr mit sich beschäftigt war um auf sich Acht zu geben, warf ich ihm ein Seil um den Hals, aus drey mächtigen Stricken, Weiber-, Fürstengunst und Schmeicheley gedreht [6], und so hab ich ihn hergeschleppt [7].

Adelheid.

Was sagtet ihr von mir?

Liebetraut.

Die lautre Wahrheit. Ihr hättet wegen eurer Güter Verdrießlichkeiten, hättet gehofft, da er beym Kaiser so viel gelte, werde er das leicht enden können.

Adelheid.

Wohl.

1. Lehren. Esquisse : Ihr wißt nur zu gut wie man Männer fängt; soll ich euch meine geringe Kunststückchen zu den eurigen lernen.

2. Verstünd. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

3. In den Nachtheil. Esquisse et éd. de 1773 : in Desavantage.

4. Erinnerungen. Esquisse et éd. de 1773 : Dann redete ich von Bamberg, und ging sehr ins Detail; erweckte gewisse alte Ideen.

5. Und das... suchte, littéral. : *et qu'il essayait de dérouler, de débrouiller* CELA. Das se rapporte à toutes les idées, aux souvenirs qui occupent l'esprit et le cœur de Weislingen, et non à Herz.

6. Gedreht. Esquisse : aus zwey mächtigen Stricken, Weibergunst und Schmeicheley gedreht.

7. Hergeschleppt. On s'est demandé pourquoi le poète, que ne gêne pas la règle de l'unité de lieu et qui ne se refuse pas un épisode, pour peu qu'il soit amusant, — pourquoi il n'a pas mis en action ce récit, et représenté au vif les roueries de Liebetraut, son ignorance feinte, les mille lacets qu'il tend à la faiblesse de Weislingen, toute cette comédie amusante qui semble appeler le dialogue. Peut-être Gœthe, à dire vrai, n'y a-t-il pas songé; peut-être a-t-il négligé cette scène pour éviter la répétition de traits analogues dans l'entretien de Weislingen et d'Adelheid. Cf. d'ailleurs, *Introd.*, p. XCVI.

Adelheid.

Närrinn.

Fräulein.

Kinder und Narren[1] —

Liebetraut kommt.

Liebetraut.

Nun gnädige Frau, was verdien' ich?

Adelheid.

Hörner von deinem Weibe[2]. Denn nach dem zu rechnen, habt ihr schon manches Nachbars ehrliches Hausweib aus ihrer Pflicht hinausgeschwatzt[3].

Liebetraut.

Nicht doch, gnädige Frau! Auf ihre Pflicht wollet ihr sagen; denn wenn's ja[4] geschah, schwätzt' ich sie auf ihres Mannes Bette[5].

Adelheid.

Wie habt ihr's gemacht ihn herzubringen?

Liebetraut.

Ihr wißt zu gut wie man Schnepfen fängt[6]; soll ich euch meine

1. Narren, sous-ent. sagen die Wahrheit; mais elle est interrompue par l'arrivée de Liebetraut.

2. Weibe. Une des images favorites de Shakespeare. « Aucune image, observe Johnson, ne paraît avoir autant plu à notre poète que celle des cornes d'un mari trompé. Presque partout où il se propose de faire rire, il y fait allusion. » Voyez surtout *les Joyeuses Commères de Windsor*, *Comme il vous plaira*, *Peines d'amour perdues*. Cf. Minor et Sauer, p. 270.

3. Hinausgeschwatzt. Hinausschwatzen = durch Schwatzen hinaustreiben. Verbe créé par Gœthe. Le Dictionnaire de Grimm qui donne plus de cent verbes composés avec hinaus omet celui-ci.

4. Ja. Cf. p. 54, note 3.

5. Bette. L'explication se tire des paroles d'Adelheid auxquelles répond Liebetraut. De même que aus ihrer Pflicht schwatzen signifie *détourner de son devoir par le babil*, de même auf etwas schwatzen a le sens de *pousser par son babil, par ses cajoleries vers, sur...* — Les jeux de mots très libres de ce genre sont encore une imitation de Shakespeare.

6. Fängt. Esquisse : wie man Männer fängt.

Götz.

Glaubst du, daß er bundbrüchig werden wird?

Selbitz.

Der erste Schritt ist gethan.

Götz.

Ich glaubs nicht. Wer weiß wie nöthig es war an Hof[1] zu gehen; man ist ihm noch schuldig; wir wollen das Beste hoffen.

Selbitz.

Wollte Gott, er verdient' es, und thäte das Beste!

Götz.

Mir fällt eine List ein. Wir wollen Georgen des Bamberger Reiters[2] erbeuteten Kittel anziehen, und ihm das Geleitzeichen[3] geben; er mag nach Bamberg reiten, und sehen wie's steht.

Georg.

Da hab ich lang drauf gehofft.

Götz.

Es ist dein erster Ritt. Sey vorsichtig, Knabe, mir wäre leid, wenn dir ein Unfall begegnen sollt.

1. An Hof. Cf. *Introd.*, p. cxxii.

2. Reiters. Il n'est pas question de ce cavalier dans le drame; ceux qui accompagnaient Weislingen ont certainement été mis en liberté en même temps que lui-même.

3. Geleitzeichen, un sauf-conduit. « Gœthe emploie le mot Geleite (cf. III, 1) dans un sens qu'il a souvent dans la *Biographie*, p. ex. p. 41 : an einem andern ort anzugreiffen, da ihre Gn. kein straß, oder geleid hetten; p. 43 : sie weren in seinem geleid, wiedann auch ein Hanawischer geleidsman bey ihun war gefangen worden; p. 44 : eß were auch dieser weg nit sein straß oder geleid. Geleite signifie dans tous ces passages l'étendue de territoire dans laquelle un seigneur (ainsi III, 1, l'évêque de Bamberg) exerce le droit d'escorte (das Geleitsrecht)... Pour être protégé sur un territoire contre les attaques ennemies, on louait chez le seigneur un homme d'escorte (Geleitsmann) armé. Le cavalier bambergeois est un homme d'escorte de ce genre. Comme acquit des droits d'escorte on recevait une marque ou un billet (Geleitszeichen, Geleitszettel). » Wustmann, p. 43.

Georg.

Laßt nur, mich irrts nicht wenn noch so viel um mich herum krabeln, mir ists als wenns Ratten und Mäuse wären [1]. Ab.

Fünfte Scene.

Bamberg.

Bischof. Weislingen.

Bischof.

Du willst dich nicht länger halten lassen!

Weislingen.

Ihr werdet nicht verlangen, daß ich meinen Eid brechen soll.

Bischof.

Ich hätte verlangen können du solltest ihn nicht schwören. Was für ein Geist regierte dich? Konnt' ich dich ohne das nicht befreyen? Gelt' ich so wenig am Kaiserlichen Hofe?

Weislingen.

Es ist geschehen, verzeiht mir wenn ihr könnt.

Bischof.

Ich begreif nicht, was nur im geringsten dich nöthigte den Schritt zu thun! Mir zu entsagen [2]? Waren denn nicht hundert andere

1. **Wären.** Cette fin de scène (depuis **Mir fällt eine List ein**) est nouvelle dans le drame. Dans l'Esquisse, Gœtz se contentait de ces paroles très vagues : **Reit jetzt auf Kundschaft, Georg. Es ist eine schöne Uebung für dich; in diesen Fällen lernt ein Reitersmann Vorsichtigkeit und Muth verbinden.**

2. **Entsagen,** *te détacher de moi.* A moins que l'évêque n'exagère avec intention pour mieux reprocher à Weislingen (comme il le fera tout à l'heure, p. 98 : **Vielleicht**, etc.) sa conduite, **entsagen** n'a pas ici autant de force que dans l'ancienne langue. Grimm, III, 591, le paraphrase ainsi : **einem absagen, die Freundschaft, den Bund aufsagen, also Feindschaft und Krieg ansagen, was förmlich und feierlich geschehen mußte.** Weislingen ne déclare pas la guerre à l'évêque, il ne fait que se dé-

Bedingungen los zu kommen? Haben wir nicht seinen Buben? Hätt' ich nicht Gelds genug gegeben, und ihn wieder beruhigt[1]? Unsere Anschläge auf ihn und seine Gesellen wären fortgegangen — Ach ich denke nicht, daß ich mit seinem Freunde rede, der nun wider mich arbeitet, und die Minen leicht entkräften kann, die er selbst gegraben hat[2].

WEISLINGEN.

Gnädiger Herr.

BISCHOF.

Und doch — wenn ich wieder dein Angesicht sehe, deine Stimme höre. Es ist nicht möglich, nicht möglich.

WEISLINGEN.

Lebt wohl, gnädiger Herr.

BISCHOF.

Ich gebe dir meinen Segen. Sonst, wenn du gingst, sagt' ich: auf Wiedersehn. Jetzt — Wollte Gott, wir sähen einander nie wieder.

tacher de lui. Cf. p. 68 : Götz : Ich verlange weiter nichts als eure Hand, daß ihr inskünftige meinen Feinden weder öffentlich noch heimlich Vorschub thun wollt. — P. 71 : Götz : Er entfernt sich zuerst vom bischöflichen Hof, um diese Freundschaft nach und nach erkalten zu lassen. — P. 89 : Selbitz : Tritt er (Weislingen) zu uns? — Götz : Noch nicht; es hat seine Ursachen, warum er uns noch nicht öffentlich Vorschub thun darf; doch ist's eine Weile genug, daß er nicht wider uns ist.

1. Beruhigt. M. Düntzer (Erläuterungen, Götz v. B., p. 89) voit une contradiction entre ce passage et les paroles de Franz, p. 74, l. 3, et volontiers il supprimerait cette scène. Mais une contradiction dans les paroles est-elle nécessairement une contradiction de caractère? Dans les deux passages se trahit la préoccupation dominante de l'évêque : dans le premier, c'est la délivrance de Weislingen; en apprenant qu'elle est assurée, il est heureux; il néglige d'en peser les conditions; ou bien il ne se rend pas compte des conséquences du serment de Weislingen, ou bien il se dit, comme Adelheid le répétera bientôt (p. 103) qu'un serment imposé par la force, dicté par un ennemi de l'empire, est fait pour être violé. Dans notre passage, au contraire, devant l'insistance que met Weislingen à invoquer la fidélité au serment, quoi de plus naturel que son exclamation et ses reproches : « Hé! qui vous forçait à le prêter! n'y avait-il pas mille moyen de se tirer d'affaires sans cela? » et il énumère les moyens même qu'il avait été fort aise d'être dispensé d'employer.

2. Hat. Toute cette réplique de l'évêque a été remaniée. Esquisse : Bamberg: Hatt ich das um Dich verdient? Gesetzt, Du hättest versprochen, nichts gegen ihn zu unternehmen! Gut. Die Fehde mit ihm war immer eine von meinen kleinsten Besorgnissen. Triebst Du sie nicht selbst am Stärksten? Hätt ich nicht Alles gegeben, um Dich loszukriegen und um in Ruh mit ihm zu kommen? Und er läßt sich weisen. Aber nein! Du verbindest Dich gar mit ihm, wie ich wol merke; Du wirst mein Feind! — Verlaß mich, Adelbert! Aber ich kann nicht sagen, Du thust wohl.

Weislingen.

Es kann sich vieles ändern.

Bischof.

Es hat sich leider nur schon zu viel geändert. Vielleicht seh ich dich noch einmal als Feind vor meinen Mauern, die Felder verheeren, die ihren blühenden Zustand dir jeßo danken.

Weislingen.

Nein, gnädiger Herr.

Bischof.

Du kannst nicht nein sagen. Die weltliche Stände, meine Nachbarn, haben alle einen Zahn auf mich[1]. So lang' ich dich hatte. — Geht, Weislingen! Ich habe euch nichts mehr zu sagen. Ihr habt vieles zu nichte gemacht[2]. Geht!

Weislingen.

Und ich weiß nicht was ich sagen soll[3]. Bischof ab.

Franz tritt auf.

Franz.

Adelheid erwartet euch. Sie ist nicht wohl. Und doch will sie euch ohne Abschied nicht lassen.

1. **Auf mich.** Dans l'Esquisse, on lisait ici cette métaphore toute shakespearienne : Würtemberg hat einen alten Zahn auf mich. Berlichingen ist sein Augapfel, und ihr werdet inskünftige das Schwarze drinn seyn.

2. **Zu nichte gemacht**, *anéanti, renversé*. Zu nichte, *à néant*. Nichte est le datif de nicht, primitivement substantif pronominal (mhd. niht), nicht irgend ein Ding, nicht etwas, remplacé par son génitif nichts. Nicht a conservé dans quelques dialectes ce sens qu'il a perdu dans la langue commune depuis le dix-septième siècle, sauf au datif nichte (nichten), dans quelques locutions, zu nichte(n), mit nichten (voy. p. 129 et note 8), etc. Cf. Grimm, VI (Lexer), 690-696.

3. **Soll.** Ces paroles de Weislingen expriment moins son embarras à se défendre que son indécision sur le parti qu'il doit prendre : doit-il quitter Bamberg? doit-il rester? Il est vrai qu'il paraît décidé tout à l'heure (p. 99 : noch diesen Abend), et même pressé de partir; mais c'est la hâte d'un esprit irrésolu, « qui veut sans vouloir (cf. p. 93, l. 9). »

Weislingen.

Komm.

Franz.

Gehn wir denn gewiß?

Weislingen.

Noch diesen Abend. —

Franz.

Mir ist als wenn ich aus der Welt sollte.

Weislingen.

Mir auch, und noch darzu [1] als wüßt' ich nicht wohin.

Sechste Scene.

Adelheidens Zimmer.

Adelheid. Fräulein.

Fräulein.

Ihr seht blaß [2], gnädige Frau.

Adelheid.

— Ich lieb' ihn nicht, und wollte doch daß er bliebe. Siehst du, ich könnte mit ihm leben, ob ich ihn gleich nicht zum Manne haben möchte [3].

Fräulein.

Glaubt ihr, er geht?

Adelheid.

Er ist zum Bischof [4] um Lebewohl zu sagen.

1. Darzu. Cf. p. 77, note 4.

2. Blaß. Voy. plus bas, p. 109, l. 4, et la note.

3. Möchte. Cette brutale franchise, Adelheid l'a aussi apprise à l'école des héroïnes émancipées des comédies de Shakespeare.

4. Zum Bischof, sous-ent. gegangen. *Il est allé chez l'évêque*, et non *il est chez l'évêque* (er ist beim Bischof).

Fräulein.

Er hat darnach[1] noch einen schweren Stand[2].

Adelheid.

Wie meinst du?

Fräulein.

Was fragt ihr, gnädige Frau? Ihr habt sein Herz geangelt[3], und wenn er sich losreißen will, verblutet er[4].

Adelheid. Weislingen.

Weislingen.

Ihr seyd nicht wohl, gnädige Frau?

Adelheid.

Das kann[5] euch einerley seyn. Ihr verlaßt uns, verlaßt uns auf immer. Was fragt ihr ob wir leben oder sterben.

Weislingen.

Ihr verkennt mich.

1. **Darnach.** Cf. p. 77, note 4.
2. **Stand.** Stand halten signifie *rester en place, tenir tête à;* einen schweren Stand haben, tenir difficilement tête à, avoir peine à rester en place, à ne pas céder. « Il aura encore un combat plus rude à livrer » (Stapfer). — Esquisse : einen schwerern Stand.
3. **Geangelt.** Cf. Shakespeare, *Antony and Cleopatra*, II, v :

...we 'll to the river : there,
My music playing far off, I will betray
Tawny-finn'd fishes; my bended hook shall pierce
Their slimy jaws, and as I draw them up,
i'll think them every one an Antony,
and say, Ah, ha! you 're caught.

4. **Er. Verbluten,** litt. : perdre ses forces en saignant, s'épuiser à force de saigner. « Il en saignera jusqu'à mourir » (Lang).
5. **Kann.** On peut choisir ici entre les différentes nuances de sens que présente le verbe können. Ou bien kann est explétif, comme dans ces locutions ich kann mir nicht viel daraus machen, das kann mir nicht gefallen, ou il se rapproche de mag et marque que la volonté a sa part dans l'indifférence de Weislingen : « Cela vous est indifférent, vous n'avez pas le désir, le souci de vous en occuper », ou il se rapproche de darf : « Il vous est permis d'y être indifférent, *cela doit vous être indifférent.* » Ce dernier sens me paraît préférable. L'enchaînement des idées serait donc celui-ci : « Cela doit vous être indifférent; *car* vous nous quittez pour toujours. Que vous importe *donc* notre vie ou notre mort?

Adelheid.

Ich nehme euch wie ihr euch gebt.

Weislingen.

Das Ansehn trügt.

Adelheid.

So seyd ihr ein Camäleon?

Weislingen.

Wenn ihr mein Herz sehen könntet!

Adelheid.

Schöne Sachen[1] würden mir vor die Augen kommen.

Weislingen.

Gewiß! Ihr würdet euer Bild drin finden.

Adelheid.

In irgend einem Winkel bey den Portraiten[2] ausgestorbener Familien. Ich bitt' euch, Weislingen, bedenkt ihr redet mit mir. Falsche Worte gelten zum höchsten[3], wenn sie Masken unserer Thaten sind. Ein Vermummter, der kenntlich ist, spielt eine armselige Rolle. Ihr leugnet eure Handlungen nicht und redet das Gegentheil, was soll man von euch halten?

Weislingen.

Was ihr wollt. Ich bin so geplagt mit dem, was ich bin, daß mir wenig bang ist für was man mich nehmen mag.

Adelheid.

Ihr kommt um Abschied zu nehmen[4].

1. Sachen. Esquisse : Schöne Raritäten...

2. Portraiten. Esquisse et éd. de 1773 : Portraits. Voy. *Introd.*, p. CXXIII.

3. Zum höchsten, ici synonyme de höchstens, tout au plus. — Und was wagen wir? zum höchsten unser Leben. Gœthe, VIII, p. 268. De même, on se sert de zum wenigsten pour wenigstens. — Schiller, *Don Carlos*, III, x : Neu zum wenigsten ist dieser Ton.

4. Nehmen. Aucune édition ne donne le point d'interrogation que mettent ici MM. Stapfer et Porchat : « Vous venez

Weislingen.

Erlaubt mir eure Hand zu küssen, und ich will sagen, lebt wohl. Ihr erinnert mich[1]! Ich bedachte nicht — Ich bin beschwerlich, gnädige Frau.

Adelheid.

Ihr legt's falsch aus; ich wollte euch fort helfen[2]. Denn ihr wollt fort.

Weislingen.

O sagt, ich muß. Zöge mich nicht die Ritterpflicht, der heilige Handschlag[3] —

Adelheid.

Geht! Geht! Erzählt das Mädchen, die den Theuerdank[4] lesen, und sich so einen Mann wünschen. Ritterpflicht! Kinderspiel!

Weislingen.

Ihr denkt nicht so.

Adelheid.

Bey meinem Eid[5], ihr verstellt euch! Was habt ihr versprochen? Und wem? Einem Mann, der seine Pflicht gegen den Kaiser und das Reich

prendre congé? » La phrase, telle que l'écrit Gœthe, est plus impertinente encore que celle de ses traducteurs : la suite l'explique suffisamment.

1. Erinnert mich, sous-ent. daran. Vous m'en faites souvenir, c'est-à-dire vous me faites songer que j'étais venu pour prendre congé de vous.

2. Forthelfen. Ce verbe a les sens de *continuer à aider, aider à avancer* : Hier stock' ich schon! Wer hilft mir weiter fort? *Faust*, v. 872; — et d'*aider à partir*. Ici, c'est, bien entendu, le second sens. Cf. Schiller. Wilhelm Tell, I, I :

Ihr habt ihm fortgeholfen,
Ihr sollt uns büßen.

Grimm (IV, VII) explique ainsi ce double sens de fort : « In fort ist zweierlei, sowohl der Vorschritt, Fortschritt, das Weitere, als auch ein Abgang, Weggang, das Ferne gelegen, sowohl das protinus, vorwärts, als das procul, abhinc, abwärts, denn der Vorrückende, Fortrückende geht zugleich von dem bisher eingenommenen Orte weg. Jenes dürfte die positive Vorstellung, dieses die negative, privative heißen. Das positive fort! meint age! das negative apage (ἄπαγε)! »

3. Handschlag, action de frapper dans la main de quelqu'un, surtout pour engager sa foi; parole d'honneur.

Hier ist meine Hand!
Des Bauern Handschlag, edler Herr, ist auch
Ein Manneswort.

(W. Tell, IV, II.)

4. Theuerdank. C'est le nom à la fois de l'ouvrage et du héros; de là so einen Mann (wie Theuerdank). — Poème allégorique inspiré par l'empereur Maximilien et rédigé par son secrétaire Melchior Pfinzing (1517). Le héros, Theuerdank, est le modèle des chevaliers.

5. Eid. M. Wustmann voit une ironie

verkennt, in ebèn dem Augenblick Pflicht zu leisten[1], da er durch eure Gefangennehmung in die Strafe der Acht[2] verfällt. Pflicht zu leisten! die nicht gültiger seyn kann, als ein ungerechter gezwungener Eid. Entbinden nicht unsre Gesetze von solchen Schwüren? Macht das Kindern weiß[3], die den Rübezahl[4] glauben. Es stecken andere Sachen dahinter. Ein Feind des Reichs zu werden, ein Feind der bürgerlichen Ruh' und Glückseligkeit! Ein Feind des Kaisers! Geselle eines Räubers! du, Weislingen, mit deiner sanften Seele!

Weislingen.

Wenn ihr ihn kenntet —

Adelheid.

Ich wollt'[5] ihm Gerechtigkeit widerfahren lassen. Er hat eine hohe

dans cette formule mise dans la bouche d'Adelheid au moment où elle se moque des serments; je crois plutôt que Gœthe, habitué à cette formule par la lecture de la *Biographie* (cf. p. 49, l. 10, et note), la fait prononcer indistinctement à plusieurs de ses personnages (cf. p. 109, 188). C'est donc tout au plus une ironie du sort, non voulue par le poète.

1. Leisten. Pflicht zu leisten, selon les uns, est un infinitif absolu comme plus bas Ein Feind des Reichs zu werden, et p. 116 : Wider den Menschen zu arbeiten... Si l'on construit ainsi, Pflicht leisten est synonyme de einen Eid leisten. «*Engager votre foi à un homme qui...!* » Porchat. Mais Adelheid ne s'indigne pas de ce que Weislingen ait engagé sa foi à Gœtz pour se délivrer, mais de ce qu'il songe à tenir son engagement (Ritterpflicht! Kinderspiel!); Pflicht zu leisten n'a donc pas ici le sens de *prêter serment*, mais de *s'acquitter de l'engagement* que l'on a pris; il dépend de versprochen. Leisten = einer Verpflichtung nachkommen, etwas Schuldiges thun oder erfüllen, Grimm, VI (Heyne) 722. Pflicht zu leisten répond à was (habt ihr versprochen), comme Einem Mann répond à wem. Cf. aussi p. 111 : Ihr hättet ihn übereilt, er sey euch keine Pflicht schuldig. La répétition de Pflicht zu leisten qui séduit peut-être le lecteur en faveur de la construction fautive de l'infinitif absolu, ne se trouve pas dans l'Esquisse; Gœthe l'a simplement introduite pour dégager la phrase. Esquisse : Einem Manne, der seine Pflicht gegen den Kaiser und das Reich verkennt, in eben dem Augenblick, da er durch eure Gefangennehmung in die Strafe der Acht verfällt, Pflicht zu leisten, die nicht gültiger seyn kann als ein ungerechter gezwungener Eid!

2. Acht. Cf. plus bas, p. 136, note 2.

3. Weiß. On devrait proprement écrire weis, dans le sens de wissend, kundig. Einen ou einem etwas weis machen, apprendre, montrer quelque chose à quelqu'un; par suite, ironiquement, faire croire quelque chose de faux, faire des contes à... Cf. le jeu de mots de Gœthe dans ses *Épigrammes vénitiennes* (n° 79) :

« Weiß hat Newton gemacht aus allen Farben. » Gar Manches
Hat er euch weis gemacht, das ihr ein Säculum glaubt.

4. Rübezahl, personnage d'une légende populaire.

5. Ich wollt, etc., *je lui rendrais justice*, et non *je voudrais lui rendre justice* (P., L.). C'est un simple conditionnel, de même que le présent, ich will, er will, etc., joint à un infinitif, s'emploie très souvent dans le sens du futur.

unbändige Seele. Eben darum wehe dir, Weislingen! Geh und bilde dir ein, Geselle[1] von ihm zu seyn. Geh! und laß dich beherrschen. Du bist freundlich, gefällig —

Weislingen.

Er ist's auch.

Adelheid.

Aber du bist nachgebend und er nicht! Unversehens wird er dich wegreißen, du wirst ein Sklave eines Edelmanns werden, da du Herr von Fürsten seyn könntest. — Doch es ist Unbarmherzigkeit dir deinen zukünftigen Stand[2] zu verleiden.

Weislingen.

Hättest du gefühlt wie liebreich[3] er mir begegnete.

Adelheid.

Liebreich! Das rechnest du ihm an? Es war seine Schuldigkeit; und was hättest du verloren, wenn er widerwärtig gewesen wäre? Mir hätte das willkommner seyn sollen. Ein übermüthiger Mensch wie der[4] —

Weislingen.

Ihr redet von euerm Feind.

Adelheid.

Ich redete für eure Freyheit — Und weiß überhaupt nicht, was ich für einen Antheil dran nehme[5]. Lebt wohl.

Was meinest du, will aus dem Kindlein werden? *S. Luc*, I, 66. Cf. le futur anglais *will*.

1. **Geselle**, que tu es son compagnon, c'est-à-dire son égal.

2. **Stand**, plutôt dans le sens de Zustand, Lage (position) que dans celui de Amt (état). Si l'on adoptait ce dernier sens, l'état futur de Weislingen serait celui d'esclave.

3. **Liebreich**. Cf. p. 78, l. 7. Ici c'est le sens actif. — Begegnete. Weislingen parle soit du premier accueil de Gœtz (cf. p. 33 et surtout p. 39 l'exclamation der alte, treuherzige Götz!), soit de l'ensemble de sa réception (cf. notamment p. 68-71). Ce dernier sens me paraît plus naturel, bien que mir begegnen ait un sens plus effacé que dans le premier cas.

4. **Wie der**. Esquisse (après begegnete) : Adelheid : Das kostet ihn so viel, als einen Fürsten ein Kopfnicken, und ging vielleicht just so von Herzen. Und im Grund, wie hätt er dich anders behandeln sollen? Du rechnest ihm zur Gefälligkeit was Schuldigkeit war.

5. **Nehme**. Esquisse : ...was ich für ein Interesse daran nahm.

Weislingen.

Erlaubt noch einen Augenblick. Nimmt ihre Hand und schweigt.

Adelheid.

Habt ihr noch etwas zu sagen?

Weislingen.

— — Ich muß fort[1].

Adelheid.

So geht[2]

Weislingen.

Gnädige Frau! — Ich kann nicht.

Adelheid.

Ihr müßt[3].

Weislingen.

Soll das euer letzter Blick seyn?

Adelheid.

Geht, ich bin krank, sehr zur ungelegnen Zeit.

Weislingen.

Seht mich nicht so an.

Adelheid.

Willst du unser Feind seyn, und wir sollen dir lächeln? Geh!

Weislingen.

Adelheid!

Adelheid.

Ich hasse euch!

1. Fort. Dans l'Esquisse, à la place des tirets : Weislingen (nach einer Pause beängstet) : Ich muß fort!

2. Geht. Esquisse : Adelheid (mit Verdruß) : So geht!

3. Müßt. Esqu.: Ad. (spöttisch): Ihr müßt.

Franz kommt.

Franz.

Gnädiger Herr! Der Bischof läßt euch rufen.

Adelheid.

Geht! Geht!

Franz.

Er bittet euch eilend zu kommen.

Adelheid.

Geht! Geht!

Weislingen.

Ich nehme nicht Abschied, ich sehe euch wieder! ab.

Adelheid.

Mich wieder. Wir wollen dafür seyn[1]. Margrethe, wenn er kommt, weis' ihn ab. Ich bin krank, habe Kopfweh[2], ich schlafe — Weis' ihn ab. Wenn er noch zu gewinnen ist, so ist's auf diesem Weg. ab.

Siebente Scene.

Vorzimmer.

Weislingen. Franz.

Weislingen.

Sie will mich nicht sehn?

Franz.

Es wird Nacht, soll ich die Pferde satteln?

1. Dafür sein = davor sein. Cf. p. 78, note 4 et *Introd.*, p. cxxx.
2. Kopfweh. Cléopâtre aussi, pour retenir Antoine, feint d'être malade :

If you find him sad,
Say, I am dancing; if in mirth, report
That I am sudden sick.
(*Antony and Cleopatra*, I, III.)

Weislingen.

Sie will mich nicht sehn!

Franz.

Wann befehlen Ihro Gnaden die Pferde?

Weislingen.

Es ist zu spät! Wir bleiben hier.

Franz.

Gott sey Dank! ab.

Weislingen.

Du bleibst! Sey auf deiner Hut, die Versuchung ist groß. Mein Pferd scheute, wie ich zum Schloßthor herein wollte, mein guter Geist stellte sich ihm entgegen, er kannte die Gefahren, die mein hier warteten. — Doch ist's nicht recht, die vielen Geschäfte, die ich dem Bischof unvollendet liegen ließ, nicht wenigstens so zu ordnen, daß ein Nachfolger da anfangen kann wo ich's gelassen habe. Das kann ich doch alles thun, unbeschadet Berlichingens und unserer Verbindung. Denn halten sollen sie mich hier nicht — Wäre doch besser gewesen, wenn ich nicht gekommen wäre. Aber ich will fort—morgen oder übermorgen[1]. Geht ab.

1. Uebermorgen. Dans l'Esquisse, monologue emphatique : Du bleibst hier! Und warum? Sie noch einmal zu sehen! Hast Du ihr was zu sagen? — Man sagt, Hunde heulen und zittern auf Kreuzwegen für Gespenstern, die dem Menschen unsichtbar vorbeiziehen. Sollen wir den Thieren höhere Sinne zuschreiben? Und doch — — Das führt zum Aberglauben! Mein Pferd scheute, wie ich zum Schloßthor hereinwollte, und stund unbeweglich. Vielleicht, daß die Gefahren, die meiner warteten, in scheußlichen Gestalten mir entgegeneilten, mit einem höllischen Grinsen mir einen fürchterlichen Willkommen boten und mein edles Pferd zurückscheuchten. Auch ist mir's so unheimlich, wohin ich trete. Es ist mir so bang, als wenn ich von meinem Schutzgeiste verlassen, feindseligen Mächten überliefert wäre. Thor! — Hier liegt Dein Feind, und die reinste Himmelsluft würde zur beklemmenden Atmosphäre um Dich her. Une comparaison attentive des trois monologues de Weislingen dans les deux rédactions (p. 39 et 72) suffirait à donner la mesure de la distance de l'Esquisse au drame

Achte Scene.

Im Spessart.

Götz. Selbitz. Georg.

Selbitz.

Ihr seht, es ist gegangen wie ich gesagt habe.

Götz.

Nein. Nein. Nein.

Georg.

Glaubt, ich berichte euch[1] mit der Wahrheit. Ich that wie ihr befahlt, nahm den Kittel des Bambergischen und sein Zeichen[2], und damit ich doch mein Essen und Trinken verdiente, geleitete ich Reineckische[3] Bauern hinauf[4] nach Bamberg.

Selbitz.

In der Verkappung? Das hätte dir übel gerathen können.

Georg.

So denk' ich auch hinten drein. Ein Reitersmann, der das voraus denkt, wird keine weite Sprünge machen. Ich kam nach Bamberg, und gleich im Wirthshaus hörte ich erzählen: Weislingen und der Bischof seyen ausgesöhnt, und man redte viel von einer Heirath mit der Wittwe des von Walldorf.

1. **Euch**, accus., locution archaïque; aujourd'hui l'on dirait plus volontiers ich berichte euch (dat.) die Wahrheit. Au seizième siècle, on employait l'accus. de la personne et le gén. de la chose : cf. *Biographie*, p. 50 : dann mein kundschaffter het mich aller sachen berichtet; p. 64 : mich der sachen zu berichten. Schiller, dans *Turandot*, IV, ix, construit comme Gœthe :

Der Abgrund öffne sich und schlinge mich
Hinab, wenn ich mit Lügen euch berichte.

Cf. Wustmann, 46 et 114.

2. **Zeichen** = Geleitzeichen. Cf. p. 95, l. 7, et la note.

3. **Reineckische**. Il s'agit du comté de Rieneck sur le Mein. Cf. *Biographie*, p. 45 : da hielten zween knecht, die waren Reineckhisch.

4. **Hinauf**. Il vient du Spessart et

Götz.

Gespräche.

Georg.

Ich sah ihn, wie er sie zur Tafel führte. Sie ist schön, bey meinem Eid, sie ist schön. Wir bückten uns alle, sie dankte uns allen, er nickte mit dem Kopf, sah[1] sehr vergnügt, sie gingen vorbey, und das Volk murmelte: ein schönes Paar!

Götz.

Das kann seyn[2].

Georg.

Hört weiter. Da er des andern Tags in die Messe ging, paßt' ich meine Zeit ab[3]. Er war allein mit einem Knaben. Ich stund unten an der Treppe und sagte leise zu ihm: ein paar Worte von euerm Berlichingen. Er ward bestürzt; ich sahe[4] das Geständniß seines Lasters in seinem Gesicht, er hatte kaum das Herz mich anzusehen, mich, einen schlechten Reitersjungen.

Selbitz.

Das macht[5], sein Gewissen war schlechter als dein Stand[6].

---

remonte le Mein pour se rendre à Bamberg.

1. **Sah.** Sehen, par métonymie, signifie ***avoir l'air, paraître***. Cf. p. 69, l. 1 : du siehst nicht ganz frey; p. 90, l. 6 : ihr seht blaß. Des phrases comme celle-ci montrent bien comment ce verbe a eu, par extension, cette signification. C'est le regard qui donne à une physionomie son expression; celui qui a le regard joyeux ou triste, qui voit, qui regarde de façon joyeuse ou triste, a aussi cet air, cette mine; il paraît tel aux autres.

2. **Seyn.** Adaptation : Das ist nicht gut. Correction malheureuse : Gœtz doit garder sa belle confiance jusqu'à la fin de la scène.

3. **Meine Zeit ab**, j'attendis mon temps, c'est-à-dire un moment favorable.

4. **Sahe.** Cf. *Introd.*, p. CXXVIII.

5. **Das macht**, suivi d'une proposition principale, signifie ***c'est que***. Cf. Schiller, Die Piccolomini, IV, v :

Kellermeister :

Das ist
Die siebenzigste Flasche nun, Herr Leutnant.

Bedienter :

Das macht der deutsche Herr, der Tiefenbach,
Sitzt dran.

Grimm (Heyne) VI, 1394, explique ainsi cette locution : « machen mit allgemeinem Subject das, zu dem ein erklärender Satz tritt; das macht, das ist der Grund, das verursacht es. » Selon Sanders, II, 189 (et son explication est tout au moins fort ingénieuse), c'est la proposition qui suit macht que l'on doit considérer comme le sujet, et das comme le complément. Ici : (der Umstand daß) sein Gewissen schlechter war als dein Stand, macht (machte, Esquisse) das (nämlich daß er kaum das Herz hatte dich anzusehen).

6. **Stand.** Adaptation (après Reitersjungen) : Götz : Erzähle du, und laß mich richten.

Georg.

Du bist Bambergisch? sagt' er. Ich bring' einen Gruß vom Ritter Berlichingen, sagt' ich, und soll fragen — Komm morgen früh, sagt' er, an mein Zimmer, wir wollen weiter reden.

Götz.

Kamst du?

Georg.

Wohl kam ich, und mußt' im Vorsaal stehn, lang, lang. Und die seidne Buben beguckten mich von vorn und hinten. Ich dachte, gu[1]
— Endlich führte man mich hinein, er schien böse, mir wo
Ich trat zu ihm und legte meine Commission ab[2]. Er t
wie einer der kein Herz hat und 's nit[4] will
wunderte sich, daß ihr ihn durch einen Reit
ließt. Das verdroß mich. Ich sagte, es gäbe
und Schurken, und ich diente Götzen von Ber
an, schwatzte allerley verkehrtes Zeug, das dara

1. Gukt ihr. Ce joli trait de défi enfantin (Und die seidne — gukt ihr) ne se trouvait pas encore dans l'Esquisse.

2. Ab. Adaptation (après hinein) : Da bracht ich Gruß und Anliegen, und merkte wohl, daß ich nicht gelegen kam. Da wollt' er mich mit leeren Worten abspeisen, weil ich aber wohl wußte, worauf es ankam und Verdacht hatte, und mich vorbereitet hatte, so ließ ich ihn nicht los. Da that er feindlich böse, etc.

3. Feindlich böse, il se mit dans une terrible colère. L'expression feindlich böse pour schrecklich böse est peut-être empruntée à la *Biographie*, p. 48 : die feindtlich böß wolten sein. D'ailleurs feindlich dans le sens de sehr (*vehementer, valde*) se trouve fréquemment au seizième siècle, surtout dans la langue de Luther. Grimm (II, 1461) dit à propos de notre passage : Wenn Goethe sagt : er that feindlich böse, könnte man darin die Bedeutung von sehr, aber auch die stärkere von feindselig finden. Je crois qu'il a tort ; il ne s'agit pas ici des sentiments hostiles de Weislingen à l'égard de Gœtz, mais de ses paroles et de son air : böse thun marque une colère plus apparente que réelle, comme le montre la suite : wie einer, der kein Herz hat und's nit will merken lassen. Cette fin de la phrase exclut l'interprétation feindselig.

4. Nit. Cf. *Introd.*, p. cxxx.

5. Lassen. Esquisse : wie einer, der nicht merken lassen will, daß er kein Herz hat. On voit combien le tour, dans le drame, est plus heureux et plus vif. C'est la lâcheté que George veut d'abord accentuer, et d'ailleurs, dans la réalité, c'est elle qui précède la dissimulation. Le double reproche est marqué par la double proposition : manque de courage, d'abord, et puis, manque de franchise.

6. Zur Rede setzen, demander compte à.

7. Berlichingen. Ici encore une correction très heureuse. Esquisse : Ich sagte : es gäb nur zweyerlei Leut, Ehrliche und Schurken, und daß ich ehrlich wäre, säh er daraus daß ich Gottfried von Berlichingen

hättet ihn übereilt, er sey euch keine Pflicht schuldig[1], und wolle nichts mit euch zu thun haben.

Götz.

Hast du das aus seinem Munde?

Georg.

Das und noch mehr. — Er drohte mir —

Götz.

Es ist genug! Der wäre nun auch verloren! Treu und Glaube, du hast mich wieder betrogen[2]. Arme Marie! Wie werd' ich dir's beybringen!

Selbitz.

Ich wollte lieber mein ander Bein dazu verlieren als so ein Hundsfott[3] seyn. Ab.

biente. Tout ce raisonnement est inutile; il est sous-entendu dans la réponse du drame, ce qui la rend tout autrement fière et mordante. Le nom du maître de George gagne en valeur tout ce que la phrase perd en longueur; il le prononce avec une magnifique et généreuse emphase.

1. Schuldig. Cf. p. 103, l. 1 et note.

2. Betrogen. Cf. *Biographie*, p. 83 : vnnd kombt mir mein vnglückh darinn ich lange zeit gewest, allein daher, wann ich mit meinen feinden vnnd widerwerttigen gehandelt, daß ich ihnen vertraut hab vnnd vermeintt, Ja solt ja sein, vnnd Nein soll Nein sein, vnnd waß man einander zugesagt, daß man solches, wie billich, halten soll, Darauff hab ich mich verlaßen, vertraut vnnd gemeint, ander leuth sollen thon, wie jch mein tag gethon hab, vnnd (. ob Gott will .) noch thun will. — La profondeur du sentiment ne se mesure pas aux paroles, et l'exclamation sobre et contenue de Gœtz, dans le drame, nous touche plus que les froides réflexions qui la remplacent dans l'Adaptation : Götz : Wie beschämt stehen wir da, wenn man uns das Wort bricht! Daß wir dem Heiligsten vertrauten, erscheint nun als täppischer Blödsinn. Jener hat recht, der uns verrieth. Er ist nun der Kluge, der Gewandte, ihn lobt, ihn ehrt die Welt, er hat sich aus der Schlinge gezogen und wir stehen lächerlich da und beschauen den leeren Knoten. — Georg : Kommt Herr! Zu den Wagen, daß ich den glücklichen Fang sehe. (Il s'agit des voitures des marchands de Nuremberg dont Gœtz vient de s'emparer.) — Götz : Die ziehen ruhig dahin; dieser Fang ist geglückt; aber jene Beute, die schönere, wünschenswerthere, sie ist verlohren : das Herz eines alten Freundes. Ich hielt es nur einen Augenblick wieder in Händen. — Georg : Vergeßt ihn. Er war vor- und nachher eurer nicht werth. — Götz : Nein, vergessen will ich ihn nicht, nicht vergessen diesen schändlichen Wortbruch: Mit Versprechen und Handschlag, mit Eid und Pflicht, soll mich niemand mehr ankörnen...

3. Hundsfott. Injure très grossière, comme le marque l'étymologie : *vulva canina*.

Georg.

Du bist Bambergisch? sagt' er. Ich bring' einen Gruß vom Ritter Berlichingen, sagt' ich, und soll fragen — Komm morgen früh, sagt' er, an mein Zimmer, wir wollen weiter reden.

Götz.

Kamst du?

Georg.

Wohl kam ich, und mußt' im Vorsaal stehn, lang, lang. Und die seidne Buben beguckten mich von vorn und hinten. Ich dachte, guckt ihr[1] — Endlich führte man mich hinein, er schien böse, mir war's einerley. Ich trat zu ihm und legte meine Commission ab[2]. Er that feindlich böse[3], wie einer der kein Herz hat und 's nit[4] will merken lassen[5]. Er verwunderte sich, daß ihr ihn durch einen Reitersjungen zur Rede setzen[6] ließt. Das verdroß mich. Ich sagte, es gäbe nur zweyerley Leut, brave und Schurken, und ich diente Götzen von Berlichingen[7]. Nun fing er an, schwatzte allerley verkehrtes Zeug, das darauf hinaus ging: Ihr

1. Guckt ihr. Ce joli trait de défi enfantin (Und die seidne — guckt ihr) ne se trouvait pas encore dans l'Esquisse.

2. Ab. Adaptation (après hinein) : Da bracht ich Gruß und Anliegen, und merkte wohl, daß ich nicht gelegen kam. Da wollt' er mich mit leeren Worten abspeisen, weil ich aber wohl wußte, worauf es ankam und Verdacht hatte, und mich vorbereitet hatte, so ließ ich ihn nicht los. Da that er feindlich böse, etc.

3. Feindlich böse, il se mit dans une terrible colère. L'expression feindlich böse pour schrecklich böse est peut-être empruntée à la *Biographie*, p. 48 : die feindtlich böß wolten sein. D'ailleurs feindlich dans le sens de sehr (*vehementer*, *valde*) se trouve fréquemment au seizième siècle, surtout dans la langue de Luther. Grimm (II, 1461) dit à propos de notre passage : Wenn Goethe sagt : er that feindlich böse, könnte man darin die Bedeutung von sehr, aber auch die stärkere von feindselig finden. Je crois qu'il a tort ; il ne s'agit pas ici des sentiments hostiles de Weislingen à l'égard de Gœtz, mais de ses paroles et de son air : böse thun marque une colère plus apparente que réelle, comme le montre la suite : wie einer, der kein Herz hat und's nit will merken lassen. Cette fin de la phrase exclut l'interprétation feindselig.

4. Nit. Cf. *Introd.*, p. cxxx.

5. Lassen. Esquisse : wie einer, der nicht merken lassen will, daß er kein Herz hat. On voit combien le tour, dans le drame, est plus heureux et plus vif. C'est la lâcheté que George veut d'abord accentuer, et d'ailleurs, dans la réalité, c'est elle qui précède la dissimulation. Le double reproche est marqué par la double proposition : manque de courage, d'abord, et puis, manque de franchise.

6. Zur Rede setzen, demander compte à.

7. Berlichingen. Ici encore une correction très heureuse. Esquisse : Ich sagte : es gäb nur zweyerlei Leut, Ehrliche und Schurken, und daß ich ehrlich wäre, säh er daraus daß ich Gottfried von Berlichingen

hättet ihn übereilt, er sey euch keine Pflicht schuldig[1], und wolle nichts mit euch zu thun haben.

Götz.

Hast du das aus seinem Munde?

Georg.

Das und noch mehr. — Er drohte mir —

Götz.

Es ist genug! Der wäre nun auch verloren! Treu und Glaube, du hast mich wieder betrogen[2]. Arme Marie! Wie werd' ich dir's beybringen!

Selbitz.

Ich wollte lieber mein ander Bein dazu verlieren als so ein Hundsfott[3] seyn. Ab.

diente. Tout ce raisonnement est inutile; il est sous-entendu dans la réponse du drame, ce qui la rend tout autrement fière et mordante. Le nom du maître de George gagne en valeur tout ce que la phrase perd en longueur; il le prononce avec une magnifique et généreuse emphase.

1. Schuldig. Cf. p. 103, l. 1 et note.

2. Betrogen. Cf. *Biographie*, p. 83 : vnnd kombt mir mein vnglückh darinn ich lange zeit gewest, allein daher, wann ich mit meinen feinden vnnd widerwerttigen gehandelt, daß ich ihnen vertraut hab vnnd vermeintt, Ja solt ja sein, vnnd Nein soll Nein sein, vnnd waß man einander zugesagt, daß man solches, wie billich, halten soll, Darauff hab ich mich verlaßen, vertraut vnnd gemeint, ander leuth sollen thon, wie ich mein tag gethon hab, vnnd (. ob Gott will .) noch thun will. — La profondeur du sentiment ne se mesure pas aux paroles, et l'exclamation sobre et contenue de Gœtz, dans le drame, nous touche plus que les froides réflexions qui la remplacent dans l'Adaptation : Götz : Wie beschämt stehen wir da, wenn man uns das Wort bricht! Daß wir dem Heiligsten vertrauten, erscheint nun als täppischer Blödsinn. Jener hat recht, der uns verrieth. Er ist nun der Kluge, der Gewandte, ihn lobt, ihn ehrt die Welt, er hat sich aus der Schlinge gezogen und wir stehen lächerlich da und beschauen den leeren Knoten. — Georg : Kommt Herr! Zu den Wagen, daß ich den glücklichen Fang sehe. (Il s'agit des voitures des marchands de Nuremberg dont Gœtz vient de s'emparer.) — Götz : Die ziehen ruhig dahin; dieser Fang ist geglückt; aber jene Beute, die schönere, wünschenswerthere, sie ist verlohren : das Herz eines alten Freundes. Ich hielt es nur einen Augenblick wieder in Händen. — Georg : Vergeßt ihn. Er war vor- und nachher eurer nicht werth. — Götz : Nein, vergessen will ich ihn nicht, nicht vergessen diesen schändlichen Wortbruch: Mit Versprechen und Handschlag, mit Eid und Pflicht, soll mich niemand mehr ankörnen...

3. Hundsfott. Injure très grossière, comme le marque l'étymologie : *vulva canina*.

Neunte Scene.

Bamberg[1].

Adelheid. Weislingen.

Adelheid.

Die Zeit fängt mir an unerträglich lang zu werden; reden mag ich nicht, und ich schäme mich mit euch zu spielen. Langeweile, du bist ärger als ein kaltes Fieber[2].

Weislingen.

Seyd ihr mich schon müde[3]?

Adelheid.

Euch nicht so wohl als euern Umgang. Ich wollte, ihr wär't, wo ihr hinwolltet, und wir hätten euch nicht gehalten.

Weislingen.

Das ist Weibergunst! Erst brütet sie mit Mutterwärme unsere lieb-

1. Bamberg. Dans l'Esquisse, cette scène précédait la scène VIII. MM. Minor et Sauer disent à ce sujet (Studien zur Goethe-Philologie, p. 130) : Die Scenen haben ihre Stellung getauscht, so daß jetzt die Scene « im Spessart », in der Götz durch den rückkehrenden Georg die Nachricht von Weislingens Treubruch empfängt, vor der Unterredung Adelheids und Weislingens steht, in welcher dieser bereits direct und öffentlich gegen Götz aufzutreten sich anschickt. Konnte die Scene « im Spessart » in Gottfried nur als ein schwächerer Nachklang der Unterredungsscene gelten, so wird jetzt vielmehr eine treffliche Steigerung erzielt : nachdem der Zuschauer zuerst erfahren, daß sich Weislingen zu Drohungen gegen Götzens Knaben habe hinreißen lassen, werden ihm die directen Pläne Weislingens gegen Götz erst vorgeführt. Und mehr : die Thatsache, daß Götz bereits davon unterrichtet ist, gibt in der Scene zwischen Adelheid und Weislingen jetzt das treibende Motiv ab; man sucht ihm mit Eröffnung der neuen Feindseligkeiten zuvorzukommen. »

2. Kaltes Fieber, fièvre froide ou fièvre; ce n'est pas une sorte particulière de fièvre (fièvre lente, P., L.); cf. fieberkalt = kalt vom Fieber. — *Faust*, II, v. 2173-4 (éd. Schrœer) :

> Gewiß! das Alter ist ein kaltes Fieber
> Im Frost von grillenhafter Noth.

3. Müde. Le complément se met au génitif ou à l'accusatif. Ach! ich bin des Treibens müde. Wandrers Nachtlied. Keine Lobrede... Ich bin sie müde. Leisewitz, Julius v. Tarent.

sten Hoffnungen an[1]; dann, gleich einer unbeständigen Henne[2], verläßt sie das Nest, und übergibt ihre schon keimende Nachkommenschaft dem Tode und der Verwesung.

ADELHEID.

Scheltet die Weiber[3]! Der unbesonnene Spieler zerbeißt und zerstampft die Karten, die ihn unschuldiger Weise verlieren machten. Aber laßt mich euch was von Mannsleuten erzählen. Was seyd denn ihr, um von Wankelmuth zu sprechen? Ihr, die ihr selten seyd, was ihr seyn wollt, niemals was ihr seyn solltet. Könige im Festtagsornat, vom Pöbel beneidet. Was gäb' eine Schneidersfrau drum, eine Schnur Perlen um ihren Hals zu haben, von dem Saum eures Kleids, den eure Absätze verächtlich zurückstoßen!

WEISLINGEN.

Ihr seyd bitter.

ADELHEID.

Es ist die Antistrophe[4] von eurem Gesang. Eh' ich euch kannte, Weislingen, ging mir's wie der Schneidersfrau. Der Ruf hundertzüngig, ohne Metapher gesprochen[5], hatte euch so zahnarztmäßig

1. Brütet... an. Anbrüten, commencer à couver, et aussi, développer, faire croître en couvant. La particule an marque l'un et l'autre sens; voy. Grimm I, 289 : die Bedeutung des Beginns und rührigen Fortgangs. Cf. ἀνά.

2. Henne. Shakespeare aime à animer des abstractions en les comparant à des animaux.

> ...use and liberty,
> Which have, for long, run by the hideous law,
> As mice by lions.
>
> *Measure for measure*, I, IV.

Voir d'autres exemples, Minor et Sauer, p. 291. Cf. II, I : das Gebell des knurrischen Hofhunds Gewissen.

3. Weiber. Esquisse et éd. de 1773 : declamirt wider die Weiber.

4. Antistrophe. L'antistrophe, dans les chœurs grecs, est la contre-partie exacte de la strophe. La réplique d'Adelheid correspond donc à notre locution familière : « Je vous rends la monnaie de votre pièce ». — Cette expression recherchée est encore due à l'imitation de Shakespeare; c'est de l'euphuïsme, et du plus pur : Rosalinde et Béatrice ne parlent pas autrement.

5. Gesprochen. Cette parenthèse ne se rapporte pas à hundertzüngig; « la Renommée aux cent bouches (soit dit sans métaphore) », c'est-à-dire la Renommée qui a bien réellement cent bouches (ou langues); elle relie la phrase à la précédente : après s'être comparée à la femme d'un tailleur, Adelheid parle en son propre nom. Sans doute, il peut sembler étrange qu'au moment où elle dit qu'elle va parler sans métaphores, elle en emploie à la file deux, et trois, et quatre (hundertzüngig, zahnarztmäßig, Quintessenz, Phönix); mais ce sont là des métaphores simples, courantes dans le style shakespearien dont se sert Adelheid; l'autre est une métaphore développée, une *similitude;* de là aussi l'emploi du mot savant Metapher.

herausgestrichen[1], daß ich mich überreden ließ zu wünschen: möchtest du doch diese Quintessenz des männlichen Geschlechts, den Phönix Weislingen zu Gesicht kriegen! Ich ward meines Wunsches gewährt[2].

Weislingen.

Und der Phönix präsentirte sich als ein ordinärer Haushahn.

Adelheid.

Nein Weislingen, ich nahm Antheil an euch.

Weislingen.

Es schien so —

Adelheid.

Und war. Denn wirklich, ihr übertraft euern Ruf. Die Menge schätzt nur den Wiederschein des Verdienstes. Wie mir's denn nun geht, daß ich über die Leute nicht denken[3] mag, denen ich wohl will[4]; so lebten wir eine Zeit lang neben einander, es fehlte mir was, und ich wußte nicht was ich an euch vermißte. Endlich gingen mir die Augen auf. Ich sah statt des activen Mannes, der die Geschäfte eines Fürstenthums belebte, der sich und seinen Ruhm dabey nicht vergaß, der auf hundert großen Unternehmungen, wie auf übereinander gewälzten Bergen zu den Wolken hinauf gestiegen war; den sah' ich[5] auf einmal, jammernd wie einen kranken Poeten, melancholisch wie ein gesundes

1. **Herausgestrichen.** « Herausstreichen bezieht sich zunächst auf das Hervorheben eines Bildes (Federzeichnung, Holzschnittes) durch Colorieren... Am häufigsten, und in der modernen Sprache ausschließlich gebräuchlich, hat sich die abgeblaßte Bedeutung lobend hervorheben, außerordentlich loben, verherrlichen ergeben. » Grimm (Heyne), IV², 1047.

2. **Gewährt.** Einen eines Dinges gewähren, c'est la construction ancienne. Cf. *Psaumes*, xx, 6 : Der Herr gewähre dich aller deiner Bitte. Aujourd'hui, on met généralement l'acc. de la chose et le datif de la personne : Der Herr gewähre dir alle deine Bitte, et au passif : Mein Wunsch ward mir gewährt. Cf. plus loin, p. 115, l. 14.

3. **Ueber die Leute... denken**, *penser aux gens* dans le sens de *les analyser*. La pensée est opposée ici au sentiment. Cf. Vieles ist nur gedacht. *Introd.*, p. VI et VII. — **Mag.** Esquisse : kann. La correction indique bien la nuance de sens des deux verbes : können exprime simplement l'impossibilité d'analyser les personnes; mögen marque que cette impossibilité est un effet de l'inclination, de la volonté. Pour rendre cette double nuance, il faudrait presque traduire : « je ne puis, je ne veux pas analyser les gens auxquels je veux du bien ».

4. **Wohl will.** Esquisse : die mich interessiren.

5. **Statt des... Mannes — den sah ich**, anacoluthe; on attend : sah ich einen andern. Cf. p. 115 l. 6

Mädchen[1], und müßiger als einen alten Junggesellen. Anfangs schrieb ich's euerm Unfall zu, der euch noch neu auf dem Herzen lag, und entschuldigte euch so gut ich konnte. Jetzt, da es von Tag zu Tage schlimmer mit euch zu werden scheint, müßt ihr mir verzeihen, wenn ich euch meine Gunst entreiße. Ihr besitzt sie ohne Recht, ich schenkte sie einem andern[2] auf Lebenslang, der sie euch nicht übertragen konnte.

Weislingen.

So laßt mich los[3].

Adelheid.

Nicht, bis alle Hoffnung verloren ist. Die Einsamkeit ist in diesen Umständen gefährlich. — Armer Mensch. Ihr seyd so mißmuthig, wie einer dem sein erstes Mädchen untreu wird, und eben darum geb' ich euch nicht auf. Gebt mir die Hand, verzeiht mir, was ich aus Liebe gesagt habe.

Weislingen.

Könntest du mich lieben, könntest du meiner heißen Leidenschaft einen Tropfen Linderung gewähren[4]. Adelheid! deine Vorwürfe sind höchst ungerecht. Könntest du den hundertsten Theil ahnden von dem, was die Zeit her[5] in mir arbeitet, du würdest mich nicht mit Gefälligkeit,

1. Gesundes Mädchen. L'expression étonne au premier abord, et semble amenée par la recherche de l'antithèse (kranken Poeten); la signification me parait un peu libre, dans le sens d'un grand nombre de plaisanteries de Shakespeare (notez que cette imitation est frappante dans toute la scène) : une fille bien portante est mélancolique, parce qu'elle aspire à ne plus l'être, parce qu'elle est mûre pour le mariage. — Selon M. Wustmann, ce serait un trait de caractère. « Adelheid, dit-il, est une nature gâtée et corrompue. Aussi la santé est pour elle un objet de raillerie. Un sens naturel et sain peut seul éprouver un amour enthousiaste et rêveur (melancholisch); quant à elle, Adelheid, elle est au-dessus de pareils sentiments. » Explication ingénieuse, mais trop subtile.

2. Einem andern. Cf. p. 114, l. 15 et note.

3. Los. Après ces mots, l'Esquisse ajoute : Adelheid : Noch ein paar Worte, so sollt Ihr Abschied haben! Ich dacht, es ist Gährung. Wehe dem Berlichingen, daß er diesen Sauerteig hereinwarf! Ich dacht, er hat sich neue, noch unentwickelte Kräfte gefühlt, da er sich an einem großen Feind maß; es arbeitet jetzo in seiner Seele; die äußere Ruhe ist ein Zeichen der innern Wirksamkeit. — Weislingen : Du hast Dich nicht geirrt; es arbeitete hier und bläht sich noch. — Adelheid : Die Fäulniß arbeitet auch aber zu welchem Zweck! Wenn es das ist, wie ich fürchte, so laß mich keinen Zeugen abgeben! Ich würde der Natur fluchen, daß sie ihre Kräfte so mißbraucht. — Weislingen : Ich will Euch aus den Augen gehn. — Adelheid : Nicht, bis alle Hoffnung verloren ist!

4. Gewähren. Voy. ci-dessus, p 114. note 2.

5. Die Zeit her, depuis ce temps.

Gleichgültigkeit und Verachtung so unbarmherzig hin und her zerrissen haben — Du lächelst! — Nach dem übereilten Schritt[1] wieder mit mir selbst einig zu werden, kostete mehr als Einen Tag. Wider den Menschen zu arbeiten, dessen Andenken so lebhaft neu in Liebe bey mir ist!

Adelheid.

Wunderlicher Mann, der du den lieben kannst, den du beneidest! Das ist als wenn ich meinem Feinde Proviant zuführte.

Weislingen.

Ich fühl's wohl, es gilt hier kein Säumen. Er ist berichtet, daß ich wieder Weislingen bin, und er wird sich seines Vortheils über uns ersehen[2]. Auch[3], Adelheid, sind wir nicht so träg' als du meinst. Unsere Reiter sind verstärkt und wachsam, unsere Unterhandlungen gehen fort, und der Reichstag zu Augsburg soll hoffentlich unsere Projecte zur Reife bringen.

Adelheid.

Ihr geht hin?

Weislingen.

Wenn ich Eine Hoffnung mitnehmen könnte[4]!

Küßt ihre Hand.

Adelheid.

O ihr Ungläubigen. Immer Zeichen und Wunder[5]! Geh, Weis-

c'est-à-dire depuis le moment où je t'ai vue, où j'ai trahi Gœtz.

1. Schritt, après ma démarche précipitée. C'est de sa réconciliation avec Gœtz qu'il veut parler; cf. p. 111 : Ihr hättet ihn übereilt.

2. Ersehen. On dit plus souvent : sich seinen Vortheil... ersehen.

3. Auch. Ne traduisez pas littéralement : « Aussi, Adelheid, ne sommes-nous pas... » ce qu'il va dire n'est pas la conséquence de ce qui précède. Auch a une place bien plus libre que *aussi* en français ; il ne se met pas nécessairement à côté du mot qu'il modifie. Ici : wir auch. Cf. *Faust*, I, v. 648 :

Auch damals ihr (ihr auch damals), ein junger Mann,
Ihr gingt in jedes Krankenhaus.

v. 2586 :

Auch er bereute (er bereute auch) seine Fehler sehr.

Cf. les notes de Schrœer, p. 61 et 176 et Grimm, I, 599-600.

4. Könnte. C'est un vœu, et non une condition; sous-entendez : *oui, je m'y rendrai*, et non *je m'y rendrais si je pouvais emporter*...

5. Wunder. Cf. Év. selon *S. Jean*, IV, 48 : Wenn ihr nicht Zeichen und Wunder sehet, so glaubet ihr nicht.

lingen, und vollende das Werk. Der Vortheil des Bischofs, der deinige, der meinige, sie sind so verwebt, daß, wäre es auch nur der Politik wegen —

Weislingen.

Du kannst scherzen[1].

Adelheid.

Ich scherze nicht. Meine Güter hat der stolze Herzog[2] inne, die deinigen wird Götz nicht lange ungeneckt lassen; und wenn wir nicht zusammenhalten wie unsere Feinde, und den Kaiser auf unsere Seite lenken, sind wir verloren.

Weislingen.

Mir ist's nicht bange. Der größte Theil der Fürsten ist unserer Gesinnung. Der Kaiser verlangt Hülfe gegen die Türken, und dafür ist's billig, daß er uns wieder beysteht. Welche Wollust wird mir's seyn, deine Güter von übermüthigen Feinden zu befreyen, die unruhigen Köpfe in Schwaben auf's Küssen zu bringen[3], die Ruhe des Bisthums, unser aller herzustellen. Und dann —?

Adelheid.

Ein Tag bringt den andern, und beym Schicksal steht das Zukünftige.

Weislingen.

Aber wir müssen wollen.

Adelheid.

Wir wollen ja[4].

Weislingen.

Gewiß?

1, Du kannst scherzen. M. Lang traduit : « Peux-tu railler! » Mais il n'y a pas de point d'exclamation dans le texte. Le sens est : *Toi, tu peux plaisanter*, car il n'y va pas, comme pour moi, du bonheur de ta vie. C'est d'ailleurs de la part de Weislingen un reproche enjoué, puisque la plaisanterie d'Adelheid (« Je serai bien forcée de t'épouser, ne fût-ce que par politique ») est fort de son goût.

2. Herzog. Peut-être le duc Ulrich de Wurtemberg.

3. Bringen, litt. : de mettre sur l'oreiller, c'est-à-dire de faire rentrer dans le repos.

4. Ja. Le premier ja non accentué : « Nous le voulons, tu le sais ». Ja in einem Behauptungssatze, und unbetont, weist auf etwas allbekanntes, als sicher angenommenes hin. (Grimm, IV², 2196). Le second ja accentué : « Eh bien! oui! »

Adelheid.

Nun ja. Geht nur.

Weislingen.

Zauberinn[1]!

Zehnte Scene[2].

Herberge.

Bauernhochzeit. Musik und Tanz draußen.

Der Brautvater, Götz, Selbitz, am Tische. **Bräutigam** tritt zu ihnen.

Götz[1].

Das gescheitste war, daß ihr euern Zwist so glücklich und fröhlich durch eine Heirath endigt.

1. Zauberinn. Toute cette fin de scène a été, de l'Esquisse au drame, complètement remaniée (cf. *Appendice*, p. 276). Les images, les hyperboles, les considérations vagues, ne tendant vers aucun but déterminé, ont été remplacées par un dialogue net et serré, où Weislingen marque avec précision ses projets et ses espérances. Le mot qui termine la scène (Zauberin) se trouvait déjà dans l'Esquisse; mais noyé entre de longs développements, il passait inaperçu. Rejeté ainsi à la fin, il gagne en valeur; il résume toute la situation, cet enchantement, ce *charme* que subit Weislingen et dont il ne peut plus se détacher.

2. Götz. Cette scène est une addition du drame. Cf. *Introd.*, p. LXXXV. Les satires et les plaintes contre les juges et les avocats étaient fort nombreuses vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Je me borne à quelques citations qui peuvent servir d'*illustrations* à notre scène (cf. Janssen, Geschichte des deutschen Volkes..., I, p. 486 et suiv.) :

(Die Advocaten) spreiten ir garn nach dem wiltbrät,
daß uß ein sächle wurt ein sach
und uß ein rünsli werd ein bach.
Man muß jetz köstlich redner dingen
und sie von verren landen bringen,
das sie die sachen wol verklügen
und mit geschwätz ein richter btrügen.
So muß man dan vil tag anstellen
domit der tagsolt mög ufschwällen
und wert verritten und verzert
me, dan der houbtsach zugehört.

Sebastian Brant,
Narrenschiff, Abschn. 71.

Es ist ein volk zu teutsch juristen,
wie schndt mir das so seltzam christen!
Sie thunt das recht so spizig bügen
und könnens, wo man will, hinfügen...
Hätt ich schon hundert tausend brief,
und dem rechten stets nachlief,
so ist es mit eim dreck versigelt,
und ist der aff im stall verrigelt.
Dann lauf ich zu dem affokaten,
der dient uns, dweil wir gulden hatten,
do er uns geleert die däschen,
nahm er mit am herd die äschen;
derselb frumm redlich biedermann
mit geld ein brief durchreden kann,
ohne pfenning er kein sprach mehr hat.

Th. Murner, Schelmenzunft.

Brautvater.

Besser als ich mir's hätte träumen lassen. In Ruh und Fried[1] mit meinem Nachbar, und eine Tochter wohl versorgt dazu!

Bräutigam.

Und ich im Besitz des strittigen Stücks, und drüber den hübschten[2] Backfisch im ganzen Dorf. Wollte Gott, ihr hättet euch eher drein geben.

Selbitz.

Wie lange habt ihr prozessirt?

Brautvater.

An[3] die acht Jahre. Ich wollte lieber noch einmal so lang[4] das

Euwere Recht sindt so gespalten,
Das man einen aufhalten mag
Maniche jar, zeit und vil tag,
Und bringt ein offt in kosten vil
Das man doch wol mocht bey der wil
Mit einem mindern hin lon gan,
So wils die ordnung nimmer han,
Die bey euch ist also fundiert.
Bey euch so würt gar offt gefürt
Im rechten umb ein biderman
Bis er muß von dem seinen gan,
Dan biß er speist den advocat,
Den notari und procurat,
Mit capaunen, velthenner, dauben,
Mit fehin röcken und mit schauben,
So ist sein gut halb auf dem dach;
Es ist vürwar ein arme sach,
Das ir die recht hond also gspitzt,
Darmit offt einer würt geschmitzt
Hinder dem liecht, ee und ers sicht.
Vil wunderlichs im recht geschicht.

Welschgattung.

— Endigt peut être soit la 2e personne du plur. de l'indic. présent, soit le participe passé avec la suppression de ge (cf. *Introd.*, p. CXXVIII (ge)endigt, sous-ent. habt), soit la 2e pers. du plur. du prétérit : endigt(e)t = endigt. Cf. *Introd.*, p. CXXIX. Cette dernière forme est peut-être la plus naturelle. Si l'on adopte le présent, il y a là une forte ellipse de pensée : ...daß ihr (euch mit einander versöhntet, so daß ihr jetzt) euern Zwist, etc.

1. Fried. Cf. *Introd.*, p. CXXII.

2. Hübschten = hübschesten. Cf. *Proverbes de Salomon*, XXX, 2 : Denn ich bin der allernärrischte, und Menschenverstand ist nicht bei mir. Cette forme a été adoptée par les récentes « Règles d'orthographe allemande » pour les écoles de Prusse. Voy. Regeln... für die deutsche Rechtschreibung, p. 7; Wilmanns, Kommentar zur preußischen Schulorthographie, p. 83, note 2. Cf. d'ailleurs der größte, der beste. — Backfisch, un poisson à frire (zum Backen) et non encore à bouillir; au figuré, une toute jeune fille: «puellæ virgunculæ dictæ halbgewachsene Frischling, Backfischlein», Facetiæ facetiarum, 393. Voy. Grimm, I, p. 1067.

3. An, *environ*. Cf. Schiller, Die Piccolomini, I, I :

Es ward uns angesagt bei Donauwörth,
Ein schwedischer Transport sei unterwegs
Mit Proviant, an die sechshundert Wagen.

Id., V, II :

Octavio : Fand man viel?
Kornet : An sechs Packete mit Graf Terzky's Wappen.

Cf. p. 212 : an die hundert Ortschaften; p. 215 : an die dreizehn von Adel. C'est le sens le plus vraisemblable. Une autre nuance de sens serait : an = bis an. Luther (cf. Grimm, I, 288) : Da ist er behalten worden an den dritten Tag. Mais, comme le fait observer Grimm, les auteurs plus récents ajoutent dans ce cas le plus souvent bis.

4. Noch einmal so lang, litt. : encore

Frieren haben, als von vorn anfangen. Das ist ein Gezerre, ihr glaubt's nicht, bis man den Perrucken ein Urtheil vom Herzen reißt[1]; und was hat man darnach? Der Teufel hohl' den Assessor Sapupi[2]! 's is[3] ein verfluchter schwarzer Italiäner.

Bräutigam.

Ja, das ist ein toller Kerl. Zweymal war ich dort.

Brautvater.

Und ich dreymal. Und seht, ihr Herrn, kriegen wir[4] ein Urtheil endlich, wo ich so viel Recht hab' als er, und er so viel als ich, und wir eben stunden wie die Maulaffen[5], bis mir unser Herr Gott eingab, ihm meine Tochter zu geben und das Zeug[6] dazu.

Götz trinkt.

Gut Vernehmen künftig.

Brautvater.

Geb's Gott! Geh aber wie's will, prozessiren thu' ich[7] mein Tag nit mehr. Was das ein Geldspiel kost! Jeden Reverenz[8], den euch ein Procurator macht, müßt ihr bezahlen.

une fois aussi longtemps, c'est-à-dire en-huit ans. Cf. plus bas, p. 175, l. 10 : Es geht ust noch einmal herum. Porchat explique : « le double de ce temps-là. »

1. Reißt. Vom Herzen reißen est une locution qui sert à marquer ici la difficulté avec laquelle les paysans arrachent à ces perruques un jugement, comme s'il leur était attaché au cœur, ans Herz gewachsen. — Je ne crois pas qu'on puisse considérer Herz comme un synonyme de Sinn, Geist, comme dans notre locution française : *apprendre par cœur*.

2. Sapupi, anagramme de Papius. Cf. *Introd.*, p. LXXXV.

3. Is = ist. Cf. *Introd.*, p. CXXIX.

4. Kriegen wir = da kriegen wir.

5. Maulaffen. Maulaffe, « singe dont la bouche est ouverte ou grande, sert à désigner un homme à la bouche et aux yeux béants », Grimm, VI, 1796. « ...ein man, dem das maul aufgesperret stehet, den wir auf deudsch nennen maulaffen (Luther. I, 1126b). M. Wustmann (p. 120) propose une autre étymologie : « Diese seltsame Affenart giebt es nicht. Die geläufige Redensart : Maulaffen feil halten ist eine mißverständliche Uebertragung aus dem plattdeutschen : veel dat Mul apen hollen, d. h. den Mund viel offen halten, als Zeichen der Dummheit oder der Verblüffung. »

6. Zeug, matière dont une chose est faite; puis, en général, chose, et surtout avec une nuance de mépris; ici, le mot désigne le champ qui était l'objet du litige et qui ne valait pas les longues querelles dont il était la cause.

7. Processiren thu ich = ich processire. Cet emploi pléonastique de thun est très fréquent dans la langue et le style populaire (cf. l'anglais *I do, did love*). — Mein Tag, cf. p. 52, l. 11, et note. — Geldspiel, en dial. moyen-rhénan, Spiel dans le sens de *foule, masse, tas*. Simrock, die 9 in der Wetterfahne (cité par Wustmann) : welch ein Menschenspiel.

8. Reverenz, tantôt féminin, comme en français (Schiller, *G. Tell*, III, III ; die

Selbitz.

Sind ja[1] jährlich Kaiserliche Visitationen[2] da.

Brautvater.

Hab nichts davon gespürt. Ist mir mancher schöne Thaler[3] nebenausgangen[4]. Das unerhörte Blechen[5]!

Götz.

Wie meint ihr?

Brautvater.

Ach, da macht alles hohle Pfötchen[6]. Der Assessor allein, Gott verzeih's ihm, hat mir achtzehn Goldgülden[7] abgenommen.

Bräutigam.

Wer?

Brautvater.

Wer anders[8] als der Sapupi!

Götz.

Das ist schändlich.

Brautvater.

Wohl[9], ich mußt' ihm zwanzig erlegen. Und da ich sie ihm hin-

Reverenz zu machen einem Hut), tantôt masculin, comme ici.

1. Ja marque, comme à la p. 117, l. 18, qu'il dit quelque chose de bien connu de tous, mais c'est en outre une objection, un reproche. « Aber der Neffe ist ja noch nicht hier. Schiller. Neffe als Onkel, I, IX.

2. Kaiserliche Visitationen, les inspections de la justice impériale. « Visitation nannte man eine regelmäßig vom Kaiser und Reich zu bestellende Commission, welche nach der ursprünglichen Ordnung des Kammergerichts von Zeit zu Zeit die Mißbräuche am Gerichte untersuchen, und die vernachlässigten oder auf dem gewöhnlichen Wege nicht zu beendigenden Processe entscheiden sollte». Schlosser.

3. Thaler. Cf. p. 27, note 1.

4. Nebenausgangen. Nebenaus, seitwärts, *extra viam*, marque non seulement que maint beau thaler y a passé, mais encore que cet argent lui a été extorqué d'une façon irrégulière, peu nnête. La suite l'explique.

5. Blechen. Blechen, dépenser, donner de l'argent. Blech, lame de métal battu, fer-blanc, au fig. argent comptant. Cf. le proverbe :

Wer nicht kann blechen,
Der lasse das Zechen.

6. Pfötchen, litt. : *tous font les petites pattes creuses*, tous tendent la main pour demander de l'argent. Cf. notre locution *graisser la patte à quelqu'un*.

7. Goldgülden, une monnaie du temps, valant un peu moins qu'un ducat.

8. Wer anders. Cf. p. 60, note 2.

9. Wohl n'est pas une réponse à das ist schändlich, mais prépare l'explication qui va suivre : Il m'a pris dix-huit florins d'or; *oui*, *c'est-à-dire*, il m'a *même* fallu lui en payer vingt, mais..,

gezahlt hatte, in seinem Gartenhaus, das prächtig ist, im großen Saal, wollt mir vor Wehmuth fast das Herz brechen[1]. Denn seht, eines[2] Haus und Hof steht gut, aber wo soll baar Geld herkommen? Ich stund da, Gott weiß wie mir's war. Ich hatte keinen rothen Heller[3] Reisegeld im Sack. Endlich nahm ich mir's Herz und stellt's ihm vor. Nun er sah[4], daß mir's Wasser an die Seele ging[5], da warf er mir zwey davon zurück, und schickt mich fort.

Bräutigam.

Es ist nicht möglich! Der Sapupi?

Brautvater.

Wie stellst du dich[6]! Freylich! Kein andrer!

Bräutigam.

Den soll der Teufel hohlen, er hat mir auch funfzehn Goldgülden abgenommen.

Brautvater.

Verflucht!

Selbitz.

Götz! Wir sind Räuber[7]!

1. **Wollt — brechen.** Tour presque explétif; ou, du moins, wollte forme pléonasme avec fast, puisque wollte brechen signifie brach fast. Le tour est d'ailleurs familier au langage populaire qui personnifie volontiers les objets. Cf. aussi pour le sens effacé de wollen dans d'autres cas, p. 103, l. 10, et note.

4. **Eines** sert de gén. à man. Cf. p. 77, l. 11. — **Haus und Hof**, locution très fréquente pour désigner l'ensemble du domaine qui dépend d'une maison; de là le singulier steht. Schottel : Haus und Hof ist ihm in Wein ertrunken. Cf. Grimm, IV², p. 641.

3. **Rothen Heller**, rouge liard.

4. **Nun er sah**, da er nun sah...

5. **Ging.** Métaphore biblique (*Psaume* 69, 2 : Gott, hilf mir; denn das Wasser gehet mir bis an die Seele) qui exprime le désespoir (d'un homme qui se noie).

6. **Stellst du dich.** Sich stellen, synonyme de sich gebärden, prendre telle ou telle posture, faire tels ou tels gestes; ici : *que signifient ces gestes? pourquoi t'étonner?*

7. **Räuber.** L'exclamation de Selbitz marque bien le sens général de cette scène, et pourquoi Gœthe l'a ajoutée en 1773. Cf. *Introd.*, p. LXXXVI. — Le parallèle entre les avocats et les *chevaliers-brigands* (Raubritter) a été fait par Sébastien Brant (Narrenschiff, Abschn. 79) :

> Der schindt heimlich, der offenbar,
> Der wogt sin lib in druck und naß,
> Der setzt sin sel ins dinktenfaß.
> Der rüter stoßt vil schüren an,
> der schriber muß ein buren han,
> der feist sig und mög triefen wol,
> domit er riechen mag sein kol;...
> Durch sie würd das recht verfert,
> man uß dem stägenreif sich nert.
> Schriber und glißner sint noch vil,
> die triben ietz wild rüterspil
> und neren sich kurz vor der hand,
> glich wie die reißknecht, uf dem land.

Brautvater.

Drum fiel das Urtheil so schel aus. Du Hund!

Götz.

Das müßt ihr nicht ungerügt lassen.

Brautvater.

Was sollen wir thun?

Götz.

Macht euch auf nach Speyer, es ist eben Visitationszeit, zeigt's an, sie müssen's untersuchen und euch zu dem Eurigen helfen.

Bräutigam.

Denkt ihr, wir treiben's durch?

Götz.

Wenn ich ihm über die Ohren dürfte, wollt' ich's euch versprechen.

Selbitz.

Die Summe ist wohl einen Versuch werth.

Götz.

Bin ich wohl eher um des vierten Theils willen ausgeritten[1].

Brautvater.

Wie meinst du?

Bräutigam.

Wir wollen, geh's wie's geh.

Georg kommt.

Georg.

Die Nürnberger sind im Anzug.

1. Ausgeritten, expression habituelle pour les expéditions de chevaliers. Cf. p. 26, l. 2.

Götz.

Wo?

Georg.

Wenn wir ganz sachte reiten, packen wir sie zwischen Beerheim und Mühlbach im Wald.

Selbitz.

Trefflich!

Götz.

Kommt Kinder. Gott grüß' euch! Helf' uns allen zum Unsrigen!

Bauer.

Großen Dank, ihr wollen[1] nicht zum Nacht Ims bleiben?

Götz.

Können nicht. Adies[2].

1. Ihr wollen. cf. p. 5, et *Introd.*, p cxxx. — Nacht-Ims = Nacht-Imbiß, souper. « Imbiß aus mhd. ahd. imbîz, inbîz ‚Essen, Mahlzeit'; zu mhd. enbizen, ahd. inbizan ‚essend oder trinkend genießen, speisen'; zu beißen. » Kluge, 144. Sur les différentes formes et contractions de Imbiß, Immiß, Immeß, Imbs, etc., voir Grimm IV[2] (Heyne), 2064.

2. Adies. Cf. *Introd.*, p. cxxx.

Dritter Act.

Erste Scene.

Augsburg.

Ein Garten.

Zwey Nürnberger Kaufleute.

Erster Kaufmann.

Hier wollen wir stehn[1], denn da muß der Kaiser vorbey. Er kommt eben den langen Gang[2] herauf.

Zweyter Kaufmann.

Wer ist bey ihm?

Erster Kaufmann.

Adelbert von Weislingen.

Zweyter Kaufmann.

Bambergs Freund! das ist gut.

Erster Kaufmann.

Wir wollen einen Fußfall thun, und ich will reden.

1. Stehn. Dans l'Adaptation, on lit avant ces mots : Erster Kaufmann : So sehen wir doch bey dieser Gelegenheit den Reichstag zu Worms, Kaiserliche Majestät und die größten Fürsten des heiligen römischen Reichs beysammen. — Zweiter Kaufmann : Ich wollte wir hätten unsere Waaren wieder, und ich thät ein Gelübde niemals ein höheres Haupt anzusehen, als unsern Bürgermeister zu Nürnberg. — Erster Kaufmann : Die Sitzung war heute schnell geendigt; der Kaiser ist in den Garten gegangen; hier wollen wir stehen, denn da muß er vorbey.

2. Gang. Esquisse, éd. de 1773 et Adaptation : die lange Allee.

Zweyter Kaufmann.

Wohl, da kommen sie.

Kaiser. Weislingen.

Erster Kaufmann.

Er sieht verdrießlich aus[1].

Kaiser.

Ich bin unmuthig, Weislingen, und wenn ich auf mein vergangenes Leben zurück sehe, möcht' ich verzagt werden, so viel halbe, so viel verunglückte Unternehmungen! und das alles, weil kein Fürst im Reich so klein ist, dem nicht mehr an seinen Grillen gelegen wäre als an meinen Gedanken[2].

Die Kaufleute werfen sich ihm zu Füßen.

Kaufmann.

Allerdurchlauchtigster[3]! Großmächtigster!

Kaiser.

Wer seyd ihr? Was gibts?

Kaufmann.

Arme Kaufleute von Nürnberg, Eurer Majestät Knechte, und flehen um Hülfe. Götz von Berlichingen und Hanns von Selbitz haben unser

1. Aus. L'Adaptation continue ainsi : Das ist ein übler Umstand. — Weislingen : Ew. Majestät haben die Sitzung unmuthig verlassen. — Kaiser : Ja! Wenn ich sitzen soll, so muß etwas ausgemacht werden, daß man wieder nachher wandern und reiten kann. Bin ich hierher gekommen, um mir die Hindernisse vorerzählen zu lassen, die ich kenne? Sie wegzuschaffen, davon ist die Rede. — Kaufleute (treten vor und werfen sich dem Kaiser zu Füßen) : Allerdurchlauchtigster, etc.

2. Gedanken. L'Esquisse ajoute : Mein ester Schwimmer erstickte in einem Sumpf. Deutschland! Deutschland! du siehst einem Moraste ähnlicher als einem schiffbaren See.

3. Allerdurchlauchtigster! « Ein Fürst wird durchlauchtig genannt, ein regierender jetzt immer im Superlativ durchlauchtigster, serenissimus, illustrissimus, bei Majestät und königlicher Hoheit Allerdurchlauchtigster. Im Jahr 1659 gebot der Herzog von Mecklenburg-Schwerin seinen Unterthanen ihn nicht mehr mit Hochgeborn sondern Durchlauchtigst zu nennen. » Grimm, II, 1640. Jusqu'au dix-huitième siècle, la forme plus correcte durchleuchtig était plus usitée.

dreyßig, die von der Frankfurter Messe kamen, im Bambergischen Geleite[1] niedergeworfen und beraubt; wir bitten Eure Kaiserliche Majestät um Hülfe, um Beystand, sonst sind wir alle verdorbene Leute, genöthigt unser Brot zu betteln.

Kaiser.

Heiliger Gott! Heiliger Gott! Was ist das? Der eine hat nur Eine Hand, der andere nur Ein Bein, wenn sie denn[2] erst zwey Hände hätten, und zwey Beine, was wolltet ihr dann thun?

Kaufmann.

Wir bitten Eure Majestät unterthänigst, auf unsere bedrängte Umstände ein mitleidiges Auge zu werfen.

Kaiser.

Wie geht's zu! Wenn ein Kaufmann einen Pfeffersack verliert, soll man das ganze Reich aufmahnen, und wenn Händel[3] vorhanden sind, daran Kaiserlicher Majestät und dem Reich viel gelegen ist, daß es Königreich, Fürstenthum, Herzogthum und anders betrifft[4], so kann euch kein Mensch zusammen bringen[5].

1. **Geleite**, *territoire*, et non *escorte* (St., P., L.). Cf. p. 95, note 3. — **Niedergeworfen**. Cf. p. 3, note 4.

2. **Denn**. Cf. p. 46, note 5. La *Biographie* a ici dann.

3. **Händel**, *affaires* (Porchat, Lang), mais surtout ici *querelles*; cf. six lignes plus bas : wieder neue Händel!

4. **Betrifft**. Construction embarrassée, parce que Gœthe a suivi de trop près la *Biographie*. La proposition daß... betrifft dépend-elle de celle qui la précède daran... ist ou de la proposition wenn... sind? Dans ce dernier cas, le sens serait : « Quand il y a des querelles qui intéressent l'Empereur ou l'Empire, *ou* qui intéressent un royaume, une principauté etc... » La première construction me paraît bien préférable : « Quand il y a des querelles d'une grande importance pour Sa Majesté Impériale et pour tout l'Empire (dem ganzen Reich, dit la *Biographie*), en sorte que (daß = so daß) les royaumes, les principautés, etc... (il énumère les diverses parties du tout, les différents États qui forment l'Empire) y soient intéressés... »

5. **Zusammen bringen**. *Biographie*, p. 49 : vnnd lieffenn (die kauffleüth) zum Kayser gein Augspurg, vnnd fielen ihrer Kay. May. zu fueß, vnnd verclagten mich vff daz höchst, wie daz sie nemblichen verdorben leüth weren, vnnd ein vnüberwindlichen schaden, denn sie vnnd jre kinder vnnd nachkhommen nit vberwinden künten, empfangen hetten, daruf jhnen der fromb Kayser Maximilian geantwort vnnd gesagt, Heiliger Gott, Heiliger Gott, waß ist daß, der ein hatt ein hand, so hat der ander ein bein, wann sie dann erst zwo hend hetten, vnnd zwey bein, wie wolt jhr dann thun, daz war nun vff mich, vnnd Hannsen von Selbiz gered gewest, vnnd hett auch der Kayser, wie jch berichtet, darbey gesagt, wie gehts zue, wanu ein kauffmann ein Pfeffersackh verleürt, so soll man daß ganz Reich auffmahnen vnnd souiel zuschickhen haben, vnnd wenn hendel vorhanden sein, daz Kay. May. vnnd dem ganzen Reich viel daran ge-

Weislingen.

Ihr kommt zur ungelegnen Zeit. Geht und verweilt einige Tage hier.

Kaufleute.

Wir empfehlen uns zu Gnaden[1]. ab.

Kaiser.

Wieder neue Händel. Sie wachsen nach wie die Köpfe der Hydra[2].

Weislingen.

Und sind nicht auszurotten als mit Feuer und Schwert, und einer muthigen[3] Unternehmung.

Kaiser.

Glaubt ihr?

Weislingen.

Ich halte nichts für thunlicher, wenn Eure Majestät und die Fürsten sich über andern unbedeutenden Zwist vereinigen könnten. Es ist mit nichten[4] ganz Deutschland, das über Beunruhigung klagt. Franken und Schwaben[5] allein glimmt noch von den Resten des innerlichen verderblichen Bürgerkriegs. Und auch da sind viele der Edeln und Freyen, die sich nach Ruhe sehnen. Hätten wir einmal

legen ist, daz Königreich, Fürstenthumb, Herzogthumb, vnnd anders antrifft, so kan euch niemand naher bringen, welcher reden jch vngeuehrlichen vber drey oder vier tage darnach bey eines Fürsten gewaltigen erfaren, dem sie durch die Post von Augspurg auß, zu wißen gethan, oder villeicht zugeschrieben worden, vnnd gefiell mir solchs von der Kay. May. so wol, daz eß mir im herzen freüd war. Cf. *Introd.*, p. xxv.

1. Gnaden. C'est d'ordinaire une simple formule d'adieu, comme p. 86, l. 12; ici pourtant, surtout si ces paroles s'adressent à Weislingen seul et non à l'empereur, comme le marque la parenthèse de l'Adaptation : Weislingen (zu den Kaufleuten, die sich betrübt zurückziehen und auf seine Seite kommen), on doit en outre les entendre au sens littéral : nous nous recommandons à votre bienveillance, à votre faveur.

2. Hydra, l'Hydre de Lerne, monstre à neuf têtes tué par Hercule. Quand on lui coupait une tête, deux nouvelles la remplaçaient aussitôt.

3. Muthigen. Esquisse : herculischen, ce qui développait l'image de l'hydre.

4. Mit nichten. Cf. p. 98, note 2. « Nichten, entstanden aus dem durch nachfolgendes niht verstärkten mhd. *nihte*, das schon mhd. zu (mit) nihten verkürzt wird; mit nichten ist also entstanden aus mit nichte nicht (*nequaquam*). » Grimm, VI (Lexer), 694.

5. Franken und Schwaben, deux provinces limitrophes, souvent citées ensemble; de là le verbe au singulier : glimmt.

diesen Sickingen, Selbitz — Berlichingen[1] auf die Seite geschafft, das übrige würde bald von sich selbst zerfallen[2]. Denn sie sind's, deren Geist die aufrührische Menge belebt.

Kaiser.

Ich möchte die[3] Leute gerne schonen, sie sind tapfer und edel. Wenn ich Krieg führte, müßten sie mit mir zu Felde[4].

Weislingen.

Es wäre zu wünschen, daß sie von jeher gelernt hätten ihrer Pflicht zu gehorchen. Und dann[5] wär' es höchst gefährlich ihre aufrührische Unternehmungen durch Ehrenstellen[6] zu belohnen. Denn eben diese Kaiserliche Mild' und Gnade ist's, die sie bisher so ungeheuer mißbrauchten, und ihr Anhang, der sein Vertrauen und Hoffnung[7] darauf setzt, wird nicht ehe zu bändigen seyn, bis wir sie ganz vor den Augen der Welt zu nichte gemacht[8], und ihnen alle Hoffnung jemals wieder empor zu kommen völlig abgeschnitten haben.

1. **Berlichingen.** Weislingen hésite au moment de prononcer le nom de son ancien ami. Peut-être le tiret marque-t-il aussi le temps d'arrêt qui précède naturellement le nom que l'on veut faire valoir. — Adaptation : diesen fahrenden Sickingen, diesen unstäten Selbiz, diesen Berlichingen.

2. **Zerfallen.** Dans l'Esquisse, Weislingen accumule ici les métaphores : Ich hofft, es auszuführen. Das Beschwerlichste ist gethan. Hat Euer Majestät Wort nicht den Sturm gelegt und die Tiefe des Meeres beruhigt? Nur kleine, ohnmächtige Winde erschüttern muthwillig die Oberfläche der Wellen. Noch ein Machtwort, so sind auch die in ihre Höhlen gescheucht. Es ist mit Nichten das ganze Reich, das über Beunruhigung Klagen führen kann; Franken und Schwaben glimmt noch von den Resten des ausgebrannten Feuers, die ein unruhiger Geist manchmal aus der Asche weckt und in der Nachbarschaft herumtreibt. Hätten wir den Sickingen, den Selbitz — den Berlichingen, diese flammenden Brände, aus dem Wege geschafft, wir würden bald das Uebrige in todte Asche zerfallen sehn.

3. **Die**, diese.

4. **Felde.** Esquisse : Wenn ich Krieg führte, müßt ich sie unter meiner Armee haben, und da wären sie doch ruhig. C'est à ces derniers mots que réplique Weislingen. Dans le drame, la liaison des idées est obscure.

5. **Und dann**, *et alors, même dans ce cas*, même si la guerre éclatait... Weislingen combat l'objection de l'empereur : Wenn ich Krieg führte... — Wustmann, Porchat, Lang expliquent : Et puis, en outre (außerdem).

6. **Ehrenstellen.** Esquisse : durch kriegerische Ehrenstellen.

7. **Sein... Hoffnung.** Cf. p. 22, l. 12 et note. — **Darauf** n'a pas le sens de auf die (diese), en eux (St.), malgré les analogies que présente damit (p. 53), wovon (p. 143), mais le sens ordinaire de auf das, et se rapporte à l'ensemble de la proposition précédente : leur parti, qui fonde sa confiance *là-dessus*, c'est-à-dire sur l'indulgence de l'empereur et la continuation des abus qui en sont la conséquence.

8. **Zu nichte gemacht**, au figuré, et non au propre : « en les annihilant totalement aux yeux du monde » (Lang). Weislingen ne demande pas la mort de ces chevaliers ; il veut seulement que l'em-

Kaiser.

Ihr rathet also zur Strenge?

Weislingen.

Ich sehe kein ander Mittel den Schwindelgeist, der ganze Landschaften ergreift, zu bannen. Hören wir nicht schon hier und da die bittersten Klagen der Edeln, daß ihre Unterthanen, ihre Leibeigne[1] sich gegen sie auflehnen und mit ihnen rechten, ihnen die hergebrachte Oberherrschaft zu schmälern drohen, so daß die gefährlichsten Folgen zu fürchten sind[2]?

Kaiser.

Jetzt wär' eine schöne Gelegenheit wider den Berlichingen und Selbitz, nur wollt' ich nicht daß ihnen was zu Leid' geschehe. Gefangen möcht' ich sie haben, und dann müßten sie Urphede[3] schwören, auf ihren Schlössern ruhig zu bleiben und nicht aus ihrem Bann[4] zu gehen. Bey der nächsten Session will ich's vortragen.

pereur les réduise à l'impuissance; aussi les résolutions de Maximilien (p. 130, l. 9-11) le satisfont pleinement. Le sens adopté par MM. Stapfer et Porchat « lorsque nous aurons purgé la terre, — fait disparaître de la face du monde » rend la phrase suivante digne de Calino. — Sur la locution zu nichte machen, cf. p. 98, note 2.

1. **Leibeigne**, *serfs*. Le mot leibeigen date du quatorzième siècle, où l'on rencontre d'abord des locutions comme « eigen vom lip, mit dem lip einem zugehœren »; au quinzième et au seizième siècle, il remplace peu à peu le simple eigen. Cf. Grimm, VI (Heyne), 592.

2. **Sind**. Passage destiné à motiver la révolte des paysans au cinquième acte. Il est bien plus vague et ampoulé dans l'Esquisse : **Weislingen** : Es ist nicht genug, ihre Person auf die Seite zu schaffen, sondern der Geist ist zu vertilgen, den das Glück ihrer rebellischen Unruhe umhergeblasen hat. Der Befehdungstrieb steigt bis zu den geringsten Menschen hinunter, denen nichts Erwünschteres erscheint, als ein Beispiel, das unbändiger Selbstgelassenheit die Fahne vorträgt. — **Kaiser** : Was glaubt Ihr, daß zu thun? — **Weislingen** : Die Achtserklärung, die jetzo, gleich einem vermummten Weibe, nur Kinder in Aengsten setzt, mit dem kaiserlichen Rachschwert zu bewaffnen und, von tapfern und edlen Fürsten begleitet, über die unruhigen Häupter zu senden. Wenn es Euer Majestät Ernst ist, die Fürsten bieten gern ihre Hände und so garantir ich, in weniger als Jahresfrist das Reich in der blühendsten Ruhe un Glückseligkeit zu sehen.

3. **Urphede**, « das Heraustreten aus der Fehde, Beendigung der Fehde; ur ist goth. us, aus » (Wustmann), par extension, la convention même, le pacte par lequel on s'engage à mettre fin à la querelle. Les infinitifs suivants développent les conditions de ce pacte. Cf. **W. Tell**, V, 1 : Urfehde schwur er, nie zurück zu kehren. — *Biographie*, p. 80 : ...daß ich mich 16 Jahr meiner vhrphed nach, ehrlich vnnd wollgehalten.

4. **Bann** a les deux sens de *territoire* et de *ban* (sentence qui exclut); dans ce second sens, il signifie d'ordinaire *bannissement du territoire*, *proscriptio*. Cf. Grimm, I, p. 1114; ici, au contraire, c'est le *territoire* dans les limites duquel le *ban* vous oblige de rester. — **Session**,

Weislingen.

Ein freudiger beystimmender Zuruf wird Eurer Majestät das Ende der Rede ersparen[1]. ab.

Zweite Scene.

Jaxthausen.

Sickingen[2]. Berlichingen.

Sickingen.

Ja, ich komme eure edle Schwester um ihr Herz und ihre Hand zu bitten[3].

Götz.

So wollt' ich ihr wär't eher kommen. Ich muß euch sagen, Weislingen hat während seiner Gefangenschaft ihre Liebe gewonnen[4], um sie angehalten, und ich sagt sie ihm zu. Ich hab ihn losgelassen, den Vogel, und er verachtet die gütige Hand, die ihm in der Noth[5]

séance, et non *session*, comme l'indique le passage correspondant de l'Adaptation : Mit den ernstlichsten Gesinnungen, die innere Ruhe Deutschlands, kost es was es wolle, baldigst herzustellen, will ich die morgende Session eröffnen.

1. Ersparen. L'Adaptation ajoute : und Hülfe gegen den Türken wird sich als unmittelbare Folge so weiser, väterlicher Vorkehrungen zeigen.

2. Sickingen. Cf. *Introd.*, p. LXII.

3. Bitten. Dans l'Adaptation, cette phrase est précédée du dialogue suivant : Götz : Weite Plane, theuerster Sickingen, hab ich euch immer zugetraut und vermuthet; jetzt da ihr sie aussprecht, erschreck ich davor. So verschieden sind unsre Geister! Mir genügt es, mich in der Nähe zu tummeln und das was recht und billig ist, zu fördern. Der Besitz, den ich vom Vater geerbt habe, genügt mir. — Sickingen : Ich lobe dich, daß du in dieser wilden Zeit ein redliches Wesen treibst; laß mich andere Sorgen hegen. So lange das Metall flüssig ist, kömmt's auf den Meister an, in welche Form er es leiten will, zusammengehalten giebt es eine große Glocke, vereinzelt Klingeln und Schellen. — Götz : Deine Form ist fertig, ich wünsche dir reichliches und geschmeidiges Erz und Glück zum Guß. Kann ich dir bey dieser Gelegenheit dienen, so soll michs freuen. Rede nur und sage womit? — Sickingen : Nein Götz, ich will dich nicht aus deinem Kreis in den meinigen ziehen. Verharre in dem Beruf, zu dem du besonders erwählt bist; doch verwundere dich nicht, wenn ich sage, daß ich von dem Deinigen etwas entwenden möchte. — Götz : Und wie das? — Sickingen : Deine edle Schwester möcht ich mit davon führen. — Götz : So wünscht ich du wärst eher gekommen, etc.

4. Gewonnen. Esquisse : sich in ihren Augen gefangen.

5. In der Noth. Esquisse : in seiner Gefangenschaft.

Futter reichte. Er schwirrt herum, weiß Gott auf welcher Hecke seine Nahrung zu suchen.

Sickingen.

Ist das so?

Götz.

Wie ich sage.

Sickingen.

Er hat ein doppeltes Band zerrissen[1]. Wohl euch, daß ihr mit dem Verräther nicht näher verwandt worden.

Götz.

Sie sitzt, das arme Mädchen, verjammert und verbethet[2] ihr Leben.

Sickingen.

Wir wollen sie singen machen.

Götz.

Wie! Entschließet ihr euch eine Verlaßne zu heirathen?

Sickingen.

Es macht euch beyden Ehre, von ihm betrogen worden zu seyn[3]. Soll darum das arme Mädchen in ein Kloster gehn, weil der erste Mann, den sie kannte, ein Nichtswürdiger war? Nein doch[4]! ich bleibe darauf, sie soll Königinn von meinen Schlössern werden.

Götz.

Ich sage euch, sie war nicht gleichgültig gegen ihn.

1. Zerrissen. Dans l'Esquisse, Sickingen sort de son caractère, ou plutôt du style simple et rude qui lui convient, en ajoutant : ein Band an dem selbst die scharfe Sense des Todes hätte stumpf werden sollen.

2. Verjammert und verbetet. Sanders et Wustmann paraphrasent ainsi ces verbes : unter Jammern und Beten verbringen, passer sa vie à gémir et à prier. Je crois que la particule ver a ici le sens fréquent et plus expressif d'*user*, *consumer*. A force de prier et gémir, elle use sa vie; « elle consume sa vie dans les gémissements et la prière » (Lang). En tous cas, ce second sens, s'il n'est pas aussi nettement exprimé que le fait la traduction, flotte au-dessus du premier; il y est sous-entendu.

3. Seyn. Cela leur fait honneur, parce que c'est une marque de leur bon cœur, de leur nature loyale, qui juge les autres d'après elle.

4. Nein doch. Cf. p. 87, l. 5 et la note.

Sickingen.

Traust du mir nicht zu, daß ich den Schatten eines Elenden sollte verjagen können? Laß uns zu ihr[1]. 25.

Dritte Scene.

Lager der Reichsexecution[2].

Hauptmann. Officiere.

Hauptmann.

Wir müssen behutsam gehn, und unsere Leute so viel möglich schonen. Auch ist unsere gemessene[3] Order, ihn in die Enge zu treiben und lebendig gefangen zu nehmen. Es wird schwer halten[4], denn wer mag[5] sich an ihn machen?

Erster Officier.

Freylich! Und er wird sich wehren wie ein wildes Schwein. Über-

1. Zu ihr. L'Adaptation ajoute : Götz: Und soll ich mich nicht verwundern, daß ihr, der ihr so weit umherschaut, eure Blicke nicht nach einer reichen Erbin wendet, die euch Land und Leute zubrächte, anstatt daß ich euch mit Marien nicht viel mehr als sie selbst übergeben kann. — Sickingen: Eine Frau suche ich für meine Burgen und Gärten. In meinen Weilern, an meinen Teichen hoffe ich sie zu finden, dort soll sie sich ein eignes Reich bereiten. Im Kriegsfelde, bey Hofe, will ich allein stehen, da mag ich nichts Weibliches neben mir wissen, das mir angehört. — Götz: Der ächte Rittersinn. — Sickingen: Was hilft nun dem Weislingen, daß er sich einer schönen prächtigen, reichen, geschäftigen Frau hingab, verwirrt sie ihn nicht jetzt schon öfter als sie ihn fördert, bewegt sie ihn nicht zu Handlungen, die ihn gereuen, sind ihm ihre Anverwandten nicht zur Last, und wenn sie erst verheirathet sind, dann mag ich nicht mit ihm theilen. Nein Götz, ich hoffe zu fahren wie du, unsere Weiber sollen eher den Aebtissinnen eines Klosters als Amazonen gleichen, die sich nirgends gut ausnehmen, als im Ritterbuch.

2. Reichsexecution. Execution, c'est proprement l'exécution d'une sentence. par suite, l'armée chargée de l'exécution ; ici, ce sont les troupes impériales dirigées contre Gœtz à la suite de sa mise au ban de l'empire.

3. Gemessene, mesuré, nettement délimité, fixé, formel.

4. Schwer halten, ce sera difficile. Schwer halten = hart halten. « Hart halten, standhaft, dann auch hartnäckig ausharren... In unpersönlicher Fügung hat sich bei hart halten aus dem Begriffe des Standhaltens, der Ausdauer, der des Hemmnisses ergeben... Für hart halten wird nachher auch schwer halten gebraucht : « Wo find ich einen weisen Mann in Indostan? Es wird schwer halten, gnädigster Herr! » Wieland, VIII, 440. » Sur les acceptions infiniment diverses de halten, cf. Grimm, IV² (Heyne), 275-300 (schwer halten, 280).

5. Mag. Cf. p. 114, l. 9 et note.

haupt hat er uns sein Lebelang nichts zu Leid' gethan, und jeder wird's von sich schieben, Kaiser und Reich zu Gefallen Arm und Bein dran zu setzen.

Zweyter Officier.

Es wäre eine Schande, wenn wir ihn nicht kriegten. Wenn ich ihn nur einmal beym Lappen[1] habe, er soll nicht los kommen.

Erster Officier.

Faßt ihn nur nicht mit Zähnen, er möchte euch die Kinnbacken ausziehen. Guter junger Herr, dergleichen Leut packen sich nicht wie ein flüchtiger Dieb.

Zweyter Officier.

Wollen sehn.

Hauptmann.

Unsern Brief[2] muß er nun haben. Wir wollen nicht säumen, und einen Trupp ausschicken, der ihn beobachten soll.

Zweyter Officier.

Laßt mich ihn führen.

Hauptmann.

Ihr seyd der Gegend unkundig.

Zweyter Officier.

Ich hab' einen Knecht, der hier geboren und erzogen ist.

Hauptmann.

Ich bin's zufrieden. Ab.

1. Lappen. Lappe(n) ou Lippen (« beim Lippen habe », Esquisse, éd. de 1773), pan d'un habit; ihn beim Lappen haben, le tenir, « le tenir au collet » (Lang). Cf. l'anglais *lap*.

2. Brief, la sentence qui le met au ban de l'empire. Brief vient du latin *brevis* (sous-ent. *libellus*); il désigne primitivement tout écrit court, en particulier une charte, un titre, un diplôme. Cf. la locution Brief und Siegel et les composés Ablaßbrief, Adelsbrief, etc.

Vierte Scene.

Jaxthausen.

Sickingen.

Sickingen.

Es geht alles nach Wunsch, sie war etwas bestürzt über meinen Antrag, und sah mich vom Kopf bis auf die Füße an; ich wette sie verglich mich mit ihrem Weisfisch[1]. Gott sey Dank, daß ich mich stellen[2] darf. Sie antwortete wenig, und durch einander; desto besser! Es mag eine Zeit kochen. Bey Mädchen, die durch Liebesunglück gebeitzt sind, wird ein Heirathsvorschlag bald gar[3].

Götz kommt.

Sickingen.

Was bringt ihr, Schwager[4]?

Götz.

In die Acht erklärt[5]!

1. **Weißfisch.** Cf. p. 86, note 4.
2. **Stellen**, me placer (à côté, en face de lui), supporter la comparaison.
3. **Gar.** C'est la métaphore de la cuisson qui continue : das Fleisch beizen, mariner la viande ; gar = fertig gekocht, à point. *Chez les jeunes filles, dont un chagrin d'amour a attendri le cœur, une proposition de mariage vient bientôt à point.*
4. **Schwager**, *beau-frère*, si on suppose que Sickingen considère déjà le mariage comme chose faite ; *ami*, *camarade*, si on entend le mot dans le sens plus large, notamment très fréquent dans la *Biographie*. Cf. *Introd.*, p. LXII.
5. **Erklärt.** Dans l'Adaptation, c'est Selbitz qui vient annoncer à Gœtz sa mise au ban de l'empire : Götz : Woher so eilig, alter Freund? — Selbitz : Laßt mich zu Athem kommen. — Götz : Was bringt ihr? — Selbitz : Schlechte Nachrichten. Da verließen wir uns auf des Kaisers geheime Gunst, von der man uns manches vorschmeichelte. Nun haben wir die Bescheerung. — Götz : Sagt an! — Selbitz : Der Kaiser hat Execution gegen euch verordnet, die euer Fleisch den Vögeln unter dem Himmel und den Thieren auf dem Felde vorschneiden soll. — Sickingen : Erst wollen wir von ihren Gliedern etwas auftischen. — Götz : Execution? In die Acht erklärt? — Selbitz : Nicht anders. — Götz : So wäre ich denn ausgestoßen und ausgeschlossen, wie Ketzer, Mörder und Verräther. — Sickingen : Ihr wißt Götz, das sind Rechtsformeln, die nicht viel zu bedeuten ha-

Sickingen.

Was?

Götz.

Da les't den erbaulichen Brief[1]! Der Kaiser hat Execution gegen mich verordnet, die mein Fleisch den Vögeln unter dem Himmel und den Thieren auf dem Felde zu fressen vorschneiden soll[2].

Sickingen.

Erst sollen sie dran[3]. Just zur gelegenen Zeit bin ich hier.

Götz.

Nein, Sickingen, ihr sollt fort. Eure großen Anschläge[4] könnten drüber zu Grunde gehn, wenn ihr zu so ungelegener Zeit des Reichs Feind werden wolltet. Auch mir werdet ihr weit mehr nutzen, wenn ihr neutral zu seyn scheint. Der Kaiser liebt euch, und das schlimmste das mir begegnen kann, ist gefangen zu werden; dann braucht euer Vorwort[5], und reißt mich aus einem Elend, in das unzeitige Hülfe

ben, wenn man sich tapfer wehrt. — Selbitz: Verlogne Leute stecken dahinter, Mißgönner, mit Butz, Neid und Practica. — Götz: Es war zu erwarten, ich habe es erwartet, und doch überraschts mich. — Sickingen: Beruhigt euch. — Götz: Ich bin schon ruhig, indem ich die Mittel überdenke, ihren Plan zu vereitlen. — Sickingen: Gerade zur gelegenen Zeit bin ich hier, euch mit Rath und That beyzustehen. — Götz: Nein Sickingen! Entfernt euch lieber! Nehmt selbst euern Antrag zurück. Verbindet euch nicht mit einem geächteten. — Sickingen: Von dem Bedrängten werde ich mich nicht abwenden. Kommt zu den Frauen! Man freit nicht besser und schneller als zu Zeiten des Kriegs und der Gefahr. — Selbitz: Ist so etwas im Werke? Glück zu! — Götz: Nur unter einer Bedingung kann ich einwilligen. Ihr müßt euch öffentlich von mir absondern. Wolltet ihr euch für mich erklären, so müßet ihr zu sehr ungelegener Zeit des Reichs Feind werden, etc.

1. Brief. Cf. p. 134, note 2. — Execution, p. 133, note 2 : Reichsexecution.

2 Soll. Cf. *Biographie*, p. 48 : Inn summa summarum, daz Reich verordnet vier hundert Pferd wider mich, darunder Grauen vnnd herrn, Ritter vnnd knecht waren, wie dann dieselbigen feindsbrieff noch vorhanden, vnnd kammen jch vnnd mein brueder in die acht vnnd aberacht, vnnd inn etlichen Stetten schoßen die Pfaffen vnnd Mönchen vff der Canzell mit liechtern zu mir, vnnd erlaubten mich denn vegelln im lufft, sie solten mich freßen, vnnd wart vnnß alles genohmmen, waß wir hetten, daß wir nit eins schuhs breit mehr behielten. » Cf. *Introd.*, p. XXIV.

3. Dran, daran. Comme le fait observer Sanders, I, 31, daran a souvent un sens vague, indéterminé, qui a besoin d'être complété; de là, dans ce passage, deux significations possibles : 1° erst sollen sie (sich) dran (machen), il faut d'abord qu'ils (les soldats envoyés contre Gœtz) mettent la main à l'œuvre, il faut qu'ils s'emparent de toi, ils en sont loin. » C'est le sens adopté par MM. Porchat et Lang; 2° dran sollen = an die Reihe kommen (Grimm, II, 759), ans Sterben (Sanders, I, 31), ce sera d'abord leur tour (à tes ennemis) d'être dévorés. Ce dernier sens me parait d'autant plus probable que la paraphrase de l'Adaptation le confirme : Erst wollen wir von ihren Gliedern etwas auftischen.

4. Anschläge. Cf. *Introd.*, p. LXII.

5. Vorwort = Fürwort, Fürsprache.

uns beyde stürzen könnte. Denn was wär's? Jetzo geht der Zug gegen mich; erfahren sie du bist bey mir, so schicken sie mehr, und wir sind um nichts gebessert. Der Kaiser sitzt an der Quelle[1], und ich wär schon jetzt unwiederbringlich verloren, wenn man Tapferkeit so geschwind einblasen könnte, als man einen Haufen zusammen blasen[2] kann.

Sickingen.

Doch kann ich heimlich ein zwanzig[3] Reiter zu euch stoßen lassen.

Götz.

Gut. Ich hab schon Georgen nach dem Selbitz geschickt, und meine Knechte in der Nachbarschaft herum. Lieber Schwager[4], wenn meine Leute beysammen sind, es wird ein Häufchen seyn, dergleichen[5] wenig Fürsten beysammen gesehen haben.

Sickingen.

Ihr werdet gegen der Menge[6] wenig seyn.

Götz.

Ein Wolf ist einer ganzen Herde Schafe zu viel.

Sickingen.

Wenn sie aber einen guten Hirten haben?

Götz.

Sorg du[7]. Es sind lauter Miethlinge. Und dann kann der beste Ritter nichts machen, wenn er nicht Herr von seinen Handlungen ist[8]. So kamen sie mir auch einmal, wie ich dem Pfalzgrafen zugesagt hatte

Sur la confusion de vor et de für, cf. *Introd.*, p. cxxx.

1. Quelle. Adaptation : dem Kaiser steht alles zu Diensten.

2. Zusammen blasen, litt. *rassembler en soufflant, au son de la trompette*. Ce sens particulier de blasen s'applique au second verbe; il est peut-être permis de l'étendre aussi à einblasen, qui signifie proprement *souffler dans, inspirer* (*inspirare*).

3. Ein zwanzig. Cf. p. 61, note 4.

4. Schwager. Voy. plus haut, p. 135, note 4.

5. Dergleichen, relatif.

6. Menge. Esquisse et Adaptation : gegen die Menge.

7. Sorg du, litt. *sois inquiet, toi! tu t'inquiètes bien à tort, bah!* Wustmann explique (et cette seconde interprétation est aussi plausible que la première) : « Occupe-toi d'en trouver un! » et il ajoute : on demande quelquefois par ironie ce qu'il est impossible d'obtenir.

8. Ist. L'Esquisse continue : Zu Hause sitzt der Fürst und macht einen Operationsplan; das ist die rechte Höhe! So ging mir's auch einmal, wie ich, etc.

gegen Conrad Schotten[1] zu dienen; da legt er mir einen Zettel aus der Kanzley vor, wie ich reiten und mich halten sollt, da warf ich den Räthen das Papier wieder dar, und sagt': ich wüßt nicht darnach zu handeln, ich weiß nicht was mir begegnen mag, das steht nicht im Zettel; ich muß die Augen selbst aufthun, und sehn was ich zu schaffen hab[2].

Sickingen.

Glück zu, Bruder! Ich will gleich fort und dir schicken was ich in der Eil zusammen treiben kann.

Götz.

Komm noch zu den Frauen[3], ich ließ sie beisammen. Ich wollte daß du ihr[4] Wort hättest ehe du gingst. Dann schick mir die Reiter, und komm heimlich wieder Marien abzuhohlen, denn mein Schloß, fürcht' ich, wird bald kein Aufenthalt für Weiber mehr seyn.

Sickingen.

Wollen[5] das beste hoffen. Ab.

1. Schotten, accus.; en français, Conrad Schott, et non Schotten (Porchat). Cf. *Biographie*, p. 67 : Nun dacht ich..., herr Conrad Schott der würd sich regen.

2. Hab. *Biographie*, p. 64 : vnnd alßbald legt mein gnedigster Churfürst vnnd Herr, der Pfalzgraff mir auß der Canzley ein zettel dar, wie jch reitten vnnd mich halten solt, Da wurff jch den Rethen den zettel wider dar, vnnd sagt, jch wüst nach dem zettel nit zu reitten, dann ich reit nit mehr heim gein Hornberg, jch weiss nit, waß mir begegnen mag, daz steth in dem zettel nit, ich muß die Augen selbst vff thun, vnnd sehen, waß ich zu schaffen hab. » Dans l'Adaptation, à la place de cette anecdote topique, on lit (après von seinen Handlungen ist) : Man schreibt ihnen dies und jenes vor, ich weiß schon wie das geht. Sie sollen nach dem Zettel reiten, indessen wir die Augen aufthun, und selbst sehen was zu schaffen sey.

3. Frauen. Esquisse : Komm noch mit zu meinen Weibsleuten.

4. Ihr, *sa* ou *leur*. St., P. et L. traduisent *leur*; *sa* me paraît préférable. En effet, dans l'Esquisse et l'éd. de 1773, on lit dans la phrase suivante sie au lieu de Marien; de même que ce sie ne pouvait désigner que Marie (cf. acte III, sc. xvii), de même ihr se rapporte très vraisemblablement à elle seule.

5. Wollen. Cf. *Introd.*, p. cxxvii.

Fünfte Scene.

Bamberg.

Adelheidens Zimmer.

Adelheid. Franz.

Adelheid[1].

So sind die beyde Executionen[2] schon aufgebrochen?

Franz.

Ja, und mein Herr hat die Freude, gegen eure Feinde zu ziehen. Ich wollte gleich mit, so gern ich zu euch gehe. Auch will ich jetzt wieder fort, um bald mit fröhlicher Bothschaft wieder zu kehren. Mein Herr hat mir's erlaubt.

Adelheid.

Wie steht's mit ihm?

Franz.

Er ist munter. Mir befahl er eure Hand zu küssen.

Adelheid.

Da — deine Lippen sind warm.

Franz vor sich auf die Brust deutend.

Hier ist's noch wärmer! Laut. Gnädige Frau, eure Diener sind die glücklichsten Menschen unter der Sonne[3].

1. **Adelheid.** Dans l'Esquisse, Adelheid est informée par une lettre de Weislingen des résolutions prises à Augsbourg : **Adelheid** (mit einem Briefe) : Das ist mein Werk! Wohl dem Menschen, der stolze Freunde hat! (Sie liest.) « Zwei Exekutionen sind verordnet, eine von Vierhundert gegen Berlichingen, eine von Zweihundert wider die gewaltsamen Besitzer Deiner Güter. Der Kaiser ließ mir die Wahl, welche von beiden ich führen wollte. Du kannst denken, daß ich die letzte mit Freuden annahm. » — Ja, das kann ich denken, kann auch die Ursach rathen : Du willst Berlichingen nicht ins Angesicht sehen. Inzwischen warst Du brav. Fort, Adelbert! Gewinne meine Güter! Mein Trauerjahr ist bald zu Ende, und Du sollst Herr von ihnen sein.

2. **Executionen**, cf. p. 133, note 2. — **Beyde**, les troupes dirigées contre Gœtz et contre le duc (Ulrich de Wurtemberg ?) qui s'est emparé des biens d'Adelheid (cf. p. 93, l. 16; p. 117, l. 5).

3. **Sonne.** Ce passage a été emprunté à la dernière scène du quatrième acte de

Adelheid.

Wer führt gegen Berlichingen?

Franz.

Der von Sirau[1]. Lebt wohl, beste gnädige Frau. Ich will wieder fort. Vergeßt mich nicht.

Adelheid.

Du mußt was essen, trinken, und rasten[2].

Franz.

Wozu das? Ich hab' euch ja[3] gesehen. Ich bin nicht müd noch hungrig.

Adelheid.

Ich kenne deine Treu.

Franz.

Ach[4] gnädige Frau!

Adelheid.

Du hältst's nicht aus, beruhige dich[5], und nimm was zu dir.

Franz.

Eure Sorgfalt für einen armen Jungen. Ab.

l'Esquisse. MM. Minor et Sauer (Studien zur Goethe-Philologie, p. 145) remarquent à ce propos : « Die neun Adelheid-Scenen der drei letzten Acte in Gottfried sind jetzt auf drei zusammengeschmolzen, in Götz erscheint sie in jedem Acte einmal. Einen großen Theil der Motive, viele Einzelheiten des Ausdruckes haben diese drei Scenen aus der älteren Scenenmasse herübergenommen, so daß sie stellenweise mosaikartig aus den Bruchstücken des früheren Materials zusammengesetzt scheinen. Goethe hatte offenbar die erste Fassung sehr gut im Gedächtnisse; wir dürfen annehmen, er habe sie zum Zwecke der Umarbeitung genau durchgelesen und wohl erwogen, was daraus zu verwenden sei und was nicht. »

1. Der von Sirau. Éd. de 1773 : Baron von Sirau.

2. Rasten. Etwas rasten pour ein wenig rasten ne se dit guère ; il est ici par attraction, comme p. 22, l. 12 : gieb mir so eine Lanze, Rüstung und Pferd.

3. Ich hab' euch ja gesehen. Ja sert ici à motiver son refus : « A quoi bon ? ne vous ai-je pas vue ? »

4. Ach marque la joie qu'il ressent de l'intérêt que lui témoigne Adelheid : c'est le sens qu'indiquent ses paroles précédentes et suivantes. L'expliquer comme soupir de désir et de passion me paraît ici peu vraisemblable.

5. Beruhige dich n'est pas la répétition du conseil précédent (du mußt... rasten) et ne signifie pas : « Repose-toi (Porchat, Lang) ». C'est la réponse à la réplique de Franz : Puisque tu es trop agité pour suivre mon conseil, *calme-toi* d'abord, puis, une fois calmé, prends quelque nourriture, nimm was zu dir.

Adelheid.

Die Thränen stehn ihm in den Augen. Ich lieb' ihn von Herzen. So wahr und warm hat noch niemand an mir gehangen. ab.

Sechste Scene.

Jaxthausen.

Götz. Georg.

Georg.

Er will selbst mit euch sprechen. Ich kenn' ihn nicht, es ist ein stattlicher Mann, mit schwarzen feurigen Augen [1].

Götz.

Bring ihn herein.

Lerse kommt.

Götz.

Gott grüß' euch. Was bringt ihr?

Lerse.

Mich selbst, das ist nicht viel, doch alles was es ist bieth' ich euch an.

Götz.

Ihr seyd mir willkommen, doppelt willkommen, ein braver Mann, und zu dieser Zeit, da ich nicht hoffte neue Freunde zu gewinnen, eher den Verlust der alten stündlich fürchtete. Gebt mir euren Nahmen.

Lerse.

Franz Lerse [2].

Götz.

Ich danke euch, Franz, daß ihr mich mit einem braven Mann bekannt macht.

1. Augen. Esquisse : es ist ein kleiner Mann mit schwarzen feurigen Augen und einem wohlgeübten Körper. Cf. *Introd.*, p. IV.

2. Lerse. Cf. *Introd.*, p. LXIII.

Lerse.

Ich machte euch schon einmal mit mir bekannt, aber damals danktet ihr mir nicht dafür.

Götz.

Ich erinnere mich eurer nicht.

Lerse.

Es wäre mir leid. Wißt ihr noch, wie ihr um des Pfalzgrafen willen Conrad Schotten[1] feind wart, und nach Haßfurt auf die Fastnacht[2] reiten wolltet?

Götz.

Wohl weiß ich es.

Lerse.

Wißt ihr, wie ihr unterwegs bey einem Dorf fünf und zwanzig Reitern entgegen kamt?

Götz.

Richtig. Ich hielt sie anfangs nur für zwölfe, und theilt meinen Haufen, waren unser sechzehn, und hielt am Dorf hinter der Scheuer, in willens[3] sie sollten bey mir vorbey ziehen. Dann wollt' ich ihnen nachrucken[4], wie ich's mit dem andern Haufen abgeredt hatte.

Lerse.

Aber wir sahn euch, und zogen auf eine Höhe am Dorf. Ihr zogt herbey und hieltet unten. Wie wir sahen ihr wolltet nicht herauf kommen, ritten wir herab[5].

Götz.

Da sah' ich erst, daß ich mit der Hand in die Kohlen geschlagen hatte[6]. Fünf und zwanzig gegen acht! Da galt's kein feiern. Erhard

1. Schotten, datif. Cf. p. 138. — Haßfurt, sur le Mein, en Franconie.

2. Fastnacht. *Biographie*, p. 65 : Bald nach dem erfuhr jch weitter kundschafft, wie ein grose Faßnacht zu Haßfurt sein würd.

3. In willens. *Biographie*, p. 56 : So hett Thoma von Rossenberg inn willens. Cf. *Introd.*, p. cxxxi.

4. Nachrucken, verfolgen. *Biographie*, p. 24 : rucht zu ihm hinzu; p. 25 : ruchten wir nach. Voy. Wustmann, p. 46.

5. Herab. Esquisse : hinab. Cette dernière leçon paraît plus correcte (par opposition à heraufkommen).

6. Hatte. Encore une locution qui se retrouve trois fois dans la *Biographie*, p. 64 : also daz ich sorg hett, ich schlug die hand inn die kollen; même page : das

Truchses durchstach mir einen Knecht, dafür rannt' ich ihn vom Pferde[1]. Hätten sie sich alle gehalten wie er und ein Knecht, es wäre mein und meines kleinen Häufchens übel gewahrt gewesen.

Lerse.

Der Knecht, wovon[2] ihr sagtet —

Götz.

Es war der bravste den ich gesehen habe. Er setzte mir heiß zu. Wenn ich dachte, ich hätt' ihn von mir gebracht, wollte mit andern zu schaffen haben, war er wieder an mir, und schlug feindlich[3] zu. Er hieb mir auch durch den Panzerermel hindurch, daß es ein wenig gefleischt hatte[4].

Lerse.

Habt ihr's ihm verziehen?

Götz.

Er gefiel mir mehr als zu wohl[5].

Lerse.

Nun so hoff' ich daß ihr mit mir zufrieden seyn werdet, ich hab mein Probstück an euch selbst abgelegt.

Götz.

Bist du's? O willkommen, willkommen. Kannst du sagen, Maximilian, du hast unter deinen Dienern Einen so geworben[6]!

mit wir die hand nit in die Kollen schlügen; p. 78 : auff daz wir nit die hend in die Kollen schlügen. Cf. la locution française : *fourrer la main dans un guêpier*.

1. **Pferde.** Rennen, intrans., *courir;* ici, il est transitif et signifie rennend stoßen, niederrennen.

2. **Wovon,** von dem. Cf. p. 53 damit.

3. **Feindlich,** gewaltig. Cf. p. 110.

4. **Gefleischt hatte.** Fleischen, entrer dans la chair. — **Hatte.** La suite du récit demanderait fleischte; mais cf. ci-dessous le passage correspondant de la *Biographie*.

5. **Zu wohl.** *Biographie :* er gefiel mir... nit mehr dann zu woll. Il est curieux de comparer les deux locutions qui expriment la même idée (celle d'une très vive admiration), quoique l'une contienne une négation que Gœthe a supprimée. La locution de la *Biographie* est surtout humoristique; il est piquant d'exprimer sous une forme négative un sentiment très vif; l'expression nous ménage une surprise, puisque la seconde partie (zu wohl) annule la restriction de la première (nicht mehr als); la locution de Gœthe est surtout hyperbolique; le pléonasme voulu exprime très heureusement toute l'intensité de l'admiration de Gœtz.

6. **Geworben.** « Peux-tu dire, Maximilien, que tu aies enrôlé de cette façon un seul de tes serviteurs! » Allusion à l'étrange manière dont il a fait la conquête de Lerse; cf. ses paroles suivantes : Wie sollte, etc. — Les traducteurs expli-

Lerse.

Mich wundert, daß ihr nicht eh[1] auf mich gefallen seyd.

Götz.

Wie sollte mir einkommen, daß der mir seine Dienste anbiethen würde, der auf das feindseligste mich zu überwältigen trachtete?

Lerse.

Eben das Herr! Von Jugend auf dien' ich als Reitersknecht, und hab's mit manchem Ritter aufgenommen[2]. Da wir auf euch stießen, freut' ich mich. Ich kannte euern Nahmen, und da lernt' ich euch kennen. Ihr wißt, ich hielt nicht Stand; ihr saht, es war nicht Furcht, denn ich kam wieder. Kurz ich lernt' euch kennen[3], und von Stund an beschloß ich euch zu dienen[4].

Götz.

Wie lange wollt ihr bey mir aushalten?

Lerse.

Auf ein Jahr. Ohne Entgeld.

Götz.

Nein, ihr sollt gehalten werden wie ein anderer, und drüber wie der, der mir bey Remlin[5] zu schaffen machte.

quent : « Peux-tu dire, Maximilien, que tu aies enrôlé parmi tes serviteurs un seul homme pareil à celui-ci! » Pour traduire ainsi, il faudrait lire so einen.

1. Eh. Esquisse : bei Anfang der Erzählung.

2. Aufgenommen. Es aufnehmen = den Kampf aufnehmen, accepter la lutte avec.

3. Kennen. Accent sur euch, opposé à euern Nahmen.

4. Dienen. Esquisse : Ihr überwandet nicht nur meinen Arm, ihr überwandet mich, und vön Stund an...

5. Remlin. Ce nom de village est de l'invention de Gœthe; peut-être une abréviation de Remlingen, village de Franconie. — Machte. Toute cette scène est la mise en dialogue du récit suivant de la *Biographie*, p. 66 : Alß wir nun v sie hielten, da ziehen sie daher, bey 10 oder 12 Pferden, wie wir sie erstlichen anschlugen, vnnd dieweil sie nit mehr hetten, so theilten wir vnnß, vnnd gab ich Geörg Gebsattel die besten knecht zu, daß sie solten bey einer Mühl hinüber ziehen, dann sie konten sonst nit vber daß bechlein khomen doselbst, vnnd solten inn vnder augen ziehen, treffen sie dann mit ihnen, so wolt ich nit weit von jnen sein, treffen sie dann mit mir, so solten sie deßelbigen gleichen auch thon, jnn summa, ich rückht zu einem dorff hinder ein scheür, vnnd meint ich wolt Beltin Schotten vnnd den Erhard Thruchsessen mit ihrem hauffen fürlaßen, vnnd wolt jnn vff dem fueß nachziehen, wie ich dann den e- scheid mit meinen Reüttern gemacht het, Da wurden sie aber mein gewahr hinder der scheürn, vnd ruckhten bey dem dorff zusammen, vff ein bühelein, vnnd hetten ihre spieß

Georg kommt.

Georg.

Hanns von Selbitz läßt euch grüßen. Morgen ist er hier mit funfzig Mann.

Götz.

Wohl.

Georg.

Es zieht am Kocher[1] ein Trupp Reichsvölker herunter, ohne Zweifel euch zu beobachten.

Götz.

Wie viel?

Georg.

Ihrer funfzig.

vff den bainen, vnnd jhre armbrüst vffbracht, wie dann ein jeglicher gerust war, da zog jch fueß für fueß zu inn, daß thet ich darumb, darmit daz Jörg Gebsattel vnnd die andern Reütter die ich von mir geschickht het, möchten auch desto ehr mir zu hilff vnnd zum handel khommen, vnnd war mir darbey die weil nit kurz, dann je neher jch zu jnn kam, jhe größer mich daucht der hauff sein vnnd hetten bey vier oder fünff vnd zwanzig Pferd, Nun wolt ich mit Gottes gnad vnnd hilff woll von jhuen kommen sein, so gedacht ich aber die 6 Pferd, die ich von mir geschickht hett, möchten darob geschlagen, gefangen vnnd erstochen werden, daz möcht mir zu grosem nachtheil vnnd schaden gereicht haben, vnnd daz ich dem bescheidt nit nach khommen wer, wie jch dann mit ihnen gemacht hett, vnnd wie sie vff dem bühelin halten, so hielt jch darunder, aber da jch nit khommen wolt, da khammen sie, vnnd durchrand Erhard Thruchseßen mir ein knecht... daß er dem gaull mit seim ruckhen vff dem ruckhen lag, Daruff ich ihne Erhard Thruchseßen auch so bald vom Pferd herab gestochen, daz er mit sambt dem federbusch im treckh lag, daß dann, wie ich acht, vnser groß glückh war, vnnd war einer bey ihme, der hett ein armbrust, vnnd schoß vff mich ab, vnnd het daz armbrust nach mir geworffen, welchs ich nit gesehen hett, dann ich hett mit den andern zu[?] schaffen, daz ich sein nit wartten kond, da gieng es, daz ich bey drey oder vier meckl mit den 10 Pferden vnnd zweien buben durchbrechen must, ehe dann die andern sechs Pferd zu vnß khammen, darnach fiengen wir sie alle, ehne waß vnnß entriet, vnnd hetten sie all gethan, wie der fromb Erhard Thruchseß, vnnd ein knechtlein so beim Bernhard von Hutten gewesen, eß wer mein vnnd meines kleinen heüffleins vbel gewart worden, dann wann jch schon daß mendlein etwan ein mahl von mir bracht vnnd ich etwan sonst an einem andern war, so kam eß von stund an wider an mich, eß hub mich auch durch den Banzerermell hindurch, daß eß ein wenig geflaischt hett, vnnd het ich sonst souiel zu thun, daß ich sein nit allein gewartten kond, vnnd daßelbig mendlein entbot mir darnach, wann ich eß zu einem diener annehmmen wolt, so wolt eß mir ein jahr vmbsonst dienen, nit weiß jch waß eß ann mir ersehen hett, da entbot jch im, eß solt khommen, jch wolt es nit vmbsonst begehren, sondern ich wolt in halten, wie ein andern knecht, vnnd wie woll mir daz mendlein vff denn tag hart zusetzt vnnd ich sein nit bedarfft, so hett ich doch gern in zu einem diener angenohmmen, dann er gefiel mir vff denn tag nit mehr dann zu woll. Cf. *Introd.*, p. xxx.

1. Kocher, affluent de droite du Neckar.

Götz.

Nicht mehr! Komm, Lerse, wir wollen sie zusammenschmeißen, wenn Selbitz kommt daß er schon ein Stück Arbeit gethan findet[1].

Lerse.

Das soll eine reichliche Vorlese werden.

Götz.

Zu Pferde! Ab.

Siebente Scene.

Wald an einem Morast.

Zwey **Reichsknechte** begegnen einander.

Erster Knecht.

Was machst du hier?

Zweyter Knecht.

Ich hab' Urlaub gebethen meine Nothdurft zu verrichten[2]. Seit dem blinden Lärmen gestern Abends, ist mir's in die Gedärme geschlagen, daß ich alle Augenblicke vom Pferd muß.

Erster Knecht.

Hält der Trupp hier in der Nähe?

Zweyter Knecht.

Wohl eine Stunde den Wald hinauf[3].

1. Findet. La construction logique serait : daß Selbitz, wenn er kommt, schon ein Stück Arbeit gethan findet. Cf. Lessing, *Minna von Barnhelm*, III, vi : Ich wollte ihr sagen, wenn ich das Geld kriegte, daß ich ihr fünfhundert Thaler leihen könnte (Wustmann). Cette construction, quoique négligée, est plus naturelle au style de la conversation, parce qu'elle est moins enchevêtrée que l'autre.

2. Verrichten. Ce trait de réalisme est peut-être dû à l'imitation de Shakespeare. Cf. *Henri IV*, 1re partie, II, i, les paroles du second voiturier. Un trait analogue qui se trouvait dans l'Esquisse (Voy. *Appendice*, p. 271, l. 8) a été supprimé; Gœthe a conservé celui-ci, parce qu'il sert à motiver la scène des deux cavaliers. — Blinden Lärmen, fausse alarme. Cf. *cæcus : cæcis pavoribus* (*Lucain*, I, 521); *cæco pavore animi* (*Cæcina ad Cic. ep. fam.*, 6, 7). Voy. Grimm, II, 121.

3. Den Wald hinauf, en remontant la forêt.

Erster Knecht.

Wie verlaufft du dich dann hieher?

Zweyter Knecht.

Ich bitt dich verrath mich nicht. Ich will auf's nächste Dorf, und sehn ob ich nit mit warmen Ueberschlägen meinem Uebel abhelfen kann. Wo kommst du her?

Erster Knecht.

Vom nächsten Dorf. Ich hab unserm Officier Wein und Brot gehohlt.

Zweyter Knecht.

So, er thut sich was zu gut vor unserm Angesicht, und wir sollen fasten! Schön Exempel.

Erster Knecht.

Komm mit zurück, Schurke.

Zweyter Knecht.

Wär ich ein Narr! Es sind noch viele unterm Haufen, die gern fasteten, wenn sie so weit davon wären als ich.

Erster Knecht.

Hörst du! Pferde!

Zweyter Knecht.

O Weh!

Erster Knecht.

Ich klettere auf den Baum.

Zweyter Knecht.

Ich steck mich in's Rohr.

Götz, Lerse, Georg, Knechte, zu Pferde.

Götz.

Hier am Teich weg[1] und linker Hand in den Wald, so kommen wir ihnen in Rücken.

Ziehen vorbey.

1. Weg, vorüber.

Erster Knecht steigt vom Baum.

Da ist nicht gut seyn[1]. Michel! Er antwortet nicht? Michel, sie sind fort! *Er geht nach dem Sumpf.* Michel! O weh er ist versunken. Michel! er hört mich nicht, er ist erstickt. Bist doch krepirt, du Memme[2]. — Wir sind geschlagen. Feinde, überall Feinde.

Götz, Georg zu Pferde.

Götz.

Halt Kerl, oder du bist des Todes.

Knecht.

Schont meines Lebens[3].

Götz.

Dein Schwert! Georg, führ' ihn zu den andern Gefangenen, die Lerse dort unten am Wald hat[4]. Ich muß ihren flüchtigen Führer erreichen. *Ab.*

Knecht.

Was ist aus unserm Ritter geworden, der uns führte?

Georg.

Unterst zu oberst stürzt' ihn mein Herr vom Pferd, daß der Feder-

1. Seyn, à cause du voisinage de Gœtz; il craint pour lui-même. Deux autres explications me paraissent moins vraisemblables. D'après la première, da se rapporterait à tout l'ensemble de la forêt, et, en particulier, à la place où se trouve le détachement dont le cavalier fait partie; la phrase répondrait donc directement à so kommen wir ihnen in Rücken. La seconde interprétation est encore moins naturelle: da désignerait l'arbre, et le cavalier serait pressé de descendre, parce qu'il n'y est pas plus à l'aise que don Carlos dans son armoire.

2. Memme, *poltron, lâche.* « Memm ‚Feigling', erst nhd. Ableitung zu spät mhd. mamme, memme ‚weibliche Brust'; eigentlich ‚weibisches Wesen, weibischer Mann'. Kluge, 223. — Dans l'Esquisse, le cavalier sortait ici du ton, et, au lieu de cette exclamation énergique et vulgaire, conforme à sa condition, il disait : So lauert der Tod auf den Feigen und reißt ihn in ein unrühmlich Grab.

3. Lebens. Schonen, *épargner*, régit d'ordinaire l'accusatif; le génitif est archaïque et se trouve fréquemment dans la Bible.

4. Hat, dans le sens primitif de haben = halten, festhalten.

busch im Koth stak[1]. Seine Reiter huben ihn auf's Pferd und fort wie besessen[2]! Ab.

Achte Scene.

Lager.

Hauptmann. Erster Ritter[3].

Erster Ritter.

Sie fliehen von weitem dem Lager zu.

Hauptmann.

Er wird ihnen an den Fersen seyn. Laßt ein funfzig ausrücken bis an die Mühle; wenn er sich zu weit verliert, erwischt ihr ihn vielleicht. Ritter ab.

Zweyter Ritter geführt.

Hauptmann.

Wie geht's, junger Herr! Habt ihr ein paar Zinken abgerennt[4]?

Ritter.

Daß dich die Pest[5]! Das stärkste Geweih wäre gesplittert wie Glas.

1. Stak. Cf. p. 8, l. 13 et note. — *Biographie*, p. 66 : Daruff ich ihne Erhard Thruchseßen auch so bald vom Pferd herab gestochen, daz er mit sambt dem federbusch im treckh lag.

2. Besessen. Cette fin de scène est bien supérieure à celle de l'Esquisse, où le premier cavalier s'enfuyait à l'arrivée de Gœtz, où celui-ci se contentait de dire à George : « Reste auprès des prisonniers », sans les désigner davantage, où George se racontait à lui-même le sort du chef ennemi. On voit comme tout s'enchaine mieux dans le drame. — Esquisse : Erster Knecht : Fort, Du selbst Schurke! Fort, zu Deinem Haufen! (Ab.) — Gottfried (zu Pferde) : Halte bei den Gefangenen, Georg! Ich will sehn, ihren flüchtigen Führer zu erreichen. (Ab.) — Georg : Unterst zu oberst stürzt' ihn mein Herr vom Pferde, daß der Federbusch im Koth stak. Seine Reiter huben ihn aufs Pferd, und fort wie besessen. (Ab.)

3. Ritter. Les deux chevaliers de cette scène sont les *officiers* de la scène III (p. 133). — Sie, les soldats Impériaux; er (l. 5), Gœtz.

4. Abgerennt. Vous êtes-vous en courant rompu quelques andouillers? — Abrennen = rennend abbrechen. Cf. la locution sich die Hörner ablaufen. Les coups et les blessures que le chevalier a reçus lui ont fait perdre de sa jactance.

5. Pest, sous-ent. hole.

Du Teufel[1]! Er rannt' auf mich los, es war mir als wenn mich der Donner in die Erd' hinein schlüg[2].

Hauptmann.

Dankt Gott daß ihr noch davon gekommen seyd[3].

Ritter.

Es ist nichts zu danken, ein paar Rippen sind entzwey. Wo ist der Feldscher? ab.

Neunte Scene.

Jaxthausen.

Götz. Selbitz.

Götz.

Was sagst du zu der Achtserklärung, Selbitz?

Selbitz.

Es ist ein Streich von Weislingen.

Götz.

Meinst du?

Selbitz.

Ich meine nicht, ich weiß.

Götz.

Woher?

Selbitz.

Er war auf dem Reichstag sag' ich dir, er war um den Kaiser.

1. **Du Teufel**, exclamation toute générale, qui ne s'applique ni au capitaine, malgré **daß dich die Pest**, ni à Gœtz, comme l'expliquent les traducteurs (*Diable d'homme — ce démon!*), mais qui correspond plutôt à notre *diantre! peste!* Cf. *Faust*, v. 2858 :

Du lieber Gott! was so ein Mann
Nicht alles alles denken kann!

2. **Schlüg**. C'est celui-là même qu parlait de Gœtz avec tant de mépris; cf. p. 134.

3. **Seyd**. L'Esquisse ajoute so après noch.

Götz.

Wohl, so machen wir ihm wieder einen Anschlag zu nichte.

Selbitz.

Hoff's[1].

Götz.

Wir wollen fort! und soll die Hasenjagd angehn[2].

Zehnte Scene.

Lager.

Hauptmann. Ritter.

Hauptmann.

Dabey kommt nichts heraus, ihr Herrn. Er schlägt uns einen Haufen[3] nach dem andern, und was nicht umkommt und gefangen wird, das lauft in Gottes Nahmen[4] lieber nach der Türkey als in's Lager zurück. So werden wir alle Tag schwächer. Wir müssen einmal für allemal[5] ihm zu Leib gehen, und das mit Ernst; ich will selbst dabey seyn, und er soll sehn mit wem er zu thun hat.

Ritter.

Wir sind's all zufrieden; nur ist er der Landsart[6] so kundig, weiß alle Gänge und Schliche im Gebirg, daß er so wenig zu fangen ist wie eine Maus auf dem Kornboden.

Hauptmann.

Wollen ihn schon kriegen. Erst auf Jarthausen zu. Mag er wollen oder nicht, er muß herbey[7] sein Schloß zu vertheidigen.

1. Hoff's. Ich hoff's. Cf. *Intr.*, p. CXXVI.
2. Angehn. Cf. *Introd.*, p. CXXVII.
3. Einen Haufen. Esquisse et éd. de 1773 : ein Detaschement.
4. In Gottes Nahmen, loc. proverbiale = immerhin. Cf. p. 14 : « préfère s'enfuir *à la grâce de Dieu* en Turquie plutôt que de revenir au camp (Lang) ».
5. Allemal. On dit d'ordinaire ein für allemal.
6. Landsart, *nature particulière d'une terre, d'une contrée*; par extension, *contrée*, comme, p. ex. dans la *Biographie*, p. 59 : daß ich die Landsart ein weill gesegnen wolt.
7. Herbey, sous-ent. kommen, eilen.

Ritter.

Soll unser ganzer Hauf marschiren?

Hauptmann.

Freylich! Wißt ihr daß wir schon um hundert geschmolzen sind[1]?

Ritter.

Drum geschwind, eh der ganze Eisklumpen aufthaut; es macht warm[2] in der Nähe, und wir stehn da wie Butter an der Sonne. ab.

Elfte Scene.

Gebirg und Wald.

Götz, Selbitz, Trupp.

Götz.

Sie kommen mit hellem Hauf[3]. Es war hohe Zeit daß Sickingens Reiter zu uns stießen.

Selbitz.

Wir wollen uns theilen. Ich will linker Hand um die Höhe ziehen.

Götz.

Gut. Und du, Franz[4], führe mir die funfzig rechts durch den Wald hinauf; sie kommen über die Haide, ich will gegen ihnen[5] halten.

1. **Sind.** Dans l'Esquisse, le chevalier répond : **Verflucht!** et c'est le commandant qui reprend : **Drum geschwind, eh der ganze Eisklumpen aufthaut**, etc.

2. **Es macht warm**, gallicisme : *il fait chaud*. Cf. Grimm, VI, p. 1394 : « Nachahmung romanischen Sprachgebrauchs sind die Formeln es macht warm, es macht kalt, in süddeutschen, jenem Sprachgebiete benachbarten Mundarten : tirol. es macht kalt, warm, auch es macht Tag, Nacht (vgl. ital. *fa giorno*, *notte*); alem. es macht chalt, il fait froid. Durch Einfluß des Französischen seit dem vorigen Jahrhundert auch hin und wieder in der Schriftsprache. » Et il cite notre phrase : **es macht warm in der Nähe.**

3. **Mit hellem Hauf.** Dans cette locution, **hell** renforce simplement le sens du substantif : une grande troupe. Cf. Grimm, IV[2], p. 965.

4. **Franz.** Franz Lerse, p. 141, l. 11.

5. **Gegen ihnen.** On dirait aujourd'hui **ihnen gegenüber**. Cet emploi de **gegen**, conforme d'ailleurs à l'ancien usage (cf. Grimm, IV[1b] (Hildebrand) 2214), est assez fréquent chez Gœthe : **steht es gegen mir, steht mir gegen dem Blick** (Pandora), **saß er gegen mir** (Faust). Cf. d'ailleurs p. 60, note 4.

Georg, du bleibst um mich. Und wenn ihr seht daß sie mich angreifen, so fallt ungesäumt in die Seiten. Wir wollen sie patschen[1]. Sie denken nicht, daß wir ihnen die Spitze biethen[2] können. ab.

Zwölfte Scene.

Haide,

auf der einen Seite eine Höhe, auf der andern Wald.

Hauptmann. Executionszug.

Hauptmann.

Er hält auf der Haide! Das ist impertinent. Er soll's büßen. Was! den Strom nicht zu fürchten der auf ihn losbraust?

Ritter.

Ich wollt nicht, daß ihr an der Spitze rittet, er hat das Ansehn, als ob er den ersten der ihn anstoßen möchte umgekehrt in die Erde pflanzen wollte[3]. Reitet hinten drein.

Hauptmann.

Nicht gern.

Ritter.

Ich bitt' euch. Ihr seyd noch der Knoten von diesem Bündel Haselruthen[4]; lös't ihn auf, so knickt er sie euch einzeln wie Rietgras.

Hauptmann.

Trompeter, blas'! Und ihr blas't ihn weg[5]. ab.

1. Patschen signifie à la fois *attraper* (*surprendre*) et *rosser*; il peut avoir ici l'un ou l'autre sens, peut-être l'un et l'autre. Patsch, onomatopée, marque un bruit brusque et net, comme celui d'un soufflet ou d'un corps qui tombe dans l'eau; de là Patsche, qui signifie à la fois *soufflet*, *main* (qui frappe), *mare*; patschen, *tomber avec bruit*, *claquer*, *frapper*, *attraper en frappant*

2. Biethen, présenter la pointe (de l'épée, de la lance), faire tête à...

3. Wollte. L'Esquisse ajoute : Ich hoffe nicht daß ihr Lust habt zum Rosmarinstrauch zu werden.

4. Haselruthen, baguettes de coudrier; désigne le peu de solidité de ces troupes. — Ihn peut se rapporter soit à Knoten, soit à Bündel.

5. Weg. Jeu de mots, comme p. 137.

Selbitz hinter der Höhe hervor im Galopp.

Mir nach! Sie sollen zu ihren Händen rufen: multiplicirt euch. ab.

Lerse aus dem Wald.

Lerse.

Götzen zu Hülf! Er ist fast umringt. Braver Selbitz, du hast schon Luft gemacht. Wir wollen die Haide mit ihren Distelköpfen[1] besäen.

Vorbey. Getümmel.

Dreizehnte Scene.

Eine Höhe mit einem Wartthurn[2].

Selbitz verwundet. Knechte.

Selbitz.

Legt mich hieher und kehrt zu Götzen.

Erster Knecht.

Laßt uns bleiben, Herr, ihr braucht unser[3].

Selbitz.

Steig einer auf die Warte und seh' wie's geht.

Erster Knecht.

Wie will ich hinauf kommen?

l. 5 : blasen, *sonner* (souffler dans la trompette); wegblasen, litt. *chasser en soufflant*.

1. Distelköpfen, terme de mépris, comme plus haut Haselruthen. Cf. l'ode de Prométhée :

...übe dem Knaben gleich
Der Disteln köpft,
An Eichen dich und Bergeshöhn.

2. Wartthurn. Cf. p. 29, note 3.

3. Unser. Le commencement de la scène correspondante dans l'Adaptation semble contenir une critique indirecte de cette phrase : Selbitz : Legt mich hierher! Weit genug habt ihr mich geschleppt. Faud, ich danke dir für das Geleit. Nun zurück zu deinem Herren, zurück zu Götzen. — Faud : Laßt mich hier! Drunten bin ich unnütz; sie haben meinen alten Knochen dergestalt zugesetzt, daß ich wie gemörselt bin. Kaum tauglich zum Krankenwärter. — Selbitz : Nun denn ihr Gesunden, fort mit euch! In's Gefecht mit euch! — Knechte. (Ab.)

Zweyter Knecht.

Steig' auf meine Schultern, da kannst du die Lücke reichen[1] und dir bis zur Öffnung[2] hinauf helfen.

Erster Knecht steigt hinauf.

Ach Herr!

Selbitz.

Was siehest du?

Erster Knecht.

Eure Reiter fliehen der Höhe zu.

Selbitz.

Höllische Schurken! Ich wollt', sie stünden und ich hätt' eine Kugel vor'm Kopf. Reit' einer hin! und fluch' und wetter sie zurück[3]. Knecht ab. Siehest du Götzen?

Knecht.

Die drey schwarze Federn[4] seh' ich mitten im Getümmel.

Selbitz.

Schwimm, braver Schwimmer. Ich liege hier[5]!

Knecht.

Ein weißer Federbusch, wer ist das?

Selbitz.

Der Hauptmann.

Knecht.

Götz drängt sich an ihn — Bauz[6]! Er stürzt.

1. Reichen. Erreichen. Gœthe préfère souvent la forme simple à la forme composée plus habituelle : Cf. p. 143, l. 1 : rennen pour niederrennen. Cf. Lehmann, Goethe's Sprache und ihr Geist, p. 207 : schweifen = herumschweifen; schwärzen = einschwärzen, etc.

2. Oeffnung, *ouverture*, *créneau*, « toute *ouverture* pratiquée au sommet d'une tour... » Littré.

3. Zurück. Zurückfluchen, zurückwettern = durch Fluchen und Wettern zurückjagen. — Wettern, nous disons dans le même sens *tempêter*.

4. Drey schwarze Federn. Cf. *Introd.*, p. cxxv.

5. Hier. Dans l'Adaptation, au lieu de Ich liege hier, il continue la comparaison : Ich bin leider an den Strand geworfen.

6. Bauz, onomatopée : *paf! pouf!*

Selbitz.

Der Hauptmann?

Knecht.

Ja, Herr.

Selbitz.

Wohl! Wohl!

Knecht.

Weh! Weh! Götzen seh ich nicht mehr.

Selbitz.

So stirb Selbitz!

Knecht.

Ein fürchterlich Gedräng wo er stund. Georgs blauer Busch verschwindt auch.

Selbitz.

Komm herunter. Siehst du Lersen nicht?

Knecht.

Nichts. Es geht alles drunter und drüber.

Selbitz.

Nichts mehr. Komm[1]! Wie halten sich Sickingens Reiter?

1. Komm. Pour toute cette scène, cf. Shakespeare, *Jules César*, V, III :

Cassius :

Go, Pindarus, get higher on that hill :
My sight was ever thick; regard Titinius,
And tell me what thou not'st about the field.
...Sirrah, what news?

Pindarus (above) :

O my lord!

Cassius :

What news?

Pindarus :

Titinius is enclosed round about
With horsemen, that make to him on the spur; —
Yet he spurs on : — now they are almost on him.
Now, Titinius! — now some 'light : —
O! he 'lights too : —
He's ta'en : and, hark! they shout for joy.

Cassius :

Come down; behold no more.

Cf. aussi Die Jungfrau von Orleans, V, XI :

Steig' auf die Warte dort, die nach dem Feld
Hin sieht, und sag' uns, wie die Schlacht sich wendet.

Et la suite de la scène. Voy. Minor et Sauer, p. 278.

Knecht.

Gut. — Da flieht einer nach dem Wald. Noch einer! Ein ganzer Trupp. Götz ist hin[1].

Selbitz.

Komm herab.

Knecht.

Ich kann nicht. — Wohl! Wohl! Ich sehe Götzen! Ich sehe Georgen!

Selbitz.

Zu Pferd?

Knecht.

Hoch zu Pferd[2]! Sieg! Sieg! Sie fliehn.

Selbitz.

Die Reichstruppen?

Knecht.

Die Fahne mitten drin, Götz hintendrein. Sie zerstreuen sich[3]. Götz erreicht den Fähndrich — Er hat die Fahn — Er hält[4]. Eine Hand voll[5] Menschen um ihn herum. Mein Kamerad erreicht ihn — Sie ziehn herauf.

Götz. Georg. Lerse. Ein Trupp.

Selbitz.

Glück zu! Götz. Sieg! Sieg!

1. **Hin**, weg, fort, verloren (O Mutter, Mutter, hin ist hin! Verloren ist verloren! Bürger, Lenore), todt.

2. **Hoch zu Pferd**, litt. *haut à cheval*, « haut sur les étriers » (Lang); hoch marque l'allure fière du cavalier victorieux.

3. **Sich**. Dans l'Adaptation, les troupes impériales fuient vers la colline occupée par Selbitz. Au moment où elles vont s'emparer de lui, Lerse accourt et le délivre.

4. **Er hält**, intransitif, *il s'arrête*, parce qu'il s'est emparé de ce qu'il désirait, du drapeau, et qu'il n'espère plus regagner le commandant (cf. p. 159, l. 1–2). — St. et P. expliquent : *il le tient* (le drapeau). Mais le complément ſie serait indispensable.

5. **Hand voll**, *une poignée*. On l'écrit souvent en un seul mot eine Handvoll; au pluriel, Handvoll ou Händevoll, comme en anglais, *two hands full* et *two handfuls*.

Götz steigt vom Pferd.

Theuer! Theuer! Du bist verwundt, Selbitz?

Selbitz.

Du lebst und siegst! Ich habe wenig gethan. Und meine Hunde von Reitern! Wie bist du davon gekommen?

Götz.

Dießmal galt's! Und hier Georgen dank' ich das Leben, und hier[1] Lersen dank' ich's. Ich warf den Hauptmann vom Gaul. Sie stachen mein Pferd nieder und drangen auf mich ein, Georg hieb[2] sich zu mir und sprang ab, ich wie der Blitz auf seinen Gaul, wie der Donner saß er auch wieder. Wie kamst du zum Pferd?

Georg.

Einem der nach euch hieb, stieß ich meinen Dolch in die Gedärme, wie sich sein Harnisch in die Höhe zog. Er stürzt', und ich half euch von einem Feind und mir zu einem Pferde[3].

Götz.

Nun staken[4] wir, bis Franz sich zu uns herein schlug, und da mähten wir von innen heraus.

Lerse.

Die Hunde die ich führte, sollten von außen hineinmähen bis sich unsere Sensen begegnet hätten, aber sie flohen wie Reichsknechte.

Götz.

Es flohe[5] Freund und Feind. Nur du kleiner Hauf hieltest mir den Rücken frey; ich hatte mit den Kerls vor mir gnug zu thun. Der Fall ihres Hauptmanns half mir sie schütteln, und sie flohen. Ich habe ihre Fahne und wenig Gefangene.

1. Hier... hier, en les montrant. Cf. *Introd.*, p. L.

2. Hieb, prétérit de hauen; *il se fit jour jusqu'à moi*.

3. Half euch von... zu... Les prépositions donnent le verbe en français : helfen von, *délivrer* (grâce à mon secours), helfen zu, *procurer*.

4. Staken. Cf. p. 8, note 9.

5. Flohe. Cf. *Introd.*, p. CXXVIII.

Selbitz.

Der Hauptmann ist euch entwischt?

Götz.

Sie hatten ihn inzwischen gerettet. Kommt, Kinder, kommt! Selbitz! — Macht eine Bahre von Ästen; — du kannst nicht auf's Pferd. Kommt in mein Schloß. Sie sind zerstreut. Aber unser sind wenig, und ich weiß nicht ob sie Truppen nachzuschicken haben. Ich will euch bewirthen, meine Freunde. Ein Glas Wein schmeckt auf so einen Strauß.

Vierzehnte Scene.

Lager.

Hauptmann.

Hauptmann.

Ich möcht' euch alle mit eigener Hand umbringen[1]! Was, fortlaufen! Er hatte keine Hand voll Leute mehr! Fortzulaufen, vor Einem Mann! Es wird's niemand glauben, als wer über uns zu lachen Lust hat[2]. — Reit herum, ihr, und ihr, und ihr. Wo ihr von unsern zerstreuten Knechten find't, bringt sie zurück oder stecht sie nieder. Wir müssen diese Scharten auswetzen, und wenn die Klingen drüber zu Grunde gehen sollten[3].

1. Umbringen. Esquisse et éd. de 1773 ajoutent : ihr tausend Sakerment! — De même après fortzulaufen : wie die Scheißkerle.

2. Lust hat. L'Esquisse développe ceci en une série d'images humoristiques qui conviendraient mieux à Liebetraut ou à Mercutio qu'au capitaine, surtout dans cette situation : und der wird eine reiche Kitzlung für seine Lunge sein ganz Leben lang haben; und wenn das Alter ihn hinter den Ofen knickt, wird ihm das Husten und Schwachheit vertreiben, wenn ihm einfällt, unsre Prostitution in seiner Enkel Gehirn zu pflanzen. Reit herum, etc.

3. Sollten. Die Scharten auswetzen, litt. : faire disparaître les brèches (d'un couteau, ici d'une épée) en (l')aiguisant; au figuré, réparer une faute. — « Il faut que nous affilions nos épées ébréchées, dussions-nous user la lame! (Lang) », c'est-à-dire, il faut que nous réparions les brèches faites à notre honneur, dussions-nous en mourir.

Fünfzehnte Scene.

Jaxthausen.

Götz. Lerse. Georg.

Götz.

Wir dürfen keinen Augenblick säumen! Arme Jungen, ich darf euch keine Rast gönnen. Jagt geschwind herum und sucht noch Reiter aufzutreiben. Bestellt sie alle nach Weilern[1], da sind sie am sichersten. Wenn wir zögern, so ziehen sie mir vor's Schloß. Die zwey ab. Ich muß einen auf Kundschaft ausjagen. Es fängt an heiß zu werden, und wenn es[2] nur noch brave Kerls wären! aber so ist's die Menge. Ab.

Sickingen. Maria.

Maria.

Ich bitte euch, lieber Sickingen, geht nicht von meinem Bruder! Seine Reiter, Selbitzens, eure, sind zerstreut; er ist allein, Selbitz ist verwundet auf sein Schloß gebracht, und ich fürchte alles.

Sickingen.

Seyd ruhig, ich gehe nicht weg.

Götz kommt.

Götz.

Kommt in die Kirch, der Pater wartet. Ihr sollt mir in einer Viertelstund' ein Paar seyn.

1. Weilern, nom de village imaginé par le poète.
2. Es, les ennemis. Gœtz se consolerait de sa défaite, si les ennemis étaient des braves, s'ils ne l'écrasaient point par le nombre seul de leurs troupes : aber so ist's die Menge (sous-ent. der wir unterliegen). Wustmann.

Sickingen.

Laßt mich hier.

Götz.

In die Kirch sollt ihr jetzt.

Sickingen.

Gern — und darnach?

Götz.

Darnach sollt ihr eurer Wege gehn[1].

Sickingen.

Götz!

Götz.

Wollt ihr nicht in die Kirche?

Sickingen.

Kommt, kommt.

Sechzehnte Scene.

Lager.

Hauptmann. Ritter.

Hauptmann.

Wie viel sind's in allem?

Ritter.

Hundert und funfzig.

Hauptmann.

Von Vierhunderten! Das ist arg. Jetzt gleich auf und grad gegen Jarthausen zu, eh er sich wieder erhohlt und sich uns wieder in Weg stellt.

1. Gehn, tantôt gén., tantôt accus. Gehe widerum deines Weges, *I Rois*, 19, 15; vielleicht saget er uns den Weg, den wir gehen, *I Samuel*, 9, 6. Cf. Grimm, IV[1b], pp. 2398 et 2399; Grimm, *Grammaire*, IV, 680 et suiv.

Siebzehnte Scene.

Jaxthausen.

Götz. Elisabeth. Maria. Sickingen.

Götz.

Gott segne euch, geb' euch glückliche Tage, und behalte die, die er euch abzieht, für eure Kinder!

Elisabeth.

Und die laß' er seyn wie ihr seyd : rechtschaffen! Und dann laßt sie werden was sie wollen.

Sickingen.

Ich dank' euch. Und dank' euch, Maria[1]. Ich führte euch an den Altar, und ihr sollt mich zur Glückseligkeit führen.

Maria.

Wir wollen zusammen eine Pilgrimschaft nach diesem fremden gelobten Lande antreten.

Götz.

Glück auf die Reise!

Maria.

So ist's nicht gemeint, wir verlassen euch nicht.

Götz.

Ihr sollt, Schwester.

Maria.

Du bist sehr unbarmherzig, Bruder.

Götz.

Und ihr zärtlicher als vorsehend[2].

1. Maria. Dans la première phrase, accentuez dank; dans la seconde, euch (Wustmann).

2. Vorsehend. Aujourd'hui, lorsqu'on compare deux qualités entre elles, on met mehr devant le premier adjectif; on dirait donc ici : Und ihr mehr zärtlich als vorsehend. Au dix-huitième siècle on hésitait entre les deux formes; Lessing se sert presque exclusivement du comparatif

Georg kommt.

Georg heimlich.

Ich kann niemand auftreiben. Ein einziger war geneigt, darnach veränderte er sich und wollte nicht.

Götz.

Gut, Georg. Das Glück fängt mir an wetterwendisch zu werden[1]. Ich ahndet's aber. Laut. Sickingen, ich bitt' euch, geht noch diesen Abend. Beredet Marie. Sie ist eure Frau. Laßt sie's fühlen. Wenn Weiber quer in unsere Unternehmungen treten, ist unser Feind im freyen Feld sichrer als sonst in der Burg.

Knecht[2] kommt.

Knecht leise.

Herr, das Reichsfähnlein ist auf dem Marsch, grad hieher, sehr schnell.

Götz.

Ich hab sie mit Ruthenstreichen geweckt! Wie viel sind ihrer?

Knecht.

Ungefähr zweyhundert. Sie können nicht zwey Stunden mehr von hier seyn.

on er : Diese Ausrufungen, dünkt mich, sind rhetorischer als gründlich. Ihr Kopf war wärmer als helle. Diesen Gecken zu sehen ist ekelhafter als lächerlich. Chez Gœthe, outre notre passage, on trouve encore : Vielleicht hat er wahrer als klug und fromm gesprochen. Voy. Engelien, Grammatik der nhd. Sprache, 2e éd., p. 149. — Adaptation : Vorsicht muß unbarmherzig sein.

1. Werden. Wetterwendisch, litt. : changeant avec le temps, soumis aux variations atmosphériques; au figuré, changeant, capricieux, comme une girouette. — C'est donc forcer l'expression que de traduire, comme le font St., P., L. : « la fortune commence à tourner contre moi, ...à m'être contraire, ...à me tourner le dos. » Gœtz dit simplement : La fortune (dont j'étais sûr, qui m'a été constamment fidèle jusqu'ici) commence à se montrer capricieuse (envers moi). Le passage correspondant de l'Esquisse et de l'éd. de 1773 confirme bien cette nuance de sens : Das Glück fängt an launisch mit mir zu werden.

2. Knecht. C'est celui dont il est question p. 160, l. 5 : Ich muß einen auf Kundschaft ausjagen.

Götz.

Noch über'm Fluß?

Knecht.

Ja Herr.

Götz.

Wenn ich nur funfzig Mann hätte, sie sollten mir nicht herüber. Hast du Lersen nicht gesehen?

Knecht.

Nein Herr.

Götz.

Bieth' allen[1] sie sollen sich bereit halten. — Es muß geschieden seyn, meine Lieben. Weine, meine gute Marie, es werden Augenblicke kommen, wo du dich freuen wirst. Es ist besser du weinst an deinem Hochzeittag, als daß übergroße Freude der Vorbothe künftigen Elends wäre[2]. Lebt wohl, Marie. Lebt wohl, Bruder.

Maria.

Ich kann nicht von euch, Schwester. Lieber Bruder, laß uns[3]. Achtest du meinen Mann so wenig, daß du in dieser Extremität[4] seine Hülfe verschmähst?

Götz.

Ja, es ist weit mit mir gekommen. Vielleicht bin ich meinem Sturz nahe. Ihr beginnt heut zu leben, und ihr sollt euch von meinem Schicksal trennen. Ich hab' eure Pferde zu satteln befohlen. Ihr müßt gleich fort.

1. **Bieth.** Bieten = entbieten, melden, *mander*, assez rare aujourd'hui dans ce sens qui est d'ailleurs conforme à l'étymologie : « Got. biudan deutet auf eine vorgermanische Wurzel bhudh; gr. πυθ (nach bekannter Regel für φυθ) in πυνθάνομαι, πυθέσθαι ‚fragen, forschen, durch Fragen erkunden, hören' nähert sich der einen Bedeutung des germ. Zeitworts; dies hat die aktive ‚verkündigen, mitteilen', das gr. Mediopassiv die Bedeutung ‚durch Mitteilung wissen, erfahren' ». Kluge, Etym. Wörterbuch, 28.

2. **Wäre.** C'est une pensée qui va rejoindre ses paroles à Weislingen : Wo viel Licht ist, ist starker Schatten. Elle trahit un sentiment analogue, bien familier à la morale populaire :

...Nil est ab omni
Parte beatum.
Horace (*Ode à Grosphus*).

3. **Laß uns.** Lassen a ici le sens de an einem Orte stehen lassen, bleiben lassen, comme plus bas, p. 202, l. 7. Ce n'est donc pas l'auxiliaire lassen avec lequel on sous-entendrait un infinitif bleiben, comme dans la phrase précédente on sous-entend gehen ou scheiden avec kann.

4. **Extremität.** Adaptation : in dieser peinlichen Lage.

Maria.

Bruder! Bruder!

Elisabeth zu Sickingen.

Gebt ihm nach! Geht.

Sickingen.

Liebe Marie, laßt uns gehen.

Maria.

Du auch? Mein Herz wird brechen.

Götz.

So bleib denn. In wenigen Stunden wird meine Burg umringt seyn.

Maria.

Weh! Weh!

Götz.

Wir werden uns vertheidigen so gut wir können.

Maria.

Mutter Gottes, hab' Erbarmen mit uns!

Götz.

Und am Ende werden wir sterben, oder uns ergeben. — Du wirst deinen edeln Mann mit mir in Ein Schicksal geweint haben[1].

Maria.

Du marterst mich.

Götz.

Bleib! Bleib! Wir werden zusammen gefangen werden. Sickingen, du wirst mit mir in die Grube fallen! Ich hoffte du solltest mir heraushelfen.

Maria.

Wir wollen fort. Schwester! Schwester!

1. Haben, expression hardie et poétique : in ein Schicksal weinen = durch Weinen stürzen.

Götz.

Bringt sie in Sicherheit, und dann erinnert euch meiner.

Sickingen.

Ich will ihr Bette nicht besteigen[1], bis ich euch außer Gefahr weiß.

Götz.

Schwester — liebe Schwester! Küßt sie.

Sickingen.

Fort, fort!

Götz.

Noch einen Augenblick — Ich seh' euch wieder. Tröstet euch. Wir sehn uns wieder[2]. Sickingen, Maria ab.

Götz.

Ich trieb sie, und da sie geht möcht' ich sie halten. Elisabeth, du bleibst bey mir!

Elisabeth.

Bis in den Tod[3]. Ab.

1. Besteigen. Adaptation : Ich will nicht ruhen noch rasten, bis...

2. Wieder. Cf. *Introd.*, p. XLIX.

3. Tod. Un critique maladroit avait osé dire dans le ***Mercure allemand*** (septembre 1773) que la femme de Gœtz ne se montre jamais comme sa digne épouse. Wieland, qui dirigeait cette revue, ennuyé de la bévue de son collaborateur, réplique ainsi, dans le numéro de juin 1774 : « Es ist wahr, Elisabeth ist keine Schwätzerin; erscheint durchaus als eine ehrliche wenig verfeinerte Hausfrau aus einer Zeit, wo die Frau eines Landedelmanns, gleich dem guten Weibe Salomons, vor Tag aufstund, ihr Haus besorgte, ihre Küche selbst bestellte u. s. w. Aber so wie sie ist, welcher Mann sollte sich keine Frau wie Elisabeth wünschen? Mir hat in dem ganzen Stücke nur eine Stelle das Herz umgekehrt und Thränen der tiefsten Empfindung aus den Augen gepreßt — und diese ist, in der Scene zu Jaxthausen, wo Götz, da es nun mit ihm aufs äußerste gekommen ist, seine Schwester und seinen Freund Sickingen nöthigt sich zu entfernen. Die ganze Scene ist ein Meisterstück von erhabner Einfalt, wahre, ungekünstelte, im höchsten Grade rührende Natur! — Maria und Sickingen haben sich nun endlich aus Götzens und Elisabeths Armen gerissen. Ich trieb sie, sagt Götz, und da sie geht, möcht' ich sie halten. Elisabeth, du bleibst bey mir. « Bis in den Tod », antwortet Elisabeth. — Dies einzige Wort, in der Situation, in dem Augenblicke, wo es gesagt wird, ist unendlich mal mehr als alle die schönen Tiraden, die der beste französische Poet sie hätte herdeclamiren lassen. (Songez que nous sommes à l'apogée de la réaction contre la tragédie classique française !) Es steht ein Weib vor meine Seele, die des größten Helden würdig ist; ein Weib, die durch dies einzige bis in den Tod, so schön und groß als alle Alcesten, Pantheen, Porcien und Arrien der Fabel und der Geschichte in meinen Augen wird. Auch fühlt' es Götz, was ein solches Weib werth ist. Wen Gott lieb hat, sagt er, dem geb er so eine Frau! — Und Elisabeth sollte sich niemals als eine würdige Gemahlin unsers Helden zeigen? — Wahrlich, die Aristarche schlummern zuweilen auch so gut als die Homere. » Voy.

Götz.

Wen Gott lieb hat, dem geb' er so eine Frau[1]!

Georg kommt.

Georg.

Sie sind in der Nähe, ich habe sie vom Thurn gesehen. Die Sonne ging auf und ich sah ihre Piken blinken[2]. Wie ich sie sah, wollt mir's nicht bänger werden, als einer Katze vor einer Armee Mäuse. Zwar wir spielen die Ratten[3].

Götz.

Seht nach den Thorriegeln. Verrammelt's[4] inwendig mit Balken und Steinen[5]. *Georg ab.* Wir wollen ihre Geduld für'n Narren halten[6]. Und ihre Tapferkeit sollen sie mir an ihren eigenen Nägeln verkäuen[7]. *Trompeter von außen.* Aha! ein rothröckiger Schurke, der uns die Frage vorlegen wird, ob wir Hundsfötter[8] seyn wollen. *Er geht ans Fenster.* Was soll's?

Man hört in der Ferne reden.

J. W. Braun, Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen, I, p. 42.

1. Frau. Ces deux paroles, si belles par la sobriété et le laconisme de l'expression, étaient affaiblies dans l'Esquisse par le développement suivant : Elisabeth: Bis in den Tod, wie ich will, daß Du bei mir bleiben sollst! Wo bin ich sicherer als bei Dir? — Gottfried: Wen Gott lieb hat, Dem geb er so eine Frau! Und dann laßt den Teufel in einer Heerd Unglück daherfahren, ihm Alles nehmen, er bleibt mit dem Trost vermählt. (Ab.) — Elisabeth: Welche Gott lieb hat, der geb er so einen Mann! Und wenn er und seine Kinder nicht ihr einziges Glück machen, so mag sie sterben! Sie kann unter die Heiligen des Himmels passen, aber sie ist ihn nicht werth. (Ab.)

2. Blinken. Moins simplement dans l'Esquisse : der erste Strahl der Sonne spiegelte sich in ihren Piken.

3. Ratten. Image empruntée à la *Biographie*, p. 53 : ...vnnd zog doch nichts desto weniger der bund herab, der meinung, daß sie mich wolten vbereilen, vnnd mich auß der Meüßfallen zu Meckmühl nehmmen, wie dann die kazen schon für der Meüßfallen waren, vnnd wareten vff daz meüßlein, daß sie eß freßen wolten... »

4. Verrammelt's, es = das Thor.

5. Steinen. Adaptation : Ist das Thor wohl verschlossen und verriegelt? Das Fallgatter herabgelassen?...

6. Fürn Narren halten. Fürn = für einen. Einen für einen (ou zum, zu) Narren haben ou halten, litt. *prendre quelqu'un pour un fou, se moquer de, narguer*.

7. Verkäuen, kauend verzehren, verlieren : « et que toute leur bravoure aboutisse à se mordre les doigts » (Stapfer), — « et je veux voir leur vaillance s'épuiser à se ronger les ongles » (Lang).

8. Hundsfötter. Cf. p. 111, l. 8 et la note.

Götz in seinen Bart.

Einen Strick um deinen Hals.

Trompeter reden fort.

Götz.

Beleidiger der Majestät! — Die Aufforderung hat ein Pfaff[1] gemacht. Trompeter endet[2].

Götz antwortet.

Mich ergeben! Auf Gnad und Ungnad[3]! Mit wem redet ihr! Bin ich ein Räuber! Sag deinem Hauptmann: Vor Ihro Kaiserliche Majestät, hab' ich, wie immer, schuldigen Respect. Er aber, sag's ihm, er kann mich[4] — — —

Schmeißt das Fenster zu.

1. Pfaff, selon Wustmann, allusion à l'évêque de Bamberg (voir acte II, sc. v, page 96). Mais le passage correspondant de l'Esquisse montre qu'il parle des prêtres en général : ...ein Pfaff gemacht. Es liegt ihnen nichts so sehr am Herzen als Majestät, weil niemand diesen Wall so nöthig hat als sie.

2. Endet. Dans l'Adaptation, on entend les paroles du trompette : Trompeter (von Ferne, NB. man darf kaum etwas verstehen): Kund und zu wissen sey hiermit jedermänniglich, besonders euch da drinnen in der Burg, daß Ihro Majestät unser gnädigster Herr und Kaiser, Maximilian der Erste, dich Götz von Berlichingen, zugenannt mit der eisernen Hand, wegen frevelntlicher Vergehungen an des Reichs Gesetzen und Ordnungen — Götz: Einen Strick an deinen Hals! — Trompeter: Nach vorläufiger genauer rechtlicher Untersuchung und Erkenntniß in die Acht erklärt, als einen Beleidiger der Majestät. — Götz: Beleidiger der Majestät! Die Ausforderung hat ein Pfaff gemacht. — Trompeter: Und Befehl gegeben, dich zu fahen und zu stellen, deßhalb du vorläufig ermahnt wirst, dich dem ausgesandten Hauptmanne auf Gnade und Ungnade zu ergeben, und Kaiserlicher Milde dich und die Deinigen zu überliefern.

3. Auf Gnad und Ungnad, à discrétion.

4. Mich. L'édition de 1773 met en toutes lettres : im Arsch lecken. Cf. *Biographie*, p. 59 : wie ich also hernider brand, da schrie er der ambtman oben herauß, vornen für Klepßen zu, da schrie ich wider zu ihnen hinauff, er solt mich hinden leckhen. — Le *Nouveau Mercure Savant* (19 août 1773, Altona; Braun, Goethe im Urtheile seiner Zeitgenossen, p. 5) dit spirituellement, en faisant allusion à ce passage : « La langue parait parfaitement appropriée à l'époque où se passe la scène, à l'exception de quelques mots français, dont sans doute on ne se servait guère dans ce temps; mais au contraire, certaines locutions qui figurent ici, et qui décideront maint lecteur français à mettre le livre de côté, étaient certainement en usage. » — Adaptation : er aber, sag's ihm — er kann zum Teufel fahren.

Achtzehnte Scene.

Belagerung.

Küche.

Elisabeth. Götz zu ihr.

Götz.

Du hast viel Arbeit, arme Frau.

Elisabeth.

Ich wollt' ich hätte sie lang. Wir werden schwerlich lang aushalten können.

Götz.

Wir hatten nicht Zeit uns zu versehen[1].

Elisabeth.

Und die vielen Leute, die ihr zeither gespeis't habt. Mit dem Wein sind wir auch schon auf der Neige[2].

Götz.

Wenn wir nur auf einen gewissen Punct halten, daß sie Capitulation

1. Versehen. Dans les scènes XVIII-XXII, Gœthe emprunte un certain nombre de traits caractéristiques au récit du siège de Mœckmühl. Voy. plus bas, p. 182, note 3.

2. Neige; cf. plus bas, p. 175, l. 14, et note 4. — Esquisse : Gottfried : Den Keller haben die Schurken freilich. Sie werden sich meinen Wein schmecken lassen. — Elisabeth : Die übrigen Viktualien thun mir noch leider. Zwar ließ ich die ganze Nacht heraufschleppen; es ist mir aber doch noch zu viel drunten geblieben. — Ce trait fort bizarre, la prise de la cave par les troupes impériales, est le résultat d'une étourderie un peu forte du poète. Gœtz dit dans la *Biographie*, p. 54 : ...so hetten die bürger in der Stat den Casten vnnd keller innen, daz wir nichts mehr zu essen bekhommen möchten. Mais cette cave, comme on le voit, est loin du château, dans la ville ; il n'est pas surprenant que les bourgeois s'en emparent. En jetant sur le papier les scènes de son esquisse, Gœthe ne s'est souvenu que d'une partie du récit : les soldats s'emparent de la cave : mais comme, d'après nos habitudes modernes, la cave se trouve dans la maison, il l'y a laissée, croyant, par ce contresens, conserver un trait de couleur locale. — Lorsqu'il a corrigé ce passage dans le drame, Gœthe s'est-il aperçu du contresens? ou bien (ce qui est plus probable) a-t-il simplement supprimé un trait qui aurait paru fort étrange à ses lecteurs?

vorschlagen. Wir thun ihnen brav Abbruch. Sie schießen den ganzen Tag, und verwunden unsere Mauern und knicken unsere Scheiben. Lerse ist ein braver Kerl; er schleicht mit seiner Büchse herum; wo sich einer zu nahe wagt, blaff[1] liegt er.

Knecht.

Kohlen, gnädige Frau.

Götz.

Was gibt's?

Knecht.

Die Kugeln sind alle[2], wir wollen neue gießen.

Götz.

Wie steht's Pulver?

Knecht.

So ziemlich. Wir sparen unsere Schüsse wohl aus.

1. Blaff, baff, blaff, onomatopée pour toute espèce de bruit, pour l'aboiement du chien (baffen, blaffen, *baubari*), pour la détonation d'une arme à feu (« Ich wittre den Fraß, laure dem Burschen in einem Hohlwege, baf! — liegt der Marder, wir haben das Huhn », Schiller, — cf. pif! paf!), pour un coup donné, pour un corps qui tombe (« *Paf* se dit de l'homme assez ivre pour tomber à terre et faire paf. » Littré). Blaff! peut donc se rapporter ici soit à la détonation du fusil (ce qui est le plus vraisemblable), soit au bruit que fait le soldat en tombant.

2. Alle, épuisées. Der Wein ist all, *le vin est bu, la bouteille est vidée:* die Freude ist nun all, *c'en est fait de la joie.* Cf. la première ligne d'*Egmont :* Nun schießt nur hin, daß es alle wird. Sur cette acception de all, voyez les conjectures pénétrantes de Grimm, I, p. 211. J'en détache les lignes suivantes : « ...Erwägt man daß all ein verwandter Begriff von ganz ist, ganz aber sich an gar und fertig reiht; so muß auch all aus der Vorstellung der Bereitschaft übergehn in die des Abschlusses und Endes. Der Fertige steht gerüstet zur Fahrt und zum Abgang, fertig sein heißt uns zwar bereit sein, aber auch ermatten, erliegen. Gerade so zweideutig erscheint gar, die Speise ist gar bedeutet sie ist fertig gekocht, in Oestreich hingegen, sie ist erschöpft, ausgegessen, nicht mehr vorräthig. Man sagt dort mit mir ists gar = mit mir ists aus. In diesem Sinn kann auch das ist all beides ausgedrückt haben, das steht bereit und ist nicht mehr zu haben... Wo hier alle für all erscheint, muß es... unorganisch genannt werden.»

Neunzehnte Scene.

Saal.

Lerse mit einer Kugelform. **Knecht** mit Kohlen.

Lerse.

Stell sie[1] daher, und seht wo ihr im Hause Bley kriegt. Inzwischen will ich hier zugreifen. *Hebt ein Fenster aus und schlägt die Scheiben ein.* Alle Vortheile gelten. — So geht's in der Welt, weiß kein Mensch was aus den Dingen werden kann. Der Glaser, der die[2] Scheiben faßte, dachte gewiß nicht, daß das Bley einem seiner Urenkel garstiges[3] Kopfweh machen könnte! und da mich mein Vater machte, dachte er nicht, welcher Vogel unter dem Himmel, welcher Wurm auf der Erde mich fressen möchte[4].

Georg kommt mit einer Dachrinne.

Georg.

Da hast du Bley. Wenn du nur mit der Hälfte triffst, so entgeht keiner der Ihro Majestät ansagen kann: Herr, wir haben schlecht bestanden[5].

Lerse *haut davon.*

Ein brav Stück[6].

1. Sie, die Kohlen.

2. Die, démonstratif.

3. Garstiges. Cf. p. 3, l. 12, et la note 7.

4. Möchte. Cf. les considérations de Hamlet dans la scène des fossoyeurs (*Hamlet*, V, 1). Dans l'Esquisse, l'imitation de Shakespeare est encore plus sensible; en effet, Lerse continue : Danken wir Gott davor, daß er uns bei dem Anfang gegen das Ende gleichgültig gemacht hat. Wer möchte sonst den Weg von einem Punkt zum andern gehen! Wir können nicht und sollen nicht. Ueberlegung ist eine Krankheit der Seele und hat nur kranke Thaten gethan. (And thus the native hue of resolution Is sicklied o'er with the pale cast of thought. *Hamlet*, III, 1). Wer sich als ein halbfaules Gerippe denken könnte, wie ekel müßt ihm das Leben seyn! » Hamlet a cette imagination funèbre dont parle Lerse (Alas! poor Yorick, etc., V, 1); aussi, que la vie lui pèse!

5. Bestanden. Esquisse, éd. de 1773 et Adaptation : Herr! wir haben uns prostituirt.

6. Stück. L'Adaptation ajoute : Wo hast du's her? — Georg : Aus der Dachkehle, zwi-

Georg.

Der Reg'en mag sich einen andern Weg suchen! ich bin nicht bang davor; ein braver Reiter und ein rechter Regen kommen überall durch[1].

Lerse. *Er gießt.*

Halt den Löffel. *Geht ans Fenster.* Da zieht so ein Reichsknappe[2] mit der Büchse herum; sie denken wir haben uns verschossen[3]. Er soll die Kugel versuchen, warm, wie sie aus der Pfanne kommt[4]. *Lädt.*

Georg *lehnt den Löffel an.*

Laß mich sehn.

Lerse *schießt.*

Da liegt der Spatz.

Georg.

Der schoß vorhin nach mir, *sie gießen,* wie ich zum Dachfenster hinausstieg, und die Rinne hohlen wollte. Er traf eine Taube die nicht weit von mir saß, sie stürzt' in die Rinne; ich dankt' ihm für den Braten und stieg mit der doppelten Beute wieder herein.

Lerse.

Nun wollen wir wohl laden, und im ganzen Schloß herumgehen, unser Mittagessen zu verdienen.

schen dem Thurm und dem Schloß. — Lerse : Von wo der Regen nach dem kleinen Hofe fällt? — Georg : Der Regen mag sich, etc.

1. Durch. Dans l'Esquisse et l'éd. de 1773. l'expression moins simple : Ein braver Reiter und ein rechter Regen mangeln niemals eines Pfads.

2. Reichsknappe. Esquisse et éd. de 1773 : ein Reichsmusje. Adaptation : ein Reichsdruxer.

3. Verschossen. L'Esquisse ajoutait ce jeu de mots : Und dießmal haben sie's getroffen. Sie dachten nur nicht, daß wir wieder beschossen seyn könnten.

4. Kommt. L'Adaptation continue : Georg (gießt indessen) : Es ist doch artig, wie eine der andern so ähnlich sieht. Wenn man doch auch so eine Form hätte, wackere Reuter zu gießen, wie wollten wir ein ganzes Schloß voll erst fertig machen und auf einmal alsdann die Thorflügel auseinander und unter die Feinde hinausgesprengt! Wie sollten die sich verwundern! — Lerse : Laß das gut seyn. Wir wollen sehen, wie wir auf unsere Weise fertig werden. Es ist mit den Reisigen wie mit dem Gelde, je mehr man ihrer hat, je mehr werden aufgerieben. Nun gieb acht. (Er schießt.) Da liegt der Spatz!

Götz kommt.

Götz.

Bleib, Lerse! Ich habe mit dir zu reden! Dich, Georg, will ich nicht von der Jagd abhalten. Georg ab.

Götz.

Sie entbiethen[1] mir einen Vertrag.

Lerse.

Ich will zu ihnen hinaus, und hören was es soll.

Götz.

Es wird seyn: ich soll mich auf Bedingungen in ritterlich Gefängniß stellen[2].

Lerse.

Das ist nichts. Wie wär's, wenn sie uns freyen Abzug eingestünden, da ihr doch von Sickingen keinen Entsatz erwartet? Wir vergrüben Geld und Silber[3], wo sie's mit keiner Wünschelruthe

1. Entbiethen signifie le plus souvent *mander;* il est assez rare dans le sens d'*offrir, proposer*, anbieten.

2 Stellen, litt. *me mettre sous conditions dans une prison* (ou plutôt *dans une captivité*) *de chevalier*, c'est-à-dire *me constituer prisonnier sur parole*) sur ma parole de chevalier, cf. p. 203, l. 15, auf sein ritterlich Wort). Il est curieux que Grimm, IV[1], 2126, ait négligé de mentionner cette expression caractéristique; mais on voit dans cet article qu'il consacre au mot Gefängniß que le sens de *captivité* est antérieur à celui de *prison :* « 1. Gefängnis (Fängnis) ist ursprünglich das Fangen und Binden selber, auch die Bande, die dem Gefangenen angelegt wurden und sein Gefesselt Sein... 2. Die Lage des Gefangnen, Gefangenschaft... Wie wenig damit unsere Vorstellung des Gefängnisses verknüpft war, zeigt noch bei Stieler 395 freies Gefängnis, custodia libera (auf Ehrenwort o. ä.), besonders aber Gefängnis eines ganzen Volkes... Wie die folgende Bedeutung sich einstellen mußte, zeigen Fälle, wo beides von selbst zusammenfällt, z. B.: der zu Lüttich hernach in der Gefängnis gestorben ist. *Mélanchlon*, 9, 861... 3. Gefangenhaus, Gefängnisraum. » — *Biographie*, p. 55 : zeig inn ann, die Ritterliche gefengkhnuß, wie mir zugesagt, woll mir nit gehalten werden. Cf. Esquisse (Der junge Goethe, II, p. 88) : « Und meins zu Heilbronn war noch ritterlich Gefängniß; ich durft auf meinen Eid herumgehen, von meinem Haus in die Kirche. » Cette expression ne paraissait plus claire à Gœthe en 1804; il l'a changée ici en « Sie werden verlangen, daß ich mich ritterlich gefänglich stelle », et plus loin, p. 195, en « Hier in Heilbronn will ich ritterliche Haft leisten. » Cependant il l'a conservée à la p. 143 de l'Adaptation (éd. Wendt).

3. Geld und Silber, *l'argent et l'argenterie*, et non *l'or et l'argent* (St., P., L.). Silber = Silberzeug, Silbergeschirr. « Auf Silber speisen » (Schiller). Cf. plus loin, p. 179.

finden sollten, überließen ihnen das Schloß, und kämen mit Manier[1] davon.

Götz.

Sie lassen uns nicht.

Lerse.

Es kommt auf eine Prob' an. Wir wollen um sicher Geleit rufen, und ich will hinaus. Ab.

Zwanzigste Scene[2].

Saal.

Götz, Elisabeth, Georg, Knechte, bey Tische.

Götz.

So bringt uns die Gefahr zusammen. Laßt's euch schmecken, meine Freunde! Vergeßt das Trinken nicht. Die Flasche ist leer. Noch eine, liebe Frau. Elisabeth zuckt die Achsel[3]. Ist keine mehr da?

Elisabeth leise.

Noch Eine, ich hab sie für dich bey Seite gesetzt.

Götz.

Nicht doch, Liebe! Gib sie heraus. Sie brauchen Stärkung, nicht ich; es ist ja meine Sache[4].

Elisabeth.

Hohlt sie draußen im Schrank!

1. **Mit Manier.** De même qu'en français *des manières* (n'avoir pas de manières, manquer de manières) signifie *de bonnes manières*, de même mit Manier veut dire mit guter Manier, de façon honorable.

2. **Scene.** Sur cette scène, voir *Introd.*, p. LIV, et sur la scène correspondante de l'Adaptation, voy. *Intr.*, p. CIII, et *Appendice*, II, p. 294-298.

3. **Achsel.** On met d'ordinaire le pluriel comme en français *hausser les épaules*. Esquisse : Achseln.

4. **Es ist ja meine Sache.** *C'est de ma cause qu'il s'agit*, c'est pour moi qu'ils se battent; c'est donc à la fois mon devoir et mon intérêt de partager avec eux ce qui me reste, de leur donner des forces.

Götz.

Es ist die letzte. Und mir ist's als ob wir nicht zu sparen Ursach hätten. Ich bin lange nicht so vergnügt gewesen. *Schenkt ein.* Es lebe der Kaiser!

Alle.

Er lebe.

Götz.

Das soll unser vorletztes Wort seyn, wenn wir sterben! Ich lieb' ihn, denn wir haben einerley Schicksal. Und ich bin noch glücklicher als er. Er muß den Reichsständen[1] die Mäuse fangen, inzwischen die Ratten seine Besitzthümer annagen[2]. Ich weiß, er wünscht sich manchmal lieber todt, als länger die Seele eines so krüpplichen Körpers zu seyn[3]. *Schenkt ein.* Es geht just noch einmal herum. Und wenn unser Blut anfängt auf die Neige[4] zu gehen, wie der Wein in dieser Flasche erst schwach, dann tropfenweise rinnt, *tröpfelt das letzte in sein Glas,* was soll unser letztes Wort seyn?

Georg.

Es lebe die Freyheit!

Götz.

Es lebe die Freyheit!

Alle.

Es lebe die Freyheit!

Götz.

Und wenn die uns überlebt, können wir ruhig sterben. Denn wir sehen im Geist unsere Enkel glücklich, und die Kaiser unsrer Enkel

1. **Den Reichsständen.** Cf. p. 45, note 6.

2. **Annagen.** Les souris sont les chevaliers, les rats, selon Naumann, les princes. Peut-être les rats désignent-ils plutôt les ennemis étrangers, les Turcs, les Français (cf. p. 178, l. 10.)

3. **Zu seyn.** L'Esquisse ajoute : Ruft er zum Fuße ‚Marsch' — der ist eingeschlafen, zum Arm ‚Heb Dich' — der ist verrenkt. Und wenn ein Gott im Gehirn säß, er könnt nicht mehr thun als ein unmündig Kind — die Spekulationen und Wünsche ausgenommen, um die er nur noch schlimmer drau ist.

4. **Neige** se dit d'ordinaire du vin, parce qu'on *penche* le tonneau, le verre pour le vider. — Cf. *Faust*, I, v. 3741-3742 :

> Und weil mein Fäßchen trübe läuft,
> So ist die Welt auch auf der Neige.

L'expression est ici particulièrement heureuse, parce qu'elle est en harmonie avec le geste même de Gœtz qui incline la bouteille et laisse couler tout en parlant les dernières gouttes.

glücklich: Wenn die Diener der Fürsten so edel und frey dienen wie ihr mir, wenn die Fürsten dem Kaiser dienen wie ich ihm dienen möchte —

Georg.

Da müßt's viel anders werden[1].

Götz.

So viel nicht als es scheinen möchte. Hab' ich nicht unter den Fürsten treffliche Menschen gekannt, und sollte das Geschlecht ausgestorben seyn! Gute Menschen, die in sich und ihren Unterthanen glücklich waren; die einen edeln freyen Nachbar neben sich leiden konnten, und ihn weder fürchteten noch beneideten; denen das Herz aufging, wenn sie viel ihres Gleichen bey sich zu Tisch sahen, und nicht erst die Ritter zu Hofschranzen[2] umzuschaffen brauchten um mit ihnen zu leben[3].

Georg.

Habt ihr solche Herrn gekannt?

Götz.

Wohl. Ich erinnere mich zeitlebens, wie der Landgraf von Hanau[4]

1. **Werden.** Stapfer et Porchat expliquent : « Les choses iraient autrement qu'elles ne vont. » Avec cette interprétation, la réponse de Gœtz va directement à l'encontre de ce qu'il veut faire entendre. Il oppose au désordre actuel un état idéal, tel qu'il le rêve et souhaite; comment pourrait-il dire que dans cet état, tout irait à peu près de même que dans le moment présent. — Le sens est celui-ci : *Il faudrait pour cela de grands changements*. George, en comparant l'idéal de Gœtz à la réalité, le traite d'utopie; et Gœtz répond : *Pas de si grands qu'on le pourrait croire* (Lang), et il marque dans le présent, et surtout dans le passé, des exemples de ce qu'il souhaite.

2. **Hofschranzen.** Cf. p. 44, l. 15, et la note 6.

3. **Leben.** Il me semble que la grammaire et la logique sont ici un peu en désaccord. La grammaire rapporte nécessairement la dernière proposition (und nicht erst — zu leben) à wenn sie; la logique s'étonne de ce rapprochement. Aussi les traducteurs sous-entendent die après und, et rendent la proposition parallèle à Gute Menschen, die..., die..., denen... (und die). Je crois que dans la pensée de Gœthe, c'est une sorte de parenthèse explicative à viel ihresgleichen; le sens est celui-ci : « Le cœur de ces princes s'épanouissait, quand ils voyaient à leur table une foule de leurs semblables, c'est-à-dire de chevaliers qu'ils n'avaient pas besoin, pour vivre avec eux, de transformer d'abord en plats courtisans ». Gœthe a changé ce *c'est-à-dire...* en *et...* au grand profit de l'élégance et de la vivacité de la phrase, mais un peu au détriment de la logique.

4. **Hanau.** Ce trait appartient à Gœthe; mais le personnage est historique, et Gœtz nous apprend qu'il lui était attaché. Cf. p. 35, note 1.

eine Jagd gab, und die Fürsten und Herrn die zugegen waren unter freyem Himmel speis'ten, und das Landvolk all herbey lief sie zu sehen. Das war keine Maskerade die er sich selbst zu Ehren angestellt hatte. Aber die vollen runden Köpfe[1] der Bursche und Mädel, die rothen Backen alle, und die wohlhäbigen[2] Männer und stattlichen Greise, und alles fröhliche Gesichter, und wie sie Theil nahmen an der Herrlichkeit ihres Herrn, der auf Gottes Boden unter ihnen sich ergetzte[3]!

Georg.

Das war ein Herr, vollkommen wie ihr.

Götz.

Sollten wir nicht hoffen, daß mehr solcher Fürsten auf einmal[4] herrschen können[5]? daß Verehrung des Kaisers, Fried' und Freundschaft der Nachbarn[6], und Lieb der Unterthanen, der kostbarste Familien-Schatz seyn wird, der auf Enkel und Urenkel erbt[7]? Jeder würde das Seinige erhalten und in sich selbst vermehren[8],

1. **Köpfe**, dans le sens de Gesichter, que Gœthe a sans doute évité ici, pour ne pas le répéter deux lignes plus bas. Cf. Strauß, I, p. 124 : dieses runde, volle Gesicht.

2. **Wohlhäbig**, dont les biens (Habe) sont en bon état (wohl); ici, l'épithète désigne surtout la bonne mine qui est la conséquence de leur aisance.

3. **Ergetzte**. Gœthe emploie tantôt ergetzen, tantôt ergötzen; il se sert plus volontiers de cette seconde forme dans les œuvres de la dernière période; de la première forme, qui est plus correcte, plus conforme à l'étymologie, dans les œuvres de jeunesse. Cf. Lehmann, Goethe's Sprache, p. 376. « **Ergötzen, ergetzen**, Ztw. aus mhd. ergetzen ‚vergessen machen (besonders Kummer), wofür entschädigen'; Faktitivum zu mhd. ergëzzen ‚vergessen'. » Kluge, p. 67.

4. **Auf einmal**, ici, dans le sens primitif, *à la même époque*, et non dans le sens dérivé et plus fréquent, *tout à coup, soudain*.

5. **Können**. Cf. Fr. K. von Moser, Der Herr und der Diener, geschildert mit patriotischer Freiheit (1759), p. 22 : « Sollte man in einem Reich in der Welt die größte Anzahl edelmüthiger und würdiger Regenten finden können, so müßte es in Deutschland sein... ja, man weise noch einen Staat in Europa auf, in welchem ein Herr, dessen Gebiet nur etwa etliche Stunden im Umfang hat, seine Unterthanen glücklich machen kann, sobald er nur will; und wann man hie und da einen dieser Herren findet, der mit dem Häuflein seiner Unterthanen, wie ein liebreicher Vater mit seinen Kindern, lebt, so ist es eben so unmöglich, einem solchen würdigen Regenten die Bezeugungen der herzlichsten Ehrfurcht zu versagen, als man andererseits einen kleinen Tyrannen, der, da er nichts mehr erschinden kann, die Religion selbst zum Deckmantel seines Eigennutzes gebraucht, billig mit dem Stempel ewiger Schande bezeichnet. » (Minor et Sauer, p. 184.)

6. **Der Nachbarn** se rapporte aux deux substantifs : Fried der Nachbarn = mit den Nachbarn.

7. **Erbt**, intrans. Cf. *Iphigénie*, II, 1 :

Es erbt der Eltern Segen, nicht ihr Fluch.

8. **Vermehren**. In sich selbst se rapporte à **das Seinige** (Wustmann), et non à Jeder. Cf. Adaptation : es **innerlich** vermehren.

statt daß sie jetzo nicht zuzunehmen glauben, wenn sie nicht andere verderben[1].

Georg.

Würden wir hernach auch reiten[2]?

Götz.

Wollte Gott es gäbe keine unruhige Köpfe in ganz Deutschland! wir würden noch immer zu thun genug finden[3]. Wir wollten die Gebirge von Wölfen säubern, wollten unserm ruhig ackernden Nachbar einen Braten aus dem Wald hohlen, und dafür die Suppe mit ihm essen. Wär' uns das nicht genug, wir wollten uns mit unsern Brüdern, wie Cherubim[4] mit flammenden Schwertern, vor die Gränzen des Reichs gegen die Wölfe die Türken, gegen die Füchse die Franzosen lagern, und zugleich[5] unsers theuern Kaisers sehr ausgesetzte Länder und die Ruhe des Reichs beschützen. Das wäre ein Leben, Georg! wenn man seine Haut für die allgemeine Glückseligkeit dran setzte[6]. *Georg springt auf.* Wo willst du hin?

1. **Verderben.** Au lieu de cette description de l'idéal de gouvernement de Gœtz, que précise et dessine aux regards l'épisode du landgrave de Hanau, l'Esquisse n'offrait que des traits vagues et une allusion maladroite aux parcs et aux jardins des princes allemands contemporains de Gœthe : **Georg** : Da muß viel anders werden. — **Gottfried** : Es wird! Es wird! Vielleicht daß Gott denen Großen die Augen über ihre Glückseligkeit aufthut. Ich hoff's; denn ihre Verblendung ist so unnatürlich, daß zu ihrer Erleuchtung kein Wunder nöthig scheint. Wenn sie das Uebermaaß von Wonne fühlen werden, in ihren Unterthanen glücklich zu sein; wenn sie menschliche Herzen genug haben werden, um zu schmecken, welche Seligkeit es ist, ein großer Mensch zu sein; wenn ihr wohlgebautes, gesegnetes Land ihnen ein Paradies gegen ihre steife, gezwungene, einsiedlerische Gärten scheint; wenn die volle Wange, der fröhliche Blick jedes Bauern, seine zahlreiche Familie, die Fettigkeit ihres ruhenden Landes besiegelt, und gegen diesen Anblick alle Schauspiele, alle Bildersäle ihnen kalt werden — dann wird der Nachbar dem Nachbar Ruhe gönnen, weil er selbst glücklich ist; dann wird keiner seine Grenzen zu erweitern suchen; er wird lieber die Sonne in seinem Kreise bleiben, als, ein Komet, durch viele andre seinen schrecklichen, unstäten Zug führen. — **Georg** : Würden wir darnach auch reiten?

2. **Reiten**, comme ausreiten (cf. p. 26, note 2), faire des expéditions de chevaliers, faire la guerre.

3. **Finden.** Esquisse : Der unruhigste Kopf wird zu thun genug finden. Auf die Gefahr wollte Gott Deutschland wäre diesen Augenblick so. Wir wollten, etc.

4. **Cherubim.** C'est la forme du pluriel hébreu. Esquisse et éd. de 1773 : gleich Cherubs. — **Vor die Gränzen.** L'accusatif s'explique par l'ellipse suivante : vor die Gränzen reiten und uns... lagern; vor répond à la question wohin?

5. **Zugleich** ne rattache pas cette proposition à la précédente (uns... lagern und zugleich... beschützen), mais relie les deux substantifs Länder et Ruhe.

6. **Setzte.** Daran = aufs Spiel setzen, exposer, — **Springt auf.** De même, dans l'*Ugolin* de Gerstenberg, les enfants d'Ugolin se représentent sous les plus belles

Georg.

Ach ich vergaß, daß wir eingesperrt sind — Und der Kaiser hat uns eingesperrt — und unsere Haut davon zu bringen, setzen wir unsere Haut dran.

Götz.

Sey gutes Muths.

Lerse kommt.

Lerse.

Freyheit! Freyheit! Das sind schlechte Menschen, unschlüssige bedächtige Esel[1]. Ihr sollt abziehen, mit Gewehr, Pferden und Rüstung. Proviant sollt ihr dahinten lassen.

Götz.

Sie werden sich kein Zahnweh dran kauen[2].

Lerse heimlich.

Habt ihr das Silber[3] versteckt.

Götz.

Nein! Frau, geh mit Franzen, er hat dir was zu sagen. Alle a

couleurs la vie libre, la campagne de leur père, la forêt, les chevreuils, les oiseaux, les nids, et, oubliant leur captivité présente, ils se les disputent. Cf. Minor et Sauer, p. 168.

1. Esel. Lerse est agacé des chicanes qu'on lui a faites et de la longueur des pourparlers (d'après la *Biographie* aussi, la discussion fut longue, theidingten vnnd handelten lang mit mir, p. 53) : « Les méchantes gens, s'écrie-t-il, ânes irrésolus, longs à se décider! » Peut-être n'est-il pas fâché en même temps de faire craindre à Gœtz pendant une seconde que les conditions ne soient dures pour jouir de sa surprise, quand il les saurait si favorables. — La traduction de Porchat marque une autre interprétation : « Ce sont de pauvres sires, des ânes irrésolus et craintifs. » Lerse est honteux pour les ennemis des conditions si favorables qu'ils lui accordent; à leur place, il ne ferait pas tant de façons et s'emparerait de haute lutte du château.

2. Kauen, litt. *ils ne s'y mâcheront pas de mal de dents.* Dans l'Esquisse, plus prosaïquement : Sie werden kein Zahnweh vom Kauen bekommen. Adaptation : Sie werden sich daran die Zähne nicht stumpf kauen.

3. Silber, l'*argenterie*. Cf. p. 173, note 3.

Einundzwanzigste Scene.

Schloßhof[1].

Georg im Stall, singt.

Es fing ein Knab ein Vögelein[2].
Hḿ! Hḿ[3]!
Da lacht er in den Käfig 'nein[4],
Hm! Hm!
So! So!
Hḿ! Hḿ!

Der freut sich traun so läppisch[5]
Hḿ! Hḿ!
Und griff hinein so täppisch[6],
Hm! Hm!
So! So!
Hḿ! Hḿ!

Da flog das Meislein[7] auf ein Haus,
Hḿ! Hḿ!

1. Schloßhof. Dans l'Adaptation. il n'y a pas de changement de scène: Georg (indem er eine Jagdtasche umhängt und einiges vom Tische einsteckt).

2. Vögelein. Esquisse : Meiselein.

3. Hm! Hm! marque le fredonnement comme p. ex. *la, la!* le chant sans paroles; peut-être a-t-il aussi une intention railleuse, comme le dit Heyne (Grimm, IV[2], 1586) : als neckischer Kehrreim eines Liedes. — Gœthe tantôt y pose un accent, tantôt il le supprime. « Mit den Accenten, dit M. Wustmann, wollte der Dichter wohl dem Componisten die Tacteintheilung andeuten. » On peut aussi supposer que Gœthe a écrit sa chanson sur une mélodie populaire dans laquelle les *Hm! Hm!* du refrain étaient tantôt longs, tantôt brefs.

4. 'nein = hinein.

5. Läppisch. Adaptation : Der freut sich drauf so läppisch.

6. Täppisch, *lourdement*, *gauchement*, dans le sens étymologique du mot : « täppisch zu mhd. tâpe Pfote (weiche, breite, plumpe Hand) daher tappen ungeschickt betasten; täppisch plump zugreifend ». Note de M. Schrœer, *Faust*, II, p. 35.

7. Meislein. Adaptation Vöglein. Selon M. Düntzer, on devrait lire aussi Vöglein dans notre texte, comme au premier vers de la chanson; le poète aurait oublié de changer ici Meislein, après

Und lacht den dummen Buben aus.
Hm! Hm!
So! So!
Hḿ! Hḿ[1]!

Götz.

Wie steht's?

Georg führt sein Pferd heraus.

Sie sind gesattelt.

Götz.

Du bist fix[2].

Georg.

Wie der Vogel aus dem Käfig.

Alle die Belagerte[3].

Götz.

Ihr habt eure Büchsen? Nicht doch! Geht hinauf und nehmt die besten aus dem Rüstschrank, es geht in Einem hin[4]. Wir wollen voraus reiten.

Georg.

Hm! Hm!
So! So!
Hḿ! Hḿ[5]! ab.

l'avoir fait plus haut. — Je ne vois pas la nécessité de ce changement; Gœthe a fort bien pu, pour varier l'expression, l'appeler ici *oiseau*, là *mésange;* il est vrai qu'il eût été plus naturel d'intervertir l'ordre des termes, et après avoir dit dès le premier vers que c'était une mésange, de se contenter du terme général dans la troisième strophe.

1. Hm! Hm! George va lui-même, quatre lignes plus bas, marquer le rapport de la chanson avec sa situation : de même que l'oiseau s'envole de la cage et se moque de l'enfant qui croyait le prendre, ainsi George, et son maitre, et tous les assiégés, quittent le château, heureux d'être libres, et se raillent des troupes impériales.

2. Fix, ici dans le sens d'*agile*, *alerte*.

3. Belagerte. Cf. *Introd.*, p. cxxv.

4. Hin, litt. *cela va en même temps, il n'en coûtera pas plus*. Du moment qu'ils ont la peine de partir, autant vaut emporter leurs armes, et les meilleures.

5. Hm! Hm! George, en répétant son refrain au moment de partir, accentue encore le sens de sa chanson. — Sa gaieté et sa confiance forment en même temps un contraste dramatique avec la trahison racontée dans la scène suivante.

Zweiundzwanzigste Scene.

Saal.

Zwey Knechte am Rüstschrank.

Erster Knecht.

Ich nehm die[1].

Zweyter Knecht.

Ich die. Da ist noch eine schönere.

Erster Knecht.

Nicht doch. Mach daß du fort kommst.

Zweyter Knecht.

Horch!

Erster Knecht springt an's Fenster.

Hilf heiliger Gott! sie ermorden unsern Herrn. Er liegt vom Pferd! Georg stürzt!

Zweyter Knecht.

Wo retten wir uns! An[2] der Mauer den Nußbaum hinunter in's Feld. Ab.

Erster Knecht.

Franz hält sich noch, ich will zu ihm. Wenn sie sterben mag ich nicht leben[3]. Ab.

1. Die, démonstr., diese Büchse.

2. An, *le long de...*, en descendant le long de...

3. Leben. Dans ces deux répliques opposées, le poète nous présente au passage deux raccourcis de caractères: le serviteur lâche et infidèle, le serviteur fidèle et vaillant. La différence des caractères se marque jusque dans le son des mots, dans le rythme de la phrase. Remarquez la rapidité de la première où s'accumulent les syllabes non accentuées : an der Mauer den Nußbaum hinunter in's Feld! la phrase est fuyante et couarde comme le personnage. Au contraire, la ferme lenteur des paroles du premier serviteur correspond au sang-froid et à la résolution courageuse de son âme. — Cf. aux scènes XVIII-XXII les passages suivants de la *Biographie*, pp. 53 et 54 : « So zogen die bündischen fur Meckhmühl, vnnd in die Stat hinein, wie denn die Stat auch wider mich war, vnnd forderten daß hauß vnnd schloß, darauff ich war, auff, theidingten vnnd handelten lang mit mir,

daß ich solt daß hauß vfgeben, ...vnnd war daruff die sach angerichtet vnnd dahin getheidingt, daß sie mich vnnd die meinigen die bey mir in der besazung lagen, mit vnserm leib, haab vnnd guet, auch mit Wehr, Harnisch vnnd Pferden, wie dann ein Jeglicher hat, frey wolten abziehen laßen (cf. p. 179, l. 10)... Nun waren ich vnnd meine verwanden, die bey mir in der besazung lagen, dieser betheidigung wol zufrieden, dann wir hetten nit mehr alß noch 3 malter Melhs, im ganzen Hauß... So hetten wir auch kein kugeln mehr zu schießen, dann waß ich auß den fenstern, Thurangeln, zinn vnnd was es war zu wegen bracht, daß ich dannach wider zu einem anlauff gefaßt war (cf. la fin de la scène XVIII et la scène XIX), dazu hetten wir nit waßer, daß wir denn Pferden geben mochten, vnnd auch kein Wein mehr, dann waß mein war (cf. p. 169, l. 13, et le commencement de la scène XX), den musten wir vnnd vnser Pferd trincken, vnnd vnnß mit behelffen, so war auch kein frucht oder habern mehr troben, dann waß mein war, wiewoll eß auch nit viel war, da musten wir vnnß von enthalten, ...also daz wir ohne daß hungers halben hetten darnon ziehen vnnd entweichen müßen. Nun vermeint ich aber vff bemelte theidigung nit anderst, dann eß solt sein, vnnd darbey bleiben, wie abgeredt vnnd mir zugesagt war, ich vnnd meine gesellen, die bey mir waren, verließen vnnß auch daruff, vnnd meinten eß solt darbey bleiben... ich verließ mich auff ihr zusagen, vnnd meinet sie würden mich oberzehlter maßen ziehen laßen, Welchs aber nit beschehen, dann wie sie mir glauben gehalten, daß sieht man, vnnd hat eß woll gehört, dann ich lag darob nider, vnnd wurden meine knecht vnnd gesellen erwürgt vnnd erstochen, so felt eß mir auch nit weit (cf. sc. XXII). Voy. *Introd.*, p. XXVI.

Vierter Act.

Erste Scene.

Wirthshaus zu Heilbronn.

Götz.

Götz.

Ich komme mir vor wie der böse Geist, den der Capuciner in einen Sack beschwur[1]. Ich arbeite mich ab und fruchte mir nichts. Die Meineidigen!

Elisabeth kommt.

Götz.

Was für Nachrichten, Elisabeth, von meinen lieben Getreuen?

Elisabeth.

Nichts Gewisses. Einige sind erstochen, einige liegen im Thurn. Es konnte oder wollte niemand mir sie näher bezeichnen.

1. **Beschwur.** Les esprits des morts, qui erraient la nuit à l'endroit où ils avaient commis un crime, étaient enfermés par les conjurations des moines dans des sacs ou dans des boites et emportés au loin. — Gœtz s'agite comme l'esprit; il se voit aussi impuissant contre ses ennemis que l'autre contre le capucin qui l'emporte (Ich arbeite mich ab und fruchte mir nichts). — Dans l'Esquisse, la comparaison est développée beaucoup plus longuement et aboutit à une conclusion différente : **Gottfried**: Ich komme mir vor wie der böse Geist, den der Kapuziner in einen Sack beschwur und nun in wilden Wald trägt, ihn an der ödesten Gegend zwischen die Dornsträuche zu bannen. Schlepp, Pater, schlepp! Sind Deine Zauberformeln stärker als meine Zähne, so will ich mich schwer machen, will Deine Schultern ärger niederdrücken als die Untreue einer Frau das Herz eines braven Mannes. Ich habe Euch schon genug schwitzen und keichen gemacht, eh Ihr mich erwischtet, und höllische Verrätherei borgte Euch ihr unsichtbares Netz. Ici Gœtz marque, au contraire, qu'il est aussi indomptable que l'esprit dans son sac, et qu'il fera la vie dure à ses ennemis.

Götz.

Ist das Belohnung der Treue! des kindlichen Gehorsams? — Auf daß dir's wohl gehe, und du lange lebest auf Erden[1]!

Elisabeth.

Lieber Mann, schilt unsern himmlischen Vater nicht. Sie haben ihren Lohn, er ward mit ihnen geboren, ein freyes edles Herz. Laß sie gefangen seyn, sie sind frey[2]! Gib auf die deputirten Räthe Acht[3], die großen goldnen Ketten stehen ihnen zu Gesicht —

Götz.

Wie dem Schwein das Halsband[4]. Ich möchte Georgen und Franzen geschlossen[5] sehn!

Elisabeth.

Es wäre ein Anblick um Engel weinen zu machen.

Götz.

Ich wollt nicht weinen. Ich wollte die Zähne zusammenbeißen, und an meinem Grimm kauen[6]. In Ketten meine Augäpfel! Ihr lieben

1. Erden. Cf. *Deutéronome*, v, 16; épitre aux *Éphésiens*, vi, 2 : Ehre Vater und Mutter... auf daß dirs wohl gehe, und du lange lebest auf Erden.

2. Frey. Cf. Fénelon, *Dial. des Morts :* « *François Ier :* Est-on libre en prison? — *Charles V :* Les hommes faibles n'y sont pas libres; mais, quand on a un vrai courage, on est libre partout. »

3. Gieb auf... Acht, fais attention à..., considère. — Zu Gesicht, suppléez : wie armen Sündern. Le sens est celui-ci : « Tandis que les conseillers impériaux, dans leur magnificence, ont l'air contraint et servile, et que leurs grandes chaînes d'or semblent n'être que la marque de leur esclavage, George et Lerse sont libres dans leurs fers.

4. Halsband. Encore un emprunt de la Bible, *Proverbes*, xi, 22 : Ein schönes Weib ohne Zucht ist wie eine Sau mit einem goldenen Haarband.

5. Geschlossen sehn. Geschlossen, *enchaînés, dans leurs fers*; cf. l. 16 : In Ketten; cf. Wieland, Clelia und Sinibald (Einleitung) :

Allein wer ist, der ihn in Fesseln schloß?

St. et P. expliquent *enfermés* (eingeschlossen). — Sehn. Souhait d'une amère ironie. Sous-entendez : « car il m'est impossible de me les figurer ainsi. »

6. Kauen. Dans l'Esquisse, Élisabeth l'interrompt : Elisabeth : Du würdest Dein Herz fressen. — Gottfried : Desto besser! So würd ich meinen Muth nicht überleben. In Ketten meine Augäpfel! Ihr lieben Jungen. Hättet Ihr mich nicht geliebt! — Ich würde mich nicht satt an ihnen sehn können. — Im Namen des Kaisers ihr Wort nicht zu halten! — Welcher Unterthan würde nicht hundertfach straffällig sein, der ein Bildniß seines erhabenen Monarchen an einen eklen, verächtlichen Ort aufhängen wollte! — Und er selbst übertüncht alle Tage mit dem Abglanz der Majestät angefaulte Hundsfötter, hängt sein geheiligtes Ebenbild an Schandpfähle und giebt es der öffentlichen Verachtung preis.

Jungen hättet ihr mich nicht geliebt! — Ich würde mich nicht satt an ihnen sehen können[1]. — Im Nahmen des Kaisers ihr Wort nicht zu halten!

Elisabeth.

Entschlagt euch dieser Gedanken. Bedenkt, daß ihr vor den Räthen erscheinen sollt. Ihr seyd nicht gestellt ihnen wohl zu[2] begegnen, und ich fürchte alles.

Götz.

Was wollen sie mir anhaben[3]?

Elisabeth.

Der Gerichtsbothe!

Götz.

Esel der Gerechtigkeit! Schleppt ihre Säcke zur Mühle, und ihren Kehrig auf's Feld[4]. Was gibt's?

1. **Können.** Ce n'est plus l'ironie des paroles précédentes : Ich möchte Georgen und Franzen geschlossen sehn! Mais par une contradiction bien naturelle, après avoir dit combien la vue de ses serviteurs enchaînés lui serait cruelle, Gœtz ajoute en pensant à leur amour et à leur dévouement qu'il serait bien heureux de les voir, qu'il ne pourrait se rassasier de cette vue dont il est privé maintenant. — Si la phrase était ironique, n'y aurait-il pas un point d'exclamation, comme plus haut, 185, l. 8.

2. **Gestellt... zu**, *disposé à...*, *d'humeur à...*

3. **Anhaben**, *quel tort pourraient-ils me faire?* et non « que (me) veulent-ils? (St. et P.). » C'est la réponse naturelle aux craintes d'Élisabeth. Einem etwas anhaben, *avoir un avantage sur...*, *faire du tort à...* — Wollen a presque ici le sens de können. Cf. Wahrheit und Dichtung (Der neue Paris) : Ich wollte es malen, wie ich es gesehen habe. — Au lieu de cette brève réplique, on lit dans l'Esquisse la tirade suivante où le fervent admirateur des métaphores shakespeariennes se donnait libre carrière : Elisabeth : Die Weise, die Euch im Kopf summt, könnt Empfindungen in ihrer Seele wecken, — — Gottfried : Laß es sein! Sie haben keine. Nur brave Hunde ist's gefährlich im Schlaf zu stören. Sie bellen nur meistentheils, und wollen sie beißen, ist es in einem Anfall von dummer Wuth, den Kopf gesenkt, den Schwanz zwischen den Beinen. Damit ihre Raserei selbst noch Furcht ausdrücke, trappeln sie stillschweigend herbei und knappen von hinten nach Knaben und sorglosen Wandrern.

4. **Feld.** Il fait les commissions des juges aussi passivement que l'âne obéit au meunier. L'expression méprisante de **Kehrig** indique le caractère vil et honteux de ces commissions. — Ihre se rapporte plutôt à Gerechtigkeit, qu'à Räthe (l. 4). — Gœtz se met en colère contre l'huissier qui n'en peut mais ; l'indignation, quelque légitime qu'en soit la cause, ne raisonne pas et s'épanche sur tous ceux qui, de loin ou de près, sont en rapport avec nos ennemis.

Gerichtsdiener kommt.

Gerichtsdiener.

Die Herrn Commissarii sind auf dem Rathhause versammelt, und schicken nach euch.

Götz.

Ich komme.

Gerichtsdiener.

Ich werde euch begleiten.

Götz.

Viel Ehre.

Elisabeth.

Mäßigt euch.

Götz.

Sey außer Sorgen[1]. ab.

Zweite Scene.

Rathhaus.

Kaiserliche Räthe. Hauptmann. Rathsherren von Heilbronn.

Rathsherr.

Wir haben auf euern Befehl die stärksten und tapfersten Bürger versammelt, sie warten hier in der Nähe auf euern Wink um sich Berlichingens zu bemeistern[2].

1. Sorgen. Dans l'Esquisse, la colère de Gœtz éclate devant l'huissier : Gerichtsdiener : Ich werd Euch begleiten. — Gottfried : Wozu? Ist's so unsicher in Heilbronn? Ah! Sie denken, ich brech meinen Eid. Sie thun mir die Ehre an, mich vor Ihresgleichen zu halten. — Elisabeth : Lieber Mann! — — Gottfried : Komm mit aufs Rathhaus, Elisabeth! — Elisabeth : Das versteht sich. (Ab.)

2. Bemeistern. Comme verbe transitif, il signifie *maîtriser*, *dompter*; comme verbe réfléchi, il est synonyme de sich bemächtigen, *se saisir de*.

Erster Rath.

Wir werden Ihro Kaiserlichen Majestät eure Bereitwilligkeit Ihrem höchsten Befehl zu gehorchen, mit vielem Vergnügen zu rühmen wissen. — Es sind Handwerker?

Rathsherr.

Schmiede, Weinschröter[1], Zimmerleute, Männer mit geübten Fäusten und hier wohl beschlagen[2]. Auf die Brust deutend.

Rath.

Wohl!

Gerichtsdiener kommt

Gerichtsdiener.

Götz von Berlichingen wartet vor der Thür.

Rath.

Laßt ihn herein.

Götz kommt.

Götz.

Gott grüß' euch ihr Herrn, was wollt ihr mit mir?

Rath.

Zuerst daß ihr bedenkt: wo ihr seyd? und vor wem?

Götz.

Bey meinem Eid[3], ich verkenn' euch nicht, meine Herrn.

Rath.

Ihr thut eure Schuldigkeit.

1. Weinschröter, *tonneliers*, ceux qui poussent en roulant (schroten) le vin, les tonneaux dans la cave.

2. Beschlagen, litt. *ferrés*, *solides*.

3. Bey meinem Eid. Cf. p. 49. l. 10 et la note.

Götz.

Von ganzem Herzen.

Rath.

Setzt euch.

Götz.

Da unten hin? Ich kann stehn. Das Stühlchen riecht so nach armen Sündern[1], wie überhaupt die ganze Stube.

Rath.

So steht!

Götz.

Zur Sache, wenn's gefällig ist.

Rath.

Wir werden in der Ordnung verfahren.

Götz.

Bin's wohl zufrieden, wollt' es wär von jeher geschehen[2].

Rath.

Ihr wißt wie ihr auf Gnad und Ungnad[3] in unsere Hände kamt.

Götz.

Was gebt ihr mir wenn ich's vergesse[4]?

Rath.

Wenn ich euch Bescheidenheit geben könnte, würd' ich eure Sache gut machen.

Götz.

Gut machen! Wenn ihr das könntet! Dazu gehört freylich mehr als zum Verderben[5].

1. **Armen Sündern**, litt. *pauvres pécheurs*. La locution est devenue proverbiale pour désigner les criminels; de là, les composés Arm(e)sünderstühlchen, *sellette;* Armsünderglocke, Armsünderhemde, etc.

2. **Geschehen.** Il joue sur le mot **Ordnung**, *ordre*, que le conseiller prend dans le sens de *disposition régulière*, *méthode*, et Gœtz dans celui de *justice*.

3. **Auf Gnad und Ungnad**, à discrétion.

4. **Vergesse**, *que me donnez-vous, si je l'oublie?* (avec amertume et indignation). — Il est impossible qu'il oublie la trahison dont il a été victime.

5. **Verderben.** Comme pour Ordnung (l. 7), il joue sur le mot Sache. Le conseiller l'entend dans le sens de *cause*,

Schreiber.

Soll ich das alles protokolliren?

Rath.

Was zur Handlung gehört[1].

Götz.

Meinetwegen dürft ihr's drucken lassen[2].

Rath.

Ihr wart in der Gewalt des Kaisers, dessen väterliche Gnade an den Platz der Majestätischen Gerechtigkeit trat, euch anstatt eines Kerkers Heilbronn, eine seiner geliebten Städte, zum Aufenthalt anwies. Ihr verspracht mit einem Eid euch wie es einem Ritter geziemt zu stellen[3], und das Weitere demüthig zu erwarten.

Götz.

Wohl, und ich bin hier und warte.

Rath.

Und wir sind hier euch Ihro[4] Kaiserlichen Majestät Gnade und Huld zu verkündigen. Sie verzeiht euch eure Übertretungen, spricht euch von der Acht und aller wohlverdienten Strafe los, welches ihr mit unterthänigem Dank erkennen, und dagegen die Urfehde[5] abschwören werdet, welche euch hiermit vorgelesen werden soll[6].

Gœtz dans celui de *chose*, *état* (syn. de Zustand). Ich würde eure Sache gut machen, *je rendrais votre cause bonne;* meine Sache gut machen, *rétablir mes affaires.* Gœtz songe avec amertume au mal qu'on lui a fait; il était plus facile de massacrer ses serviteurs que de les lui rendre aujourd'hui. La traduction littérale, adoptée par Stapfer et Porchat, rend la phrase inintelligible. Peut-être pourrait-on traduire, en jouant sur le mot *rendre*, comme en allemand sur Sache et gut machen : « Si je pouvais vous donner de la réserve, je rendrais votre cause bonne. — Et mes serviteurs, qui me les rendra? si vous le pouviez! cela est sans doute plus difficile que de les tuer!

1. Gehört. Esquisse : Nichts, als was zur Handlung gehört.

2. Lassen. L'accent principal sur meinetwegen.

3. Euch... zu stellen, vous présenter, comparaître.

4. Ihro. Cf. *Introd.*, p. CXXVI.

5. Urfehde. Cf. p. 130, note 3. Abschwören n'a pas ici le sens habituel de *abjurer*, *désavouer*, *nier par serment*, mais celui de *jurer d'un bout à l'autre*. Cf. ablesen, abschreiben, absingen (Wustmann).

6. Soll. La construction de cette phrase est incorrecte : welches se rapporte seulement à erkennen et non à abschwören, quoique les deux membres de phrase soient reliés par und. Cette construction est

Götz.

Ich bin Ihro Majestät treuer Knecht wie immer. Noch ein Wort eh ihr weiter geht : Meine Leute, wo sind die? Was soll mit ihnen werden?

Rath.

Das geht euch nichts an.

Götz.

So wende der Kaiser sein Angesicht von euch wenn ihr in Noth steckt! Sie waren meine Gesellen, und sind's. Wo habt ihr sie hingebracht?

Rath.

Wir sind euch davon keine Rechnung schuldig.

Götz.

Ah! Ich dachte nicht, daß ihr nicht einmal zu dem verbunden seyd was ihr versprecht, geschweige[1] —

Rath.

Unsere Commission ist euch die Urfehde vorzulegen. Unterwerft euch dem Kaiser, und ihr werdet einen Weg finden um eurer Gesellen Leben und Freyheit zu flehen[2].

très fréquente chez Gœthe : « Mariane schaute mit einem traurigen Blick nach ihr auf, den Wilhelm nicht bemerkte, und in seiner Erzählung fortfuhr. » Wilhelm Meisters Lehrjahre, I, 6. — Ich ging niemals hin, ohne der Schönen eine Blume, eine Frucht oder sonst etwas zu überreichen, welches sie zwar jederzeit mit sehr guter Art annahm und auf das höflichste dankte. » Dichtung und Wahrheit, I, p. 86 (Hempel). — Un exemple plus curieux encore, avec la suppression de und, se trouve dans *Faust*, I, v. 825-828 :

Verlassen hab' ich Feld und Auen,
Die eine tiefe Nacht bedeckt,
Mit ahnungsvollem heil'gem Schauer
In uns die bessre Seele weckt.

Cf. Lehmann, Goethe's Sprache und ihr Geist, p. 126-138. — On trouve de nombreux exemples de cette construction dans d'autres auteurs : « Welches er verspielte und mich auf seine Heirath vertröstete » (Rabener). — « Seht da die Verse die er schrieb Und seine Glut gesteht » (Schiller). — « ...dem du mahntest und mich bethörtest » (Voß).

1. Geschweige, elliptique; 1re pers. du sing. du présent de geschweigen, mhd. geswigen. « Mhd. sagte man vollständig ich geswige, ahd. ih wile (will) dēs suigên » Weigand, Deutsches Wörterbuch, I, 674. — *Ne dicam*, à plus forte raison. Esquisse : Ah! ich dachte nicht, daß ihr zu nichts verbunden seyd, nicht einmal zu dem was ihr versprecht.

2. Flehen. Construisez : Ihr werdet einen Weg finden, zu flehen um eurer Gesellen Leben und Freiheit, et non um zu flehen eurer Gesellen Leben und Freiheit. Flehen avec l'objet pour lequel on prie comme complément direct est archaïque et rare.

Götz.

Euern Zettel!

Rath.

Schreiber lieset.

Schreiber.

Ich Götz von Berlichingen bekenne öffentlich durch diesen Brief[1]: Daß, da ich mich neulich gegen Kaiser und Reich rebellischer Weise aufgelehnt —

Götz.

Das ist nicht wahr. Ich bin kein Rebell, habe gegen Ihro Kaiserliche Majestät nichts verbrochen, und das Reich geht mich nichts an.

Rath.

Mäßigt euch[2] und hört weiter.

Götz.

Ich will nichts weiter hören. Tret' einer auf, und zeuge! Hab ich wider den Kaiser, wider das Haus Österreich nur einen Schritt gethan[3]? Hab ich nicht von jeher durch alle Handlungen gewiesen, daß ich besser als einer fühle, was Deutschland seinem Regenten schuldig ist? und besonders was die Kleinen, die Ritter und Freyen ihrem Kaiser schuldig sind? Ich müßte ein Schurke seyn, wenn ich mich könnte bereden lassen das zu unterschreiben.

1. Brief. C'est le commencement même du véritable engagement pris et signé par Gœtz de Berlichingen en 1530 (cf. Geschichte des Ritters Götz von Berlichingen, p. 286) : Ich Götz von Berlichingen zu Hornburg, bekenne offentlich mit dem Brief... — Sur le mot Brief cf. p. 134, l. 10 et la note 2.

2. Mäßigt euch. Cette recommandation, quoique suffisamment justifiée ici par les paroles et le ton de Gœtz, était encore mieux motivée dans l'Esquisse, où elle était précédée d'une tirade violente contre les princes « qu'on est obligé de laisser courir, parce que le gibet, auquel on devrait les pendre, serait trop cher : (après nichts an) Kaiser und Reich! — Ich wollt, Ihro Majestät ließen Ihren Namen aus so einer schlechten Gesellschaft. Was sind die Stände, daß sie mich Aufruhrs zeihen wollen! Sie sind die Rebellen, die mit unerhörtem, geizigem Stolz mit unbewehrten Kleinen sich füttern und täglich Ihro Majestät nach dem Kopf wachsen. Die sind's, die alle schuldige Ehrfurcht außer Augen setzen, und die man laufen lassen muß, weil der Galgen zu theuer werden würde, woran sie gehenkt werden sollten.

3. Gethan. *Biographie*, p. 50 : jch kann mich auch nicht erinnern, daz jch mein tag je etwas wider Kay. May. oder daß hauß Österreich gehandelt hab.

Rath.

Und doch haben wir gemessene Ordre[1], euch in der Güte zu überreden, oder im Entstehungsfall[2] euch in den Thurn zu werfen.

Götz.

In Thurn! Mich!

Rath.

Und daselbst könnt ihr euer Schicksal von der Gerechtigkeit erwarten, wenn ihr es nicht aus den Händen der Gnade empfangen wollt[3].

Götz.

In Thurn! Ihr mißbraucht die Kaiserliche Gewalt. In Thurn! Das ist sein Befehl nicht. Was! mir erst, die Verräther! eine Falle zu stellen, und ihren Eid, ihr ritterlich Wort zum Speck drin aufzuhängen[4]! Mir dann ritterlich Gefängniß[5] zusagen, und die Zusage wieder brechen[6].

Rath.

Einem Räuber sind wir keine Treue schuldig.

Götz.

Trügst du nicht das Ebenbild des Kaisers[7], das ich in dem gesudeltsten Conterfey[8] verehre[9], du solltest mir den Räuber fressen oder dran erwürgen[10]. Ich bin in einer ehrlichen Fehd begriffen[11]. Du

1. **Gemessene Ordre.** Cf. p. 133. Adaptation : gemessenen Befehl.

2. **Im Entstehungsfall** = im entstehenden Fall, si le cas se présente, éventuellement.

3. **Wollt.** Sous-entendez jetzt après nicht.

4. **Aufzuhängen.** George avait déjà dit avant son maître : Wir spielen die Ratten, p. 167, l. 5.

5. **Gefängniß.** Cf. p. 173, note 2.

6. **Brechen.** Cf. *Biographie*. Voir plus bas, p. 198, note 1.

7. **Kaisers**, dans le médaillon attaché à sa chaîne, cf. p. 89 et 185.

8. **Conterfey**, contrefaçon, reproduction, image, empreinte.

9. **Verehre.** Cf. Schiller, *Guill. Tell*, III, III :

Und ständet ihr nicht hier in Kaisers Namen,
Den ich verehre selbst wo man ihn schändet...

10. **Erwürgen.** *Je te ferais avaler le brigand, ou tu en étoufferais*, c'est-à-dire je te forcerais de retirer cette parole, ou, si tu refusais, je te tuerais. Dans l'Esquisse, on lisait sans métaphore : ...ich wollte dir zeigen, wer der seyn müsse der mich einen Räuber heißen wolle.

11. **Begriffen.** On disait d'une querelle qu'elle était honorable, lorsque la cause en était légitime, qu'on déclarait trois jours d'avance la guerre à son adversaire et qu'on lui laissait ainsi le temps de s'armer pour sa défense. Cf. acte II, sc. II, Selbitz à Gœtz : Jedermann wird euch loben daß ihr denen von Nürnberg Fehd angekündigt habt. — Sur Fehde cf. p. 61, note 2.

könntest Gott danken und dich vor der Welt groß machen, wenn du in deinem Leben eine so edle That gethan hättest, wie die ist, um welcher willen ich gefangen sitze[1].

Rath winkt dem Rathsherrn, der[2] zieht die Schelle.

Götz.

Nicht um des leidigen[3] Gewinnsts willen, nicht um Land und Leute unbewehrten Kleinen wegzukapern[4], bin ich ausgezogen[5]. Meinen Jungen zu befreyen, und mich meiner Haut zu wehren[6]! seht ihr was unrechtes dran? Kaiser und Reich hätten unsere Noth nicht in ihrem Kopfküssen gefühlt. Ich habe Gott sey Dank noch Eine Hand, und habe wohl gethan sie zu brauchen[7].

Bürger treten herein, Stangen in der Hand, Wehren[8] an der Seite.

Götz.

Was soll das?

1. Sitze. Ceci paraît bien emphatique, bien disproportionné à l'action même de Gœtz qui, comme il le dit trois lignes plus bas, voulait simplement délivrer son écuyer et qui aspirait à se venger des Nurembergeois qui l'avaient dénoncé à l'évêque de Bamberg. Cf. p. 88. C'est ici un des rares passages où Gœthe, en corrigeant l'Esquisse, a laissé des traces de rature. En effet, dans l'Esquisse (cf. p. 88, note 1), c'était un sentiment chevaleresque et désintéressé, le désir de délivrer son ami Hans de Littwach, qui avait mis à Gœtz les armes à la main; aussi avait-il le droit de se louer, comme il le fait ici, et d'ajouter ces mots qui justifiaient ses vanteries : Denen Spitzbuben von Nürnberg einen Menschen abzujagen, dessen beste Jahre sie in ein elend Loch begruben, meinen Hansen von Littwach zu befreien, hab ich die Kujone kujonirt. Er ist so gut ein Stand des Reichs als Eure Kurfürsten; und Kaiser und Reich hätten seine Noth nicht in ihrem Kopfkissen gefühlt. Ich habe meinen Arm gestreckt und habe wohl gethan. Mais la suppression de ce passage dans le drame, le nouveau motif de querelle substitué à l'ancien, devait aussi amener la suppression ou la modification des lignes précédentes; Gœthe a négligé de le faire; c'est une épave oubliée.

2. Der, démonst., et non relatif, comme l'indique la place du verbe.

3. Leidigen, *pour un gain misérable* ou *pour le misérable profit* (*que j'en ai tiré*). D'après ce second sens, Gœtz, dans la première partie de la phrase, fait allusion à son gain réel, au pillage des Nurembergeois, puis, dans la seconde, il généralise et lance une pointe contre les injustices des princes.

4. Wegzukapern. « Kapern, *capere naves* (capre, vaisseau corsaire), Schiffe aufbringen, dann überhaupt mit List oder Gewalt wegnehmen. » Grimm, II, 605. « Wir kommen, dem Könige einen Officier wegzukapern oder uns von dem Officiere kapern zu lassen. Beides ist eins. » Lessing, Minna von Barnhelm.

5. Ausgezogen. Ausziehen, dans le même sens que ausreiten, cf. page 26, note 2.

6. Wehren, cf. sich erwehren, p. 45, note 7.

7. Brauchen. Dans l'Esquisse, Gottfried (après Schelle) continue ainsi : Ihr nennt mich einen Räuber! Müsse Eure Nachkommenschaft von bürgerlich ehrlichen Spitzbuben, von freundlichen Dieben und privilegirten Beutelschneidern bis auf das letzte Flaumfederchen berupft werden!

8. Wehren. Wehr, action de se dé-

Rath.

Ihr wollt nicht hören. Fangt ihn[1].

Götz.

Ist das die Meinung[2]! Wer kein Ungrischer Ochs ist, komm mir nicht zu nah. Er soll von dieser meiner rechten eisernen Hand eine solche Ohrfeige kriegen, die ihm Kopfweh, Zahnweh und alles Weh der Erden aus dem Grund curiren soll. *Sie machen sich an ihn, er schlägt den einen zu Boden, und reißt einem andern die Wehre von der Seite, sie weichen.* Kommt! Kommt! Es wäre mir angenehm den tapfersten unter euch kennen zu lernen[3].

Rath.

Gebt euch[4].

Götz.

Mit dem Schwert in der Hand! Wißt ihr, daß es jetzt nur an mir läge, mich durch alle diese Hasenjäger[5] durchzuschlagen und das weite Feld zu gewinnen? Aber ich will euch lehren, wie man Wort hält. Versprecht mir ritterlich Gefängniß[6], und ich gebe mein Schwert weg und bin wie vorher euer Gefangener.

Rath.

Mit dem Schwert in der Hand wollt ihr mit dem Kaiser rechten?

Götz.

Behüte Gott! Nur mit euch und eurer edeln Compagnie. — Ihr

fendre, par extension, arme pour se défendre, arme, épée.

1. Ihr, à Gœtz. — Fangt ihn, aux bourgeois. — Adaptation : Faht ihn!

2. Meinung, d'ordinaire, *opinion*; ici *intention*, *dessein*. Cf. *Biographie*, p. 23 : vund war daß die Meinung.

> Wißt ihr andern Rath
> Des Kaisers Meinung zu vollziehen?
> Schiller, Wallensteins Tod, IV, iv.

Aber wie? warum fühl ich nichts? will die Kraft meiner Jugend mich retten? Undankbare Mühe! das ist meine Meinung nicht. Kabale und Liebe, V, vii. Cf. Grimm, VI (Heyne). 1926, 1941-1942.

3. Lernen. Cf. *Biographie*. Voir plus bas, p. 198, note 1.

4. Gebt euch. Sich geben = sich gefangen geben.

> Reineke dachte : Nun geht es mir schlimm, was soll ich beginnen?
> Geb ich mich nicht, so bringt er mich um, und wenn ich mich gebe,
> Bin ich auf ewig beschimpft.
> Gœthe, Reineke Fuchs.

5. Hasenjäger, litt. *ces chasseurs de lièvres*, c'est-à-dire ces poltrons dignes de pourchasser un lièvre, et non un gibier tel que moi.

6. Gefängniß. Cf. p. 173, note 2.

könnt nach Hause gehn, gute Leute. Für die Versäumniß kriegt ihr nichts, und zu hohlen ist hier nichts als Bäulen[1].

Rath.

Greift ihn. Gibt euch eure Liebe zu euerm Kaiser nicht mehr Muth?

Götz.

Nicht mehr als ihnen der Kaiser Pflaster gibt die Wunden zu heilen, die sich ihr Muth hohlen könnte.

Gerichtsdiener kommt.

Gerichtsdiener.

Eben ruft der Thürner: es zieht ein Trupp von mehr als zweyhunderten nach der Stadt zu. Unversehens sind sie hinter der Weinhöhe hervorgedrungen[2], und drohen unsern Mauern.

Rathsherr.

Weh uns! was ist das?

Wache kommt.

Wache.

Franz von Sickingen hält vor dem Schlag'[3] und läßt euch sagen: er habe gehört wie unwürdig man an seinem Schwager bundbrüchig geworden sey, wie die Herrn von Heilbronn allen Vorschub[4] thäten. Er verlange Rechenschaft, sonst wolle er binnen einer Stunde die Stadt an vier Ecken anzünden, und sie der Plünderung Preis geben.

Götz.

Braver Schwager!

1. **Bäulen.** On écrit aujourd'hui Beulen. — Esquisse (après Compagnie): Seht, wie sie sich die Gesichter gewaschen haben! Was gebt Ihr ihnen für die vergebliche Müh? Geht, Freunde! Es ist Werkeltag, und hier ist nichts zu gewinnen als Verlust. Ce dernier trait rappelle la première scène du ***Jules César*** de Shakespeare.

2. **Hervorgedrungen.** Esquisse: hervorgequollen.

3. **Schlag**, Schlagbaum, barrière.

4. **Vorschub thäten.** Cf. p. 68; sous-entendu: aux troupes impériales.

Rath.

Tretet ab, Götz — Was ist zu thun?

Rathsherr.

Habt Mitleiden mit uns und unserer Bürgerschaft! Sickingen ist unbändig in seinem Zorn, er ist Mann es zu halten.

Rath.

Sollen wir uns und dem Kaiser die Gerechtsame vergeben[1]?

Hauptmann.

Wenn wir nur Leute hätten sie zu behaupten. So aber könnten wir umkommen, und die Sache wär nur desto schlimmer. Wir gewinnen im Nachgeben.

Rathsherr.

Wir wollen Götzen ansprechen, für uns ein gut Wort einzulegen. Mir ist's als wenn ich die Stadt schon in Flammen sähe.

Rath.

Laßt Götzen herein.

Götz.

Was soll's?

Rath.

Du würdest wohl thun, deinen Schwager von seinem rebellischen Vorhaben abzumahnen. Anstatt dich vom Verderben zu retten, stürzt er dich tiefer hinein, indem er sich zu deinem Falle gesellt.

Götz sieht Elisabeth an der Thür, heimlich zu ihr[2]:

Geh hin! Sag ihm: er soll unverzüglich hereinbrechen, soll hieher kommen, nur der Stadt kein Leids[3] thun. Wenn sich die Schurken hier

1. Vergeben, *abandonner nos droits et ceux de l'empereur*. Pour cette construction, cf. Sanders, I, p. 552.

2. Zu ihr. Au lieu de ces paroles de Gœtz, l'Adaptation, pour relier directement cette scène à la suivante, se sert de cette transition fort gauche · Gerichtsdiener. Sie sind hereingezogen, sie kommen schon. — Rath: Wir begeben uns weg, um zu überlegen, wie das Ansehen kaiserlicher Befehle in so mißlichem Falle aufrecht zu erhalten sey. (Kaiserliche Räthe und Rathsherrn ab.)

3. Leids. Cf. p. 43, note 2.

widersetzen, soll er Gewalt brauchen. Es liegt mir nichts dran umzukommen, wenn sie nur alle mit erstochen werden[1].

Dritte Scene.

Ein großer Saal auf dem Rathhaus.

Sickingen. Götz.

Das ganze Rathhaus ist mit Sickingens Reitern besetzt.

Götz.

Das war Hülfe vom Himmel! Wie kommst du so erwünscht und unvermuthet, Schwager?

1. **Werden.** Pour toute cette scène, cf. *Biographie*, p. 54 et 55 : Vnnd wie ich nun zu Hailbronn nach Jezt berürter gefengkhnus etlich wochen inn einer Herberig verhafft gelegen bin, da schickht der bund einen der war freilich von Constanz, ein Schweizer, ein statschreiber, oder waß er war, gein Hailbronn, vnnd het ein vhrphed bey ihm, die laß er mir fur inn der stuben, jnn beyweßen vieler von Hailbronn, also daß die stuben voller leüth war, vnnd begehret, jch solt solche schweren vnnd annehmmen, vnnd wo ichs nit thet, het der bund geschrieben, solten sie mich nehmen vnnd inn thurn legen, aber ich schlug solche vrphed strackhs ab, wolt ehe ein jahr im thurn ligen, ehe ich sie annehmen wolt, Darzu so zeigt ich hingegen ann, jch wer inn einer ehrlichen vhed betretten, vnnd het mich auch bey meinem Fürsten vnnd herrn wie einen frommen ehrlichen vom Adell vnnd Ritterman wol annstundt, gehalten, darzu so wer jch auch jnn ehrliche ritterliche gefenkhnus vertagt, also daß ich verhoffe, sie würden mich darbey bleiben laßen, vnnd nit darauß nehmen, Hett ich mich aber in meiner gefenkhnus vbell gehalten, so solten sie mirs anzeigen, jch wist mich aber nit besser zu halten, Da wusten sie mir nichts anzuzeigen, dann ich hielt mich dermaßen, wie mir vfferlegt wer worden, vnnd sonderlichen wart mir erlaubt inn die kirchenn zu gehen, vnnd von der kirchenn wider inn die herberg, vnnd wann jch auß der kirchen gieng, vnnd etwan leüth mit mir reden wolten, so wolt ich nit bey jhnen vff der gaßen stehen, vnnd gieng den nechsten wider der herberg zu, daß thet ich darumb, damit ich mich nicht verdechtig hielt, Inn summa, da ich die vrphed nit annehmmen wolt, hetten sie die weinschrotter bestelt, die tratten zu mir inn deß Diezen herberg (l'aubergiste s'appelait Diether (Diez) Wagemann), inn der stuben, vnnd wolten mich fangen, jch denn nechsten von leder, vnnd mit dem wehr herauß, Do schnapten sie wider hinder sich, vnnd baten mich die bürger deß Raths vleissig, jch solt einsteckhen vnnd friedt halten, sie wolten mich nit weitter führen, dann vff daz Rathhauß, da glaubt ich jhnen auch, vnnd wie sie mich in der Herberg zu der stuben herauß fürten, gieng mein haußfraw gleich die stiegen herauff, vnnd war in der kirchen gewest, da reiß jch mich von ihnen, vnnd gieng zu ihr, vnnd sagt, weib erschrickh nit, sie wollen mir ein vrphed furlegen, die will jch nit annehmen, will mich ehe in thurn legen lassen, thue im aber also, vnnt reit hinauß zu Francißcus von Sickhingen, vnnd herrn Geörgen von Fronßberg, vnnd zeig inn ann, die Ritterliche gefengknuß, wie mir zugesagt, woll mir nit gehalten werden, versiehe mich, sie werden sich alß redliche vom Adell vnnd hauptleüth woll wißen zu halten, daß thet nun mein weib vnnd fuhrten mich die bündischen vff daß Rathhauß, vnnd vom

Sickingen.

Ohne Zauberey. Ich hatte zwey, drey Bothen ausgeschickt, zu hören wie dir's ginge. Auf die Nachricht von ihrem Meineid macht' ich mich auf den Weg. Nun haben wir sie.

Götz.

Ich verlange nichts als ritterliche Haft.

Sickingen[1].

Du bist zu ehrlich. Dich nicht einmal des Vortheils zu bedienen, den der Rechtschaffene über den Meineidigen hat[2]! Sie sitzen im Unrecht, wir wollen ihnen keine Küssen unterlegen. Sie haben die Befehle des Kaisers schändlich mißbraucht[3]. Und wie ich Ihro Majestät kenne, darfst du sicher auf mehr dringen. Es ist zu wenig.

Götz.

Ich bin von jeher mit wenigem zufrieden gewesen.

Sickingen.

Und bist von jeher zu kurz gekommen[4]. Meine Meinung ist: sie sollen deine Knechte aus dem Gefängniß und dich zusammt ihnen auf deinen

Rathhauß inn thurn, vnnd must dieselbige nacht darinn liegen, vnnd wie sie mich vff den Pfingstabendt hinein legten, musten sie mich vff den Pfingstag deß morgens früe widerumb herauß thun, vnnd führten mich also darnach wider vff daz Rathhauß, da waren etliche deß Raths bey mir inn der stuben vff dem Rathhauß, vnnd war mein hausfraw wider vom leger kommen, vnnd stund herauß vor der stuben, hetten sie vielleicht gehört, daz der ganz hauff wider herab zog, der stad zu, da baten sie mich, jch solt zu meiner haußfrawen gehen, vnnd zu ihr sagen, daß sie wider hinauß riede, vnnd für sie beten solt, dann der Hauff zoge eben der stad zu, zu roß vnnd zu fueß, da gieng Ich zu meiner Haußfrawen vnnd sagt ihr in ein Ohr, waß mein meinung war, daz war daz, vnnd sagt zu ihr, sage meinem Schwager Francißcus von Sickhingen vnnd herrn Geörgen von Fronßberg, sie haben mich gebetten, jch soll für sie bitten, aber sag zu ihnen, haben sie waz im sinn, so sollen sie furt fahren, jch woll gern sterben vnnd erstochen werden, allein daz sie all mit mir erstochen würden. » V. *Introd.* pp. XXVII-XXIX.

1. Sickingen. Dans l'Esquisse, la scène commençait ici, — fort brusquement. Le passage ajouté dans le drame la relie bien mieux à la scène précédente.

2. Hat. C'est le même reproche que lui adressaient déjà les paysans au commencement de la pièce : Und der getreuherzige Berlichingen gab unerhört nach, wie er immer thut, wenn er im Vortheil ist.

3. Mißbraucht. Esquisse : Sie haben die Befehle des Kaisers zu Knechten ihrer Leidenschaften gemacht.

4. Gekommen. Zu kurz kommen, litt. *venir trop court;* se disait sans doute d'abord de celui qui, en sautant, n'atteint pas le but fixé; par suite, *ne pas réussir, être dupe, victime.* — Dans l'Esquisse, on a ce développement shakespearien : Der Großmüthige gleicht einem Mann, der mit seinem Abendbrod Fische fütterte, aus

Eid, nach deiner Burg ziehen lassen. Du magst versprechen, nicht aus deiner Terminey[1] zu gehen, und wirst immer besser seyn als hier.

Götz.

Sie werden sagen: Meine Güter seyen dem Kaiser heimgefallen[2].

Sickingen.

So sagen wir: Du wolltest zur Miethe drin wohnen bis sie dir der Kaiser wieder zu Lehn gäbe. Laß sie sich wenden wie Äle[3] in der Reusse, sie sollen uns nicht entschlüpfen. Sie werden von Kaiserlicher Majestät reden, von ihrem Auftrag. Das kann[4] uns einerley seyn. Ich kenne den Kaiser auch und gelte was bey ihm. Er hat immer gewünscht dich unter seinem Heer[5] zu haben[6]. Du wirst nicht lang auf deinem Schlosse sitzen, so wirst du aufgerufen werden.

Götz.

Wollte Gott bald, eh ich's Fechten verlerne.

Sickingen.

Der Muth verlernt sich nicht, wie er sich nicht lernt. Sorge für nichts, wenn deine Sachen in der Ordnung sind, geh ich nach Hof, denn meine Unternehmung fängt an reif zu werden[7]. Günstige Aspecten deuten mir, brich auf! Es ist mir nichts übrig als die Gesinnung des Kaisers zu sondiren. Trier und Pfalz vermuthen eher des Himmels

Unachtsamkeit in den Teich fiel und ersoff. Da fraßen sie den Wohlthäter mit eben dem Appetit wie die Wohlthaten, und wurden fett und stark davon.

1. Terminey a ici le même sens que Bann, p. 130, note 4. — Voici les termes de l'engagement pris par Gœtz lors de sa captivité d'Augsbourg : « Das ich mich... in mein Schloss Hornburg thun, darjnn vnnd in dem gezirckh hofmarckh vnnd Zehennden desselben meyns Schloss, so weyt sich die strecken, mein lebenlanng bleyben, vnnd darauß auch weiter nit, dartzu auff kain Pferd nymmermer, weyl ich leb komen, Vnnd in allweg, wann vnnd wie offt ich in dieselben mein hofmarckh gee, oder far, allweg dess nachts widerumb jn das benannt, mein Schloss kommen, vnnd also kain nacht auß demselben sein soll vnnd will. » Geschichte des Ritters Götz von Berlichingen, p. 273.

2. Heimgefallen. « Heimfall, das Zurückfallen von Gut oder Lehn an den früheren Besitzer; Heimfall, hereditas, successio, acquisitio, consolidatio. Stieler. » Grimm, IV[2] (Heyne), 870. Ce dictionnaire, qui donne Heimfall, Heimfällig, Heimfallsrecht, omet le verbe heimfallen.

3. Äle. Cette forme du pluriel est rare, d'ordinaire Aale.

4. Kann a presque ici le sens de darf, *licet*.

5. Heer. Esquisse et éd. de 1773 : unter seiner Armee.

6. Haben. Cf. p. 129 : Wenn ich Krieg führte, müßten sie mit zu Felde.

7. Werden. Cf. *Introd.*, p. LXII.

Einfall[1], als daß ich ihnen über'n Kopf kommen werde. Und ich will kommen wie ein Hagelwetter! Und wenn wir unser Schicksal machen können[2], so sollst du bald der Schwager eines Churfürsten seyn. Ich hoffte auf deine Faust bey dieser Unternehmung.

Götz besieht seine Hand.

O! das deutete der Traum den ich hatte, als ich Tags drauf Marien an Weislingen versprach. Er sagte mir Treu zu, und hielt meine rechte Hand so fest, daß sie aus den Armschienen ging, wie abgebrochen[3]. Ach! Ich bin in diesem Augenblick wehrloser, als ich war da sie mir abgeschossen wurde. Weislingen! Weislingen!

Sickingen.

Vergiß einen Verräther. Wir wollen seine Anschläge vernichten, sein Ansehn untergraben, und Gewissen und Schande sollen ihn zu Tode fressen[4]. Ich seh, ich seh im Geist meine Feinde, deine Feinde niedergestürzt. Götz, nur noch ein halb Jahr!

Götz.

Deine Seele fliegt hoch. Ich weiß nicht, seit einiger Zeit wollen sich in der meinigen keine fröhliche Aussichten eröffnen. — Ich war schon mehr im Unglück, schon einmal gefangen[5], und so wie mir's jetzt ist war mir's niemals[6].

Sickingen.

Glück macht Muth[7]. Kommt zu den Perücken! Sie haben lang genug den Vortrag gehabt, laß uns[8] einmal die Müh übernehmen[9]. 25

1. Einfall. Cf. *Biographie*, p. 50 : jch hett mich deß himelfals ehe versehen, dann daz ihr mich vff heüt nider solt haben geworffen.

2. Können. Cf. Salluste, *De Repub. ord.* I : « fabrum esse suæ quemque fortunæ » (Wustm.).

3. Abgebrochen. Cf. p. 69, l. 5.

4. Fressen. Esquisse : ...untergraben, und zu den geheimen Martern des Gewissens noch die Qual einer öffentlichen Schande hinzufügen.

5. Gefangen. Cette troisième captivité, antérieure aux deux autres (au 4e et au 5e acte), est de l'invention du poète.

6. Niemals. Sur ce découragement de Gœtz, cf. *Introd.* p. LVII.

7. Muth. Au lieu de ces trois mots, on lit dans l'Esquisse : Das ist ein kleiner Unmuth, der Gefährte des Unglücks; sie trennen sich selten. Seid gutes Muths, lieber Schwager! Wir wollen sie bald zusammen jagen.

8. Uns. Accentuez uns; dans l'Adaptation uns.

9. Übernehmen. Ils ont eu la parole

Vierte Scene.

Adelheidens Schloß[1].

Adelheid. Weislingen.

Adelheid.

Das ist verhaßt!

Weislingen.

Ich hab die Zähne zusammen gebissen. Ein so schöner Anschlag, so glücklich vollführt, und am Ende ihn auf sein Schloß zu lassen[2]! Der verdammte Sickingen!

Adelheid.

Sie[3] hätten's nicht thun sollen.

Weislingen.

Sie saßen fest[4]. Was konnten sie machen? Sickingen drohte mit Feuer und Schwert, der hochmüthige jähzornige Mann! Ich haß' ihn. Sein Ansehn nimmt zu wie ein Strom, der nur einmal ein paar Bäche gefressen hat, die übrigen folgen von selbst[5].

Adelheid.

Hatten sie keinen Kaiser?

assez longtemps; prenons-en la peine à notre tour. — C'est-à-dire, jusqu'ici, ce sont eux qui t'ont posé leurs conditions; à présent, c'est à nous qu'il appartient de leur dicter les nôtres.

1. Adelheidens Schloß. Indication erronée (cf. p. 205, l. 3-6), épave de l'Esquisse; Gœthe, après avoir remanié la scène, a oublié d'en corriger le titre. M. Wustmann propose de lire : Augsburg. Adelheids Zimmer. Weislingen et Adelheid sont mariés.

2. Lassen. Ellipse : auf sein Schloß (gehen, zurückkehren) zu lassen. — Pour traduire *le laisser dans son château* (P.), il faudrait lire auf seinem Schloß...; ce serait d'ailleurs inexact, puisque Gœtz n'y était pas resté. — Après lassen, dans l'Esquisse, ce trait de mauvais goût : Es war mir, wie's Dem sein müßte, den der Schlag rührte im Augenblick, da er mit dem einen Fuß das Brautbette schon bestiegen hat. Der verdammte Sickingen!

3. Sie, les commissaires impériaux et les conseillers de Heilbronn.

4. Fest. *Ils étaient prisonniers.*

5. Selbst. La construction est un peu étrange à cause de nur einmal qu'on s'attend à trouver dans la même phrase que die übrigen, etc. : Hat ein Strom nur einmal ein paar Bäche gefressen, folgen die übrigen von selbst.

Weislingen.

Liebe Frau! Er ist nur der Schatten davon[1], er wird alt und mißmuthig[2]. Wie er hörte was geschehen war, und ich nebst den übrigen Regimentsräthen eiferte, sagt' er: Laßt ihnen[3] Ruh! Ich kann dem alten Götz wohl das Plätzchen gönnen, und wenn er da still ist, was habt ihr über ihn zu klagen? Wir redeten vom Wohl des Staats. O! sagt' er: hätt' ich von jeher Räthe gehabt, die meinen unruhigen Geist mehr auf das Glück einzelner Menschen gewiesen hätten!

Adelheid.

Er verliert den Geist eines Regenten.

Weislingen.

Wir zogen auf Sickingen los. — Er ist mein treuer Diener, sagt' er, hat er's nicht auf meinen Befehl gethan, so that er doch besser meinen Willen, als meine Bevollmächtigte, und ich kann's gut heißen, vor oder nach.

Adelheid.

Man möchte sich zerreißen[4].

Weislingen.

Ich habe deswegen[5] noch nicht alle Hoffnung aufgegeben. Er ist auf sein ritterlich Wort auf sein Schloß gelassen[6], sich da still zu halten. Das ist ihm unmöglich; wir wollen bald eine Ursach wider ihn haben[7].

1. Davon. Cf. p. 53, damit; p. 143, wovon.

2. Mißmuthig, *chagrin*, *morose*. Weislingen trouve l'empereur chagrin, parce qu'il n'est plus disposé à l'écouter. Comme le discours de Maximilien (lignes 3-12) marque plutôt la confiance et l'optimisme que la mauvaise humeur, on pourrait être tenté d'entendre mißmuthig dans le sens primitif (miß, Muth, courage) *manquant de courage*, *craintif?* C'est le manque de courage que Weislingen lui reproche. Maximilien, selon lui, ne veut plus se brouiller avec personne, ni avec Gœtz, ni avec Sickingen, parce qu'il craint les complications que pourrait amener une lutte. Mais comme cette acception de mißmuthig est tout à fait inusitée, le premier sens est préférable.

3. Ihnen, à Gœtz et à Sickingen.

4. Zerreißen. Tout ce qui suit, et notamment les passages relatifs à l'archiduc Charles, sont une addition du drame. Mais plusieurs traits sont empruntés à d'autres scènes de l'Esquisse. Cf. Minor et Sauer, p. 146 et suiv.

5. Deswegen, *malgré cela*; d'ordinaire, dans ce sens, deswegen est suivi de doch. Cf. Grimm, II, p. 1035.

6. Gelassen, cf. p. 202, l. 3.

7. Haben. Ellipse : eine Ursach haben wider ihn loszuziehen.

Adelheid.

Und desto eher, da wir hoffen können, der Kaiser werde bald aus der Welt gehn, und Karl, sein trefflicher Nachfolger, majestätischere Gesinnungen verspricht.

Weislingen.

Karl? Er ist noch weder gewählt noch gekrönt.

Adelheid.

Wer wünscht und hofft es nicht[1]?

Weislingen.

Du hast einen großen Begriff von seinen Eigenschaften; fast sollte man denken du sähst sie mit andern Augen[2].

Adelheid.

Du beleidigst mich, Weislingen. Kennst du mich für das[3]?

Weislingen.

Ich sagte nichts dich zu beleidigen. Aber schweigen kann ich nicht dazu. Karls ungewöhnliche Aufmerksamkeit für dich beunruhigt mich.

Adelheid.

Und mein Betragen[4]?

Weislingen.

Du bist ein Weib. Ihr haßt keinen der euch hofirt[5].

Adelheid.

Aber ihr[6]!

1. **Er ist noch..... nicht.** Ce passage n'a été ajouté que dans l'éd. de 1787; il répond à l'objection historique que soulève la phrase précédente : Karl, sein trefflicher Nachfolger; c'est, d'ailleurs, une heureuse gradation par laquelle la réponse de Weislingen (du hast, etc.) est mieux motivée.

2. **Mit andern Augen**, *avec d'autres yeux*, c'est-à-dire avec les yeux de l'amour, par opposition à la simple admiration.

3. **Für das**, litt. *me connais-tu pour cela?* me crois-tu capable de cela? ai-je mérité un pareil soupçon?

4. **Betragen.** Cette interrogation a deux sens possibles selon le ton dans lequel répond Adelheid. — Si c'est le ton du reproche, comme dans la précédente réplique, suppléez beruhigt es dich nicht? si c'est celui du défi et de la colère, suppléez beunruhigt dich auch?

5. **Der euch hofirt**, *qui vous fait la cour*; euch, dat. : « (Adam) hatte ein newe Braut und einig Fleisch und Blut, dem wolt er hoffiren und gefallen.» Luther, IV, 454.

6. **Aber ihr?** sous-ent. Männer; réplique d'autant plus mordante qu'elle est adressée à Weislingen dont elle a ellemême éprouvé la mollesse et la lâcheté de cœur.

Weislingen.

Es frißt mich am Herzen, der fürchterliche Gedanke[1]! Adelheid!

Adelheid.

Kann ich deine Thorheit curiren?

Weislingen.

Wenn du wolltest! Du könntest dich vom Hof entfernen.

Adelheid.

Sage Mittel und Art. Bist du nicht bey Hofe? Soll ich dich lassen und meine Freunde, um auf meinem Schloß mich mit den Uhus[2] zu unterhalten? Nein, Weislingen, daraus wird nichts. Beruhige dich, du weißt wie ich dich liebe.

Weislingen.

Der heilige Anker in diesem Sturm[3], so lang der Strick nicht reißt. Ab.

Adelheid.

Fängst du's so an[4]! Das fehlte noch. Die Unternehmungen meines Busens sind zu groß, als daß du ihnen im Wege stehen solltest. Karl, großer trefflicher Mann, und Kaiser dereinst, und sollte er der einzige seyn unter den Männern, den der Besitz meiner Gunst nicht schmeichelte[5]? Weislingen, denke nicht mich zu hindern, sonst mußt du in den Boden, mein Weg geht über dich hin.

1. Gedanke. Pas de virgule après Herzen dans l'éd. de 1773 : *Cette horrible pensée me ronge le cœur!* Avec la virgule : *Cela me ronge le cœur; l'horrible pensée!*

2. Uhus. « Uhu, erst nhd., ein junges onomatopoietisches Wort, das an mhd. hûwe, ahd. hûwo ‚Eule' anknüpfte. » Kluge, 352.

3. Sturm. Sous-ent. ist deine Liebe. — Tant que tu me seras fidèle, ton amour est le salut de mon âme inquiète. — Heilige, syn. de rettende, comme Heil, Heiland s'emploient dans le sens de Rettung, Retter (Wustmann); *ancre de salut.*

4. An. Sanders (I, p. 409) explique : Das ist also dein Vorhaben, *ce sont là tes desseins!* Grimm (I, p. 325) l'entend dans le même sens et le traduit par *machinari, excogitare.* — Si l'on songe que Weislingen et Adelheid ne sont mariés que depuis peu, peut-être pourrait-on aussi entendre le verbe dans le sens habituel de *commencer*. Litt. : *le commences-tu ainsi?* c'est-à-dire : à peine marié, le prends-tu sur ce ton? — Cf. aussi le passage correspondant de l'Esquisse (Der junge Goethe, II, p. 178, l. 18), où anfangen a le sens de *commencer :* Geh nur! Das fehlte noch, daß er sich zu überheben anfängt! Wir wollen's ihm wehren.

5. Schmeichelte. Éd. de 1773 : Den der Titel meines Gemahls nicht schmeichelte. On voit que schmeicheln se construit avec l'accusatif ou le datif de la personne.

Franz kommt mit einem Brief

Franz.

Hier, gnädige Frau.

Adelheid.

Gab dir Karl ihn selbst?

Franz.

Ja.

Adelheid.

Was hast du? du siehst so kummervoll.

Franz.

Es ist euer Wille, daß ich mich todt schmachten soll[1], in den Jahren der Hoffnung macht ihr mich verzweifeln.

Adelheid.

Er dauert mich, — und wie wenig kostet's[2] mich ihn glücklich zu machen! Sey gutes Muths[3], Junge. Ich fühle deine Lieb' und Treu', und werde nie unerkenntlich seyn.

Franz beklemmt.

Wenn ihr das fähig wärt, ich müßte vergehn[4]. Mein Gott, ich habe keinen Blutstropfen in mir, der nicht euer wäre, keinen Sinn, als euch zu lieben und zu thun was euch gefällt.

Adelheid.

Lieber Junge.

Franz.

Ihr schmeichelt mir. In Thränen ausbrechend. Wenn diese Ergebenheit

1. **Soll.** Mich todt schmachten = vor Schmachten sterben. Cf. pour ce tour p. 79, l. 3 : mich wieder gescheid oder völlig rasend gaffen.

2. **Kostet.** Ind. prés.; mais ce pourrait être aussi l'imparfait du subjonctif (kostet' = kostete) dans le sens du conditionnel.

3. **Gutes Muths.** Cf. p. 33, l. 1 et la note 1.

4. **Vergehn.** Le sens le plus naturel est celui qu'adoptent Wustmann, Porchat et Lang : *si vous en étiez capable* (si vous étiez capable d'être ingrate), *j'en mourrais* (de douleur). La phrase se lie ainsi très étroitement à la suivante. — Stapfer traduit : *si cela était possible... j'en mourrais...*, c'est-à-dire si vous étiez capable de sentir mon amour et ma foi (meine Lieb und Treu zu fühlen), de m'aimer, j'en mourrais de bonheur. Cf. en faveur de cette interprétation p. 207, dernière ligne; p. 208, l. 1-9.

nichts mehr verdient, als andere sich vorgezogen zu sehn, als eure Gedanken alle nach dem[1] Karl gerichtet zu sehn —

Adelheid.

Du weißt nicht was du willst, noch weniger was du redst.

Franz vor Verdruß und Zorn mit dem Fuß stampfend.

Ich will auch nicht mehr. Will nicht mehr den Unterhändler abgeben[2].

Adelheid.

Franz! Du vergißt dich.

Franz.

Mich aufzuopfern! Meinen lieben Herrn[3]!

Adelheid.

Geht mir aus dem Gesicht.

Franz.

Gnädige[4] Frau!

Adelheid.

Geh' entdecke deinem lieben Herrn mein Geheimniß. Ich war die Närrinn[5] dich für was zu halten, das du nicht bist.

Franz.

Liebe gnädige Frau, ihr wißt daß ich euch liebe.

Adelheid.

Und du warst mein Freund, meinem Herzen so nahe. Geh verrath mich.

Franz.

Eher wollt' ich mir das Herz aus dem Leibe reißen. Verzeiht mir, gnädige Frau. Mein Herz ist zu voll, meine Sinnen halten's nicht aus.

1. Dem dans le sens du démonstr. : ce Charles (non avec mépris, mais avec jalousie : *cet heureux Charles!*).

2. Abgeben, *représenter*, *jouer le rôle de*. Weil ich von Natur so treflich geneigt war, einen Federhansen zu agieren und abzugeben. Simplicissimus, 1, 2.

3. Herrn. Accentuez mich. C'est un double reproche, une double plainte : après Herrn sous-ent. aufzuopfern.

4. Gnädige Frau d'un ton suppliant. Franz s'aperçoit qu'il a été trop loin, et craint les effets de la colère d'Adelheid.

5. Närrinn. Cf. *Introd.*, p. cxxxii.

Adelheid.

Lieber warmer Junge! *Faßt ihn bey den Händen, zieht ihn zu sich, und ihre Küsse begegnen einander, er fällt ihr weinend um den Hals.*

Adelheid.

Laß mich.

Franz *erstickend in Thränen an ihrem Hals.*

Gott! Gott!

Adelheid.

Laß mich, die Mauern sind Verräther. Laß mich. *Macht sich los.* Wanke nicht von deiner Lieb' und Treu', und der schönste Lohn soll dir werden. *Ab.*

Franz.

Der schönste Lohn! Nur bis dahin laß mich leben! Ich wollte meinen Vater ermorden, der mir diesen Platz streitig machte.

Fünfte Scene.

Jaxthausen.

Götz *an einem Tisch.* **Elisabeth** *bey ihm mit der Arbeit, es steht ein Licht auf dem Tisch und Schreibzeug.*

Götz.

Der Müßiggang will mir gar nicht schmecken, und meine Beschränkung wird mir von Tag zu Tag enger; ich wollt' ich könnt schlafen, oder mir nur einbilden die Ruhe sey was angenehmes.

Elisabeth.

So schreib doch deine Geschichte aus, die du angefangen hast. Gib deinen Freunden ein Zeugniß in die Hand deine Feinde zu beschämen; verschaff' einer edeln Nachkommenschaft die Freude dich nicht zu verkennen[1].

1. Verkennen. Les motifs qu'invoque Élisabeth sont en effet ceux qui ont mis la plume à la main de l'auteur de la *Biographie*, p. 19: Innsonders lieben Herrn, gute Gönner vnd Freündt, eß haben vor euch viel andere meine guten Herren vnnd freünd vor

Göz.

Ach! Schreiben ist geschäftiger Müßiggang, es kommt mir sauer an. Indem ich schreibe was ich gethan habe, ärger' ich mich über den Verlust der Zeit, in der ich etwas thun könnte.

Elisabeth nimmt die Schrift.

Sey nicht wunderlich. Du bist eben an deiner ersten Gefangenschaft in Heilbronn[1].

Göz.

Das war mir von jeher ein fataler Ort.

Elisabeth liest.

„Da waren selbst einige von den Bündischen[2], die zu mir sagten: Ich habe thörig gethan, mich meinen ärgsten Feinden zu stellen[3], da ich doch vermuthen konnte, sie würden nicht glimpflich mit mir umgehn[4]; da antwortet' ich:" Nun was antwortetest du? schreibe weiter.

etlichen viel Jahren an mich begert, daß ich meinen erben, kinden, vnnd nachkhommen zu ehrn vnnd gutem solte waß ich mein tag als ein Junger Ritterman vom Adell, vnnd ein Armer Reütterſſman im Kriege, Vheden vnnd Hendeln bey der Röm. Kay. Mayt. auch Chur: fursten vnnd andern von mein selbs vnd andern guten freunden wegen jn ihrer vnnd meinen aignen sachen, Kriegen vnnd Vheden (die ich lange Zeit gegen Hohen vnnd Niedern Stenden. gefürt) beschreiben, vnnd in die feder khommen lassen solt, wie jr beide dann nunmehr auch gleichesfals an mich begehrt (ses Mémoires sont dédiés an Herrn Hannsen Hoffmann Bürgermeister zu Hailbronn vnd Steffan Feyerabent der Rechten Litentjaten und Sindicum daselbst). Il ajoute qu'il n'écrit pas pour acquérir de la gloire, sondern allein vmb der vhrsach willen, daß mich angelanget, wie daß etliche meine Mißgönner etwan auß neid vund haß oder vielleicht aber auß vnwissenheit mir gern meine Handlung, die ich meine tag gefürt hab, zum ergsten vnd vbelsten außlegen wollten, Dennen ich dann hierinnen zu begegnen vnnd den wahren grund an den tag zubringen fürgenohmmen, wie jch dann hierinnen nichts anders schreiben oder anzeigen will, dann wie sich in warheit alle sachen vnnd handlungen von Kindheit auff mit mir verloffen, der getrosten Zuversicht eß soll niemand kein mißfallen daran haben, sonder mein vorhaben gemüet vund meinung im besten verstehen vnnd vffnehmen, daß will ich hinwiderumb gegen ein jedenn freundliches vleiß beschulden vnnd verdienen. — Les dernières paroles d'Élisabeth, évidemment inspirées par la *Biographie*, ne sont guère à leur place dans le drame, puisque le fils unique de Gœtz s'est retiré au couvent (voy. *Introd.*, p. LVIII) et que Gœtz se plaint lui-même de mourir sans postérité, p. 262, l. 9-11.

1. Heilbronn. Cf. p. 201, l. 16 et note. Le passage qui suit se rapporte, dans la *Biographie*, à la dernière captivité de Gœtz.

2. Bündischen. Il s'agit de la ligue de Souabe.

3. Zu stellen, me présenter à. Cf. p. 190, l. 8.

4. Umgehn. Cf. *Biographie*, p. 82: so sagten mir auch etliche der furnembsten, vom Bund selbst, jch hett thörlich gethon, daß jch mich also zu denen leütten gestelt hett, denn ich viel leidß gethann, vund die mir also gram vund feind geweßen. La réponse de Goetz est de l'invention de Goethe.

Götz.

Ich sagte: setz' ich so oft meine Haut an anderer Gut und Geld[1], sollt' ich sie nicht an mein Wort setzen[2]?

Elisabeth.

Diesen Ruf hast du.

Götz.

Den sollen sie mir nicht nehmen! Sie haben mir alles genommen, Gut[3], Freyheit[4] —

Elisabeth.

Es[5] fällt in die Zeiten, wie ich die von Miltenberg und Singlingen[6] in der Wirthsstube fand, die mich nicht kannten. Da hatt' ich eine Freude, als wenn ich einen Sohn geboren hätte. Sie rühmten dich unter einander, und sagten: Er ist das Muster eines Ritters, tapfer und edel in seiner Freyheit, und gelassen und treu[7] im Unglück.

Götz.

Sie sollen mir einen stellen, dem ich mein Wort gebrochen! Und Gott weiß, daß ich mehr geschwitzt hab meinem Nächsten zu dienen als mir, daß ich um den Nahmen eines tapfern und treuen Ritters gearbeitet habe, nicht um hohe Reichthümer und Rang zu gewinnen[8]. Und Gott sey Dank, warum ich warb, ist mir worden.

1. Gut und Geld, locution allitérative, litt. *les biens immeubles et l'argent, la fortune*.

2. An... setzen, risquer pour.

3. Gut. Exagération dictée par le découragement; l'entretien de Gœtz et de Sickingen (p. 200 l. 3-5) l'explique.

4. Freyheit. Cf. p. 200, l. 1. — Dans l'Esquisse, l'ordre des phrases est interverti : Gottfried : Sie haben mir Alles genommen — Gut, Freiheit. — Das sollen sie mir nicht nehmen.

5. Es. Ce fait, cette conversation (dont nous venons de parler). — Wustmann explique fort singulièrement : « Ce que je vais raconter », ce qui serait de la part d'Élisabeth une grande naïveté.

6. Die von Miltenberg... *les seigneurs, les sires de Miltenberg et de Singlingen*.

7. Treu, *fidèle* (à son serment). — Unglück, par opposition à Freyheit, désigne la captivité de Gœtz. — C'est une allusion à la conduite et aux paroles de Gœtz, l. 1-2.

8. Gewinnen. Ce sont bien les sentiments que Gœtz exprime dans sa *Biographie*. Après la bataille de Nuremberg, il entend vanter ses prouesses par des seigneurs (cf. *Introd.*, p. xviii) et il ajoute, p. 31 : Daß ist mein vnnd meines Bruders seeligen besoldung gewest, war vnnß auch lieber, dann het vnnß der Marggraff zweytausent gulden geschendht, wie woll wir warlich arm gesellen waren, noch haben wir dannocht eine guete besoldung empfangen daz nit allein vnser gnediger Fürst vnnd herr der Marggraff, sondern auch ihre Fr. Gn. Oberste Räth vnnd hauptleüth, Ritter vnd knecht vnnß Preiß, Ruhm lob

Lerse, Georg mit Wildbret.

Götz.

Glück zu, brave Jäger!

Georg.

Das sind wir aus braven Reitern geworden. Aus Stiefeln machen sich leicht Pantoffeln.

Lerse.

Die Jagd ist doch immer was, und eine Art von Krieg.

Georg.

Wenn man nur hier zu Lande nicht immer mit Reichsknechten zu thun hätte[1]. Wißt ihr, gnädiger Herr, wie ihr uns prophezeihtet[2]: wenn sich die Welt umkehrte würden wir Jäger werden. Da sind wir's ohne das.

Götz.

Es kommt auf eins hinaus, wir sind aus unserm Kreise gerückt[3].

Georg.

Es sind bedenkliche Zeiten. Schon seit acht Tagen läßt sich ein fürchterlicher Comet sehen, und ganz Deutschland ist in Angst, es bedeute den Tod des Kaisers, der sehr krank ist.

Götz.

Sehr krank! Unsere Bahn geht zu Ende.

Lerse.

Und hier in der Nähe gibt's noch schrecklichere Veränderungen. Die Bauern haben einen entsetzlichen Aufstand erregt.

vnnd ehr nachgeredt haben... daz dann vnnß von vnsern guten gesellen vnd freünden angezeigt ist worden, ist vnnß auch lieber gewest, dann goldt vnnd silber, welchs wir nit darfür genohmmen haben wollen. »

1. Hätte. Les animaux dont ils font la chasse ne se défendent pas mieux que les troupes impériales; ils sont aussi poltrons, aussi lâches qu'elles. — Esquisse: Ja! Heute hatten wir mit Reichstruppen zu thun.

2. Prophezeihtet. Cf. p. 178.

3. Gerückt. Image empruntée des étoiles qui sortent de leur orbite. Aussi les observations de George sur la comète se lient-elles très bien à ces paroles de Gœtz.

Götz.

Wo?

Lerse.

Im Herzen von Schwaben. Sie sengen, brennen und morden. Ich fürchte sie verheeren das ganze Land.

Georg.

Einen fürchterlichen Krieg gibt's. Es sind schon an[1] die hundert Ortschaften aufgestanden, und täglich mehr. Der Sturmwind neulich hat ganze Wälder ausgerissen, und kurz darauf hat man in der Gegend, wo der Aufstand begonnen, zwey feurige Schwerter kreuzweis in der Luft gesehen.

Götz.

Da leiden von[2] meinen guten Herrn und Freunden gewiß unschuldig mit!

Georg.

Schade daß wir nicht reiten[3] dürfen[4]!

1. An. Cf. p. 119, note 4.

2. Da leiden von, da leiden manche von, tour elliptique fréquent.

3. Reiten. Cf. p. 178, l. 3. Esquisse : Es ist Schade, daß wir jetzo nicht ausreiten dürfen. Ces paroles de George suivaient immédiatement la l. 9 de la p. 211 (...aus unserm Kreise gerückt), et la fin de la scène était remplacée par les descriptions et les réflexions suivantes : Gottfried: Wie so? — Georg: Die Bauern vieler Dörfer haben einen schrecklichen Aufstand erregt, sich an ihren tyrannischen Herren zu rächen. Ich weiß, daß mancher von Euern Freunden unschuldig ins Feuer kommt. — Gottfried: Wo? — Franz: Im Herzen von Schwaben, wie man uns sagte. Das Volk ist unbändig wie ein Wirbelwind, mordet, brennt. Der Mann, der's uns erzählte, konnte nicht von Jammer genug sagen. — Gottfried: Mich dauert der Herr und der Unterthan. Wehe, wehe denen Großen, die sich aufs Uebergewicht ihres Ansehens verlassen! Die menschliche Seele wird stärker durch den Druck. Aber sie hören nicht und fühlen nicht. — Georg: Wollte Gott, alle Fürsten würden von ihren Unterthanen gesegnet wie Ihr! — Gottfried: Hätt ich ihrer nur viel! Ich wollt nicht glücklicher sein als einer, außer darin, daß ich ihr Glück machte. So sind unsre Herren ein verzehrendes Feuer, das sich mit Unterthanen-Glück, -Zahl, -Blut und -Schweiß nährt, ohne gesättiget zu werden. Pensées, images et ton ne conviennent pas à notre Gœtz. Sur la scène qui, dans l'adaptation, remplace celle-ci, cf. *Introd.* p. cv.

4. Dürfen. La révolte des paysans, qui est annoncée à la fin du quatrième acte, et à laquelle nous assistons au cinquième, n'eut lieu en réalité qu'en 1525, tandis que l'empereur Maximilien mourut en 1519 : nous avons donc ici un anachronisme d'autant plus hardi qu'il porte sur des faits très connus de l'histoire d'Allemagne.

Fünfter Act.

Erste Scene[1].

Bauernkrieg.

Tumult in einem Dorf und Plünderung.

Weiber und **Alte** mit **Kindern** und Gepäcke. Flucht.

Alter.

Fort! Fort! daß wir den Mordhunden entgehen.

Weib.

Heiliger Gott! wie blutroth der Himmel ist, die untergehende Sonne blutroth!

Mutter.

Das bedeut Feuer.

Weib.

Mein Mann! Mein Mann!

Alter.

Fort! fort! in Wald. Ziehen vorbey.

Link[2].

Link.

Was sich widersetzt niedergestochen! Das Dorf ist unser. Daß von

1. Scene. Pour la comparaison des scènes correspondantes de l'Esquisse, cf. *Introd.*, p. LXXIX, et *Appendice*, p. 287.

2. Link. Cf. *Biographie* (éd. de 1731, p. 233, note 67) : Sonsten hatten sich bey dieser Aufruhr sonderlich famos und schuldig

Früchten nichts umkommt[1], nichts zurückbleibt! Plündert rein[2] aus und schnell. Wir zünden gleich an.

Metzler vom Hügel herunter gelaufen.

Metzler.

Wie geht's euch, Link?

Link.

Drunter und drüber siehst du, du kommst zum Kehraus[3]. Woher?

Metzler.

Von Weinsberg. Da war ein Fest.

Link.

Wie?

Metzler.

Wir haben sie zusammengestochen, daß eine Lust war.

Link.

Wen alles[4]?

gemacht, Hanns Bermetter zu Würzburg, Linck genannt, Jörg Metzler, der Würth zu Ballenberg, Jacob Köhl zu Eibelstatt, Florian Geyer, Jacob Schmid zu Kizingen, Wendel Salb zu Öhringen etc., welche alle zusammen nachgehends mit dem Leben ihre Missethat verbüssen müssen.

1. Umkommt se dit, d'ordinaire, des personnes; en parlant des objets, on le trouve surtout dans la Bible: Der Gottlosen Erbgut wird umkommen (*Ecclésiastique*. XLI, 9). Sammlet die Brocken, daß nichts umkomme (*S. Jean*, VI, 12).

2. Rein, purement, complètement, de fond en comble; cf. les expressions rein betrunken sein, rein todt, etc.

3. Kehraus. « Der letzte lustige oder wilde Tanz zum Beschluß eines Festes, der den letzten Rest der Lust in tollem Ausbruch vollends heraustreibt, bei Adelung, « ein langer und geschwinder Tanz, mit welchem eine Tanzlust gemeiniglich beschlossen wird, weil der Tanzplatz durch die langen Kleider des andern Geschlechtes alsdann gleichsam ausgekehret wird'! » Grimm V (Hildebrand), 404. Cf. Arndt, Das Lied vom Feldmarschall Blücher:

Da ist er's gewesen, der Kehraus gemacht,
Mit eisernem Besen das Land rein gemacht.

Du kommst zum Kehraus signifie donc à la fois: *Tu viens pour la dernière danse*, et *Tu viens pour le dernier coup de balai*.

4. Wen alles? *Qui donc? nomme les moi tous*. De l'emploi fréquent de la locution was alles (was alles meinst du damit? was alles soll das?) est sortie la locution fort incorrecte wer (wem, wen) alles? qui joint un neutre à un masculin (wer alles war zugegen? wem alles gabst du das Geld?) « Ich hatte den Philosophen, den Physiker, Mathematiker, Maler, Mechaniker und Gott weiß wen alles in Anspruch genommen. » Goethe, XXX, 328. Cf. Grimm, I. p. 212.

Metzler.

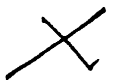
Ditrich von Weiler[1] tanzte vor. Der Fratz! Wir waren mit hellem wüthigem Hauf herum[2], und er oben auf'm Kirchthurn wollt gütlich mit uns handeln. Paff! Schoß ihn einer vor'n Kopf. Wir hinauf wie Wetter, und zum Fenster herunter[3] mit dem Kerl.

Link.

Ah!

Metzler zu den Bauern[4].

Ihr Hund, soll ich euch Bein machen! Wie sie haudern und trenteln[5], die Esel.



Link.

Brennt an! sie mögen drin braten! Fort! Fahrt zu ihr Schlingel[6].

Metzler.

Darnach führten wir heraus den Helfenstein[7], den Eltershofen, an[8] die dreyzehn von Adel[9], zusammen auf achtzig. Herausgeführt[10] auf die

1. Ditrich von Weiler. « Dietrich von Weyler der ist in der kirchen oder im thuren gefangen worden und in seinen harnasch uber den thuren herabgeworfen... » Weißenhorner historie von Nicolaus Thoman (Baumann, Quellen zur Geschichte des Bauernkriegs in Oberschwaben, p. 90).

2. Waren...herum. Wustmann l'entend comme synonyme de wir zogen herum, et il en rapproche l'emploi de γίγνεσθαι avec des prépositions. Je l'explique littéralement : *nous étions, nous tournions autour..., nous l'entourions, nous le cernions*, sens que marque bien la suite du récit. — Mit hellem... Hauf, cf. p. 152.

3. Herunter pour hinunter; cf. p. 142. herab pour hinab.

4. Zu den Bauern. Il s'adresse aux paysans qui sont en train de piller, et non aux habitants du village; ces derniers se sont tous enfuis.

5. Haudern und trenteln. Haudern, *lanterner;* au propre, il signifie *aller dans une voiture de louage* (sur l'étymologie amusante du mot, cf. Grimm, IV[2], p. 573); au fig. *se mouvoir lentement, gauchement, comme une voiture de louage:* muß nun den schlimmen Weg des Rickelsberges hinunter haudern, Göthe, 44, 258. Hier geht meine Praxis mit meinen Kenntnissen Hand in Hand, ich lerne jeden Tag und haudere mich weiter (lettre de Goethe, à Kestner, Goethe und Werther, p. 193). Sur la leçon zaudern, cf. *Appendice*, p. 342. Trenteln ou trendeln a un sens analogue, *trainer, lanterner*, proprement *se tourner, se mouvoir de côté et d'autre.*

6. Schlingel. Brennt an s'adresse aux paysans qui se trouvent hors les maisons; Sie désigne les paysans en train de piller; c'est à ceux-ci que Link crie ensuite: Fort! Fahrt zu, ihr Schlingel! *allons! dépêchez-vous de finir! drôles!*

7. Helfenstein. Voy. plus bas, p. 217, note 5.

8. An. cf. p. 119, note 4.

9. Adel. Holzwart (Rustica seditio totius fere Germaniæ, Baumann, Quellen zur Geschichte des Bauernkrieges in Oberschwaben, p. 672) donne dix-huit noms, parmi lesquels figurent: 1° generosus comes *Ludovicus de Helfenstain*, qui cara conjuge inspectante innumeris ictibus est transfossus; 2° *Theodoricus Weyler* extra turrim est projectus...; 8° *Burckhardus de Ritzingen;* 9° *Rudolfus de Elratzhofen*. Cf. aussi Baumann, p. 623.

10. Herausgeführt. Le participe passé

Ebne gegen Heilbronn. Das war ein Jubiliren[1] und ein Tumultuiren von den Unsrigen, wie die lange Reih arme reiche Sünder[2] daherzog, einander anstarrten, und Erd' und Himmel! Umringt waren sie ehe sie sich's versahen, und alle mit Spießen niedergestochen.

Link.

Daß ich nicht dabey war!

Metzler.

Hab mein Tag[3] so kein Gaudium gehabt

Link.

Fahrt zu! Heraus!

Bauer.

Alles ist leer.

Link.

So brennt an allen Ecken.

Metzler.

Wird ein hübsch Feuerchen geben. Siehst du, wie die Kerls übereinander purzelten und quiekten[4] wie die Frösche! Es lief mir so warm über's Herz wie ein Glas Branntwein. Da war ein Riringer, wenn der Kerl sonst auf die Jagd ritt, mit dem Federbusch und weiten Naslöchern[5], und uns vor sich hertrieb mit den Hunden und wie die

remplace ici le prétérit pour marquer la vivacité du récit; sous-ent.: sie wurden. Cf. la suppression des deux verbes, l. 3-4.

1. Jubiliren. « Die selbigen bauren (haben)... den edlen Grafen... durch die spieß gejagt, darzu pfiffen, trumet, jubiliert. » Donauwörther chronik des Johannes Knebel (Baumann, *op. cit.*, p. 268).

2. Sünder. Metzler joue sur les mots, et entre l'adjectif et le substantif de la locution proverbiale arme Sünder (cf. p. 189, l. 4 et note), il intercale l'épithète reich, qui, s'opposant à arm, éclaire d'une vive lueur le contraste entre leur fortune passée et leur malheur présent. — Sünder, apposition à Reih; de là, le sing. daherzog se rapportant à Reih, le plur. anstarrten à Sünder.

3. Mein Tag. Cf. p. 52, note 4. — Gaudium, mot latin, introduit soit par l'école, soit par l'église dans la langue populaire; die Einführung in die Alltagsrede geschah nicht blos durch das Latein der Schule, sondern mehr noch durch das der Kirche, wo man von gaudere, cœlorum gaudia u. ähnl. genug hörte. Grimm IV[1a], 1539. Cf. le début de la fameuse chanson d'étudiants: *Gaudeamus igitur*.

's war mir ein rechtes Gaudium und Labsal,
Ich leugn' es nicht, sie desperat zu sehn.

Schiller, Turandot, V, 1.

4. Quieken. « Richtiger quiken, denn es ist das niederdeutsche, besonders vom Schreien des Ferkels gebrauchte quiken. Im 17. bis in's 18. Jahrh. quicken » Weigand, Deutsches Wörterbuch, II, 419.

5. Weiten Naslöchern, *larges narines*, *les narines gonflées*, signe de vanité et d'orgueil. — Dans l'épitre à

Hunde[1]. Ich hatt' ihn die Zeit nicht gesehen, sein Fratzengesicht fiel mir recht auf[2]. Hasch[3]! den Spieß ihm zwischen die Rippen, da lag er, streckt' alle Vier[4] über seine Gesellen. Wie die Hasen bey'm Treibjagen zuckten die Kerls über einander[5].

Link.

Raucht schon brav.

Metzler.

Dort hinten brennt's. Laß uns mit der Beute gelassen zu dem großen Haufen ziehen.

Link.

Wo hält er?

Metzler.

Von Heilbronn hierher zu. Sie sind um einen Hauptmann verlegen,

Gotter, qui accompagnait l'envoi de son *Gœtz*, Gœthe, en faisant le portrait de Weislingen, dit de lui: Mit Weitnaslöchern, Stützleinbart.

1. Hunde, sous-ent. wie verhaßt war er mir da!

2. Auf. Voici la liaison des idées : Il y avait là un certain Rixinger que son insolence à la chasse m'avait rendu odieux; ne l'ayant pas vu depuis quelque temps, sa figure déplaisante ne m'en frappa que davantage, et je le tuai aussitôt. La proposition Ich hatt ihn die Zeit nicht gesehen marque la cause pour laquelle sein Fratzengesicht fiel mir recht auf. L'habitude émousse les sentiments; un visage odieux l'est bien davantage lorsqu'on ne l'a pas vu depuis longtemps. Voici deux autres interprétations qui me paraissent bien moins naturelles: 1° *Quoique je ne l'eusse pas vu depuis, sa face grimaçante me frappa*, c.-à-d. *je le reconnus tout de suite à sa face grimaçante;* 2° *Je ne l'avais pas vu depuis; aussi je fus frappé de sa grimace*, c.-à-d. de la différence entre son air insolent de jadis et sa figure piteuse d'aujourd'hui. Mais sein Fratzengesicht s'applique mieux au visage même de Rixinger en général qu'à son expression particulière le jour de sa mort.

3. Hasch marque la rapidité, la brusquerie du coup.

4. Alle Vier, sous-ent. Glieder; se dit d'ordinaire des animaux (alle vier Beine).

5. Einander. Cf. *Biographie* (éd. de 1731, p. 199, note 4): Hier (zu Weinsperg) ist mit der Erst Dietrich von Weyler, als er vom Kirch-Thurn herab mit denen Bauren gütlich gesprochen, erschossen, und hernach herunter geworffen worden. Dann führten die Bauren Herrn Grafen Ludwig von Helffenstein nebst 13 von Adel, unter welchen 2 Sturmfeder, Rudolph Nagel von Eltershofen, Pleickard von Rüxingen, und ein Späth gewesen, und vielen andern, zusammen bey 80 Personen auf einen Acker gegen Heylbronn, machten da einen Creyß, und jagten sie alle zusammen erbärmlich durch die Spieß. — Voici comment l'historien le plus récent de la Guerre des paysans décrit cette scène: « ... Sie beschlossen den Grafen von Helfenstein und ungefähr zwei Dutzend Adeliche nebst einigen Knechten unter Trommelschlag durch die Spieße zu jagen. Auf einer Wiese vor dem untern Stadtthor wurde den Gefangenen dieses Urtheil verkündigt. Die Gräfin von Helfenstein, Kaiser Maximilian's natürliche Tochter, warf sich, ihr zweijähriges Söhnchen auf dem Arm, vor Jäcklein auf die Kniee und bat unter Thränen um das Leben ihres Gemahls. Man stieß sie zurück, und ein Bauer brachte « dem kleinen Herrlein » eine Stichwunde bei. Der Graf selbst, der für sein Leben eine Lösungssumme von dreißigtausend Gulden bot, erhielt

vor dem alles Volk Respect hätt. Denn wir sind doch nur ihres Gleichen, das fühlen sie und werden schwürig[1].

Link.

Wen meinen sie[2]?

Metzler.

Max Stumpf[3] oder Götz von Berlichingen.

Link.

Das wär gut, gäb' auch der Sache einen Schein, wenn's der Götz thät; er hat immer für einen rechtschaffnen Ritter gegolten[4]. Auf! Auf! wir ziehen nach Heilbronn zu! Ruft's herum.

Metzler.

Das Feuer leucht uns noch eine gute Strecke. Hast du den großen Cometen gesehen?

Link.

Ja. Das ist ein grausam[5] erschrecklich Zeichen! Wenn wir die Nacht durch ziehen, können wir ihn recht sehn. Er geht gegen Eins auf.

Metzler.

Und bleibt nur fünf Viertelstunden. Wie ein gebogner Arm mit einem Schwert sieht er aus, so blutgelbroth[6].

zur Antwort: « Gäbest du uns zwei Tonnen Goldes, so müßtest du doch sterben. » Vor dem Grafen her ging sein ehemaliger Pfeifer Melchior Nonnenmacher von Ilsfeld und blies lustig die Zinke. « Ich habe dir, sagte er, einst so oft zur Tafel gepfiffen und spiel dir nun billig zum rechten Tanze auf. » Er nahm dem Grafen den Federhut vom Kopfe und setzte ihn sich selbst auf mit den Worten: « Das hast du nun lang genug getragen, ich will auch einmal ein Graf sein. » Noch nicht drei Schritte war Helfenstein in die Gasse hineingetrieben, als er, von hundert Spießen durchbohrt, entseelt zu Boden stürzte. Die alte Hofmännin (une sorcière qui, par ses formules magiques, rendait les paysans invulnérables) stieß dem Entseelten ihr Messer in den Leib und schmierte mit dem heraussträufelnden Fett ihre Schuhe. Jakob Wirt von Leckingen bekleidete sich mit dem damastenen Wams des Grafen, trat vor die Gräfin und sagte: « Frau, wie gefalle ich dir in dieser Schauppen?... » J. Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters, 8e éd., II, p. 502. Pour les témoignages contemporains, cf. Baumann, Quellen zur Geschichte des Bauernkriegs in Oberschwaben, p. 89, 268, 404, 481, 568, 628, 737.

1. Schwierig, *difficiles*, *indociles*. Cf. *Egmont*, II, II: das Volk wird höchst schwierig werden (Wustmann).

2. Meinen, avoir en vue. Cf. pour ce sens du verbe celui de Meinung, p. 195, l. 2.

3. Max Stumpf. Cf. plus bas, p. 220, note 2.

4. Gegolten. Cf. p. 3, l. 4, Metzler: Gott erhalt ihn! Ein rechtschaffner Herr!

5. Grausam, grauenhaft, *qui inspire de l'horreur*, *horrible*, cf. p. 219, note 6: ein grausamer Comet.

6. Blutgelbroth, litt. *rouge tirant*

Link.

Hast du die drey Stern gesehen an des Schwerts Spitze und Seite[1]?

Metzler.

Und der breite wolkenfärbige Streif, mit tausend und tausend Striemen wie Spieß', und dazwischen wie kleine Schwerter.

Link.

Mir hat's gegrauf't. Wie das alles so bleichroth, und darunter viel feurige helle Flamme[2], und dazwischen die grausame[3] Gesichter mit rauchen[4] Häuptern und Bärten!

Metzler.

Hast du die auch gesehen? Und das zwitzert[5] alles so durch einander, als läg's in einem blutigen Meere, und arbeitet durch einander, daß einem die Sinne vergehn!

Link.

Auf! Auf![6] xc.

sur le jaune, comme le sang. — So peut être expliqué de trois manières. Ou bien il marque la comparaison avec une épée couverte de sang: *tant elle est rouge!*, ou comme l'explique Wustmann, il a le sens de *pour ainsi dire* et traduit l'embarras de Metzler à trouver l'expression juste (cf. p. 189 riecht so nach armen Sündern); enfin, il peut exprimer simplement l'intensité du coloris et correspond alors à notre *si*. Le passage de la *Chronique* de Frank (voir plus bas, note 6): einer unvermischten Blutfarb oder gleich gelbroth semble donner raison à l'explication de Wustmann.

1. Seite, *sur le côté*, sans doute, malgré le singulier, *des deux côtés* de l'épée; St., P. et L. entendent *sur la lame;* mais Seite n'a jamais le sens de Klinge, et d'ailleurs, l'image serait fort bizarre puisque les étoiles se confondraient avec la comète. Cf. aussi le passage de la *Chronique* de Seb. Frank que nous citons plus bas, note 6.

2. Flamme. Selon Wustmann, Flamme est ici le nomin. plur. de Flamm (der), forme usitée dans l'allem. du sud. Cette explication est-elle bien nécessaire? n'est-il pas plus simple de considérer ici Flamme comme une sorte de nom collectif?

3. Grausame. Cf. p. 218, note 5, et *Introd.*, p. cxxv.

4. Rauchen se rapporte à la fois à Häuptern et à Bärten; cf. la *Chronique* de Frank (note 6): gantz harig an Haupt vnd Bart.

5. Zwitzert, zwitzern, *scintiller*. « Eins mit zwitschern und vom zitternden Tone auf zitterndes Licht übergetragen. Ähnlicher Übergang von Schall auf Licht zeigen grell, hell. » Weigand, Deutsches Wörterbuch, 4e éd., II, 1214.

6. Auf. Pour la peinture de cette comète, Goethe s'est servi de la description suivante de la *Chronique* de Sébastien Frank (cf. Düntzer, Erläuterungen, 3e éd. p. 124): « Ein erschrecklicher forchtsamer Comet, dergleichen vor nie gesehen ist worden »: « Anno 1527 ist ein grausamer Comet in Westerreich vnd vmbligendeu grentzen gesehens worden, auff den 11. tag Octob. morgens vmb vier vhr, hat sein vbung ein stund vnd ein viertheil gewäret, darnach verschwunden. Der auffgang deß Cometen von Orient ist

Zweite Scene[1].

Feld.

Man sieht in der Ferne zwey Dörfer brennen und ein Kloster.

Kohl. Wild. Max Stumpf. Haufen.

Max Stumpf.

Ihr könnt nicht verlangen, daß ich euer Hauptmann seyn soll. Für mich und euch wär's nichts nütze. Ich bin Pfalzgräfischer Diener, wie sollt' ich gegen meinen Herrn führen? Ihr würdet immer wähnen ich thät nicht von Herzen.

Kohl.

Wußten wohl du würdest Entschuldigung finden.

Götz, Lerse, Georg, kommen.

Götz.

Was wollt ihr mit mir[2]?

gestiegen auf Mittag vnd der Sonnen Nidergang, doch zwischen Mitternacht am meisten theyl gesehen worden, eines vnmässigen langen Cörpers einer unvermischten Blutfarb oder gleich gelbrot. Sein häupt oder anfang ist gewesen ein gebogner Arm, der hett in seiner Hand ein vberauß groß Schwert, in maß, als wolt sie jetzund dreyn schlagen, gezuckt. An dieses Schwerts spitzen vnn seiten drey fast grosse Sternen, die an den spitzen am grösten erschienen. Von diesen Sternen thet sich ein breiter Wolckenfarben striemeter Schwantz, welcher in der lenge das ander alles vbertraff. Zu den seiten sind gesehen worden vil streimen, als lange Spieß gestalt. Darzwischen vil kleiner Schwert vermischt, alles sich einer bleichroten farb vergleichende. Zwischen dem allem sahe man vil grosser flammen, welche gantz hel vnd feuwrig erschienen. Darzwischen waren hin vnd wider eyngemengt vil angesichter grausams anblicks, gantz harig an Haupt vnd Bart einer grauwen Wolcken farb. Dieß alles gieng feindtlich (als legs in blutstreimigem fließendem gewässer) durch einander zwitzern vnd sich arbeiten, onmassen grausam anzusehen, daß auch etlich, die es gesehen haben, schreckens vnd forcht halb gestorben sind. »

1. Zweite Scene. Pour la scène correspondante de l'Adaptation, cf. *Introd.*, p. cv, et *Appendice*, p. 301.

2. Mit mir. Cf. *Biographie*, p. 69 : wie ich in meinem hauß war, da brachen die Baurn wider vff zu Gundelßheim, vnnd schickhten die haubtleüth mein Schultheißen zu mir, ich solt zu jhnen khommen, sie hetten etwas mit mir zu handeln, wust ich doch nit,

Kohl.

Ihr sollt unser Hauptmann seyn.

Götz.

Soll ich mein ritterlich Wort dem Kaiser brechen, und aus meinem Bann[1] gehen?

Wild.

Das ist keine Entschuldigung.

wie oder wann, forcht mich auch sie wurden mich vbereilen, daß es meinem weib vnnd khindern vnnd den meinen zu nachtheil möcht gereichen, denn ich het kein wehrlich volckh in meinem hauß, so waren die baurn all voll Teüffel, vnnd wolten knecht vnndt megdt auch nicht mehr guet thun, Also zog ich mit dem hinuff, vnnd saß ab vorm wirthshauß, vnnd will hinein gehen, alß ich auch thet, so gehet Marx Stumpff von Baurn die stiegen herab vnnd spricht, Göz bistu da, sagt ich ja, waß ist die sach, waß soll ich thonn, oder waß wollen die Haubtleüth mein, da hebt er ann, du must jhr Hauptman werden, da sagt ich Gott mir nit, daz thue der teüffel, warumb thust du eß nit, thue du eß ann meiner statt, da sagt er sie haben mirs zugemutt, jch hab mich aber von ihnen geredt, vnnd wann ich eß meines diensts halben thun könd, so wolt ichs thonn, Da sagt ich wie vor, so will ichs nit thun, will ehe selbst zu den Hauptleütten gehen, versihe mich sie werden mich nit darzu zwingen oder nöttigen, da sagt er, Nimbs an, meinem gnedigsten Herrn vnnd andern Fürsten, vnnd vnß allen, dem gemeinen Adell zu guet, da sagt ich, ich will eß nit thun... Nun ich kam zum hauffen, Gott erkandt vnnd weiß wie mir war, da namen sie den gaull bey dem zaum, vnnd must jch absteheu zu ihnen, inn ringk, da redten sie mit mir der hauptmanschafft halben, daz schlug jch inn nun frey vnnd gut rund ab, jch könd oder wüst eß meiner ehren vnnd pflichten nach nit zu thun, darzu verstund jch mich ihres handels nit, dann jr handlung vnnd mein handlung, vnnd ihr Wesen vnnd mein wesen were alles weit von einander, alß der himmel von der erden, darzu so könt ich eß auch gegen Gott, Kay. May., Churfursten, Fursten, Grauen vnnd herrn vnnd der gemeinen Ritterschafft, vnnd gegen dem bund auch, vnnd allen stenden deß Reichs, freünden vnnd feinden, mit ehren nit verantwortten, vnnd bat sie solten mich deßen erlaßen, Aber eß war verlohrn, kurzvmb ich solt ihr Haubtman sein, da sagt ich, ehe ich ihr Hauptman sein vnnd so Tyrannisch handeln, wie sie zu Weinsperg gethann vnnd gehandelt hetten, oder auch darzu rathen oder helffen solt, ehe müsten sie mich zu tod schlagen, wie ein wüttenden hund. Da sagten sie eß wer geschehen, wo nit, geschehe eß vielleicht nimmer, Nun kammen die Meinzischen Reth auch gein Buchen, ins veld zu dem gesprech, vnnd Marx Stumpff mit ihnen, deren waren vnnder funff oder sechs nit, vnnd war freilich einer, hab ich anderst recht behalten, darunder, der hieß der Ruckher, jnn summa, die Meinzischen Reth bathen mich auch wie Marx Stumpff, Ich solt solche hauptmanschaff ihrem gnedigsten herrn zu gefallen, auch allen Fursten vnnd allem Adell hohen vnnd nidern stenden im Reich zu guet annehmmen, jch möcht viel vnraths damit vorkhommen, Da sagt ich darauff, wann die Baurn von ihrem furnehmmen wolten abstehen, vnnd der Obrigkeit vnnd jrer herrschafft gehorsam sein, mit dienen, frennen, recht nehmmen vnnd geben, wie von Alter herkhommen wer, vnnd sich halten gegen jhrer Obrigkeit, alß wie frommen gehorsamen vnderthanen vnnd hinderseßen gebüert vnnd woll anstett, so wolt ich es acht tag mit inn versuchen, Da schlugen sie mir ein lange zeit fur, aber eß kam lezlichen vf ein Monat... vnnd machten ein vertrag, wie vorgemelt, daz sie gehorsam solten sein, vnnd dergleichen, vnnd schreiben eß hinder sich inn alle ampt vnnd herrschafft wu ein jeglicher daheim war... daz jch nit anderst wüst, dann die sach stund desselbigen halben wie gemelt gar woll, vnnd wer angenohmmen. Cf. *Introd.*, p. cv–cx.

1. Bann. Cf. p. 130, note 4.

Götz.

Und wenn ich ganz frey wäre, und ihr wollt handeln wie bey Weinsberg an den Edeln und Herrn, und so forthausen wie rings herum das Land brennt und blutet, und ich sollt' euch behülflich seyn zu euerm schändlichen rasenden Wesen — eher sollt ihr mich todt schlagen wie einen wüthigen Hund, als daß ich euer Haupt würde!

Kohl.

Wäre das nicht geschehen, es geschähe vielleicht nimmermehr.

Stumpf.

Das war eben das Unglück, daß sie keinen Führer hatten, den sie geehrt, und der ihrer Wuth Einhalt thun können. Nimm die Hauptmannschaft an, ich bitte dich, Götz. Die Fürsten werden dir Dank wissen, ganz Deutschland. Es wird zum Besten und Frommen aller seyn. Menschen und Länder werden geschont werden.

Götz.

Warum übernimmst du's nicht?

Stumpf.

Ich hab mich von ihnen losgesagt[1].

Kohl.

Wir haben nicht Sattelhenkens[2] Zeit, und langer unnöthiger Diskurse. Kurz und gut. Götz, sey unser Hauptmann, oder sieh zu[3] deinem Schloß und deiner Haut. Und hiermit[4] zwey Stunden Bedenkzeit. Bewacht ihn.

Götz.

Was braucht's das? Ich bin so gut entschlossen — jetzt als darnach. Warum seyd ihr ausgezogen[5]? Eure Rechte und Freyheiten wieder zu

1. Losgesagt. *Introd.*, p. cx.

2. Sattelhenkens Zeit, *le temps de pendre nos selles*, le temps d'enlever la selle du cheval et de la suspendre au clou. L'expression est empruntée à la *Biographie*, p. 59 : Nun eß war nit lang sattel hengkens da, ich macht mich wider auß der art.

3. Sieh zu, regarde à, prends garde à.

4. Und hiermit und mit diesem, mit dieser Wahl. Voy. p. 34, note 2.

5. Ausgezogen, cf. p. 20, note 2.

erlangen? Was[1] wüthet ihr und verderbt das Land! Wollt ihr abstehen von allen Übelthaten, und handeln als wackre Leute, die wissen was sie wollen; so will ich euch behülflich seyn zu euern Forderungen, und auf acht Tag' euer Hauptmann seyn.

Wild.

Was geschehen ist, ist in der ersten Hitz geschehen, und braucht's deiner nicht uns künftig zu hindern.

Kohl.

Auf ein Vierteljahr wenigstens mußt du uns zusagen.

Stumpf.

Macht vier Wochen, damit könnt ihr beyde zufrieden seyn.

Götz.

Meinetwegen.

Kohl.

Eure Hand!

Götz.

Und gelobt mir den Vertrag, den ihr mit mir gemacht, schriftlich an alle Haufen zu senden, ihm bey Strafe streng nachzukommen[2].

Wild.

Nun ja! Soll geschehen.

Götz.

So verbind' ich mich euch auf vier Wochen.

Stumpf.

Glück zu[3]. Was du thust, schon' unsern[4] gnädigen Herrn den Pfalzgrafen.

1. **Was**, warum, cf. p. 5, l. 6.

2. **Nachzukommen**, ellipse : mit der Weisung, ihm ... nachzukommen (Wustmann).

3. **Glück zu!** *bonne chance!* (à vos entreprises, zum Vorhaben) ou *bravo, voilà qui va bien.*

4. **Unsern** ne se rapporte pas à Gœtz. Il parle au nom de tous les vassaux du comte palatin.

Kohl leise.

Bewacht ihn[1]. Daß niemand mit ihm rede außer eurer Gegenwart[2].

Götz.

Lerse! Kehr'[3] zu meiner Frau. Steh ihr bey. Sie soll bald Nachricht von mir haben.

Götz, Stumpf, Georg, Lerse, einige Bauern ab.

Metzler, Link, kommen.

Metzler.

Was hören wir von einem Vertrag? Was soll der Vertrag[4]?

Link.

Es ist schändlich so einen Vertrag einzugehen.

Kohl.

Wir wissen so gut was wir wollen als ihr, und haben zu thun und zu lassen[5].

1. Ihn, Gœtz.

2. Gegenwart. Cf. *Biographie*, p. 72: ...so wust ich weder zu Würzburg noch im leger von ihnen zu khommen, dann wann Gott vom himmel zu mir khommen wer, so hetten sie ihne nit mit mir reden lassen, eß weren dann 10 oder 12 darbey gestanden, die zugehört hetten. Voy. *Introd.*, p. XXXVII.

3. Kehr = Kehr... zurück. Gœthe, dans l'emploi des verbes, préfère souvent la forme simple, quoique plus rare, au composé.

> Wie ein Vogel, der den Faden bricht,
> Und zum Walde kehrt.
>
> Goethe, An ein goldnes Herz.

> Wie! Mieding todt? erschallt bis unters Dach
> Das hohle Haus, vom Echo kehrt ein Ach!
>
> Miedings Tod.

Cf. Lehmann, Goethe's Sprache, p. 206; Grimm, V, 413-414.

4. Vertrag. La liaison des scènes est assez mal observée : qui a appris à Metzler et à Link la nouvelle de la convention que Gœtz vient de conclure avec les paysans? Dans l'Adaptation, on lit après ein Theil der Bauern ab : Wild : Nun können wir erst wieder zu Athem kommen und uns selbst vertrauen. — Kohl : Es ist ein wackrer Hauptmann, der das Kriegshandwerk versteht. — Wild : Und rechtschaffen dabey. Der sich nicht nach Geld und Gut umsieht. — Kohl : Freylich. Das ist kein guter Anführer, der im Krieg will reich werden. — Et ce n'est qu'après ce court dialogue, qui a permis aux paysans partis avec Gœtz d'informer de la convention Metzler et Link, que ces derniers entrent en scène.

5. Lassen, litt. *et nous avons à faire et à laisser*, c'est-à-dire *et nous sommes maîtres de nos actions*. Porchat sous-entend und (was wir) haben... *et ce que nous avons à faire et à laisser*. Mais la construction serait bien contournée.

Wild.

Das Rasen und Brennen und Morden mußte doch einmal aufhören, heut oder morgen; so haben wir noch einen braven Hauptmann dazu gewonnen.

Metzler.

Was aufhören! Du Verräther! Warum sind wir da? Uns an unsern Feinden zu rächen, uns empor zu helfen! — Das hat euch ein Fürstenknecht gerathen.

Kohl.

Komm, Wild, er ist wie ein Vieh. ab.

Metzler.

Geht nur! Wird euch kein Haufen zustehn. Die Schurken! Link, wir wollen die andern aufhetzen, Miltenberg dort drüben anzünden, und wenn's Händel setzt[1] wegen des Vertrags, schlagen wir den Verträgern zusammen[2] die Köpf' ab.

Link.

Wir haben doch den großen Haufen auf unsrer Seite[3].

1. Setzt = es setzt, impers. = es gibt, es gibt ab.

2. Zusammen se rapporte à den Verträgern, et non à wir. — Köpf ab. Cf. *Biographie*, p. 71 : was geschah aber, sie wolten hinabziehen, vonn Ammerbach gein Miltenberg vnnd wolt Graff Jörg vonn Wertheim auch dahin kommen, daß er sich auch mit den heillosen. leütten vertragen möcht, vnnd ziehe ich dahin, vnnd will wehnn sie ziehen mir nach, so halten sie ohne wißent mein, ein gemein mit dem ganzen hauffen, vnnd war daz die meinung, die baurn denn man hinder sich geschrieben hett, waren mit ihrer bottschafft da, vnnd sagten, sie wolten wehn, sie kriegten vmb ihre freiheit, so wer in geschrieben vnnd gebotten worden, sie solten eben thonn, wie hieuor auch vnnd dergleichen, vnnd machten also ein vffruhr in dem Hauffen, daz sie zusammen schwuren, vnnd die finger uffreckhten, mich vnnd diejhenigen, die solchen vertrag vffgericht vnnd jhnen zugeschickht hetten, thot zu schlagen.

3. Seite. Dans . Adaptation, on assiste aux hésitations des paysans qui suivent, les uns, Wild et Kohl, les autres, Link et Metzler (après Vieh) : Metzler : Wird euch kein Haufen zustehen. — Wild (zu den Bauern) : Kommt! Auf unserm Wege kanns was werden. Recht haben wir, und mit Vernunft setzen wirs durch. — Metzler : Ihr Narren! Gewalt geht vor Recht! Bleibt. — Kohl : Kommt. (Einige folgen.) — Metzler: Die Schurken! Link nur frisch! Mache dich zum großen Haufen und hetz ihn auf. Ich ziehe mit einem Trupp hinten herum und zünde Miltenberg an. Auf das Zeichen brennt nur so weiter. (Noch einige, die sich beredet, gehen Wild und Kohl nach.) — Link : Wollt ihr bleiben! Hieher zu uns! — Kohl (mit einer Fahne) : Hierher! mit uns! — Metzler : Daß dich die Pest verderbe! Zu uns! zu uns! (Die Bauern zerstreuen sich nach beiden Seiten.) — Link : Komm nur, komm! Wir haben doch den großen Haufen auf unsrer Seite. (Alle ab.)

Dritte Scene.

Berg und Thal.

Eine Mühle in der Tiefe.

Ein Trupp Reiter. Weislingen kommt aus der Mühle mit **Franzen** und einem **Bothen.**

Weislingen[1].

Mein Pferd! — Ihr habt's den andern Herrn auch angesagt?

Bote.

Wenigstens sieben Fähnlein[2] werden mit euch eintreffen, im Wald hinter Miltenberg. Die Bauern ziehen unten herum. Überall sind Bothen ausgeschickt, der ganze Bund[3] wird in kurzem beysammen seyn. Fehlen kann's nicht, man sagt: es sey Zwist unter ihnen.

Weislingen.

Desto besser! — Franz!

Franz.

Gnädiger Herr.

1. Weislingen. L'Adaptation a ici une mise en scène à effet: Weislingen (der mitten in einer Reihe von Rittern, welche sich an den Händen halten, langsam hervortritt. Hinter ihnen wohlgeordnetes Kriegsvolk.) Franz. — Weislingen: So, in gedrängten Reihen schreitet heran, und laßt diese geschlungene Kette, dieses Ineinandergreifen eines ernsten, entschiedenen Handschlags, als ein Sinnbild gelten jenes festen Bundes, den wir schlossen, als Vorbedeutung des Sieges, den wir über das wilde, schon in sich gespaltene, blindwüthende Volk in kurzem erringen werden. Ja! zieht sachte hin! Ich weiß, ein Trupp der Aufrührer bewegt sich gegen Miltenberg, überfallt sie im Thale, schlagt sie. Ich gedenke den andern Theil anzugreifen, der sich auf der Ebene gelagert hat. Und so wickeln wir sie unversehens gegen einander. Götz ist unter ihnen, ob hüben oder drüben? weiß ich nicht. Wer ihm begegnet, suche ihn zu ergreifen! Jeder bedenke, daß wir in der Person dieses Mannes ein sichres Pfand fassen, ein Zeugniß, daß unser Unternehmen gelungen sey. Lebt wohl! Und allen sey gegenwärtig, welchen großen Tag wir heute feyern.

2. Fähnlein, dimin. de Fahne, drapeau, et, par extension, compagnie, escadron.

3. Bund, la ligue de Souabe. Cf. p. 209 : die Bündischen..

Weislingen.

Richt' es pünctlich aus. Ich bind' es dir auf deine Seele[1]. Gib ihr den Brief. Sie soll vom Hof auf mein Schloß! Sogleich! Du sollst sie abreisen sehn, und mir's dann melden.

Franz.

Soll geschehen wie ihr befehlt.

Weislingen.

Sag' ihr, sie soll wollen! Zum Bothen. Führt uns nun den nächsten und besten Weg.

Bote.

Wir müssen umziehen. Die Wasser sind von den entsetzlichen Regen alle ausgetreten.

Vierte Scene.

Jaxthausen.

Elisabeth. Lerse.

Lerse.

Tröstet euch, gnäd'ge Frau!

Elisabeth.

Ach Lerse, die Thränen stunden ihm in den Augen, wie er Abschied von mir nahm[2]. Es ist grausam, grausam!

Lerse.

Er wird zurückkehren.

Elisabeth.

Es ist nicht das[3]. Wenn er auszog[4] rühmlichen Sieg zu erwerben,

1. Seele, litt. *je te l'attache sur ton âme*, c'est-à-dire : je confie mes ordres à ce que tu as de plus précieux, de plus sensible, à ton âme. « *Je m'en repose sur ta conscience* (P.) ».

2. Nahm. Voyez plus bas, page 229, note 5.

3. Nicht das. *Ce n'est pas cela* (*qui me peine*).

4. Auszog, cf. p. 26, note 2.

da war mir's nicht weh um's Herz. Ich freute mich auf seine Rückkunft, vor der mir jetzt bang ist.

Lerse.

Ein so edler Mann —

Elisabeth.

Nenn' ihn nicht so, das macht neu Elend[1]. Die Bösewichter. Sie drohten ihn zu ermorden und sein Schloß anzuzünden[2]. — Wenn er wiederkommen wird — ich seh' ihn finster, finster. Seine Feinde werden lügenhafte Klagartikel schmieden, und er wird nicht sagen können: nein[3]!

Lerse.

Er wird und kann.

Elisabeth.

Er hat seinen Bann[4] gebrochen. Sag nein!

Lerse.

Nein! er ward gezwungen, wo ist der Grund ihn zu verdammen?

Elisabeth.

Die Bosheit sucht keine Gründe, nur Ursachen. Er hat sich zu Rebellen, Missethätern, Mördern gesellt, ist an ihrer Spitze gezogen. Sage nein!

Lerse.

Laßt ab euch zu quälen, und mich. Haben sie ihm nicht feierlich zugesagt keine Thathandlungen[5] mehr zu unternehmen, wie die bey Weinsberg? Hört' ich sie nicht selbst halbreuig sagen[6]: wenn's nicht

1. Elend, *cela renouvelle ma douleur*, et non *cela redouble mes angoisses* (L.). — Ce dont se lamente Élisabeth, c'est que l'action présente de Gœtz n'a rien de noble. Voyez la suite.

2. Anzuzünden. Voy. plus bas, p. 129, note 5. — Esquisse : und sein Schloß zu einem Scheiterhaufen zu machen.

3. Nein. Quoique les accusations de ses ennemis soient mensongères, parce qu'ils exagéreront la faute de Gœtz, celui-ci ne pourra les réfuter ; car il serait obligé d'avouer que, sur un point, du moins, ils ont raison.

4. Bann. Cf. pp. 130, note 4.

5. Thathandlungen. Ce mot composé est sans doute emprunté au titre de la *Biographie* de Gœtz, dans l'édition de 1731 que Gœthe avait sous les yeux : alle seine von Jugend auf gehabte Fehden, und im Krieg ausgeübte That-Handlungen. — Düntzer le considère ici comme synonyme de Gewaltthätigkeiten.

6. Sagen. Cf. p. 122, l. 6.

geschehen wär, geschäh's vielleicht nie. Müßten nicht Fürsten und Herrn ihm Dank wissen, wenn er freywillig Führer eines unbändigen Volks geworden wäre[1], um ihrer Raserey Einhalt zu thun und so viel Menschen und Besitzthümer zu schonen[2]?

Elisabeth.

Du bist ein liebevoller Advocat. — Wenn sie ihn gefangen nähmen, als Rebell behandelten, und sein graues Haupt[3] — Lerse, ich möchte von Sinnen kommen.

Lerse.

Sende ihrem Körper Schlaf, lieber Vater der Menschen, wenn du ihrer Seele keinen Trost geben willst.

Elisabeth.

Georg hat versprochen Nachricht zu bringen. Er wird auch nicht dürfen wie er will. Sie sind ärger als gefangen. Ich weiß man bewacht sie wie Feinde. Der gute Georg! Er wollte nicht von seinem Herrn weichen.

Lerse.

Das Herz blutete mir wie er mich von sich schickte. Wenn ihr nicht meiner Hülfe bedürftet, alle Gefahren des schmählichsten Tods sollten mich nicht von ihm getrennt haben[4].

Elisabeth.

Ich weiß nicht wo Sickingen ist. Wenn ich nur Marien einen Bothen schicken könnte.

Lerse.

Schreibt nur, ich will dafür sorgen[5]. Ab.

1. Wäre. Le mot de valeur est freywillig qui s'oppose à gezwungen (p. 228, l. 11) : Gœtz a été contraint de se mettre à la tête des paysans; mais, dit Lerse, même s'il l'avait fait volontairement, de plein gré, les princes devraient lui en être reconnaissants.

2. Schonen. Cf. p. 222, l. 7-11.

3. Haupt, sous-ent. abschlügen.

4. Haben. Esquisse (après bedürftet) : alle Strafen einer kalten, feigen Mordsucht sollten mich nicht zurückgehalten haben.

5. Sorgen. Dans l'Esquisse, Lerse ajoute, après le départ d'Elisabeth : Wenn Du nicht das Gegengewicht hältst, Gott im Himmel, so sinkt unsre Schale unaufhaltsam in Abgrund. — Dans cette scène, le remaniement du cinquième acte a laissé des traces sensibles qu'il est curieux d'observer. Dans l'Esquisse, la rencontre de Gœtz et

Fünfte Scene.

Bey einem Dorf.

Götz. Georg.

Götz.

Geschwind zu Pferde, Georg[1], ich sehe Miltenberg brennen. Halten

des paysans, que le poète néglige d'ailleurs de nous mettre sous les yeux, a lieu au château même de Gœtz, en présence d'Élisabeth. Aussi plusieurs passages de notre scène, conservés dans le drame, avaient un tout autre sens, une tout autre valeur. Les larmes dans les yeux de Gœtz lorsqu'il prend congé de sa femme (p. 227, l. 10) sont bien plus naturelles au moment où Gœtz vient d'accepter le commandement des paysans que lorsqu'il est seulement appelé par eux. La phrase Sie drohten ihn zu ermorden... (p. 228, l. 5) se rapportait dans l'Esquisse aux paroles qu'elle avait entendues elle-même et qui lui revenaient vivement à la pensée; dans le drame, c'est au récit de Lerse qu'elle les emprunte. La disparate est encore plus marquée à la l. 10, p. 229 : Georg hat (hat uns, dans l'Esquisse) versprochen, Nachricht zu bringen : cette phrase, toute naturelle, si Élisabeth a parlé elle-même à George, est gauchement amenée, si elle ne fait que répéter les paroles antérieures de Lerse; d'autant plus que, si nous nous reportons à la seconde scène (p. 224, l. 2), George n'a fait aucune promesse à Lerse; c'est Gœtz qui dit simplement : « Elle aura bientôt de mes nouvelles. »

1. Georg. Dans l'Adaptation, ces mots sont précédés d'un long débat entre Gœtz et George : Georg : Ich bitt euch Herr, was ich nur bitten kann und vermag, faßt einen Entschluß und entfernt euch von diesem ehrlosen Haufen. Das Glück, das ihnen anfangs beyzustehen schien, hat sich gewendet. — Götz : Ich kann sie nicht verlassen, weil es ihnen übel geht. — Georg : Verlaßt sie, weil sie ihr Unglück verdienen. Bedenkt, wie unwürdig eurer diese Gesellschaft ist. — Götz : Ich habe mich aus Noth zu ihnen begeben, wie so viele Fürsten, Herren und Städte. Wie mancher hat ihnen Vorschub gethan, der sie im Herzen verabscheut. — Georg : Ich weiß recht gut, daß die Furcht viele Edle bewogen hat gegen sie zu heucheln; war nicht aber auch die Hoffnung dabey, daß sie mäßiger handeln würden, und völlig ist diese verschwunden. — Götz : Wir wollen uns nicht verhehlen, daß wir manches Gute gestiftet; denn mußt du nicht selbst gestehen, daß in den maynzischen Stiftslanden keines Klosters, keines Dorfes wäre geschont worden, wenn wir nicht gethan hätten? Haben wir nicht Leib und Leben gewagt, die wüthenden Menschen abzuhalten, ihr Geschrey zu überschreyen und ihre Wuth zu übertoben? — Georg : Wohl! ich glaubte selbst nicht, daß man sich so viel Gewalt fühle, wenn man recht hat. Ich habe auf euer Geheiß manchen Haufen durch Vorstellungen abgehalten, durch Drohungen geschreckt. — Götz : Und so wollen wir es fortsetzen. Wir werden uns dieser That mit Freuden rühmen. — Georg : Ihr werdet nicht. Muß ich euch denn alles sagen? Flieht Herr! flieht! (Er wirft sich vor ihm nieder.) Fußfällig bitt ich euch flieht! Es ist ein unglücklicher Krieg den ihr führt. Die Genossen des schwäbischen und fränkischen Bundes, gereizt durch diese ungeheuern Uebelthaten, behandeln ihre Gegner als das was sie sind, als unedle Feinde, als Räuber, Mordbrenner, als die schändlichsten Verbrecher. Im Gefecht wird kein Quartier gegeben und geschieht es, so geschiehts, um den Gefangenen zu schrecklichen Strafen aufzubewahren. Schon hat man die Aufrührer zu hunderten geköpft, gerädert, gespiest, geviertheilt. Und ihr seyd Hauptmann, und habt

sie so den Vertrag! Reit hin[1], sag ihnen die Meinung[2]. Die Mordbrenner! Ich sage mich von ihnen los. Sie sollen einen Zigeuner zum Hauptmann machen, nicht mich. Geschwind, Georg. Georg ab[3]. Wollt'[4], ich wäre tausend Meilen davon, und läg' im tiefsten Thurn der in der Türkey steht[5]. Könnt' ich mit Ehren von ihnen kommen[6]! Ich fahr'[7]

mächtige Feinde unter der Ritterschaft. Ach! Herr! Wenn ich erleben sollte — — Götz : Sobald meine Zeit um ist. — Georg : Gleich! gleich! In diesem Augenblicke seyd ihr nicht bewacht, da sie euch sonst als Gefangenen mit sich schleppen, statt euch als einem Führer zu folgen. (Es ist indessen Nacht geworden. In der Ferne entsteht ein Brand in einem Dorfe.) — Georg : Seht hin! dort leuchtet euch schon ein neues Verbrechen entgegen. — Götz : Es ist Miltenberg, das Dorf; geschwind zu Pferde.

1. Hin. Adaptation : reit' hin und suche den Brand des Schlosses zu verhindern; sein Besitzer ist mein Freund. Ce nouveau motif de l'indignation et du zèle empressé de Gœtz était-il bien nécessaire? n'amoindrit-il pas au contraire sa générosité?

2. Meinung, ici, *dessein*, *résolution* (cf. p. 195, l. 2); le mot se rapporte à ce qui suit : Ich sage mich von ihnen los. Dans l'Esquisse, ce sens est plus nettement marqué : Reit' hin, und sag ihnen die Meinung! Sag, ich sey nicht an mein Versprechen gebunden, wenn sie das ihrige so scheußlich vernachlässigten.

3. Georg ab. Dans l'Adaptation, Gœtz veut le retenir, et George lui échappe, par une réplique subtile qui ne convient pas à la franchise prime-sautière de son caractère : Götz : Ich sage mich von ihnen los, und das gleich. — Georg : Wohl, Herr, wohl! und so, zum Schlusse, richt ich freudig aus was ihr befehlt. — Götz (nach einer Pause) : Nein doch Georg! Bleibe hier, was sollst du dich wagen? Schon oft hat diese niederträchtige Brut auf dich mit Drohungen losgestürmt. — Georg : Nein Herr! was ihr einmal befohlen habt, will ich ausrichten; was ihr wünscht soll möglich werden. — Götz : Bleib, bleib! — Georg : Nein Herr! verzeiht meinem gehorsamen Ungehorsam. Ihr wünschtet, daß Miltenberg gerettet werde, ich will es retten, oder ihr seht mich nicht wieder. (Ab.)

4. Wollt. Dans l'Adaptation, cette phrase est précédée des réflexions suivante : Wie will ich mit Ehren von ihnen kommen, und wie will ich mit Ehren bleiben? Wenn ich Fürsten nnd Stifter, Herren und Städte verschone, so werde ich den Bauern verdächtig, und all mein Wirken und Schonen hilft mich nichts. Jedermann schreibt mir das Uebel zu das geschieht, und niemand mag mir zum Verdienst anrechnen, daß ich soviel Böses verhindere.

5. Steht. *Biographie*, p. 70 : vnnd wünscht mir vielmahl, daz ich darfur in dem bösten Thurn leg, der inn der Turckhey wer, oder vff erdrich, eß wer wo eß wolt. Au lieu de ce trait emprunté à la *Biographie*, on lit dans l'Esquisse : Wer sich in die Gesellschaft des Teufels begiebt, ist so gut als versengt; sein Element ist das Feuer... Aus dem Fegfeuer wird Keiner mehr nach Rettung seufzen als ich aus dieser Schlinge.

6. Kommen, *me détacher d'eux*. Cf. *Biographie*, p. 78 : daß wir dannach sehen, wie wir vonn inn kemmen.

7. Ich fahr'..... Sinn, *je les contrecarre tous les jours*. Selon Wustmann, le présent a ici le sens du futur, car Gœtz n'est devenu leur général que ce jour-là même. Cette explication est bien forcée. Ich fahr... a bien, selon moi, le sens du présent, et si cependant cette scène se passe le jour même où Gœtz a accepté le commandement des paysans (ce que semble indiquer la première ligne, Ich sehe Miltenberg brennen, rapprochée de p. 225, l. 9 : wir wollen... Miltenberg dort drüben anzünden), cette contradiction est le résultat d'une simple étourderie de Gœthe. Dans l'Esquisse, en effet, la scène II étant absente, rien n'empêche de supposer que notre scène se passe quelques jours après l'acceptation de Gœtz. Lorsque Gœthe a ajouté la scène II dans le drame, il a oublié de mettre ce passage en accord avec les dernières répliques de l'autre scène.

ihnen alle Tag durch den Sinn, sag' ihnen die bittersten Wahrheiten, daß sie mein müde werden und mich erlassen[1] sollen[2].

Ein Unbekannter.

UNBEKANNTER.

Gott grüß' euch sehr edler Herr.

GÖTZ.

Gott dank' euch. Was bringt ihr? Euern Nahmen?

UNBEKANNTER.

Der thut nichts zur Sache. Ich komme euch zu sagen, daß euer Kopf in Gefahr ist. Die Anführer sind müde sich von euch so harte Worte geben zu lassen, haben beschlossen euch aus dem Weg zu räumen. Mäßigt euch oder seht zu entwischen, und Gott gleit' euch[3]. Ab.

GÖTZ.

Auf diese Art dein Leben zu lassen, Götz, und so zu enden! Es sey drum[4]! So ist mein Tod der Welt das sicherste Zeichen, daß ich nichts gemeines mit den Hunden gehabt habe[5].

1. Erlassen, aujourd'hui plutôt entlassen.

2. Sollen. Cf. *Biographie*, p. 71 : wie ich schier zum hauffen kome, da sahe ich ein schloß brennen, heist Willenberg, ist des Bischoffs von Meinz, welchs alles wider denn vertrag den wir vffgericht hetten, gehandelt war, vnnd wie sie mit mir theidigten vor Buchen, vnnd wolten mir... lenger zeit bey jnn zu bleiben vfflegen, dann ich thon wolt, da sagt ich frey zum ganzen hauffen, sie solten mich also, wie ich bewilligt die acht tag bleiben laßen, jch wolt mich dermaßen halten, sie solten mein eben alßbald müed werden, alß ich ihr, vnnd daz geschah auch... Cf. *Introd.*, p. XXXVI.

3. Euch. *Biographie*, p. 71 : vnd wie wir also etlich tag zu Würzburg gelegen, do kombt ein frommer guter treüherziger man (der vielleicht sahe, daß ich die sachen meiner meinung nach threülich vnnd guet gemeint vnnd mit (il faut sans doute lire nit?) einem jeglichen redt, waz im woll gefiel) zu mir allein, vnnd warnt mich, ohne allen zweiffel auß redlicher treülicher meinung mir zu gutem, vnnd sagt ich wer ein guter freier Edelman, vnnd red frey, mit (nit?) einem jeglichen waz im woll gefiel, vnnd wer kein heüchler, aber er riedt mir doch vertreülicher weiß, jch solt solcher red müssig gehen, vnnd solt mich auch bey leib vnnd leben nichts merkhen laßen, daz er mich gewarnet hett, dann wo jch eß nit thun würt, so wer beschloßen, sie wolten mir den kopff herabschlagen. Cf. *Introd.*, p. XXXVII.

4. Es sei drum! *soit!*

5. Habe. Esquisse (après mein Leben zu lassen) : Gottfried, Gottfried! Du wolltest

Einige Bauern.

Erster Bauer.

Herr! Herr! Sie sind geschlagen, sie sind gefangen.

Götz.

Wer?

Zweyter Bauer.

Die Miltenberg verbrannt haben. Es zog sich ein Bündischer Trupp[1] hinter dem Berg hervor[2], und überfiel sie auf einmal.

Götz.

Sie erwartet ihr Lohn. — O Georg! Georg! — Sie haben ihn mit den Bösewichtern gefangen — Mein Georg! Mein Georg! —

Anführer kommen.

Link.

Auf, Herr Hauptmann, auf! Es ist nicht Säumens Zeit. Der Feind ist in der Nähe und mächtig.

Götz.

Wer verbrannte Miltenberg?

Metzler.

Wenn ihr Umstände machen wollt, so wird man euch weisen wie man keine macht.

Kohl.

Sorgt für unsere Haut und eure. Auf! Auf!

dem jämmerlichen Tod entgehen, die Flamme löschen, die Deine Burg zu verzehren drohte! Du hast Dich in ein abscheuliches Feuer gestürzt, das zugleich Dich und Deinen Namen verzehren wird. — Wollte Gott, verzehren!

1. Bündischer Trupp. Voy. p. 226, note 3.

2. Hervor. Esqu. : hinter den Berg her.

Götz zu Metzler.

Drohst du mir? du Nichtswürdiger! Glaubst du, daß du mir fürchterlicher bist, weil des Grafen von Helfenstein Blut an deinen Kleidern klebt[1]?

Metzler.

Berlichingen!

Götz.

Du darfst meinen Nahmen nennen und meine Kinder[2] werden sich dessen nicht schämen[3].

1. **Klebt.** Reproche plus saisissant dans l'Esquisse (cf. *Introd.*, p. LXXIX–LXXXIV, et *Appendice*, I, p. 287) que dans le drame, où Helfenstein est à peine nommé en passant (p. 215, l. 9). — L'Esquisse ajoute : Es ekelt mir vor Dir! Ich verabscheue Dich wie eine gefleckte Kröte.

2. **Kinder.** Le poète oublie ici encore que son héros n'a qu'un enfant, et que cet enfant — Charles — est dans un couvent. Cf. p. 208, dernière ligne et la note, et p. 262, l. 5–11.

3. **Schämen.** Dans l'Esquisse, Gœtz se répand ici en un torrent d'injures étrangement réalistes et de métaphores shakespeariennes : schämen, wenn Deiner, Du Bösewicht, wie der Name des Teufels nur zu Flüchen und zu Verwünschungen tönen wird. — **Kohl** : Verderbt Eure Zeit nicht mit unglücklichem Streit! Ihr arbeitet dem Feinde vor. — **Gottfried** : Er mir drohen! Der bellende Hund! Das schlechtste Weib würde seinen Zorn aushöhnen. Der Feige, dessen Galle wie ein bösartiges Geschwür innerlich herumfrißt, weil seine Natur nicht Kraft genug hat, sie auf einmal von sich zu stoßen! Pfui über Dich! Es stinkt, es stinkt um Dich von faulen aufgebrochenen Beulen, daß die himmlische Luft sich die Nase zuhalten möchte. — **Kohl** : Geht, Metzler, zu Euerm Trupp! Unsre halten schon hinterm Dorf. Wir müssen auf und ab ziehen, um es zu keiner Schlacht kommen zu lassen. — **Gottfried** : Wenn der Teufel ihn zu holen kommt, nehmt Euch in Acht, daß er nicht Einen von Euch im Dunkeln erwischt! Und Ihr seid werth, seine Gebrüder in der Hölle zu sein, da Ihr euch zu Gesellen seiner scheußlichen Thaten macht. Was! Eure Freiheiten, Eure Gerechtigkeiten wiederzuerlangen, begeht Ihr Thaten, die der Gerechtigkeit so laut in die Ohren brüllen, daß sie vor Euerm Flehen taub werden muß! Meine Zeit geht zu Ende, und ich will meines Wegs. — **Link** : Du sollst; denn wir sind Deiner herzlich müd. Wir hielten Dich für einen edlern, freiern Mann, für einen Feind der Unterdrückung. Nun sehen wir, daß Du ein Sklave der Fürsten bist und kein Mann für uns. Wenn Deine Zeit um ist, sollst Du fort. — **Gottfried** : In Gottes Namen! Und der mag richten und Alles zum Besten kehren! Und wenn Ihr durchschlüpft, so darf der Teufel Erlösung hoffen. — En supprimant tout ce passage, en le remplaçant par la mordante injure de Metzler (Fürstendiener!), par le coup asséné par Gœtz et la brusque arrivée des ennemis qui met fin à la querelle, Gœthe a singulièrement relevé cette scène. D'abord, l'unité de ton est rétablie dans les paroles de Gœtz auxquelles ne convient pas le style métaphorique, à moins que les images ne soient populaires. D'autre part, le moment est mal choisi pour de longs discours (es ist nicht Säumens Zeit, comme dit Link), et la situation demande des paroles pressées, des actes, — fût-ce un acte brutal comme celui de Gœtz, — plutôt que des paroles. Enfin, par la suppression d'un passage d'un goût plus que douteux (Es stinkt, etc.), Gœthe a simplement donné une preuve de plus des progrès de son goût de 1771 à 1773

Metzler.

Mit dir feigen Kerl[1]! Fürstendiener.

Götz haut ihm über den Kopf daß er stürzt. Die andern treten dazwischen.

Kohl.

Ihr seyd rasend. Der Feind bricht auf allen Seiten 'rein, und ihr habert.

Link

Auf! Auf! Tumult und Schlacht.

Weislingen. Reiter.

Weislingen.

Nach! nach! Sie fliehen. Laßt euch Regen und Nacht nicht abhalten. Götz ist unter ihnen, hör' ich. Wendet Fleiß an daß ihr ihn erwischt. Er ist schwer verwundet, sagen die Unsrigen. Die Reiter ab. Und wenn ich dich habe! — Es ist noch Gnade, wenn wir heimlich im Gefängniß dein Todesurtheil vollstrecken. — So verlischt er vor dem Andenken der Menschen, und du kannst freyer athmen, thörichtes Herz[3]. Ab.

1. Kerl. Suppléez : soll es bald fertig werden. C'est une menace analogue à celle de la p. 233, l. 10. La ponctuation de l'Adaptation est préférable : Mit dir feigen Kerl, Fürstendiener.

2. Rein, herein. Cf. *Introd.*, p. cxxx.

3. Thörichtes Herz, *cœur fou, insensé*, soit parce qu'il est tourmenté de remords, soit parce qu'il souffre de la supériorité de Gœtz. — Dans l'Adaptation, ce trait est affaibli et délayé : Zu den Waffen, Adelbert! — Endlich einmal zu den Waffen! Beschließe lieber dein Leben auf dem blutigen Felde, als daß du es länger in Sorgen, Gewinn und Verlust, mit Reiden, Furcht und Hoffnung hinhältst. Begegne diesem Gespenste des alten Freundes, das dir nun so lange unter der feindseligen Gestalt eines Widersachers vorschwebt, dich neckt, aufreizt, ohne dich zum Entschluß zu bestimmen. Geh auf ihn los, überwind ihn, und so ist es vorbey.

Sechste Scene.

Nacht, im wilden Wald.

Zigeunerlager.

Zigeunermutter am Feuer.

Mutter.

Flick das Strohdach über der Grube, Tochter, gibt hint Nacht[1] noch Regen genug.

Knab kommt.

Knab.

Ein Hamster, Mutter. Da! Zwey Feldmäus.

Mutter.

Will sie dir abziehen und braten, und sollst[2] eine Kapp haben von den Fellchen. — Du blutst?

Knab.

Hamster[3] hat mich bissen[4].

Mutter.

Hohl mir dürr Holz, daß das Feuer loh[5] brennt wenn dein Vater kommt, wird naß seyn durch und durch.

1. Hint Nacht. Hint = heute Nacht. « Heinacht, diese Nacht, entstanden aus einer alten Accusativform hia naht *hanc noctem;* schweiz. hinecht, hienacht; in andern Mundarten zu heint und hint(e) herabgesunken. Grimm, IV² (Heyne), 886.

> Verwegner! geh, hub hier die Flinte
> Mit drohenden Geberden an.
> Wie? weißt du nicht, daß ich noch hinte
> Dich nach der Hölle schicken kann?
>
> Lichtwer, Fabeln, IV, 3.

Hint Nacht, pléonasme analogue à *hodierno die*, au jour d'hui (Wustmann).

2. Will... sollst. Cf. *Introduction*, p. CXXVI.

3. Hamster. Ici la suppression de l'article (cf. *Introd.*, p. CXXII) marque le style enfantin.

4. Bissen, gebissen. Cf. *Intr.*, p. CXXVIII.

5. Loh. Cet adjectif ne s'est formé qu'au dix-huitième siècle du subst. (die) Lohe, *flamme jaillissante et claire;* cf. plus bas, p. 237, l. 3, lichterloh et la

Andre Zigeunerinn ein Kind auf dem Rücken.

Erste Zigeunerinn.

Hast du brav geheischen[1]?

Zweyte Zigeunerinn.

Wenig genug. Das Land ist voll Tumult herum, daß man sein's Lebens nicht sicher ist. Brennen zwey Dörfer lichterloh[2].

Erste Zigeunerinn.

Ist das dort drunten Brand, der Schein? Seh ihm schon lang zu. Man ist der Feuerzeichen am Himmel zeither so gewohne[3] worden.

Zigeunerhauptmann, drey Gesellen kommen.

Hauptmann.

Hört ihr den wilden Jäger[4]?

Erste Zigeunerinn.

Er zieht grad' über uns hin.

Hauptmann.

Wie die Hunde bellen! Wau! Wau!

note. « Der lohe Lichtfunke Prometheus' ist ausgebrannt. » Schiller, Räuber, I, II.

1. Geheischen, dial., c'est la forme du moyen haut-allemand; aujourd'hui plutôt geheischt. — Heischen, c'est, proprement, *mendier d'un ton pressant*, ici : *as-tu fait bonne quête?*

2. Lichterloh. C'est proprement un génitif absolu : wie es brennet « liechter Lohe und heller Glut », Luther, VIII, 91 *a*. Cf. *Faust* I, v. 1723 : und brennt sonst immer lichterloh.

3. Gewohne, archaïque et dialectal pour gewohnt, ahd. et mhd. gewon, adjectif que l'allemand moderne a perdu.

4. Jäger. Selon la légende populaire, des fantômes parcourent les airs la nuit et font entendre toute sorte de cris, des claquements de fouets, des aboiements. En tête du cortège se trouve le fidèle Eckart, puis, sur un cheval noir, le *chasseur sauvage* proprement dit, le comte Hackelberg, qui, à la chasse, un jour qu'il poursuivait les paysans avec ses chiens, s'était rompu le cou. C'est là une des formes de la légende. Selon une autre version, c'est dame Holle ou Holla qui conduit la chasse sauvage. Cf. Grimm, *Mythologie*, p. 880; voir aussi la ballade de Bürger, Der wilde Jäger.

Zweyter Zigeuner.

Die Peitschen knallen.

Dritter Zigeuner.

Die Jäger jauchzen holla ho!

Mutter.

Bringt[1] ja des Teufels sein Gepäck[2].

Hauptmann.

Haben im Trüben gefischt[3]. Die Bauern rauben selbst, ist's uns wohl vergönnt.

Zweyte Zigeunerinn.

Was hast du, Wolf?

Wolf.

Einen Hasen, da, und einen Hahn. Ein'n Bratspieß. Ein Bündel Leinwand. Drey Kochlöffel und ein'n Pferdzaum.

Sticks.

Ein' wullen[4] Deck' hab' ich, ein Paar Stiefeln, und Zunder und Schwefel.

Mutter.

Ist alles pudelnaß[5], wollen's trocknen, gebt her.

Hauptmann.

Horch, ein Pferd! Geht, seht was ist.

Götz zu Pferd.

Götz.

Gott sey Dank! dort seh' ich Feuer, sind Zigeuner. Meine Wunden

1. Bringt = ihr bringt.

2. Gepäck. Des Teufels sein Gepäck, pléonasme très usité dans la langue du quinzième au dix-septième siècle, encore fréquent dans le style populaire : *Psaumes*, CXLIV, 15 : Wohl dem Volk, des der Herr sein Gott ist. *Wallenstein :* Ich mach mir an des Illo seinem Stuhl zu thun.

3. Gefischt. Cf. le proverbe Im Trüben ist gut fischen. Simrock, 572.

4. Wullen. Eine wollene Decke.

5. Pudelnaß, litt. *mouillé comme un barbet*. Quelques philologues supposent que le mot vient par corruption de pfudelnaß (Fischart, *Garg.*, 47 *a*). Pfudel = Pfuhl, mare.

verbluten[1], die Feinde hinterher. Heiliger Gott, du endigst gräßlich mit mir.

Hauptmann.

Ist's Friede daß du kommst[2]?

Götz.

Ich flehe Hülfe von euch. Meine Wunden ermatten mich. Helft mir vom Pferd.

Hauptmann.

Helf'[3] ihm! Ein edler Mann, an Gestalt und Wort.

Wolf leise.

Es ist Götz von Berlichingen.

Hauptmann.

Seyd willkommen. Alles ist euer was wir haben.

Götz.

Dank'[4] euch.

Hauptmann.

Kommt in mein Zelt.

Siebente Scene.

Hauptmanns Zelt.

Hauptmann. Götz.

Hauptmann.

Ruft der Mutter, sie soll Blutwurzel[5] bringen und Pflaster.

1. Verbluten, bis zur Erschöpfung bluten. Cf. p. 100. l. 4.

2. Kommst. Cf. *I Samuel*, xvi, 4. On voit que les expressions bibliques hantaient si fort la mémoire et l'imagination de Gœthe qu'il les met, sans y songer sans doute, jusque dans la bouche des Bohémiens.

3. Helf, cf. p. 1, meß, et *Introd.*, p. cxxix.

4. Dank, verbe ou substantif. Dans le premier cas, suppléez ich, dans le second sei (Dank sei euch). Le premier est bien plus naturel.

5. Blutwurzel, *tormentille;* plante dont on employait la racine pour arrêter

Götz legt den Harnisch ab.

Hauptmann.

Hier ist mein Feiertagswamms.

Götz.

Gott lohn's.

Mutter verbindt ihn.

Hauptmann.

Ist mir herzlich lieb euch zu haben.

Götz.

Kennt ihr mich?

Hauptmann.

Wer sollte euch nicht kennen? Götz, unser Leben und Blut lassen wir vor euch.

Schricks.

Schricks.

Kommen durch den Wald Reiter. 'Sind Bündische.

Hauptmann.

Eure Verfolger! Sie sollen nit bis zu euch kommen! Auf Schricks! Biethe[1] den andern! Wir kennen die Schliche besser als sie, wir schießen sie nieder, eh sie uns gewahr werden.

Götz allein.

O Kaiser! Kaiser! Räuber beschützen deine Kinder. Man hört scharf schießen. Die wilden Kerls, starr[2] und treu!

l'hémorragie. Cf. *Biographie*, p. 59 : unnd gab ihm doch ein blutwurzell in die Hand.

1. Biethe. Cf. p. 164, l. 6.

2. Starr, *raide, obstiné, opiniâtre dans le combat*. Egmont appelle les Flamands fest, ... treu, an alten Sitten hangend... starr und fest! Ici starr signifie *obstinément attaché à ses coutumes*, épithète qui conviendrait aussi aux bohémiens.

Zigeunerinn.

Zigeunerinn.

Rettet euch. Die Feinde überwältigen[1].

Götz.

Wo ist mein Pferd?

Zigeunerinn.

Hier bey[2].

Götz gürtet sich, und sitzt auf ohne Harnisch.

Zum letztenmal sollen sie meinen Arm fühlen. Ich bin so schwach noch nicht. Ab.

Zigeunerinn.

Er sprengt zu den Unsrigen. Flucht.

Wolf.

Fort, fort! Alles verloren. Unser Hauptmann erschossen. Götz gefangen. Geheul der Weiber und Flucht[3].

1. Ueberwältigen, rare sans complément : *l'emporter, triompher.*

2. Bey, adv. On écrit plus souvent hierbei.

> Nicht was ich hörte, wo ich selbst bei war,
> Erzähl ich, Perser.
>
> Stolberg, XV, 143.

3. Flucht. Dans l'Adaptation, cette scène présente de grands changements : Zigeunerknabe : Hier am Teich und Moor steigt ein Mann vom Pferd; ein Rittersmann; er ist verwundet; er hält sich kaum. Sie bringen ihn. Am Ufer zieht das Gefecht sich her. — Hauptmann : Wer seyd ihr? — Götz (kommt) : Ein Verwundeter, ein Blutender. Mögt ihr mir Hülfe geben, so sey es bald. — Hauptmann : Die Blutwurzel, Mutter, deinen Seegen dazu. Sie stillt das Blut, giebt neue Kräfte. (Zu den Zigeunern.) In zwey Parten theilt euch. Der eine muß rechts ziehen, der andere links. Ich deut euch den Weg an. (Indessen hat man Götzen die linke Armschiene abgenommen und den Helm.) — Hauptmann : Du bist es Götz! den ich wohl kenne; kommst, geschlagen, flüchtig, verwundet zu uns. Hergestellt sollst du geschwind seyn. Und nun wie ich dich kenne, weiß ich dein Geschick. Du bist verloren, hältst du nicht fest an uns. (Die Mutter war beschäftigt an der Wunde, die Tochter hat ihm was zu riechen vorgehalten.) — Götz : Ich bin erquickt. Nun helft mir wieder aufs Pferd, daß ich das Letzte versuche. — Hauptmann : Als ein Mann fasse tapfern Entschluß. Gieb dich nicht der Verzweiflung hin. Deinen Verfolgern entgehst du nicht, aber schließe dich an uns. Wir müssen uns theilen! In kleinen Haufen ziehen wir durch und retten uns. Hier ist kein freyes Feld mehr. Ich führe die Hälfte nach Böhmen, führe du die andern nach Thüringen. Sie gehorchen dir wie mir. — Die Zigeuner : Ihm wie dir. — Hauptmann : Theilt euch. (Sie theilen sich.) Dies bleibe mein Hauf, diesen übergebe ich dir. Durch den Moor kenn' ich die Wege, drängt euch durch die

Achte Scene.

Adelheidens Schlafzimmer.

Adelheid mit einem Brief[1].

Adelheid.

Er, oder ich! Der Übermüthige! Mir drohen! — Wir wollen dir zuvorkommen. Was[2] schleicht durch den Saal? Es klopft. Wer ist draußen?

Franz leise.

Franz.

Macht mir auf, gnädige Frau.

Adelheid.

Franz! Er verdient wohl daß ich ihm aufmache. Läßt ihn ein.

Franz fällt ihr um den Hals.

Liebe gnädige Frau.

Schlucht über den Hügel weg, so entkommt ihr dem einstürmenden Gefecht. Du schweigst? So recht. Geschwiegen und gethan. (Ab mit einem Theil. Ein anderer Theil setzt sich nach der entgegengesetzten Seite in Bewegung.) — Götz : Das mag ein Traum seyn. Mutter, die Kraft deiner Wurzeln und Kräuter sind flüchtig, so flog sie mich an, und so verläßt sie mich. (Er sinkt, wird gehalten, und auf einen Sitz im Hintergrunde geführt.) — Erster Zigenner : Hebt ihn, tragt ihn durch die Schlucht. — Zweiter Zigenner (von der Seite, wohin der Hauptmann abgegangen) : Das Gefecht ergreift uns, treibt uns hierher. (Mutter und Kinder kommen fliehend.) — Mutter : Alles verloren! Der Vater todt! — Kinder : Weh! Weh! Rett uns Mann! — Mutter : Ihr seyd nun Führer. Auf! Auf! rettet euch und uns. — Alle : Rett uns! Führ uns! Rett uns! (Gruppe. Weiber und Kinder um den sitzenden Götz. Von beiden Seiten werden Bauern und Zigeuner hereingedrängt und überwunden. Eine Parthey Bündischer dringt durch die Weiber und hebt die Partisanen auf Götz.)

1. Brief. C'est la lettre de Weislingen; cf. p. 227, l. 2.

2. Was... wer. Le neutre d'abord, pour marquer le bruit vague, ensuite le masculin, quand elle est sûre que c'est un homme. Cf. *Faust*, I, v. 3293 (édition Schrœer) :

> Was kommt heran? Was schleicht herbei?
> Irr ich mich nicht, es sind ihrer zwei.
> Ist er's, gleich pack ich ihn beim Felle.

Adelheid.

Unverschämter! Wenn dich jemand gehört hätte.

Franz.

O es schläft alles, alles!

Adelheid.

Was willst du?

Franz.

Mich läßt's nicht ruhen. Die Drohungen meines Herrn, euer Schicksal, mein Herz.

Adelheid.

Er war sehr zornig, als du Abschied nahmst?

Franz.

Als[1] ich ihn nie gesehen. Auf ihre Güter[2] soll sie, sagt' er, sie *soll* wollen.

Adelheid.

Und wir folgen?

Franz.

Ich weiß nichts, gnädige Frau.

Adelheid.

Betrogener thörichter Junge, du siehst nicht wo das hinaus will. Hier weiß er mich in Sicherheit. Denn lange steht's ihm schon nach[3] meiner Freyheit. Er will mich auf seine Güter. Dort hat er Gewalt mich zu behandeln, wie sein Haß ihm eingibt.

1. Als. On écrirait plutôt aujourd'hui wie. « ...Seitdem das ursprünglich nur fragende *wie* neben *so* und *als* in die Reihe vergleichender und demonstrativer Conjunctionen eintrat, konnte mannigfache Mischung und Verschiebung der Ausdrücke und Bedeutungen gar nicht unterbleiben. Aus einer Stelle nach der andern begann der Eindringling *wie* das alte *als* zu stoßen, für den heutigen Unterschied beider, des *als* und *wie*, läßt sich ungefähr der Maßstab des franz. que und comme anlegen, doch mit manchen Ausnahmen und zumal Abweichungen der jüngeren Sprache von der älteren. » Grimm, I, 248.

2. Ihre Güter. On attendrait plutôt meine; cf. plus bas, l. 13 : Er will mich auf *seine* Güter; p. 227, l. 2 : Sie soll vom Hof auf *mein* Schloß.

3. Steht's ihm... nach, il en veut à.

Franz.

Er soll nicht!

Adelheid.

Wirst du ihn hindern?

Franz.

Er soll nicht!

Adelheid.

Ich seh' mein ganzes Elend voraus. Von seinem Schloß wird er mich mit Gewalt reißen, wird mich in ein Kloster sperren.

Franz.

Hölle und Tod!

Adelheid.

Wirst du mich retten?

Franz.

Eh alles! Alles[1]!

Adelheid die weinend ihn umhalst.

Franz, ach uns zu retten[2]!

Franz.

Er soll nieder, ich will ihm den Fuß auf den Nacken setzen.

Adelheid.

Keine Wuth! Du sollst einen Brief an ihn haben, voll Demuth, daß ich gehorche[3]. Und dieses Fläschchen gieß ihm unter das Getränk.

1. Alles. Eh = eher, cf. p. 50, l. 2; p. 144, l. 1; eh alles, ellipse : *Tout, tout* (alles, alles!), même le meurtre de Weislingen (cf. l. 10 : Er soll nieder), *plutôt que cela* (eher als das), plutôt que le laisser t'enfermer dans un couvent. M. Wustmann l'entend comme une réponse à la phrase précédente : eher als alles andere. *Je te sauverai plutôt que de faire autre chose; je te sauverai, sois en certaine.* C'est une explication bien forcée. Porchat prend eh pour une interjection : « Ah! tout! »

2. Uns zu retten! Cette exclamation, assez bizarre si l'on adopte pour la phrase précédente l'interprétation de M. Wustmann, se lie très bien aux paroles de Franz telles que je les entends : *Ah! pour nous sauver, Franz (veux-tu bien tout entreprendre)!* Accentuez uns qui s'oppose par une heureuse gradation à mich, l. 7. Les dernières lignes de la scène en donnent le commentaire.

3. Gehorche. M. Wustmann explique voll demüthiger Versicherungen, daß ich gehorche. C'est bien le sens général de la phrase; mais la construction est einen Brief, daß..., une lettre (disant) que...

Franz.

Gebt. Ihr sollt frey seyn!

Adelheid.

Frey! Wenn du nicht mehr zitternd auf deinen Zehen zu mir schleichen wirst — nicht mehr ich ängstlich zu dir sage, brich auf, Franz, der Morgen kommt[1].

1. Kommt. Dans l'Adaptation, toute cette situation est développée avec beaucoup d'emphase : Adelheid : Still! Horch! alles ist ruhig. Der Schlaf hat das ganze Haus gebändigt. Nun entferne dich Franz! Zu Pferde! Fort! Fort! — Franz : O laß mich zaudern! Laß mich bleiben! Kannst du mich jetzt verstoßen? Mich, vom Lichte deines Angesichts, hinaustreiben in die Nacht, in das unfreundliche Dunkel! — Adelheid (gegen das Fenster gekehrt) : Dunkel ists nicht draußen. Der Mond scheint helle. Deutlich, wie am Tage, schlingen sich die Pfade vom Schloß hinunter; die weißen Felsbänke leuchten; schattig ruhen die Gründe. Aber drüben die Hügel stehen in vollem Lichte. Hinab! Hinab! Durch die stille klare Nacht zu deinem Ziel hin. — Franz : Nur noch eine kleine Weile! Hier laßt mich bleiben! Hier! wo mein Leben wohnt. Ach! draußen ist der Tod. — Adelheid : Frisch! muntrer Geselle! Frisch! Leicht, hinaus, dahin, durch den mitternächtigen Tag. — Franz : Wie soll ich aufs Pferd kommen? Das Pferd, wie soll michs tragen? Du hast mich schwer beladen. Liebste! Liebste! — Adelheid : Wie! Lasten deine Wünsche dich schon? Ist dir dein Wollen, dein Vorsatz eine Bürde? — Franz : Nicht diese Blicke, nicht diese Töne! — Adelheid : Mit Vertrauen sollt ich dich ansehn? Mit Zuversicht einen zaudernden Zweifler? Wo hast du das Fläschgen? Du drangst mirs ab. Gieb es zurück. — Franz : Hört mich. — Adelheid : Ich fordere es zurück! Das Fläschgen her! Für einen Helden gabst du dich, unternahmst, betheuertest. Gieb her! Ein Knabe bist du, ein schwankender Knabe. — Franz : Laßt mich sprechen. — Adelheid : Denn ein Mann, der sich um ein hohes Weib zu bewerben kühn genug ist, weiß was er verpfändet. Leben, Ehre, Tugend, Glück. Sein Alles. Und, im Falle der Noth, um ihrentwillen, wirft er es weg wie ein altes Kleid. Knabe, verlaß mich. Aber auch so bedenke, daß du am Abgrund wandelst. — Franz : Deine Drohung erschreckte mich, wenn ich sie verdiente. Der Hohn vernichtete mich, wenn er mich träfe. Geliebteste lerne mich kennen. Du hast keinen Knaben vor dir. Unbeständig ist der Jünglinge Hin- und Widerstreben; Tausende hättest du durch flüchtige Gunst beglückt; mich zu beglücken bedarf es einer Ewigkeit. Der standhafte Mann wird gerühmt, wenn er seine Liebe treu zu bewahren weiß. Adelheid, aber nun frag ich dich, in der Gegenwart — des Geistes, der am daurenden, am bleibenden sich ergötzt, ich frage : wirst du mir deine Liebe bewahren? — Adelheid : That! keine Worte. — Franz : Ueberzeug mich, daß jenes göttliche Weib, das mir die Vollkommenheiten des ganzen Geschlechts offenbarte, daß es mein sey, mein bleibe, daß ich mir es erwerbe, so soll der Knabe ein Riese werden, zu deinem Dienst, ohne Bedingung bereit. — Adelheid : Es waren Augenblicke, da du glaubtest Adelheid sey dein, da Zweifel und Sorge für ewig weggebannt schienen. Kehren diese Feinde schon zurück? Komm, Franz! Lieber Franz! — Franz : Ja du bist mein. Und wenn ich dich befreye, befreye ich dich mir. Laß mich nun, laß mich fort zur großen That, zur ersten, einzigen, größten. Ja, nun bin ich gefaßt und gestählt. Mit steter Hand will ich meinem Herrn das Gift in den Becher gießen. — Adelheid : Stille! sprich es nicht aus. — Franz : Ja ich will es aussprechen. Mein Ohr soll hören, was mein Herz zu thun bereit ist. Mein Auge soll unverrückt hinblicken, wenn er trinkt. Von seinen Schmerzen will ich mich nicht wegwenden. Es gibt nur einen Preis auf der Welt und der ist mein. — Adelheid : Eile! — Franz : Leb wohl! Und indem ich mich von dir losreißen will, fühle ich mich nur fester gebunden und möchte, scheidend, so (sie

Neunte Scene.

Heilb n

vor'm Thurn

Elisabeth. Lerse.

Lerse.

Gott nehm' das Elend von euch, gnädige Frau. Marie ist hier.

Elisabeth.

Gott sey Dank. Lerse, wir sind in entsetzliches Elend versunken. Da ist's nun wie mir alles ahndete! gefangen, als Meuter, Missethäter in den tiefsten Thurn geworfen —

Lerse.

Ich weiß alles.

Elisabeth.

Nichts, nichts weißt du, der Jammer ist zu groß! Sein Alter, seine Wunden, ein schleichend Fieber, und mehr als alles das, die Finsterniß seiner Seelen, daß es so mit ihm enden soll.

Lerse.

Auch, und daß der Weislingen Commissar ist.

Elisabeth.

Weislingen?

umarmend) für und für verweilen. — Adelheid: Zauderer! — Franz (den Schleier fassend): Einen Theil von dir hab ich in Händen. Ganz laß ich dich nicht fahren. Gewähre mir diesen Schleier, der sich noch einmal für mich zurückschlägt und mir das holde Glücksgestirn meines Lebens offenbart. Laß mir ihn, daß er mir deine Gegenwart vermittle (Er nimmt den Schleyer). — Adelheid: Gewaltsamer! — Franz: Wie eine Scherpe den Helden, wie eine Zauberbinde den Magier soll er mich Nachts umgeben. (Er legt ihn um.) Gefaltet soll er Tags, an meinem Busen zusammengedrängt, mich besser beschützen, als das Panzerhemd. Und nun eil ich beflügelt. Leb wohl. Es hebt, es trägt mich von dir fort. (Er umarmt sie, reißt sich los und eilt ab.)

Lerse.

Man hat mit unerhörten Executionen verfahren. Metzler ist lebendig verbrannt, zu Hunderten[1] gerädert, gespießt, geköpft, geviertelt. Das Land umher gleicht einer Metzge, wo Menschenfleisch wohlfeil ist.

Elisabeth.

Weislingen Commissar! O Gott! ein Strahl von Hoffnung. Marie soll mir zu ihm, er kann ihr nichts abschlagen. Er hatte immer ein weiches Herz, und wenn er sie sehen wird, die er so liebte, die so elend durch ihn ist[2] — Wo ist sie?

Lerse.

Noch im Wirthshaus.

Elisabeth.

Führe mich zu ihr. Sie muß gleich fort. Ich fürchte alles[3].

Zehnte Scene.

Weislingens Schloß.

Weislingen.

Weislingen[4].

Ich bin so krank, so schwach. Alle meine Gebeine sind hohl. Ein elendes Fieber hat das Mark ausgefressen. Keine Ruh und Rast, weder

1. Zu Hunderten, sous-ent. sind die Bauern.

2. Ist. Il me semble bien difficile de rapporter ces paroles à la douleur qu'éprouve Marie pour l'infortune de Gœtz. Il vaut mieux reconnaître qu'elles sont déplacées dans le drame : comment Marie, devenue l'épouse de Sickingen, est-elle malheureuse? et malheureuse grâce à Weislingen? — Dans l'Esquisse, ce malheur s'explique par l'infidélité de Sickinen (cf. *Introd.*, p. LXXVI); durch ihn reste une exagération manifeste, soit qu'Élisabeth rende Weislingen responsable des fautes de sa femme, soit qu'elle sous-entende que Sickingen n'aurait pu trahir Marie si celle-ci avait épousé Weislingen. C'est donc un argument de passion, non de raison; la passion ici est l'ardent désir d'Élisabeth de sauver son époux.

3. Alles. Dans la scène correspondante de l'Esquisse, c'est Lerse qui témoigne le plus d'anxiété; c'est lui qui dit : *Je crains tout* (Ach! gnädige Frau, ich fürcht alles). Malgré les mauvaises nouvelles qu'il apporte à Élisabeth, il est naturel que celle-ci soit plus inquiète, qu'elle s'abandonne davantage à ses craintes.

4. Weislingen. Dans l'Adaptation, Weislingen entre, conduit par Franz et

Tag noch Nacht. Im halben Schlummer giftige Träume. Die vorige Nacht begegnete ich Götzen im Wald. Er zog sein Schwert und forderte mich heraus. Ich faßte nach meinem, die Hand versagte[1] mir[2]. Da stieß er's in die Scheide, sah mich verächtlich an und ging hinter mich[3]. — Er ist gefangen und ich zittere vor ihm. Elender Mensch! Dein Wort hat ihn zum Tode verurtheilt, und du bebst vor seiner Traumgestalt wie ein Missethäter. — Und soll er sterben? — Götz! Götz! — Wir Menschen führen uns nicht selbst; bösen Geistern ist Macht über uns gelassen, daß sie ihren höllischen Muthwillen an unserm Verderben üben[4]. Setzt sich. — Matt! Matt! Wie sind meine Nägel so blau. — Ein kalter, kalter, verzehrender Schweiß lähmt mir jedes Glied. Es dreht[5] mir alles vor'm Gesicht. Könnt' ich schlafen. Ach —

Maria tritt auf.

Weislingen.

Jesus Marie[6]! — Laß mir Ruh! Laß mir Ruh! — Die[7] Gestalt fehlte noch! — Sie stirbt, Marie stirbt, und zeigt sich mir an. — Verlaß mich, seliger Geist, ich bin elend gnug.

par un jeune valet : Vergebens, daß ich mich aus einem Zimmer in das andere schleppe, ich trage mein Weh mit mir fort. Vergebens, daß ihr mich unterstützt, eure Jugendkräfte gehen nicht in mich herüber; alle meine Gebeine sind hohl, ein elendes Fieber hat das Mark ausgesogen. Hier setzt mich nieder. Hier laßt mich allein und haltet euch in der Nähe.

Franz (in großer Bewegung ab). — Weislingen: Keine Ruh und Rast, etc.

1. Versagte mir. Esquisse: Ich hatte das Herz nicht nach meinem zu greifen, hatte nicht die Kraft.

2. Mir. Les traducteurs expliquent : « Je voulus saisir la mienne, ma main s'y refusa (St. P.), ma main resta inerte (L.). » Je crois qu'il y a là une légère inexactitude; j'entends Ich faßte nach meinem dans le sens habituel : *Je tendis la main pour saisir... et je saisis*, et le refus de la main (die Hand versagte mir) se rapporte non à fassen, mais à ziehen (cf. Er zog sein Schwert). Weislingen est trop faible pour tirer son épée ; le texte n'en dit pas davantage; il est inutile de supposer une sorte de paralysie qui l'empêche même de la saisir.

3. Hinter mich. Esquisse : und ging vorbei.

4. Ueben, litt. *pour qu'ils exercent sur* (et non *pour*, Porchat) *notre perte leurs caprices infernaux*. — Notre perte est pour ainsi dire la matière sur laquelle s'exerce leur caprice; comment nous perdront-ils? c'est là leur jeu.

5. Dreht, ici intrans.; alles est le sujet.

6. Jesus Marie! *Jésus Marie!* sans virgule. C'est l'exclamation de crainte familière aussi en français: « Cinq ou six laquais qui étaient derrière criaient Jésus Maria! et tremblaient déjà de peur. » *Retz*. St. et P. mettent la virgule et expliquent: « Jésus! (c'est) Marie. »

7. Die, démonstr. *Cette vision.*

Maria.

Weislingen, ich bin kein Geist. Ich bin Marie.

Weislingen.

Das ist ihre Stimme.

Maria.

Ich komme meines Bruders Leben von dir zu erflehen, er ist unschuldig, so strafbar er scheint.

Weislingen.

Still, Marie! Du Engel des Himmels bringst die Qualen der Hölle mit dir. Rede nicht fort.

Maria.

Und mein Bruder soll sterben? Weislingen, es ist entsetzlich, daß ich dir zu sagen brauche : er ist unschuldig; daß ich jammern muß, dich von dem abscheulichsten Morde zurück zu halten. Deine Seele ist bis in ihre innerste Tiefen von feindseligen Mächten besessen. Das ist Adelbert!

Weislingen.

Du siehst, der verzehrende Athem des Todes hat mich angehaucht, meine Kraft sinkt nach dem Grabe. Ich stürbe als ein Elender, und du kommst mich in Verzweiflung zu stürzen[1]. Wenn ich reden könnte, dein höchster Haß würde in Mitleid und Jammer zerschmelzen. Oh! Marie! Marie!

Maria.

Weislingen, mein Bruder verkranket[2] im Gefängniß. Seine schwere[3] Wunden, sein Alter. Und wenn du fähig wärst sein graues Haupt[4] — Weislingen, wir würden verzweifeln.

Weislingen.

Genug. Zieht die Schelle.

1. **Stürzen**, litt. *je mourrais comme un misérable, et tu viens me précipiter dans le désespoir*; c.-à-d. Je mourais misérable sans ta venue; grâce à toi, je vais mourir comme un désespéré.

2. **Verkranket**. Verkranken = durch Krankheit verderben. Traduisez, non pas *Il est malade* (St., P., L.), mais par *Il se meurt* (litt. *la maladie l'épuise*).

3. **Schwere**. Cf. *Introd.*, p. CXXV.

4. **Haupt**. Même suspension que p. 220, l. 6.

Franz in äußerster Bewegung.

Franz.

Gnädiger Herr.

Weislingen.

Die Papiere dort, Franz!

Franz bringt sie.

Weislingen reißt ein Paket auf und zeigt Marien ein Papier.

Hier ist deines Bruders Todesurtheil unterschrieben.

Maria.

Gott im Himmel!

Weislingen.

Und so[1] zerreiß ich's! Er lebt. Aber kann ich wieder schaffen was ich zerstört habe? Weine nicht so, Franz! Guter Junge, dir geht mein Elend tief zu Herzen.

Franz wirft sich vor ihm nieder und faßt seine Knie.

Maria vor sich.

Er ist sehr krank. Sein Anblick zerreißt mir das Herz. Wie liebt' ich ihn! und nun ich ihm nahe, fühl' ich wie lebhaft[2].

Weislingen.

Franz, steh auf und laß das Weinen! Ich kann wieder aufkommen. Hoffnung ist bey den Lebenden.

Franz.

Ihr werdet nicht[3]. Ihr müßt sterben.

1. Und so... marque que l'acte accompagne les paroles.

2. Lebhaft, sous-ent. ich ihn liebte. — M. Wustmann explique à tort, en supposant une inversion: wie lebhaft fühle ich (nun wieder für ihn)! — L'esquisse ajoute: Er hatte meine ganze Liebe, er hat mein volles Mitleiden.

3. Ihr werdet nicht, sous-ent. wieder aufkommen.

Weislingen.

Ich muß?

Franz außer sich.

Gift. Gift. Von euerm Weibe! — Ich! Ich! Rennt davon[1].

Weislingen.

Marie, geh ihm nach. Er verzweifelt. Maria ab.

Weislingen.

Gift von meinem Weibe! Weh! Weh! Ich fühl's! Marter und Tod!

Maria inwendig.

Hülfe! Hülfe!

Weislingen will aufstehn.

Gott, vermag ich das nicht[2]!

1. **Davon.** Dans l'Esquisse, Franz ne paraît pas dans cette scène. Il est lui-même aussi malade que Weislingen (cf. *Introd.*, p. LXXVI); c'est une demoiselle d'honneur qui répond à l'appel de ce dernier (après Weislingen zieht die Schelle) : Fräulein kommt weinend. **Weislingen:** Ein Licht! Bist Du allein da? Wo ist Franz? Wo die Andern? — **Fräulein:** Ach, Herr! — **Maria:** Wie ich hereinkam, sah ich Niemanden, außer dem Thorwächter. — **Fräulein:** Sie haben diese Nacht geraubt, was sie kriegen konnten, den Thorwächter mit Dolchen genöthigt, aufzuschließen, und sind davon. — **Weislingen:** Ich danke Dir, Gott! Ich soll noch büßen, eh ich sterbe. Und Franz? — **Fräulein:** Nennt ihn nicht! Es dringt mir durch die Seele. Ein noch schrecklicheres Fieber, als Euch ermattet, wirft ihn auf seinem Lager herum. Bald ras't er an den Wänden hinauf, als wenn an der Decke seine Glückseligkeit geheftet wäre; bald wirft er sich auf den Boden mit rollenden Augen. Schrecklich, schrecklich! Dann wird er still und matt und blickt nur mit Thränen in den Augen und seufzt — und nennt Eure Gemahlin. — **Weislingen:** Er hing sehr an ihr. — **Maria:** Es ist traurig. — **Fräulein:** Es ist mehr als das. Eine weise Frau aus dem Dorfe, die ich heraufrief, betheuerte, seine Lebenskräfte seien durch schreckliche Zauberformeln mit der Verwesung gepaart; er müsse sich verzehren und sterben. — **Weislingen:** Aberglauben! — **Fräulein:** Wollte Gott! Aber mein Herz sagt mir, daß sie nicht lügt. Ich sagte ihr Euern Zustand; sie schwur das Nämliche und sagte, Ihr müßt verzehren und sterben. — **Weislingen:** Das fühle ich, es sei nun durch wunderbaren unbegreiflichen Zusammenhang der Natur oder durch höllische Kräfte. Das ist wahr, vor weniger Zeit war ich frisch und gesund. Il lui demande ensuite si le messager qu'il a envoyé vers sa femme pour la mander auprès de lui n'est pas encore de retour : **Fräulein:** Ach, gnädiger Herr! — **Weislingen:** Was hast Du? — **Fräulein:** Ach, sie wird nicht kommen. — **Weislingen:** Adelheid? Woher weißt Du's? — **Fräulein:** Laßt mich's Euch verschweigen! — **Weislingen:** Rede! Der Tod ist nah und die Hölle mir; was kann mich tiefer stoßen? — **Fräulein:** Sie wartet auf Euern Tod. Sie liebt Euch nicht. — **Weislingen:** Das Letzte fühlt ich lang', das Erste vermuthet ich... — **Fräulein:** Sie haßt Euch, sie wünscht Euern Tod; denn sie brennt für den Edeln von Sickingen; sie liebt ihn bis zur Raserei. Und Euer Tod. — **Weislingen:** Marie! Marie! Du bist gerächt! — **Maria:** Meinen Mann? — **Fräulein:** Ist's Euer Mann? (Vor sich.) Wie lieb ist mir's, daß ich nicht mehr gesagt habe! (Fräulein ab.)

2. **Das nicht.** Accent sur das.

Maria kommt.

Er ist hin. Zum Saalfenster[1] hinaus stürzt' er wüthend in den Main hinunter.

Weislingen.

Ihm ist wohl. — Dein Bruder ist außer Gefahr. Die übrige[2] Commissarien, Seckendorf[3] besonders, sind seine Freunde. Ritterlich Gefängniß[4] werden sie ihm auf sein Wort gleich gewähren. Leb wohl, Marie, und geh.

Maria.

Ich will bey dir bleiben, armer Verlaßner.

Weislingen.

Wohl verlassen und arm! Du bist ein furchtbarer Rächer, Gott! — Mein Weib. —

Maria.

Entschlage dich dieser Gedanken. Kehre dein Herz zu dem Barmherzigen.

Weislingen.

Geh, liebe Seele, überlaß mich meinem Elend. — Entsetzlich! Auch deine Gegenwart, Marie, der letzte Trost, ist Qual.

Maria vor sich.

Stärke mich, o Gott! Meine Seele erliegt mit der seinigen.

Weislingen.

Weh! Weh! Gift von meinem Weibe! — Mein Franz verführt durch die Abscheuliche! Wie sie wartet, horcht auf den Bothen, der ihr die Nachricht bringe[5]: er ist todt. Und du, Marie! Marie, warum bist du gekommen, daß du jede schlafende Erinnerung meiner Sünden weckest! Verlaß mich! Verlaß mich, daß ich sterbe.

1. Saalfenster, cf. p. 70, l. 7.
2. übrige. Cf. *Introd.*, p. cxxv.
3. Seckendorf. Le nom paraît, mais à une autre occasion, dans la *Biographie*, p. 47: vnnd derselbig bueb war einer vom Adell, vom Geschlecht ein Seckhendörffer.
4. Gefängniß. Cf. p. 173, note 2.
5. Bringe. Adaptation: brächte.

Maria.

Laß mich bleiben. Du bist allein. Denk ich sey deine Wärterinn. Vergiß alles. Vergesse dir Gott so alles, wie ich dir alles vergesse.

Weislingen.

Du Seele voll Liebe, bethe für mich, bethe für mich! Mein Herz ist verschlossen.

Maria.

Er wird sich deiner erbarmen. — Du bist matt.

Weislingen.

Ich sterbe, sterbe und kann nicht ersterben[1]. Und in dem fürchterlichen Streit des Lebens und Tods sind die Qualen der Hölle.

Maria.

Erbarmer, erbarme dich seiner. Nur Einen Blick[2] deiner Liebe an sein Herz, daß es sich zum Trost öffne, und sein Geist Hoffnung, Lebenshoffnung in den Tod hinüberbringe!

1. Ersterben, zu Ende sterben,' litt. *Je meurs, je meurs, et ne puis finir de mourir*. Cf. Musæus, II, 198 : Daher lief gegen Abendzeit in der Stadt ein Gerücht um, der Gefangene könne nicht ersterben und tanze noch immer am Hochgericht.

2. Blick ici à la fois dans le sens de *regard* et de *rayon de lumière ;* ce dernier est le sens primitif. « Blick aus mhd. blick ‚Glanz, Blitz, Blick der Augen'; das entsprechende ahd. blicches, ‚Blitz'; die Bedeutung des nhd. Wortes ist ausgegangen von der ‚heller Strahl'; Strahl wird übertragen vom Auge wie vom Blitz gebraucht; die physische Bedeutung des Stammes hat sich in Blitz erhalten. Kluge, 31. — Cf. *Hermann et Dorothée*, le début du VIIIe chant, *Melpomène :*

Also gingen die zwei entgegen der sinkenden Sonne,
Die in Wolken sich tief, gewitterdrohend, verhüllte,
Aus dem Schleier, bald hier bald dort, mit glühenden Blicken
Strahlend über das Feld die ahnungsvolle Beleuchtung.

M. Wustmann fait observer que le sens de *rayon* est ici marqué par la préposition an : « Der Strahl der Liebe treffe an sein Herz, wie der Sonnenblick, der Sonnenstrahl an einen Bergabhang. »

Elfte Scene.

In einem finstern engen Gewölbe.

Die Richter des heimlichen Gerichts[1].

Alle vermummt[2].

Ältester[3].

Richter des heimlichen Gerichts, schwurt[4] auf Strang und Schwert unsträflich[5] zu seyn, zu richten im Verborgenen, zu strafen im Verborgenen Gott gleich! Sind eure Herzen rein und eure Hände, hebt die Arme empor, ruft über die Missethäter: Wehe! Wehe!

1. Gerichts. « La sainte vehme, association secrète connue aussi sous le nom de francs juges, et qui se forma en Allemagne dans le quatorzième et le quinzième siècle ;... née de l'impuissance de la justice régulière durant les troubles, elle assignait devant elle les plus puissants comme les plus humbles, jugeait sans témoins et sans procédure par des juges masqués (?) et faisait accomplir par des initiés, masqués aussi, ses sentences prononcées souvent en l'absence de l'accusé. » Littré. — Pour la peinture du tribunal secret, Gœthe a emprunté des traits soit à l'ouvrage de Datt cité plus haut (cf. *Introd*, p. II-III), soit au *Codex legum et consuetudinum judicii Westphalici summæ sedis Tremoniensis* qu'il a trouvé dans le second volume du *Corpus juris germanici publici ac privati hactenus inediti e bibliotheca Senckenbergiana*, publié à Francfort en 1750. « Le glaive et la corde » sont empruntés à ce dernier ouvrage, ainsi que les *sept juges* dont il est question dans l'Esquisse. Plusieurs traits sont de l'invention du poète, notamment le jugement d'une femme par le tribunal secret. « C'est une question de savoir si les femmes rentraient complètement dans leur compétence (Fr. de Schulte, *Histoire du droit et des institutions de l'Allemagne*, trad. Fournier, p. 361). Cf. Walter, Deutsche Rechtsgeschichte, p. 671 et suiv. ; Wustmann, p. 39 ; Düntzer, Götz (Erläuterungen, 3e éd.), p. 139.

2. Vermummt. Esquisse : Sieben Oberrichter um einen schwarzbedeckten Tisch, worauf ein Schwert und Strang, sitzend ; auf jeder Seite sieben Unterrichter, stehend, alle in weißen langen Kleidern, vermummt.

3. Aeltester. Dans l'Adaptation on lit avant ce passage : (Ruinen, Gewölbe, mit Sträuchen verwachsen.) Die vier Boten des heimlichen Gerichts treten auf. Erster Bote : Seyd ihr gegenwärtig, wissende Brüder? Offenbart euch den Dienern! Zu der rothen Erde kehren sie zurück, von den vier Enden der Welt. — Aeltester : Gegenwärtig sind wir! (Die Büsche neigen sich ; man sieht das versammelte heimliche Gericht.) Tretet näher, wissende Boten! Entladet euch der fluchwürdigen, heimlich erforschten Thaten. — Erster Bote : So beginne der heiligen Vehm unbestechliches Gericht.

4. Schwurt. Esquisse : Die ihr schwurt.

5. Unsträflich zu seyn, *d'être irréprochables*, c.-à-d. *d'avoir les mains et les cœurs purs*, comme il le dira tout à l'heure et non d'« *être* (des juges) *intègres* (Lang) ». Cf. *Psaumes*, 73, 13 : Soll es denn umsonst sein, daß mein Herz unsträflich lebet, und ich meine Hände in Unschuld wasche?

Alle.

Wehe! Wehe!

Ältester.

Rufer, beginne das Gericht!

Rufer.

Ich Rufer rufe die Klag[1] gegen den Missethäter. Deß Herz rein[2] ist, dessen Hände rein sind zu schwören auf Strang und Schwert, der klage bey Strang und Schwert! klage! klage!

Kläger tritt vor.

Mein Herz ist rein von Missethat, meine Hände von unschuldigem Blut. Verzeih mir Gott böse Gedanken und hemme den Weg[3] zum Willen! Ich hebe meine Hand auf und klage! klage! klage!

Ältester.

Wen klagst du an?

Kläger.

Klage an auf Strang und Schwert Adelheiden von Weislingen. Sie hat Ehebruchs sich schuldig gemacht, ihren Mann vergiftet durch ihren Knaben[4]. Der Knab hat sich selbst gerichtet, der Mann ist todt[5].

1. **Klag.** « Klage vor Gericht, eigentlich Geschrei, mit dem man seinen Schädiger beschuldigt, daß es möglich alle hören, und die Hilfe des Richters anruft. » Grimm, V (Hildebrand), 910. Il cite à l'appui notre passage et la phrase suivante : Wiewohl uns... mancherlei große und schwere Clage.... mit schreienden Rufen so vil fürbracht sind. Urk. K. Sigismunds v. 1420. Noch im Richtsteig Landrechts im 14. Jh. wird dieß Klaggeschrei als eigentlicher, Beginn der Klage' vor Gericht ordnungsmäßig wiederholt ». Cette dernière phrase nous explique la locution die Klage rufen ; si elle a eu primitivement le sens d'*accuser*, *crier l'accusation* que marque d'abord M. Hildebrand, elle signifie par extension *pousser le cri qui annonce le commencement de l'accusation*, *proclamer l'accusation*. Le héraut remplit simplement son office de crieur (Ich, Rufer, rufe...) ; ce sera le rôle de l'accusateur de crier l'accusation, dans le sens primitif du mot : Ich klage, klage, klage !

2. **Rein.** Cf. *Psaumes*, XXIV, 4 : der unschuldige Hände hat, und reines Herzens ist... rein sind, zu schwören, tour elliptique : *assez pures pour jurer*...

3. **Weg**, suppl. der bösen Gedanken.

4. **Knaben.** Adaptation : Durch seinen Knaben.

5. **Todt.** Esquisse : und ihren Mann sammt seinem Knaben durch geheime verzehrende Mittel zu Tode gesaugt. Der Mann ist todt, der Knabe stirbt.

[Ältester.

Schwörst du zu dem Gott der Wahrheit, daß du Wahrheit klagst?

Kläger.

Ich schwöre.

Ältester.

Würd' es falsch befunden, beutst du deinen Hals der Strafe des Mords und des Ehebruchs?]

Kläger.

Ich biethe.

Ältester.

Eure Stimmen. Sie reden heimlich zu ihm[1].

Kläger.

Richter des heimlichen Gerichts, was ist euer Urtheil über Adelheiden von Weislingen, bezüchtigt[2] des Ehebruchs und Mords?

Ältester.

Sterben soll sie! Sterben des bittern doppelten Todes. Mit Strang und Dolch büßen doppelt doppelte Missethat. Streckt eure Hände empor, und rufet Weh über sie! Weh! Weh! In die Hände des Rächers.

Alle.

Weh! Weh! Weh[3]!

Ältester.

Rächer! Rächer, tritt auf.

1. **Zu ihm.** Esquisse : Er steht auf. Erst treten die sechs Oberrichter, darauf die sieben Unterrichter der Rechten, dann die sieben der Linken zu ihm und reden heimlich. Er setzt sich.

2. **Bezüchtigt.** Bezichtigt, que l'on trouve dans quelques éditions récentes, serait préférable, le mot venant de Zicht, *accusation*, et n'ayant aucun rapport avec züchtigen, Zucht.

3. **Weh!** Cf. Huber, das heimliche Gericht: Eberhard, Aeltester des heimlichen Gerichts (steht auf und legt die rechte Hand auf den Tisch): Wehe, wehe, wehe dem Lügner! Alle (aufgestanden und die rechte Hand auf den Tisch legend): Wehe, wehe, wehe dem Lügner! — Klingemann, das Vehmgericht: Alle Schöffen (rufen ernst und feierlich): Wehe! Wehe! Wehe! — Hagemann, Ludwig der Springer: Erster Richter: Ruft Wehe über die Sünde und über die Sünderin. (Er thut einen Schlag an die Glocke.) Alle: Wehe! Erster Richter: (schlägt wieder an die Glocke). Alle: Wehe! Erster Richter (schlägt zum drittenmal). Alle: Wehe! Voy. O. Brahm, das deutsche Ritterdrama des achtzehnten Jahrhunderts, p. 146.

Rächer tritt vor.

Ältester.

Faß hier Strang und Schwert. Sie zu tilgen von dem Angesicht[1] des Himmels, binnen acht Tage Zeit. Wo du sie findest, nieder mit ihr in Staub. — Richter, die ihr richtet im Verborgenen und strafet im Verborgenen Gott gleich, bewahrt euer Herz vor Missethat und eure Hände vor unschuldigem Blut[2].

Zwölfte Scene.

Hof einer Herberge.

Maria. Lerse.

Maria.

Die Pferde haben genug gerastet. Wir wollen fort, Lerse.

Lerse.

Ruht doch bis an Morgen[3]. Die Nacht ist gar zu unfreundlich.

Maria.

Lerse, ich habe keine Ruhe bis ich meinen Bruder gesehen habe. Laß

1. Von dem Angesicht, *la faire disparaître de la face du ciel.* Düntzer, Wustmann, etc. proposent de lire vor et citent *Egmont*, V, II: Versagt es (das Geschick) dir, den nie gescheuten Tod vor'm Angesicht der Sonne rasch zu gönnen. Mais dans ce passage, le verbe ne marque aucun mouvement; au contraire, tilgen von... signifie *enlever de*, *de devant*. Je ne vois donc pas l'à-propos de la correction.

2. Blut. Dans les drames de chevalerie que le succès de *Gœtz de Berlichingen* a suscités, on rencontre souvent le tribunal secret. Il en est question dans Kaspar der Thorringer de Toerring, dans der Bürgeraufruhr de Nagel, dans Ritterschwur und Rittertreue de Bösenberg, dans Mathilde von Altenstein de Sennefelder; comme dans *Gœtz*, il est mis sur la scène dans das heimliche Gericht de Huber, dans Ida de Komareck, dans Käthchen von Heilbronn de H. de Kleist, dans das Vehmgericht de Klingemann; Klinger l'a imité dans la scène du tribunal de l'Inquisition, d'*Otto*. Cf. Brahm, Das deutsche Ritterdrama, p. 145.

3. An Morgen *jusqu'au matin*, bis an (den) Morgen; la suppression de l'article, si fréquente dans *Gœtz* (cf. *Introd.* p. CXXII), est ici toute naturelle. Morgen s'oppose à Nacht; les paroles de Marie das Wetter hellt sich aus; wir haben einen schönen Tag zu gewarten marquent plutôt la fin de la nuit que le commencement. — M. Lang explique : *jusqu'à demain.*

uns fort. Das Wetter hellt sich aus[1], wir haben einen schönen Tag zu gewarten[2].

Lerse.

Wie ihr befehlt.

Dreizehnte Scene.

Heilbronn

im Thurn.

Götz. Elisabeth.

Elisabeth.

Ich bitte dich, lieber Mann, rede mit mir. Dein Stillschweigen ängstet[3] mich. Du verglühst in dir selbst. Komm, laß uns nach deinen Wunden sehen; sie bessern sich um vieles. In der muthlosen Finsterniß erkenn' ich dich nicht mehr.

Götz.

Suchtest du den Götz? Der ist lang hin[4]. Sie haben mich nach und nach verstümmelt, meine Hand, meine Freyheit, Güter und guten

1. **Aus**, même sens que aufhellen, qui est plus fréquent. Cf. Gœthe à Madame de Stein, I, 133 : die Luft hellt sich aus. Au figuré, dans une lettre de Gœthe à Kraft : Möchte ich doch im Stande sein, ihren trüben Zustand nach und nach auszuhellen. Jean Paul aussi emploie souvent ce verbe au figuré. Cf. Grimm, I, p. 886.

2. **Gewarten.** La forme gewarten n'est plus guère employé que dans cette locution : zu gewarten haben.

3. **Aengstet.** La forme ängstigt, qui se trouve dans l'Esquisse, est plus fréquente, surtout en prose. — L'Esquisse continue : Ach, ich wollte lieber die Flammen in meinen Gemächern sich begegnen, als diese tiefe Verzweiflung Dein Gehirn durchschleichen sehen. Rede mit mir! Laß mich deine Wunden verbinden! Wir wollen sehen, ob sie besser geworden sind, daß nur Deine Seele durch die geringste Thätigkeit, durch eine dämmernde Hoffnung, und wenn's Abenddämmerung wäre, aus sich selbst herausgerissen werde.

4. **Hin.** L'Esquisse développait ceci en une longue comparaison : Wen suchtest Du? Doch nicht Gottfrieden von Berlichingen? Der ist lang' hin. Das Feuer des Neids hat seine Dächer verbrannt; sie sind übereinandergestürzt und haben die Mauern mit erschlagen. Das verwuchs mit Ephen, und die Bauern führten Steine davon, den Grund ihrer Häuser damit zu legen. Wölfe wohnten im Gesträuch, und die Eule sitzt in der Mauer. Du findest hier nur ein verfallen Gewölbe eines stolzen Schlosses, worin der Geist seines alten Besitzers ächzend herumgleitet. Admirons la beauté et la hardiesse des images, et louons en même temps le poète d'avoir eu le courage et la sagesse d'abattre cette luxuriante superfétation.

Rahmen. Mein Kopf, was ist an dem[1]? — Was hört ihr von Georgen? Ist Lerse nach Georgen?

Elisabeth.

Ja Lieber[2]! Richtet euch auf, es kann sich vieles wenden.

Götz.

Wen Gott niederschlägt, der richtet sich selbst nicht auf[3]. Ich weiß am besten was auf meinen Schultern liegt. Unglück bin ich gewohnt zu dulden. Und jetzt ist's nicht Weislingen allein, nicht die Bauern allein, nicht der Tod des Kaisers[4] und meine Wunden. — Es ist alles zusammen. Meine Stunde ist kommen. Ich hoffe sie sollte seyn wie mein Leben[5]. Sein Wille geschehe.

Elisabeth.

Willt du nicht was essen?

Götz.

Nichts, meine Frau. Sieh wie die Sonne draußen scheint.

Elisabeth.

Ein schöner Frühlingstag.

Götz.

Meine Liebe, wenn du den Wächter bereden könntest mich in sein klein Gärtchen zu lassen auf eine halbe Stunde, daß ich der lieben Sonne genösse, des heitern Himmels und der reinen Luft[6].

1. An dem: expression très concise; l'Esquisse la développait prosaïquement : Das Schlechtste haben sie zuletzt aufbehalten, meinen Kopf; und was ist der ohne das Andre!

2. Ja, Lieber! Élisabeth sait que George est mort; mais elle n'ose pas annoncer la nouvelle à Gœtz. Voir plus bas, p. 261, l. 10.

3. Auf. Allusion au *Psaume* CXLIV, v. 14 : Der Herr erhält Alle, die niedergeschlagen sind. — Cf. aussi Simrock, 204 : Wen Gott nicht hält, der fällt.

4. Kaisers. La mort de l'empereur Maximilien que nous apprenons ici incidemment, mais que faisaient prévoir le dialogue de Weislingen et d'Adelheid, p. 203 et 204, et surtout les paroles de George, p. 211 : ...Ganz Deutschland ist in Angst, es bedeute den Tod des Kaisers, der sehr krank ist.

5. Leben. Esquisse : Ich hoffte nicht, daß es eine der wintermitternächtlichsten seyn sollte. Encore une expression très pittoresque, mais une expression de poète en quête d'images curieuses et raffinées.

6. Luft. Comme Gœtz, le roi Jean, dans Shakespeare (V, VII), demande à être porté au grand air, et meurt dans le jardin de l'abbaye de Swinstead.

Elisabeth.

Gleich! und er wird's wohl thun.

Vierzehnte Scene.

Gärtchen am Thurn.

Maria. Lerse.

Maria.

Geh hinein und sieh wie's steht.

Lerse ab.

Elisabeth. Wächter.

Elisabeth.

Gott vergelt' euch die Lieb' und Treu' an meinem Herrn. Wächter ab. Maria, was bringst du?

Maria.

Meines Bruders Sicherheit[1]. Ach aber mein Herz ist zerrissen. Weislingen ist todt, vergiftet von seinem Weibe. Mein Mann ist in Gefahr. Die Fürsten werden ihm zu mächtig, man sagt er sey eingeschlossen und belagert[2].

Elisabeth.

Glaubt dem Gerüchte nicht. Und laßt Götzen nichts merken.

Maria.

Wie steht's um ihn?

1. Sicherheit. Dans l'Esquisse, cette scène se passe entre Marie et Lerse. C'est ce dernier qui raconte à Marie la mort de George.

2. Belagert. Indications très vagues, comme tout ce qui a rapport aux entreprises de Sickingen. Cf. p. 136, l. 6; *Introd.*, p. LXII.

Elisabeth.

Ich fürchtete, er würde deine Rückkunft nicht erleben. Die Hand des Herrn liegt schwer auf ihm[1]. Und Georg ist todt.

Maria.

Georg! der goldne Junge!

Elisabeth.

Als die Nichtswürdigen Miltenberg verbrannten, sandte ihn sein Herr ihnen Einhalt zu thun. Da fiel ein Trupp Bündischer[2] auf sie los. — Georg! hätten sie sich alle gehalten wie er, sie hätten alle das gute Gewissen haben müssen[3]. Viel wurden erstochen, und Georg mit; er starb einen Reiterstod.

Maria.

Weiß es Götz?

Elisabeth.

Wir verbergen's vor ihm. Er fragt mich zehnmal des Tags, und schickt mich zehnmal des Tags, zu forschen was Georg macht. Ich fürchte, seinem Herzen diesen letzten Stoß zu geben[4].

Maria.

O Gott, was sind die Hoffnungen dieser Erden[5]!

1. **Auf ihm.** *Psaume* xxxi, 4 : Denn deine Hand war Tag und Nacht schwer auf mir, daß mein Saft vertrocknete, wie es im Sommer dürre wird, Sela.

2. **Bündischer.** Cf. p. 209, l. 7.

3. **Müssen.** Liaison illogique. Le sens est : *S'ils s'étaient tous conduits comme lui, il aurait peut-être été sauvé; mais pour se conduire ainsi, il aurait fallu qu'ils eussent tous sa bonne conscience.* L'ellipse est très hardie. Aussi je crois plutôt que la virgule après wie er est une faute d'impression de l'éd. de 1773 qui a passé dans toutes les autres ; comparez, en effet, le passage correspondant de l'Esquisse et de l'Adaptation : Esquisse : Georg! Hätten sie sich alle gewehrt! — Sie hätten alle das gute Gewissen haben müssen! Adaptation : Georg! — o hätten sie sich alle gehalten wie er! Ja wenn sie alle das gute Gewissen gehabt hätten!

4. **Geben.** Dans l'Esquisse, Lerse (voir p. 260, note 1) continue : Denn ach, muß ich's Euch sagen, Marie — sein alter, schwer verwundeter Körper hat nicht Kräfte genug, einem drückenden Gefängniß und dem mächtigen Kummer zu widerstehen, der ihn mit allen Otterzungen anfällt. Ich glaubte nicht, daß er Eure Rückkunft erleben würde. — **Maria:** O Gott, sind denn die Hoffnungen dieser Erde Irrlichter, die, unsrer zu spotten und uns zu verführen, muthwillig in ängstliche Finsterniß einen freundlichen Strahl zu senden scheinen? Bring mich zu ihm!

5. **Erden**, forme du gén. encore fréquente au dix-huitième siècle, mais surtout, comme ici, dans le style biblique. — Voir de même le datif, p. 262, l. 15.

Götz. Lerse. Wächter.

Götz.

Allmächtiger Gott! Wie wohl ist's einem[1] unter deinem Himmel! Wie frey! Die Bäume treiben Knospen und alle Welt hofft[2]. Lebt wohl, meine Lieben, meine Wurzeln sind abgehauen, meine Kraft sinkt nach dem Grabe[3].

Elisabeth.

Darf ich Lersen nach deinem Sohn in's Kloster schicken, daß du ihn noch einmal siehst und segnest[4]?

Götz.

Laß ihn[5], er ist heiliger als ich, er braucht meinen Segen nicht. — An unserm Hochzeittag, Elisabeth, ahndete mir's nicht, daß ich so sterben würde. — Mein alter Vater segnete uns, und eine Nachkommenschaft von edeln tapfern Söhnen quoll aus seinem Gebeth. — Du hast ihn nicht erhört, und ich bin der letzte. — Lerse, dein Angesicht freut mich in der Stunde des Todes mehr als im muthigsten Gefecht. Damals führte mein Geist den eurigen, jetzt hältst du mich aufrecht. Ach, daß ich Georgen noch einmal sähe, mich an seinem Blick[6] wärmte! — Ihr seht zur Erden und weint — Er ist todt — Georg ist todt. — Stirb Götz — Du hast dich selbst überlebt, die Edeln[7] überlebt. — Wie starb er? — Ach fingen sie ihn unter den Mordbrennern, und er ist hingerichtet?

1. Einem. Cf. p. 122, l. 3.

2. Hofft. Adaptation : Allmächtiger Gott, wie wohlthätig ist dein Himmel, wie frey! Die Bäume nähren sich in deiner Luft und alle Welt ist voll Werden und Gedeihen.

3. Grabe. Esquisse: Gottfried: Tragt mich hier unter diesen Baum, daß ich noch einmal die Luft der Freiheit aus voller Brust in mich sauge und sterbe!

4. Segnest. Il n'a plus été question de ce fils depuis le premier acte. Cf. *Introd.*. p. LXXXV, et *Appendice*, p. 274.

5. Laß ihn. Cf. p. 164, note 3.

6. Blick. Voir la note 2, p. 253. — Mais peut-être Blick a-t-il ici le sens de Anblick. Cf. Gœthe, Gedichte, p. 25 (Hempel, 2e éd.) :

> Ich hab' ihn gesehen!
> Wie ist mir geschehen?
> O himmlischer Blick!

Cf. Grimm, II, p. 116.

7. Die Edlen. Il les nommera tout à l'heure, p. 263, l. 10, Selbitz starb, etc.

Elisabeth.

Nein, er wurde bey Miltenberg erstochen. Er wehrte sich wie ein Löw um seine Freyheit.

Götz.

Gott sey Dank! — Er war der beste Junge unter der Sonne und tapfer. — Löse meine Seele nun. — Arme Frau. Ich lasse dich in einer verderbten Welt. Lerse, verlaß sie nicht. — Schließt eure Herzen sorgfältiger als eure Thore. Es kommen die Zeiten des Betrugs, es ist ihm Freyheit gegeben. Die Nichtswürdigen werden regieren mit List, und der Edle wird in ihre Netze fallen[1]. Maria[2], gebe dir Gott deinen Mann wieder. Möge er nicht so tief fallen, als er hoch gestiegen ist! Selbitz starb, und der gute Kaiser[3], und mein Georg. — Gebt mir einen Trunk Wasser. — Himmlische Luft — Freyheit! Freyheit[4]! Er stirbt.

Elisabeth.

Nur droben, droben bey dir. Die Welt ist ein Gefängniß.

Maria.

Edler Mann! Edler Mann! Wehe dem Jahrhundert, das dich von sich stieß!

Lerse.

Wehe der Nachkommenschaft, die dich verkennt[5]!

1. Fallen. Esquisse : und der Tapfre wird in die Netze fallen, womit die Feigheit die Pfade verwebt.

2. Maria. Dans l'Adaptation, Marie n'assiste pas à la mort de Gœtz ; on lit ici : Segnet Marien und ihren Gemahl, möge er, etc.

3. Kaiser. Cf. p. 212, note 4.

4. Freyheit. Cf. p. 175 : Was soll unser letztes Wort sein?

5. Verkennt, simple hypothèse : *qui te méconnaîtrait*. — Cf. pour cette dernière scène, *Introd.*, p. LVIII.

Ende.

APPENDICE

I

ESQUISSE

Geschichte

Gottfriedens von Berlichingen

mit der eisernen Hand

dramatisirt.

Das Unglück ist geschehn, das Herz des Volks ist in den Koth getreten und keiner edeln Begierde mehr fähig.

Ufong.

I[1]

Erster Aufzug.

Eine Herberge.

Zwey **Reitersknechte** an einem Tisch, ein **Bauer** und ein **Fuhrmann** am andern beim Bier.

Erster Reiter.

Trink aus, daß wir fortkommen! unser Herr wird auf uns warten. Die Nacht bricht herein; und es ist besser eine schlimme Nachricht als keine, so weiß er doch woran er ist.

Zweyter Reiter.

Ich kann nicht begreifen wo der von Weisling hingekommen ist. Es ist als wenn er in die Erd geschlupft wäre. Zu Nersheim hat er gestern über-

1. Cf. *Introd.*, p. LXXXVI, et p. 1.

nachtet, da sollt er heut auf Crailsheim gangen seyn, das ist seine Straß, und da wär er morgen früh durch den Windsdorfer Wald gekommen, wo wir ihm wollten aufgepaßt und für's weitere Nachtquartier gesorgt haben. Unser Herr wird wild seyn, und ich bin's selbst, daß er uns entgangen ist, just da wir glaubten wir hätten ihn schon.

Erster Reiter.

Vielleicht hat er den Braten gerochen; — denn selten daß er mit Schnuppen behaft ist, — und ist einen andern Weg gezogen.

Zweyter Reiter.

Es ärgert mich!

Erster Reiter.

Du schickst dich fürtrefflich zu deinem Herrn. Ich kenn euch wohl. Ihr fahrt den Leuten gern durch den Sinn und könnt nicht wohl leiden, daß euch was durchfährt.

Bauer (am andern Tisch).

Ich sag dir's, wenn sie einen brauchen, und haben einem nichts zu befehlen, da sind die vornehmsten Leut just die artigsten.

Fuhrmann.

Nein, geh! Es war hübsch von ihm und hat mich von Herzen gefreut wie er geritten kam und sagte: liebe Freund, seyd so gut, spannt eure Pferd aus und helft mir meinen Wagen von der Stell bringen. Liebe Freund, sagt er, wahrhaftig es ist das erstemal, daß mich so ein vornehmer Herr lieber Freund geheißen hat.

Bauer.

Dank's ihm ein spitz Holz! Wir mit unsern Pferden waren ihm willkommener, als wenn ihm der Kaiser begegnet wär. Stack sein Wagen nicht im Hohlweg zwischen Thür und Angel eingeklemmt? Das Vorderrad bis über die Axe im Loch, und's hintere zwischen ein paar Steinen gefangen. Er wußt wohl was er that wie er sagte: liebe Freund. Wir haben auch was gearbeitet bis wir'n herausbrachten.

Fuhrmann.

Dafür war auch's Trinkgeld gut. Gab er nit jedem drei Albus? He!

Bauer.

Das lassen wir uns freilich jetzt schmecken. Aber ein großer Herr könnt mir geben die Meng und die Füll, ich könnt ihn doch nicht leiden; ich bin

ihnen allen von Herzen gram und wo ich sie scheren kann so thu ich's. Wenn du mir heut nit so zugeredt hätt'st, von meinetwegen säß er noch.

Fuhrmann.

Narr! Er hatte drey Knechte bei sich und wenn wir nicht gewollt hätten, würd er uns haben wollen machen. Wer er nur seyn mag, und warum er den seltsamen Weg zieht? Kann nirgends hinkommen als nach Rotbach und von da nach Marvorf, und dahin wär doch der nächst und best Weg über Crailsheim durch den Winsdorfer Wald gangen.

Erster Reiter.

Horch!

Zweyter Reiter.

Das wär!

Bauer.

Ich weiß wohl. Ob er schon den Hut so in's Gesicht geschoben hatte, kannt ich ihn doch an der Nasen. Es war Adelbert von Weislingen.

Fuhrmann.

Der Weislingen? Das ist ein schöner ansehnlicher Herr.

Bauer.

Mir gefällt er nicht; er ist nit breitschultrig und robust genug für einen Ritter, ist auch nur für'n Hof. Ich mögt selbst wissen was er vorhat, daß er den schlimmen Weg geht. Seine Ursachen hat er, denn er ist für einen pfiffigen Kerl bekannt.

Fuhrmann.

Heut Nacht muß er in Rotbach bleiben, denn im Dunkeln über die Furt ist gefährlich.

Bauer.

Da kommt er morgen zum Mittag-Essen nach Marvorf.

Fuhrmann.

Wenn der Weg durch'n Wald nit so schlimm ist.

Zweyter Reiter.

Fort, geschwind zu Pferde! Gute Nacht ihr Herren.

Erster Reiter.

Gute Nacht.

Die andern Beide.

Gleichfalls.

Bauer.

Ihr erinnert uns an das was wir nöthig haben. Glück auf'n Weg.

(Die Knechte ab.)

Fuhrmann.

Wer sind die?

Bauer.

Ich kenn sie nicht. Reitersmänner vom Ansehn; dergleichen Volk schnorrt das ganze Jahr im Land herum, und schiert die Leut was tüchtigs. Und doch will ich lieber von ihnen gebrandschatzt und ausgebrennt werden; es kommt auf ein bissel Zeit und Schweiß an, so erholt man sich wieder. Aber wie's jetzt unsre gnädige Herren anfangen, uns bis auf den letzten Blutstropfen auszukeltern, und daß wir doch nicht sagen sollen: ihr macht's zu arg, nach und nach zuschrauben! — seht das ist eine Wirthschaft, daß man sich's Leben nicht wünschen sollte, wenn's nicht Wein und Bier gäb sich manchmal die Grillen wegzuschwemmen und in tiefen Schlaf zu versenken.

Fuhrmann.

Ihr habt recht. Wir wollen uns legen.

Bauer.

Ich muß doch morgen bei Zeiten wieder auf.

Fuhrmann.

Ihr fahrt also nach Ballenberg?

Bauer.

Ja nach Haus.

Fuhrmann.

Es ist mir leid, daß wir nit weiter mit einander gehn.

Bauer.

Weiß Gott, wo wir einmal wieder zusammen kommen.

Fuhrmann.

Euren Namen, guter Freund.

Bauer.

Georg Metzler. Den eurigen?

Fuhrmann.

Hans Sivers von Wangen.

ESQUISSE.

Bauer.

Eure Hand! und noch einen Trunk auf glückliche Reise.

Fuhrmann.

Horch! der Nachtwächter ruft schon ab. Kommt! kommt!

Vor einer Herberge im Windsdorfer Wald.

Unter einer Linde, ein Tisch und Bänke. **Gottfried** an der Bank in voller Rüstung, seine Lanze am Baum gelehnt, den Helm auf den Tisch.

Gottfried.

Wo meine Knechte bleiben! Sie könnten schon sechs Stunden hier seyn. Es war uns alles so deutlich verkundschaftet; nur zur äußersten Sicherheit schickt ich sie fort; sie sollten nur sehen. Ich begreif's nicht! Vielleicht haben sie ihn verfehlt, und er kommt vor ihnen her. Nach seiner Art zu reisen ist er schon in Crailsheim, und ich bin allein. Und wär's! der Wirth und sein Knecht sind zu meinen Diensten. Ich muß dich haben, Weislingen, und deinen schönen Wagen Güter dazu!

(Er ruft.)

Georg! — Wenn's ihm aber jemand verrathen hätte? Oh! (Er beißt die Zähne zusammen.) Hört der Junge nicht? (Lauter) Georg! Er ist doch sonst bei der Hand. (Lauter.) Georg! Georg!

Der Bub (in dem Panzer eines Erwachsenen).

Gnädger Herr!

Gottfried.

Wo stickst du? Was für'n Henker treibst du für Mummerey!

Der Bub.

Gnädger Herr!

Gottfried.

Schäm dich nicht, Bube. Komm her! Du siehst gut aus. Wie kommst du dazu? Ja wenn du ihn ausfülltest! Darum kamst du nicht wie ich rief.

Der Bub.

Ihro Gnaden seyn nicht böse. Ich hatte nichts zu thun, da nahm ich Hansens Küraß und schnallt ihn an, und setzt seinen Helm auf, schlupft in seine Armschienen und Handschuh, und zog sein Schwert und schlug mich mit den Bäumen herum; wie ihr rieft konnt ich nicht alles geschwind wegwerfen.

Gottfried.

Braver Junge! Sag deinem Vater und Hansen, sie sollen sich rüsten, und ihre Pferde satteln. Halt mir meinen Gaul parat. Du sollst auch einmal mitziehen.

Bube.

Warum nicht jetzt? laßt mich mit Herr! Kann ich nicht fechten, so hab ich doch schon Kräfte genug euch die Armbrust aufzubringen. Hättet ihr mich neulich bei euch gehabt, wie ihr sie dem Reiter an Kopf wurft, ich hätt sie euch wieder geholt und sie wär nicht verloren gangen.

Gottfried.

Wie weißt du das?

Bube.

Eure Knechte erzählten mir's. Wenn wir die Pferde striegeln, muß ich ihnen pfeifen, allerlei Weisen, und davor erzählen sie mir des Abends was ihr gegen den Feind gethan habt. Laßt mich mit, gnädger Herr!

Gottfried.

Ein andermal Georg. Wenn wir Kaufleute fangen, und Fuhren wegnehmen. Heut werden die Pfeil an Harnischen splittern, und klappern die Schwerter über den Helmen. Unbewaffnet wie du bist sollst du nicht in Gefahr. Die künftigen Zeiten brauchen auch Männer. Ich sag dir's Junge: es wird theure Zeit werden. Es werden Fürsten ihre Schätze bieten um einen Mann, den sie jetzt von sich stoßen. Geh Georg, sag's deinem Vater und Hansen.

(Der Bub geht.)

II[1]

Elisabeth.

Was folgt nun daraus?

Maria.

Ich dächte die nützlichste Lehre für Kinder, die ohnedem zu nichts geneigter sind als zu Habsucht und Neid.

Elisabeth.

Es sey. Carl hol deine Geographie. (Carl geht.)

1. Cf. p. 25.

Maria.

Die Geographie? Ihr könnt ja sonst nicht leiden, wenn ich ihn daraus was lehre.

Elisabeth.

Weil's mein Mann nicht leiden kann. Es ist auch nur daß ich ihn fortbringe. Ich mocht's vorm Kind nicht sagen: Ihr verderbt's mit euren Mährchen; es ist so stillerer Natur als seinem Vater lieb ist, und ihr macht's vor der Zeit zum Pfaffen. Die Wohlthätigkeit ist eine edle Tugend, aber sie ist nur das Vorrecht starker Seelen. Menschen die aus Weichheit wohlthun, immer wohlthun, sind nicht besser als Leute die ihren Urin nicht halten können.

Maria.

Ihr redet etwas hart.

Elisabeth.

Dafür bin ich mit Kartoffeln und Rüben erzogen, das kann keine zarte Gesellen machen.

Maria.

Ihr seyd für meinen Bruder geboren.

Elisabeth.

Eine Ehre für mich. — Euer wohlthätig Kind freut mich noch. Es verschenkt was es geschenkt kriegt hat. Und das ganze gute Werk besteht darin, daß es nichts zu Morgend ißt. Gib Acht wenn der Carl ebestens nicht hungrig ist, thut er ein gut Werk und rechnet dir's an.

Maria.

Schwester, Schwester! ihr erzieht keine Kinder dem Himmel.

Elisabeth.

Wären sie nur für die Welt erzogen, daß sie sich hier rührten, drüben würd's ihnen nicht fehlen.

Maria.

Wie aber, wenn dieß Rühren hier dem ewigen Glück entgegen stünde?

Elisabeth.

So gib der Natur Opium ein, bete die Sonnenstrahlen weg, daß ein ewiger unwirksamer Winter bleibe. Schwester, Schwester! ein garstiger Mißverstand. Sieh nur dein Kind an, wie's Werk so die Belohnung. Es braucht nun Zeitlebens nichts zu thun als in heiligem Müßiggang herumzuziehen, Hände aufzulegen; und krönt sein edles Leben mit einem Klosterbau.

Maria.

Was hätt'st du ihm dann erzählt?

Elisabeth.

Ich kann kein Mährchen machen, weiß auch keine, Gott sey Dank; ich hätte ihm von seinem Vater erzählt: wie der Schneider von Heilbronn, der ein guter Schütz war, zu Köln das Best gewann und sie's ihm nicht geben wollten; wie er's meinem Mann klagte und der die von Köln so lang kujonirte, bis sie's herausgaben. Da gehört Kopf und Arm dazu! Da muß einer Mann seyn! Deine Heldenthaten zu thun braucht ein Kind nur ein Kind zu bleiben.

Maria.

Meines Bruders Thaten sind edel, und doch wünscht ich nicht, daß seine Kinder ihm folgten. Ich läugne nicht, daß er denen, die von ungerechten Fürsten bedrängt werden, mehr als Heiliger ist; denn seine Hülfe ist sichtbarer. Warf er aber nicht, dem Schneider zu helfen, drey Kölnische Kaufleute nieder? Und waren denn nicht auch die Bedrängte? waren die nicht auch unschuldig? Wird dadurch das allgemeine Uebel nicht vergrößert, da wir Noth durch Noth verdrängen wollen?

Elisabeth.

Nicht doch, meine Schwester, die Kaufleute von Köln waren unschuldig. Gut! allein was ihnen begegnete, müssen sie ihren Obern zuschreiben. Wer fremde Bürger mißhandelt verletzt die Pflicht gegen seine eigne Unterthanen; denn er setzt sie dem Wiedervergeltungsrecht aus.

Sieh nur wie übermüthig die Fürsten geworden sind, seitdem sie unsern Kaiser beredet haben einen allgemeinen Frieden auszuschreiben! Gott sey Dank und dem guten Herzen des Kaisers, daß er nicht gehalten wird! Es könnt's kein Mensch ausstehn. Da hat der Bischof von Bamberg meinem Mann einen Buben niedergeworfen, unter allen Reitersjungen den er am liebsten hat. Da könntst du am kaiserlichen Gerichtshof klagen zehen Jahr und der Bub verschmachtete die beste Zeit im Gefängniß. So ist er hingezogen, da er hörte es kommt ein Wagen mit Gütern für den Bischof von Basel herunter. Ich wollte wetten er hat ihn schon! Da mag der Bischof wollen oder nicht, der Bub muß heraus.

Maria.

Das Gehetz mit Bamberg währt schon lang.

Elisabeth.

Und wird so bald nicht enden. Meinem Mann ist's einerley; nur darüber klagt er sehr, daß Adelbert von Weislingen, sein ehemaliger Camerad, dem

Bischof in allem Vorschub thut, und mit tausend Künsten und Pratiken, weil er sich's im offnen Feld nicht untersteht, das Ansehn und die Macht meines Liebsten zu untergraben sucht.

Maria.

Ich hab schon oft gedacht, woher das dem Weisling kommen seyn mag.

Elisabeth.

Ich kann's wohl rathen. —

Carl (kommt)

Der Papa! Der Papa! etc.

III[1]

Adelbert.

Da glich sie dir. (Er nimmt ihre Hand.) Wie soll ich dir danken, daß dir mein Unglück zu Herzen ging, daß du mir das liebe Herz schenktest, allen Verlust mir zu ersetzen.

Maria (zieht ihre Hand zurück).

Laßt mich! Könnt ihr nicht reden ohne mich anzurühren! Wenn Gott Unglück über uns sendet gleicht er einem erfahrnen Landmann, der den Busen seines Ackers mit der schärfsten Pflugschar zerreißt um ihn himmlischen Samen und Einflüssen zu öffnen. Ach, da wächs't, unter andern schönen Kräutlein, das Stäudlein Mitleiden. Ihr habt es keimen gesehen, und nun trägt es die schönsten Blüthen der Liebe; sie stehn im vollen Flor.

Adelbert.

Meine süße Blume!

Maria.

Meine Aebtissin verglich die Lieb auch oft den Blüthen. Weh dem! rief sie oft, der sie bricht. Er hat den Samen von tausend Glückseligkeiten zerstöret. Einen Augenblick Genuß, und sie welkt hinweg und wird hingeworfen, in einem verachteten Winkel zu verdorren und zu verfaulen. Jene reifende Früchte, rief sie mit Entzückung, jene Früchte, meine Kinder, sie führen sättigenden Genuß für uns und unsere Nachkommen in ihrem Busen. Ich weiß es noch, es war im Garten an einem Sommerabend; ihre Augen waren voll Feuer. Auf Einmal ward sie düster, sie blinzte Thränen aus den Augenwinkeln und ging eilend nach ihrer Zelle.

1. Cf. p. 66.

Adelbert.

Wie wird mir's werden, wenn ich dich verlassen soll!

Maria.

Ein bißchen eng, hoffe ich, denn ich weiß wie mir's seyn wird. Aber ihr sollt fort. Ich warte mit Schmerzen auf euren Knecht den ihr nach Bamberg geschickt habt. Ich will nicht länger unter einem Dach mit euch seyn.

Adelbert.

Traut ihr mir nicht mehr Verstand zu?

Maria.

Verstand? Was thut der zur Sache. Wenn meine Aebtissin guten Humors war, pflegte sie zu sagen: Hütet euch, ihr Kinder, für den Mannsleuten überhaupt nicht so sehr, als wenn sie Liebhaber oder gar Bräutigams geworden sind. Sie haben Stunden der Entrückung, um nichts härteres zu sagen; flieht sobald ihr merkt, daß der Paroxysmus kommt. Und da sagte sie uns die Symptome. Ich will sie euch nicht wieder sagen, um euch nicht zu lächerlich und vielleicht gar bös zu machen. Dann sagte sie: hütet euch nur alsdann an ihren Verstand zu appelliren; er schläft so tief in der Materie, daß ihr ihn mit allem Geschrei der Priester Baals nicht erwecken würdet, und so weiter. Ich dank ihr erst jetzo, da ich ihre Lehren verstehen lerne, daß sie uns, ob sie uns gleich nicht stark machen konnte, wenigstens vorsichtig gemacht hat.

Adelbert.

Eure hochwürdige Frau scheint die Classen ziemlich passirt zu haben.

Maria.

Das ist eine lieblose Anmerkung. Habt ihr nie bemerkt, daß eine einzige eigene Erfahrung uns eine Menge fremder benutzen lehrt?

IV[1]

Jaxthausen.

Elisabeth. Maria.

Maria.

Kann sich mein Bruder entschließen, den Jungen in's Kloster zu thun?

1. Cf. *Introd.*, p. LXXXV.

Elisabeth.

Er muß. Denke nur selbst, welche Figur würde Carl dereinst als Ritter spielen! —

Maria.

Eine recht edle, erhabne Rolle.

Elisabeth.

Vielleicht in hundert Jahren, wenn das Menschengeschlecht recht tief heruntergekommen seyn wird. Jetzo, da der Besitz unsrer Güter so unsicher ist, müssen wir Männer zu Hausvätern haben. Carl, wenn er eine Frau nähm, könnte sie nicht mehr Frau seyn als er.

Maria.

Mein Bruder wird mitunter ungehalten auf mich seyn; er gab mir immer viel Schuld an des Knaben Gemüthsart.

Elisabeth.

Das war sonst. Jetzo sieht er deutlich ein, daß es Geist beim Jungen ist, nicht Beispiel. Wie ich so klein war, sagte er neulich, hundert solche Tanten hätten mich nicht abgehalten Pferde in die Schwemme zu reiten und im Stall zu residiren. Der Junge soll in's Kloster!

Maria.

Ich kann es nicht ganz billigen. Sollte denn in der Welt kein Platz für ihn seyn?

Elisabeth.

Nein, meine Liebe. Schwache passen an keinen Platz in der Welt, sie müßten denn Spitzbuben seyn. Deßwegen bleiben die Frauen wenn sie gescheidt sind zu Hause, und Weichlinge kriechen in's Kloster. Wenn mein Mann ausreit, es ist mir gar nicht bang. Wenn Carl auszöge, ich würde in ewigen Aengsten seyn. Er ist sichrer in der Kutte als unter dem Harnisch.

Maria.

Mein Weislingen ist auch sanfter Natur, und doch hat er ein edles Herz.

Elisabeth.

Ja! ja! Dank er's meinem Manne, daß er ihn noch bei Zeiten gerettet hat. Dergleichen Menschen sind gar übel dran: selten haben sie Stärke, der Versuchung zu widerstehen, und niemals Kraft sich vom Uebel zu erlösen.

Maria.

Dafür beten wir um beides.

Elisabeth.

Nur dann reflectirt Gott auf ein Gebet, wenn all unsre Kräfte gespannt sind und wir doch das weder zu tragen noch zu heben vermögen was uns aufgelegt ist. In dem Falle wovon wir sprechen, gähnt meistentheils eine mißmuthige Faulheit ein halbes Seufzerchen: Lieber Gott, schaff mir den Apfel dort vom Tisch her! Ich mag nicht aufstehn! Schafft er ihn nicht, nun so ist ein Glück, daß wir keinen Hunger haben. Noch einmal gegähnt, und dann eingeschlafen.

Maria.

Ich wünschte ihr gewöhntet euch an, von heiligen Sachen anständiger zu reden.

V[1]

Adelheid.

Gebt mir die Hand! verzeiht mir was ich aus Liebe gesagt habe.

Weislingen.

Zauberin!

Adelheid.

Wär ich's, ihr solltet ein anderer Mann seyn. Schämt euch, wenn's die Welt sähe! Um einer elenden Ursache willen, die ihr euch gewiß nicht selbst gestehn mögt! Wie ich ein klein Mädchen war, ich weiß es noch auf einen Punkt, machte mir meine Mutter ein schönes Hofkleid, war rosenfarb. Ich machte der Fürstin von Anhalt die Aufwartung; da war ein Fräulein, die hatte ein Kleid an, war feuerfarb. Das hätt ich auch haben mögen, und weil ich meins hatte, achtet ich's geringer und ward unleidsam und wollte mein rosenfarbnes Kleid nicht anziehen, weil ich kein feuerfarbnes hatte. Seht, das ist euer Fall. Ich dachte: du hast gewiß das schönste Kleid, und wie ich andre sah die mir gleich waren, das neckte mich. Weislingen! ihr wolltet der erste seyn und der einzige. Das geht in einem gewissen Kreis. Aber unglücklicher Weise kamt ihr hinaus, fandet wie die Natur mit viel Gewichtern ihre Maschinen treibt. Und das ärgerte euch. Spielt nicht das Kind! Wenn er die Geige spielt, wollen wir die Flöte blasen; eine Virtuosität ist die andere werth.

Weislingen.

Hilf ihr, mein Genius! Adelheid! Das Schicksal hat mich in eine Grube geworfen, ich seh den Himmel über mir und seufze nach Freiheit. Deine Hand!

1. Cf. p. 118, note 1.

Adelheid.

Du bist befreit, denn du willst. Der elendste Zustand ist : nichts wollen können. Fühle dich! und du bist alles was du warst. Kannst du leben, Adelbert, und einen mächtigen Nebenbuhler blühen sehen? Frißt nicht die magerste Aehre seines Wohlstandes deine fettsten? indem sie ringsumher verkündet, Adelbert wagt nicht mich auszureißen. Sein Daseyn ist ein Monument deiner Schwäche. Auf! zerstör's da es noch Zeit ist. Leben und leben lassen ist ein Sprüchelchen für Weiber. Und man nennt dich einen Mann! —

Weislingen.

Und ich will's seyn. Wehe dir, Gottfried! wenn das Glück meiner Adelheid Nebenbuhlerin ist. Alte Freundschaft, Gefälligkeit, und die alte Frau Menschenliebe hatte meine Entschließungen mit Zauberformeln niedergeschläfert; du hast den Zauber aufgelöſ't. Und nun, gleich entfesselten Winden über das ruhende Meer! Du sollst an die Felsen, Schiff! und von da in Abgrund! und wenn ich mir die Backen drüber zersprengen sollte.

Adelheid.

So hör' ich euch gern.

Weislingen.

Der Kaiser hält einen Reichstag zu Augsburg. Ich will hin und du sollst sehen Adelheid ob ich nicht mehr bin als der Schatten eines Manns.

Adelheid.

Mich däucht ich sehe einen auferstandnen verklärten Heiligen in dir. In deinen Augen glüht ein Feuer, das deine Feinde verzehren wird. Komm! Adelbert, zum Bischof. Komm! Victoria ist ein Weib, sie wirft sich dem Tapferſten in die Arme. (Ab.)

VI[1]

Dritter Aufzug.

Der Reichstag zu Augsburg.

Kaiser Maximilian, Mainz, Bamberg, Anhalt, Nassau, Weislingen, andre Herren.

Maximilian.

Ich will euch die Köpfe zurecht setzen! Wofür bin ich Kaiser? Soll ich nur Strohmann seyn und die Vögel von euern Gärten scheuchen? keinen

1. Cf. *Introd.*, p. LXXXV.

eignen Willen haben? bildet's euch nicht ein! Ich will eine Contribution von Geld und Mannschaft wider den Türken, das will ich, sag ich euch, und keiner unterstehe sich darwider zu reden.

Mainz.

Es müßte der kühnste Rebell seyn, der einer geheiligten Majestät in's Angesicht widersprechen, und in die Flammen ihres Grimmes treten wollte. Auch weichen wir vor eurer Stimme wie Israel vor dem Donner auf Sinai. Seht, wie die Fürsten umherstehen, getroffen, wie von einem unvermutheten Strafgerichte. Sie stehen, und gehen in sich selbst zurück und suchen: wie sie es verdient haben. Und verdient müssen wir's haben, obgleich unwissend. Ew. Majestät verlangen einen Türkenzug. Und so lang ich hier sitze, erinnre ich mich keinen der nein gesagt hätte. Waren nicht alle willig? alle? — Es ist Jahr und Tag wie Ihro Majestät es zum erstenmal vortrugen. Sie stimmten alle ein die Fürsten und in ihren Augen leuchtete ein Feuer, denen Feinden ein schreckliches Meteor. Ihr Geist flog muthig schon nach den Ungrischen Gränzen, als er auf Einmal durch ein jämmerliches Wehklagen zurückgehalten wurde. Es waren die Stimmen ihrer Weiber, ihrer unmündigen Söhne, die gleich Schafen in der Wüste mörderischen Wölfen Preis gegeben waren. Würde nicht Elias selbst auf dem feurigen Wagen, da ihn feurige Rosse zur Herrlichkeit des Herrn führten, in diesem Falle sich zurück nach der Erde gesehnt haben? Sie baten flehentlich um die Sicherheit ihrer Häuser, ihrer Familien, um mit freiem und ganzem Herzen dem Fluge des Reichsadlers folgen zu können. Es ist Ew. Majestät nicht unbekannt, in wiefern der Landfriede, die Achtserklärungen, das Kammergericht bisher diesem Uebel abgeholfen hat. Wir sind noch wo wir waren, und vielleicht übler dran. Wohldenkende Ritter gehorchen Euer Majestät Befehlen, begeben sich zur Ruhe und dadurch wird unruhigen Seelen der Kampfplatz überlassen, die sich auf eine ausgelassne Weise herumtummeln und die hoffnungsvollsten Saaten zertreten. Doch ich weiß: Ew. Majestät zu gehorchen, wird jeder gern sein Liebstes hintansetzen. Auf! meine Freunde. Auf! gegen die Feinde des Reichs und der Christenheit. Ihr seht wie nöthig unser großer Kaiser es findet, einem größern Verlust mit einem kleinern vorzubeugen. Auf! verlaßt eure Besitzthümer, eure Weiber, eure Kinder, und zeigt in einem unerhörten Beispiel die Stärke der deutschen Lehnspflicht und eure Ergebenheit für euern erhabnen Monarchen. Kommt ihr zurück und findet eure Schlösser verheert, euer Geschlecht vertrieben, eure Besitzthümer öde, o, so denkt: der Krieg, den ihr an den Gränzen führtet, habe in dem Herzen des Reichs gebrannt, und ihr habet der allgemeinen Ruh und Glückseligkeit die eurige aufgeopfert. Die Ruinen eurer Schlösser werden künftigen

Zeiten herrliche Denkmale seyn und laut ausrufen : so gehorchten sie ihrer Pflicht, und so geschah ihres Kaisers Wille.

Kaiser.

Ich gehe, euch euern Entschließungen zu überlassen. Und wenn ihr dann sagt : ich hab euch gezwungen, so lügt ihr.

VII[1]

Fünfter Aufzug.

Nacht.

Wilder Wald.

Zigeunerinnen beim Feuer kochen.

Aelteste Zigeunerin.

Im Nebel-Geriesel, im tiefen Schnee,
Im wilden Wald, in der Winternacht.
Ich hör der Wölfe Hungergeheul,
Ich hör der Eule Schrein.

Alle.

Wille wau wau wau!
Wille wo wo wo!

Eine.

Withe hu!

Aelteste Zigeunerin.

Mein Mann der schoß ein' Katz am Zaun,
War Anne, der Nachbarin, schwarze liebe Katz;
Da kamen des Nachts sieben Währwölf zu mir,
Warn sieben sieben Weiber vom Dorf.

Alle.

Wille wau, etc.

1 Cf. *Introd.*, p. LXXIII.

Aelteste Zigeunerin.

Ich kannt sie all, ich kannt sie wohl:
's war Anne mit Ursel und Käth,
Und Reupel und Bärbel und Lies und Greth,
Sie heulten im Kreise mich an.

Alle.

Wille wau, etc.

Aelteste Zigeunerin.

Da nannt ich sie all beim Namen laut:
Was willst du Anne? was willst du Käth?
Da rüttelten sie sich, da schüttelten sie sich,
Und liefen und heulten davon.

Alle.

Wille wau, etc.

Mutter.

Brauner Sohn, schwarzer Sohn, kommst du, was bringst du?

Sohn.

Einen Hasen, Mutter. Da! — Einen Hamster. Ich bin naß durch und durch.

Mutter.

Wärm dich am Feuer, trocken dich.

Sohn.

's is Thauwetter. Zwischen die Felsen klettert ich, da kam der Strom; der Schneestrom schoß mir um die Bein; ich watet, und stieg und watet.

Mutter.

Die Nacht is finster.

Sohn.

Ich kam herab ins tiefe Thal, sprang auf das Trockne; längs am Bach schlich ich her; das Irrlicht saß im Sumpfgebüsch; ich schwieg und schaudert nicht und ging vorbei.

Mutter.

Du wirst dein Vater, Junge! Ich fand dich hinterm dürren Zaun, im tiefen November, im Harz.

Hauptmann. Vier Zigeuner.

Hauptmann.

Hört ihr den wilden Jäger?

Erster Zigeuner.

Er zieht grad über uns hin.

Hauptmann.

Das Hundegebell, wau! wau!

Zweyter Zigeuner.

Das Peitschengeknall!

Dritter Zigeuner.

Das Jagdgeheul! Holla Ho! Holla! Ho!

Zigeunerin.

Wo habt ihr den kleinen Jungen, meinen Wolf?

Hauptmann.

Der Jäger gestern lernt ihn ein fein Weidmannsstückchen, Reiter zu verführen, daß sie meinen sie wären beisammen, und sind weit auseinander. Er lag die halbe Nacht auf der Erd, bis er Pferde hörte; er ist auf die Straß hinaus. Gebt was zu essen.

(Sie sitzen um's Feuer und essen.)

Zigeuner.

Horch! ein Pferd.

Adelheid (allein zu Pferd).

Hilf, heilige Mutter Gottes! wo bin ich? wo sind meine Reiter? Das geht nicht mit rechten Dingen zu. Ein Feuer? Heilige Mutter Gottes walte! walte! —

Ein Zigeuner und die Alte (gehn auf sie los).

Sey gegrüßt, blanke Mueter! Wo kommst du her? komm an unsern Herd, komm an unsern Tisch, nimm vorlieb wie du's findst.

Adelheid.

Habt Barmherzigkeit! Ich bin verirrt, meine Reiter sind verschwunden.

Hauptmann (zum Andern).

Wolf hat sein Probstück brav gemacht. (Laut.) Komm, komm und fürcht nichts. Ich bin der Hauptmann des armen Völkleins. Wir thun niemanden Leids, wir säuberns Land vom Ungezieser, essen Hamster, Wieseln und Feldmäus. Wir wohnen an der Erd und schlafen auf der Erd, und verlangen nichts von euern Fürsten, als den dürren Boden auf eine Nacht, darauf wir geboren sind, nicht sie.

Zigeunerin.

Setz dich, blanke Mueter, auf den dürren Stamm an's Feuer. Ein harter Sitz! Da hast du die Deck in die ich wickle, setz dich drauf.

Adelheid.

Behaltet euer Kleid.

Hauptmann.

Es friert uns nicht, gingen wir nackend und bloß. Es schauert uns nicht vorm Schneegestöber, wenn die Wölfe heulen, und Spenster krächzen, wenn's Irrlicht kommt und der feurige Mann. Blanke Mueter, schöne Mueter, sey ruhig! du bist in guter Hand.

Adelheid.

Wolltet ihr nicht ein Paar ausschicken, meinen Knaben zu suchen und meine Knechte? Ich will euch reichlich belohnen.

Hauptmann.

Gern! Gern! (Heimlich.) Geht hin und sucht Wolfen: ich biet ihm, er soll den Zauber aufthun.

Zigeunerin.

Gib mir deine Hand! seh mich an, blanke Mueter, schöne Mueter, daß ich dir sage die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Adelheid (reicht ihr die Hand).

Zigeunerin.

Ihr seyd vom Hof — Geht an Hof! Es ehren und lieben euch Fürsten und Herrn. Blanke Mueter, schöne Mueter, ich sag die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Adelheid.

Ihr lügt nicht.

Zigeunerin.

Drey Männer kriegt ihr. Den ersten habt ihr — Habt ihr den zweyten, so kriegt ihr den dritten auch. Blanke Mueter, schöne Mueter, ich sag die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Adelheid.

Ich hoff's nicht.

Zigeunerin.

Kinder! Kinder! schöne Kinder seh ich, wie die Mueter, wie der Vater. Eel, schön! — Blanke Mueter, schöne Mueter, ich sag die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Adelheid.

Dießmal verfehlt ihr sie, ich hab keine Kinder.

Zigeunerin.

Kinder seh ich, schöne Kinder, mit dem letzten Mann, dem schönsten Mann. Blanke Mueter, schöne Mueter, ich sag die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Viel Feind habt ihr, viel Feind kriegt ihr. Eins steht euch im Weg, jetzt liebt ihr's. Blanke Mueter, schöne Mueter, ich sag die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Adelheid.

Schlimme Wahrheit!

(Sohn setzt sich nah zur Adelheid, sie rückt.)

Zigeunerin.

Das ist mein Sohn! Seh ihn an! Haare wie ein Dornstrauch, Augen wie's Irrlicht auf der Haide. Meine Seel freut sich wenn ich ihn seh. Seine Zähn wie Helfenbein. Da ich ihn gebar, druckt ich ihm das Nasbein ein. Wie er stolz und wild sieht. Du gefällst ihm, blanke Mueter.

Adelheid.

Ihr macht mir bang.

Zigeunerin.

Er thut dir nichts. Bei Weibern ist er mild wie ein Lamm, und reißend wie ein Wolf in der Gefahr. Künste kann er wie der älteste. Er macht daß dem Jäger die Büchs versagt, daß's Wasser nit löscht, daß's Feuer nit brennt. Sieh ihn an, blanke Mueter, du gefällst ihm. Laß ab, Sohn, du ängstest sie. — Schenk uns was, blanke Mueter, wir sind arm. Schenk uns was.

Adelheid.

Da habt ihr meinen Beutel.

Hauptmann.

Ich mag ihn nicht, wir sind keine Räuber. Gib ihr was aus dem Beutel für die gute Wahrheit. Gib mir was für die andern, die gegangen sind. Und behalt den Beutel.

Adelheid (gibt).

Zigeunerin.

Ich will dich was lernen. (Sie redet heimlich. Sohn nähert sich der Adelheid.) — Und wirf's in fließend Wasser. Wer dir im Weg steht, Mann oder Weib, er muß sich verzehren, und verzehren und sterben.

Adelheid.

Mir graust.

(Sohn rückt näher. Adelheid will aufstehn, er hält sie.)

Adelheid.

Um Gotteswillen! Laßt mich.

Sohn

(beißt die Zähne zusammen und hält sie).

Du bist schön!

Adelheid.

Wehrt euerm Sohn, Mutter!

Zigeunerin.

Er thut dir kein Leids.

(Adelheid will los; Zigeuner faßt sie mit beiden Armen und will sie küssen.)

Adelheid (schreit).

Ai!

Franz. Sickingen. Reiter.

Zigeuner (läßt los).

Franz (springt vom Pferd).

Sie ist's! Sie ist's!

(Er läuft zu ihr, fällt vor ihr nieder und küßt ihr die Hände.)

Adelheid.

Willkommen, Franz.

(Franz fällt in Ohnmacht, ohne daß sie's merkt.)

Sickingen.

Sehr edle Frau, ich find euch in fürchterlicher Gesellschaft.

Adelheid.

Sie ist menschenfreundlicher als sie aussieht. Und doch, edler Ritter, erscheint ihr mir wie ein Heiliger des Himmels, erwünscht wie unverhofft.

Sickingen.

Und ich find euch wie einen Engel, der sich in eine Gesellschaft verdammter Geister herabließ sie zu trösten.

Adelheid.

Franz! Wehe! Helft ihm! Er stirbt!

(Zigeuner eilen hinzu.)

Alte Zigennerin.

Laßt mich.

Sickingen.

Eine gleiche Angst hab ich nie gesehen, als der Knab um euch hatte; der Schmerz war mit seiner Seele so vereinigt, daß plötzliche Freude, die ihn vertreiben wollte, den Geist zugleich mit ausjagte.

Franz.

Wo ist sie? Sie bringen sie um! Ihr garstigen Leute! Wo ist sie?

Adelheid.

Sey ruhig, ich bin da.

Franz (nimmt ihre Hand).

Seyd ihr's? Liebe gnädige Frau! ihr seht noch einmal so schön in der schrecklichen Nacht, bei dem ängstlichen Feuer. Ach wie lieb hab ich euch!

Sickingen (zum Hauptmann).

Wer seyd ihr?

Hauptmann.

Ich bin Johann von Löwenstein, aus klein Aegypten, Hauptmann des armen Volks der Zigeuner. Fragt die edle Frau, wie wir Verirrten begegnen. Wir selbst irren in der Welt herum, verlangen nichts von euch als wüste Haide, dürres Gesträuch zum Aufenthalt auf eine Nacht, und Luft und Wasser.

Sickingen.

Das begehrt ihr, und das andre nehmt ihr.

Hauptmann.

Wer uns was schenkt, dem nehmen wir nichts. Dem geizigen Bauern holen wir die Enten; er schickt uns fort, da wir um ein Stück Brod bettelten. Wir säubern's Land vom Ungeziefer, und löschen den Brand im Dorf; wir geben der Kuh die Milch wieder, vertreiben Warzen und Hühneraugen; unsre Weiber sagen die Wahrheit, die gute Wahrheit.

Sickingen.

Will einer um ein Trinkgeld den Weg nach dem nächsten Dorfe zeigen? Ihr werdet der Ruhe nöthig haben, gnädige Frau, und euer Knab einiger Verpflegung. Darf ich euch bis in die Herberge begleiten?

Adelheid.

Ihr kommt meiner Bitte zuvor. Darf ich fragen wohin euer Weg geht!

Sickingen.

Nach Augsburg.

Adelheid.

Das ist der meinige.

Sickingen.

Ihr mögt also wollen oder nicht, so habt ihr einen Knecht mehr in eurem Gefolge.

Adelheid.

Einen erwünschten Gesellschafter an meiner Seite.

Franz (vor sich).

Was will nun der!

Adelheid.

Wir wollen aufsitzen, Franz. Lebt wohl, ihr fürchterliche Wandrer, ich dank euch für freundliche Bewirthung.

Hauptmann.

Wenn man uns Unrecht thut, führt unser Wort; ihr seyd groß bei Hofe.

Alte.

Alle gute Geister geleiten dich, blanke Mueter, denk an mich wenn dir's geht wie ich gesprochen hab.

Sickingen hält Adelheid den Steigbügel.

Franz (drängt ihn weg).

Das ist meine Sache, Herr Ritter!

Sickingen (lächelt).

Du machst Prätensionen? (Er hilft Adelheiden auf's Pferd.)

Franz (heimlich).

Der ist unausstehlich!

Adelheid.

Adieu.

Vice versa.

Lebt wohl! Gott geleit euch! Adieu! (Ab).

Nacht[1].

Eine halb verfallene Kapelle auf einem Kirchhof. Anführer der Bauern-Rebellion.

Georg Metzler von Ballenberg (kommt).

Wir haben sie! Ich hab sie!

Hans Link.

Brav! brav! Wen alles?

Georg Metzler.

Otten von Helfenstein, Nagel von Eltershofen — laßt mich die übrigen vergessen. Ich hab Otten von Helfenstein!

Jakob Kohl.

Wo hast du sie?

Metzler.

Ich sperrt sie in's Beinhäusel nahe hierbei, und stellt meine Leute davor. Sie mögen sich mit den Schädeln besprechen. Es sind gewiß von denen Unglückseligen drunter, die ihre Tyranney zu Tode gequält hat. Brüder! wie ich den Helfenstein in meinen Händen hatte, ich kann euch nicht sagen wie mir war! Als hätt ich die Sonn in meiner Hand und könnte Ball mit spielen.

Link.

Bist du noch der Meinung, daß man sie morgen ermorden soll?

Metzler.

Morgen? Heute noch! es ist schon über Mitternacht. Seht wie die Gebirge von der widerscheinenden Gluth ihrer Schlösser in glühendes Blut getaucht da herum liegen! Sonne komm, Sonne komm! Wenn dein erster gebrochener Strahl roth dämmert und sich mit dem fürchterlichen Schein der Flamme vereinigt, dann wollen wir sie hinausführen, mit blutrothen Gesichtern wollen wir dastehn, und unsre Spieße sollen aus hundert Wunden ihr Blut zapfen. Nicht ihr Blut! Unser Blut! Sie geben's nur wieder wie Blutigel. Ha! Keiner ziele nach dem Herzen. Sie sollen verbluten. Wenn

1. Cf. *Introd.*, p. LXXIX.

ich sie ein Jahrhundert bluten sähe, meine Rache würde nicht gesättigt. O mein Bruder! mein Bruder! Er ließ dich in der Verzweiflung sterben! Armer Unglücklicher! die Flammen des Fegfeuers quälen dich ringsum. Aber du sollst Tropfen der Linderung haben, alle seine Blutstropfen. Ich will meine Hände drein tauchen und wenn die Sonne heraufgeht, soll sie zugleich sehen mich mit seinem Blut und die Felsen durch die Flamme seiner Besitzthümer gefärbt.

Wache.

Ein Weib ist drauß, mit einem Kind auf dem Arme. Sie jammert und will zu den Hauptleuten.

Link.

Schickt sie fort.

Metzler.

Nein, Brüder, laßt sie herein. Wer sie auch ist, ihr Jammern soll wie ein Käuzchen den schnellen Tod ihres Mannes verkünden.

Gemahlin. Sohn.

Gemahlin.

Gebt mir meinen Mann! Laßt mich ihn sehen!

(Der Knabe schreit.)

Sey ruhig, Junge! das was dir fürchterlich scheint, ist ein Himmel gegen meine Qual. Gebt mir meinen Mann, ihr Männer! Um Gottes Barmherzigkeit willen!

Metzler.

Barmherzigkeit? Nenne das Wort nicht. Wer ist dein Mann?

Gemahlin.

Otto —

Metzler.

Nenn ihn nicht aus, den verruchten Namen! Ich möchte von Sinnen kommen, und deinen Knaben hier wider den geheiligten Altar schmettern.

Gemahlin (zu den Andern).

Sind eure Eingeweide auch eisern wie eure Kleider? Rührt euch mein Jammer nicht?

Metzler.

Barmherzigkeit? Das soll das Losungswort seyn wenn wir sie morden

Gemahlin.

Wehe! Wehe!

Metzler.

Wie der giftige Drache, dein Mann, meinen armen Bruder und noch drey Unglückliche in den tiefsten Thurn warf, weil sie mit hungriger Seele seinen Wald eines Hirsches beraubt hatten, ihre arme Kinder und Weiber zu speisen! — Wir jammerten und baten. So kniete die arme Frau wie du kniest, und so stund der Wüthrich wie ich stehe. — Ich wollte diesen Platz nicht um einen Stuhl im Himmel tauschen. — Da flehten wir auch Barmherzigkeit und mehr als ein Knabe jammerte drein. — Damals lernt ich was ich übe. Er stund, der Abscheu! wie ein eherner Teufel stund er und grinste uns an. Verfaulen sollen sie lebendig und verhungern im Thurn, knirscht er. Damals war kein Gott für uns im Himmel, jetzt soll auch keiner für ihn seyn.

Gemahlin.

Ich umfaß eure Knie, gebt mir ihn wieder!

Metzler.

Topp! Wenn ihr mir meinen Bruder wieder schafft.

(Er stößt sie weg, knirscht und hält die Stirne mit beiden Händen.)

Halt es aus, o mein Gehirn! diese wüthende Freude, bis ich sein Blut habe fließen sehen. Dann reiß! An der Erde seine geliebte Frau — Weh! Bruder! das ist tausend Seelmessen werth.

Gemahlin.

Laßt mich sie sehn! Mein Jammer wird mich verzehren.

Metzler.

Komm! (Er nimmt sie bei der Hand und führt sie an die Mauer.) Lege dein Ohr hier wider, du wirst sie ächzen hören; in dem Gewölbe hierbei auf Todtengebein ist ihre Ruhstätt. — Du hörst nichts. Ihr Jammer ist ein Frühlingslüftchen. — — — Er lag im tiefen Thurn und seine Gesellen bei ihm. Ich kam des Nachts und lehnt mein Ohr an. Da hört ich sie heulen, ich rief und sie hörten mich nicht. Drey Nacht kam ich, zerkratzte die Mauer mit Nägeln und zerbiß sie mit Zähnen. — Die vierte hört ich nichts mehr. Keinen Schrei, kein Aechzen. Ich horchte auf das Aechzen, das Schreien, wie ein Mädchen auf die Stimme ihres Geliebten. — — Der Tod war stumm. — Ich wälzte mich an der Erde und riß sie auf, und warf mich in Dornsträucher und fluchte bis der Morgen kam, heiße, höllenheiße Flüche über das Mördergeschlecht.

Gemahlin (wirft sich vor ihm auf die Erde).

Gib mir meinen Mann!

Metzler tritt nach ihr.

Gemahlin.

Weh mir!

Kohl.

Steht auf und geht. Es ist Raserey sich in den Pfad seines Grimms zu werfen.

Gemahlin.

Es hört kein Gott mehr.

Metzler.

Wohl, wohl! Hätte er damals gehört, ein schneller Blitz hätte deine Thürne niedergebrannt und hätte mir die Wonne geraubt, selbst in deinen Gemächern herum zu sengen. Sieh da hinaus wie's glüht. Kleiner Junge sieh das schöne Feuerchen. — Ah!

Kohl.

Geht! geht! Eure Gegenwart nährt seine Rache.

(Gemahlin ab.)

Link.

Ich sinne drauf, Bruder, wenn sie todt sind, was wir weiter vornehmen.

Kohl.

Wir müssen suchen der Sache einen Schein zu geben.

Link.

Ich dachte, ob wir nicht Gottfrieden von Berlichingen zum Hauptmann machen sollten. Es fehlt uns ein Anführer von Kriegserfahrenheit und Ansehn.

Kohl.

Er wird's nicht thun.

Metzler.

Wir wollen's ihn lernen! Bring ihm den Dolch an die Haut, und den Feuerbrand an's Dach, er wird sich geschwind entschließen.

Link.

Er würde uns von großem Nutzen seyn.

Metzler.

Er soll! Wir sind einmal im Metzeln, es kommt mir auf einen mehr nicht an. Sieh! Sieh! Es dämmert, der Osten färbt sich bleich.

(Er nimmt seinen Spieß.)

Auf! Ihre Seelen sollen mit dem Morgennebel steigen. Und dann stürm, stürm, Winterwind! und zerreiß sie, und heul sie tausend Jahre um den Erdkreis herum, und noch tausend, bis die Welt in Flammen aufgeht, und dann mitten, mitten mit ihnen in's Feuer! — (Ab.)

VIII[1]

Adelheidens Schlafzimmer.

Adelheid.

Daß es Morgen wäre! Mein Blut wird wie von seltsamen Ahndungen herumgetrieben und der Sturm vertreibt den ruhigen Wandrer Schlaf. Ich bin müd daß ich weinen möchte, und meine Begierde nach Ruhe zählt jeden Augenblick der ewigen Nacht und sie wird im Fortschreiten länger. Es ist alles so dunkel! Kein Stern am Himmel! düster, stürmisch! In einer solchen Mitternacht fand ich dich, Sickingen! In einer solchen Nacht hatte ich dich in meinen Armen. Meine Lampe mangelt Oels. Es ist ängstlich, in der Finsterniß zu wachen. (Sie zieht die Schelle.) Mag ein Knecht seinen Schlaf verlassen! Ich bin so allein! Die mächtigsten Leidenschaften waren meiner Seele Gesellschaft genug, daß ich in der fürchterlichsten Höhle nicht allein gewesen wäre. Sie schlafen auf Einmal, und ich stehe nackend, wie ein Missethäter, vor Gericht. — Ich ließ mein Mädchen — Ob Weislingen todt ist? — (Sie zieht die Schelle.) Es hört niemand. Der Schlaf hält ihnen die Ohren zu! Ob Franz todt ist? — es war ein lieber Junge. (Sie setzt sich an Tisch.) Sickingen! Sickingen! (Sie schläft ein.)

Franz (zeigt sich an).

Adelheid!

Mörder (kommt unterm Bett hervor).

Endlich schläft sie, sie hat mir die Zeit lang gemacht.

Geist.

Adelheid!

(Verschwindet.)

1. Cf. *Introd.*, p. LXXVII.

Adelheid (erwacht).

Ich sah ihn! Er rang mit der Todesangst! Er rief mir! rief mir! Seine Blicke waren hohl und liebevoll — Mörder! Mörder!

Mörder.

Rufe nicht! Du rufst dem Tod! Rachegeister halten der Hülfe die Ohren zu.

Adelheid.

Willst du mein Gold? Meine Juwelen? Nimm sie! laß mir das Leben.

Mörder.

Ich bin kein Räuber. Finsterniß hat Finsterniß gerichtet, und du mußt sterben.

Adelheid.

Wehe! Wehe!

Mörder.

Ueber deinen Kopf. Wenn die scheußlichen Gestalten deiner Thaten dich nicht zur Hölle hinabschrecken, so blick auf, blick auf zum Rächer im Himmel, und bitt, mit dem Opfer genug zu haben, das ich ihm bringe.

Adelheid.

Laß mich leben! Was hab ich dir gethan? Ich umfaß deine Füße.

Mörder (vor sich).

Ein königliches Weib! Welcher Blick! welche Stimme! In ihren Armen würd ich Elender ein Gott seyn. — Wenn ich sie täuschte! — Und sie bleibt doch in meiner Gewalt! —

Adelheid.

Er scheint bewegt.

Mörder.

Adelheid, du erweichst mich. Willst du mir zugestehen?

Adelheid.

Was?

Mörder.

Was ein Mann verlangen kann von einer schönen Frau, in tiefer Nacht!

Adelheid (vor sich).

Mein Maß ist voll. Laster und Schande haben mich wie Flammen der Hölle mit teuflischen Armen umfaßt. Ich büße, büße. Umsonst suchst du

Laster mit Laster, Schande mit Schande zu tilgen. Die scheußlichste Entehrung und der schmählichste Tod in einem Höllenbild vor meinen Augen.

Mörder.

Entschließe dich.

Adelheid (steht auf).

Ein Strahl von Rettung!

(Sie geht nach dem Bette, er folgt ihr; sie zieht einen Dolch von Häupten und sticht ihn.)

Mörder.

Bis an's Ende Verrätherin.

(Er fällt über sie her und erdrosselt sie.)

Die Schlange!

(Er gibt ihr mit dem Dolch Stiche.)

Auch ich blute. So bezahlt sich dein blutig Gelüst. — Du bist nicht der erste. — Gott! machtest du sie so schön, und konntest du sie nicht gut machen! — (Ab.)

II

ADAPTATION.

I[1]

Vierter Aufzug.

Vierzehnter Auftritt.

Götz. Nachher Knechte mit einem Tisch.
Georg und Faud mit Tischgeräth.

Götz.

Wenn wir auf leidliche Bedingungen wieder ins Freye gelangen, so werden wir uns gleich wieder behaglicher finden.

Georg.

So muß euer alter Eßtisch auch einmal vom Platze; denn davorn in dem Erker, wo ihr so lustig speißtet, haben sie schon zweimal hineingeschossen.

Faud.

Unsere Frau sagt: weil eben doch Feyerstunde sey, so wäre auch Zeit etwas zu genießen. Wir sollen decken, nicht als ob sie euch viel auftischen könnte.

Georg.

Die Herren da draußen haben es recht klug gemacht, sie haben ihr vor allen Dingen die Küchenöffe eingeschossen, sie denken, das ist der empfindlichste Theil des Hauses.

Götz.

Nur zu Kinder! Wir andern müssen oft genug aus der Hand speisen, daß jeder gedeckte Tisch uns festlich erscheint.

1. Cf. *Introd.*, p. CIII.

Fünfzehnter Auftritt.

Vorige. Elisabeth. Knechte mit kalten Speisen und einigen Krügen Wein.

Götz (die Tafel beschauend).

Das sieht noch so ganz reichlich aus. Bis auf den Wein meine Liebe, den hast du knapp zugemessen.

Elisabeth.

Es ist der letzte, (heimlich) bis auf zwey Krüge, die hab ich für dich bey Seite gelegt.

Götz.

Nicht doch Liebe, gieb sie nur auch her. Sie brauchen Stärkung, nicht ich. Mein ist ja die Sache.

(Indessen sie sich um den Tisch stehend ordnen, werden noch zwey Krüge aufgetragen.)

Götz.

Von diesem spärlichen Mahle wendet hinauf den Blick zu eurem Vater im Himmel, der alles ernährt, der euch nah ist zur guten und bösen Stunde, ohne dessen Willen kein Haar von eurem Haupte fällt. Vertraut ihm! dankt ihm!

(Er setzt sich, mit ihm alle.)

Und nun heiter und fröhlich zugegriffen.

Georg.

Ja Herr, ich bin auch am heitersten, wenn ich gebetet habe.

Götz.

Laßt uns, meine Kinder, nach guter alter Sitte, bey Tische nur des erfreulichen gedenken. Und wenn uns diesmal die Gefahr zusammenbringt, wenn sie Herrn und Knechte an Einem Tisch versammelt, so laßt uns erwägen, daß Lebensgenuß ein gemeinsam Gut ist, dessen man sich nur in Gesellschaft erfreuen kann.

Faud.

Ist mir erlaubt, eine Gesundheit auszubringen?

Götz.

Laßt hören.

Faud.

Es lebe der Burgherr, unser Vater und Führer!

Alle (wiederholen es).

Götz.

Dank euch. Dank euch von Herzen! Es muß ein Herr seyn im Hause, ein Führer in der Schlacht. Wohl ihm, wohl allen, wenn er seine Pflicht kennt und ihr genug zu thun vermag. Nun Georg, ists an dir.

Georg.

Es lebe der Reuterstand!

Alle (wiederholen es).

Georg.

Dabey will ich leben und sterben; denn was kann lustiger und ehrenvoller seyn! Mag sich der Mönch doch in sein Kloster sperren, der Kaufmann beladen seine Straße ziehen, der Ackersmann hinter seinem Pfluge herschreiten, sie treibens alle nur so lange es dem Reuter gefällt, dem müssen sie horchen und gehorchen, zinsen und zahlen, und er ist Herr von allem, eben weil er nichts besitzt.

Götz.

Das geht schon eine Weile; aber ein höheres Wohl schwebt über dem unsrigen. Das laßt unser Wünschen befeuern.

Georg.

Laßt hören!

Götz.

Es lebe der Kaiser!

Alle (wiederholen es).

Götz.

Weisheit seiner Krone, seinem Scepter Macht! Fürsten, die sich an ihn schließen, wie ihr an mich, die in seinem Sinne wirken, wie ich für ihn wirken möchte. Uebereinstimmung als Pfand unsrer Freyheit.

Georg.

Da müßte viel anders werden.

Götz.

So viel nicht, als es scheinen möchte! O, daß bey Großen und Kleinen Verehrung des Kaisers, Fried und Freundschaft der Nachbarn, Liebe der Unterthanen als ein kostbarer Familienschatz bewahrt würde, der auf Enkel und Urenkel fort erbt. Jeder würde das Seinige erhalten, es innerlich vermehren, statt daß sie jetzo nicht zuzunehmen glauben, wenn sie nicht andere verderben.

Georg.

Würden wir hernach auch reiten?

Götz.

Wollte Gott, es gäbe keine unruhigen Köpfe in ganz Deutschland, wir würden deßwegen zu thun genug finden. Wir könnten Gebirge von Wölfen säubern, unserm ruhig ackernden Nachbar einen Braten aus dem Wald holen und dafür die Suppe mit ihm essen. Wär uns das nicht genug, wir wollten uns mit unsern Brüdern, gleich Cherubim, bewaffnet mit flammenden Schwertern, vor die Grenzen des Reichs, gegen die Wölfe die Türken, gegen die Füchse die Franzosen lagern, und zugleich unsers theuern Kaisers ausgesetzte Länder und die Ruhe des Ganzen beschützen. Das wäre ein Leben, Georg, wenn man seine Haut für das allgemeine Wohl darbieten könnte.

Georg (springt auf).

Götz.

Wo willst du hin?

Georg.

Ach ich vergaß, daß wir eingesperrt sind. — Und der Kaiser hat uns eingesperrt! — Und unsre Haut davon zu bringen, setzen wir unsre Haut dran.

Götz.

Sey gutes Muths.

Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Lerse.

Alle (stehen auf).

Lerse.

Freyheit! Freyheit! Das sind elende Menschen. Der Hauptmann ein Wollsack ohne Entschluß, der Lieutenant ein toller Grobian ohne Sinn, und

hinten stand noch ein Buckelorum, der auch was mit munkelte und zuletzt das Papier verfaßte. Da lest : ihr sollt abziehen mit Gewehr, Pferden, Rüstung. Proviant sollt ihr dahinten lassen.

Götz.

Sie werden sich daran die Zähne nicht stumpf kauen.

Lerse.

Eure Habe soll treulich unter Gewahrsam genommen werden. Ich soll dabey bleiben.

Götz.

Kommt! Nehmt die besseren Gewehre mit weg, laßt die geringern hier. Lerse besorge das. Komm Elisabeth. Durch eben dieses Thor führte ich dich, als junge Frau wohl ausgestattet, herein. Fremden Händen überlassen wir nun unser Hab und Gut. Wer weiß wann wir widerkehren. Aber wir werden widerkehren und uns drinnen in dieser Kapelle, neben unsern würdigen Vorfordern zusammen zur Ruhe legen. (Ab mit Elisabeth.)

II[1]

Fünfter Aufzug.

Erster Auftritt.

(Wald.)

Götz. Georg.

Georg

(der mit einer vorgehaltenen Büchse leise über das Theater schreitet, indem er aufmerksam in die gegenseitigen Coulissen blickt. Er bleibt stehen und winkt Götzen, der langsam folgt).

Hierher! Hierher! Nur noch wenige Schritte. Still, ganz still!

Götz (folgt).

Georg.

Dort steht der Hirsch, seht ihr ihn? Völlig schußgerecht. Er äßt sich. Hier nehmt die Büchse, oder laßt mich schießen. Nur sachte, kein Geräusch.

1. Cf. *Introd.*, p. cv.

Götz (laut).

Halt ein!

Georg.

O weh? Er flieht aufgeschreckt den Berg hinauf. O warum folgtet ihr nicht leise?

Götz.

Laß ihn fliehen! Laß ihn vor unsern Augen dahin springen, im Glück uneingeschränkter Freyheit. Dir muß ich sagen, tritt zurück! Du stehst schon auf meines Nachbars Grund und Boden, den ich nicht betreten darf. Bald wär ich dir unachtsam gefolgt und hätte meinen Eid gebrochen.

Georg.

Hier ist eure Grenze?

Götz.

Eine gerade Linie von jener Eiche zu dieser bestimmt sie.

Georg.

Und darüber dürft ihr nicht hinaus? Auch nicht einen Schritt?

Götz.

Einer ist wie tausend.

Georg.

Das habt ihr geschworen?

Götz.

Ich habe mein Wort gegeben, und das ist genug.

Georg.

Daß ein Wort so binden soll!

Götz.

Gedenkst du nicht auch deinem Wort getreu zu bleiben?

Georg.

Ich denke ja.

Götz.

Darauf halte? Das ist der edelste Vorzug des Edeln, daß er sich selbst bindet. Ketten sind für das rohe Geschlecht, das sich selbst nicht zu fesseln weiß.

Georg.

Und eine solche Beschränkung duldet ihr mit Gelassenheit?

Götz.

Mit Gelassenheit? Nein! — So oft ich in der Ferne sehe, fühle ich mich von unwillkürlichem Krampf ergriffen, der mich vorwärts treibt. Wenn ich an diese Gränze trete, kommt mein Fuß in Versuchung mich hinüber zu heben, mich nach dem Fluß, nach dem Lande zu tragen, und nur mit Gewalt halte ich mich zurück.

Georg.

Ebenso bedaure ich, im Stillen, den Verlust unserer schönen Tage.

Götz.

Glücklicher Knabe! Du trittst über diese Räume hinaus ohne Verantwortung. Dich kann dein Herr, ein bettlägriger Kranker, dahin senden, wohin er nicht gelangen darf. Verlaß meinen Dienst, und du bist morgen wieder ein freyer thätiger Reutersmann. Mich haben sie gefesselt, meine Kraft gebunden, meine Thaten erstickt.

Georg.

Mein guter Herr!

Götz.

Das sind die Kunststücke der Feigen. Uns halten sie kein Wort, sie bevortheilen sich, betrügen uns. Durch nichts werden sie gebunden, aber auf die Heiligkeit unsres Wortes vertrauen sie, wie auf Ketten und Riegel. — Doch, was ist das für ein Staub dort unten? Welch ein wilder Haufen zieht gegen uns an?

Georg.

Es sind von den aufrührischen Bauern; man siehts an der Unordnung ihres Zugs und an den ungeschickten Waffen.

Götz.

Wälzt sich dieses Ungethüm auch auf uns los?

Georg.

Ins Schloß zurück, Herr! sie haben schon den edelsten Männern gräßlich mitgespielt.

Götz.

Auf meinem eigenen Grund und Boden werd ich dem Gesindel nicht ausweichen.

Zweiter Auftritt.

Die Vorigen. Max Stumpf. Kohl. Wild. Andere Bauern, wenige mit Spießen und Feuergewehr, die übrigen mit Ackergeräth bewaffnet.

Kohl (zu Stumpf).

Glaube nicht etwa dich los zu machen, uns zu entgehen. Du mußt unser Hauptmann seyn, oder uns einen andern an deine Stelle verschaffen.

Alle.

Das mußt du.

Stumpf.

Geduld und Ruhe! Soll ein rechtlicher Mann euch anführen, so schweigt und wartet auf den Ausgang dessen, was er vor hat.

Wild.

Wir wollen wissen was du vor hast. Du sollst uns führen, aber wir wollen wissen wohin?

Alle.

Wir wollen wissen wohin?

Stumpf.

Wir sind schon angelangt. Ihr nanntet Götz von Berlichingen. Hier seh ich ihn, den ich aufzusuchen gedachte. Geschäftig als Jäger begegnet uns der edle Kriegsmann.

Götz.

Sieh da Max Stumpf! Wie kommst Du hierher und so begleitet?

Stumpf.

Diese hier, ein Trupp der aufgestandenen Bäuern —

Kohl.

Ja, der Landleute, denen der Geduldsfaden riß, und die sich Recht schaffen wollen, das bey keinem Gerichtshof zu finden war.

Alle.

Nirgends zu finden war.

Stumpf.

Stille! — diese zusammen suchen sich einen Hauptmann. Ihre Absicht ist löblich. Sie sehen wie viel Ungerechtes geschieht indem sie Recht suchen, wie viel Unheil durch wüthende Menschen angerichtet wird; deßhalb suchen sie einen Hauptmann, der das Volk in Ordnung hielte, und sie haben mich aufgefaßt und angesprochen.

Wild.

Unser Hauptmann muß ein Reitersmann von Ruf, und ein zuverlässiger Mann seyn; den haben wir an euch.

Götz.

Sie können keinen bessern finden; wie ihr dabey fahrt, das ist ein andres.

Stumpf.

Ich kanns nicht annehmen; denn seht, ich bin des Pfalzgrafen Diener so manche Jahre. Wie könnte mir das Volk vertrauen, da sich mein Fürst auch für den Bund erklärt.

Kohl.

Er hat recht! Niemand kann zwey Herren dienen.

Stumpf (zu Götz).

Deßhalb möcht ich euch bitten, und ersuchen, wackrer Götz, daß ihr —

Götz.

Was? Ich?

Stumpf.

Hört mich aus! daß ihr euch entschlösset, Hauptmann zu werden, nur auf kurze Zeit.

Alle.

Das sind wir zufrieden.

Götz.

Was? Ich meinen Eid brechen? aus meinem Bann gehen? Max, ich hielt euch für einen Freund, wie muthet ihr mir solch unritterlich Beginnen zu?

Stumpf.

Wenn ihr die Zeiten bedenkt, so werdet ihr mich nicht schelten. Das Oberste ist zu unterst gekehrt. Alles ist aus dem Gleise, alles aus der Ordnung, und ihr wollt im Alten verharren.

Götz.

Im Rechten! Das ist alt und neu.

Stumpf.

Auch das Rechte kann schädlich werden und verderblich. Ihr habt Urphede geschworen, aber zu welcher Zeit? Da noch, gegen jetzt, die Landschaft friedlicher war. Nun geht alles drunter und drüber, und Ihr wollt allein feyern?

Götz.

Ich hab einen langen Sonntag.

Stumpf.

Bedenkt! alle Eigenschaften habt ihr. Niemand seyd ihr verpflichtet; steht in keines Herrn Dienst. Ihr seyd den Gemeinen unverdächtig, durchaus im Ruf eines treuen biedern Mannes.

Alle.

Dafür halten wir euch. Wir wollen euch zu unserm Hauptmann. Ihr müßt unser Hauptmann seyn.

Götz.

Und wenn ich ganz frey wäre, und ihr wolltet handeln wie bey Weinsberg an den Edlen und Herren und so fort hausen wie rings herum das Land brennt und blutet, und ich sollt euch behülflich seyn zu eurem schändlichen rasenden Wesen, eher sollt ihr mich todtschlagen wie einen Hund, als daß ich euer Hauptmann würde.

Kohl.

Wäre das nicht geschehen, es geschehe vielleicht nimmermehr.

Stumpf.

Das war eben das Unglück, daß kein Führer zugegen war, dessen Würdigkeit und Ansehn ihrer Wuth Einhalt gethan hätte. Nimm die Hauptmannschaft an! ich bitte dich Götz. Die Fürsten werden dirs Dank wissen und ganz Deutschland. Es wird zum Besten und Frommen vieler Menschen seyn, und viele Länder werden geschont werden.

Götz.

Warum übernimmst du's nicht?

Stumpf.

Du hörtest, warum ich mich loszusagen genöthigt bin.

Kohl.

Es ist nicht Sattelhenkens Zeit und langer unnöthiger Verhandlungen. Kurz und gut: Götz, sey unser Hauptmann, oder sieh zu deinem Schloß und zu deiner Haut.

Stumpf.

Bedenkt, daß euch die Gewalt durchaus rechtfertigt. Könnt ihr der Gewalt widerstehen?

Götz.

Wer will mich zwingen?

Wild.

Wir allenfalls.

(Senkt den Spies gegen ihn.)

Alle.

(Die Spiese gegen ihn senkend.)

Ja wir! Freylich wir! Gewiß wir!

Wild.

Laßt doch sehn ob ihr kitzlich seyd.

Stumpf.

Haltet!

Wild (der ihn wegdrängt.)

Packe dich, du hast nichts mit uns, wir nichts mit dir.

(Die Spiese sind sämmtlich auf Götz gerichtet.)

Götz.

So! so recht! so! Die Stellung ist mir willkommen! Um desto freyer kann ich sagen, was ich von euch denke. Ja von der Leber weg will ich zu euch reden, euch sagen, daß ich euch und eure Thaten verabscheue. Diese Picken, mit dem Blut so vieler Edlen getränkt, mögen sich auch in meines tauchen. Der Graf von Helfenstein, den ihr ermordet, wird im Andenken aller Edlen noch lange fortleben, wenn ihr als die elendesten Sünder gefallen, vermischt unter einander im Grabe liegt. Das waren Männer, vor denen ihr hättet die Kniee beugen, ihre Fußstapfen küssen sollen. Sie trieben den Türken von den Grenzen des Reichs, indeß ihr hinter den Ofen saßt. Sie widersetzten sich den Franzosen, indessen ihr in der Schenke schwelgtet. Sie widerstrebten dem Uebermuthe der Päbste, indessen ihr euch auf der Kirmse zerprügeltet. Euch zu schützen, zu schirmen vermochten sie; diesen unschätzbaren Dienst leisteten sie euch, und ihr versagtet ihnen den Dienst

eurer Hände, mit denen allein ihr euch doch nicht durchhelfen werdet. Eure Häupter sind hin, und ihr seyd nur verstümmelte angefaulte Leichname. Grinst nur! Gespenster seyd ihr, schon zuckt das geschliffene Schwert über euch! Eure Köpfe werden fallen, weil ihr wähntet, sie vermöchten etwas ohne Haupt.

Stumpf.

Ein Haupt wollen sie ja, und für die Zukunft wäre gesorgt.

Alle.

(Die während Götzens Rede nach und nach die Spieße aufgerichtet.)

Ja wir wollen ein Haupt, deswegen sind wir hier.

Wild.

Das Zaudern haben wir satt. Hiermit zwey Stunden Bedenkzeit. Und überlegts gut. Ihr versteht mich. Bewacht ihn.

Götz.

Was brauchts Bedenken! Ich kann jetzt so gut wollen als hernach. Warum seyd ihr ausgezogen? Rechte, Freyheiten, Begünstigungen wieder zu erlangen? Was wüthet ihr und verderbt das Land? Wollt ihr abstehen von allen Uebelthaten und handeln als wackere Leute, die wissen was sie wollen, so will ich euch behilflich seyn zu euren Forderungen und auf acht Tage euer Hauptmann seyn.

Wild.

Was geschehen ist, geschah in der ersten Hitze, und brauchts deiner nicht uns künftig zu mahnen und zu hindern.

Kohl.

Auf ein Vierteljahr wenigstens mußt du uns zusagen.

Stumpf.

Macht vier Wochen, damit könnt ihr beyderseits zufrieden seyn.

Götz.

Meinetwegen.

Kohl.

Eure Hand.

Götz.

Der Vertrag muß alsbald schriftlich aufgesetzt, unterzeichnet und an alle Haufen zugesendet werden. Mit Strenge muß man darauf halten.

Wild.

Das soll geschehen.

Götz.

So verbinde ich mich euch vier Wochen.

Kohl.

Schon recht.

Stumpf.

Glück zu!

Alle.

Schon recht.

Wild.

Da kann genug vor sich gehen.

Stumpf
(heimlich an der einen Seite zu Götz).

Was du thust, schone mir unsern gnädigen Herrn den Pfalzgrafen.

Kohl
(heimlich an der andern zu den Bauern).

Bewacht ihn! daß niemand mit ihm rede, was ihr nicht hören könnt.

Götz.

Lerse, geh zu meiner Frau, berichte ihr alles. Sie soll bald Nachricht von mir haben. Kommt.

(Götz, Georg, Lerse, Stumpf und ein Theil der Bauern ab.)

III

PASSAGES RELATIFS A GOETZ DE BERLICHINGEN DANS LES LETTRES DE GOETHE DE 1771 A 1774.

(d'après „Der junge Goethe," hggb. v. M. Bernays, Hirzel, 1875).

I

An Salzmann.

(28. November 1771. Der j. G. I, p. 300. Cf. *introd.*, p. II.)

Sie kennen mich so gut, und doch wett' ich, Sie rathen nicht warum ich nicht schreibe. Es ist eine Leidenschaft, eine ganz unerwartete Leidenschaft, Sie wissen wie mich dergleichen in ein Cirkelgen werfen kann, daß ich Sonne, Mond und die lieben Sterne darüber vergesse. Ich kann nicht ohne das seyn, Sie wissens lang, und koste was es wolle, ich stürze mich drein. Diesmal sind keine Folgen zu befürchten. Mein ganzer Genius liegt auf einem Unternehmen worüber Homer und Schäkespear und alles vergessen worden. Ich dramatisire die Geschichte eines der edelsten Deutschen, rette das Andenken eines braven Mannes, und die viele Arbeit die mich's kostet, macht mir einen wahren Zeitvertreib, den ich hier so nöthig habe, denn es ist traurig an einem Ort zu leben wo unsre ganze Wirksamkeit in sich selbst summen muß. Ich habe sie nicht ersetzt, und ziehe mit mir selbst im Feld und auf dem Papier herum. In sich selbst gekehrt, ist's wahr, fühlt sich meine Seele Essors die in dem zerstreuten Straßburger Leben verlappten. Aber eben das wäre eine traurige Gesellschaft, wenn ich nicht alle Stärke die ich in mir selbst fühle auf ein Object würfe, und das zu packen und zu tragen suchte, so viel mir möglich, und was nicht geht, schlepp ich. Wenn's fertig ist sollen Sie's haben, und ich hoff Sie nicht wenig zu vergnügen, da ich Ihnen einen edeln Vorfahr (die wir leider nur von ihren Grabsteinen kennen) im Leben darstelle. Dann weiß ich auch Sie lieben ihn auch ein bißgen weil ich ihn bringe.

II

An Herder.

(Ende 1771. Der j. G. I, p. 302. Cf. *Introd.*, p. v.)

Das Resultat meiner hiesigen Einsiedelei kriegen Sie hier in einem Skizzo, das zwar mit dem Pinsel auf Leinwand geworfen, an einigen Orten sogar einigermaßen ausgemalt, und doch weiter nichts als Skizzo ist. Keine Rechenschaft geb' ich Ihnen, lieber Mann, von meiner Arbeit, noch sag' ich meine jetzige Empfindungen darüber, da ich aufgestanden und in die Ferne getreten bin; es würde aussehn, als wollt' ich Ihr Urtheil leiten, weil ich fürchtet', es wandelte an einen Platz, wo ichs nicht wünschte. Das aber darf ich sagen, daß ich recht mit Zuversicht arbeitete, die beste Kraft meiner Seele dran wendete, weil ich that, um Sie drüber zu fragen, und wußte, Ihr Urtheil wird mir nicht nur über dieses Stück die Augen öffnen, sondern vielmehr über diesem Stück dich lehren, wie Oeser, es als Meilensäule pflanzen, von der wegschreitend du eine weite, weite Reise anzutreten, und bei Ruhestunden zu berechnen hast. Auch unternehm' ich keine Veränderung, bis ich Ihre Stimme höre; denn ich weiß doch, daß alsdann radicale Wiedergeburt geschehen muß, wenn es zum Leben eingehn soll.

III

An Salzmann.

(3. Februar 1772. D. j. G. I, p. 305. Cf. *Introd*, p. iv.)

Berlichingen und das beygeschlossene habe ich erhalten, es freut mich Ihr Beyfall und ich danke für Ihre Mühe....

Inzwischen haben Sie aus dem Drama gesehen, daß die Intentionen meiner Seele dauernder werden, und ich hoffe sie soll sich nach und nach bestimmen. Aussichten erweitern sich täglich und Hindernisse räumen sich weg, daß ich es mit Zuversicht auf diese Füße schieben kann wenn ich nicht fortkomme. Ein Tag mag bei dem andern in die Schule gehen. Denn einmal vor allemal die Minnorennitæt läßt sich nicht überspringen.

IV.

An Herder.

(Wetzlar, Anfang Juli 1772. D. j. G. I, p. 308. Cf. *Introd.*, p. vi.)

Es vergeht kein Tag, daß ich mich nicht mit Euch unterhalte und oft denke, wenn sich's nur mit ihm leben ließe. Es wird, es wird! der Junge im Küras wollte zu früh mit, und Ihr reitet zu schnell. Genug, ich will nicht müßig sein, meinen Weg ziehen und das Meinige thun; treffen wir einander wieder, so gibt sich's Weitere....

Von „Berlichingen" ein Wort. Euer Brief war Trostschreiben; ich setzte ihn weiter schon herunter als Ihr. Die Definitiv, „daß Euch Shakespeare ganz verdorben u. s. w." erkannt' ich gleich in ihrer ganzen Stärke; genug, es muß eingeschmolzen, von Schlacken gereinigt, mit neuem edlerem Stoff versetzt und umgegossen werden. Dann soll's wieder vor Euch erscheinen. Es ist alles nur gedacht. Das ärgert mich genug. „Emilia Galotti" ist auch nur gedacht, und nicht einmal Zufall oder Caprice spinnen irgend drein. Mit halbweg Menschenverstand kann man das Warum von jeder Scene, von jedem Wort, möcht' ich sagen, auffinden. Drum bin ich dem Stück nicht gut, so ein Meisterstück es sonst ist, und meinem eben so wenig. Wenn mir im Grunde der Seele nicht noch so vieles ahndete, manchmal nur aufschwebte, daß ich hoffen könnte, wenn Schönheit und Größe sich mehr in dein Gefühl webt, wirst du Gutes und Schönes thun, reden und schreiben, ohne daß du's weißt, warum." —

V

An Kestner.

(11. Februar 1773. D. j. G. I, p. 349. Cf. *Introd.*, p. x.)

Ich bereite ietzo ein stattlich Stück Arbeit zum Druck, wenns fertig ist, komm ich, es euch vorzulesen.

VI

An Salzmann.

(Den 6. März. 1773. D. j. G. I, p. 352.)

Nun aber die Art von Betheurungsflüchen möcht ich vom Theater ganz verbannen. Im gemeinen Leben sind sie schon lästig und zeugen von einer leeren Seele, wie alle Gewohnheitsworte, und im Drama mag es gar leicht für einen Mangel der dialogischen Verbindungsfähigkeit angesehen werden.... Sie werden diese Anmerkungen sehr wunderlich finden wenn Sie in meinem Berlichingen auf manchen Schimpf und Fluch treffen werden, davon ich jezt nicht Rechenschaft geben kann.

VII

An den Assessor Chr. G. Hermann.

(Am 15. May 1773. D. j. G. I, p. 371.)

In wenig Wochen kriegen Sie ein Stück Arbeit von mir, das wo Gott will sie erfreuen soll.

VIII

An Kestner.

(16. Juni 1773. D. j. G. I, p. 373.)

Da hast du lieber Kestner ein Stück Arbeit, das lies deinem Weiblein vor, wenn ihr euch sammlet in Gott und euch und die Thüren zuschließt.

IX

A Monsieur Demars, lieutenant à Neuf-Brisac. Avec un packet.

(Frankfurt, Sommer 1773. D. j. G. I, p. 375.)

Hier schick ich Ihnen ein Drama meiner Arbeit. Sein Glück muß es unter Soldaten machen. Unter Franzosen, das weiß ich nicht. Adieu.

X

An Kestner.

(19. Juli 1773. D. j. G. I, p. 375.)

Ich binn recht fleissig und wenns Glück gut ist kriegt ihr bald wieder was, auf eine andere Manier. Ich wollt Lotte wäre nicht gleichgültig gegen mein Drama. Ich hab schon vielerley Beyfalls Kränzlein von allerlei Laub und Blumen, Italiänischen Blumen sogar, die ich wechselsweise aufprobiret, und mich vorm Spiegel ausgelacht habe....

Hört wenn ihr mir wolltet Exemplare vom Götz verkaufen, ihr thätet mir einen Gefallen und vielleicht allerley Leuten. Boje hat ihrer, schreibt ihm wie viel ihr wollt, ich habs ihm geschrieben euch abfolgen zu lassen so viel ihr wollt. Verkauft sie alsdenn für zwölf gute Groschen und notirt das porto das sie euch kosten. Der Verlag hört Mercken, der ist aber in Petersburg, ich schicke mich nicht zum Buchhändler, ich fürchte es bleibt hocken. Denn vielleicht kommt sonst in einem halben Jahr noch kein Exemplar zu euch.

XI

An Hans Buff.

(1773. D. j. G. I, p. 377.)

Hier das Schauspiel gieb er dem Papa und wenn ders gelesen hat und die Schwestern es auch etwa gelesen haben, so gib er es Anngen und Dorthel, und grüss er sie alle von mir.

XII

An Kestner.

(August 1773. D. j. G. I, p. 378. Cf. *Introd.*, p. xi.)

Und nun meinen lieben Götz! Auf seine gute Natur verlaß ich mich, er wird fortkommen und dauern. Er ist ein Menschenkind mit viel Gebrechen und doch immer der besten einer. Viele werden sich am Kleid stosen und einigen rauhen Ecken, doch hab ich schon so viel Beyfall daß ich erstaune. Ich glaube nicht, daß ich so bald was machen werde das wieder das Publikum findet.

XIII

An Kestner.

(15. September 1773. D. j. G. I, p. 379.)

Dem alten Amtmann hab ich einen Göz geschickt der viele Freude dran gehabt hat, es ist auch gleich (wahrscheinlich durch Brandts) weiter kommen, und der Kam. Richt. und v. Folz habens begehrt; Das schreibt mir Hans, mit dem ich viel Correspondenz pflege.

XIV

An Salzmann.

(1773. D. j. G. I, p. 385.)

Wenn Sie das Exemplar Berlichingen noch haben, so schicken Sies nach Sessenheim unter Aufschrift an Msll....., ohne Vornahmen. Die arme Friederike wird einigermassen sich getröstet finden, wenn der Untreue vergiftet wird. Sollte das Exemplar fort seyn, so besorgen Sie wohl ein anders.

XV

An Gotter

bei Uebersendung des Götz von Berlichingen.

(1773. D. j. G. II, p. 34. Cf. *Introd.*, p. xi.)

Schicke Dir hier den alten Götzen,
Magst ihn nun zu Deinen Heiligen setzen,
Oder magst ihn in die Zahl
Der Ungeblätterten stellen zumal.
Hab's geschrieben in guter Zeit,
Tag's, Abends und Nachtsherrlichkeit;
Und find' nicht halb die Freude mehr,
Da nun gedruckt ist ein ganzes Heer.
Find', daß es wie mit den Kindern ist,

Bei denen doch immer die schönste Frist
Bleibt, wenn man in der schönen Nacht
Sie hat der lieben Frau....
Mögt Euch nun auch ergötzen dran,
So habt Ihr doppelt wohlgethan.
Läſſ'ſt, wie ich höre, auch allda
Agiren, tragiren Komödia,
Vor Stadt und Land, vor Hof und Herrn
Die säh'n das Trauerstück wohl gern.
So such Dir denn in Deinem Haus
Einen rechten tüchtigen Bengel aus,
Dem gib die Roll von meinem Götz
In Panzer, Blechhaub' und Geschwätz.
Dann nimm den Weisling vor Dich hin,
Mit breitem Kragen, stolzem Kinn,
Mit Spada wohl nach Spanier Art,
Mit Weitnaslöchern, Stützleinbart,
Und sei ein Falscher an den Frauen,
Laß sich zuletzt vergiftet schauen.
Und bring, da hast Du meinen Dank,
Mich vor die Weiblein ohn' Gestank.
Mußt all' die garstigen Wörter lindern,
Aus Sch—kerl Schurk, aus -- mach' Hintern;
Und gleich' das Alles so fortan,
Wie Du schon ehmals wohl gethan.

XVI

An Boie in Göttingen.

(8. Januar 1774. D. j. G. III, p. 3.)

Bey der Rückkunft des Fr. Merck von Petersburg hab ich den Verlag des Göz über mich genommen, und bitte Sie also mir ein bissgen heraus-zuhelfen, der ich mich zu nichts weniger als einem Handelsmann schicke. Sie haben 150 Exemplare auf zweymal erhalten, Herr Dietrich hat sie verkaufft wie er mir selbst schreibt, und so scheints billich daß ich ein Aequi-valent dagegen erhalte. Sollte es nicht zu thun seyn das Ganze oder einen Teil in baarem Gelde zu erhalten, so seyn Sie wenigstens so gut und schaffen mir Papier, zu dem Ende bitt ich Sie um Dietrichs Verlags Ca-

talogus, und um eine Erklärung von ihm wie ers halten will. Ich lache manchmal drüber wie gut das Stück aufgenommen, wie schnell verkaufft, nachgedruckt worden und ich die Druckerkosten noch nicht einmal wieder habe.

XVII

An Bürger.

(12. Februar 1774. D. j. G. III, p. 8.)

Ich schicke Ihnen die zweyte Auflage meines Göz.

XVIII

An . . . . .

(8. May 1774. D. j. G. III, p. 15.)

Die zweyte Ausgabe des Berlich. ist ia ganz unverändert. Es ist mein Probstück, und soll bleiben wie's ist. Wenn ich ie wieder ein deutsch Drama mache, daran ich sehr zweifle, mögen alsdann wahre Seelen fühlen, inwiefern ich zugenommen habe.

XIX

An den Consul Schönborn in Algier.

(1. Juni 1774. D. j. G. III, p. 22, Cf. *Introd.*, p. LXII.)

Dann hab ich ein Trauerspiel gearbeitet Clavigo, moderne Anekdote dramatisirt, mit möglichster Simplicität und Herzenswahrheit; mein Held ein unbestimmter, halb groß halb kleiner Mensch, der Pendant zum Weislingen im Götz, vielmehr Weislingen selbst in der ganzen Rundheit einer Hauptperson; auch finden sich hier Scenen die ich im Götz, um das Hauptinteresse nicht zu schwächen, nur andeuten konnte.

IV

Dichtung und Wahrheit

EXTRAITS

I

(Buch IX. Éd. Hempel, II, p. 140. Cf. *Introd.*, p. LXIII.)]

Lerse, ebenmäßig unser Tischgeselle, gehörte auch zu dieser Zahl: ein vollkommen rechtlicher und bei beschränkten Glücksgütern mäßiger und genauer junger Mann....

Er sprach treuherzig, bestimmt und trocken lebhaft, wobei ein leichter ironischer Scherz ihn gar wohl kleidete. An Gestalt war er gut gebildet, schlank und von ziemlicher Größe, sein Gesicht pockennarbig und unscheinbar, seine kleinen blauen Augen heiter und durchdringend....

Bei Beurtheilung innerer Verdrießlichkeiten zeigte Lerse stets die größte Unparteilichkeit und wußte, wenn der Handel nicht mehr mit Worten und Erklärungen ausgemacht werden konnte, die zu erwartende Genugthuung auf ehrenvolle Weise ins Unschädliche zu leiten. Hiezu war wirklich kein Mensch geschickter als er; auch pflegte er oft zu sagen, da ihn der Himmel weder zu einem Kriegs- noch Liebeshelden bestimmt habe, so wolle er sich im Romanen- und Fechtersinn mit der Rolle des Sekundanten begnügen. Da er sich nun durchaus gleich blieb und als ein rechtes Muster einer guten und beständigen Sinnesart angesehen werden konnte, so prägte sich der Begriff von ihm so tief als liebenswürdig bei mir ein, und als ich den Götz von Berlichingen schrieb, fühlte ich mich veranlaßt, unserer Freundschaft ein Denkmal zu setzen und der wackern Figur, die sich auf so eine würdige Art zu subordiniren weiß, den Namen Franz Lerse zu geben.

II

(Buch IX. Éd. Hempel, II, p. 184. Cf. *Introd.*, p. I.)

Am Sorgfältigsten verbarg ich ihm (Herder) das Interesse an gewissen Gegenständen, die sich bei mir eingewurzelt hatten und sich nach und nach

zu poetischen Gestalten ausbilden wollten. Es war Götz von Berlichingen und Faust. Die Lebensbeschreibung des Erstern hatte mich im Innersten ergriffen. Die Gestalt eines rohen, wohlmeinenden Selbsthelfers in wilder, anarchischer Zeit erregte meinen tiefsten Antheil....

Nun trug ich diese Dinge, sowie manche andre, mit mir herum und ergetzte mich daran in einsamen Stunden, ohne jedoch etwas davon aufzuschreiben.

III

(Buch XII. Éd. Hempel, III, p. 72. Cf. *Introd.*, p. LX.)

Zu der Zeit, als der Schmerz über Friedrikens Lage mich beängstigte, suchte ich nach meiner alten Art abermals Hilfe bei der Dichtkunst. Ich setzte die hergebrachte poetische Beichte wieder fort, um durch diese selbstquälerische Büßung einer innern Absolution würdig zu werden. Die beiden Marien in „Götz von Berlichingen" und „Clavigo" und die beiden schlechten Figuren, die ihre Liebhaber spielen, möchten wol Resultate solcher reuigen Betrachtungen gewesen sein.

IV

Gœthe vient de parler du patriotisme, du libéralisme vague et purement littéraire qui régnait vers 1771.

(Buch XII. Éd. Hempel, III, p. 85.)

Was von jener Sucht in mich eingedrungen sein mochte, davon strebte ich mich kurz nachher im „Götz von Berlichingen" zu befreien, indem ich schilderte, wie in wüsten Zeiten der wohldenkende brave Mann allenfalls an die Stelle des Gesetzes und der ausübenden Gewalt zu treten sich entschließt, aber in Verzweiflung ist, wenn er dem anerkannten verehrten Oberhaupt zweideutig, ja abtrünnig erscheint.

V

(Buch XIII. Éd. Hempel, III, p. 116. Cf. *Introd.*, p. III-XI.)

Durch die fortdauernde Theilnahme an Shakespeare's Werken hatte ich mir den Geist so ausgeweitet, daß mir der enge Bühnenraum und die kurze einer Vorstellung zugemessene Zeit keineswegs hinlänglich schienen, um

etwas Bedeutendes vorzutragen. Das Leben des biedern Götz von Berlichingen, von ihm selbst geschrieben, trieb mich in die historische Behandlungsart, und meine Einbildungskraft dehnte sich dergestalt aus, daß auch meine dramatische Form alle Theatergrenzen überschritt und sich den lebendigen Ereignissen mehr und mehr zu nähern suchte. Ich hatte mich davon, so wie ich vorwärts ging, mit meiner Schwester umständlich unterhalten, so oft, ohne nur irgend zum Werke zu schreiten, daß sie zuletzt ungeduldig und wohlwollend dringend bat, mich nur nicht immer mit Worten in die Luft zu ergehn, sondern endlich einmal das, was mir so gegenwärtig wäre, auf das Papier festzubringen. Durch diesen Antrieb bestimmt, fing ich eines Morgens zu schreiben an, ohne daß ich einen Entwurf oder Plan vorher aufgesetzt hätte. Ich schrieb die ersten Scenen, und Abends wurden sie Kornelien vorgelesen. Sie schenkte ihnen vielen Beifall, jedoch nur bedingt, indem sie zweifelte, daß ich so fortfahren würde; ja, sie äußerte sogar einen entschiedenen Unglauben an meine Beharrlichkeit. Dieses reizte mich nur um so mehr, ich fuhr den nächsten Tag fort und so den dritten; die Hoffnung wuchs bei den täglichen Mittheilungen, auch mir ward Alles von Schritt zu Schritt lebendiger, indem mir ohnehin der Stoff durchaus eigen geworden; und so hielt ich mich ununterbrochen ans Werk, das ich geradesweges verfolgte, ohne weder rückwärts noch rechts noch links zu sehn, und in etwa sechs Wochen hatte ich das Vergnügen, das Manuskript geheftet zu erblicken. Ich theilte es Mercken mit, der verständig und wohlwollend darüber sprach; ich sendete es Herdern zu, der sich unfreundlich und hart dagegen äußerte und nicht ermangelte, in einigen gelegentlichen Schmähgedichten mich deshalb mit spöttischen Namen zu bezeichnen. Ich ließ mich dadurch nicht irre machen, sondern faßte meinen Gegenstand scharf ins Auge; der Wurf war einmal gethan, und es fragte sich nur, wie man die Steine im Brett vortheilhaft setzte. Ich sah wohl daß mir auch hier Niemand rathen würde, und als ich nach einiger Zeit mein Werk wie ein fremdes betrachten konnte, so erkannte ich freilich, daß ich bei dem Versuch, auf die Einheit der Zeit und des Orts Verzicht zu thun, auch der höheren Einheit, die um desto mehr gefordert wird, Eintrag gethan hatte. Da ich mich ohne Plan und Entwurf blos der Einbildungskraft und einem innern Trieb überließ, so war ich von vorn herein ziemlich bei der Klinge geblieben, und die ersten Akte konnten für das, was sie sein sollten, gar füglich gelten; in den folgenden aber, und besonders gegen das Ende, riß mich eine wundersame Leidenschaft unbewußt hin. Ich hatte mich, indem ich Adelheid liebenswürdig zu schildern trachtete, selbst in sie verliebt, unwillkürlich war meine Feder nur ihr gewidmet, das Interesse an ihrem Schicksal nahm überhand, und wie ohnehin gegen das Ende Götz außer Thätigkeit gesetzt ist und dann nur zu einer unglücklichen Theilnahme am Bauern=

kriege zurückkehrt, so war nichts natürlicher, als daß eine reizende Frau ihn bei dem Autor ausstach, der, die Kunstfesseln abschüttelnd, in einem neuen Felde sich zu versuchen dachte. Diesen Mangel oder vielmehr diesen tadelhaften Ueberfluß erkannte ich gar bald, da die Natur meiner Poesie mich immer zur Einheit hindrängte. Ich hegte nun anstatt der Lebensbeschreibung Götzens und der deutschen Alterthümer mein eignes Werk im Sinne und suchte ihm immer mehr historischen und nationalen Gehalt zu geben und das, was daran fabelhaft oder blos leidenschaftlich war, auszulöschen, wobei ich freilich Manches aufopferte, indem die menschliche Neigung der künstlerischen Ueberzeugung weichen mußte. So hatte ich mir z. B. etwas Rechts zu Gute gethan, indem ich in einer grauserlich nächtlichen Zigeunerscene Adelheid auftreten und ihre schöne Gegenwart Wunder thun ließ. Eine nähere Prüfung verbannte sie, so wie auch der im vierten und fünften Akte umständlich ausgeführte Liebeshandel zwischen Franzen und seiner gnädigen Frau sich ins Enge zog und nur in seinen Hauptmomenten hervorleuchten durfte.

Ohne also an dem ersten Manuskripte irgend etwas zu verändern, welches ich wirklich noch in seiner Urgestalt besitze, nahm ich mir vor, das Ganze umzuschreiben, und leistete dies auch mit solcher Thätigkeit, daß in wenigen Wochen ein ganz erneutes Stück vor mir lag. Ich ging damit um so rascher zu Werke, je weniger ich die Absicht hatte, diese zweite Bearbeitung jemals drucken zu lassen, sondern sie gleichfalls nur als Vorübung ansah, die ich künftig bei einer mit mehrerem Fleiß und Ueberlegung anzustellenden neuen Behandlung abermals zum Grunde legen wollte.

Als ich nun mancherlei Vorschläge, wie ich dies anzufangen gedächte, Mercken vorzutragen anfing, spottete er mein und fragte, was denn das ewige Arbeiten und Umarbeiten heißen solle. Die Sache werde dadurch nur anders und selten besser; man müsse sehn, was das Eine für Wirkung thue, und dann immer wieder was Neues unternehmen. — „Bei Zeit auf die Zäun', so trocknen die Windeln!" rief er sprichwörtlich aus; das Säumen und Zaudern mache nur unsichere Menschen. Ich erwiderte ihm dagegen, daß es mir unangenehm sein würde, eine Arbeit, an die ich so viele Neigung verwendet, einem Buchhändler anzubieten und mir vielleicht gar eine abschlägliche Antwort zu holen; denn wie sollten sie einen jungen, namenlosen und noch dazu verwegenen Schriftsteller beurtheilen? Schon meine „Mitschuldigen," auf die ich etwas hielt, hätte ich, als meine Scheu vor der Presse nach und nach verschwand, gern gedruckt gesehn; allein ich fand keinen geneigten Verleger.

Hier ward nun meines Freundes technisch-merkantilische Lust auf einmal rege. Durch die „Frankfurter Zeitung" hatte er sich schon mit Gelehrten und Buchhändlern in Verbindung gesetzt; wir sollten daher, wie er meinte,

dieses seltsame und gewiß auffallende Werk auf eigne Kosten herausgeben, und es werde davon ein guter Vortheil zu ziehen sein; wie er denn mit so vielen Andern öfters den Buchhändlern ihren Gewinn nachzurechnen pflegte, der bei manchen Werken freilich groß war, besonders wenn man außer Acht ließ, wie viel wieder an anderen Schriften und durch sonstige Handelsverhältnisse verloren geht. Genug, es ward ausgemacht, daß ich das Papier anschaffen, er aber für den Druck sorgen solle; und somit ging es frisch ans Werk, und mir gefiel es gar nicht übel, meine wilde dramatische Skizze nach und nach in saubern Aushängebogen zu sehen; sie nahm sich wirklich reinlicher aus, als ich selbst gedacht. Wir vollendeten das Werk, und es ward in vielen Packeten versendet. Nun dauerte es nicht lange, so entstand überall eine große Bewegung; das Aufsehn, das es machte, ward allgemein. Weil wir aber bei unsern beschränkten Verhältnissen die Exemplare nicht schnell genug nach allen Orten zu vertheilen vermochten, so erschien plötzlich ein Nachdruck; und da überdies gegen unsere Aussendungen freilich so bald keine Erstattung, am Allerwenigsten eine baare, zurückerfolgen konnte, so war ich als Haussohn, dessen Kasse nicht in reichlichen Umständen sein konnte, zu einer Zeit, wo man mir von allen Seiten her viel Aufmerksamkeit, ja sogar vielen Beifall erwies, höchst verlegen, wie ich nur das Papier bezahlen sollte, auf welchem ich die Welt mit meinem Talent bekannt gemacht hatte. Merck, der sich schon eher zu helfen wußte, hegte dagegen die besten Hoffnungen, daß sich nächstens Alles wieder ins Gleiche stellen würde; ich bin aber nichts davon gewahr worden.

Schon bei den kleinen Flugschriften, die ich ungenannt herausgab, hatte ich das Publikum und die Recensenten auf meine eignen Kosten kennen lernen und ich war auf Lob und Tadel so ziemlich vorbereitet, besonders da ich seit mehreren Jahren immer nachging und beobachtete, wie man die Schriftsteller behandle, denen ich eine vorzügliche Aufmerksamkeit gewidmet hatte.

Hier konnte ich selbst in meiner Unsicherheit deutlich bemerken, wie doch so Vieles grundlos, einseitig und willkürlich in den Tag hinein gesagt wurde. Mir begegnete nun dasselbe, und wenn ich nicht schon einigen Grund gehabt hätte, wie irre hätten mich die Widersprüche gebildeter Menschen machen müssen! So stand z. B. im „Teutschen Merkur" eine weitläufige wohlgemeinte Recension, verfaßt von irgend einem beschränkten Geiste. Wo er tadelte, konnte ich nicht mit ihm einstimmen, noch weniger, wenn er angab, wie die Sache hätte können anders gemacht werden. Erfreulich war es mir daher, wenn ich unmittelbar hinterdrein eine heitere Erklärung Wieland's antraf, der im Allgemeinen dem Recensenten widersprach und sich meiner gegen ihn annahm. Indessen war doch jenes auch gedruckt, ich sah ein Beispiel von der dumpfen Sinnesart unterrichteter und gebildeter Männer; wie mochte es erst im großen Publikum aussehn!

Das Vergnügen, mich mit Merken über solche Dinge zu besprechen und aufzuklären, war von kurzer Dauer; denn die einsichtsvolle Landgräfin von Hessen-Darmstadt nahm ihn auf ihrer Reise nach Petersburg in ihr Gefolge. Die ausführlichen Briefe, die er mir schrieb, gaben mir eine weitere Aussicht in die Welt, die ich mir um so mehr zu eigen machen konnte, als die Schilderungen von einer bekannten und befreundeten Hand gezeichnet waren. Allein ich blieb demungeachtet dadurch auf längere Zeit sehr einsam und entbehrte gerade in dieser wichtigen Epoche seiner aufklärenden Theilnahme, deren ich denn doch so sehr bedurfte.

Denn wie man wol den Entschluß faßt, Soldat zu werden und in den Krieg zu gehen, sich auch muthig vorsetzt, Gefahr und Beschwerlichkeiten zu ertragen, sowie auch Wunden und Schmerzen, ja den Tod zu erdulden, aber sich dabei keineswegs die besonderen Fälle vorstellt, unter welchen diese im Allgemeinen erwarteten Uebel uns äußerst unangenehm überraschen können: so ergeht es einem Jeden, der sich in die Welt wagt, und besonders dem Autor, und so ging es auch mir. Da der größte Theil des Publikums mehr durch den Stoff als durch die Behandlung angeregt wird, so war die Theilnahme junger Männer an meinen Stücken meistens stoffartig. Sie glaubten daran ein Panier zu sehn, unter dessen Vorschritt Alles, was in der Jugend Wildes und Ungeschlachtes lebt, sich wohl Raum machen dürfte, und gerade die besten Köpfe, in denen schon vorläufig etwas Aehnliches spukte, wurden davon hingerissen. Ich besitze noch von dem trefflichen und in manchem Betracht einzigen Bürger einen Brief, ich weiß nicht an wen, der als wichtiger Beleg dessen gelten kann, was jene Erscheinung damals gewirkt und aufgeregt hat. Von der Gegenseite tadelten mich gesetzte Männer, daß ich das Faustrecht mit zu günstigen Farben geschildert habe, ja, sie legten mir die Absicht unter, daß ich jene unregelmäßigen Zeiten wieder einzuführen gedächte. Noch Andere hielten mich für einen grundgelehrten Mann und verlangten, ich solle die Originalerzählung des guten Götz neu mit Noten herausgeben, wozu ich mich keineswegs geschickt fühlte, ob ich es mir gleich gefallen ließ, daß man meinen Namen auf den Titel des frischen Abdrucks zu setzen beliebte. Man hatte, weil ich die Blumen eines großen Daseins abzupflücken verstand, mich für einen sorgfältigen Kunstgärtner gehalten. Diese meine Gelehrtheit und gründliche Sachkenntniß wurde jedoch wieder von Andern in Zweifel gezogen. Ein angesehener Geschäftsmann macht mir ganz unvermuthet die Visite. Ich sehe mich dadurch höchst geehrt, und um so mehr, als er sein Gespräch mit dem Lobe meines „Götz von Berlichingen" und meiner guten Einsichten in die deutsche Geschichte anfängt; allein ich finde mich doch betroffen, als ich bemerke, er sei eigentlich nur gekommen, um mich zu belehren, daß Götz von Berlichingen kein Schwager von Franz von Sickingen gewesen sei, und daß ich also durch

dieses poetische Ehebündniß gar sehr gegen die Geschichte verstoßen habe. Ich suchte mich dadurch zu entschuldigen, daß Götz ihn selber so nenne; allein mir ward erwidert, daß dieses eine Redensart sei, welche nur ein näheres freundschaftliches Verhältniß ausdrücke, wie man ja in der neueren Zeit die Postillone auch Schwager nenne, ohne daß ein Familienband sie an uns knüpfe. Ich dankte, so gut ich konnte, für diese Belehrung und bedauerte nur, daß dem Uebel nicht mehr abzuhelfen sei. Dieses ward von seiner Seite gleichfalls bedauert, wobei er mich freundlichst zu fernerem Studium der deutschen Geschichte und Verfassung ermahnte und mir dazu seine Bibliothek anbot, von der ich auch in der Folge guten Gebrauch machte.

Das Lustigste jedoch, was mir in dieser Art begegnete, war der Besuch eines Buchhändlers, der mit einer heiteren Freimüthigkeit sich ein Dutzend solcher Stücke ausbat und sie gut zu honoriren versprach. Daß wir uns darüber sehr lustig machten, läßt sich denken, und doch hatte er im Grunde so unrecht nicht; denn ich war schon im Stillen beschäftigt, von diesem Wendepunkt der deutschen Geschichte mich vor- und rückwärts zu bewegen und die Hauptereignisse in gleichem Sinn zu bearbeiten. Ein löblicher Vorsatz, der wie so manche andere durch die flüchtig vorbeirauschende Zeit vereitelt worden.

VI

(Buch XVII. Éd. Hempel, IV, p. 44.)

Durch „Götz von Berlichingen" war ich gegen die obern Stände sehr gut gestellt; was auch an Schicklichkeiten bisheriger Literatur mochte verletzt sein, so war doch auf eine kenntnißreiche und tüchtige Weise das altdeutsche Verhältniß, den unverletzbaren Kaiser an der Spitze, mit manchen andern Stufen und ein Ritter dargestellt, der im allgemein gesetzlosen Zustande als einzelner Privatmann, wo nicht gesetzlich, doch rechtlich zu handeln dachte und dadurch in sehr schlimme Lagen geräth. Dieser Komplex aber war nicht aus der Luft gegriffen, sondern durchaus heiter, lebendig und deshalb auch wol hie und da ein wenig modern, aber doch immer in dem Sinne vorgeführt, wie der wackere, tüchtige Mann sich selbst, und also wol zu leidlichen Gunsten, in eigner Erzählung dargestellt hatte.

Die Familie blühte noch; ihr Verhältniß zu der fränkischen Ritterschaft war in ihrer Integrität geblieben, wenn gleich diese Beziehungen wie manches Andere jener Zeit bleicher und unwirksamer mochten geworden sein.

Nun erhielt auf einmal das Flüßlein Jaxt, die Burg Jaxthausen eine poetische Bedeutung; sie wurden besucht sowie das Rathhaus zu Heilbronn.

Man wußte, daß ich noch andere Punkte jener Zeitgeschichte mir in den

Sinn genommen hatte, und manche Familie, die sich aus jener Zeit noch tüchtig herschrieb, hatte die Aussicht, ihren Aeltervater gleichsam ans Tageslicht hervorgezogen zu sehen.

Es entsteht ein eigenes allgemeines Behagen, wenn man einer Nation ihre Geschichte auf eine geistreiche Weise wieder zur Erinnerung bringt: sie erfreut sich der Tugenden ihrer Vorfahren und belächelt die Mängel derselben, welche sie längst überwunden zu haben glaubt. Theilnahme und Beifall kann daher einer solchen Darstellung nicht fehlen, und ich hatte mich in diesem Sinne einer vielfachen Wirkung zu erfreuen.

VII

Lors de la visite des comtes de Stolberg en 1775.

(Buch XVII. Éd. Hempel, IV, p. 54.)

Das erste heitere Zusammensein zeigte sich höchst erfreulich; allein gar bald traten excentrische Aeußerungen hervor.

Zu meiner Mutter machte sich ein eigenes Verhältniß. Sie wußte in ihrer tüchtigen graden Art sich gleich ins Mittelalter zurückzusetzen, um als Aja bei irgend einer lombardischen oder byzantinischen Prinzessin angestellt zu sein. Nicht anders als „Frau Aja" ward sie genannt, und sie gefiel sich in dem Scherze und ging so eher in die Phantastereien der Jugend mit ein, als sie schon in Götz von Berlichingen's Hausfrau ihr Ebenbild zu erblicken glaubte.

VIII

(Buch XIX. Éd. Hempel, IV, p. 96.)

Nachdem ich im „Götz von Berlichingen" das Symbol einer bedeutenden Weltepoche nach meiner Art abgespiegelt hatte, sah ich mich nach einem ähnlichen Wendepunkt der Staatengeschichte sorgfältig um. Der Aufstand der Niederlande gewann meine Aufmerksamkeit. In „Götz" war es ein tüchtiger Mann, der untergeht in dem Wahn: zu Zeiten der Anarchie sei der wohlwollende Kräftige von einiger Bedeutung. Im „Egmont" waren es festgegründete Zustände, die sich vor strenger, gut berechneter Despotie nicht halten können....

Ich fing also wirklich „Egmont" zu schreiben an, und zwar nicht wie den ersten „Götz von Berlichingen" in Reih' und Folge, sondern ich griff nach der ersten Einleitung gleich die Hauptscene an, ohne mich um die allenfallsigen Verbindungen zu bekümmern.

V

EXTRAIT DU POÈME COMPOSÉ PAR GOETHE

POUR LA MASCARADE REPRÉSENTÉE A WEIMAR LE 18 DÉCEMBRE 1818.

Götz von Berlichingen.

Die Schreckenstage, die ein Reich erfährt,
Wo jeglicher befiehlt und keiner hört,
Wo das Gesetz verstummt, der Fürst entflieht,
Und niemand Rath und niemand Rettung sieht,
Die schildr' ich nicht: denn ewig ungepaart
Bleibt solchem Fest Erinnrung solcher Art.

Doch dieses Bild führt uns heran die Zeit,
Wo Deutschland, in und mit sich selbst entzweit,
Verworren wogte, Scepter, Krummstab, Schwert,
Feindselig eins dem andern zugekehrt;
Der Bürger still sich hinter Mauern hielt,
Des Landmanns Kräfte kriegrisch aufgewühlt,
Wo auf der schönen Erde nur Gewalt,
Verschmitzte Habsucht, kühne Wagniß galt.

Ein deutsches Ritterherz empfand mit Pein
In diesem Wust den Trieb gerecht zu sein.
Bei manchen Zügen, die er unternahm,
Er half und schadete, so wie es kam,
Bald gab er selbst, bald brach er das Geleit,
That Recht und Unrecht in Verworrenheit,
So daß zuletzt die Woge die ihn trug,
Auf seinem Haupt verschlingend überschlug,
Er, würdig-kräftger Mann, als Macht gering,
Im Zeitensturm unwillig untergieng.

Ihm steht entgegen, selbstgewiß, in Pracht,
Des Pfaffenhofes listgesinnte Macht,

Gewandter Männer weltlicher Gewinn
Und leidenschaftlich wirkend Frauensinn.
Das wankt und wogt, ein streitend Gleichgewicht,
Die Ränke siegen, die Gewalt zerbricht.
Zur Seite steht des Landmanns Heiterkeit,
Der jeden Tag des Leiblichen sich freut.
Und fernerhin Zigeuner zeigen an,
Es sei um Ordnung in dem Reich gethan.
Denn wie die Schwalbe Sommer deutend schwebt,
So melden sie, daß man im Düstern lebt,
Sind räuberisch, entführen oft zum Scherz,
Wahrsagerinnen, Menschen Geist und Herz.

VI

VARIANTES

DE L'ÉDITION DE 1773

		TEXTE ADOPTÉ :	ÉDITION DE 1773 :
p. 1	l. 1	Metzler, Sievers am Tische,	Metzler, Sievers (Bauern am Tische).
p. 1	l. 1	Branntwein,	Branndtewein.
p. 2	l. 1	die,	die.
p. 2	l. 9	leise. Nur immer zu!	Ich bitt dich erzähls doch noch einmal!
p. 3	l. 8	Strich,	Streich.
p. 5	l. 8	die draußen bläuen,	die draus plauen.
p. 6	l. 3	draußen,	draus.
p. 7	l. 3	Lumpenhunde,	Scheiskerle.
p. 7	l. 7	draußen,	draus.
p. 9	l. 11	den Harnisch,	ihn.
p. 10	l. 11	ein Wamms,	einen Wams.
p. 11	l. 2	hob,	hub.
p. 12	l. 4	Titel,	Titul.
p. 13	l. 1	gegessen und getrunken,	gessen und trunken.
p. 14	l. 1	wenn wir gegessen und getrunken,	wenn gessen und trunken.
p. 14	l. 11	in den Garten,	in Garten.
p. 16	l. 8	fühlten Kraft,	fühlten sich Kraft.
p. 16	l. 9	Stärke,	die Stärke.
p. 16	l. 17	Glückliche Wiederkehr!	Glückliche Retour!
p. 21	l. 5	euer,	eurer.
p. 21	l. 7	den seinigen,	Seinigen.
p. 22	l. 1	Betten,	Better.
p. 22	l. 6	er sey,	er wäre.
p. 23	l. 0	Elisabeth, Maria,	Elisabeth (seine Frau), Maria (seine Schwester).

p. 25	l. 3	lief das Kind,	lief's Kind.
p. 26	l. 2	der Vater,	der Papa.
p. 29	l. 8	der Vater! der Vater!	der Papa! der Papa!
p. 29	l. 14	ausbleibt,	bleibt.
p. 30	l. 10	all,	auch.
p. 32	l. 6	ab,	Elisabeth ab.
p. 32	l. 10	mein Wamms,	meinen Wamms.
p. 32	l. 12	in Athem,	im Athem.
p. 34	l. 13	da ward das Männlein,	da wurd's Männlin.
p. 36	l. 1	gefangen; das,	gefangen und das.
p. 36	l. 6	zieht,	legt.
p. 36	l. 7	Vater,	Papa.
p. 36	l. 9	Vater,	Papa.
p. 37	l. 11	den,	denen.
p. 38	l. 7	Vater,	Papa.
p. 39	l. 11	was will, will,	was will.
p. 40	l. 2	Zeiten, ihr seyd,	Zeiten seyd.
p. 41	l. 5	die	die.
p. 42	l. 3	Kameraden,	Camerad.
p. 42	l. 4	Jungen,	Jungens.
p. 42	l. 6	nannte,	zutrank.
p. 43	l. 12	Scherwenzen,	Scharwenzen.
p. 45	l. 1	Recht und Gerechtigkeit zu handhaben,	die Staatsverhältnisse näher zu bestimmen.
p. 47	l. 3	denkt,	meynt.
p. 47	l. 7	Reichs,	Staats.
p. 48	l. 9	Markgrafen,	Margraf.
p. 49	l. 2	wunder wie!	wunder.
p. 49	l. 12	daß ich nicht sehen soll,	um nicht zu sehen.
p. 50	l. 2	jemanden die Luft,	die Luft jemanden.
p. 51	l. 3	Vater,	Papa.
p. 51	l. 5	Fräulein,	Fräuleins.
p. 52	l. 0	Olearius,	Olearius beyder Rechten Doctor.
p. 52	l. 7	die glänzendsten,	die glänzendste.
p. 53	l. 3	die ersten Stellen,	seine Gerichte.
p. 56	l. 7	Aber das kommt daher,	daher kommts.
p. 57	l. 1	Man glaubt — gerichtet,	Es gelangt niemand zur Würde eines Richters, als der durch Alter und Erfahrung eine genaue

			Kenntniß des innern und äußern Zustandes der Stadt, und eine starke Urtheilskraft sich erworben hat, das Vergangene auf das Gegenwärtige anzuwenden. So sind die Schöffen le(n)bendige Archive, Chronicken, Gesetzbücher, alles in Einem, und richten nach altem Herkommen und wenigen Statuten ihre Bürger, und die Nachbarschaft.
p. 57	l. 18	wenn einer dort sich niederzulassen gedenkt,	daß sich dort keine anbauen.
p. 59	l. 1	den,	denen.
p. 60	l. 6	Fürstliche,	Bischöffliche.
p. 61	l. 5	Landfrieden,	Landfriedens.
p. 61	l. 7	angränzenden,	angränzende.
p. 61	l. 8	mit Einem,	mit dem einen.
p. 62	l. 3	dazu,	darzu.
p. 62	l. 7	der,	dieser.
p. 64	l. 8	einen Schlagfluß	ein Schlagfluß.
p. 66	l. 4	Äbtissin,	Abtißin.
p. 66	l. 4	sechzehntes,	sechzehnt.
p. 67	l. 5	und — begleiten,	und schwindet nicht alle Entsagung gegen den Himmel voll Aussichten.
p. 67	l. 10	das,	daß.
p. 68	l. 2	dann,	denn.
p. 68	l. 11	Wenn — sagt,	Bestimmt meine Antwort nach dem Werthe seiner Verbindung mit euch.
p. 69	l. 1	frey, Adelbert!	frey!
p. 69	l. 8	sollst,	sollt.
p. 70	l. 10	dazu,	darzu.
p. 71	l. 14	den,	denen.
p. 72	l. 4	du hast,	hast.
p. 73	l. 2	daß es nicht,	daß nicht.
p. 73	l. 3	lange dauern,	lang dauren.

p. 73	l.	9	mit geschäftiger Geschwindigkeit der Fragen,	mit der geschäftigsten Geschwindigkeit von Fragen.
p. 74	l.	5	wieder vergessen,	vergessen.
p. 74	l.	6	Weislingen,	Weisling.
p. 74	l.	9	nach Hof,	an Hof.
p. 75	l.	1	Nicht nach Hof?	Nicht an Hof?
p. 75	l.	2	ich	ich.
p. 75	l.	5	Weibesgestalt,	Weibergestalt.
p. 75	l.	6	Vorhofe,	Vorhof
p. 75	l.	12	habe,	hab.
p. 75	l.	15	auszudrücken	auszudrucken.
p. 76	l.	1	da ich,	daß ich.
p. 76	l.	16	drüber gar,	gar drüber.
p. 76	l.	18	Einer,	einer.
p. 76	l.	20	Weise,	weis.
p. 77	l.	5	warf,	wurf.
p. 77	l.	7	Thür,	Thüre.
p. 78	l.	3	weiß,	weis.
p. 78	l.	7	Gott vor,	Gott für.
p. 78	l.	8	ich's nicht,	ich nicht.
p. 80	l.	0	Frauen,	Hofdamen.
p. 80	l.	2	Kam Amor geflogen,	Cupido geflogen.
p. 81	l.	1	die Fackel in Brand,	Mit Fackel in Brand.
p. 81	l.	2	Wollt muthig bekriegen,	Wollt mutilich kriegen.
p. 81	l.	3	Und männlich besiegen,	Und männilich siegen.
p. 81	l.	18	euerm Spiele,	eurem Spiel.
p. 82	l.	2	Lange,	Lang.
p. 82	l.	3	dieß Spiel,	das Spiel.
p. 82	l.	5	dieß,	das.
p. 82	l.	6	Nicht darum!	Es ist nicht darum.
p. 82	l.	10	das,	das.
p. 83	l.	3	belohnt habe,	belohnte.
p. 83	l.	3	Wenn das,	Wenn's.
p. 83	l.	8	Dame und mit den Damen,	mit den Damen und auf der Dame.
p. 83	l.	9	thätig um ein,	thätig ein.
p. 84	l.	1	Matt!	Schach dem König, und nun ist's aus.
p. 84	l.	2	Sie stehen auf,	manque.
p. 85	l.	1	Meinen Auftrag!	Meine Commission!

p.	85	l.	2	Er soll,	Sie soll.
p.	89	l.	2	die Hölle heiß,	die Höll heis.
p.	89	l.	4	güldenen,	guldenen.
p.	89	l.	6	Seite,	Seit.
p.	90	l.	5	glaub es,	glaubs.
p.	91	l.	6	Wie mir,	Als mir.
p.	91	l.	10	Gesicht — wohl!	Gesicht war so interessant.
p.	92	l.	7	wollet ihr,	wollen sie.
p.	93	l.	1	dazu,	darzu.
p.	93	l.	3	in den Nachtheil,	in Desavantage.
p.	93	l.	5	Bamberg — Erinnerungen,	Bamberg und gieng sehr ins Detail, erweckte gewisse alte Ideen.
p.	93	l.	8	Fädchen,	Fädger.
p.	93	l.	9	fühlte,	er fühlte sich.
p.	93	l.	16	Verdrießlichkeiten,	Verdrüßlichkeiten.
p.	95	l.	7	Kittel,	Küttel.
p.	95	l.	10	vorsichtig,	fürsichtig.
p.	96	l.	1	Laßt nur,	Laßt's nur.
p.	96	l.	2	Mäuse,	Mäus.
p.	97	l.	4	Freunde,	Freund.
p.	97	l.	11	gebe,	geb.
p.	97	l.	12	sähen,	sähe.
p.	98	l.	6	Nachbarn,	Nachbaaren.
p.	98	l.	8	Weislingen,	Weisling.
p.	99	l.	7	und wollte doch,	und ich wollt doch.
p.	99	l.	8	Manne,	Mann.
p.	101	l.	3	ihr ein Camäleon,	ihr Camäleon.
p.	101	l.	7	Portraiten,	Portraits.
p.	104	l.	2	ein, Geselle,	ein ein Geselle.
p.	104	l.	5	du wirst,	wirst.
p.	104	l.	7	verleiden,	verleiten.
p.	104	l.	13	für einen Antheil dran nehme,	für ein Interesse dran nahm.
p.	105	l.	1	Nimmt,.	Er nimmt.
p.	105	l.	2	noch etwas,	noch was.
p.	106	l.	7	habe,	hab.
p.	106	l.	8	diesem,	diesen.
p.	107	l.	4	ab,	(Franz ab).
p.	107	l.	10	alles thun,	alle thun.
p.	108	l.	4	Kittel,	Küttel.

p. 109 l. 7 paßt', — paßte.
p. 110 l. 8 und legte meine Commission ab, — und sagte meine Commission.
p. 110 l. 13 schwatzte, — schwäzte.
p. 111 l. 1 wolle, — wollte.
p. 111 l. 8 dazu, — darzu.
p. 111 l. 8 Hundsfott, — Hundsfutt.
p. 113 l. 3 Tode — Todt.
p. 113 l. 4 Scheltet — Deklamirt wider.
p. 113 l. 5 Weise, — Weis.
p. 114 l. 9 denen ich wohl will, — die mich interessiren.
p. 114 l. 12 Mannes, — Manns.
p. 114 l. 15 den sah' — den seh.
p. 115 l. 3 Jetzt, — Jtzt.
p. 115 l. 3 zu Tage, — zu Tag.
p. 116 l. 13 hin, — ihn.
p. 116 l. 15 Küßt, — er küßt.
p. 116 l. 16 Ungläubigen, — Unglaubigen.
p. 117 l. 2 Politik wegen —, — Politik willen —,
p. 117 l. 12 die unruhigen, — die unruhige.
p. 117 l. 14 unser, — unsrer.
p. 119 l. 3 träumen, — traumen.
p. 119 l. 5 im Besitz, — in Besitz.
p. 120 l. 1 von vorn, — von vorne.
p. 121 l. 2 schöne, — schöner.
p. 122 l. 1 prächtig, — fürtreflich.
p. 122 l. 13 Wir, — Wir.
p. 125 l. 2 den langen Gang, — die lange Allee.
p. 126 l. 2 verdrießlich, — verdrüßlich.
p. 126 l. 10 Eurer, — Euer.
p. 126 l. 11 unser dreyßig, — unserer dreyssig.
p. 127 l. 1 Messe, — Meß.
p. 127 l. 6 hat nur Eine, — hat eine.
p. 127 l. 6 Ein, — ein.
p. 127 l. 6 zwey Hände, — zwo Hände.
p. 127 l. 7 zwey Beine, — zwo Beine.
p. 127 l. 12 Kaiserlicher, — Kayserliche.
p. 128 l. 8 thunlicher, — thulicher.
p. 128 l. 12 Bürgerkriegs, — Burgerkriegs.
p. 129 l. 2 selbst. — selbsten.
p. 129 l. 2 sie — sie.

p. 129 l. 5	müßten — Felde,	müßt ich sie unter meiner Armee haben.
p. 129 l. 9	mißbrauchten,	mißbrauchen.
p. 129 l. 12	und — haben,	und alle Aussichten auf die Zukunft ihnen abgeschnitten haben.
p. 130 l. 6	so daß die gefährlichsten,	und die gefährlichste.
p. 130 l. 8	wär',	wäre.
p. 132 l. 1	schwirrt,	schwirret.
p. 132 l. 7	verjammert,	und verjammert.
p. 132 l. 8	sie singen,	sie zu Singen.
p. 133 l. 1	Laß,	Laßt.
p. 134 l. 1	Lebelang,	lebenlang.
p. 134 l. 1	zu Leid',	zu leid.
p. 134 l. 2	Gefallen,	gefallen.
p. 134 l. 5	Lappen,	Lippen.
p. 134 l. 14	hab',	habe.
p. 136 l. 5	sie,	sie.
p. 136 l. 6	Eure — gehn,	das hieße euere großen Anschläge im Keim zertreten.
p. 136 l. 8	werdet ihr,	könnt ihr,
p. 137 l. 1	könnte,	konnte.
p. 137 l. 14	Es sind,	Und es sind.
p. 137 l. 16	dem Pfalzgrafen,	dem Pfalzgraf.
p. 138 l. 2	warf,	wurf.
p. 138 l. 11	Marien,	sie.
p. 140 l. 2	der von Sirau,	Baron von Sirau.
p. 140 l. 2	gnädige,	gnäd'ge.
p. 140 l. 9	beruhige dich,	gieb dich zur Ruh.
p. 141 l. 9	eher,	vielmehr.
p. 141 l. 13	bekannt macht,	bekannt gemacht hat.
p. 142 l. 6	Fastnacht,	Faßtnacht.
p. 142 l. 8	unterwegs,	unterweges.
p. 142 l. 11	unser,	unserer.
p. 147 l. 7	zu gut,	zu guts.
p. 148 l. 5	Todes,	Todts.
p. 149 l. 4	ausrücken,	ausrucken.
p. 149 l. 8	das — Glas,	Wenn ich Hörner hätte wie ein Dannhirsch, sie wären gesplittert wie Glas.

p. 150	l. 2	Erd' hinein,	Erde 'nein.
p. 151	l. 4	einen Haufen,	ein Detaschement.
p. 151	l. 11	Gebirg,	Gebürg.
p. 155	l. 2	helfen. Erster Knecht steigt hinauf. Ach Herr!	helfen.(steigt hinauf). Zweyter Knecht. Ach Herr!
p. 155	l. 5	Erster Knecht,	Zweyter Knecht.
p. 155	l. 5	fliehen — zu,	fliehen. Der Höhe zu.
p. 155	l. 11	weißer,	weisser.
p. 155	l. 13	Bauz!	Bau!
p. 157	l. 9	Hand voll,	handvoll.
p. 158	l. 2	habe,	hab.
p. 158	l. 7	auf seinen,	auf seinem.
p. 158	l. 16	hieltest,	hielst.
p. 159	l. 2	Kommt, Kinder,	Kommt, ihr Kinder.
p. 159	l. 4	unser,	unserer.
p. 159	l. 7	umbringen!	umbringen, ihr tausend sa=kerment.
p. 159	l. 7	fortlaufen!	fortzulaufen!
p. 159	l. 8	Hand voll,	handvoll.
p. 159	l. 8	Fortzulaufen, vor Einem Mann!	Fortzulaufen wie die Scheis-kerle! Vor Einem Mann.
p. 159	l. 13	zu Grunde,	zu Grund.
p. 160	l. 1	Jungen,	Jungens.
p. 160	l. 6	wenn,	wann.
p. 160	l. 12	Viertelstund',	viertel Stund'
p. 161	l. 8	Hauptmann. Ritter.	Hauptmann.
p. 161	l. 11	sich wieder erhohlt,	sich erholt.
p. 163	l. 3	fängt mir an wetterwen=disch zu werden,	fängt an launisch mit mir zu werden.
p. 163	l. 4	Ich ahndet's aber. Laut. Sickingen,	Ich ahndet es. Sickingen.
p. 163	l. 4	bitt',	bitte.
p. 163	l. 11	Ungefähr,	Ohngefehr.
p. 164	l. 8	an deinem,	deinen.
p. 164	l. 14	gekommen,	kommen.
p. 164	l. 15	Sturz,	Sturze.
p. 165	l. 11	Ein,	ein.
p. 166	l. 2	Bette,	Bett.
p. 166	l. 3	Küßt sie,	(er küßt sie.)
p. 167	l. 2	Thurn	Thurm.

p. 167	l. 10	Hundsfötter,	Hundsfütter.
p. 168	l. 7	mich — — —	mich im Arsch lecken.
p. 170	l. 7	alle	all.
p. 171	l. 1	Hause	Haus.
p. 171	l. 10	haben schlecht bestanden.	haben uns prostituirt.
p. 172	l. 2	kommen überall durch,	mangeln nie eines Pfads.
p. 172	l. 3	Geht,	er geht.
p. 172	l. 3	Reichsknappe,	Reichsmusje.
p. 172	l. 5	lädt,	(Er lädt.)
p. 172	l. 13	Mittagessen zu verdienen,	Mittagessen verdienen.
p. 173	l. 1	habe,	hab.
p. 173	l. 9	mit keiner Wünschelruthe,	mit keinen Wünschelruthen.
p. 174	l. 6	Tische,	Tisch.
p. 174	l. 8	zuckt,	zückt.
p. 174	l. 9	Seite,	Seit.
p. 175	l. 2	lange,	lang.
p. 175	l. 2	Schenkt ein,	er schenkt ein.
p. 175	l. 12	tröpfelt,	er tröpfelt.
p. 177	l. 4	der Bursche und Mädel,	der Burschen und Mädels.
p. 177	l. 7	ergezte,	ergözte.
p. 177	l. 10	können? daß Verehrung,	können, und Verehrung.
p. 177	l. 11	Nachbarn, und Lieb der Unterthanen,	Nachbarn, und der Unterthanen Lieb,
p. 178	l. 5	noch immer zu thun,	deswegen noch zu thun.
p. 178	l. 9	Brüdern, wie Cherubim,	Brüdern gleich Cherubs.
p. 178	l. 9	Schwertern,	Schwerdten.
p. 178	l. 12	des Reichs,	des Ganzen.
p. 178	l. 13	für die,	vor die.
p. 178	l. 14	dran sezte,	sezte.
p. 179	l. 10	sagen. alle ab,	sagen.
p. 185	l. 1	des kindlichen Gehorsams?	der kindlichsten Ergebenheit
p. 185	l. 2	lange,	lang.
p. 185	l. 6	stehen,	stehn.
p. 187	l. 4	begleiten,	bekleiden.
p. 188	l. 1	Kayserlichen,	Kayserliche.
p. 188	l. 2	Ihrem höchsten,	ihrem hohen.
p. 189	l. 14	dazu,	darzu.
p. 190	l. 1	das alles,	das all.
p. 190	l. 3	Meinetwegen,	Meintwegen.
p. 192	l. 2	leset,	lest.
p. 192	l. 10	zeuge,	zeug.

p. 192 l. 16 bereden, überreden.
p. 193 l. 9 zu stellen, stellen.
p. 194 l. 4 nicht um Land, um Land.
p. 195 l. 6 Wehre, Wehr.
p. 196 l. 1 Hause, Haus.
p. 196 l. 1 Für die, Vor die.
p. 196 l. 12 sey, seye.
p. 197 l. 5 sie zu behaupten sie zu halten.
p. 197 l. 15 hieher, hierher.
p. 197 l. 16 kein Leids, kein leids.
p. 198 l. 2 alle, all.
p. 199 l. 2 ginge, ging.
p. 199 l. 3 auf den Weg. auf die Wege.
p. 199 l. 3 wir sie. wir die Kerls.
p. 199 l. 7 wir wollen, und wir wollen.
p. 199 l. 11 gekommen, kommen.
p. 200 l. 3 seyen, seyn.
p. 200 l. 7 kenne, kenn.
p. 200 l. 8 immer, von jeher.
p. 200 l. 9 seinem Heer, seiner Armee.
p. 200 l. 9 Schlosse, Schloß.
p. 200 l. 12 für nichts, vor nichts.
p. 200 l. 13 nach Hof, an Hof.
p. 201 l. 9 Weislingen! Weislingen! Weisling! Weisling!
p. 201 l. 12 zu Tode, zu todt.
p. 201 l. 12 im Geist, im Geiste.
p. 201 l. 16 im Unglück, in Unglück.
p. 201 l. 18 zu den, zu denen.
p. 201 l. 4 folgen von selbst. geben sich von selbst.
p. 204 l. 4 Weislingen. Karl? — Eigenschaften. Weislingen. Carl! Du hast eine große Idee von seinen Eigenschaften.
p. 205 l. 4 Sage, Sag.
p. 205 l. 4 Hofe, Hof.
p. 205 l. 11 Wege, Weg.
p. 205 l. 13 unter, untern.
p. 205 l. 13 den der Besitz meiner Gunst, den der Titel meines Gemahls.
p. 206 l. 10 ich habe — keinen Sinn, ich habe keine andere Faser an mir, keinen Sinn.
p. 207 l. 4 vor Verdruß, mit Verdruß.

p. 207 l. 15 Eher wollt' ich mir, — Ich wollt mir ehe.
p. 208 l. 1 Faßt, — sie faßt.
p. 208 l. 2 um, — an.
p. 208 l. 5 Macht, — sie macht.
p. 208 l. 12 Ruhe, — Ruh.
p. 209 l. 2 ärger', — ärgere.
p. 210 l. 7 Wirthsstube, — Wirthstube.
p. 210 l. 15 Dank, warum, — dank warum.
p. 211 l. 5 zu Lande, — zu Land.
p. 211 l. 6 prophezeihtet, — prophezeihet.
p. 211 l. 9 Kreise gerückt, — Kraise geruckt.
p. 213 l. 7 Link, — Link. (Anführer.)
p. 215 l. 3 Paff! Schoß ihn, — Plaff! Schoß ihm.
p. 215 l. 8 drin, — drinnen
p. 216 l. 1 ein Jubiliren und ein Tumultuiren, — ein Jubilirens und ein Tumultuirens.
p. 216 l. 2 von den unsrigen, — von unsrigen.
p. 216 l. 3 anstarrten, — ansturten.
p. 216 l. 3 und Erd', — und die Erd.
p. 216 l. 4 alle, — all.
p. 216 l. 11 Frösche, — Frösch.
p. 216 l. 12 Branntwein, — Brandtewein.
p. 217 l. 2 ihm, — dem Kerl.
p. 217 l. 9 Sie — hätt, — Sie deliberiren einen zum Hauptmann, vor dem das Volk all Respeckt hätt.
p. 218 l. 6 er hat — gegolten, — er ist immer für einen rechtschaffnen Ritter passirt.
p. 218 l. 11 wir ihn. — wir'n.
p. 219 l. 5 Flamme, — Flammen.
p. 219 l. 7 zwitzett, — zwitsert.
p. 220 l. 0 Wild, — Wild (Anführer).
p. 220 l. 3 Ihr würdet, — würdet.
p. 222 l. 3 brennt, — brennet.
p. 222 l. 8 und der, — und er.
p. 222 l. 12 du, — du.
p. 223 l. 2 wackre, — wackere.
p. 223 l. 2 Leute, die, — Leute, und die.
p. 223 l. 9 Meinetwegen, — Meintwegen.
p. 223 l. 12 ihm bey Strafe, — bey Strafe ihm.
p. 227 l. 2 vom, — von.

p. 227	l. 5	ſoll,	ſoll.
p. 228	l. 13	iſt an,	an.
p. 228	l. 15	nicht feierlich,	nicht ſelbſt feyerlich.
p. 228	l. 16	Thathandlungen,	Thathandlung.
p. 229	l. 14	ihr,	ihr.
p. 229	l. 15	Hülfe,	Hülf.
p. 231	l. 1	ſo,	ſo.
p. 231	l. 3	nicht mich,	mich nicht.
p. 235	l. 6	Fleiß an,	Fleiß zu.
p. 235	l. 10	thörichtes,	thöriges.
p. 237	l. 2	ſein's,	ſeines.
p. 238	l. 7	Ein'n Bratſpieß,	Ein Bratſpies.
p. 238	l. 8	ein'n Pferdzaum,	ein Pferdzaum.
p. 240	l. 10	eh,	ehe.
p. 240	l. 10	werden,	werden (ab).
p. 241	l. 3	Hier bey,	Hierbey.
p. 242	l. 1	drohen!	drohn.
p. 242	l. 2	zuvorkommen	vorkommen.
p. 242	l. 3	Wer iſt draußen?	Wer draus?
p. 242	l. 5	Läßt,	ſie läßt.
p. 243	l. 7	ſoll,	ſoll.
p. 243	l. 11	thörichter,	thöriger.
p. 244	l. 5	ſperren,	verſperren.
p. 248	l. 10	Setzt,	er ſetzt.
p. 248	l. 13	Maria,	Marie.
p. 249	l. 9	Morde,	Mord.
p. 249	l. 12	Todes,	Tods.
p. 249	l. 17	Weislingen, mein Bruder,	Mein Bruder, Weislingen.
p. 249	l. 20	Zieht,	er zieht.
p. 250	l. 3	Marien,	Maria.
p. 250	l. 5	ſo,	ſo.
p. 251	l. 2	Rennt,	er repnt.
p. 252	l. 3	Die übrige Commiſſarien,	Die andere Commiſſaren.
p. 252	l. 10	Kehre,	Kehr.
p. 252	l. 14	o Gott,	Gott.
p. 252	l. 17	bringe,	brächte.
p. 254	l. 1	Gewölbe,	Gewölb.
p. 256	l. 1	Würd',	Würde.
p. 256	l. 7	Todes,	Todts.
p. 257	l. 4	vor Miſſethat,	für Miſſethat.

p. 257	l. 6	genug,		gnug.
p. 257	l. 8	Ruhe,		Ruh.
p. 259	l. 9	Sein Wille,		Sein Will.
p. 261	l. 6	alle,		all.
p. 262	l. 8	so,		so.
p. 262	l. 12	Todes,		Tods.
p. 262	l. 13	hältst,		hälst[1].

1. J'ai omis dans les Variantes les différences d'orthographe insignifiantes ou fréquemment répétées, comme Reuter pour Reiter, würklich pour wirklich, etc.

VII

VARIANTES

DE L'ÉDITION DE 1828 IN-8°

			TEXTE ADOPTÉ :	ÉDITION DE 1828 IN-8°.
p. 3	l.	8	Strich,	Streich.
p. 4	l.	12	ihm,	ihn.
p. 5	l.	3	Wollen ihr,	Wollt ihr.
p. 5	l.	6	fangen.	fanget.
p. 10	l.	10	verſchoſſene,	verſchoſſenen.
p. 11	l.	10	eine theure Zeit,	eine Zeit.
p. 14	l.	8	müßige,	müßigen.
p. 16	l.	10	gewöhnt,	gewohnt.
p. 21	l.	1	kann ich mit.	kann mit.
p. 24	l.	7	ſein,	ein.
p. 24	l.	10	glänziger,	glänzender.
p. 26	l.	8	begehn,	begehen.
p. 28	l.	4	er mir wieder,	er wieder.
p. 29	l.	5	Manns,	Mannes.
p. 29	l.	6	widrigen,	niedrigen.
p. 29	l.	8	Thürner,	Thürmer.
p. 30	l.	4	auf Schwarzenberg,	auf dem Schwarzenberg.
p. 30	l.	7	hütt',	hütt.
p. 30	l.	9	lieben,	liebe.
p. 31	l.	8	gnug,	genug.
p. 32	l.	5	den Kellerſchlüſſel,	die Kellerſchlüſſel.
p. 33	l.	1	guten Muths,	gutes Muths.
p. 33	l.	2	gangen,	gegangen.
p. 33	l.	2	Fragt,	Frag.
p. 34	l.	4	eiſern,	eiſen.
p. 34	l.	8	ein gar lieber,	gar ein lieber.
p. 39	l.	9	hatte,	habe.
p. 41	l.	2	wieder einmal,	einmal wieder.
p. 41	l.	7	Markgrafens,	Markgrafen.

p. 41 l. 8 herum zogen, umher zogen.
p. 42 l. 3 ſeinem, ſeinen.
p. 43 l. 11 gut geblieben, geblieben.
p. 46 l. 2 einem jeden, einen jeden.
p. 47 l. 2 was, etwas.
p. 48 l. 8 mit dem Landfrieden, um den Landfrieden.
p. 52 l. 0 groſſe, groſſen.
p. 52 l. 1 viel, viele.
p. 52 l. 5 die Bürgerliche, die Bürgerlichen.
p. 55 l. 1 auch wohl, wohl auch.
p. 57 l. 16 ſo ſehr, ſehr.
p. 58 l. 4 nennt', nenn'.
p. 62 l. 7 der letztere, der Letzte.
p. 65 l. 4 Gottspfenning, Gottespfennig.
p. 66 l. 1 nach dem Verluſt, nach Verluſt.
p. 67 l. 8 Was iſt die Gnade, Was die Gnade.
p. 72 l. 1 Unwürdigen, Unwürdigem.
p. 72 l. 7 alle die ſchändliche, all die ſchändlichen.
p. 73 l. 6 die meſſingene, die meſſingenen.
p. 77 l. 6 berührte, rührte.
p. 77 l. 13 machen, baben.
p. 80 l. 2 Kam Amor geflogen, Cupido geflogen.
p. 81 l. 2 Wollt muthig bekriegen Wollt muthilich kriegen.
p. 81 l. 3 Und männlich beſiegen, Und männilich ſiegen.
p. 81 l. 12 willig, witzig.
p. 82 l. 7 Gebell, Geheul.
p. 92 l. 8 ſchwätzt', ſchwatzt'.
p. 95 l. 9 lang, lange.
p. 98 l. 6 weltliche, weltlichen.
p. 103 l. 3 als ein ungerechter, als ungerechter.
p. 104 l. 15 für, vor.
p. 105 l. 2 etwas, was.
p. 106 l. 6 Margrethe, Margarete.
p. 106 l. 8 Weg, Wege.
p. 107 l. 11 Berlichingens, Berlichingen.
p. 108 l. 10 weite, weiten.
p. 110 l. 5 ſeidne, ſeidnen.
p. 115 l. 9 miſſmuthig, miſſmüthig.
p. 115 l. 15 ahnden, ahnen.
p. 118 l. 1 Geht nur, Geht.
p. 119 l. 5 hübſchten. hübſcheſten.

p. 120	l. 2	Perrucken,	Perrücken.
p. 121	l. 2	gespürt,	gehört.
p. 121	l. 10	sie ihm,	sie.
p. 126	l. 4	so viel halbe, so viel verunglückte.	so viel halbe verunglückte.
p. 127	l. 8	bedrängte,	bedrängten.
p. 129	l. 5	mit mir,	mir.
p. 129	l. 7	aufrührische,	aufrührischen.
p. 130	l. 4	Leibeigne,	Leibeignen.
p. 134	l. 2	dran,	daran.
p. 136	l. 7	drüber,	darüber.
p. 137	l. 11	gegen der Menge,	gegen die Menge.
p. 139	l. 1	beyde,	beiden.
p. 142	l. 15	sahen,	sahn.
p. 147	l. 1	dann,	denn.
p. 147	l. 18	Ziehen,	Sie ziehen.
p. 151	l. 6	lauft,	läuft.
p. 154	l. 4	Wartthurn,	Wartthurm.
p. 155	l. 9	schwarze,	schwarzen.
p. 157	l. 9	drin,	drein.
p. 158	l. 12	bis Franz sich,	bis sich Franz.
p. 158	l. 17	gnug,	genug.
p. 159	l. 7	eigener,	eigener.
p. 161	l. 10	gleich auf,	gleich.
p. 163	l. 4	ahndet's,	ahnt's.
p. 171	l. 1	Stell,	Stellt.
p. 171	l. 6	machte,	zeugte.
p. 172	l. 13	verdienen,	zu verdienen.
p. 181	l. 9	Belagerte,	Belagerten.
p. 192	l. 12	gewiesen,	bewiesen.
p. 194	l. 7	was unrechtes,	was Unrechts.
p. 195	l. 2	komm,	kommt.
p. 197	l. 6	wär,	wäre.
p. 200	l. 5	Äle,	Aale.
p. 201	l. 5	drauf,	darauf.
p. 201	l. 12	meine Feinde, deine Feinde,	meine Feinde.
p. 201	l. 15	fröhliche,	fröhlichen.
p. 203	l. 11	Bevollmächtigte,	Bevollmächtigten.
p. 204	l. 7	sähst,	sähest.
p. 205	l. 1	mich,	mir.
p. 205	l. 13	den,	dem.

p. 207	l. 8	Geht,	Geh'.
p. 210	l. 11	einen,	Einen.
p. 211	l. 9	eins,	Eins.
p. 212	l. 10	gesehen,	gesehn.
p. 215	l. 1	Ditrich,	Dietrich.
p. 215	l. 6	haudern,	zaudern.
p. 219	l. 5	grausame,	grausamen.
p. 227	l. 9	gnäd'ge,	gnädige.
p. 228	l. 11	ward,	war.
p. 229	l. 15	Tods,	Todes.
p. 232	l. 8	gleit',	geleit'.
p. 235	l. 1	feigen,	feigem.
p. 235	l. 2	ihm,	ihn.
p. 237	l. 5	der,	die.
p. 237	l. 5	gewohne,	gewohnt.
p. 240	l. 6	vor,	für.
p. 246	l. 3	ahndete,	ahnete.
p. 246	l. 8	Seelen,	Seele.
p. 248	l. 5	zittere,	zittre.
p. 248	l. 16	gnug,	genug.
p. 249	l. 10	innerste,	innersten.
p. 249	l. 17	schwere,	schweren.
p. 250	l. 5	so,	so.
p. 251	l. 6	aufstehen,	aufstehn.
p. 252	l. 3	übrige,	übrigen.
p. 253	l. 1	Wärterinn,	Wärterin.
p. 253	l. 7	Tods,	Todes.
p. 254	l. 2	Verborgenen,	Verborgnen.
p. 255	l. 4	Hände,	Händ.
p. 257	l. 1	Schwert. Sie,	Schwert, sie.
p. 257	l. 7	zu unfreundlich.	unfreundlich.
p. 262	l. 8	ahndete,	ahnte.

VIII

FAUTES D'IMPRESSION DE L'ÉDITION DE 1787

		TEXTE ADOPTÉ :	ÉDITION DE 1787.
p. 12	l. 11	ist,	ist;
p. 24	l. 9	Mann das Kind	Mann, das Kind.
p. 28	l. 4	Ritter begehn	Ritter, begehn
p. 46	l. 3	machen?	machen.
p. 62	l. 3	thun, so,	thun; so.
p. 82	l. 7	Gewissen,	Gewissen :
p. 93	l. 13	Weiber-, Fürstengunst.	Weiber- Fürstengunst
p. 98	l. 2	Es hat — geändert,	manque.
p. 107	l. 13	Geht ab.	Gehn ab.
p. 114	l. 14	übereinander gewälzten	über einandergewälzten
p. 116	l. 4	ist!	ist.
p. 124	l. 6	bleiben?	bleiben.
p. 135	l. 4	desto besser!	denn besser!
p. 143	l. 4	sagtet —	sagtet.
p. 147	l. 17	in	im
p. 163	l. 6	Unternehmungen	Unternehmung
p. 164	l. 15	heut	manque.
p. 179	l. 3	dran.	dran?
p. 190	l. 1	protokolliren	Protokolliren
p. 193	l. 13	in dem	in den
p. 195	l. 10	Mit dem Schwert in der Hand!	Mit dem Schwert in der Hand.
p. 195	l. 12	gewinnen?	gewinnen.
p. 199	l. 2	ginge.	ginge?
p. 215	l. 6	haudern	zaudern
p. 219	l. 7	gesehen?	gesehen.
p. 228	l. 17	Weinsberg?	Weinsberg.
p. 234	l. 3	klebt?	klebt.
p. 240	l. 5	kennen?	kennen.

p. 241	l. 7	Fort, fort!	Fort fort!
p. 245	l. 3	nicht	Nicht
p. 249	l. 7	Weislingen, es	Weislingen es
p. 251	l. 4	Tod!	Tod.
p. 252	l. 16	Abscheuliche!	Abscheuliche.
p. 262	l. 10	Söhnen quoll	Söhnen, quoll [1]

1. Les plus graves parmi ces fautes d'impression proviennent de la contre-façon de l'édition Himburg, sur laquelle Gœthe a corrigé son texte en vue de l'édition de 1787 (cf. p. cxxxiii, et Bernays, „Ueber Kritik und Geschichte des Goethe'schen Textes, p. 39). Quant à la ponctuation, voy. *Introd.*, p. cxxxii, note 1.

IX

ADDITIONS

Au moment de donner le bon à tirer, je reçois l'édition nouvelle de *Gœtz de Berlichingen* publiée par M. Chuquet (L. Cerf, 1885). C'est un travail remarquable que devront lire tous ceux qui veulent étudier le drame de Gœthe. L'Introduction est à la fois très substantielle et très brillante; la verve et le talent s'y jouent sur un fond d'érudition vaste et solide. J'appelle surtout l'attention de mes lecteurs sur deux chapitres qu'ils ne trouveront pas dans mon Introduction. Le chapitre XII étudie dans le détail, d'après la dissertation de M. Brahm, l'influence de *Gœtz* sur les drames de chevalerie que je me suis contenté de citer (p. CXVIII); les remarques sur l'imitation de Shakespeare, éparses dans les notes de mon édition, sont ramassées dans le chapitre V. J'en détache le passage sur Liebetraut : « L'imitation de Shakspeare paraît surtout et « saute aux yeux dans le personnage de Liebetraut, le spirituel « conseiller, le politique rusé qui se plaît à divertir la cour de « Bamberg par ses bons mots. Ce n'est pas un bouffon; il n'a « ni marotte, ni bonnet de fou, quoique Olearius, dans sa « colère, le déclare digne de porter la *Narrenkappe*. Il ne « remplit pas à la cour l'office d'un Triboulet ou d'un Chicot : « c'est un conseiller de l'évêque qui le met en jeu dans les « circonstances difficiles et lui confie la mission délicate de « ramener Weislingen à Bamberg. Il joue dans le drame le « même rôle que Mercutio dans *Roméo et Juliette*, et, ainsi « que Mercutio s'écrie que Roméo est déjà mort poignardé par « l'œil d'une blanche beauté, transpercé à travers l'oreille par « une chanson d'amour, le cœur crevé juste au centre par la

« flèche du petit archer aveugle, ainsi Liebetraut, faisant allu-
« sion à la coquetterie d'Adélaïde et à son envie de convoler,
« chante sur sa guitare les exploits de Cupidon que les femmes
« prennent volontiers sur leurs genoux pour le choyer et le
« bercer. Son commentaire du proverbe : « Nul n'est pro-
« phète en son pays », est tout shakspearien; en connaissant
« de plus près ces messieurs, dit Liebetraut, on voit disparaître
« l'auréole de dignité et de sainteté dont les enveloppait men-
« teusement un brumeux lointain, et ce ne sont plus que de
« petits bouts de suif. Sa conversation avec Olearius est un de
« ces duels d'épigrammes familiers à Shakspeare, où les deux
« adversaires, s'animant au jeu et s'excitant par la vivacité de
« leurs ripostes, font assaut d'humour satirique et renchérissent
« l'un sur l'autre pour se couvrir de brocards et de lazzis
« jusqu'à ce qu'une injure plus brutale que tout le reste ou
« l'intervention d'un tiers vienne clore le débat. La scène où
« Liebetraut disserte sur le jeu d'échecs et se charge de séduire
« Weislingen est surtout féconde en rapprochements avec
« Shakspeare. De même que Mercutio se représente le paci-
« fique Bentivoglio en spadassin, de même Liebetraut s'ima-
« gine le caractère de l'inventeur du jeu d'échecs. Cette pein-
« ture d'un jeune prince complaisant qui joue aux dames et
« avec les dames, ce portrait d'un gouverneur trop actif pour
« être savant et trop indocile pour être homme du monde,
« cette distinction subtile, presque semblable à un jeu de
« mots, entre la généalogie et l'histoire, ces railleries que
« Liebetraut décoche en passant à ces gentilhommes qui n'ont
« d'autre mérite que leur naissance, tout cela n'est, comme
« disent les Allemands, que *shakspearianismes*. Liebetraut ne voit
« pas les choses comme tout le monde; il fait des paradoxes;
« il tourmente sa pensée et son expression; il a le même tour
« d'esprit que Lenz, cet admirateur passionné de Shakspeare;
« il est, comme lui, bizarre, *whimsical*; il rappellera à ce Lenz,
« à Lerse, à tous les zélateurs de Shakspeare, les quolibets et
« les extravagances qui les charmaient dans le poète anglais.

« Faut-il vous nommer, dit Liebetraut à la châlelaine de Wall-
« dorf lorsqu'il part pour Jaxthausen? — Avec modestie, répond
« Adélaïde, et là-dessus, dans la première rédaction du drame,
« Liebetraut décrivait les diverses modesties, celle de l'écolier,
« celle du courtisan, celle de l'amant, celle du fiancé, celle du
« soldat. Le ton de cette tirade était tout shakspearien, assez
« grivois et licencieux. Il semble entendre le Jacques de *Comme*
« *il vous plaira* analysant sa mélancolie qui n'est ni celle du
« savant, ni celle du musicien, ni celle du courtisan, ni celle
« du soldat, ni celle de l'homme de loi, ni celle d'une femme,
« ou encore Mercutio citant les différentes espèces de gens que
« la reine Mab visite dans leur sommeil, et les amants qui
« rêvent d'amour, et les courtisans qui rêvent de révérences,
« et les gens de loi qui rêvent d'honoraires, et les curés qui
« rêvent de bénéfices. Mais Liebetraut n'a pas l'esprit étince-
« lant de Mercutio, sa verve ardente et intarissable, ce délire
« charmant de l'imagination qui se plaît à inventer des choses
« impossibles, à vagabonder à travers l'absurde, à « pourc-
« traire » avec amour cette petite reine Mab, passant dans la
« noisette vide qui lui sert de char sur le nez des gens endor-
« mis. Mercutio et les « clowns » de Shakspeare, le Benedict
« de *Beaucoup de bruit pour rien*, le Jacques et la Rosalinde
« de *Comme il vous plaira*, ont naturellement l'imagination
« passionnée et folle ; ils parlent sans cesse sur tous les sujets
« qui leur passent par la tête et se grisent de leur parole; ils
« volent agilement d'idées en idées, en semant de tous côtés
« les saillies de leur esprit pétillant. On ne peut se les repré-
« senter autrement; ils ne vivent qu'au milieu des antithèses
« et des pointes; l'élément naturel de leur âme est l'exagéra-
« tion, non pas grossière et monstrueuse, mais légère, riante
« et gracieuse, gardant, malgré tout, un air de gentillesse et
« de mignardise. Liebetraut ne semble pas s'abandonner à lui-
« même et à sa propre nature. On a plaisir à l'entendre lors-
« qu'il se moque du pédant Olearius qu'il interrompt à tout
« instant; mais ses jeux de mots sur la *sympathie* et sur le

« *devoir* de la femme sont forcés; on préfère à toutes ces sub-
« tilités le petit récit de sa mission à Jaxthausen. Rien de plus
« rapide et de plus expressif dans sa brièveté. On devine, en
« lisant ce bulletin de son expédition, ses talents diplomatiques;
« on l'entend prendre un ton insinuant et mielleux; on le voit
« enlacer peu à peu Weislingen de ses paroles doucereuses et
« caressantes; c'est le chasseur habile et infatigable qui tourne
« sourdement autour de sa victime, se rapproche d'elle insen-
« siblement, la fascine et soudain lui jette le lasso, l'entraîne
« avec lui, surprise et vaincue. » (Éd. Chuquet, p. xxx.)

Les notes sont abondantes, variées, savantes, spirituelles. Étymologie, histoire, géographie, rapprochements de tous genres, M. Chuquet n'oublie rien. L'interprétation proprement dite est excellente en beaucoup d'endroits, mais elle présente quelques lacunes. Comme c'est la partie que j'ai tenté de traiter avec le plus de soin, j'emprunte à M. Chuquet un certain nombre de notes qui s'y rattachent et qui me permettent de compléter sur ce point mon commentaire; quant aux autres richesses de son édition, je me borne à regretter qu'elles me parviennent si tard et je recommande encore une fois à tout lecteur avide de s'instruire d'y puiser à pleines mains : il ne plaindra pas sa peine.

P. 83, l. 10. Ein Weltmann zu seyn. « Ce Liebetraut est
« tellement subtil qu'il faut commenter presque tout ce qu'il
« dit. Le gouverneur de ce jeune prince inventa le jeu
« d'échecs; il était trop actif pour être savant, car, s'il eût été
« savant, il n'aurait pas eu assez d'imagination pour inventer
« ce jeu difficile et ingénieux; il était trop indocile pour être
« homme du monde, car, s'il eût été homme du monde, il
« aurait eu assez de finesse et de tact pour comprendre que le

« jeu d'échecs était un jeu démocratique, un jeu de vilains et « de manants, où un simple pion, un Bauer, quoique la pièce « la plus faible, peut acquérir autant d'importance que les « pièces les plus grandes et faire échec au roi. » (Éd. Chuquet, p. 60.)

P. 115, l. 1. Mädchen. M. Chuquet développe spirituellement l'interprétation de M. Wustmann : « Passe pour la pre- « mière comparaison; un poète malade gémit sur son sort et « accuse la destinée; mais on ne voit pas clairement pourquoi « une jeune fille qui se porte bien, serait mélancolique. Sans « doute Adélaïde qui est une femme du grand monde, avide « d'honneurs et de pouvoir, se moque des jeunes filles qui ne « connaissent pas ces nobles soucis; elles sont gesund, c'est- « à-dire « nature », comme on dit aujourd'hui; elle ne pen- « sent qu'à l'amour, elles en savourent la mélancolie, elles « ignorent les jouissances d'une âme altière, tourmentée par « l'ambition. Adélaïde se sait ungesund et s'en fait gloire, ce « n'est pas elle qui donnera dans la sensibilité, dans l'Empfind- « samkeit; tous les sentiments naturels, la douce tristesse que « Gœthe et ses contemporains ajoutaient volontiers à l'amour, « la Wehmuth qui leur paraissait inséparable de la passion « (Wehmuth und Wonne), tout cela semble vulgaire à l'orgueil- « leuse châtelaine. » (Éd. Chuquet, p. 81.) Cela est fort joli; mais je ne me laisse pas convaincre et je m'en tiens à mon commentaire.

P. 140, l. 9. Beruhige dich. « Sich beruhigen, qui signifie « ordinairement *se calmer*, *se tranquilliser*, est ici synonyme « de ruhen et de rasten, *se reposer;* autre rédaction (cf. p. 331) : « gib dich zur Ruh. » (Éd. Chuquet, p. 101.) Mais la correction ne marquerait-elle pas ici une différence de sens? il est permis d'hésiter.

P. 146, l. 6. Verrichten. Peut-être ce trait est-il dû moins à l'imitation de Shakespeare qu'au passage suivant de la *Biographie* : « Da stieß mich, mit urlaub unnd gunst zu schreiben, die « ruhr ann (diarrhée), daz ich nit mit den Hauffen zog, dann ich

« mußt mein vortheil suchen, wie ich kont, unnd die notturft in denen
« Kranckheiten erheischt (p. 81, récit de l'expédition de Saint-
« Dizier). » (Éd. Chuquet, p. 106.)

P. 149, l. 7. Abgerennt. « Le commandant se moque du
« jeune chevalier, le même que, dans une scène précédente,
« Gœthe a nommé « le second offficier », et qui se vantait
« de ne plus lâcher Gœtz, dès qu'il l'aurait empoigné. « Avez-
« vous eu quelques andouillers rompus ? » Le commandant
« compare le jeune fanfaron à un cerf qui vient de combattre
« son rival et qui se retire vaincu, mais il veut dire aussi
« que l'officier a dû perdre sa jactance et prendre un peu de
« modestie; ein paar Zinken abrennen est une expression tout à
« fait semblable à sich die Hörner ablaufen, jeter sa gourme (mot
« à mot perdre ses cornes en courant). » (Éd. Chuquet, p. 107).

P. 163, l. 4. Geht noch diesen Abend, et p. 167, l. 2, Die Sonne ging auf. Étourderie de Gœthe. Dans une même scène,
« Gœtz prie Sickingen de quitter Jaxthausen le soir même, et
« au bout de quelques instants, Georges annonce qu'il a vu
« briller les piques des Impériaux aux rayons du soleil levant. »
(Ed. Chuquet, p. XLII.)

P. 186, l. 10. Auf's Feld. « Ces mots du chevalier sont
« assez subtils; il veut dire sans doute que l'huissier conduit
« les criminels devant le tribunal, puis au lieu de l'exécu-
« tion. » (Ed. Chuquet, p. 134.) Ce passage est obscur, en effet; l'explication de M. Chuquet est ingénieuse; mais peut-être précise-t-il trop. C'est sur l'obéissance passive de l'huissier qui ne s'inquiète pas du bien et du mal, de la justice ou de l'iniquité de ses commissions, que porte la comparaison de l'âne. Est-il permis d'étendre cette comparaison à Feld, qui désignerait le lieu de l'exécution? ceci serait naturel, si Gœtz était préoccupé de l'idée que les juges le condamneront à mort; mais il vient de dire : Was wollen sie mir anhaben? J'hésite donc. Peut-être l'observation de Gœtz est-elle plus générale : il ne s'agit pas exclusivement de personnes que l'huissier conduit devant le tribunal; il n'est pas non plus

question exclusivement de justice criminelle. L'huissier, « l'âne de la justice », apporte aux juges la besogne à mâcher, la matière à juger (schleppt ihre Säcke zur Mühle); une fois la besogne faite, le jugement rendu, il fait leurs commissions, quelles qu'elles soient, qu'il s'agisse de conduire les criminels au lieu de l'exécution ou en prison, ou simplement de remporter vides les dossiers qu'il avait apportés. D'après cette seconde interprétation, il ne faudrait pas presser le sens de ces mots : schleppt ihren Kehrig auf's Feld, qui développeraient librement la comparaison de l'âne par une image choisie uniquement pour marquer le mépris de Gœtz à l'égard des juges et de l'huissier.

P. 200, l. 14. Günstige Aspecten deuten mir, brich auf! « Les *aspects* sont les angles que les astrologues supposaient « formés au centre de la terre par la rencontre des rayons « lumineux partant de deux astres; ils portaient, selon leurs « grandeurs, des noms différents, à chacun desquels était « affecté un signe particulier; on en comptait cinq : la con- « jonction, le sextil, le quartil, le trin et l'opposition. » En « pleine nuit, devant que soy retirer, alloient au lieu de leur « logis le plus découvert veoir la face du ciel : et là notoient « les comètes, si aulcunes estoient, les figures, situations, « *aspects*, oppositions et conjonctions des astres. » (Rabelais, « Éducation de Gargantua.) « Glückseliger Aspect! » (*Mort de* « *Wallenstein*, I, 1.) » (Éd. Chuquet, p. 144.) Nous aurions donc ici, selon M. Chuquet, une superstition analogue à celle de Wallenstein, analogue à celle de George et des paysans, lorsqu'ils parlent de la comète (pp. 211, 218-219); notre passage aurait le même sens que ces vers de Wallenstein :

> Die Zeigen stehen sieghaft über dir,
> Glück winken die Planeten dir herunter
> Und rufen : es ist an der Zeit!

Ce sens est possible ; mais n'est-il pas plus vraisemblable que nous avons ici une simple métaphore astrologique et que notre

passage n'est que le développement de la ligne précédente : meine Unternehmung fängt an reif zu werden. S'il était permis d'employer le mot *conjonction* dans le sens de *conjoncture*, nous pourrions traduire par une métaphore semblable : « Des conjonctions favorables me disent d'agir. »

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Pages

I. Les rédactions successives du drame. I
II. Biographie de Gœtz de Berlichingen. XV
III. L'action et les caractères. XXXIX
IV. L'Esquisse de 1771. LXXII
V. L'Adaptation de 1804. XCIV
VI. Accueil et influence. CXIII
VII. Style et langue. CXX
VIII. Bibliographie CXXXIII

Götz von Berlichingen.

Erster Act. 1
Zweiter Act. 80
Dritter Act. 125
Vierter Act. 184
Fünfter Act. 213

APPENDICE.

I. Fragments de l'Esquisse. 265
II. Fragments de l'Adaptation. 294
III. Lettres de Gœthe. 307
IV. Dichtung und Wahrheit. 315
V. Poème sur Gœtz. 323
VI. Variantes de l'édition de 1773. 325
VII. Variantes de l'édition 1828, in-8°. 338
VIII. Fautes d'impression de l'édition de 1787. 342
IX. Additions. 344

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

10921 — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

F. Pawel, Zu Gr. Götz v. B. [illegible], [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] Wien, 1912.

1525

